This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fr
370
323

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY

Digitized by Google

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
82 RUE BONAPARTE
PARIS VIe ARRond^t
LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES
FRA
ETR

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE L'ORIENT,
DE
L'ALGÉRIE ET DES COLONIES.

Digitized by Google

Paris.—Impr. de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

Digitized by Google

REVUE
DE L'ORIENT
DE
L'ALGÉRIE ET DES COLONIES.

BULLETIN ET ACTES

DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE, ALGÉRIENNE ET COLONIALE DE FRANCE.

Recueil consacré

A LA DISCUSSION DES INTÉRÊTS DE TOUS LES ÉTATS ORIENTAUX,

de l'Algérie et des Colonies françaises et étrangères,

et à l'étude

DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE, DES LITTÉRATURES,
DES SCIENCES, DES RELIGIONS, DES MŒURS ET DES COUTUMES DES PEUPLES
DE CES DIVERSES RÉGIONS.

Rédigé avec le concours des Membres de la Société orientale.

TOME QUINZIÈME.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, CHEZ JUST ROUVIER, LIBRAIRE,
20, rue de l'École-de-Médecine.

1854.

Digitized by Google

~~Af 1818.1~~
Fr 370.323
Harvard College Library
NOV 8 1911
Gift of
Prof. A. C. Coolidge

Digitized by Google

EMPIRE OTTOMAN.

BUYUKDÉRÉ.

Il n'est pas d'histoire plus belle et plus attrayante à écrire que celle du Bosphore, cet immense fossé creusé entre deux continents, cette voie marine où l'homme s'est joint à la nature pour créer une foule de tableaux dont la multiplicité ne lasse point l'admiration! C'est cette histoire, ou plutôt un fragment de cette histoire que nous essaierons de tracer, en nous inspirant de l'intérêt qu'offre depuis quelque temps cette partie du Bosphore que nous allons décrire, et de l'importance qu'elle peut acquérir.

L'escadre anglo-française se trouve aujourd'hui mouillée dans le golfe de Buyukdéré et échelonnée jusqu'à l'entrée de la mer Noire. La ceinture de collines qui entourent le golfe abrite cette noble escadre contre les tempêtes du nord; ses échos, qui se sont éveillés pour la première fois au bruit des rames du navire des Argonautes, répètent maintenant le sifflet des contre-maîtres anglais et français, et sa plage, qui s'est émue aux sons de la lyre d'Orphée, redit aujourd'hui le chant nazillard des chanteurs arméniens!

Le golfe de Buyukdéré forme à la vue, en s'unissant aux vagues qui baignent la rive asiatique, comme un bassin que nous oserons comparer, en vertu du *parvis componere magna*, à une vaste cour d'honneur précédée d'une longue et large avenue. Où trouver, pour une ville, une plus belle entrée que celle de Constantinople? Avant d'apercevoir les minarets effilés, les palais blancs, les dômes dorés, les tours gardiennes du port et les toits rouges mêlés aux jardins de la ville, il faut, en entrant par la mer Noire, suivre d'enchantement en enchantement cette avenue dont les flots ressemblent

Digitized by Google

à de larges bandes de moire bleue, entre une double rangée de collines dont la croupe supporte des champs d'acre et d'émeraude, des yalis bariolés et des palais de marbre qui reflètent leur image renversée dans les vagues éparpillées, à chaque instant, en paillettes étincelantes sous l'éperon de mille navires ou la roue des pyroscaphes! Ce long chemin, brillant des tentes les plus riches sous le rayonnement du ciel oriental, se déroule et se replie en capricieux méandres et forme une suite de tableaux séparés dont nul ne ressemble aux autres et dont on peut, du haut des collines qui dominent le Bosphore, embrasser d'un coup d'œil le splendide ensemble.

Buyukdéré, qui occupe tout l'espace compris entre la prairie aux sept platanes et les premières batteries qui défendent le Bosphore à l'extrémité septentrionale du golfe, échelonne ses maisons sur le quai et a peu de profondeur; car il s'adosse à une longue file de collines situées près du rivage et où les riches propriétaires de ce faubourg suspendent des jardins prolongés sur leur versant. A leur place s'étendaient jadis les immenses jardins des premiers sultans, qui commençaient dans la prairie, où l'on peut voir encore les fondements d'un kiosk impérial, et finissaient au-delà du moderne Buyukdéré.

Au point de vue archéologique, Buyukdéré n'offre pas un grand intérêt et éveille peu de curiosité. Nous n'avons guère à mentionner que le couvent de Tarasius, où Léon l'Arménien exila Procope, femme de Michel Rangabé, et ses deux filles. Il y a plus de trente ans, on découvrit sur la montagne qui s'élève derrière l'ambassade espagnole les fondements d'une église, des statues de marbre et des ustensiles de ménage : c'est là, en effet, qu'on voyait l'église dédiée par l'empereur Justinien à Théodose le Tyrien. En fait d'édifices modernes, Buyukdéré, habité par des Francs, des Arméniens et quelques Grecs, compte

Digitized by Google

des palais d'ambassades, deux hôtels bien tenus, de églises de différents cultes, quelques mosquées, et les villas de plusieurs riches banquiers adossées aux collines dont le versant supporte leurs jardins. Cependant Buyukdéré, avec ses maisons en bois peintes de diverses couleurs selon le caprice des propriétaires, son quai bien aligné, ses cabanes de baigneurs et ses jardins suspendus, a vraiment l'air riche et grand seigneur. Aussi attire-t-il en été toute l'aristocratie de Péra qui se groupe autour des ambassades , et une foule d'étrangers qui préfèrent le frais séjour de ce faubourg si voisin de la mer Noire et des brises qui tempèrent les ardeurs caniculaires, à la poussière, au pavé enflammé, à l'air suffoquant de Péra. A part la fraîcheur de son quai, Buyukdéré ne possède pas, du reste, une grande somme de distractions, et si ce n'est le soir, la promenade sous les arbres du rivage, au son d'un orchestre en plein air. Buyukdéré est assez triste, surtout pendant le jour, où il est difficile de rencontrer dehors d'autres êtres que des pêcheurs endormis dans leurs barques et des chiens étendus sur la grève. Mais le soir, toutes les fenêtres, toutes les portes s'ouvrent à la brise, le quai s'égaie de fraîches toilettes, et, depuis le marché jusqu'à Mézar-Bournou, le bruit des orchestres installés sous les grands arbres et quelquefois même dans des embarcations à quelque distance de la rive, réveille tous les échos de ces collines embaumées. C'est alors vraiment que Buyukdéré, surtout par un beau clair de lune, présente un aspect enchanteur. Les collines, qui dressent leurs masses fleuries au-dessus des toits, secouent sur le quai leurs parfums et leurs feuillages. La lune se reflète en blancs filets dans les vagues qui déferlent avec un doux murmure contre les cailloux de la rive. Les navires, voiles ployées, vergues basses, dorment sur leurs ancres dans l'anse paisible et profilent leurs formes sombres et minces sur l'azur argenté de l'eau. Au

Digitized by Google

dernier plan, le Mont-Géant, qui soutient tout un monde, apparaît silencieux avec son bouquet d'arbres qui découpe sur le ciel scintillant sa fantastique silhouette. Tout est calme; rien n'interrompt le recueillement de ces nuits étoilées et fraîches, où les natures les moins sensibles s'amollissent et s'absorbent en elles-mêmes. De loin en loin, quelques notes, qui empruntent plutôt leur charme à la beauté de ce tableau nocturne qu'au talent des instrumentistes, viennent doucement caresser l'oreille, et bercer la rêverie des promeneurs. A minuit tout bruit cesse ou s'éloigne; les fenêtres et les portes se ferment; les lumières s'éteignent, et la lune reste en paisible possession de cette ombre et de ce silence que lui disputent seulement parfois les feux errants et le bruit des rames de quelque barque attardée.

Mais la nuit avec ses plaisirs tranquilles ne dure pas vingt-quatre heures à Buyukdéré, et avec le jour ce village reprend sa tristesse et son air d'ennui. N'était quelque bal officiel d'ambassade qui l'anime de temps à autre, Buyukdéré ne connaîtrait, en fait de distractions, que ses orchestres en plein vent sur les quais, et les clairs de lune. C'est à peine si les propriétaires de ces beaux jardins suspendus se donnent la peine d'en parcourir les allées montantes; car il faut gravir à l'aide d'une rampe ces versants nombreux, et c'est une fatigue que ne compense pas assez pour eux la vue du Bosphore et de ses splendides panoramas.

Quelques troupes de comédie ont tenté fortune à Buyukdéré; mais l'aveugle déesse leur a été rebelle, et les concerts qu'ont essayé d'y donner des célébrités artistiques y ont échoué contre l'indifférence générale. La grande préoccupation des Constantinopolitains qui s'y retirent pendant l'été est de ne pas manquer le bateau à vapeur qui les emmène le matin à la ville et qui les ramène le soir à la campagne, où ils débarquent entre cinq et sept heures. Or, le temps de se reposer après un

Digitized by Google

voyage maritime de deux heures, le temps de dîner, le moment de dormir qui ne tarde pas pour des gens levés avec le soleil, calculez, et vous comprendrez le peu de temps qu'il reste pour jouir des douceurs de la villégiature. Le dimanche se passe en visites qui ne laissent pas plus de place aux distractions champêtres. Les dames, de leur côté, n'ont d'autre souci pendant toute une longue journée que de se préserver de la chaleur, et le moyen généralement adopté est une sieste qui précède et suit les repas. Le soir est venu, leur journée commence au moment où les bateaux se montrent au tournant de Kiretch-Bournou. Elles font alors grande toilette, et vraiment elles embellissent le quai et font regretter la rareté de leur apparition. A minuit, nous l'avons déjà dit, tout dort, hors les nuits de bal officiel ou de quelque fête locale.

Telle est la villégiature à Buyukdéré, comme du reste dans les autres campagnes des environs de Constantinople. Mais disons que l'hospitalité s'y exerce en revanche largement et généreusement, sans doute pour racheter tout ce que ces bords, peuplés jadis de tribus sauvages et descendues des montagnes inhospitalières de la Thrace, offraient dans l'antiquité de dangers aux navigateurs. Depuis lors, Buyukdéré a subi diverses fortunes; il a vu bien des choses et bien des peuples différents; et, sans remonter aussi loin qu'aux temps mythologiques, l'histoire byzantine fait mention d'une flottille hérule, qui, en 248, franchit le Bosphore, dévasta les deux rives du détroit, s'empara de Chrysopolis (Scutari) et dut, poursuivie par les Byzantins, regagner à la hâte le Pont-Euxin.

Plus tard, en 866, sous le règne de l'empereur Michel, deux princes varègues-russes, de la suite de Rœrik, duc de Novgorod, Hos Kuld et Dyri, quittèrent Kiœw avec deux cents barques, et entrèrent dans le Bosphore. Mais tout à coup, disent les chroniques contemporaines, les

Digitized by Google

flots bouillonnèrent, une violente tempête s'éleva qui brisa et dispersa la flotte barbare, et les deux princes, sauvés avec un petit nombre de leurs compagnons, se soumirent au Dieu des chrétiens, dont ils introduisirent le culte dans leur pays.

Un siècle après, un autre prince de Kicœw, Ingvar ou Igor, envahit le Bosphore avec dix mille barques et ravagea les environs de Constantinople. Vaincu sur mer et sur terre par les troupes de Constantin Porphyrogénète, il regagna à grand'peine ses Etats, après avoir laissé dans les flots du Bosphore la plus grande partie de ses hommes.

Buyukdéré, dévasté par ces hordes sorties primitivement de la Scandinavie, tomba ensuite au pouvoir des Ottomans, dès qu'ils eurent pris pied en Europe, et resta dès lors entre leurs mains. En 1626, sous Murad IV, seize mille cosaques du Tanaïs pénétrèrent dans le Bosphore, et, entre autres villages, incendièrent Buyukdéré. C'est à la suite de cette invasion que les Ottomans tendirent, à l'entrée du détroit, du côté du Pont-Euxin, la chaîne qui fermait le port de Constantinople, sous les empereurs grecs.

En dernier lieu, c'est-à-dire en 1833, une flotte russe, composée de cinq vaisseaux, de trois frégates et de deux bâtiments à vapeur, et alliée de la Turquie, occupait le golfe de Buyukdéré.

C'est dans la vallée de ce faubourg, au pied des fameux platanes, que se rassemblèrent les Yamak-Tabiali (servants de batteries), sous la conduite de Kabakdji-Oglou, après avoir massacré l'ancien réis éfendi, Inglis Mahmoud, qui leur apportait l'uniforme du Nizam. Cette troupe révoltée marcha de là sur Constantinople, et fit déposer, après une tuerie de plusieurs jours, le noble sultan Selim, un des souverains les plus vertueux et les plus éclairés de la Turquie.

N'oublions pas un des plus beaux titres de gloire de

Digitized by Google

Buyukdéré : c'est dans ce faubourg aristocratique que, d'après la plus commune tradition, sont nés nos deux Chénier, ces poètes français de notre première révolution. Leur père, Louis de Chénier, protégé par M. Désalleurs, ambassadeur de France à Constantinople, passa du commerce dans la diplomatie et devint consul-général. Il avait épousé mademoiselle Santi-Lhomaka, dont la sœur fut la grand'mère de M. Thiers, et en eut quatre fils, dont deux, Marie-André et Marie-Joseph, venus fort jeunes en France, s'adonnèrent à la poésie et produisirent, le premier, des élégies et des iambes que la hache révolutionnaire ne lui permit pas d'achever, et le second, entre autres œuvres, le poëme de la *Calomnie*, et la tragédie de *Tibère*. La tradition, comme nous le disions plus haut, place le lieu de leur naissance à Buyukdéré; cependant, et tout en regrettant de disputer cette gloire à ce faubourg, qu'on nous permette d'avancer quelques preuves à l'appui d'une autre tradition qui les fait naître à Constantinople. Dans un fragment d'une élégie d'André Chénier, nous trouvons ces vers assez concluants, à moins qu'on ne les prenne pour une licence poétique :

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abide,
Et nymphe du Bosphore et nymphe Propontide;
. . . . . .
Hèbre, Pangée, Hœmus, et Rhodope et Riphée;
Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée;
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps;
Car *c'est là* qu'une Grecque, en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

GEORGE NOGUÈS.

Digitized by Google

NOTICE SUR SYNOPE.

Sur la côte méridionale de la mer Noire, à moitié chemin de Constantinople à Trébisonde et à cent lieues de chacune de ces deux villes, à soixante environ de Sébastopol, situé à l'opposite, à l'endroit du plus grand rétrécissement de la mer Noire, la ville de Sinope s'élève sur l'isthme d'une presqu'île qui s'avance dans la mer en forme de promontoire. Cette presqu'île, d'environ trois lieues de tour, connue par les Turcs sous le nom de *Roz Tépé*, est fermée d'un côté par les murs de la ville et présente de tous les autres un rivage escarpé et bordé de rochers inaccessibles. L'intérieur est montagneux et offre, dans sa partie la plus élevée, un petit lac d'eau douce que le chevalier de Gamba croit être le Korokondamès de Strabon.

La ville renferme deux ports, ou plutôt deux mouillages ; le premier, au sud, défendu par des batteries à fleur de terre et par la citadelle ; le second, à l'ouest de la presqu'île, appelé *Ak-Liman* (le Port-Blanc) ; c'est l'ancienne Hermenis, dont parle Xénophon et où débarquèrent les Dix-Mille. La partie méridionale est bordée d'une ceinture de jardins de l'aspect le plus riant. Les campagnes environnantes sont renommées pour leur fertilité. Le blé, le riz, la vigne, les olives et fruits de toute espèce, y croissent en abondance et comme d'eux-mêmes. Sinope est surtout célèbre pour ses pommes dont il s'exporte une quantité considérable à Constantinople, de même que Trébisonde pour ses poires et Keresoun (Cerasus) pour ses cerises. On sait que ce fut de cette dernière ville que Lucullus transporta le cerisier en Europe.

L'intérieur de la ville n'offre rien de remarquable : c'est l'aspect ordinaire des villes turques, moins le pittoresque des grandes cités, comme Constantinople et

Digitized by Google

Smyrne. Néanmoins elle est curieuse à étudier sous le rapport archéologique. Les maisons et les fortifications présentent une multitude de débris antiques confusément entassés, et, dans certaines parties, on heurte presque à chaque pas des fûts de colonnes, des bustes, des statues mutilées, restes des anciens palais et des anciens temples. Les murs de la citadelle conservent des fragments d'inscriptions latines, grecques et paphlagoniennes que plusieurs voyageurs, entre autres le colonel Rottiers dans son *Itinéraire*, se sont occupés de relever.

En effet, Sinope est une des villes les plus anciennes et les plus fameuses de toute cette côte de la mer Noire. Strabon reporte sa fondation au temps des Argonautes. Apollonius, Diodore de Sicile, Valerius Flaccus lui assignent, d'après les traditions, une origine diversement mythologique. Détruite au temps de Crésus, elle fut rebâtie par les Milésiens, qui y envoyèrent une colonie et en firent une cité florissante par sa marine et par son commerce. Lorsque les Dix-Mille arrivèrent devant ses murs, les habitants leur envoyèrent en signe d'hospitalité trois mille médimnes de blé avec quinze cents mesures de vin et leur fournirent des bâtiments pour les conduire jusqu'à Héraclée.

Sinope était alors à l'apogée de sa puissance ; ses vaisseaux couvraient le Pont-Euxin depuis la Colchide jusqu'au Cyanées; elle avait envoyé des colonies sur tout le littoral, où des villes nombreuses, Trébisonde, Cerasus, Cotyore , la reconnaissaient pour leur métropole. C'était la Carthage du Pont-Euxin.

Libre à son origine, comme toutes les colonies grecques, Sinope conserva son indépendance et sa constitution jusqu'au jour où elle tomba au pouvoir de Pharnace, aïeul du grand Mithridate. Il n'est pas certain que ce prince y naquit. L'opinion la plus vraisemblable lui donne pour patrie Amasia, dans l'ancienne Cappadoce. Mais on y voit encore son tombeau, et les ruines de son

Digitized by Google

palais, à gauche, en entrant dans la ville, par la porte du sud-ouest. Elle fut prise par Lucullus et par Pompée. Plus tard, Jules César l'embellit, et y envoya une colonie romaine. Elle prit alors le nom de Julia Colonia. Devenue chrétienne vers la fin du troisième siècle, elle fut, lors de la prise de Constantinople par les Latins, incorporée dans l'empire de Trébisonde. Plus tard, elle se constitua en principauté indépendante. Le dernier de ses princes, Ismaïl-Bey, la céda à Mahomet II en échange de Yenicheher et de Philippopoli, dans la Thrace (1461). Lorsque le sultan prit possession de Sinope, il trouva dans le port un vaisseau de neuf cents tonneaux, le plus grand qu'on connût à cette époque.

Sinope fut la patrie de plusieurs grands hommes; le plus célèbre de tous fut Diogène. On cite après lui le poète comique Diphilus, Timothée, sans parler de plusieurs savants, dont les ouvrages et les noms même ont péri, ainsi que nous l'apprend Astérius, évêque d'Amasia, au cinquième siècle.

Aujourd'hui Sinope, d'après la nouvelle division administrative de la Turquie, est comprise dans l'eyalet ou gouvernement général de Castamouni, et dans le ressort judiciaire de Brousse; elle fournit son contingent à l'armée d'Anatolie, qui a son quartier général à Karprout. Sa population est évaluée à neuf ou dix mille habitants, sur lesquels on compte environ un quart de Grecs et d'Arméniens.

Sinope forme avec Samsoun, à 30 lieues, à l'est, les deux points de relâche des paquebots ottomans, anglais et autrichiens qui desservent la ligne de Constantinople à Trébisonde. Néanmoins, le chiffre de ses importations et de ses exportations est un peu inférieur à celui de Samsoun, lequel ne dépasse pas, en moyenne, 36 à 37 millions. Le commerce d'exportation de Sinope consiste principalement en câbles, en cordages, en huile de poisson et en thonines qui abondent dans ces parages.

Digitized by Google

L'importance de Sinope est dans son arsenal de construction maritime, le plus considérable de la Turquie après celui de Constantinople. Les chênes coupés sur les montagnes environnantes fournissant un bois très-dur, les vaisseaux construits à Sinope ont beaucoup de réputation pour la solidité et la durée, et passent pour les meilleurs de la flotte ottomane. Cette circonstance, jointe à la proximité de Sébastopol, aurait dû faire comprendre aux Turcs, dans la guerre actuelle, la nécessité de défendre Sinope et de le mettre à l'abri d'un coup de main de la part des Russes. En 1807, lorsque Constantinople fut menacé par la flotte de l'amiral Duckworth [1], le général Sebastiani, ambassadeur de France, comprenant l'importance de Sinope, y envoya plusieurs officiers de génie français qui élevèrent une batterie à la pointe du promontoire, de manière à commander les deux côtés de la presqu'île et l'entrée de la rade. Ils tracèrent ensuite plusieurs autres ouvrages de défense qui furent abandonnés après leur départ. On négligea de même les fortifications de la citadelle, grande et massive construction carrée, dominant la ville à l'est. Du pied de la colline sur laquelle elle est assise partait autrefois un canal qui traversait l'isthme de part en part.

N'oublions pas un détail intéressant pour nous. Sinope fut une des villes où les Turcs releguèrent les prisonniers français pendant la guerre d'Egypte. Ceux-ci furent d'abord traités assez durement, mais le sentiment de l'hospitalité prit, à la longue, le dessus chez les Turcs, et, lors de la conclusion de la paix, en 1802, plusieurs Français continuèrent à résider à Sinope, où ils s'étaient mariés et avaient formé des établissements.

DÉMOSTHÈNE BALTAZZI.

[1] Voir, dans le numéro précédent de la *Revue*, l'article sur la *Défense de Constantinople en 1807*.

Digitized by Google

SCÈNES HISTORIQUES

TIRÉES

DES CHRONIQUES MOLDAVES.

ALEXANDRE LAPUCHNEANO (1564-1569)[1].

III.

« La tête de Motsok ! nous voulons la tête de Motsok !... »

On avait fait savoir la veille à tous les boyards que le prince irait le lendemain entendre la messe à la cathédrale; on les invitait, en son nom, à s'y rendre aussi, et après l'office, à venir dîner au palais.

Lorsque le prince arriva à l'église, la messe était déjà commencée, les invités s'y trouvaient tous.

Contre son habitude, Lapuchneano était vêtu avec toute la pompe princière. Il portait la couronne des Paléologues; par dessus le dolman polonais en velours écarlate il avait la cabanitza turque. Pour toute arme il avait un poignard à manche d'or; entre les boutons de son dolman, l'on apercevait une cuirasse en fils d'argent.

La messe finie, il descendit de sa stalle et alla baiser les images en se signant à plusieurs reprises. Arrivé devant la châsse du saint Jean le postérieur, il s'inclina avec plus d'humilité encore et en baisa pieusement les reliques. Les assistants remarquèrent qu'en ce moment le prince était fort pâle, et plusieurs d'entre eux crurent voir à son approche les reliques du saint tressaillir dans leur châsse.

[1] Voir la livraison du mois de novembre 1853, pour le premier article.

Digitized by Google

Remontant ensuite dans sa stalle, il se tourna vers les boyards et dit :

« Messieurs les boyards, depuis le jour où j'ai repris les rênes du gouvernement, j'ai déployé une grande sévérité; j'ai même poussé, je l'avoue, la rigueur jusqu'à faire couler le sang, quoique, j'en prends Dieu à témoin, ces sévérités coûtassent beaucoup à mon cœur. Mais, vous le savez tous, je n'ai agi ainsi que dans le désir de mettre un terme aux révoltes et aux trahisons qui désolaient ce malheureux pays, alors que de perfides ennemis ne cessaient de travailler à ma perte, sans souci de l'abîme où ils plongeaient la patrie. Aujourd'hui les temps sont changés; les boyards, revenus à de meilleurs sentiments, reconnaissent que le troupeau ne peut se passer de pasteur, comme l'a dit le Sauveur lui-même : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées*. C'est pourquoi, vivons désormais en paix et aimons-nous les uns les autres comme des frères, conformément à l'un des dix commandements : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Pardonnons-nous réciproquement nos fautes, car nous sommes tous mortels et sujets à l'erreur, et prions notre Seigneur Jésus — à ce mot il fit un nouveau signe de croix — de nous remettre nos offenses, ainsi que nous le faisons à ceux qui nous ont offensés. »

Lorsqu'il eut fini cette étrange et incohérente allocution, il redescendit de sa stalle, s'avança jusqu'au milieu de l'église, fit de nouveau force signes de croix, et, se tournant vers le peuple assemblé, en face, à droite et à gauche :

— Pardonnez-moi, dit-il, braves gens, et vous, boyards, aussi !

— Dieu vous pardonne, Monseigneur ! cria la foule, à l'exception de deux jeunes boyards, qui, plongés dans la méditation, se tenaient à la porte de l'église appuyés contre une tombe. Personne n'avait fait attention à eux.

Digitized by Google

Lapuchneano sortit de l'église après avoir renouvelé aux boyards son invitation pour le banquet; il monta sur son cheval et s'en retourna au palais. La foule ainsi que les boyards se dispersèrent.

— Hé bien! dit l'un des jeunes boyards qui s'étaient abstenus de mêler leur pardon à celui des assistants dans l'église, que dis-tu de tout cela?

— Je dis que tu feras sagement de ne pas paraître tantôt à la table du prince, répondit l'autre. A ces mots, ils se mêlèrent dans la foule. Ces boyards étaient Spanciok et Stroïtch.

A la cour, on avait fait de grands préparatifs pour le banquet. Le bruit s'était aussitôt répandu que le prince s'était réconcilié avec les boyards. Ceux-ci paraissaient ravis d'un changement qui, en calmant leurs appréhensions personnelles, ouvrait devant leurs yeux une nouvelle perspective de richesses et d'honneurs. Quant au peuple, il se montrait indifférent à cette réconciliation dont il n'attendait aucun bien pour lui-même pas plus qu'il n'en appréhendait de suites fâcheuses. Les plaintes qu'il eût été en droit de faire entendre s'adressaient moins à la personne du prince Alexandre qu'à celle de son ministre, le vornic Motzok, qui n'usait de son crédit que pour opprimer les citoyens. Les abus qu'il faisait de son autorité avaient excité plus d'une fois les murmures du public; mais Lapuchneano ou ne les entendait pas, ou n'en tenait pas compte.

L'heure du dîner approchant, les boyards commencèrent à arriver à cheval, escortés chacun de deux ou trois domestiques. Ils remarquèrent, en entrant, que la cour était remplie de militaires et que quatre canons étaient braqués contre la porte du palais; mais ils pensèrent qu'ils avaient été placés là pour célébrer la cérémonie par des salves, selon la coutume. Quelques-uns soupçonnèrent bien un guet-apens; mais, une fois entrés dans la cour, ils ne pouvaient plus en sortir,

Digitized by Google

car les portes avaient été refermées aussitôt sur eux, et des sentinelles nombreuses veillaient à chacune.

Lorsque les boyards, au nombre de quarante-sept, se furent rassemblés, Lapuchneano se plaça en tête de la table, ayant à sa droite le logothète Rotouchan et à sa gauche le vornic Motzok. La musique commença à jouer, les mets furent apportés et posés sur la table.

A cette époque, la mode des mets délicats ne s'était pas encore introduite en Moldavie; le plus grand banquet ne se composait alors que de quelques plats. Après le borche polonais, venaient les mets grecs préparés aux légumes et flottant dans le beurre; puis le pilau turc et enfin les rôts cosmopolites. La nappe de la table était, ainsi que les serviettes, en filali fait dans la maison. Les plats sur lesquels on servait les mets, les assiettes et les verres étaient en argent. Tout autour des murs, il y avait plusieurs rangs de pots de terre ventrus pleins de vin d'Odobesti et de Cotnar. Derrière chaque boyard se tenait un domestique pour lui verser à boire. Tous ces domestiques étaient armés.

Dans la cour, à côté de deux génisses et de quatre moutons rôtis, il y avait trois tonneaux défoncés pleins de vin; les slougitores mangeaient et buvaient. Les boyards, dans la salle, buvaient et mangeaient aussi. Les têtes commençaient à s'échauffer. Les boyards portaient au prince des toasts bruyants, auxquels répondaient les cris des lefedgis et le grondement du canon.

L'on était près de se lever de table, lorsque Veveritze, levant sa coupe, porta le toast suivant : « Vivez de longues années, Monseigneur, et gouvernez en paix le pays! Que Dieu vous affermisse dans votre dessein de respecter la vie des boyards et de ne plus opprimer le peuple! »

Ces mots étaient à peine prononcés, que la massue de l'intendant des prisons le frappant droit au front, l'étendit raide mort.

Digitized by Google

— Ah! vous insultez votre prince, s'écria-t-il; sus à eux, garçons! Au même instant, tous les domestiques, qui se tenaient derrière les boyards, tirèrent leurs glaives et se mirent à frapper. Une troupe de soldats, conduits par le capitaine des lefedgis, envahirent la salle et prêtèrent main-forte aux bourreaux. Quant à Lapuchneano, il avait pris Motzok par la main, et tous deux, retirés à l'embrasure d'une fenêtre ouverte, contemplaient cet horrible carnage qui commençait. Le courtisan, voyant son maître sourire, s'efforçait aussi d'appeler le sourire sur ses lèvres; mais ce rire était glacé; ses cheveux se hérissaient, et ses dents claquaient d'effroi. Et en effet, la scène qu'il avait sous les yeux était horrible. Que l'on se figure, dans une salle de cinq toises de long sur quatre de large, une centaine d'hommes, les uns ivres de meurtre, les autres en proie à l'épouvante, s'agitant dans une effroyable mêlée, les bourreaux confondus avec les victimes. Les boyards, sans méfiance et désarmés, surpris lâchement par derrière, tombaient, la plupart, sans pouvoir se défendre. Les plus âgés mouraient en faisant le signe de la croix; mais les plus jeunes vendaient chèrement leur vie. Les chaises, les plats, les assiettes, les pots qui garnissaient la table, tout devenait une arme dans leurs mains. Les uns, quoique grièvement blessés, se cramponnaient avec fureur à la gorge des assassins, et, oublieux de leurs blessures, les serraient jusqu'à les étouffer. Si quelqu'un d'entre eux parvenait à mettre la main sur un sabre, oh! alors il vendait cher sa vie! Plusieurs soldats périrent, mais, en définitive, pas un boyard ne resta vivant. Quarante-sept cadavres gisaient par terre. Au milieu de la confusion de cette lutte, la table avait été renversée, les pots étaient brisés; le vin, mêlé au sang, formait une mare sur le pavé. En même temps que ce massacre avait lieu dans la salle du haut, un autre massacre encore plus horrible venait de commencer dans la cour. Les domesti-

Digitized by Google

ques des boyards se voyant inopinément attaqués par les soldats, prirent la fuite. Le peu qui parvinrent à s'échapper en s'élançant par dessus les murs, allèrent donner l'alarme dans les maisons des boyards, et, se renforçant au moyen des autres domestiques qui étaient restés au logis, ils tâchèrent de soulever le peuple. Une masse considérable se porta devant le palais, dont elle se mit à battre les portes à coups de hache. Les soldats, troublés par le vin, résistaient faiblement; la foule grossissant de moment en moment, devenait plus furieuse.

Le bruit de l'émeute parvint jusqu'à Lapuchneano, qui envoya l'intendant des prisons s'informer de la cause du tumulte. L'intendant sortit.

— Eh! vornic Motzok, demanda le prince, dis-moi, n'ai-je pas bien fait de me débarrasser de ces méchants, de purger le pays d'une telle lèpre?

— Oui, sans doute; Votre Altesse a agi avec une haute sagesse. Moi-même, depuis longtemps, je voulais lui donner le conseil que.... mais sa prudence m'a prévenu. Certes vous avez eu raison de vous débarrasser de ces méchants, attendu que.... Certainement.... Enfin il est hors de doute....

— L'intendant tarde bien à revenir, interrompit Lapuchneano. Je suis presque tenté d'ordonner qu'on tire à coups de canons sur cette vile multitude. Qu'en penses-tu, Motzok?

— Sans doute, Monseigneur! Faites jouer la mitraille. Quel malheur, après tout, que quelques centaines de vilains meurent, lorsque tant de boyards ont péri? Oui, qu'on les tue; mais qu'on les tue là, tous sans miséricorde.

— J'étais sûr d'avance de ta réponse, reprit le prince avec une aigreur mal contenue. Voyons pourtant d'abord ce qu'ils veulent.

Pendant ce temps l'intendant était monté sur la plateforme du palais, d'où faisant signe au peuple, il s'écria

Digitized by Google

à haute voix : « Braves gens, Son Altesse le prince m'envoie pour m'informer de ce que vous voulez. Que lui demandez-vous? Pourquoi venez-vous comme des séditieux? »

A cette demande, la foule demeura interdite. Comme toujours, le rassemblement n'avait point eu d'objet; le peuple s'était porté au palais sans savoir lui-même pourquoi il y était ni ce qu'il voulait. Alors des groupes se formèrent pour délibérer sur ce qu'on demanderait au prince. Enfin plusieurs voix crièrent de différents côtés :

— Qu'il diminue les impôts! — Plus de corvées, plus de redevances!

— Qu'on ne nous opprime plus, qu'on ne nous dépouille plus!

— Nous sommes ruinés, nous n'avons plus d'argent! — Motzok nous a tout pris. Motzok! Motzok! c'est lui qui nous dépouille; c'est lui qui donne des mauvais conseils au prince. Qu'il meure!

— Qu'il meure, oui, qu'il meure! Nous voulons la tête de Motzok!

Ces dernières paroles, qui répondaient au sentiment général, furent comme une étincelle électrique. Toutes les voix s'unirent pour ne former qu'un cri : Motzok! nous voulons la tête de Motzok!

— Eh bien! qu'y a-t-il, que veulent-ils? demanda le prince à l'intendant le voyant venir.

— La tête du vornic Motzok.

— Comment? qu'est-ce? s'écria celui-ci en faisant un bond comme s'il avait marché sur un serpent, tu as mal entendu, ami, ou si tu veux rire, tu choisis mal ton temps. Que signifient ces paroles? qu'ont-ils à faire avec ma tête? Non, ce n'est pas possible, tu es sourd, te dis-je, tu as mal entendu.

— Au contraire, dit le prince, c'est qu'il a très-bien entendu. Ecoute plutôt toi-même, d'ici tu peux distinguer leurs cris.

Digitized by Google

Et en effet les soldats résistant faiblement, n'avaient pu empêcher le peuple d'escalader les murs du haut desquels il criait à tue-tête :

— Qu'on nous livre Motzok, nous voulons la tête de Motzok !

— Malheur, malheur à moi ! s'écria alors le lâche. Sainte Vierge ! ne m'abandonnez pas, je suis perdu ! Quel mal leur ai-je donc fait, à ces gens-là ? Vierge Marie, sauvez-moi de ce péril et je jure de vous faire bâtir une église, de passer le reste de mes jours dans le jeûne, de monter en argent votre image miraculeuse qui est au monastère de Neamtzo. Et vous, Monseigneur, tout-puissant Seigneur ! n'écoutez pas ces rustres, ces vilains ; faites tirer sur eux ; qu'ils meurent tous. Je suis un grand boyard, moi ; eux ne sont que des vilains.

— Vilains, oui, mais nombreux, répondit Lapuchneano avec un grand sang-froid. Tuer un si grand nombre d'hommes pour un seul, ne serait-ce pas commettre un grand péché ? Je t'en fais juge toi-même. Va donc mourir pour le bien de la patrie, ainsi que tu t'en vantais lorsque tu vins me dire que le peuple ne me voulait pas et ne m'aimait pas. Je suis charmé que ce soit lui qui se charge aujourd'hui de te payer les services que tu m'as rendus autrefois, alors que tu vendis mes troupes à Antoine Sekeli, et m'abandonnas pour passer dans les rangs de Tomche.

— Infortuné ! infortuné ! s'écria Motzok en s'arrachant la barbe, car il comprit aux paroles du tyran qu'il n'y avait plus de salut pour lui. Du moins, accordez-moi le temps de faire mes dernières dispositions ; ayez pitié de ma femme et de mes enfants ; laissez-moi aller me confesser.

Et il pleurait, il se lamentait, il sanglotait.

— Assez ! lui cria Lepuchneano ; ne te lamente pas comme une femme ; sois donc courageux, sois un vrai Rouman. A quoi bon, d'ailleurs, aller te confesser ? Que

Digitized by Google

dirais-tu à ton confesseur? Que tu es un brigand et un traître? Toute la Moldavie le sait. Allons! qu'on l'emmène et qu'on le livre au peuple. Qu'on dise à celui-ci que c'est ainsi que le prince Alexandre récompense les oppresseurs et les voleurs du pays.

L'intendant des prisons et le capitaine des lefedgis le saisirent immédiatement et se mirent à l'entraîner; l'infortuné boyard criait en se débattant de toutes ses forces; mais que pouvaient ses mains affaiblies par l'âge contre quatre bras vigoureux? Il s'efforçait en vain de s'affermir sur ses pieds. Il trébuchait à chaque pas contre les cadavres de ses compagnons, et glissait dans le sang qui commençait déjà à se figer sur les dalles. Enfin, ses forces l'abandonnant, il fut entraîné par les satellites du tyran qui le hissèrent, plus mort que vif, sur la plateforme, et le précipitèrent au milieu de la foule.

L'infortuné boyard tomba dans les serres de l'hydre aux mille têtes qui, en un clin-d'œil, le mit en morceaux.

— C'est ainsi que le prince Alexandre récompense les oppresseurs et les voleurs du pays! s'étaient écriés les envoyés du tyran.

— Vive notre prince! répondit la foule, et, satisfaite de cette victime, elle se dispersa.

Pendant que le malheureux Motzok périssait ainsi, Lapuchneano avait ordonné qu'on desservît la table, et qu'on coupât la tête à tous les cadavres qu'il fit jeter par la fenêtre. Puis, prenant les têtes, il les disposa de sa propre main au milieu de la table, suivant l'ordre de la naissance et du rang, et, plaçant en dessous celles des boyards de seconde classe et celles des boyards de première classe au-dessus, il forma une pyramide de quarante-sept têtes ayant à son sommet celle du grand logothète. Cela fait, il se lava les mains, se dirigea vers la porte latérale, tira le verrou et la barre de bois qui la fermait, et entra dans l'appartement de la princesse

Digitized by Google

Depuis le commencement de ce drame, la princesse Roxandre, ne connaissant rien de ce qui se passait, était dans une mortelle inquiétude. Elle ne pouvait apprendre la cause du bruit qu'elle entendait, car, d'après la coutume barbare du temps, les femmes ne quittaient point leurs appartements les jours de cérémonie ou d'une réunion quelconque; quant aux servantes, aucune n'aurait osé se risquer au milieu d'une soldatesque indisciplinée. L'une d'entre elles, pourtant, plus courageuse que les autres, s'était glissée dehors, avait entendu les conversations et, comprenant qu'il s'agissait d'une émeute, était revenue à la hâte pour avertir sa maîtresse.

Depuis ce moment, l'anxiété de la bonne princesse, qui redoutait pour son mari la fureur du peuple, ne faisait que s'accroître.

Le prince, en entrant, la trouva entourée de ses enfants et agenouillée devant l'image de la Vierge.

— Ah! s'écria-t-elle, Dieu soit loué, je vous revois! j'avais horriblement peur!

— C'est pour cela que, suivant ma promesse, je vous ai préparé un remède contre la peur. Suivez-moi, princesse.

— Mais quel était ce bruit et ces cris que l'on entendait?

— Rien. Les sloujitores s'étaient pris de querelle, mais tout est apaisé.

A ces mots il prit la princesse par la main et la conduisit dans la salle.

A la vue d'un si horrible spectacle, la princesse poussa un cri terrible et s'évanouit.

— La femme est toujours femme, dit en souriant Lapuchneano; au lieu de se réjouir, elle s'effraie. Et, prenant la princesse dans ses bras, il la rapporta dans ses appartements, puis retourna dans la salle où l'at-

Digitized by Google

tendaient le capitaine des lefedgis et l'intendant des prisons :

— Toi, dit-il en s'adressant au premier, fais jeter dehors les cadavres de ces chiens et range leurs têtes sur les murs du palais; et toi, dit-il à l'intendant, tâche de mettre la main sur Spanciok et Stoïtch.

Mais ceux-ci avaient déjà pris la fuite et étaient près du Dniester ; les hommes qu'on expédia à leur poursuite eurent beau se hâter, ils ne purent les atteindre ; ils n'arrivèrent qu'au moment où ils franchissaient la frontière.

— Dites à celui qui vous envoie, leur cria Spanciok, que nous nous reverrons avant de mourir.

IV.

« Si je me rétablis, je vais en tonsurer aussi plus d'un. »

Quatre années s'étaient déjà écoulées depuis la scène que nous venons de décrire, et Lapuchneano, fidèle à la parole qu'il avait donnée à la princesse Roxandre, n'avait plus fait couper la tête à aucun boyard ; mais, fidèle en même temps à ses instincts de cruauté, il inventait chaque jour pour les assouvir de nouvelles tortures.

Il faisait arracher les yeux, couper les mains, mutiler les corps de quiconque éveillait ses soupçons, soupçons imaginaires encore, car, dans toute la principauté, il ne se trouvait plus personne qui osât murmurer.

Cependant, il était tourmenté de n'avoir pas pu mettre la main sur Spanciok et Stroïtch, qui s'étaient réfugiés à Camenietz, attendant des temps meilleurs et guettant une occasion favorable. Quoiqu'il eût pour beaux-frères deux comtes fort puissants par l'influence qu'ils exerçaient à la cour de Pologne, les deux fugitifs le tenaient

Digitized by Google

dans des transes continuelles, et il s'attendait chaque jour à les voir entrer en Moldavie, suivis des Polonais, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour cela. Mais il connaissait mal ces deux Roumans, trop bons citoyens pour appeler sur leur patrie le fléau de l'invasion étrangère.

Lapuchneano leur avait écrit plusieurs fois pour les inviter à rentrer dans le pays, s'engageant par les plus forts serments à ne leur faire aucun mal, mais eux n'avaient garde de se laisser prendre à ses promesses. Afin de les surveiller de plus près, il transféra sa résidence dans la forteresse de Chotin, à laquelle il fit ajouter de nouvelles fortifications; là, peu de temps après, il fut attaqué de la fièvre typhoïde. La maladie fit de si rapides progrès, qu'il se vit bientôt presque aux portes du tombeau.

Dans le délire de la fièvre, toutes les victimes de sa cruauté lui apparaissaient hideuses et effrayantes; il lui semblait les voir l'appelant devant le tribunal de l'éternelle justice. Il se retournait en vain sur son lit de douleur, il ne pouvait y trouver le repos.

Un jour, il fit appeler près de lui le métropolitain Théophane, les évêques et les boyards, et, après leur avoir déclaré qu'il se sentait arrivé au terme de la vie, il leur demanda pardon à tous avec beaucoup d'humilité. En même temps, il leur recommanda son fils Bogdan, qu'il instituait son héritier, en les priant de l'aider de leurs lumières, car un faible enfant, disait-il, ne saurait, s'il était abandonné à ses seules forces, ni se défendre contre les ennemis puissants dont il est entouré, ni défendre la patrie. Quant à moi, ajouta-t-il, alors même que je viendrais à me relever de cette maladie, je suis résolu à aller finir mes jours dans le monastère de Slatina; aussi je vous demande en grâce, Pères évêques, quand vous me verrez près de mourir, donnez-moi la tonsure....

Digitized by Google

Il ne put en dire davantage. Les convulsions commençant, un évanouissement semblable à la mort lui glaça tout le corps. Le métropolitain et les évêques, croyant qu'il rendait l'âme, s'empressèrent de lui donner la tonsure et l'appelèrent Païsius, de son premier nom de Pierre, qu'il portait avant son avénement à la principauté.

Ensuite ayant proclamé prince le jeune Bogdan et salué régente la princesse Roxandre, sa mère, ils expédièrent des dépêches à tous les boyards du pays, ainsi qu'aux boyards émigrés et à tous les commandants des armées.

A la chute de la nuit, Spanciok et Stroïtch arrivèrent, et aussitôt après avoir mis pied à terre, ils dirigèrent leurs pas vers la citadelle. Elle était déserte et muette comme le tombeau d'un géant. L'on n'entendait que le murmure des vagues du Dniester, qui venaient se briser contre les flancs nus et gris de la forteresse, et le cri monotone des sentinelles que l'on entrevoyait à peine à la lueur du crépuscule, appuyées sur leurs longues lances. Mais quel fut leur étonnement, en entrant dans le palais, de ne rencontrer personne ! Un valet seul se présenta au bout de quelques instants, et, d'un geste muet, leur indiqua la chambre du malade. Ils allaient y pénétrer, lorsqu'un grand bruit, qu'ils entendirent, les fit s'arrêter à la porte pour écouter.

Lapuchneano était revenu de sa léthargie. En ouvrant les yeux, il vit deux moines noirs comme des fantômes et immobiles comme des statues de bronze debout l'un aux pieds de son lit, l'autre à la tête. Il se regarda, et se vit couvert d'un froc noir ; à son chevet, gisait le chaperon noir des religieux. Il voulut lever la main, mais elle s'embarrassa dans un long chapelet de laine. Il crut un instant qu'il rêvait et ferma les yeux ; mais, les rouvrant bientôt, il vit les mêmes objets : chapelet, froc, chaperon, moines, tout était à la même place.

Digitized by Google

— Comment vous sentez-vous, frère Païsius? lui demanda l'un des moines, voyant qu'il ne dormait pas.

A ces mots, il comprit ce qui s'était passé ; son sang commença à bouillonner, et, se soulevant à moitié :

— Quelle comédie est-ce là ? s'écria-t-il ; vous vous jouez de moi ? Hors d'ici, cafards ! sortez, sinon je vous tue tous. Et sa main se mit à chercher une arme autour de lui, mais ne trouvant que le chaperon, il le saisit avec fureur et le lança sur la tête de l'un d'eux.

Aux cris qu'il poussait, la princesse et son fils, le métropolitain, les boyards et les domestiques accoururent dans l'appartement.

C'est dans ce moment qu'étaient arrivés les deux jeunes boyards que nous venons de voir s'arrêter à la porte pour écouter.

— Ah ! vous m'avez tonsuré ! s'écriait Lapuchneano d'une voix rauque et effrayante ; vous croyez vous débarrasser de moi ? Chimère ! Avec l'aide de Dieu ou du diable, je me rétablirai, et alors....

— Ne blasphème pas, malheureux ! interrompit le métropolitain. Tu oublies que tu touches à l'heure suprême ! Songe, pécheur, que tu n'es plus prince, mais un simple moine. Songe que tu effraies, par tes cris et tes blasphèmes, cette femme innocente et cet enfant, espoir de la Moldavie....

— Scélérat hypocrite ! reprit le malade se débattant pour sortir de son lit ; tais-toi, car moi qui t'ai fait métropolitain, moi j'ai le pouvoir de te défaire ! Ah ! vous m'avez tonsuré, mais si je me rétablis, je vais en tonsurer aussi plus d'un ! Quant à cette chienne (et il montrait du doigt la princesse), je la couperai en quatre morceaux avec son petit, pour qu'elle n'écoute plus les conseils des scélérats et de mes ennemis. Il ment celui qui dit que je suis moine. Non ! je ne suis pas moine : je suis le prince Alexandre. A moi, gardes ! Où donc sont mes braves ? Accourez, frappez, frappez à mort ! c'est moi qui vous

Digitized by Google

l'ordonne. Tuez-les tous, qu'il n'en échappe pas un seul!... Ah! j'étouffe... de l'eau! de l'eau! de l'eau! — Et il tomba à la renverse, écumant de rage et de colère.

La princesse et le métropolitain sortirent. Spanciok et Stroïtch allèrent à leur rencontre.

— Princesse, dit Spanciok la prenant par la main, cet homme doit mourir tout de suite. Voici une poudre, versez-la dans sa boisson....

— Du poison! grand Dieu! s'écria la princesse avec effroi.

— Oui, du poison, continua Spanciok. Si cet homme ne meurt pas de suite, la vie de votre altesse et celle de cet enfant sont en péril. Le père a assez vécu; il a assez commis de crimes; qu'il meure, pour que le fils soit sauvé!

Un valet sortit de la chambre du malade.

— Qu'est-ce? lui demanda la princesse.

— Le malade a repris connaissance; il demande de l'eau et son fils. Il m'a ordonné de ne pas revenir sans lui.

— Ah! il veut le tuer! s'écria douloureusement la mère, et elle serra avec frénésie l'enfant contre son sein.

— Vous n'avez pas de temps à perdre, madame, ajouta Spanciok. Rappelez-vous l'exemple de la princesse du Voevod Stefan, et hâtez-vous; choisissez entre l'époux et le fils.

— Que me conseillez-vous, mon révérend père? demanda la pauvre femme au métropolitain; et ses yeux fondirent en larmes.

— Il est cruel et féroce cet homme, ma fille; que le Seigneur Dieu vous éclaire. Moi je vais de ce pas tout disposer pour le départ avec notre nouveau prince; quant à l'autre, que le Tout-Puissant lui pardonne et vous pardonne à vous-même.

A ces mots, le métropolitain s'éloigna.

La princesse Roxandre prit la coupe d'argent remplie

Digitized by Google

d'eau qu'un valet venait d'apporter. Eperdue, hors d'elle-même, elle y laissa machinalement tomber le poison. Au même instant, les boyards la poussèrent dans la chambre du malade.

— Que fait-il? demandait avec anxiété Spanciok à Stroïtch, qui venait d'entrebailler la porte afin de voir ce qui allait se passer.

— Il demande son fils et à boire; — la princesse tremble ; — elle lui présente la coupe. — Ah ! il la refuse !

Et avec la rapidité de l'éclair il s'élança au milieu de la chambre, et, tirant un poignard de sa ceinture :

— Prends et bois, Altesse, et grand bien te fasse ! lui cria Stroïtch.

Tremblante et pâle comme la mort, la princesse Roxandre essaya de s'éloigner ; mais à peine eut-elle la force de faire quelques pas, et elle s'appuya contre le mur.

— Que le crime que je viens de commettre retombe sur vos têtes ! dit-elle en sanglotant aux boyards; car c'est vous qui m'avez forcé la main; vous en répondrez devant Dieu !

Le métropolitain revint.

— Partons ! dit-il à la princesse.

— Partir ! Qui donc aura soin de cet infortuné?

— Nous, répondent les boyards.

— A quelle horrible action vous m'avez poussée, père ! dit la princesse au métropolitain, et elle le suivit en pleurant.

Les deux jeunes boyards rentrèrent dans la chambre du malade.

Le poison n'avait pas encore commencé à faire son effet. Lapuchneano, dans son lit, sur le dos, était calme, mais d'une pâleur extrême. Lorsque les boyards furent entrés, Lapuchneano les considéra pendant longtemps, et ne pouvant les remettre, il leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.

Digitized by Google

— Je suis Stroïtch, répondit l'un.

— Et moi Spanciok, ajouta l'autre. Ce que nous voulons, c'est de te voir avant ta mort, ainsi que nous te l'avions promis.

— Oh ! mes ennemis ! murmura Alexandre.

Oui, je suis Spanciok, répéta celui-ci. Spanciok que tu voulais tuer lorsque tu fis assassiner les quarante-sept boyards, et qui n'a échappé à tes embûches que par la fuite. Spanciok, dont tu as spolié la fortune et réduit la femme et les enfants à la mendicité.

— Au secours ! je brûle ! j'ai du feu là... dit le malade en portant les mains sur son estomac.

— Dis : « Délivrez-moi, Seigneur, etc., » car tu vas mourir : le poison fait son effet.

Oh ! vous m'avez empoisonné, monstres ! Dieu de miséricorde, ayez pitié de mon âme ! Oh ! quel feu !... Où donc est la princesse? où est mon enfant ?

— Ils sont partis, et t'ont laissé avec nous.

— Partis ! Ils m'ont abandonné ! ils m'ont laissé seul avec vous ! Oh ! tuez-moi !... de grâce, tuez-moi ! Délivrez-moi de ces souffrances ! Poignarde-moi, toi, tu es le plus jeune ; aie pitié de moi ! délivre-moi des douleurs qui me déchirent ! poignarde-moi ! dit le malade en s'adressant à Stroïtch.

— Non ; je ne souillerai pas mon vaillant poignard dans le sang impur d'un tyran tel que toi.

Les douleurs augmentèrent ; le malheureux se débattait dans les convulsions.

— Oh ! mon âme brûle ! de l'eau ! de l'eau !

— Voici, dit Spanciok prenant sur la table la coupe d'argent ; il reste encore la lie du poison : bois, et rafraîchis-toi.

— Non, non ! je ne veux pas ! dit le malade en serrant les dents.

Stroïtch se jeta alors sur lui et le tint ferme, tandis que Spanciok, dégaînant son poignard, lui desserrait les

Digitized by Google

dents avec la pointe et versait dans sa bouche le poison resté au fond de la coupe.

Lapuchneano mugissant comme un taureau qui voit la hache prête à le frapper, voulut se retourner la face contre le mur.

— Quoi! tu ne veux plus nous voir? dirent les boyards. Non, il faut, pour ta punition, que tu nous regardes. Apprends à mourir, toi qui sus si bien donner la mort!

Et tous deux le tenant ferme, attachaient sur lui leurs regards fixes, en l'apostrophant des plus amers reproches.

L'infortuné prince se débattait dans les spasmes de l'agonie; sa bouche écumait, ses dents claquaient, ses yeux, injectés de sang, devenaient hagards; une sueur glacée, triste présage de la mort, ruisselait à grosses gouttes sur son visage. Après un supplice d'une demi-heure, il rendit enfin son âme entre les mains de ses bourreaux.

Telle fut la fin d'Alexandre Lapuchneano, qui laissa une tache de sang dans l'histoire de la Moldavie.

On voit encore de nos jours, au monastère Slatina, bâti par lui et où il fut enterré, son portrait et celui de sa famille.

NEGRUZZI. — Traduit par J. VOÏNESCO.

Digitized by Google

DÉVOUEMENT PATRIOTIQUE DES TURCS

A L'OCCASION DE LA GUERRE ACTUELLE.

Cinq colonnes entières du dernier numéro du *Djeridèt-Havadis*, journal turc qui s'imprime à Constantinople, sont remplies par l'indication des dons volontaires, consistant en sommes d'argent et en chevaux, offerts par tous les sujets de l'empire indistinctement au gouvernement, pour subvenir aux besoins de la guerre actuelle.

L'ensemble de ces offrandes forme quatre listes distinctes. La première est celle des dignitaires, des fonctionnaires de toutes classes, des employés et des notabilités commerciales de la capitale, appartenant aux diverses religions qui ont à plusieurs reprises fait don au gouvernement de chevaux pour la cavalerie, l'artillerie et le train des équipages.

Nous nous bornons à l'indication des noms les plus marquants, placés en tête de chaque liste.

PREMIÈRE LISTE.

L'ex-grand vizir Reouf-Pacha, membre actuel du conseil des ministres ;

S. E. Rechid-Pacha, ministre des affaires étrangères ;

Aly-Ghalib-Pacha, membre du conseil d'Etat ;

Veli-Eddin-Pacha, ambassadeur de la Sublime-Porte à Paris ;

Hamdi-Pacha, gouverneur général de l'eyalet de Castamouni ;

Digitized by Google

Atha-Oullah-Efendi, président de l'Académie des sciences ;

Ismaïl-Efendi, membre du conseil de l'instruction publique ;

Rif'at-Bey ;

Amad-Eddin-Efendi (l'un et l'autre grands juges de Constantinople) ;

Souhsin-Efendi, membre du conseil d'Etat ;

Ahmed-Djelal-Bey-Efendi, employé supérieur de l'Amedi ;

Hassan-Bey ;

Salyh-Pacha, général de brigade ;

Mehemmed-Bey ;

Aly-Bey ;

Hylmi-Bey (les cinq noms qui précèdent sont ceux des fils de S. A. le grand vizir) ;

Nazim-Bey, fonctionnaire de l'Amedi ;

Mehemmed-Saïd-Efendi, ex-cadi du Caire ;

Le harem[1] de S. Ex. le ministre des affaires étrangères ;

Les harems de Acim-Bey-Efendi et d'Abdoul-Bey, fonctionnaires de l'Amedi, et d'autres personnages de distinction.

L'Ekmekdji-Esnafi, ou la corporation des boulangers de la capitale, fournit un grand nombre de chevaux du plus beau choix pour les divers services del'armée. Cette première liste, qui se termine par les noms de vingt-cinq autres donataires, continuait d'être ouverte et de se remplir au départ du courrier.

[1] On sait généralement aujourd'hui que ce mot de harem désigne en Turquie l'appartement des femmes ou l'intérieur de famille de tout individu, à quelque classe de la société qu'il appartienne. Une personne qui arrive de Turquie dans ce moment nous assure que rien n'égale le dévouement et l'empressement des femmes, des jeunes filles et des enfants mêmes sur tous les points de l'empire à livrer leurs bijoux, leurs vêtements et leurs objets les plus précieux pour venir en aide au pays. Jamais, dans les guerres précédentes, on n'avait encore eu d'exemple d'un si grand et si noble désintéressement.

Digitized by Google

DEUXIÈME LISTE.

Dans les provinces, l'armée, l'administration et les particuliers rivalisent avec la capitale de dévouement et de générosité. Voici les principaux noms des personnes qui ont également fourni des chevaux :

S. E. Kiamil-Pacha, commissaire général du gouvernement en Roumélie et en Bosnie ;

Sîde-Bey, colonel du 1er régiment de la garde impériale ;

Aly-Bey, caimacam du sandjok de Yenibozar ;

Chahin-Bey, capidji bachi et chef d'un corps de l'armée régulière à Yachghrad ;

Emin-Agha, chef de bataillon de l'artillerie de la garde ;

Hassan-Efendi, chef de bataillon de l'infanterie de la garde ;

Ibrahim-Agha, chef du 4e bataillon de la garde ;

Nichothy-Efendi, juge substitut à Yenibazar ;

Edib-Efendi, employé de la comptabilité du commissariat général ;

Housni-Efendi, directeur des finances à Yenibazar ;

Salym-Bey, secrétaire de l'administration ;

Osman-Bey, trésorier du commissariat général ;

Arif-Agha, chef de corps à Septchè, etc.

TROISIÈME LISTE.

Cette liste, qui se compose des principaux officiers civils et militaires et des négociants musulmans et chrétiens de Philippopolis (Filibè) et des districts environnants, ainsi que des habitants du district de Bazardjik, offre un nombre considérable de noms.

QUATRIÈME LISTE.

Cette liste, qui représente le contingent en dons patriotiques de toutes les classes des habitants de la ville de Smyrne, est encore la plus considérable.

Digitized by Google

Dans cette localité, la cotisation individuelle n'ayant pu convenablement être fournie en chevaux comme ailleurs, elle a été offerte en argent par les particuliers riches et pauvres, chacun suivant ses moyens, depuis le gouverneur général de la province, les militaires, les administrateurs, jusqu'aux moins aisés des habitants.

Ne pouvant, d'après son étendue, donner ici le détail de cette liste, nous nous bornons à l'indication de la cotisation individuelle la plus élevée, celle de S. E. Ismaïl-Pacha, gouverneur de la ville, par exemple, dont le chiffre est de 10,000 piastres turques. Quant au chiffre représentant la plus petite cotisation, il n'a pas été au-dessous de 200 piastres turques. Maintenant, si l'on suppute l'ensemble de ces cotisations, on trouve qu'elles représentent pour la ville de Smyrne seulement une somme de 161,874 piastres turques.

A la suite de cette indication, le rédacteur du *Djeridei-Havadis* ajoute que cette liste d'offrandes continuait d'être ouverte à son bureau, et que, dans les numéros suivants de son journal, il en fera connaître le résultat [1].

De tels sacrifices de la part d'une nation qui a déjà tant fait pour résister à la plus odieuse des agressions, ne peuvent qu'ajouter à l'admiration et à la sympathie que la partie la plus juste et la plus éclairée de l'Europe occidentale ne cesse de lui témoigner.

T.-X. Bianchi,

Ancien secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

On écrit en outre de Smyrne, sous la date du 7 décembre, que la population européenne fait à Smyrne des collectes en faveur de ceux qui ont pris volontairement les armes. Jusqu'à ce jour, on a recueilli 300,000 fr.

Digitized by Google

ALGÉRIE.

LE SAHARA.

Organisation d'une caravane[1].

Ayant beaucoup entendu parler du commerce de l'intérieur de l'Afrique, déprécié par les uns, exalté par les autres, j'ai voulu m'enquérir auprès d'un Arabe qui, plusieurs fois, avait suivi les caravanes, de ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans les allégations des uns et des autres.

C'est à cette occasion que j'ai recueilli, sur l'organisation d'une caravane, les détails qu'on va lire.

Je laisse parler l'Arabe :

Un targui [2] du Djebel-Hoggar, nommé Cheggueun, vint se fixer à Metlily, en 1839, et s'y maria la même année.

Aventureux par instinct, par habitude et par nécessité, comme tous ses frères les Touareug, il avait déjà conduit plusieurs caravanes du Touat [3] au Soudan, et il s'était fait enfin khrebir de profession.

Dans le Sahara, nous nommons khrebir [4], menir [5] ou delil [6], indifféremment, le conducteur d'une caravane ; car ces flottes du désert ne se hasardent point sans chef,

[1] Nous extrayons ce chapitre du livre récemment publié par M. le général Daumas : *Mœurs et Coutumes de l'Algérie : — Tell, — Kabylie, — Sahara.* Nous avons rendu compte de ce livre dans notre dernier numéro.

[2] Targui, singulier de Touareug, peuplade du grand désert.

[3] Touat, grande oasis de l'ouest qui confine au Maroc.

[4] Khrebir vient du verbe *khrebeur*, qui, à sa seconde forme, fait *khrebbeur*, et veut dire : il a donné avis, il a renseigné.

[5] Menir vient du verbe *nar*, il a éclairé. De là, mnarah, lanterne, et menir, qui éclaire.

[6] Delil vient du verbe *deull*, il a indiqué, il a montré. De là delil, celui qui éclaire une marche, et, aussi, signe par lequel on est dirigé.

Digitized by Google

ainsi que vous le croyez, vous autres chrétiens, sur notre mer de sables, qui, comme l'autre, a sa houle, ses tempêtes et ses écueils. Chacune d'elles obéit passivement au maître qu'elle s'est donné; il y commande absolument, c'est un *reïs* à son bord. Il a sous lui des chaouchs pour exécuter ses ordres; des chouafs (voyageurs) pour éclairer le pays [1]; un khrodja (écrivain) pour présider aux transactions, les régulariser, en écrire les conventions, recevoir, en cas de mort de l'un des voyageurs, les dernières volontés du défunt et recueillir sa succession; un crieur public pour faire les annonces; un moudden pour appeler à la prière; un iman enfin pour la dire sur les fidèles.

Le khrebir est toujours un homme d'une intelligence, d'une probité, d'une bravoure et d'une adresse éprouvées. Il sait s'orienter par les étoiles; il connaît, par l'expérience de voyages précédents, les chemins, les puits et les pâturages, les dangers de certains passages et le moyen de les éviter, tous les chefs dont il faut traverser le territoire, l'hygiène à suivre selon les pays, les remèdes contre les maladies, les fractures, la morsure des serpents et les piqûres du scorpion. Dans ces vastes solitudes, où rien ne semble indiquer la route, où les sables souvent agités ne gardent pas toujours les traces du voyageur, le khrebir a pour se diriger mille points de repère. La nuit, si pas une étoile ne luit au ciel, à la simple inspection d'une poignée d'herbe ou de terre qu'il étudie des doigts, qu'il flaire et qu'il goûte, il devine où l'on est, sans jamais s'égarer [2].

[1] On nomme encore tekchif, *kcheuf*, il a découvert, l'éclaireur du khrebir.

[2] « Je ne vis pas sans étonnement que notre conducteur, nommé Abou-Mohamed-Sendegou-Ben-Messoufi, bien qu'il eût un œil de moins et l'autre malade, reconnaissait parfaitement la route. » *Voyage au Soudan* d'Ibn-Batouta (traduction de M. Mac Guckin de Slane.) — Léon l'Africain rapporte que le conducteur de sa caravane devint aveugle en route par suite d'une ophthalmie et reconnut, en touchant l'herbe et le sable, qu'on approchait d'un lieu habité.

Digitized by Google

Quand une caravane fait choix d'un khrebir, elle se donne entièrement à lui; mais il en est responsable devant la loi, et, sous peine d'amende, il doit la préserver de tous les accidents qui ne viennent pas de Dieu : il paie la *dïa* (prix du sang) de tous les voyageurs qui, par sa faute, meurent, s'égarent et se perdent, ou sont tués; il est punissable si la caravane a manqué d'eau, s'il n'a pas su la protéger ou la défendre contre les maraudeurs. Cependant, comme une fois en marche reculer n'est plus possible, et qu'il faut, heureux ou malheureux, que le voyage s'accomplisse, une caravane se garderait bien d'accuser ou de menacer un chef qui l'aurait compromise, avant d'arriver en un lieu sûr où l'on peut *faire la justice*.

Pour échapper à la loi, un khrebir de mauvaise foi pourrait, ainsi que cela s'est vu, rarement il est vrai, la vendre aux Touareug, la faire tomber dans une embuscade, partager le butin, et rester avec les voleurs.

Cheggueun avait toutes les qualités qui font un bon khrebir. Il était jeune, grand et fort; c'était un maître du bras; son œil commandait le respect et sa parole prenait le cœur. Mais si dans la tente sa langue était douce, une fois en route, il ne parlait qu'au besoin et ne riait jamais.

Voué par passion et par état aux voyages, pour inspirer plus de confiance, comme à Metlily, il s'était marié à Insalah, point extrême du Touat où se rallient les caravanes de l'ouest, et dans le Djebel-Hoggar, qu'il faut traverser pour aller au Soudan. Il avait ainsi des amis et des intérêts échelonnés sur les deux principales stations de la route, et cette étrange combinaison, qu'autorisent les mœurs et les lois musulmanes, le mettait en contact nécessaire avec les marchands du Sahara algérien, du Touat et du Maroc, et lui assurait à la fois la protection indispensable des Touareug.

Devenu notre hôte, bien accueilli de tous, car il avait connu quelques-uns de nos marabouts dans ses courses précédentes, il nous parlait souvent de ses aventures, et

Digitized by Google

toujours avec tant d'éloquence qu'il faisait une vive impression sur les jeunes gens.

... En l'écoutant, l'amour des aventures nous était venu; l'espoir de la fortune nous tentait. Sa position d'ailleurs nous garantissait qu'il ne pouvait point nous engager dans une folle entreprise.

Connu et marié dans notre tribu avec une femme jeune, riche et belle, qui venait de lui donner un enfant, nous le regardions *comme de nous*.

Nous nous décidâmes donc, au nombre de quinze, tous parents ou amis, marabouts de la famille des Ouled-Sidi-Zigheum, à courir, sous sa conduite, les chances d'un voyage au pays des nègres, et nous partîmes dès le lendemain pour les villes des Beni-Mezab, Gardaïa, Beni-Isgueum et Mellika, où nous nous approvisionnâmes des marchandises les plus recherchées dans le Soudan, et qui, par leur volume, devaient le moins embarrasser notre marche.

C'étaient des aiguilles, du corail, de la verroterie, du papier, du soufre, du benjoin, de la cannelle, du *droure*, espèce de parfum, du poivre noir, du *sembell*, du *el entytè*, du *mestcka*, des *chachias*, du drap, des mouchoirs, de la cire, des cotonnades, des habaïas (vêtements de laine), des chapeaux de paille, etc., etc., du fer et des aciers que nous devions échanger dans le Touat contre du tabac et du sel.

Chacun de nous en chargea trois chameaux, et nous revînmes à Metlily pour terminer nos préparatifs. Notre départ fut ensuite fixé au jeudi suivant, jour que l'on sait être heureux pour entreprendre les voyages.

Le prophète a dit :

« Ne partez jamais qu'un jeudi, et toujours en compagnie. Seul, un démon vous suit ; à deux, deux démons vous tentent; à trois, vous êtes préservés des mauvaises pensées ; — et dès que vous êtes trois, ayez un chef. »

La saison était d'ailleurs favorable : le mois d'août

Digitized by Google

allait finir, les plus fortes chaleurs étaient passées, et nous devions trouver dans le Touat des dattes nouvelles pour ajouter à nos provisions.

... La foule nombreuse de nos parents, de nos amis, de nos voisins, nous entourait; beaucoup pleuraient, et nous-mêmes, nous avions les larmes dans les yeux; car nous ne nous dissimulions aucun des hasards de l'entreprise, et, quoique bien résolus, nous sentions venir le regret de quitter pour si longtemps, pour toujours peut-être, ceux qui nous aimaient et ceux que nous aimions. Mais notre parti était pris, et nous aurions voulu pouvoir nous mettre de suite en marche, n'eût-ce été que pour *éviter les adieux qui amollissent le cœur.*

Le soir de cette journée, après un repas en commun, nous nous cotisâmes suivant l'usage pour offrir à notre khrebir un habillement complet et trente douros d'argent; selon l'usage encore, il fut convenu que nous le défraierions pendant tout le voyage.

Nous devions partir le surlendemain, et nous employâmes ce dernier jour à faire nos provisions de route. Ce fut pour chacun de nous un sââ de kouskuessou, un sââ et demi de dattes, une outre de beurre, de la viande séchée (khreléa), deux outres pleines d'eau, un seau en cuir avec sa corde pour abreuver les chameaux, deux paires de chaussures (belghra), des aiguilles à coudre le cuir, et des lanières (séïr) pour les raccommoder, un briquet et du *thom*, espèce d'amadou que nous faisons avec le *chiehh* et le *doumeran*. Notre provision d'eau devait nous conduire jusqu'à la prochaine halte; celle de dattes, de viande et de kouskuessou, jusqu'à Gueléa, où nous pourrions la renouveler.

Mais, pour un si long voyage, ce n'est pas assez de pourvoir à la faim et à la soif; il faut être en garde *contre les attaques à main armée.* Les meilleurs amis d'un voyageur sont un bon fusil, son pistolet et son sabre.

Nous prîmes donc les nôtres avec des pierres à feu,

Digitized by Google

de la poudre et des balles pour l'avenir ; et pour le présent, vingt-quatre coups tout prêts dans les vingt-quatre roseaux de notre ceinture (mahazema).

Chacun de nous ensuite choisit quatre forts chameaux, bien bâtés, bien outillés : trois pour les marchandises, l'autre pour les bagages.

Le soleil du jeudi s'étant enfin levé, ce fut l'heure du départ et des adieux.....

Le rendez-vous était à la porte El-Gharbi (de l'Ouest).

Nos soixante-quatre chameaux et mes quinze compagnons de voyage y étaient déjà réunis, entourés de toute la population de Metlily et de celle des tentes, campées sous les murs de la ville. Dès que je fus arrivé, Cheggueun, qui n'attendait plus que moi, se mit en marche.

A ce moment solennel, il se fit dans la foule, jusque-là silencieuse, un grand mouvement. Nos parents, nos amis, nos marabouts s'écrièrent : « Allah akebeur ! Allah akebeur ! Dieu est le plus grand ! Dieu est le plus grand ! » Et de tous les côtés, les femmes arrivant, leurs cruches sur la hanche, aspergèrent d'eau fraîche la croupe de nos chameaux en nous criant :

« S'il plaît à Dieu, vous réussirez !

« S'il plaît à Dieu, vous réussirez ! »

Nous marchâmes ainsi, pressés, entourés, suivis, l'espace de cinq ou six cents pas ; à mesure que nous avancions, la foule était moins nombreuse, et quand enfin nous fûmes seuls, et que nous nous retournâmes pour jeter un dernier coup d'œil sur notre ville bien-aimée, nous vîmes nos mères, nos femmes, nos enfants courbés sur la route, recueillant la terre que nous avions foulée. Il est connu que ce témoignage d'affection est agréable à Dieu.

Ces reliques, portées en amulettes par les amis d'un voyageur, le sauvegardent du malheur et le rappellent au pays.

Péniblement absorbés dans nos réflexions, nous che-

Digitized by Google

minions lentement à travers la forêt de palmiers qui s'étend sous Metlily, quand, au détour d'un sentier, nous fîmes rencontre de la belle Meçaouda, femme de l'un de nos chïkh ; elle revenait de son jardin, suivie d'une négresse qui portait sur sa tête une corbeille pleine de fruits.

Aucune femme dans Metlily n'est plus belle que Meçaouda, ni plus élégante, et son nom veut dire *heureuse*. C'était d'un bon augure. La joie nous revint, et nous nous écriâmes : « Dieu bénira notre voyage ! »

L'un de nous, Mohammed, s'approcha d'elle et lui dit : « Meçaouda, c'est Dieu qui t'envoie ! Dénoue ta ceinture et fais-la flotter au vent, tu nous porteras bonheur ; au retour, nous t'en donnerons une autre plus riche et plus belle, avec les plus jolies pantoufles du Haoussa [1].

— S'il plaît à Dieu, répondit la jeune femme, vous voyagerez et reviendrez en paix. »

En dénouant sa ceinture de soie, elle en prit les deux extrémités, et les agita en nous souriant.

Un peu plus loin, nous nous croisâmes avec le chïkh Salah, qui revenait de Gueléa. Il montait une jument noire, superbe, richement *habillée*, avec une selle en cuir rouge de Tafilalet [2] et une bride de Figuigue [3] piquées d'or et d'argent. Salah était lui-même bien vêtu : son burnous de Gardaïa était blanc comme la neige, son pistolet et son long fusil de Tunis étaient damasquinés, et son yatagan pendait à son côté dans un fourreau d'argent bien travaillé. Deux grands levriers jouaient et couraient devant lui, et deux domestiques bien mis et bien montés lui faisaient escorte et compagnie.

En passant à côté de nous, le chïkh fit caracoler sa jument, et nous souhaita d'heureuses chances.

[1] Les pantoufles (medass) du Soudan sont particulièrement recherchées par les femmes du Sahara, et même par les riches Mauresques d'Alger.

[2] Ville du Maroc où l'on prépare les beaux cuirs que les Arabes nomment *filali* et que nous nommons maroquins.

[3] Ville et district du nord du Touat, renommée par l'adresse de ses ouvriers en broderie sur le *filali*.

Digitized by Google

« Ne prends jamais la route si la première rencontre, en sortant de chez toi, est une femme laide ou vieille, ou une esclave ;

« Si tu vois un corbeau voler seul et comme égaré dans le ciel ;

« Si deux hommes se querellent auprès de toi, et que l'un dise à l'autre : « Dieu maudisse ton père ! » quelque étranger que tu serais d'ailleurs à cette malédiction, elle retomberait sur ta tête.

« Mais si tes yeux sont réjouis par une jeune femme, par un beau cavalier ou par un beau cheval ;

« Si deux corbeaux, l'heureux et l'heureuse (meçaoud et meçaouda) volent ensemble devant toi ;

« Si des souhaits, des mots ou des noms de bon présage touchent ton oreille, prends la route avec confiance.

« Dieu qui veille sur ses serviteurs, les avertit toujours par un fal (présage) lorsqu'ils se mettent en voyage. »

....Nous partions donc sous les meilleurs auspices.

Vers el asseur (3 heures), on s'arrêta sur l'Oued-Nechou qui était à sec, mais où nous connaissions des puits.

Dans le voisinage de l'un d'eux, notre khrebir tendit sa tente de peau de bœuf et nous fit placer autour de lui de manière à former un grand cercle, dont nos bagages devaient tracer le périmètre, et dont nos chameaux occuperaient le centre. Cheggueun seul avait une tente ; pendant toute la traversée, nous couchâmes, nous, en plein air, sur nos bagages, enveloppés dans nos burnous et dans nos haïks.

Ces dispositions de campement adoptées une fois pour toutes, quatre d'entre nous furent commandés pour aller faire paître les chameaux, quatre autres pour aller chercher de l'eau, trois pour aller couper du bois, et cinq enfin pour mettre tout en ordre et faire la cuisine.

A la tombée de la nuit, nos chameaux rentrèrent et nous les entravâmes dans l'intérieur de notre *douar* im-

Digitized by Google

provisé. Nous soupâmes ensuite, non pas en commun, mais par groupes de quatre.

Après le repas, Cheggueun nous appela dans sa tente et nous dit :

« Asseyez-vous, mes enfants ; nous allons nous concerter ; que Dieu nous donne bon conseil ! Ceux d'entre vous qui fument, qu'ils allument leurs pipes, s'ils le veulent, puisque nous ne sommes pas encore en pays assez dangereux pour que la fumée du tabac nous dénonce aux ennemis, et écoutez-moi.

« Je veux vous consulter d'abord sur le choix d'un chaouch et d'un khrodja : d'un chaouch qui puisse m'aider, d'un khrodja qui soit à la fois notre taleb et notre kadi. Quand nous aurons rallié la caravane du Touat ; quand, devenus plus nombreux, une organisation plus complète nous sera nécessaire, nous nommerons les autres chefs indispensables à toute assemblée de croyants, qu'elle habite une ville ou des tentes, qu'elle soit sédentaire ou mobile comme nous. »

D'un commun accord, nous désignâmes à Cheggueun, pour lui servir de chaouch, un nommé Ahmoud, dont l'intelligence et l'infatigable activité garantissaient les bons services ; Sid-el-Hadj-Abderrhaman, qui avait été deux fois à la Mecque, et qui était savant dans la loi, fut nommé notre khrodja.

Il fut en outre réglé que l'un de nous sur quatre ferait la garde cette nuit et les suivantes.

« Mes enfants, ajouta Cheggueun ensuite, s'il plaît à Dieu, nous ferons un bon voyage ; mais il sera long et difficile. Quand le danger est autour de nous, que la prudence soit avec nous !... Retenez donc bien ce que je vais vous dire.

« Ne marchez jamais les pieds nus : le terrain pierreux les meurtrit et le sable les brûle ; il se forme alors entre peau et chair des ampoules très-douloureuses.

« Marcher les pieds nus affaiblit la vue,

Digitized by Google

« Diminue la force

« Et diminue la respiration.

« En aucune occasion, ne quittez donc point vos chaussures ; cette précaution d'ailleurs est à prendre contre les vipères (lefaâ) qui dorment dans le sable, et dont les morsures sont toujours mortelles [1].

« Ne vous découvrez jamais la tête pendant l'automne et le printemps surtout ; redoutez les coups de soleil.

« L'été, si le ciel est clair, tournez le dos à la pleine lune en vous couchant, et couvrez-vous bien la figure pour éviter les coups de lune ; les maux de tête et les rhumes les suivent.

« Ne dormez jamais sur le sable nu, vous vous lèveriez avec la fièvre.

« Ne buvez jamais à la *bouche* de vos outres ;

« Bois à la bouche de la vipère ;

« Ne bois jamais à la bouche de la peau de bouc.

« Ne buvez jamais d'eau que la marche a battue et que le soleil a chauffée dans les outres, avant de lui avoir fait prendre l'air un instant.

« Après avoir mangé de la viande, ne buvez jamais d'eau sans attendre un moment ; *vous boiriez* peut-être la mort.

« Ne buvez jamais le matin avant d'avoir mangé, vous auriez soif toute la journée.

« Ne buvez jamais avant de vous être un peu reposé.

« Ne buvez jamais que deux fois par jour.

« Les anciens ont dit :

« Ne jetez jamais l'eau

« Avant d'avoir trouvé de l'eau.

« S'il arrive que le vent d'ouest (ouahedje) dessèche nos peaux de bouc et les tarisse, gardez-vous de manger des dattes ; sucez le suc d'un oignon et avalez trois ou quatre gorgées de beurre fondu ; ces précautions ne désaltè-

[1] C'est la vipère cornue.

Digitized by Google

rent pas complétement, mais elles trompent la soif et donnent le temps d'attendre.

« On peut rendre encore pour un moment la fraîcheur à sa bouche en y tenant une balle de plomb. D'ailleurs, il est connu qu'un homme ne meurt pas de soif avant trois jours entiers; et dussions-nous tuer quelques-uns de nos chameaux pour nous désaltérer avec l'eau que Dieu met en réserve dans leur estomac, nous n'en manquerons point pendant un si long temps.

« Ne mangez jamais de kouskuessou froid; il est d'une digestion difficile et pénible.

« Il arrivera sans doute que nous serons obligés d'abattre un chameau ruiné par la fatigue, ou blessé, incapable enfin de continuer la route, et dont la chair fraîche sera pour nous d'un appât très-vif après nos abstinences forcées. Mais, de quelque tentation que vous soyez pris en face d'un bon repas, sachez faire taire votre appétit; un excès subit après un long jeûne, un excès de viande surtout, donne infailliblement la dyssenterie, sinon la mort.

« Enfin, mes enfants, ne courez point la chasse hors de vue de la caravane, ne restez point en arrière, ne vous exposez point imprudemment :

« Celui qui met sa tête dans le son sera becqueté par les poules.

« Jusqu'au pays des Touareug, nous n'avons pas grand'chose à craindre; mais là nous aurons d'autres précautions à prendre, et je vous les indiquerai.

« Allez, et que Dieu allonge votre existence! »

Sur ces paroles nous saluâmes notre khrebir en lui baisant la main, et nous allâmes nous coucher sur nos sacs.

Mais à peine avions-nous fermé les yeux que nous fûmes éveillés par une voix forte qui cria :

« Hé! les gardes! dormez-vous? »

C'était Cheggueun qui, de la porte de sa tente, avait fait cet appel.

Digitized by Google

« Nous veillons, répondirent les gardes ; et le calme reprit.

Une heure après, la même voix nous éveillait encore ; et, d'heure en heure, il en fut ainsi jusqu'au matin.

Après la prière, nous décidâmes en conseil que nous achèterions deux moutons aux bergers des Chambet-Berazegas, qui faisaient paître leurs troupeaux dans les environs de l'Oued-Nechou, et que nous les saignerions en l'honneur de Sidi-Abd-el-Kader, pour lui demander sa protection. Ils nous coûtèrent deux douros d'Espagne, et nous les conduisîmes au pied du marabout *Ould-Ameur-ben-Mouça*, près duquel est un puits abondant ; et pendant qu'un de nous les immolait, Cheggueun élevant la voix :

« O Sidi-Abd-el-Kader [1], dit-il, tu es le protecteur du voyageur, le compagnon de celui qui va en ghrazia, l'ami du malheureux, sois avec nous et pour nous dans ce voyage, et quand nous serons de retour, nous donnerons en ton honneur, aux pauvres, une riche *ouâda* (cadeau, présent). »

Les victimes furent ensuite dépouillées et partagées fraternellement entre nous et les bergers qui nous les avaient vendues. Ces braves gens nous donnèrent en échange du lait frais de brebis.

Ce jour-là nous fîmes séjour auprès du marabout.

Le lendemain, à dix heures, nous déjeunâmes sur l'Oued-el-Maïze (la rivière des Chèvres), où nos chameaux avaient à paître, et le soir nous campions sur l'Oued-el-Gaâ, auprès d'un puits appelé *Hassy-el-Gaâ*.

C'est un lieu célèbre et révéré où s'élève, sous un palmier, la koubba de Sidi-el-Hadj-bou-Hafeus, que visitent souvent les Chambas.....

A mesure que nous avancions, Cheggueun redoublait

1 Sidi-Abd-el-Kader, dont le tombeau est à Baghdad, est le protecteur de tous ceux qui sont dans la peine. Les voleurs même l'invoquent. Il n'est pas un saint musulman à qui l'on ait bâti plus de marabouts (koubba).

Digitized by Google

de prudence, et, bien que nous eussions pris toutes les précautions dont j'ai déjà parlé, il se leva plusieurs fois pendant la nuit pour tenir les gardes éveillés, et pour crier lui-même d'une voix forte aux maraudeurs qui pouvaient être tentés de nous attaquer :

« O esclaves de Dieu, vous entendez ! Celui qui tourne autour de nous, tourne autour de sa mort!

« Il n'y gagnera rien et ne reverra pas les siens.

« S'il a faim, qu'il vienne, nous lui donnerons à manger.

« S'il a soif, qu'il vienne, nous lui donnerons à boire.

« S'il est nu, qu'il vienne, nous le vêtirons.

« Et s'il est fatigué, qu'il vienne se reposer.

« Nous sommes des voyageurs pour nos affaires, et nous ne voulons de mal à personne. »

Soit qu'il n'y eût pas de voleurs dans les environs, soit qu'ils eussent été effrayés par cette publication qui pouvait s'entendre fort loin, dans le silence de la nuit et le calme du désert, il ne nous arriva aucun accident.

Notre premier repos du jour suivant fut sur l'Oued-Seghrir, qui était à sec, mais dont les rives sont fournies d'herbes et de buissons ; et le soir, à cinq heures, nous étions sur l'Oued-Ghriar, auprès de la koubba de Sidi-Mohamed-Zighreum, mon ancêtre : c'est de lui que descend la fraction des Chambas qui porte son nom.

Sidi-Mohamed, étant en voyage, fut appelé par Dieu dans le lieu même où nous campions, nous, ses enfants ; ses compagnons transportèrent son corps à Metlily, lui bâtirent une koubba, et revinrent sur l'Oued-Ghriar en élever un autre à sa mémoire.

Il a emporté dans l'autre vie l'horreur qu'il avait en celle-ci pour le mensonge : ceux qui jurent en vain par lui perdent la vue, leurs troupeaux dépérissent et meurent d'un mal inconnu.

Nous lui fîmes nos prières en commun !

Général Daumas.

Digitized by Google

ALGÉRIE.

HISTOIRE DES TRIBUS INDIGÈNES.

LES DOUAIRS DU TITERI.

Il nous a semblé intéressant d'étudier l'origine des tribus arabes que nous avons visitées et de retracer leur histoire. Nous avons donc interrogé les anciens des différentes tribus, et recueilli avec soin les traditions écrites et orales qui sont parvenues jusqu'à nous.

La plupart des renseignements que nous donnons sur la tribu des *Douairs* et sur les autres tribus du Titeri nous ont été fournis par Sid-Ahmet-ben-Arouss, vieux marabout mort plus que centenaire il y a deux mois à peine. Sa famille occupait et occupe encore la partie ouest du Kef-Lagdar que l'historien arabe Ibn-Khaldoun appelle la montagne de Titeri. C'est à l'ouest du Kef-Lagdar que se trouvent les ruines d'Achir, l'ancienne capitale des Zirides, dans l'endroit appelé aujourd'hui par les Arabes *El-Benian* (les bâtisses). Sid-Ahmet-ben-Arouss descendait du prophète. Il nous a fait voir son chedjera ou arbre généalogique, qui compte trente-neuf générations jusqu'à El-Hussein, fils de Fatime ou Fatma, « fille de l'envoyé de Dieu. » D'après ce qu'il nous a raconté, la montagne de Titeri, aujourd'hui Kef-Lagdar aurait été occupée d'abord par Ben-Zian, cousin du prophète, ensuite par diverses tribus venues de tous côtés, telles que les Alamat, les Harmela, puis les Ouled-Rehab, qui sont la souche de la tribu maintenant appelée *Douairs*, dont nous allons nous occuper.

La tradition raconte que, lors des premières invasions

Digitized by Google

de l'Ifrikia par les Arabes musulmans, un chrétien nommé Daredj, commandait, aux environs de Sétif, à une population nombreuse et aguerrie qui n'avait pas encore courbé la tête sous le joug des conquérants. Peut-être bien que ce Daredj était idolâtre et non chrétien; cependant on nous l'a donné comme *nazaréen*, ce qui ferait croire qu'il professait la religion du Christ. Or, il y avait à la même époque une armée arabe faisant la guerre sainte sous les ordres d'un certain Abdallah-ben-Djafar [1].

Celui-ci vint donc attaquer Daredj pour le soumettre lui et les siens aux lois du Coran. Les deux chefs, ne voulant pas attirer sur leurs peuples les malheurs de la guerre, résolurent, dit la chronique, de vider leur querelle par un combat singulier. Au jour fixé, ils s'avancèrent entre les deux armées et s'attaquèrent avec furie. On raconte qu'Abdallah eut quarante chevaux tués sous lui sans que Daredj reçut la plus légère blessure. Alors le général arabe, voyant le doigt de Dieu dans sa défaite, s'avança vers son ennemi et lui dit : « O Daredj, « je n'ai jamais rencontré un homme qui fût ton égal en « courage et en adresse. Je t'ai provoqué au combat « pour te ramener à la vraie foi et non pour te forcer à « reconnaître ma supériorité. Toute gloire vient de Dieu, « que son nom soit béni! Crois-moi, ô Daredj, cessons « de nous mesurer. La mort de l'un de nous, peut-être « même de tous deux, pourrait résulter de ce combat « et amener de grands malheurs sur nos peuples. Si « tu veux te convertir à la vraie religion, je t'offre mon « amitié et je te demande ton concours pour aller com- « battre les ennemis de Dieu. »

[1] En cherchant dans les livres que nous possédons, nous avons bien trouvé plusieurs *Abdallahs*, mais pas un qui fût *ben Djafar*. Aussi ne pourrions-nous pas assigner une date, même approximative, à l'événement que nous allons raconter, si une indication positive que nous retrouverons plus loin ne nous autorisait à croire que ceci se passait au commencement du deuxième siècle de l'*hégyre*, vers l'an 750 de notre ère.

Digitized by Google

Et Daredj répondit : « Après le combat qui vient « d'avoir lieu, personne ne pourra dire que je cède à « la crainte en me rendant à tes désirs. Je déclare « donc que c'est avec la plus profonde conviction que « je dis : *La ila illa allah ou Mohamed-ressoulla.* — Il « n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomed est son « prophète. »

Ayant ainsi rendu le *chehed* (témoignage) et fait sa profession de foi, Daredj, devenu musulman, entraîna l'adhésion de tout son peuple.

Ce qui précède est la traduction presque littérale de la chronique arabe.

On raconte qu'à partir de ce moment, Daredj suivit avec ses troupes celles d'Abdallah, qu'ils soumirent ensemble plusieurs peuples à l'islamisme, et que, dans leur marche conquérante, ils arrivèrent jusqu'à la ville d'Amra[1].

Daredj revint à Sétif, où il mourut, laissant deux enfants. L'un s'appelait Moussa; ses descendants devinrent la souche des Ouled-Bellil, tribu du cercle d'Aumale qui existe encore comme fraction des Aribs aux environs de Bordj-el-Bouira (le fort des petits puits); l'autre, nommé Aïssa, fut le père de Rehab qui eut le commandement de son grand-père. La guerre civile s'étant déclarée chez lui, ses gens se divisèrent en deux camps dont l'un alla former la tribu des Ouled-Sultan, qui a conservé le même nom et le même emplacement dans la province de Constantine. Le reste suivit Rehab qui se rendit dans l'ouest, s'empara du Kef-Lagdar sur les Mehabdas (qui sont les Ouled-Thrif, dont une partie forme aujourd'hui une fraction des Hassen-ben-Ali) et vint s'installer dans le Titeri. On raconte que Rehab eut

[1] Serait-ce l'*Amra* du Djerid tunisien, située dans la plaine de Cafsa ou Ghafsa au sud-ouest de Sfax? C'est ce dont nous n'avons pu nous assurer.

Digitized by Google

sous son commandement tout le pays situé depuis le Dira jusqu'à Khrenegh-el-Ameur, dans le pays au-dessous de Boghar, occupé aujourd'hui par la grande tribu des Zenakras[1], et depuis le pied ouest des *Zibans* jusqu'à Mezab.

Une généalogie que nous avons eue entre les mains fait remonter à l'an 253 de l'hégyre (867 de notre ère) l'existence de Rehab. En outre, nous avons trouvé dans le Titeri un chaton de bague gravé sur cornaline, qui porte le nom de Sid-Ali-Lar'eab, que les traditions donnent comme contemporain de Rehab, et cette bague, dont l'élégante gravure semble bien provenir de l'époque du Bas-Empire, porte la date de 249 de l'hégyre (863 de notre ère). C'est d'après cette date que nous avons fixé approximativement celle de l'existence de Daredj, aïeul de Rehab.

A la mort de *Rehab*, qui ne laissa point d'enfants, les Arabes restèrent sans chef. Ils se choisirent alors un maître parmi les influents du pays. Un nommé Soula fut l'élu du peuple qu'il administra longtemps avec sagesse. *Soula* commandait aux tribus suivantes :

Ouled-Rehab, aujourd'hui fraction principale de la tribu des Douairs.

Ouled-Khelifa, qui existent encore et sont établis dans le Kef-Lagdar.

Ouled-Aïssa, qui se sont dispersés et dont on retrouve çà et là quelques traces.

Ouled-Khrellif, qui existent encore dans le Kef-Lagdar.

Ouled-Deids, qui habitent aujourd'hui la tête de la vallée de Ser'ouan.

Souaris et *Deimat*, qui sont établis sur la limite du Tell et du Sahara.

Ouled-fiçal, disparus.

[1] M. le général Marey a publié dans cette Revue (tome 8, 1844, page 368) un travail fort intéressant sur les mœurs de ces populations.

Digitized by Google

Ouled-Sid-Ahmet-ben-Yussef, qui existent encore. Ce sont les descendants du marabout de ce nom.

Ouled-Eddi, dont le reste habite aujourd'hui dans la montagne qui ferme au sud-ouest la vallée de Ser'ouan.

Ouled-el-Hakoum, qui, sous le même nom, forme aujourd'hui une fraction de la tribu des Abides.

Ouled-Melouau-el-K'ochara, qui existent encore dans la fraction des Beni-Silem (cercle de Blidah), et dans celle des Aouaras (cercle de Médéah). Leur surnom d'*El-K'ochara* leur vint d'une peine qui leur fut infligée par Soula à la suite d'un acte de brigandage qu'ils avaient commis. Ils furent condamnés à dépouiller, grain par grain, sept *saas*[1] d'orge et à mettre de côté les pellicules. De là le sobriquet d'*El-K'ochara* (les épluchеurs), qui leur est resté.

En héritant du commandement de Rehab, *Soula* dut avoir sous ses ordres un nombre plus considérable de tribus. Mais la tradition que nous rapportons nous ayant été transmise par un homme du Titeri, il est naturel qu'il ne nous ait donné que les noms des tribus voisines du pays qu'il connaît.

Soula laissa cinq fils, nommés : Soula, Bou-Beker, El-Kout, Hamed et Hakem.

L'aîné prit les rênes du gouvernement, mais ses tribus furent déchirées par une guerre civile, que les Arabes, amis du merveilleux, racontent dans une légende religieuse que nous allons rapporter.

Vers le commencement du quatrième siècle de l'hégyre, il existait sur le territoire occupé aujourd'hui par les Douairs un marabout d'une grande sainteté appelé Bou-Djemelin (l'homme au deux chameaux). Il a laissé son nom à un ruisseau qui se jette dans l'Oued-Ser'ouan et coule du sud-est au nord-ouest, quoique toutes les cartes s'obstinent à le faire courir du nord au sud. A

[1] Le *saa* d'orge équivaut à 120 à 140 kilogrammes.

Digitized by Google

cette époque, un autre marabout, Sid-Ali-ben-Malek, vint demander l'hospitalité à Bou-Djemelin. Ce pays lui plaisait, et il chercha à s'y fixer. Les Ouled-Rehab labouraient alors la plaine fertile qui porte aujourd'hui le nom de Sid-Ali-ben-Malek. Le ruisseau de Sid-Ali-ben-Malek, qui, en cet endroit, est le déversoir des eaux du Tell dans les pâturages du Sahara, leur servait à arroser leurs champs au moyen de quarante *seddouds* (barrages). Sid-Ali demanda aux Ouled-Rehab de lui en céder un pour arroser ses labours. Ils y consentirent, mais de fort mauvaise grâce et s'arrangèrent même de façon à ne pas lui laisser d'eau en quantité suffisante. Le saint homme indigné s'en retourna chez son ancien ami Bou-Djemelin et lui conta sa mésaventure. Celui-ci se mit alors en prière et demanda au ciel un châtiment exemplaire contre les Ouled-Rehab. Aussitôt l'horizon se couvrit de nuages et une terrible tempête éclata sur le pays. L'ouragan, instrument de la colère céleste, emporta tous les barrages de la tribu impie, ne laissant subsister que celui de Sid-Ali-ben-Malek, qui eut alors pour lui seul l'eau destinée aux labours de toute la tribu.

Ce miracle terrifia les Ouled-Rehab, qui eurent depuis lors Sid-Ali en grande vénération. On accourut de plusieurs lieues à la ronde à l'oracle de Soula, et on lui éleva une *koubba* (chapelle avec un dôme) qui porte son nom. L'affluence des travailleurs fut telle que la *koubba*, dit la légende, se construisit en douze heures de temps. On la voit encore aujourd'hui étaler sa coupole blanchie à la chaux au milieu des grandes prairies qui s'étendent au sud de Oglat-el-Ammem (les lacs des pigeons).

Sid-Ali s'étant fixé dans ce pays eut une fille du nom d'Abda, dont tous les grands de la tribu se disputèrent la main. Ils envoyèrent une députation pour la demander à son père; celui-ci la leur accorda et leur fit cadeau d'un *sloughi* (levrier) qui se nommait *Teh'a* (surprise) et jouissait d'une grande réputation parmi les nobles

Digitized by Google

chasseurs. Les ambassadeurs ramenèrent la jeune Abda dans un palanquin, ainsi que le *sloughi*, qui fut attaché au bras d'un des conducteurs de chameau de l'escorte. Mais voilà qu'arrivé dans la plaine d'El-Menna, à Coudiat-Messaoud [1], le levrier voyant dans le lointain deux antilopes, s'élança à leur poursuite et fit un bond si violent qu'il emporta le bras de son conducteur. Il ne reparut plus. Dans ce moment les jeunes gens des Ouled-Rehab, venus à la rencontre du cortége, s'étant disputés à qui aurait la jeune fille, les coups de fusils se mirent de la partie : de là, une guerre acharnée entre les familles. Tous les gens de Soula y prirent part et, dit la chronique, la tribu pendant deux jours usa toute sa poudre. Soula fut tué ainsi que les neuf dixièmes de ses gens. Son frère Bou-Beker prit le commandement de ce qui restait et fut s'établir dans le territoire de Mergheb, aujourd'hui pays des Ouled-Eddims.

Abda fut rendue à son père; mais elle mourut de frayeur et fut enterrée dans la *koubba*, où l'on montre encore sa tombe.

Désormais trop faibles pour occuper tout le pays qui était d'abord sous leur autorité, les Ouled-Rehab durent se résigner à voir les étrangers s'en emparer peu à peu, et lorsque les gens de Bou-Beker voulurent essayer un dernier effort pour conserver quelques lambeaux de leurs terres, ils furent attaqués par les intrus qui leur tuèrent quarante chefs de tente, parmi lesquels se trouvait Bou-Beker, et les forcèrent à rester dans la vallée de Ser'ouan. Bou-Beker fut le dernier chef élu par les Ouled-Rehab. Les rois zirides gouvernèrent dès lors le pays, ce qui nous montre que nous sommes arrivés à peu près à l'an 370 de l'hégyre (981 de notre ère).

Depuis cette époque jusqu'à l'arrivée des Turcs, c'est-à-dire pendant cinq siècles, les Ouled-Rehab cessèrent

[1] Qui est le point où fut construite la koubba de Sid-Ali-ben-Malek.

Digitized by Google

d'avoir une existence politique. Ils furent confondus comme fraction dans les autres tribus voisines, telles que les Ouled-Deids, les Ouled-Eddims et les Ouled-El-hakoum. Les *Cheurfas*, gens de noblesse religieuse, d'origine yémenite, leur pardonnaient difficilement leur tache originelle de chrétiens convertis. Aussi n'est-il plus question d'eux avant l'arrivée des Turcs. Lorsque ceux-ci s'emparèrent du pays vers la fin du quinzième siècle, ils sentirent le besoin de créer une milice connaissant les localités et assez forte pour les aider à maintenir les populations de l'intérieur. Ils formèrent dans les trois beyliks une réunion de cavaliers arabes appelés *Maghzen*, *Spahis*, *Zmelas*, *Douairs*. Les beys de Médéah choisirent les Ouled-Rehab pour être le noyau de leurs *Douairs*. Puis ils appelèrent tous les meilleurs cavaliers de la province et les cantonnèrent dans le pays occupé autrefois par les Ouled-Rehab à 50 kilomètres environ au sud-est de Médéah, de manière à les avoir toujours sous la main. Un certain nombre de tribus fournirent leurs contingents qui vinrent s'adjoindre aux *Ouled-Rehab* pour former les *Douairs* du beylik de Médéah. Ces contingents présentèrent un effectif d'environ 500 cavaliers, qui, réunis à ceux des Abides, appelés *Zemelas*, en nombre à peu près égal, composèrent une milice destinée à accompagner les beys dans toutes leurs expéditions. Les chefs étaient choisis tantôt dans une fraction, tantôt dans l'autre. Le bey n'étant pas assez fort pour étouffer les rivalités de famille à famille, de fraction à fraction, ne pouvait pas empêcher des conflits toujours sanglants qui avaient souvent pour résultat de créer des chefs en dehors de l'action de l'autorité centrale. C'est ainsi que, dans les premiers temps de l'occupation turque, une fraction de la tribu des Soumathas fit irruption dans la vallée de Ser'ouan et enleva le pouvoir aux Ouled-Rehab qui l'avaient repris. Cette fraction, appelée Mah'lia, fut à son tour réduite à merci par les

Digitized by Google

Alelmas, formés des Ouled-Arifa et des Ouled-El-Oucif[1].

Les Turcs s'occupaient peu de ces querelles intestines qu'ils traitaient de disputes de famille. Peu leur importait que les Douairs eussent tel ou tel chef, pourvu que celui-ci pût réunir tous ses cavaliers sous les armes lorsqu'il y avait une expédition à faire. Les chefs des Douairs ne restaient pas longtemps en place; on nous a assuré que la durée moyenne de leurs fonctions était d'environ un mois et qu'il n'y a pas d'exemple qu'un d'entre eux se soit maintenu six mois. Le plus souvent ils périssaient de mort violente. En 1155 de l'hégyre (1740 de notre ère), Sid-Ali-Bey fit décapiter Abdallah-ben-Ali, agha des Douairs, pour avoir échoué dans une razzia sur les nomades. Puis vint le bey Mustapha-el-Ouzenadji (le fabricant de poudrières, de *ouzena*, poudrière), surnom qui lui a été donné à cause de son ancienne profession. Il commandait en 1189 de l'hégyre (1775 de notre ère). C'est à lui que nous devons la plupart des terres domaniales que nous possédons dans le Titeri. Les diverses tribus s'étant battues entre elles, il sortit de Médéah pour punir les perturbateurs dont la majeure partie se sauva abandonnant ses biens, qui furent réduits à ceux du beylik. L'agha des Douairs, qui s'appelait El-Adj-Yaya-ben-Kanoun, fut décapité pour n'avoir pas réprimé ces désordres. Le bey Mustapha resta vingt ans au pouvoir, exemple unique dans l'histoire du beylik de Médéah. Plus tard, en 1210 de l'hégyre (1796-97 de notre ère), le bey Mohamed-ben-Brahim, surnommé *Frira*[2], fit assassiner El-Adj-Amed, alors agha des Douairs, à l'instigation des gens de D'roe, qui convoitaient le pouvoir. Le bey

[1] Les Mah'lia forment aujourd'hui une sous-fraction de la tribu des *Abides* (anciens *Zemelas* des Turcs).

[2] Les Arabes appellent *frira* la crême que fait le lait qui séjourne dans un récipient. On raconte que le bey en était très-amateur et qu'il avait soin de s'en faire apporter par les Arabes toutes les fois qu'il sortait avec son camp pour faire des tournées dans son commandement.

Digitized by Google

Hassein, qui occupait le siége du beylik en 1211 de l'hégyre (1796-97 de notre ère), était, dit-on, le plus cruel de ceux dont on conserve le souvenir. Un jour, furieux d'avoir manqué une razzia sur les Ouled-Nayls, il fit couper la tête aux principaux chefs arabes qui étaient dans son camp. C'est ainsi que périrent Ben-Bekkouch, agha des Douairs, et Ben-Yssef-ben-Daya, *chencheli* du bey (*chencheli*, mot turc, signifie intendant des bestiaux).

Le dernier bey turc de Médéah nommé par le pacha d'Alger fut Si-Mustapha-bou-Mezrag (l'homme à la lance; *Mezrag* veut dire lance ou pique), qui commandait toutes les troupes du dey Hussein lors du siége d'Alger. Les *Douairs* se battirent à ses côtés contre nous depuis le jour du débarquement de nos troupes jusqu'à la prise d'Alger. Puis, Bou-Mezrag rentra à Médéah, où il se donna le titre de pacha et fit des *Douairs* ses spahis.

Depuis le départ du bey Bou-Mezrag jusqu'à l'apparition de l'émir El-Adj'Abd-el-Kader, les tribus voisines de Médéah furent livrées à la plus complète anarchie. Les beys que nous installions n'étaient pas assez forts pour maintenir l'ordre, et rien ne semblait indiquer aux indigènes que notre occupation dût être définitive. Aussi, lorsque l'émir se montra dans le Titeri, il y fut accueilli autant comme un libérateur que comme un sultan dont les armes, jusqu'alors victorieuses, combattaient les infidèles pour la plus grande gloire de l'islamisme.

Si-Mohamed-el-Berkani, des *Beni-Menassers* de Cherchell fut installé à Médéah avec un bataillon régulier, et prit le titre de *khalifa* (lieutenant) de l'émir[1].

Mais avant que Berkani pût entrer à Médéah, les Douairs, comprenant que l'autorité française était venue remplacer définitivement à Alger celle des pachas, vinrent

[1] El-Berkani fut remplacé par Hadj-Mustapha, frère de l'émir, et reprit de nouveau, après ce dernier, le commandement du Titeri. C'est lui qui mmand ait lors de notre prise de possession définitive.

Digitized by Google

demander un bey au maréchal Clauzel, gouverneur général, qui nomma à ces fonctions un Turc nommé Mohamed-ben-Hussein. El-Berkani était alors campé avec ses réguliers à Merget-Turc, près de Chellala, non loin de l'endroit où est maintenant le village de Damiette.

Le nouveau bey, peu rassuré, demanda du secours au maréchal, qui envoya à Médéah une petite colonne sous les ordres du général Desmichels. El-Berkani se retira à l'approche des Français, emmenant avec lui presque tous les *Hadars* ou Mores de la ville. Le bey Mohamed resta avec les Koulouglis (fils de Turcs et de femmes arabes). Après le départ de la colonne française, le khalifa de l'émir revint contre le bey à la tête de nombreux contingents. Le vieux Mohamed-ben-Hussein n'avait avec lui que les Douairs, Abides, Koulouglis et une partie de la grande tribu des Hassein-ben-Ali ; malgré son infériorité numérique, il sortit de Médéah et remporta sur l'ennemi, venu de Milianah, un avantage signalé sur les plateaux où se trouve maintenant le village de Lodi. Mais, à peine fut-il rentré en ville, qu'une trahison de quelques Hadars, qui y étaient restés, livra ses portes à l'ennemi. Mohamed-ben-Hussein, fut envoyé à Abd-el-Kader. El-Berkani ayant pris possession définitive du pays au nom de son maître, s'occupa à réorganiser les tribus. Les Douairs et avec eux les Abides tombèrent en disgrâce ; déchus du rang de milice, ils devinrent une tribu comme les autres, imposable et corvéable, tandis que du temps des Turcs, ils jouissaient de toutes sortes d'immunités.

Ainsi, le mot *Douairs* n'était pas le nom d'une tribu, mais bien celui d'une troupe. *Douairs* signifiait gens de la *Deira* ou maison du bey, de même que les *Abides* (serviteurs) s'appelaient *Zemelas* ou gens de la *Zemala* (campement) du bey.

Depuis l'arrivée d'El-Berkani jusqu'à l'occupation de Médéah par les Français, six caïds se succédèrent dans le commandement des Douairs. Deux d'entre eux sont

Digitized by Google

morts, les autres existent encore. Le dernier fut nommé par nous agha (poste qu'il occupe encore) et chevalier de la Légion-d'Honneur en récompense des services qu'il nous a rendus dans les commencements de la guerre.

Pendant l'hiver de 1846, la tribu des Douairs, campée dans le Sahara, fut entièrement rasée par Abd-el-Kader, à qui le colonel Camou (maintenant général de division) reprit tout son butin dans la journée de Ben-Nahr, le 7 mars 1846.

Aujourd'hui les Douairs sont organisés en tribu; vingt-cinq de leurs cavaliers seulement font le service de Mokrazenis (cavaliers de l'autorité) auprès du bureau arabe de Médéah.

La tribu est divisée en quatre grandes fractions dont deux sont formées par les anciens Ouled-Rehab et les deux autres par les étrangers qui sont venus se joindre à eux du temps des Turcs.

Des anciens Ouled-Rehab on a formé 1° les *Ouled-Rehab* (quelques-uns disent[1] *Ouled-el-Habb*) de l'ouest composés des gens de Latemenia qui occupent la montagne de *Tiregraghed* à Aïn-Khala (la Fontaine noire); —des gens des Ouled-sid-Ali-ben-Malek, dont nous avons raconté l'origine, et qui, habitant la montagne d'Aïn-Sultan, ont leurs labours en partie dans cette même montagne et en partie dans la plaine qui porte leur nom; — des gens de Rouaba, dans le Kef-Hamouda et sur les bords de l'oued-Boudjemelin; — des gens de Mahabib, dans la vallée de Bir-Seoul.

2° Les Ouled-Rehab de l'est, composés des Ouled-ben-Thiala situés à Chabet-Beurghot (le ravin des puces), et des Ouled-Moussa. Ils occupent le versant sud-est de la montagne de Larcha.

[1] A première vue ce nom d'*Ouled-el-Habb* semble n'être qu'une corruption d'*Ouled-Rehab*. Nous nous sommes assurés qu'il n'en est pas ainsi. D'après la tradition, ce nom de *El-Habb* serait celui d'une fraction des *Tselet* (dont quelques-uns sont encore dans la Métidja) qui auraient occupé le pays du temps des rois Zirides.

Digitized by Google

Les Ouled-Rehab existant aujourd'hui descendent directement de Bou-Beker et de Hamed, deuxième et quatrième fils du premier Soula.

Les étrangers ont formé deux fractions, qui sont :

3° *El-Alelma* formée des Ouled-ben-Kheal, — des Ouled-el-Oucif, — des *Rezayghia* et autres sous-fractions moins importantes dans le centre de la vallée de Ser'ouan. Les El-Alelma ont acheté leurs terres des anciens propriétaires qui étaient la plupart des Ouleddeids.

4° *Titeri*, formé des Ouled-Arifa, — des Ouled-Mirennès, — des Droe, etc., et d'autres qui n'ont pas de terres à eux appartenant. Ils labourent sur le territoire de la tribu des Ouled-Eddim moyennant loyer.

Depuis notre conquête, les Douairs sont devenus une tribu fort sage. Ils ont perdu complétement leurs habitudes turbulentes, et s'il leur arrive encore de se disputer parfois entre eux ou avec leurs voisins, ils se gardent bien de faire parler la poudre. Leur caïd actuel est un officier de spahis nommé Si-Mohamed-el-Aboudi.

Le pays des Douairs ne possède pas un seul arbre et a peu de bonne eau, sauf dans les montagnes. Les céréales y viennent en abondance, surtout dans la vallée de Ser'ouan. Les habitants logent dans les tentes et émigrent pendant l'hiver pour faire paître leurs troupeaux dans le Sahara. Il n'existe, dans la tribu, que quatre maisons.

Aujourd'hui, les Douairs comptent à peu près 400 tentes, 250 cavaliers, 1 millier de fantassins, 1,200 moutons, 1100 bœufs et environ 300 chameaux. Ils ne sont plus exempts d'impôt ni de corvée comme du temps des Turcs, et paient en moyenne 12,000 fr. par an de contribution au gouvernement français.

Cte H. DE SANVITALE.

Digitized by Google

COMMERCE DE LA SYRIE.

Le commerce extérieur de la Syrie consiste uniquement en produits naturels. La trop grande sécheresse et la persistance des vents du sud auxquels cette partie de l'Asie est constamment exposée, leur causent souvent un préjudice notable. Mais en 1852, grâce à la douceur constante de l'atmosphère et à l'abondance des pluies, les récoltes et, par suite, le commerce ont été dans un état prospère.

Parmi les produits indigènes la soie tient le premier rang. Elle se récolte principalement dans les environs de Saïda, de Tripoli, de Laodicée (Lattaquié) et dans le Liban. Viennent ensuite le sésame, les laines, les cotons, dont les principaux lieux de production sont Naplouse et Saint-Jean-d'Acre. Le sésame se récolte surtout dans les environs de Tarsous. Le riz, dont l'exportation a été considérable en 1852, vient principalement auprès de Damas. Les autres branches de commerce sont le tabac, qui de Beyrout, de Lattaquié, de Saïda et du Liban s'exporte dans l'Anatolie et l'Egypte, la soude naturelle, qui vient des environs de Damas et qui sert pour la fabrication du savon, le *toumbeki* ou tabac pour le narghilé, ainsi que les marbres apportés de Bagdad à Alep et à Damas.

La France occupe un des principaux rangs dans le commerce d'exportation de la Syrie. Ses achats consistent en cocons, soie brute, sésame, riz, noix de Galle, laines, cotons, asphalte, sangsues et tabac de Lattaquié (en petite quantité). Le commerce de l'Angleterre, qui était en décroissance depuis quelques années, a repris en 1852; la majeure partie consiste en céréales. La Toscane se fournit de cotons, de laines, d'asphalte et de cuivre. De toutes les possessions ottomanes l'Egypte est celle qui entretient le plus de relations de commerce avec la Syrie d'où elle tire des tissus de soie, de la soie brute, du tabac et de fruits secs. L'Anatolie s'approvisionne soit par mer,

Digitized by Google

au moyen des bâtiments à voiles et à vapeur, soit par terre, au moyen des caravanes, de soieries de Beyrout et de Damas et de fruits en quantité.

Parmi les marchandises d'Europe importées en Syrie, les provenances anglaises tiennent le premier rang; elles consistent en tissus de toute espèce, étain, café, sucre, indigo et autres denrées coloniales. Le deuxième rang est tenu par la Suisse qui importe à peu près les mêmes objets que l'Angleterre. La France ne vient qu'en troisième ligne; elle envoie des denrées coloniales, des vins, divers liquides, des fez, du papier, du fer, etc. L'Autriche fournit également du papier, du fer, des fez, et, de plus, de la céruse, du soufre et des draps. La Prusse et la Saxe fournissent des draps, des tissus et du sel. Le commerce de ces deux derniers pays se fait par l'intermédiaire des négociants grecs qui fréquentent chaque année les principales foires de l'Allemagne et importent en Syrie plus de 2,000 pièces de draps par an. L'Egypte envoie du riz, du sel et des dattes; l'Anatolie, des bois de construction qu'elle tire de la Caramanie et de la Grèce.

Le mouvement de la navigation dans les différents ports de la Syrie pendant l'année 1852 a présenté un total de 1,900 navires, jaugeant ensemble 300,880 tonneaux, dans la proportion suivante :

Beyrout.	580	navires.
Jaffa.	368	—
Caïfa.	240	—
Sidon.	322	—
Tripoli.	140	—
Lattaquié.	96	—
Alexandrette.	144	—
	1,900	

Sur ce chiffre on comptait 860 navires sous pavillon ottoman, 334 sous pavillon français, 260 sous pavillon anglais, 210 sous pavillon hellène, etc.

(Traduit de l'*Amalthée*, journal grec de Smyrne.)

Digitized by Google

POÉSIES POPULAIRES

DES SERBES.

MILIZA LA ZARINE.

Miliza la Zarine, accompagnée de ses deux filles, Wukossawa et Mara, se promène près d'une fontaine, lorsqu'elle voit venir à elle, sur un coursier écumant, le woïvode Vladeta.

« Noble guerrier, lui demande Miliza, pourquoi ton coursier est-il couvert de poussière et d'écume? Viens-tu du champ d'Amsel? y as-tu vu le noble prince, ton maître et le mien? »

— « Que Dieu vous assiste, ô Zarine Miliza, répond le woïvode, je reviens du champ de bataille d'Amsel, mais je n'ai point vu mon noble maître, je n'ai vu que son beau cheval gris pommelé que les Turcs chassaient devant eux. Je dois donc supposer que le prince est mort. — A ces mots, la Zarine verse un torrent de larmes et répond : « Dis-moi tout, ô Vladeta! n'as-tu pas vu sur le champ de bataille mes frères, les neuf fils de Jug, et le vieillard Jug Bogdan, mon père?

— « O noble princesse, répond Vladeta, lorsque je suis arrivé sur le champ de bataille, j'ai vu tes neuf frères et ton père Jug Bogdan; ils étaient au milieu de la mêlée, leurs bras teints de sang jusqu'à l'épaule et leurs épées rouges jusqu'à la garde; mais leurs bras. lassés du carnage, sont retombés inertes.

— « Poursuis, ô guerrier! N'as-tu pas vu les maris de mes filles, Wuk Brankowitch ou Milosch?

— « En arrivant sur le champ de bataille, de loin j'ai

Digitized by Google

vu, ô Zarine, le woïvode Milosch entouré d'ennemis, sa lance à moitié brisée, mais les Turcs se ruaient en foule sur lui. Sans doute, ô princesse! lui aussi est tombé; mais nulle part je n'ai vu Wuk Brankowitch, nulle part. Que le soleil ne l'éclaire plus : car, ô Zarine! il a trahi son noble maître, qui est le mien et le tien.

LA JEUNE FILLE ET LE POISSON.

Une jeune fille était assise au bord de la mer,
Se parlant ainsi à elle-même :
Mon Dieu, est-il quelque chose de plus vaste
Que la mer, — quelque chose de plus grand
Que les champs; de plus rapide que le cheval,
De plus doux que le miel? — Est-il, mon Dieu,
Rien de plus cher au cœur qu'un frère?
De l'eau un poisson répondit :
Folle jeune fille, naïve enfant,
Le ciel n'est-il pas plus vaste que la mer,
La mer plus grande que tes champs,
L'œil plus prompt que le cheval, le sucre plus
Doux que le miel; l'amant n'est-il pas plus
Cher que ne l'est un frère?

(Extrait de l'*Athenæum*.)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Un dervich algérien en Syrie, par M. H. Guys. Paris, Rouvier, 1854. 1 vol. in-8. — **Recherches sur l'origine orientale du blason et de la fleur de lys**, par le vicomte Ad. de Beaumont. Paris, Leleux, 1853. 1 vol. in-8, 22 pl. — **Les Chevaux arabes de la Syrie**, par J. Mazoillier. Paris, Rouvier, 1854. 1 vol. in-8.

Une nouvelle impulsion donnée aux esprits a tourné vers l'Orient tous les regards du monde civilisé. Ce ne sont plus, comme dans les siècles précédents, quelques voyageurs isolés, des négociants aventureux qui viennent de temps à autre raconter à leur retour des narrations inexactes et quelquefois mensongères, révéler aux curieux étonnés les mœurs et les coutumes de peuples si mal observés par eux dans leurs courses rapides et si étrangement décrits dans leurs récits erronés. C'est l'Europe civilisée qui, aujourd'hui, envoie des explorateurs et des consuls avides de recueillir avec une persévérance infatigable des notions précises et exactes sur cet Orient, berceau de notre civilisation, de nos sciences et de notre religion.

Le *Voyage d'un dervich algérien en Syrie*, par M. Guys, qui a habité longtemps l'Orient, prouve d'une manière évidente ce que je viens de dire. M. Guys a vécu quarante ans en Syrie, et, grâce au caractère consulaire dont il était revêtu, il a pu s'initier à tous les détails de la vie des habitants de races diverses qui forment l'ensemble de la population syrienne. A Beyrouth, M. Guys était en rapports continuels avec les Druzes et les Maronites; à Lattaquié, il trouvait le moyen de pénétrer les mystères des doctrines religieuses des Noussariés et des Ismaéliens. A Alep, il était journellement en contact avec les tribus arabes, kurdes et turkomanes, qui émigraient l'hiver des contrées montagneuses de l'Asie mineure pour le climat plus tempéré des plaines de la Syrie. Vivant au milieu de cette réunion d'éléments si divers de peuples, de cette variété de mœurs et de coutumes bizarres, M. Guys a su nous peindre sous un jour tout à fait neuf l'état actuel de la Syrie, l'aspect de ses principales villes et des monuments qu'elles renferment, l'administration turque, les scènes de mœurs des différentes religions. L'auteur n'a pas non plus négligé les plus petits détails, l'histoire naturelle; la médecine, la statistique, les préjugés et les superstitions si répandues dans tout l'Orient, ont été pour M. Guys l'objet d'une étude toute particulière, qui ajoute de l'attrait au récit du *Voyage d'un dervich algé-*

Digitized by Google

rien en Syrie. La partie historique a été négligée par l'auteur, sans doute pour éviter des redites, car tout ce qui a rapport à l'archéologie et à l'histoire de la Syrie se trouve développé tout au long dans son ouvrage intitulé : *Beyrouth et le Liban*, ouvrage précieux à plus d'un titre, tant à cause des détails nouveaux qui y sont consignés, qu'en raison de l'exactitude scrupuleuse dont M. Guys ne s'est jamais départi toutes les fois qu'il a eu à traiter des sujets controversés, ou à réfuter des erreurs propagées par des voyageurs trop crédules.

Sans rentrer toutefois dans le cadre de l'ouvrage de M. Guys, le travail de M. Adalbert de Beaumont n'en est pas moins spécial à l'Orient. C'est dans l'Orient que l'auteur a été chercher les origines de la fleur de lys et du blason ; c'est sur les sculptures des anciens monuments, sur les représentations du Panthéon égyptien, sur les arabesques qui décorent les mosquées, sur les broderies si riches de dessins et de couleurs des Persans et des Arabes ; c'est dans l'art oriental en un mot que M. de Beaumont a puisé les idées nouvelles qui donnent à son livre un mérite si grand aux yeux des savants et des orientalistes. Et en effet, la fleur de lys se trouve représentée sur les plus anciens monuments de l'Egypte, d'où elle a passé sous différentes formes et après une inqualifiable série de confusions dans l'écu de nos rois. Comment les blasonneurs n'ont-ils pas été chercher en Orient l'origine de la fleur de lys, puisque toutes les couleurs de l'écu et une foule de termes héraldiques étaient venus de ce pays, ainsi que l'a fort bien fait remarquer M. de Beaumont. N'est-ce pas en effet du persan *azurk* que vient le terme *azur* (bleu), et le mot *gueule* ne dérive-t-il pas du turc *gul* (rouge). *Tenné*, cette couleur orange, n'a-t-elle pas sa racine dans le mot arabe *henné*, nom d'une plante qui a la propriété de teindre en couleur orange les doigts des femmes de l'Orient, etc. Cette origine orientale des couleurs héraldiques bien établie, M. de Beaumont a encore expliqué la valeur d'un grand nombre de termes du vocabulaire du blason. Mais l'une des découvertes les plus remarquables que l'auteur ait faite est assurément l'explication du mot *lambel*. Lambel vient de *lamellum*, *lambellum*, et explique en termes de blason une pièce d'étoffe avec des déchiquetures, qui flottaient au vent derrière le casque. Voici comment l'auteur explique la valeur du terme lambel, page 37 de son livre : « Les blasonneurs se sont imaginé que le lambrequin n'était qu'un ornement, tandis que l'origine en est bien différente, et l'aspect des Arabes du désert de Suez m'en a donné la révélatoin. Pour se garantir de l'ardeur du soleil, ils ont l'usage de mettre sur leurs têtes un morceau d'étoffe appelé *keffieh*, qui se fixe autour de la tête par une corde en poils de chameau. Sous le soleil brûlant d'Afrique, les casques seraient devenus brûlants et insupportables. Aussi les guerriers arabes et persans ne manquent-ils pas de la prendre. Dans les combats, les coups de sabre devaient nécessairement taillader ce *keffieh* et le mettre en lambeaux, et l'étoffe était lambrequinée et tailladée, et de là est venu l'ancien mot *hachement*. Du mot arabe *keffieh* est venu le mot *coffia*, d'où *coiffe* et *coiffeur*. » L'ouvrage de M. de Beaumont causera une véritable révolution dans cette science du

Digitized by Google

blason, issue du moyen-âge. Jusqu'à présent, on avait cru qu'il ne restait plus rien à dire sur le blason, et les écrivains héraldiques se reposaient, croyant n'avoir plus rien à ajouter aux travaux des anciens. L'origine seule était entourée de ténèbres; aussi se gardèrent-ils bien d'en parler, car, il fallait aller chercher cette origine dans l'Asie, qu'ils ne connaissaient pas, et dans l'étude des langues orientales, qui leur paraissait superflue. L'auteur des *Recherches sur le blason*, qui était loin de partager les idées rétrécies des écrivains qui l'avaient précédé, aborda la difficulté de l'origine des armoiries en interrogeant l'Orient. Aidé dans ce travail par ses souvenirs de voyage et par son expérience artistique, il a fait des rapprochements heureux qui l'ont conduit à poser des règles sûres qui se résument à quatre points, qui sont: 1° que les armoiries ne commencèrent en France qu'après la première croisade, sous Louis VII et Philippe-Auguste; 2° que c'est à l'imitation des Arabes et des Persans que la chevalerie, les tournois, les blasons ont été adoptés en Occident; 3° que la fleur de lys est le symbole de la fécondité de l'ancienne Egypte; que c'est la plante sacrée, l'arbre de vie adopté avec le même sens par les Assyriens et les Perses, d'où elle passa à Bysance pour arriver ensuite en Europe, toujours sous cette forme d'ornement et d'attribut de la royauté; 4° qu'enfin, lorsque les lois du blason s'introduisirent en France après les croisades, ce symbole devint l'armoirie spéciale des rois de France. Plus tard, cette origine étant perdue, on confondit la fleur de lys avec le lys des jardins, image de la Vierge, symbole tout chrétien, qui faisait oublier son origine païenne. Telles sont les conclusions posées par l'auteur dans ce travail, qui sert pour ainsi dire d'introduction au grand ouvrage sur l'*Histoire de l'Art*, auquel M. de Beaumont travaille depuis fort longtemps et qui, nous l'espérons, sera bientôt mis au jour.

Si les Occidentaux attachent un grand prix à la noblesse et aux blasons, les Arabes n'en accordent pas moins à la noblesse de race de leurs chevaux et à leurs qualités. Après Dieu et le désert, le cheval est tout pour le Bédouin. C'est lui qui rend à l'homme les plus grands services, puisqu'il lui aide à traverser les immenses plaines sablonneuses de l'Arabie, puisque la jument lui fournit au besoin sa nourriture et lui procure par ses entrailles une source de bien-être et de richesse; aussi le cheval est-il l'objet de la plus tendre sollicitude de l'Arabe. M. Joseph Mazoillier, vice-consul de France à Tarsous, a établi du moins ce principe dans son ouvrage sur les *Chevaux arabes de la Syrie*, ouvrage qui sert de complément à celui du général Daumas sur les *Chevaux du Sahara*. Le but de M. Mazoillier, en publiant son livre, a été d'éveiller l'attention du gouvernement sur le besoin qu'il y aurait de propager en Algérie la race chevaline de la Syrie, dont le sang si riche et si fécond fournit à tout l'Orient les plus beaux chevaux du monde. M. Mazoillier a rendu un service signalé en imprimant ses notes sur l'hippiatrique, puisqu'elles sont le résultat de plusieurs années d'études sur la terre de Syrie, là où naissent et grandissent les chevaux les plus estimés. L'auteur a joint à son travail une liste très-complète des noms du cheval

Digitized by Google

chez les Arabes ; c'est la première fois que ce curieux document a été publié ; aussi avons-nous la conviction qu'il intéressera vivement les lecteurs.

VICTOR LANGLOIS,
Secrétaire général de la Société asiatique.

Le Désert et le Soudan, par M. le comte d'ESCAYRAC DE LAUTURE. 1 vol. grand in-8°. Paris, 1853.

Ce livre est assurément l'un des plus curieux et des plus instructifs qui aient été publiés de nos jours sur l'intérieur de l'Afrique. M. le comte d'Escayrac a parcouru pendant huit ans ce vaste continent. Il en a exploré les côtes nord et ouest, et il a pénétré parmi les tribus qui habitent la région du Soudan. — Les études de race et de religion, les renseignements géographiques et scientifiques, les informations commerciales, tiennent une grande place dans l'ouvrage remarquable de M. le comte d'Escayrac et donnent au récit un caractère sérieux et élevé qui se rencontre rarement dans les impressions de nos modernes touristes. De charmantes scènes de mœurs, dessinées en quelque sorte d'après nature, au milieu du désert, dans les rangs de la caravane ou sous les tentes d'une tribu, viennent s'encadrer dans ce tableau complet des races africaines.

L'Afrique est aujourd'hui encore le moins exploré des continents ; mais il commence à attirer la curiosité de l'Europe. Depuis vingt ans, d'intrépides voyageurs ont tenté de traverser les contrées qui s'étendent au sud des régences barbaresques. Plusieurs expéditions parcourent en ce moment les pays situés autour du lac Tschad et sur les rives du Niger. La France est particulièrement intéressée à connaître les routes qui pourraient mettre ses possessions de l'Algérie en communication avec l'intérieur de l'Afrique. A ce point de vue, les travaux de M. le comte d'Escayrac seront d'une utilité incontestable, et ils méritent de fixer l'attention du gouvernement.

La Question d'Orient devant l'Europe, etc., par M. A. UBICINI. 1 vol. in-12. Paris, chez Dentu, Palais-Royal. 1854.

Il ne nous appartient pas de faire ici l'éloge de ce volume, publié par M. Ubicini. Nous nous bornerons à rappeler que, par ses travaux antérieurs, par l'attention qu'il a portée depuis plusieurs années à l'étude de la question orientale, l'auteur des *Lettres sur la Turquie* était complétement en mesure de débrouiller le chaos assez confus des actes diplo-

Digitized by Google

matiques et des correspondances officielles invoquées de part et d'autre au nom de la Turquie et de la Russie.

M. Ubicini présente d'abord l'exposé de la question des Lieux-Saints, qui est le point de départ de la crise actuelle. Il publie ensuite le texte des manifestes, notes, firmans, circulaires, etc., depuis l'origine du différend, et ces documents sont accompagnés d'explications qui permettent d'en comprendre le sens exact.

En un mot, ce travail sera très-utilement consulté dans les chancelleries et par toutes les personnes qui désirent se rendre compte des complications auxquelles a donné lieu le réveil de la question d'Orient.

C. Lavollée.

Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, journal de la Société orientale allemande, publié sous la direction de M. le professeur H. Brockaus. 7e vol.; 1re livraison du 8e. Leipzig, 1853.

Le *Journal de la Société orientale allemande* est l'un des trois recueils consacrés, dans les pays d'outre-Rhin, à l'étude de l'Orient *littéraire*; recueils qui témoignent d'une remarquable activité intellectuelle, ainsi que des grandes ressources matérielles dont la science dispose en Allemagne, car ils contiennent de nombreux textes imprimés en caractères orientaux. Parmi les travaux qui ont paru en 1853, nous citerons divers articles de MM. Al. Weber, Max Müller et Stenzler, relatifs à l'Inde ancienne; ceux de MM. Newman et Piper, sur l'esprit chinois; les Missionnaires et les livres de Confucius; un long mémoire accompagné de planches gravées, de M. Mordtmann, sur les monnaies pehlevies, et enfin le commencement d'une série d'*études zendes*, de M. Hang, qui entre aussi, avec MM. Spiégel et Westergaard, dans la voie ouverte par des Français, A. du Perron et Aug. Burnouf. Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de mentionner ici les autres notices, consacrées, dans les mêmes livraisons, à plusieurs littératures ou idiomes de l'Orient africain et asiatique.

A. Dozon.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

EMPIRE OTTOMAN.

Le fait militaire le plus important est la destruction de l'escadre ottomane dans la rade de Sinope, le 30 novembre.

Cette escadre, sous les ordres du vice-amiral Osman-Pacha, se composait de 12 bâtiments, 7 frégates, 3 corvettes et 2 bateaux à vapeur, portant en tout 422 canons et 3,380 hommes d'équipage. La flotte ennemie, commandée par le vice-amiral Nakhimof, comptait 6 vaisseaux de ligne et 8 frégates, tant à voiles qu'à vapeur, avec 980 canons et 10,000 hommes d'équipage.

Le 30 novembre, la flotte russe, favorisée par un brouillard épais, vint attaquer la division ottomane dans son mouillage. Après un combat des plus meurtriers, 4 frégates et 3 corvettes turques furent coulées, les autres se firent sauter, à l'exception du *Taïf*, frégate à vapeur, qui put gagner le large et porter à Constantinople la nouvelle du désastré. A la suite de cette affaire, l'ordre a été expédié de Paris et de Londres, le 21 décembre, à la flotte anglo-française, d'entrer dans la mer Noire.

Les Russes ont également remporté en Asie, à Achalzik ou Akiska (26 novembre) et à Bach-Kadik-Lar (1er décembre) quelques avantages compensés par les pertes qu'ils ont essuyées dans le Caucase.

Les opérations militaires sur le Danube, presque totalement suspendues par l'hiver, n'offrent plus grand intérêt. D'après les rapports du prince Gortschakoff, il ne s'est rien passé d'important du 25 novembre au 2 décembre. La division d'Ismaïl-Pacha continue d'occuper Kalafat dans la petite Valachie, où elle s'est retranchée, tandis que le gros de l'armée a repassé le Danube. D'un autre côté, les Russes se sont établis en masses considérables à Craïova, d'où ils semblent préparer l'offensive sur Kalafat et Widdin, afin de tourner la gauche des Turcs et de se rendre maîtres en même temps de la route de Vienne à Constantinople, qui aboutit à Widdin et se dirige ensuite, par Nissa et Sofia, vers Andrinople. On s'attend d'un jour à l'autre à une grande bataille de ce côté. Jusqu'ici il il n'y a eu que des combats d'avant-postes qui se sont renouvelés presque journellement du 2 au 8, et dans lesquels les Russes ont perdu beaucoup de monde.

Du reste, ni le désastre de Sinope, ni les revers qu'ils ont éprouvés en Asie, n'ont abattu le courage des Turcs, qui continuent à déployer une vigueur et un enthousiasme extraordinaires, et paraissent disposés à se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de céder à la Russie. En présence de cette attitude résolue, la diplomatie a fait une dernière tentative d'accommodement, et un protocole a été signé à cet effet à Vienne, le 5 dé-

Digitized by Google

cembre, entre les quatre cours d'Angleterre, de France, d'Autriche et de Prusse. Voici le texte de ce protocole et de la note qui l'accompagne:

N° 1. — Protocole.

« Les soussignés, représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, conformément aux instructions de leurs cours, se sont réunis en *conférence* à l'effet de rechercher les moyens d'aplanir le différend survenu entre la cour de Russie et la Sublime-Porte.

« Les proportions que ce différend a prises et la guerre qui a éclaté entre les deux empires, malgré les efforts de leurs alliés, sont devenues pour l'Europe entière l'objet des plus sérieuses préoccupations. En conséquence, LL. MM. l'empereur d'Autriche, l'empereur des Français, la reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande et le roi de Prusse, également pénétrés de la nécessité de mettre un terme à ces hostilités, qui ne pourraient se prolonger sans affecter les intérêts de leurs propres Etats, ont résolu d'offrir leurs bons offices aux deux hautes parties belligérantes, dans l'espoir qu'elles ne voudraient pas elles-mêmes encourir la responsabilité d'une conflagration, alors que, par un échange de loyales explications elles peuvent encore la prévenir, en replaçant leurs rapports sur un pied de paix et de bonne entente.

« Les assurances données à différentes reprises par S. M. l'empereur de Russie excluent de la part de cet auguste souverain l'idée de porter atteinte à l'intégrité de l'empire ottoman. L'existence de la Turquie dans les limites que les traités lui ont assignées est en effet devenue une des conditions nécessaires de l'équilibre européen, et les plénipotentiaires soussignés constatent avec satisfaction que la guerre actuelle ne saurait en aucun cas entraîner dans les circonscriptions territoriales des deux empires des modifications susceptibles d'altérer l'état de possession que le temps a consacré en Orient, et qui est également nécessaire à la tranquillité de toutes les autres puissances.

« S. M. l'empereur de Russie ne s'est du reste point borné à ces assurances; elle a fait déclarer que son intention n'avait jamais été d'imposer à la Porte des obligations nouvelles ou qui ne fussent pas exactement conformes aux traités de Kutchuck-Kainardji et d'Andrinople, stipulations d'après lesquelles la Sublime-Porte a promis de protéger dans toute l'étendue de ses Etats le culte chrétien et ses églises. La cour de Russie a ajouté qu'en réclamant du gouvernement ottoman un témoignage de sa fidélité à ses engagements antérieurs, elle n'avait nullement entendu amoindrir l'autorité du sultan sur ses sujets chrétiens, et que son but unique avait été de demander des éclaircissements de nature à prévenir toute équivoque et tout motif de mésintelligence avec une puissance amie et voisine.

« Les sentiments manifestés par la Sublime-Porte pendant les dernières négociations attestent d'un autre côté qu'elle était prête à reconnaître toutes ses obligations contractuelles et à tenir compte, dans la mesure de ses droits souverains, de l'intérêt de S. M. l'empereur de Russie pour un culte qui est le sien et celui de la majorité de ses peuples.

Digitized by Google

» Dans cet état de choses, les soussignés sont convaincus que le moyen le plus prompt et le plus sûr d'atteindre le but désiré par leurs cours serait de faire en commun une communication à la Sublime-Porte pour lui exposer le vœu des puissances de contribuer par leur intervention amicale au rétablissement de la paix, et la mettre en état de faire connaître les conditions auxquelles elle serait disposée à traiter.

« Tel est le but de la note collective ci-jointe, adressée au ministre des affaires étrangères du sultan, et des instructions identiques transmises en même temps par les cours d'Autriche, de France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, à leurs représentants à Constantinople. »

N° 2. — Note collective.

« Les soussignés, représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, réunis en conférence à Vienne, ont reçu des instructions à l'effet de déclarer que leurs gouvernements respectifs envisagent avec un profond regret le commencement des hostilités entre la Russie et la Porte, et désirent vivement, en intervenant entre les puissances belligérantes, éviter toute nouvelle effusion de sang et mettre un terme à un état de choses qui menace sérieusement la paix de l'Europe.

« La Russie ayant donné l'assurance qu'elle était disposée à traiter, et les soussignés ne doutant pas que la Porte ne soit animée du même esprit, ils demandent au nom de leurs gouvernements respectifs d'être informés des conditions auxquelles le gouvernement ottoman consentirait à négocier un traité de paix. »

Le protocole et la note sont arrivés, le 14, à Constantinople. Un grand conseil devait s'assembler le 20 pour délibérer sur leur contenu.

Le général Baraguey-d'Hilliers a été reçu le 19 novembre en audience particulière par le sultan, à qui il a remis ses lettres de créance. Voici quelle a été la réponse du sultan au discours que lui a adressé le nouvel ambassadeur :

« Comme toujours, je compterai dans la crise actuelle sur l'appui moral et matériel de mes anciens alliés, la France et l'Angleterre. La France, comme le reste de l'Europe, a raison de vouloir la paix. Moi aussi je le veux, mais en tant seulement qu'elle n'affecte en rien ni mes droits de souveraineté ni l'indépendance de la Turquie. Pour aujourd'hui un arrangement est inacceptable, sans l'entier abandon des prétentions élevées par la Russie et sans l'évacuation immédiate et complète des deux principautés qui sont parties intégrantes de mon empire. »

— Le 23 novembre, Rechid-Pacha a adressé une note à l'internonce d'Autriche, sous la protection duquel les sujets russes en Turquie ont été placés pendant la durée de la guerre, pour lui annoncer que la Porte avait prolongé de quarante-cinq jours le délai accordé aux bâtiments ennemis pour séjourner dans les ports ottomans.

PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES.

Le 28 novembre, il a été publié à Bucarest une notification du général Gortschakoff au conseil administratif. Par cette notification, le res-

Digitized by Google

crit suivant, adressé au général par l'empereur de Russie, est porté à la connaissance du conseil :

« Vos rapports ayant porté à notre connaissance qu'après la déclaration de guerre faite à la Russie par la Porte ottomane, et l'ouverture par les Turcs des hostilités sur le Danube, les hospodars, princes Stirbey et Ghyka, avaient manifesté l'intention de se démettre de l'administration des principautés de Valachie et de Moldavie, nous n'avons pas voulu nous opposer à cette détermination spontanée de leur part. D'un autre côté, dans notre sollicitude pour le maintien de l'ordre et du bien-être d'un pays placé sous la protection de la Russie, nous avons reconnu nécessaire d'y désigner, à l'instar des exemples précédents, un gouverneur spécial, sous le nom de commissaire extraordinaire et plénipotentiaire pour les deux principautés, qui se trouvera sous votre commandement supérieur.

« Ayant choisi à cet effet notre aide-de-camp général Budberg, nous lui avons ordonné d'entrer dans l'exercice de ses fonctions dans les principautés. Quant à l'accomplissement de ses devoirs, dont le but principal est de maintenir la tranquillité, l'ordre et le bien-être du pays, de même que de veiller à ce que toutes les demandes pour les besoins de nos troupes soient satisfaites, le général Budberg aura à se conformer aux instructions qui lui seront tracées d'après nos ordres, et dont copie vous sera communiquée.

« En vous mettant au fait de ce qui précède, il ne nous reste que de former le vœu que le nouvel ordre des choses qui sera provisoirement introduit dans les principautés sous votre surveillance supérieure corresponde à notre attente, et que la sollicitude pour le bien de nos troupes s'accorde avec celle que nous portons aux habitants de la Valachie et de la Moldavie qui se trouvent sous notre haute protection. »

La notification du général ajoute que le conseiller d'Etat actuel Khaltchinsky a été nommé vice-président du conseil administratif de Valachie.

Le général arriva à Bucarest le 6 décembre. Le lendemain, il annonça officiellement au conseil d'administration de la Valachie qu'il avait pris en main les rênes du gouvernement des principautés.

Voici le texte de la lettre adressée par le général Budberg au conseil d'administration de la Valachie :

« S. E. l'aide-de-camp prince Gortschakoff a déjà informé le conseil d'administration que S. M. l'empereur avait daigné, par suite des démissions des hospodars de la Moldavie et de la Valachie, me confier les fonctions de commissaire et de plénipotentiaire extraordinaire, muni des pouvoirs et des attributions nécessaires pour administrer les deux principautés sous la direction supérieure du général en chef des troupes impériales. Après mon arrivée, j'ai regardé comme de mon devoir de communiquer au conseil d'administration la traduction ci-jointe du rescrit impérial dont m'a honoré S. M. l'empereur.

« J'espère que les membres du conseil et les autres fonctionnaires publics, pénétrés de l'étendue de leur devoir, m'appuieront consciencieu-

Digitized by Google

sement et loyalement dans la mission dont je suis chargé, et seconderont mes efforts pour remplir dignement les intentions bienveillantes de mon glorieux maître et souverain pour les principautés.

« J'ai en même temps l'honneur d'annoncer au conseil que son vice-président, le conseiller Chalchinsky, commencera dès ce moment ses fonctions et dirigera les travaux du conseil suivant ses instructions. »

Voici maintenant le texte du rescrit impérial adressé au général Budberg :

« La Porte-Ottomane ayant déclaré la guerre à la Russie et commencé les hostilités, les deux hospodars, d'après le rapport du général prince Gortschakoff, ont jugé à propos de se démettre de leurs fonctions et de quitter les principautés. Plein de sollicitude pour ces principautés, nous avons pensé qu'il était nécessaire, comme dans des cas analogues antérieurs, d'en confier l'administration à une personne choisie par nous et investie du titre de commissaire extraordinaire et plénipotentiaire. Ce commissaire suivra les instructions de notre général en chef que nous avons transmises.

« En vous conférant cette haute dignité et en avertissant le prince Gortschakoff par un rescrit spécial, nous sommes pleinement convaincus que vous vous conformerez strictement aux instructions données, et que vous ferez tous vos efforts pour atteindre ce but, en vous occupant, d'un côté, du bien-être des habitants placés sous notre protection, et en vous efforçant de satisfaire aux besoins de nos troupes. Nous sommes persuadés que le divan et le conseil d'administration des deux principautés, qui ont toujours secondé activemeut les hospodars dans l'administration du pays, redoubleront de zèle dans les circonstances actuelles, et répondront à toute notre attente en développant une activité égale dans toutes les branches de l'administration. Vos services antérieurs nous garantissent que tout sera fait selon nos vœux et pour le bien général. »

SERBIE.

Nous avons raconté dans notre dernier numéro comment M. de Moukhine, consul général de Russie, avait été forcé de quitter Belgrade. Il paraîtrait, d'après des nouvelles reçues de Vienne, que le gouvernement serbe aurait demandé sa rentrée à la Porte. C'est là un fait significatif qui soulève des considérations de la plus haute importance sur les diverses neutralités dans la question d'Orient. Le parti russe n'est pas dominant en Serbie, mais le sentiment populaire est hostile aux anciens maîtres du pays, les Turcs. Le moindre acte d'agression de ce côté le jettera dans les bras de l'ennemi, et déjà il paraît qu'un conflit a eu lieu au sujet du passage des contingents turcs de la Bosnie. Mais la citadelle de Belgrade, occupée par une garnison turque et commandée par Izzet-Pacha, homme énergique, contient et intimide la capitale et la province.

C'est l'attitude énergique du gouvernement ottoman qui a forcé M. de Moukhine, consul général russe, à abaisser son pavillon, qu'il voulait maintenir à Belgrade après la déclaration de guerre échangée entre la

Digitized by Google

Russie et la Porte. La neutralité de la Serbie serait ce qui pourrait arriver de plus heureux pour la Turquie, parce que, dans ce cas, la gauche de l'armée turque serait couverte; il serait impossible aux Russes de passer le Danube au-dessus de Widdin et de tourner les Balkans par Sophia et la Roumélie. Mais si la guerre dure, il est probable que la Russie déterminera les Serbes à sortir de la neutralité. Dans le cas où les Russes occuperaient la petite Valachie, Omer-Pacha se trouverait placé entre deux difficultés.

S'il entrait en Serbie pour défendre le passage du Danube, il déterminerait une insurrection des Serbes; s'il n'y entrait pas, les Russes pourraient passer le Danube sans obstacle entre Orsova et Radujewatz et le tourner par la gauche. C'est là probablement une des éventualités redoutées par l'état-major turc. Jusqu'à présent l'influence des consuls anglais et français à Belgrade a confirmé le gouvernement serbe dans sa politique de neutralité, mais il n'est pas probable qu'il puisse longtemps y persister. D'un autre côté, si les Russes pénétraient en Serbie, l'Autriche ne pourrait guère se dispenser d'intervenir dans un sens ou dans l'autre.

ÉGYPTE.

Nous avons parlé de la circulaire adressée aux consuls généraux par le gouvernement égyptien, et qui met fin à la question des grains à Alexandrie. Voici le texte de cette circulaire, qui est datée du 14 novembre :

« Monsieur le consul général,

« J'ai la satisfaction de vous prévenir que le vice-roi, ayant été instruit plus complétement qu'il ne l'avait été précédemment des vœux exprimés par le commerce, a décidé que l'exportation serait autorisée pour toute la quantité de grains qui se trouve actuellement dans les magasins des négociants à Alexandrie.

« La sortie des grains devant être prohibée, une fois que cette quantité aura été exportée, le passage des céréales dans le Mahmoudieh, par l'écluse d'Alfeh, est dès à présent interdit.

« Je me plais à penser, monsieur le consul général, que les négociants de votre nation verront dans cette modification apportée à la mesure qui faisait l'objet de la circulaire du 10 octobre dernier, un nouveau témoignage des bienveillantes dispositions dont S. A. est animée en faveur du commerce étranger.

« Veuillez agréer, etc.

« Pour le vekil du ministère des affaires étrangères :

« LUBBERT-BEY. »

Depuis cette époque, les affaires commerciales avaient repris leur activité ordinaire, et le prix des blés, longtemps comprimé sur la place par l'incertitude qui planait sur les transactions, s'était rapidement élevé de 60 piastres (15 fr.), cours du 14 novembre, à 103 piastres

Digitized by Google

(25 fr. 75 c.), cours actuel de l'ardeb (l'ardeb est évalué à 1 hectolitre 72 litres). D'un autre côté, il était arrivé dans la dernière quinzaine de novembre quatre-vingts navires environ, dont la moitié au moins est nolisée pour Marseille et les ports d'Italie.

La destitution de Stephan-Bey comme ministre des affaires étrangères était définitive. Il était remplacé par Mahmoud-Bey, ancien capitaine de vaisseau et ancien gouverneur de Beyrouth sous Méhémet-Ali en 1840, au moment même de l'attaque de la Syrie par les forces combinées de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Turquie. Mahmoud-Bey a fait ses études militaires en France ; on le dit homme instruit et capable; mais, ce qui semble contradictoire, on le dit très-dévot musulman, partant peu favorable aux idées européennes; et l'on pensait généralement que ce poste, dont Edhem-Pacha est titulaire en quelque sorte honoraire, puisqu'il réside depuis longtemps à Constantinople en qualité d'agent de S. A., aurait pu être confié à une personne douée du moins d'un esprit plus flexible et plus étendu. Aussi ne considérait-on cette nomination que comme provisoire.

Abbas-Pacha venait de quitter le Caire. Il se rendait dans le désert au-devant des pèlerins de la Mecque, dont on annonçait la très-prochaine arrivée. Avant son départ, S. A. avait reçu en audience solennelle un envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne, chargé par son souverain de lui remettre les insignes de l'ordre des saints Maurice et Lazare.

Le grand chérif marocain Abdesselam venait d'arriver à Alexandrie avec sa nombreuse suite. Il devait s'embarquer immédiatement sur la frégate à vapeur *l'Albatros*, que le gouvernement français a mise à sa disposition pour retourner à Tanger.

PERSE.

D'après des nouvelles datées de Téhéran le 5 novembre, les rapports diplomatiques ont été rompus entre l'Angleterre et la Perse. Voici en quels termes le *Journal de Constantinople* s'exprime au sujet de cette rupture :

« Par suite d'un différend grave, le représentant de la Grande-Bretagne, en Perse, demanda, dans une note énergique, une prompte satisfaction au gouvernement persan. Le shah semblait disposé à l'accorder, mais l'ambassade russe parvint, par ses intrigues, à détourner le gouvernement persan de la résolution qu'il aurait dû adopter à l'égard d'une puissance amie qui, en aucun cas, ne peut observer avec indifférence les manœuvres dangereuses de la Russie en Perse. Le représentant de S. M. B., à Téhéran, a dû se déterminer, après de mûres réflexions, à interrompre toutes ses relations diplomatiques avec la Perse.

« L'agitation extrême qui se manifeste parmi les Affghans inquiète non seulement la Perse, mais même la Russie ; il a déjà été question d'une ambassade affghane du shah Dost-Mohammed-Khan en Perse. Cette ambassade est arrivée à Téhéran.

Digitized by Google

« Dost-Mohammed est un ennemi irréconciliable de la Russie, et lutte avec la plus grande résolution contre la politique du czar en Perse et dans le reste de l'Asie. Son ambassadeur est chargé d'une mission de la plus haute importance, et le prince de l'Affghan désire ardemment que cette mission soit couronnée de succès. »

Cette rupture, que l'on attribue aux intrigues de la Russie, ne tarda pas à être suivie de la déclaration de guerre de la Perse à la Turquie. Un courrier de Saint-Pétersbourg ayant apporté au shah la promesse du gouvernement russe de l'aider à reconquérir l'Afganistan et de l'exempter de paiement de 50,000 bourses (6,000,000 fr.) qu'il doit encore à la Russie, s'il voulait se déclarer immédiatement contre la Porte, celui-ci fut contraint de céder, d'autant qu'on le menaçait, dans le cas contraire, de l'attaquer lui-même par l'Arménie.

Le bruit de ce grave événement, qui s'était déjà répandu à Constantinople, a été confirmé par un courrier expédié par l'ambassadeur de la Porte à Téhéran, Ahmed-Vefik-Efendi, qui était attendu prochainement à Constantinople.

D'après une correspondance particulière d'Erzeroum, le shah, toujours à l'instigation de la Russie, aurait changé ses ministres et aurait décidé le renvoi des officiers anglais, allemands, français et italiens, qui servent dans son armée.

INDE ANGLAISE.

Des mouvements de troupes assez considérables s'opèrent sur les frontières du N.-O. de l'Inde. Le colonel Cotton a été chargé de diriger une expédition contre la tribu des Afredees et de construire un fort qui protégera le pays. En outre, le gouvernement anglais paraît se mettre en mesure de surveiller plus attentivement les menées de la Russie en Perse et dans l'Asie centrale. L'armée de chaque présidence a été accrue d'un régiment européen.

Les nouvelles de Rangoun sont sans intérêt. Les garnisons anglaises occupent la province du Pégu et les principaux ports de la côte des Birmans. Ils ont livré quelques combats partiels à des chefs de bandes ; on assure que dans l'une de ces escarmouches le fameux chef Meao-Tong a été blessé.

Le gouvernement a résolu d'établir une ligne de bateaux à vapeur entre Calcutta et Rangoun. Les départs auront lieu deux fois par mois.

Le *Bombay-Times* du 14 novembre annonce la mort du général Godwin, commandant en chef des forces anglaises dans le royaume des Birmans. Cet officier a succombé le 26 octobre, à Simla, aux atteintes d'une maladie contractée à Rangoun.

CHINE.

Les insurgés d'Amoy sont serrés de très-près par les troupes impériales, et l'on pense qu'ils succomberont. Mais à Shanghaï l'insurrection est toujours maîtresse de la place ; elle a repoussé les attaques des man-

Digitized by Google

darins. Les journaux ont publié diverses proclamations assez curieuses émanées du chef des rebelles. Nous reproduisons celle qui nous a paru présenter le plus d'intérêt :

« Lin, aide-généralissime, chargé de la conduite des affaires militaires et magistrat provisoire de Shanghaï, sous la grande dynastie des Ming, publie cette proclamation dans l'intention d'annoncer le renversement des Tartares et la restauration de la dynastie des Ming. D'un côté, dans ce que nous faisons, nous considérons la volonté du ciel ; et de l'autre, nous avons égard aux sentiments du peuple assemblé autour de nous pour exterminer les barbares Mantchoux. En examinant bien des empereurs chinois de la grande dynastie des Ming, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que leur extérieur et leurs ornements étaient assez grands et imposants pour transmettre leur mémoire à cent générations; tandis que ces Tartares, aussi peu éclairés sur l'élégance qu'ignorant les principes de justice, sont la cause que dans nos habits nous ressemblons à des chevaux, ce qui prouve qu'eux-mêmes ne sont pas des hommes.

« Ces obstinés barbares ont jeté sur notre nation un cachet de disgrâce qui durera mille ans. Nous avons levé l'étendard de la justice pour les exterminer ; mais nous devons attendre la volonté de l'empereur pour faire connaître au peuple de quelle manière il doit changer la manière de s'habiller. Depuis les temps les plus reculés, quand on entreprend une guerre, la principale chose est l'intendance. Quand les troupes sont bien disciplinées et les provisions abondantes, on peut se livrer gaiement à l'accomplissement d'un projet dont l'histoire nous donne de fréquents exemples.

« Maintenant Shanghaï n'est qu'une petite ville, et ce qu'elle produit n'est pas considérable. Nous devons par conséquent veiller non seulement à ce que les provisions pour les troupes soient suffisantes, mais encore à ce qu'on puisse subvenir aux besoins du peuple. Antérieurement, quand un navire arrivait heureusement de Shang-Shuh à Shanghaï, on n'avait aucune inquiétude pour le riz.

« Moi, généralissime et depuis peu magistrat de Shanghaï, je crains que le riz ne devienne aussi rare que les perles et le bois de chauffage aussi cher que la cannelle, et quoique nous ayons assez pour nos troupes, le peuple peut être mal approvisionné. C'est pourquoi je publie cette proclamation pour engager la noblesse et le peuple à en apporter le plus possible à Shanghaï, et inviter les marchands de tous les endroits à venir commercer ici, ce qui, d'un côté, sera bon pour le gouvernement, et de l'autre allégera les anxiétés du peuple. — Ne faites pas d'opposition.

« Communication spéciale.

« 1re année de la dynastie des Ming ; 8e lune, 11e jour (13 septembre). »

Les consuls européens continuent de garder la neutralité entre les impériaux et les rebelles. Cependant ceux-ci accusent le consul américain de favoriser les Tartares. Le consul et le ministre des Etats-Unis ont,

Digitized by Google

dans une correspondance rendue publique, déclaré qu'ils n'interviendraient en faveur d'aucun des deux partis.

On n'a point de nouvelles précises sur l'armée des rebelles qui s'est emparée de Nankin. On affirme qu'elle s'est dirigée vers la capitale, mais il convient d'attendre de nouveaux renseignements.

ALGÉRIE.

Par un décret du 7 décembre, des justices de paix ont été instituées à Sidi-bel-Abbès, à Aumale et à Batna.

—M. le ministre de la guerre a amélioré et régularisé en Algérie l'organisation des *médecins de colonisation*. Le *Moniteur* du 20 décembre contient à ce sujet d'intéressantes informations et explique ainsi qu'il suit le rôle attribué à ces médecins.

Les médecins de colonisation sont tenus:

1° De faire des tournées périodiques dans chacun des centres ou groupes de population compris dans leur circonscription;

2° De tenir, au lieu de leur résidence, à jour et heures fixes, un bureau de consultations gratuites;

3° De propager la vaccine;

4° D'exécuter gratuitement, au lieu de leur résidence, à défaut d'un médecin spécial, les visites périodiques du dispensaire de police;

5° De constater les décès, préalablement au permis d'inhumation, au chef-lieu de leur résidence;

6° De fournir à l'administration tous les renseignements et documents de statistique nosographique.

Ils ont, en outre, la direction médicale des infirmeries civiles établies dans leur circonscription. Ils doivent en visiter régulièrement les malades et constater leurs visites sur le registre de chaque infirmerie.

Il est fait chaque année une inspection générale du service des médecins de colonisation.

Le nombre des circonscriptions médicales est fixé à *soixante*, quant à présent.

33 de ces circonscriptions sont desservies par des médecins civils, et 27 par des médecins militaires. Ces derniers ne reçoivent qu'une indemnité fixée à 300 ou 600 fr., suivant l'importance de la circonscription qui leur est assignée.

En général, les circonscriptions confiées aux officiers de santé de l'armée sont des centres épars sur le territoire militaire, où la colonisation européenne ne fait que commencer et n'a pas encore reçu son développement normal.

Ces 27 circonscriptions militaires ne comprennent que 34 localités dont la population coloniale peut être évaluée, en nombres ronds, à 10,000 individus.

Les 33 circonscriptions desservies par les médecins civils comprennent dans leur ensemble 144 centres de colonisation dont la population

Digitized by Google

s'élève, en nombres ronds, à 50,000 habitants. C'est, en moyenne, 1 médecin pour 4 villages et pour 1,540 habitants.

— Le gouvernement s'occupe activement d'améliorer en Algérie la race chevaline. Il a adopté ce double système : 1° il répartit des étalons dans des stations déterminées ; 2° il a établi, auprès même des tribus, un certain nombre d'étalons dont les Arabes, en général si défiants, peuvent disposer sans crainte. Les premiers sont les *étalons de l'Etat*; les seconds, les *étalons des tribus*.

Cette année, le nombre des stations desservies par les étalons *de l'Etat* a été de 23, ainsi décomposées :

Province d'Alger.	10
Province d'Oran.	7
Province de Constantine.	6
Total.	23

Celui des stations desservies par des étalons de tribus a été de 82.

Province d'Alger.	49
Province d'Oran.	10
Province de Constantine.	23
Total.	82

Par conséquent, sur 105 points de l'Algérie, les Arabes ont eu la facilité de faire saillir leurs juments par de beaux étalons, presque sans déplacement, toujours sans bourse délier.

En 1852, 78 étalons *de l'Etat* avaient sailli 2,715 juments : en 1853, 123 de ces étalons ont sailli 3,487 juments.

Pour les étalons des *tribus*, nous n'avons pas les statistiques de 1852; mais en 1853, 161 étalons ont sailli 5,434 juments.

Ainsi, en 1853, les étalons soit *de l'Etat*, soit *des tribus*, ont sailli 8,921 juments.

Ces résultats sont très-appréciables et répondent à la haute sollicitude de M. le ministre de la guerre et de l'administration de l'Algérie.

SÉNÉGAL.

Un décret du 3 décembre 1853 a créé un cadre d'officiers, de sous-officiers et de caporaux européens pour être affecté à une seconde compagnie de soldats noirs au Sénégal.

Voici comment s'exprime M. le ministre de la marine dans le rapport qui précède ce décret :

« Dans plusieurs conflits récents entre la colonie et les tribus hostiles du fleuve, cette troupe a puissamment contribué à nos succès, en bravant des fatigues et des dangers qui décimaient nos soldats malgré leurs efforts et leur constance héroïque ; mais le nouvel effectif de ce corps est aujourd'hui trop considérable pour ne former qu'une seule compagnie.

« Le fractionnement en deux compagnies, de 225 hommes chacune,

Digitized by Google

devient indispensable pour satisfaire à toutes les exigences du service local.

« Cette création n'entraîne pas une dépense de plus de 14,000 fr., qui sera compensée par des économies correspondantes. La diminution de mortalité qui en résultera infailliblement pour nos soldats européens serait, d'ailleurs, une considération suffisante pour justifier le décret. »

— Le gouvernement a reçu des nouvelles favorables au sujet de la soumission et de la pacification des peuplades du lac d'Ebrié et de la rivière d'Ackba, ainsi que des villages de Grand-Bassam.

Le 10 octobre, le pavillon français a été solennellement arboré sur le nouveau comptoir de Dabou.

GUYANE.

M. le capitaine de vaisseau Bonard a été nommé, par décret du 17 décembre, gouverneur de la Guyane française, en remplacement de M. le contre-amiral Fourichon.

ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Les correspondances de Taïti et de l'océan Pacifique vont jusqu'à la date du 10 septembre. Le gouverneur de nos établissements dans l'Océanie, M. le capitaine de vaisseau Page, était à cette époque en tournée dans les districts de l'île.

Sur la rade de Papeïti se trouvait, depuis dix jours, la frégate *la Forte*, arrivant de France, et portant le pavillon de M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, qui venait de prendre *le Phoque* pour faire une tournée dans les îles, sous le vent. Les travaux importants effectués depuis quelques années, et qui ont fait du port de Papeïti le meilleur point de relâche de ces parages, ont pour résultat d'amener déjà une quantité considérable de navires de commerce qui viennent se réparer; ces navires y trouvent des avantages, le bon marché, et surtout des ouvriers bien disciplinés et très-actifs, avantages que n'offre au même degré aucun des points de la côte d'Amérique.

Les nouvelles du pénitentier de Noukahiva étaient satisfaisantes. La tranquillité la plus parfaite y régnait comme dans les autres parties de l'archipel.

JUST ROUVIER.

Paris. — Imprimerie de POMMERET et MORRAU, quai des Augustins, 17.

Digitized by Google

EMPIRE OTTOMAN.

LES ARMÉNIENS SOUS LA DOMINATION OTTOMANE.

FRAGMENT HISTORIQUE [1].

Entre la mer Noire et la mer Caspienne, à travers un vaste espace, au centre duquel s'élève le mont Ararat, et circonscrit à ses extrémités par la Mingrélie, l'Imeret, la Gurie, la Géorgie, le Chirvan, le Ghilan, l'Aderbaïdjan et le Kurdistan, s'étend une région extrêmement élevée, où se croisent dans tous les sens les ramifications du Caucase au nord et du Taurus au sud. A l'occident de cette région, et par sa partie la plus étroite, se détache une autre contrée, jadis annexée à la première par la conquête, et qui, des bords du Pont-Euxin, pénètre dans l'Asie-Mineure, le long de la rive droite de l'Euphrate jusque vers Diarbekir.

Ces deux contrées, qui occupent un territoire de 420 milles géographiques de largeur sur une longueur de 900 milles, arrosées par quatre grands fleuves, tributaires de trois mers, le Tigre et l'Euphrate qui versent leurs eaux dans le golfe Persique, l'Araxe dans la mer Caspienne, le Phase dans la mer Noire, étaient et sont encore désignées sous les noms de Grande et de Petite Arménie.

Cette terre, que les traditions bibliques nous montrent comme le berceau du genre humain, s'appela d'abord Aram, nom qui lui vint sans doute du fils de Sem. Les Arméniens lettrés lui donnent celui de Haïg-Hasdan ou Haïasdan, qui dérive de Haïg, arrière-petit-fils de Japhet, fugitif, selon eux, de la Babylonie vingt-deux siècles avant Jésus-Christ (2107). Quant à son nom vulgaire, il paraît venir d'Aram, sixième successeur d'Haïg, et con-

[1] Ce fragment, entièrement inédit, est extrait du deuxième volume des *Lettres sur la Turquie*, de M. Ubicini, actuellement sous presse, pour paraître vers la fin de mars prochain.

Digitized by Google

temporain de Ninus. Strabon le fait dériver d'Armenus, un des argonautes.

Là s'élevaient des villes fameuses, la plupart détruites, Garin, appelée ensuite Théodosopolis, enfin Erzeroum; Ani, fameuse autrefois par ses constructions, aujourd'hui par ses ruines; Vagarchavad, dont il ne reste que l'église et le monastère d'Eczmiazin; Ardachad, ancienne résidence des rois; Tevin, ou Tovin, tant de fois détruite et rebâtie; Van, fondée par Sémiramis; Edesse; Nisibe, capitale des premiers Arsacides; Erivan, fameuse par son antique forteresse qui subsiste encore.

C'est qu'en effet l'Arménie, avant de devenir la proie des Persans, des Turcs et des Russes, formait un royaume puissant qui subsista à travers des secousses et des catastrophes sans nombre, depuis Haïg jusqu'à la fin du 14e siècle après Jésus-Christ, sous quatre dynasties de princes, la dynastie des Haïciens ou descendants d'Haïg, celle des Archagouni ou Arsacides, celle des Pacradouni ou Pagratides, enfin celle des Roupénians ou Rupéniens. Ces dynasties ne se succèdent pas sans interruption; les trois premières sont séparées par l'intervalle de plusieurs siècles pendant lesquels l'Arménie a perdu son indépendance et voit ses princes nationaux remplacés par des gouverneurs étrangers, ici les proconsuls séleucides, là les marzbans[1] de la Perse, les curopalates de Byzance et les osdigans[2] arabes, qui remplissent le pays d'exactions et de tyrannies. Chaque dynastie elle-même offre une longue suite d'interrègnes et de guerres civiles suscitées par les rivalités des nakharars, ou nobles, au milieu desquelles la royauté et la nation vont s'affaiblissant de jour en jour.

[1] Le mot *merzban* est persan; il dérive de la double racine *merz* ou *marz*, et *ban*, et signifie *gardien des marches* ou *frontières*. Cette étymologie est la même que celle des mots *marquis* et *margrave*.

[2] On donnait le titre d'*osdigans* aux lieutenants ou émirs qui gouvernèrent au nom des khalifes l'Arménie, la Perse, l'Aderbaïdjan, etc.

Digitized by Google

Ces vicissitudes politiques, non moins que la situation géographique de l'Arménie, contribuèrent à lui façonner de bonne heure une religion mixte qui emprunta tour à tour ses éléments au sabéisme des Chaldéens, au magisme des Persans et au paganisme des Grecs. Jupiter, Vénus, Hercule avaient leurs temples à côté de ceux de Mithra et d'Armazd (Ormuzd). Le premier culte lui vint des empires de Ninive et de Babylone, desquels nous la voyons tributaire à l'origine. Lorsqu'elle passa plus tard à la Perse, la réforme de Zoroastre s'implanta chez elle et s'y maintint, non sans de notables emprunts au polythéisme grec et romain, jusqu'à l'avénement des Sassanides de Perse (après J.-C. 259).

C'est vers cette époque que le christianisme commença à s'introduire dans l'Arménie. Les premières semences y avaient été portées, du vivant même de Jésus-Christ, par Thaddée, l'un des soixante-douze disciples, et par l'apôtre Barthélemi, révéré par les peuples de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse comme leur premier missionnaire. Plus tard des prêtres syriens vinrent prêcher l'Evangile dans l'Arménie, et commencèrent à fonder des monastères sur les ruines des temples païens. Mais le véritable apôtre, comme le civilisateur de l'Arménie, fut saint Grégoire, surnommé l'*Illuminateur* (*Lousavoritch*), issu de la race des Arsacides de Perse, qui convertit le grand roi Tiridate (Dertad), en 302, et institua le siége patriarcal d'Arménie, dont il fut le premier titulaire, sous le titre de *Catoghigos* (Universel).

Saint Grégoire, après être demeuré dans cette dignité trente années, qu'il employa à organiser son Eglise naissante, se retira dans la solitude, où il mourut en 342, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

L'introduction du christianisme fut le signal de la régénération de l'Arménie. L'ignorance cessa, des écoles s'ouvrirent de toutes parts, les lettres, les sciences commencèrent à être cultivées; des hommes célèbres

Digitized by Google

parurent, tels que Mesrob, l'inventeur de l'alphabet arménien [1]; saint Jacques de Nisibe; l'historien Phaustus de Byzance; saint Isaac-le-Grand, qui traduisit la Bible en arménien sur la version des Septante; Moïse de Khoren, le père des historiens d'Arménie; David le philosophe; Kiud, patriarche, disciple et collaborateur de Mesrob. Ce grand mouvement intellectuel et social fut arrêté au bout d'un siècle par l'hérésie grecque d'Eutychès, cause du schisme qui sépare, encore aujourd'hui, de l'Eglise la majorité de la nation arménienne.

« Vers le 10e siècle, dit M. Flandin dans ses *Souvenirs de voyage en Perse et en Arménie*, la majeure partie de l'Arménie ne méritait déjà plus de porter ce nom. Tous les petits princes entre lesquels le pays était divisé guerroyaient ou conspiraient les uns contre les autres : ils allèrent jusqu'à se rendre aux mahométans plutôt que de reconnaître la suprématie de l'un d'entre eux. Un pays divisé par de semblables rivalités ne pouvait subsister; il fut aisément asservi par les khalifes et envahi par l'islamisme [2]. Quelques débris de la nation arménienne s'étaient retirés et concentrés au nord, vers Kars et Ani. Ce pays forma même un instant, sous la protection d'un des princes musulmans, un petit royaume qui fut le dernier portant le nom d'Arménie. Ani en devint la capitale, et répandit quelque éclat; mais ce ne fut qu'une lueur passagère.

« Le royaume d'Ani avait à peine duré un siècle; les

[1] Vers la fin du 14e siècle : le peu de manuscrits antérieurs à cette époque, sont en caractères syriaques, grecs ou persans. Mesrob fonda en outre une école d'où sortirent plusieurs savants célèbres, entre autres, Moïse de Khoren.

[2] Au milieu toutefois de cet abaissement, on vit, par un bizarre contraste, des princes d'origine arménienne occuper le trône impérial de Byzance. De ce nombre furent Philippique, empereur en 711; Nicéphore Ier, contemporain de Charlemagne; Léon III, l'Isaurien, Léon V, surnommé l'Arménien; Basile Ier; Léon VI, dit le Philosophe, etc.

Digitized by Google

Mongols le ravagèrent et s'en emparèrent. Les princes échappés à leur cimeterre se réfugièrent en des châteaux inaccessibles où ils continuèrent à porter et portent encore le vain nom de *melik* ou *roi*. Dans cette fuite générale des chefs de la nation arménienne, quelques-uns, prenant une direction opposée, s'étaient enfuis jusqu'en Cilicie. Ils y avaient fondé, à Tarse, un petit Etat qui se maintint bravement au milieu des Grecs, des sultans d'Iconium et de ceux de Syrie. Lorsque les croisés parurent dans l'Asie-Mineure, les princes de Tarse se souvinrent de la communauté de croyance qui les rapprochait d'eux, et servirent la cause chrétienne. Il y en eut même qui combattirent glorieusement sous la bannière des princes d'Antioche.

« Au 14e siècle, le dernier roi de Tarse, serré de près par les Turcs, avait demandé des secours aux Latins et au pape, qui restèrent sourds à l'appel des hérétiques. En face des côtes de Cilicie, un royaume franc s'était formé, la famille des Lusignan régnait à Chypre. Les Arméniens, ayant perdu leur roi sans qu'il laissât aucun héritier de sa couronne, la placèrent sur la tête d'un Lusignan; mais, malgré l'appui que ce lien avec les Francs pouvait donner à Tarse, cet Etat était trop faible pour opposer une barrière au puissant sultan du Caire. Les chevaliers de Rhodes firent, pour l'arrêter, tous les efforts que leur dévouement à la cause chrétienne pouvait faire attendre d'eux; ce fut en vain, l'étendard de Mahomet fut planté sur les murs de Tarse. Le dernier roi, Léon VI, de la maison de Lusignan, d'abord captif à Jérusalem, puis au Caire, vint mourir à Paris en 1393. » Il fut enterré dans l'église des Célestins. Sa statue couchée, qui ornait son tombeau, se voit encore aujourd'hui dans les caveaux de Saint-Denis.

A partir de ce moment, l'histoire de l'Arménie se confond avec celle des Ottomans, successeurs des Seldjoucides, puis des Mamelouks, enfin des Grecs sur cette

Digitized by Google

terre d'Asie qui a vu passer tant de races et tant de dominations différentes. L'antique territoire d'Haïasdan, devenu la conquête des sultans, fut divisé en pachaliks. La partie orientale seule, voisine de la Perse, continua à être soumise à cette puissance, tandis qu'au sud, des émirs, ou chefs kurdes, protégés par les montagnes qui couvrent leur pays, érigèrent une multitude de petites principautés indépendantes, sous la suzeraineté nominale de la Porte.

La prise de Constantinople par les Turcs produisit un changement favorable dans l'état de la nation arménienne. Sur l'ordre du Conquérant, Joachim, archevêque de Brusa (Brousse), se transporta avec un grand nombre de familles arméniennes à Constantinople, où il fut élevé par Mohammed II au rang de patriarche de sa nation, avec la pleine autorité sur tous les autres Arméniens établis dans la Grèce et dans l'Anatolie, et investi de droits et de priviléges égaux à ceux qui avaient été octroyés précédemment au patriarche grec. Les immunités du patriarche et du clergé arménien furent consacrés de même par un khatti-chérif, et jouirent de la même inviolabilité. Le sultan assigna en outre pour demeure à la nouvelle colonie un lieu vaste et commode dans le faubourg de Galata. Bientôt elle s'accrut d'un grand nombre d'autres familles, que les persécutions et les malheurs des guerres avaient dispersées dans une foule de contrées, et qui jouirent, à l'abri du nouveau trône patriarcal et sous la protection tolérante de la Porte, d'un calme et d'un bien-être inconnus depuis longtemps à leur nation.

En effet, l'état des Arméniens sous la domination ottomane offre encore moins d'incidents et de vicissitudes que celui des Grecs. Paisibles, industrieux, peu tourmentés de l'avenir, occupés exclusivement de commerce et d'affaires, liés d'intérêts avec les Turcs dont ils adoptent volontiers la langue, le costume, les habitudes tout en restant inébranlablement attachés à leur foi, perdant de plus en plus le souvenir de l'ancienne patrie, eux-

Digitized by Google

mêmes paraîtraient ne pas savoir s'ils existent, si de loin en loin quelque crise soudaine, provoquée par les dissidences religieuses, ne venait tirer brusquement la nation de son assoupissement, et lui révéler sa propre énergie.

Ces orages, causés non pas, comme on pourrait le croire, par les vexations ou par l'intolérance des Turcs, mais par les tentatives violentes de l'Eglise romaine pour détacher les Arméniens du schisme et les ramener à l'unité, firent explosion au commencement du 18e siècle.

Jusque-là l'Eglise et la nation arméniennes avaient joui d'une paix profonde. Nous voyons bien, vers la fin du 16e siècle (1587) l'évêque de Sidon envoyé en ambassade par le pape Sixte V, près des communautés chrétiennes de Syrie, tels que les Arméniens, les Melkites, les Jacobites, les Chaldéens, dans le but de rétablir l'autorité du Saint-Siége sur ces quatre Eglises dissidentes. Mais cette tentative n'aboutit pas, bien que le légat du pape, après avoir longtemps négocié avec le patriarche arménien de Cilicie[1] la réunion des Eglises, d'après les statuts du concile de Florence, eût obtenu de lui qu'il signât la confession de foi catholique.

Un siècle environ après cette époque, un simple prêtre, dont le nom est devenu illustre, Méchitar, reprit la tentative avortée. Méchitar était né en 1675, à Sébaste, dans l'ancienne Cappadoce. Environ vers sa vingtième année, il quitta les docteurs ou vertabieds arméniens, ses premiers maîtres, pour suivre quelques Pères de la com-

[1] L'Eglise arménienne obéissait alors à deux patriarches qui résidaient l'un au monastère d'Eczmiazan, dans la Grande-Arménie, l'autre à Sis, en Cilicie. Le premier avait sous son obédience plus de 260,000 familles, outre les clercs, les maîtres et les prédicateurs; la juridiction du patriarche de Sis était moins étendue; elle comprenait 20,000 familles disséminées dans les châteaux de la Cilicie et de la Syrie, 20 monastères et 36 prélats et évêques. — *Relazione di quanto ha trattato il vescovo di Sidonia nella sua missione in Oriente data alla Santità di N.-S. Sisto V, alli 19 aprile 1687.*)

Digitized by Google

pagnie de Jésus qu'il avait rencontrés à Alep, et qui le convertirent à la foi catholique. Après avoir reçu les ordres, il hésita un moment s'il se ferait jésuite; mais il pensa qu'il servirait plus efficacement la cause de l'Eglise en restant dans sa patrie pour y travailler à la conversion de ses frères schismatiques. Il paraît avoir conçu dès cette époque le plan de la congrégation qu'il fonda plus tard et à laquelle il donna son nom. Le docteur Cacciadur Arachelian, un des premiers disciples de la Propagande[1], auquel il s'ouvrit de son dessein, tenta vainement de l'en dissuader, en lui objectant et les difficultés de l'entreprise et les dissensions qu'il risquait d'exciter au sein de la nation. Méchitar, mu par la seule considération de l'Eglise, persista dans son projet, et vint à Constantinople pour le mûrir (1700.)

L'Église arménienne de Constantinople était alors en proie à de violentes discordes que le zèle intolérant des missionnaires européens avait allumées. Aux voies de douceur et de persuasion que ces missionnaires, dont le nombre croissait chaque année à Constantinople, avaient suivies jusqu'alors, et qui avaient ramené un grand nombre de dissidents, succéda, par une déplorable erreur, une propagande furibonde dont l'effet immédiat fut d'arrêter ce mouvement qui commençait à se manifester vers l'unité catholique. « Ils choquèrent ouvertement les dissidents, dit M. Boré, en interdisant aux catholiques l'entrée de leurs églises qu'ils représentaient comme le sanctuaire de Satan, et en attaquant la liturgie et les pratiques de l'ancienne Eglise arménienne. On refusa l'absolution à quiconque contrevenait à cette défense.

[1] La Propagande, ou *Congrégation pour la propagation de la foi*, fut fondée à Rome, en 1622, par le pape Grégoire XV. A cet établissement Urbain VIII, successeur de Grégoire, joignit le séminaire apostolique, dit *Collége de la Propagande*, grande pépinière de missionnaires de toutes les parties du monde, Géorgiens, Persans, Nestoriens, Jacobites, Coptes, Abyssins, Arméniens, etc.

Digitized by Google

Les catholiques, trop disposés à s'éloigner de leurs frères, prirent tellement en horreur leurs églises, qu'en passant devant la porte ils détournaient la tête par mépris, comme si c'eût été une pagode d'idolâtres. On renouvela toutes les disputes assoupies depuis plusieurs siècles touchant le pape Léon et le concile de Chalcédoine. De leur côté les partisans du patriarche intriguaient vivement contre les missionnaires, qu'ils dépeignaient à l'autorité civile comme des conspirateurs soudoyés par les cours d'Occident [1]. » Ces faux rapports étaient trop facilement accueillis par les vizirs et les grands de la Porte, mal disposés, en général, envers les catholiques qu'ils savaient reconnaître un chef spirituel étranger, et portés d'ailleurs, par une méprise que j'ai déjà eu occasion de signaler, à les confondre avec les Francs, dont le nom est synonyme en Turquie de factieux et de brouillon.

Le siége patriarcal de Constantinople était alors occupé par Ephrem, qui avait succédé l'année précédente (1699) à Melchisedech, que sa douceur et sa tolérance avaient fait déposer et exiler. Le fougueux Ephrem, irrité et alarmé des progrès des missionnaires, obtint de la Porte un firman qui les bannissait de Constantinople, et défendait, sous peine de mort, à qui que ce fût, dans l'empire, de leur donner asile. Il était interdit en outre aux catholiques de fréquenter d'autres églises que celles dépendantes du patriarcat arménien. La persécution allumée par Ephrem redoubla de rigueur sous son successeur Avedik, que ses intrigues, et la protection du grand-mufti Feïzoullah élevèrent au trône patriarcal (1702). Elle s'étendit jusqu'en Asie. Le collége des jésuites à Erzeroum, où trois cents jeunes Arméniens avaient été convertis à la foi catholique, fut fermé, et les Pères, forcés de se disperser, se réfugièrent la plupart en

[1] Boré, l'*Arménie*, pag. 34. — Serpos, *Compendio storico sulla nazione armena*, t. II, p. 204 et suiv. Venise, 1786.

Digitized by Google

Perse. Ce qui nuisait surtout aux catholiques, dans l'esprit des musulmans, c'était, outre leurs rapports avec les jésuites et avec les gouvernements étrangers, ce grand nombre de renégats européens qu'on voyait embrasser la foi de Mahomet. Hammer rapporte l'exemple d'un abbé, qui, pour témoigner du zèle de sa conversion, avait foulé l'hostie aux pieds en présence du grand-vizir. Celui-ci, sans témoigner au néophyte ni mépris ni ironie, avait ordonné froidement qu'on procédât à sa circoncision; mais on comprend, après cela, sa réponse au métropolitain d'Andrinople, un jour que celui-ci portait plainte devant lui contre les catholiques de son diocèse: « Qu'importe qu'un pourceau soit blanc ou noir? ce n'en est pas moins un pourceau. »

Heureusement pour les catholiques, ils trouvèrent un appui déclaré dans l'ambassadeur de France, Ferriol, qui, en 1708, obtint de la Porte l'ordre de déposition et de bannissement du patriarche. Exilé à Chio, il fut enlevé secrètement pendant la traversée, et conduit, les uns disent à Messine, les autres à Marseille, puis à l'île Sainte-Marguerite, où il mourut martyr de sa foi [1]. On soupçonna, non sans de fortes apparences, les jésuites établis à Chio et à Galata d'avoir dirigé ce coup de main, avec la participation secrète de l'ambassadeur de France.

Cet enlèvement porta au plus haut point l'irritation du Divan contre les catholiques, et détermina un redoublement de mesures sévères à leur égard. La maison des Jésuites à Galata fut activement surveillée; l'imprimerie arménienne, qu'ils avaient fondée sous la protection de l'ambassade de France, et qui inondait la ville de libelles contre le patriarche et les Arméniens schismatiques fut fermée. Toute propagande leur fut interdite sous peine d'expul-

[1] Cette circonstance a fait conjecturer que le patriarche Avédik pourrait bien être l'homme au masque de fer. Voy. Hammer, *Histoire*, t. XIII, p. 187.

Digitized by Google

sion. En même temps un khatti-chérif ordonna l'arrestation de tous les Arméniens du rit catholique. Six d'entre les captifs sauvèrent leur tête par l'apostasie. Trois autres, le vertabied ser Goumidas, plus connu sous le nom de don Cosme, prêtre de l'Eglise arménienne de Saint-Georges, à Psammatia, et deux autres prêtres, entraînés par son exemple, confessèrent intrépidement leur foi et subirent le martyre, le 5 novembre 1707, près de la porte de Pamma-Capou. J'ai pensé qu'on ne lirait pas sans intérêt la relation de la mort de Cosme et de ses compagnons, d'après une lettre de Ferriol au pape Clément XI, datée du jour même de l'exécution, et extraite d'une petite description de Constantinople, en italien, par Cosme Goumidas de Carbagnano, petit-fils du martyr arménien, interprète de la légation d'Espagne à Constantinople vers la fin du dernier siècle.

Constantinople, le 5 novembre 1707.

« Les mœurs pures et le zèle ardent de Cosme pour la « foi catholique, qui étaient en grande estime parmi ses « coréligionnaires, attirèrent sur lui un grand nombre « de persécutions. Six mois après qu'il eut été con- « damné aux galères, les Arméniens notables qui lui « étaient attachés parvinrent, à force de largesses, à « le délivrer de ses chaînes.

« Le 2 novembre, le grand-vizir condamna à mort « le patriarche Sari et sept autres Arméniens notables ; « mais Dieu ne leur ayant pas accordé assez de fermeté « pour supporter le martyre, ils renièrent leur religion « et embrassèrent l'islamisme.

« Le lendemain, les officiers du grand-vizir se mi- « rent, par son ordre, à la poursuite des Arméniens or- « thodoxes qu'ils avaient déjà emprisonnés, et principa- « lement de Cosme, lorsque celui-ci entendant le bruit « qu'ils faisaient près de sa maison, défendit à ses « compagnons de se montrer, se présenta lui-même à la

Digitized by Google

« porte, et, s'adressant aux officiers : — Que cherchez-
« vous? leur dit-il. — Nous demandons Cosme; et
« Cosme répliqua : — C'est moi, laissez ces malheureux
« en paix. Il fut aussitôt saisi et conduit en prison.

« Le 5 novembre, on le fit comparaître au tribunal du
« vizir. Là se trouvait le nouveau patriarche des Armé-
« niens, Jean, ainsi que plus de trois cents Arméniens,
« hérétiques. En se retournant, Jean aperçut Cosme et
« l'interpella brusquement en ces termes : — Pourquoi
« t'es-tu fait latin? — Cosme répondit : Je suis prêtre
« et en cette qualité je ne crois pas être coupable de
« proclamer la vraie religion, en l'enseignant aux fidèles.
« J'ai reconnu des erreurs chez les Arméniens dont je
« suis haï et à la communion desquels je ne pouvais
« plus, en conscience, appartenir. Le vizir lui ayant
« demandé quelles étaient ces erreurs : — Etes-vous
« assez initié, lui répondit Cosme, aux dogmes de la
« religion chrétienne pour distinguer les vrais des
« faux? — Je te ferai mourir, ajouta le vizir, voilà ce
« dont tu peux être certain. — Cela me sera agréable,
« dit Cosme; mais sachez aussi que puisqu'il m'est im-
« possible d'éviter votre glaive, le ciel me vengera. En
« répandant mon sang, que ferez-vous au jugement der-
« nier, lorsque, devant Dieu, je vous demanderai le prix
« de ce sang et les motifs qui vous l'auront fait verser?

« Etonné et furieux, le vizir se dressa sur son siége,
« puis, s'adressant à Jean : — Le sang de cet homme re-
« tombera sur vous, lui cria-t-il. — Qu'il retombe, ré-
« pondit Jean, sur celui qui est parjure.

« S'étant remis sur son siége, le vizir dit à Cosme :
« — Ces gens se plaignent de toi, parce qu'ayant renié
« leur rite, tu en suis un autre. — Et quel est le plus
« sûr des deux? demanda Cosme. — L'un et l'autre sont
« dangereux, poursuivit le vizir. — S'il en est ainsi,
« ajouta Cosme, il importe peu lequel je professe.

« Ayant entendu cela, le vizir secoua la tête et or-

Digitized by Google

« donna qu'on conduisît Cosme, à l'instant même, au « supplice avec deux autres Arméniens.

« Plusieurs notables grecs qui, par le crédit de leur « nouveau patriarche, avaient accès auprès du vizir, « ayant eu connaissance de la sentence de mort dont « Cosme venait d'être frappé, se rendirent chez le pre- « mier et intervinrent en faveur de l'accusé, en s'effor- « çant, mais en vain, de faire valoir son caractère et « ses vertus. Cosme en marchant récitait des prières « avec ferveur; à peine arrivé à l'endroit désigné pour « son exécution, il exhorta ses deux compagnons à souf- « frir le martyre avec fermeté, puis, prêchant d'exem- « ple, il se mit à genoux et demanda avec joie que le « bourreau lui tranchât la tête.

« Le troisième jour après la mort de Cosme, sa plus « jeune fille, âgée d'environ seize ans, se rendit auprès du « vizir et lui dit: —Vous avez injustement décapité « mon père, rendez-moi au moins son corps afin que « je puisse le laver de mes larmes. Alors, par un édit « du vizir, Cosme reçut les honneurs de la sépulture[1].

« *Signé :* FERRIOL. »

Ainsi, dit Hammer, la première persécution qu'eurent à essuyer les catholiques arméniens dans l'empire ottoman fut l'œuvre des jésuites, auxquels on doit également attribuer la suppression de la première presse arménienne à Constantinople, l'enlèvement du patriarche arménien non catholique, l'apostasie des Arméniens orthodoxes, leur conversion à l'islamisme, le martyre de Goumidas et celui de ses deux compagnons d'infortune.

Revenons à Méchitar. Persécuté par le partriarche et

[1] Voy. également Serpos, *Compendio Storico*, t. II, p. 219 et suiv.— On voit, encore aujourd'hui, dans le cimetière arménien de Baloukli, sur l'emplacement du célèbre palais des Fontaines des Empereurs de Byzance, le tombeau de Goumidas, que les catholiques de Constantinople vénèrent comme celui d'un saint.

Digitized by Google

les prêtres arméniens, suspect aux Turcs, mal secondé par les jésuites et les missionnaires catholiques dont il désapprouvait les procédés violents, il s'enfuit de Constantinople, et se retira dans les possessions vénitiennes de la Morée, où il fonda, à Modon, un premier établissement, sous la règle de Saint-Benoît, approuvé par une bulle de Clément XI. Au bout de quelques années, la Morée étant tombée au pouvoir des Turcs, il prit de nouveau la fuite et alla demander asile aux Vénitiens. La République lui concéda la petite île de Saint-Lazare, voisine de Lido, qui, vers le 12e siècle, avait servi d'hôpital aux lépreux. C'est là que Méchitar parvint enfin à réaliser l'idée dominante de sa vie par la fondation du couvent de religieux arméniens, appelés Méchitaristes, du nom de leur fondateur[1], qui répandirent dans le monde entier le nom de l'Arménie[2]. En effet, le but que poursuivait Méchitar n'était pas seulement religieux, il était encore, et avant tout, national. Plus attachée à l'Ararat qu'au Vatican, à l'exemple de ses hôtes qui disaient : « Nous sommes Vénitiens, puis chrétiens, » l'école de Méchitar déclare être d'abord arménienne, puis romaine. La réunion des églises est pour elle le moyen, non le but. Elle veut convertir l'Arménie, non pour la rattacher à Rome, mais pour asseoir l'unité et par suite l'émancipation nationale. Nous verrons bientôt cette divergence allumer entre les disciples de Méchitar et ceux de la Propagande, bien que placés sur le même rang d'orthodoxie, une rivalité qui s'envenime avec le temps et qui menace aujourd'hui de dissoudre la communauté arménienne-catholique de Constantinople.

A. Ubicini.

[1] Les religieux et prêtres méchitaristes sont encore désignés sous le nom d'*apalts*, c'est-à-dire conventuels, par opposition aux *collégiens* ou élèves de la Propagande de Rome.

[2] Méchitar mourut le 29 avril 1749, à l'âge de soixante-quatorze ans, dans son couvent de Saint-Lazare, où il fut enterré.

Digitized by Google

LE MUEZZIN OTTOMAN[1]

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

LE MUEZZIN OTTOMAN

A SES CORÉLIGIONNAIRES MUSULMANS.

(APPEL AUX ARMES.)

Tel est le titre d'une brochure devenue fort rare aujourd'hui et qui fut imprimée vers 1807 en arabe et en turc à l'imprimerie impériale de Paris. Tiré à un nombre fort considérable d'exemplaires, cet appel aux Ottomans fut envoyé en Turquie, où il fut, conjointement avec la traduction turque des bulletins de la grande armée française, distribué à Constantinople et dans les provinces de l'empire. Cette double publication, faite à une époque où la France était l'alliée offensive et défensive de la Turquie, fut en partie motivée par la guerre d'alors et par la levée générale que le sultan avait ordonnée pour chasser les Russes des principautés de Moldavie et de Valachie qu'ils venaient, comme aujourd'hui, d'envahir. Elle entrait de plus dans le plan d'une vaste et lointaine expédition militaire dont l'exécution ne fut arrêtée que par la déposition de Sélim III, et les événements qui suivirent cette catastrophe.

Double expression des gloires du premier empire français et des faits contemporains de l'histoire de Turquie, le *Muezzin ottoman*, malgré les quarante-six années écoulées depuis sa publication, offre encore, avec les circonstances et le caractère de la guerre actuelle des Turcs et des Russes, une analogie telle, qu'il semble avoir été tout récemment publié.

Quel que soit du reste le cours ou les résultats déplorables de la guerre présente, nous avons tout lieu de penser que la traduction suivante de ce curieux document purement historique sera lu avec le même intérêt par nos abonnés de France et de Turquie.

Des murs sacrés de la sainte cité de la Mecque aux abords fortunés de la Sublime-Porte, réveillez-vous, braves musulmans, et sortez enfin de ce sommeil d'indolence et d'apathie où le temps semble vous avoir plongés ; songez-y bien, jamais, pour réparer vos malheurs passés, une occasion plus favorable que celle qui s'offre à vous dans ce moment ne s'était encore présentée et ne se reproduira

[1] Le mot muezzin désigne le crieur ou chantre public chargé d'appeler du haut des minarets les fidèles à la prière.

Digitized by Google

peut-être plus dans l'avenir. Soyez-en bien certains, ces Russes, vos ennemis naturels, se disposent à vous faire la guerre, le danger que court votre existence est imminent. Si (ce qu'à Dieu ne plaise!) vous laissez échapper cette rare et précieuse occasion, c'en est fait à tout jamais de vous et du nom même des Ottomans.

Rappelez-vous qu'à peine sortis de leur premier état de barbarie, les Russes exercèrent contre vous leurs actes d'inimitié. Dès cette époque, vous remportâtes sur le czar Pierre Ier aux bords du Pruth une victoire signalée qui fit tomber ce prince et son armée entre vos mains [1]. Et cependant, c'est encore cette même puissance ennemie, que dès lors vous auriez dû achever d'anéantir, qui se représente aujourd'hui pour vous dévorer.

Maintenant c'est avec des larmes de sang que les musulmans pleurent tout à la fois votre faiblesse d'alors à vous laisser tromper par les ruses de la femme du czar et votre déplorable générosité [2] envers un implacable ennemi!

Depuis lors, la haine des descendants de Pierre Ier envers les musulmans croissant autant que leur fortune, on les a vus s'emparer de la Crimée, cet antique héritage

[1] Bataille du Pruth des 20 et 21 juillet 1711... Les Russes allaient être perdus sans ressources par leur position, par l'inégalité du nombre et par la disette. Les escarmouches continuaient toujours; la cavalerie du czar, presque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun secours, la position paraissait désespérée. Il ne faut que jeter les yeux sur la carte exacte du camp du czar et de l'armée ottomane pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite était impossible, qu'il fallait périr jusqu'au dernier ou être esclave des Turcs.

(Voltaire, *Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.* Voyez, sur cette même bataille du Pruth, de Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, tome XIII, page 336 et suiv.)

[2] Grande et inconcevable fut en effet cette générosité du séraskier Baltadji Mehemmed-Pacha, puisqu'après la signature de la paix de Falczi, non seulement il permit au czar et à son armée de se retirer avec armes et bagages, mais qu'il le fit encore escorter jusqu'à la fontière par un corps de douze mille Turcs destinés à protéger le monarque vaincu contre les attaques des Tartares vagabonds.

Digitized by Google

de nos pères et de toutes nos provinces depuis l'embouchure du Dniester jusqu'aux confins de la mer d'Azof. De nombreux ports russes s'ouvrirent sur la mer Noire : lorsque naguère encore aucun navire moscovite ne sillonnait les eaux de cette mer, aujourd'hui, sur tous les points, elle en est couverte d'un nombre infini. Chaque jour les forts situés à l'embouchure de nos détroits sont en butte aux attaques fréquentes et audacieuses des flottes de la Russie. Non contents de cela, la ruse et l'astuce dépassant de beaucoup chez les Russes la force même des armes, ils ne cessent de conspirer au sein de nos provinces de Valachie et de Moldavie, où, sous le prétexte d'identité religieuse avec les habitants, ils protègent les séditieux et les malfaiteurs et entretiennent sur tous les points le feu de la discorde et de l'inimitié. Non satisfaite de tous ces excès, la Russie s'est en outre arrogé le droit politique de nomination et de déposition des hospodars dans les deux provinces.

Dans le but de se ménager également en cas de guerre de nombreux et ardents partisans en Servie, la Russie, après avoir allumé le feu de la sédition dans cette province, ne cesse d'envoyer aux révoltés les secours de toute nature qui peuvent l'entretenir, soit en armes, soit en subsides. Lors même que le souvenir de l'horrible catastrophe, causée il y a trente ans par l'invasion russe en Morée, ne serait pas effacé de votre mémoire, on peut penser que la concentration de troupes que la Russie opère dans ce moment dans les îles vénitiennes, qu'elle occupe à titre de protectorat, est un nouveau danger qui menace l'empire ottoman.

Les intentions perfides de la Russie sont connues du monde entier; ses efforts pour le renversement de notre empire et l'anéantissement du nom ottoman, ainsi que son but constant de planter un jour à Constantinople ses étendards sur le palais impérial du sultan, ne sont ignorés de personne. O mes frères en religion, dites-moi

Digitized by Google

que deviendrons-nous, si, au milieu de tant de dangers nous restons dans un coupable état d'insouciance et de lâche stupéfaction?

Parce que les Russes, ces habitants des contrées sauvages du nord, ont pris en dégoût et en horreur leurs glaces et leur patrie inculte, nous convient-il à nous d'abandonner à l'ennemi nos belles et fertiles contrées? Pourrions-nous jamais, par faiblesse ou indifférence, abandonner aux mains d'un peuple barbare ces contrées qu'embellissent et fertilisent de si doux et si bienfaisants climats, des pays conquis par le courage et la valeur de nos glorieux ancêtres, des pays enfin qui furent jadis l'apanage et la richesse de nombreuses et puissantes nations?

Si pourtant l'influence de ces délicieuses contrées avait énervé nos cœurs et affaibli notre courage au point de ne plus pouvoir les conserver par notre valeur, oh! c'est alors seulement qu'il nous faudrait reprendre le chemin des plaines du Kyptchaq, cette ancienne patrie de nos pères [1], afin de nous y retremper et puiser à sa source primitive, dans ces âpres climats le courage qui nous manquerait.

Mais non, braves musulmans, vous n'avez pas dégénéré à ce point, et votre fortune n'est pas tellement désespérée qu'il vous faille abandonner des lieux où vos glorieux ancêtres plantèrent les premiers l'étendard de la foi musulmane, quitter une terre où reposent leurs cendres vénérées et où toute chose rappelle leur gloire et leurs nombreux exploits [2]! Votre courage, n'en doutons pas, égale encore celui de vos généreux ancêtres. Dieu ayant de tous temps pris l'islamisme sous sa protection, nous ouvrira cette fois encore la voie du salut. Nous en

[1] Le Kybdjak ou Kyptchaq renfermait les steppes qui s'étendent de la mer Caspienne à la mer Noire, entre le Caucase et le Don d'une part, et d'autre part à l'est entre le Volga et la rivière d'Emba.

(De Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, tome III, p. 199.)

[2] Dirions-nous aux ossements de nos pères, levez-vous, marchez, et suivez-nous!

CHATEAUBRIANT.

Digitized by Google

avons pour garant, ne l'oubliez pas, l'alliance puissante et sincère que le gouvernement français vient de contracter avec nous. Tel est l'effet salutaire de cette précieuse alliance, que ce qui peut arriver d'heureux pour les musulmans, ainsi que ce qui leur arrive (ce qu'à Dieu ne plaise!) de malheureux, est également heureux et malheureux pour le gouvernement français. Dans l'intimité de son alliance avec nous, nous n'avons en outre rien à craindre de la France. Tant que nous serons unis à cette puissance, quel que soit l'ennemi qui se déclarerait contre nous, nous n'avons rien à redouter.

La France a vu récemment surgir au milieu d'elle un héros magnanime auquel aucune gloire des temps présents et passés ne saurait être comparée. On ne saurait douter que si Dieu a envoyé ce héros, c'est autant pour le salut de son propre pays que pour le bonheur du monde entier.

L'état de la France était au comble du désordre, tous les rois de la chrétienté s'étaient ligués contre elle et lui faisaient sur tous les points une guerre acharnée; les Français mêmes ne s'accordaient plus entre eux et se livraient aux horreurs de la guerre civile. Cependant Dieu permit que la nation française se mît enfin sous la protection de l'élu du peuple, sa majesté l'empereur actuel des Français. Dès ce moment, le prince régénéra sa nation, répara tous ses malheurs, et, foulant de son pied vainqueur les ennemis de la France, les mit partout en fuite. Agissant toujours avec esprit et sagesse, il poursuivit le cours de ses victoires, et il étendit tellement les limites de la France, qu'il en accrut le nombre des sujets comme les grains de sable qui couvrent le fond de la mer.

. . . . . .

La France anciennement n'étant pas limitrophe de votre pays, ne pouvait que vous aider de ses vœux les plus ardents. Mais aujourd'hui que ses limites touchent à votre frontière, elle est en mesure de vous délivrer de

Digitized by Google

vos ennemis[1]. A l'effet de vous porter secours au besoin, non seulement une armée française est sur l'extrême frontière de la Dalmatie, mais un autre grand corps d'armée, sous les ordres d'un des chefs les plus célèbres de la confédération du Rhin[2], se trouve également en Pologne pour le même but.

Ainsi que l'empereur vous l'a dit lui-même, *pouvoir soutenir et aider efficacement le plus utile et le plus sincère de ses alliés est pour lui le fruit le plus précieux de ses victoires et de ses nombreuses conquêtes.* Napoléon vous prie de vous souvenir de ces paroles toutes les fois que l'ennemi viendra vous attaquer.

Cependant, ô musulmans! il n'est que trop vrai que si jamais nous pouvions nous oublier nous-mêmes, l'épée toujours victorieuse du héros ne saurait nous secourir; tandis que maintenant, si nous nous aidons nous-mêmes, le Dieu très-haut nous prêtera son secours aussi. N'oublions jamais la gloire du pays, ce fruit précieux de notre ancienne valeur. Qu'au son bruyant des tambours et des clairons guerriers la jeunesse entière de l'empire se rassemble et soit prête à tirer le glaive du fourreau; que la nation en masse, réunie sous l'étendard sacré du Prophète, se porte à la rencontre du héros de la France, notre glorieux allié. Une fois réunis à lui, confondons nos drapeaux avec ses étendards victorieux, mêlons ensemble nos armées et ne nous écartons plus ensuite de la voie de l'honneur, du courage et du dévouement à la patrie. . . . . .

Traduit par le soussigné sur le texte turc de l'imprimerie impériale de 1807.

T.-X. Bianchi,

Ancien secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

[1] On doit se rappeler qu'à cette époque les limites de l'empire français embrassant les provinces Illyriennes, la Dalmatie, les îles Ioniennes, et Raguse, la France se trouvait être en effet limitrophe de l'Empire ottoman.

[2] Ce chef devait être, je pense, le prince Murat, alors grand-duc de Berg, et qui devint roi de Naples ensuite.

Digitized by Google

VOYAGE DANS LA CARAMANIE.

LES TURKOMANS DU PACHALIK D'ADANA[1].

Les Turkomans sont des peuplades d'origine tatare, qui, à l'époque des grandes révolutions survenues dans l'empire des Abbassides, émigrèrent des bords de la mer Caspienne et vinrent déborder dans les plaines de l'Arménie et de l'Asie-Mineure.

Les tribus turkomanes se divisent en *ourdous* ou camps, dont chacun reconnaît son chef. Tout homme en état de porter les armes se range au milieu des guerriers sans qu'on soit obligé de lui faire le moindre appel.

Ce fut dans le courant du 15e siècle de notre ère que les Turkomans firent leur première invasion en Cilicie. Al-Rhamadan-Oglou, originaire du Khorassan, était un de ces chefs rebelles qui, à la tête de quelques bandes turkomanes, que les appâts du butin faisaient grouper autour d'eux, ravagèrent les provinces de l'Asie-Mineure, devenues la proie du plus fort.

Dans ses incursions, Al-Rhamadan-Oglou conquit plusieurs provinces de la Mésopotamie et de la Cilicie sur les Arméniens. Déjà, du temps d'Amurat Ier, Aly-Bey Karaman-Oglou, son aïeul, avait conquis sur les Thakavors arméniens et sur les Persans diverses provinces de la Garamanie, de la Cilicie et de la Mésopotamie. Mais ayant aussi envahi des villes dans les Etats d'Amurat,

[1] Cet article est extrait de l'*Exploration scientifique de la Cilicie*, exécutée par ordre du gouvernement français pendant les années 1852-53, que M. Victor Langlois va bientôt publier.
(*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

il fut battu et dépossédé par ce dernier. Al-Rhamadan-Oglou, plus habile que son aïeul, se déclara d'abord tributaire du sultan et sous cette égide il battit à plusieurs reprises les Arméniens et affermit sa puissance sur les provinces de la Cilicie qu'il reconquit et qu'il gouverna avec le titre de derebey (*bey de la plaine*).

Vers ce temps, le sultan Selim traversait l'Asie-Mineure pour marcher contre les Mameluks d'Egypte : Al-Rhamadan-Oglou réunit tous ses guerriers et alla rejoindre son suzerain à Conièh (*Iconium*). Selim en fit son lieutenant et lui assura pour lui et ses descendants, à titre de *Vakeff*, les rentes foncières du territoire qu'il avait conquis. Al-Rhamadan-Oglou tomba héroïquement à la bataille de Gaza (922 *de l'hégyré*), et son fils resta seigneur féodal de la Cilicie, y fit bâtir des khans, des mosquées, des bains, divers autres établissements publics et des villages.

Les Turkomans d'Al-Rhamadan-Oglou, qui jusqu'alors menaient la vie de pasteurs, comme les Bédouins, et promenaient leurs troupeaux d'une vallée à l'autre, commencèrent à demeurer dans des résidences fixes, se mêlèrent aux Turcs des villes et se séparèrent entièrement des Turkomans nomades ou *Iourouks*, venus après eux dans le Taurus et les plaines basses de la Cilicie.

Ce fut une véritable révolution opérée dans les mœurs turkomanes que de voir ces peuplades, naguère errantes, se fixer dans des villages et abandonner la vie nomade et vagabonde qu'elles avaient menée jusqu'alors.

La scission une fois opérée entre les Turkomans Iourouks et les sédentaires, il en résulta un changement total dans le caractère de ces hordes qui naguère encore se livraient au brigandage et à la rapine. Les Turkomans sédentaires oubliant leur esprit aventurier ne songèrent plus qu'à se livrer à l'agriculture et à défendre leurs moissons et leurs nombreux troupeaux contre les Iourouks

Digitized by Google

et les Kurdes, leurs alliés, dont les irruptions continuelles répandaient le trouble dans toute la contrée.

En devenant agriculteurs, les Turkomans sédentaires conservèrent néanmoins leurs divisions en différentes tribus, l'organisation qui en résulte et leurs chefs héréditaires. C'est ce qui est cause qu'il existe encore aujourd'hui dans les districts d'Adana et de Tarsous, une aristocratie entièrement calquée sur notre système féodal du moyen-âge. On a longtemps répété qu'il n'existait en Turquie ni noblesse, ni priviléges héréditaires; il faut mettre ces assertions au nombre de cette multitude d'erreurs répandues sur l'Orient et qui n'en sont pas moins telles pour avoir été mille fois répétées. On voit très-bien à Tarsous la distance énorme qui sépare les *aghas* et leurs fils du reste de la population; le fils hérite du rang de son père comme chose consacrée, et tous les *aïans-el-belad* ou notables du pays exigent de leurs paysans ou vassaux les mêmes corvées, les mêmes redevances qu'autrefois les seigneurs en France. Ajoutez à cela que ces aghas se groupant autour de différents chefs puissants de la province, les *derebeys*, donnent à ces derniers la même puissance qu'avaient autrefois les grands vassaux chez nous, lorsque le pouvoir royal était encore embarrassé par les entraves de la féodalité.

Les Turkomans sédentaires et Iourouks du pachalik d'Adana sont partagés entre les deux districts de Tarsous et d'Adana, et forment ensemble dix-neuf tribus, dont neuf dépendent du district de Tarsous et dix de celui d'Adana.

Voici le tableau des tribus turkomanes avec le nombre des tentes ou maisons dont elles se composent et des troupeaux qui font leur principale richesse[1].

[1] Dans cette liste ne sont pas comprises les tribus kurdes qui seront l'objet d'un travail spécial.

Digitized by Google

1° District de Tarsous.

NOMS DES TRIBUS.	NOMBRE DES TENTES DES IOUROUKS.	NOMBRE DES MAISONS DES SÉDENTAIRES.	MOUTONS.	CHÈVRES.	BÊTES A CORNES.	CHAMEAUX.
Mélémendji.	»	3,000	80,000	20,000	18,000	2,000
Tékéli.	»	600	8,000	25,000	2,400	400
Sortan et Kudju-Oglou. . . .	»	500	4,000	8,000	1,500	350
Kara-Kaïalu.	700	»	50,000	6,000	4,500	1,000
Thor-Oglou.	»	300	800	2,000	1,000	200
Hadji-Hassan-Oglou et Baxis...	»	300	500	1,500	2,000	150
Kara-Tékéli.	»	150	4,000	10,000	500	100
Pouran et Mustapha-Bey. . .	200	»	6,000	5,000	500	300
Kalounlu.	»	300	500	500	1,500	175
2° District d'Adana.						
Kara-Hadjelu.	»	500	30,000	5,000	3,500	300
Doundarlu.	200	»	7,500	3,000	1,000	150
Djérid.	1,200	»	37,500	3,500	25,000	1,800
Serkantelu.	800	»	30,000	5,000	18,000	1,000
Kerim-Oglou.	2,500	»	40,000	4,000	20,000	2,000
Kiritinlu.	100	»	4,000	»	2,000	150
Kussan-Oglou.	»	500	7,000	5,500	2,500	50
Bosdaghan.	1,400	»	40,000	40,000	20,000	3,000
Tadjerlu.	1,200	»	30,000	40,000	21,000	1,000
Farsak.	800	»	20,000	40,000	9,500	750

Il est nécessaire d'entrer maintenant dans quelques détails sur les Turkomans nomades et sédentaires.

Les Turkomans nomades ou Iourouks du pachalik campent l'hiver dans les immenses plaines qui entourent Missis (*Mopsueste*), Anavarza (*Anazarbe*), Adana et Tarsous, et l'été ils émigrent dans les montagnes du Taurus. Leur principale industrie consiste à élever des bestiaux et à cultiver quelques coins de terre. Les femmes filent des laines, confectionnent des vêtements appelés *machlak* et *aba*, dont l'usage existe dans ces contrées de temps immémorial, puisqu'ils étaient connus des anciens sous le nom de *cilices*, mot qui a passé dans les langues néo-latines avec le sens de

Digitized by Google

vêtement de mortification. Les femmes confectionnent des tapis qui sont envoyés à Smyrne et à Tarsous et qui de là sont expédiés dans tout le Levant.

Les Iourouks sont hospitaliers, mais ils violent souvent cette hospitalité pour dépouiller leurs hôtes hors de l'Ourdou en prétextant le droit au pillage; c'est ce qui explique pourquoi ils sont toujours armés et ne quittent même pas leurs pistolets pour dormir la nuit. Je demandais à un homme de la tribu de Bosdaghan, où j'ai passé plusieurs jours, pourquoi les Turkomans portaient sans cesse des armes; il me répondit par ces simples mots : *Tefingue yok, eckmek yok,* — pas de fusil, pas de pain! — mots qui résument à eux seuls le genre de vie et le caractère de ces nomades. Les Iourouks ne reculent pas non plus devant un assassinat; ils sont de plus avares, rusés, corrompus et susceptibles à l'excès. Excellents cavaliers et guerriers intrépides, ils ont souvent lutté avec avantage contre les troupes régulières que la Porte envoyait contre eux pour les forcer à l'obéissance. Leur ignorance égale leur fanatisme, et c'est encore là une des causes de leur force et de la terreur qu'ils inspirent aux paisibles habitants des villages de la Cilicie actuelle.

Le costume des Iourouks est toujours resté le même; ils portent presque tous un large *cherwal* ou pantalon et une veste de couleur brune faits en poils de chameau, avec un turban dans les plis duquel il entre souvent 40 à 50 pics d'étoffe. Les aghas et les principaux de la tribu, ont en outre une robe flottante et plusieurs foulards de coton disposés les uns sur les autres en guise de turban.

Les femmes, qui marchent à visage découvert et se mêlent aux étrangers, sans être voilées comme les femmes turques, ont une longue robe et une espèce de tablier à bavette. Elles portent sur la tête un énorme bonnet en mousseline blanche de forme conique, sur lequel sont fixés des bijoux et des médailles antiques d'or et d'argent.

Digitized by Google

Elles se teignent les mains, les pieds et même les cheveux avec du *henné* (*lausonia inermis*). Les femmes des aghas ont beaucoup plus de bijoux que les autres femmes de la tribu; ce sont des agrafes de ceinture en or, des bracelets, des colliers et des bagues à tous les doigts, même au pouce.

Les campements sont souvent considérables; les tentes sont groupées autour de celles de l'agha ou du chef de l'*Ourdou*, de manière à former le cercle; elles sont pour la plupart en osier et de forme ronde, recouvertes de grandes pièces de feutre gris qu'on fixe sur la charpente au moyen de lanières brunes de poil de chameau. Les tentes de l'agha et des principaux personnages de l'ourdou sont semblables à celles des Arabes du désert de Syrie; elles sont faites de larges pièces d'étoffe à raies brunes et grises.

Une quantité considérable de chiens vivent dans la tribu et annoncent par leurs aboiements répétés l'approche des étrangers; ce sont les sentinelles avancées d'un campement.

Les Turkomans sédentaires ou agricoles habitent principalement le district de Tarsous. Ainsi que je le faisais remarquer plus haut, leur caractère diffère essentiellement de celui des Iourouks, leurs voisins, quoiqu'ils aient la même origine.

Leur principale industrie consiste dans la culture des terres; ils récoltent du blé, de l'orge, du coton, des graines oléagineuses, du tabac, etc., élèvent des troupeaux et des abeilles. Dans quelques villages voisins des portes de Cilicie (*kulek boghaz*), ils travaillent le bois, font des planches, des écuelles, des cuillers, des mortiers à café, des siéges, des coffres et des métiers à tisser.

Ils sont doux, hospitaliers sans arrière-pensée, reconnaissants et généreux; la sobriété est une de leurs principales vertus. De même que les Iourouks, ils sont très-fanatiques, défiants, susceptibles et ignorants.

Digitized by Google

Le langage des Turkomans en général diffère un peu du turc parlé dans les villes; cela tient à l'ignorance dans laquelle sont plongées ces peuplades laborieuses et actives, qui n'ont pas, comme les citadins, la ressource des *metèbs*, écoles où l'on enseigne les premiers principes de la lecture et de l'écriture.

Les villages turkomans sont pour la plupart bâtis en amphithéâtre sur des collines dans le Taurus. Ces villages sont tellement disposés que les terrasses d'un rang de maisons servent de rues au rang qui les domine. Volney a signalé la même bizarrerie de construction dans son Voyage en Syrie.

Le costume des Turkomans agricoles diffère peu de celui des nomades, seulement les premiers ne portent des armes que lorsqu'ils sont en voyage, plutôt pour en imposer que dans l'intention d'en faire un mauvais usage.

Tous les voyageurs ont été unanimes dans les éloges qu'ils ont faits des Turkomans du district de Tarsous, mais ils n'ont point été tentés d'en dire autant des Iourouks de la plaine d'Adana et de la montagne du nord de Sis. Ceux-ci en effet se sont mêlés à la population montagnarde, dont le caractère n'a jamais varié, puisque Cicéron, qui administra pendant un an la Cilicie, parle souvent dans ses Lettres de l'esprit indépendant et du caractère indomptable des Ciliciens du Taurus, qui se glorifiaient du titre d'hommes libres, malgré les représentations des gouverneurs romains, impuissants à les atteindre dans leurs impraticables retraites.

VICTOR LANGLOIS,

Secrétaire général de la Société orientale de France.

Digitized by Google

SÉVASTOPOL.

A l'époque du voyage de Catherine et de Potemkin à travers la Crimée, en 1787, sur l'emplacement où est bâti Sévastopol se trouvait un pauvre village tatare nommé Aktiar, c'est-à-dire *Roches blanches*. Catherine vint avec son favori, et l'on montre encore au voyageur la maison qu'on avait préparée pour la recevoir. Charmée de la position et de la commodité de l'endroit, elle résolut d'y établir son arsenal maritime sur la mer Noire, et de lui donner, à l'exemple des empereurs grecs et romains, le nom de Sévastopol (σεβαστόπολις, ville auguste). De retour à Saint-Pétersbourg, elle donna les ordres nécessaires pour l'exécution de son projet; mais la peste ravageait alors la Crimée, et aucun des amiraux ne voulait, par crainte du danger, accepter le nouveau commandement. Catherine, qui sentait le prix de l'héritage de Saim-Gueray-Khan, promit d'élever au rang d'amiral tout officier de mérite qui s'offrirait pour remplir ce poste dangereux. Un Anglais, le capitaine M'kensie, l'accepta et devint ainsi le premier gouverneur naval de Sévastopol.

Sévastopol, compris dans le gouvernement de la Tauride, est situé sur la pointe occidentale de la presqu'île, sous le 44°41'30" de latitude septentrionale et le 51°15' de latitude orientale, à 24 heures du Bosphore, presqu'à l'opposite de Sinope et à 15 kilomètres de Simféreol, capitale de la Tauride. Sa population est évaluée à 30,000 habitants, y compris les soldats et les marins attachés au service du port.

La ville est bâtie en amphithéâtre, au sud du port, le long d'une pointe de terre qui court entre la petite baie du port et celle de l'artillerie. Vue de loin, elle offre un aspect plein de grandeur, mais dès qu'on avance, l'œil,

Digitized by Google

partout où il se porte, n'embrasse qu'une éternelle désolation ; la côte est aride et nue, les environs ne sont pas plus riants, on y voit à peine un arbre, une maison, et la monotonie d'un terrain sablonneux, dans lequel pointent des herbes desséchées, n'est interrompue que par un petit nombre de guérites de pierre.

L'intérieur de la ville est fort propre, grâce à un ukase impérial qui exclut les juifs de son territoire ; de magnifiques rues coupées à angle droit la traversent en tous sens ; « une d'elles qui s'étend, dit M. Demidoff, parallèlement au grand port, sur un plan déjà élevé, réunit sur ses deux côtés tous les édifices remarquables dont puisse s'enorgueillir Sévastopol ; la cathédrale, précieux édifice de la plus élégante architecture ; plus loin s'élève l'hôtel de l'amirauté, un peu trop fier de ses colonnes qui sont sans proportion avec le reste de l'édifice. Quelques hôtels assez élégants qu'abrite l'ombre des stores, quelques petits jardins où la poussière dévore la verdure, voilà ce qu'on rencontre dans ce beau quartier de Sévastopol. Si vous portez vos pas au sommet de la ville, vous retrouvez encore ces jardins qui masquent discrètement de petites maisons assez propres ; mais cette partie de la cité est la proie des vents qui balaient périodiquement dans cette saison le sol découvert des rues exposées à ces orages de sables ammoncelés. » Sévastopol est entourée de murailles de pierres et de briques, entremêlées de tronçons de colonnes, de chapiteaux et d'inscriptions lapidaires, nobles débris de l'ancienne Chersonnesus. On sait que les Russes recommencèrent l'œuvre de destruction des Huns et des Mongols. Ainsi, par exemple, ils achevèrent de renverser l'antique Chersonnesus pour chercher des matériaux afin de bâtir Sévastopol ; ce qui a fait dire à un célèbre voyageur anglais, Clarke, que si l'Archipel fût tombé sous la domination de la Russie, les beaux restes de l'ancienne Grèce ne seraient plus ; Athènes aurait disparu, et les

Digitized by Google

conquérants moscovites n'eussent même pas laissé une seule pierre pour indiquer l'emplacement réel de cette ville célèbre. Les Turcs, ajoute-t-il, sont des gens de goût et des savants, en comparaison des Russes. A quelques lieues de Sévastopol se trouvent les ruines de la ville d'Eupatorium et le promontoire de Parthénium, célèbre par l'histoire d'Iphigénie.

Mais ce qui fait l'importance de Sévastopol, c'est son port et son arsenal maritime, que les officiers de la marine anglaise, qui l'ont visité, ne savent comparer qu'à ceux de Malte ou de Mahon.

Le port est formé de l'ancienne baie d'Aktiar. « On trouverait, dit l'auteur que nous avons déjà cité, peu de havres en Europe aussi complétement appropriés aux besoins d'une grande flotte. Un bras de mer, d'une largeur importante, s'est creusé un lit profond sur la côte occidentale de la Tauride; il pénètre dans les terres jusqu'à une distance de deux lieues. Point de rochers dangereux, point d'écueils dans ce magnifique bassin ; l'entrée, qui est d'un abord convenable, est défendue par des fortifications redoutables, dont la puissante artillerie balaierait sans peine toute la largeur du goulet. Une fois dans cette grande baie, en regardant la côte du sud, vous remarquez quatre anses spacieuses, d'un abri sûr et d'un abord si facile, que l'une d'elles, la baie des vaisseaux, permet aux navires de guerre à trois ponts de venir mouiller sans danger à quelques toises de la côte. »

A l'extrémité du port, coule une rivière, la Tchornaïa-Ritchka (ruisseau noir), qui alimente le bassin.

L'entrée du port est défendue par de fortes batteries, placées aux deux pointes qui sont opposées l'une à l'autre. Outre ces batteries, il y en a encore une vis-à-vis de la ville, et deux sur la double pointe de terre de la ville avec une redoute élevée. Une de ces batteries, qui est en demi-cercle, défend en même temps l'entrée de la baie

Digitized by Google

de l'artillerie, ce qui, sans cela, ferait courir de grands dangers à la ville. La rade n'est pas tenable pour un ennemi. Aucune flotte ne pourrait forcer l'entrée du port. Les principaux ouvrages sont en terre ou en sable, et beaucoup de canons sont peints de la couleur de ces matières, de manière à tromper la vue de l'observateur. On dit que les batteries sont armées de 600 canons.

Les chantiers de construction sont à Nikolaïeff, à cause du manque de bois. Un autre inconvénient de la baie de Sévastopol, c'est qu'elle est infestée par des myriades de vers de mer phosphorescents (*toredo navalis*), qui s'attachent aux navires et les mettent en peu d'années hors d'état de servir. On ne peut préserver un bâtiment des ravages de ces dangereux animaux qu'en le renversant sur le flanc pour lui faire subir l'opération du feu tous les deux ou trois ans.

Le voisinage de la mer et la situation avantageuse et dégagée de Sévastopol sur un sol sec y procure un air sain, tempéré en été par les vents, et plus doux en hiver qu'en beaucoup d'autres endroits de la Crimée par l'abri des montagnes au Nord et à l'Est. La plus grande chaleur en été ne va point au-delà de 26° Réaumur. Des vents de terre et de mer alternant successivement le matin et le soir dans la direction du port, rafraîchissent l'air et favorisent en même temps l'entrée et la sortie des bâtiments, tandis qu'en pleine mer et hors du port, ce sont les vents de nord-ouest et de nord-est qui règnent le plus.

DÉMOSTHÈNES BALTAZZI.

Digitized by Google

ALGÉRIE.

SOUVENIRS DE LA PROVINCE D'ORAN.

COUP D'ŒIL SUR DAÏA.

Trois points distincts signalent le poste de Daïa. Au sud le pic du Tamelaka, le pic de la Vigie, et à l'est, en remontant vers le nord, le Boulafre, qui garde la route de Saïda. Entre le Tamelaka et le pic de la Vigie, se trouve un joli mamelon à la forme arrondie et très-inférieur en élévation à ses voisins. Il ressemble à un enfant donnant ses mains à son père et à sa mère. Ces quatre montagnes forment une courbe légère et gracieuse du sud-est au nord-est; elles sont abondamment boisées.

Le Boulafre et la Vigie sont les deux piliers d'entrée de la Daïa; le fort de Daïa en est la porte.

Daïa en arabe signifie *refuge des eaux*. Les daïa sont des bassins naturels qui reçoivent les eaux des montagnes environnantes. Mais en Afrique les eaux séjournent peu. Il en résulte que ces sortes de lacs ou étangs sont presque toujours à sec. Les courants laissent, de distance en distance, dans la route qui leur est assignée, des traces que les Arabes appellent *redires*. Ces *redires* conservent l'eau jusqu'en juin, juillet, août; tels sont la Tamelaka, qui vient se confondre avec la Daïa, en formant un angle au sud-est, et l'Oued-Sarno, qui, torrent en hiver, se jette dans l'Oued-Méquera.

Avant de donner la description du fort de Daïa, je ferai monter mes lecteurs à la Vigie; ce fortin, sentinelle vigilante de la plaine, offre à l'œil l'aspect de tout le pays. Partout des forêts; — au sud, les dernières chaînes du Tell, avec leurs élégantes et bizarres découpures, dont les teintes sont admirables aux reflets

Digitized by Google

du soleil couchant; ces chaînes nous séparent des hauts plateaux; — au sud-ouest la vallée de l'Oued-Sba (rivière du Lion); c'est là, à quatre lieues du fort, que l'on trouve les prairies qui alimentent l'administration; — à l'ouest, des forêts coupées par la route qui conduit à Tlemcen; — au nord, des bois rapprochés de la route de Bel-Abbès; — à l'est enfin, la Daïa en prairies et la plaine inclinée que traverse la route de Saïda.

En plongeant la vue à vos pieds, vous apercevez, dans un espace étroit, trois marabouts en ligne, et pour pendant, un bouquet de trois beaux chênes. Le fort et ses jardins, les tuileries, les fours à chaux, un abattoir, quelques tentes de spahis, etc., entremêlés de groupes d'arbres, entourent le point principal.

Un carré, de 200 mètres de coté, isolé dans le petit plateau que je viens de décrire et dont l'inclinaison a lieu vers la Daïa, forme l'enceinte du camp. Trois bastions sont déjà construits; celui de l'est reste à faire. Un redan en terre ayant la forme d'un trapèze défend en outre la face nord du camp. Ce trapèze, dont le petit côté enfile la route de Saïda, contient un second trapèze intérieur clos de murs et renfermant les fourrages; le reste de l'espace est occupé par quelques masures de cantiniers.

L'entrée du fort est à la place nord; elle est sans architecture, représentant une double porte de grange cintrée. Il n'y a de solidement construit que les bastions et les murs d'enceinte. L'intérieur du camp se compose de baraques alignées, couvertes en tuiles et seulement provisoires, logeant les troupes, les administrations, les ateliers. Le nouveau plan à exécuter est la construction définitive d'une église dans le bâtiment de la porte d'entrée actuelle; la nouvelle porte serait à la face ouest, en regard de Tlemcen. L'hôpital, les casernes, se rapprocheront des banquettes des fortifications; le redan doit disparaître, et la population civile sera internée dans

Digitized by Google

le camp. Tel est ce fort ou plutôt cette triste prison.

L'aspect du pays est sévère et mélancolique ; c'est une nature sauvage, abrupte, forte, sans élégance, sans grâce, une véritable thébaïde. De belles forêts s'étendent dans la direction du sud ; on y voit des sapins gigantesques, des chênes énormes, des genévriers d'un diamètre remarquable. Au milieu de ces beaux produits de la nature, croissent le diss et l'alfa. Des zones entières sont dépourvues de terres végétales et ne montrent plus aux ardeurs du soleil qu'un sable jaune et infécond, lavé par les eaux; ailleurs, ce sont de vastes nappes de rochers, des arbres vieux comme le monde, brisés par la tempête, brûlés par la foudre, ou mutilés sans intelligence par la main des Européens ; des ravins accidentés et pittoresques, etc.

L'autorité n'est pas encore parvenue à empêcher l'incendie des forêts. En été, pendant les ardeurs du sirocco, les Arabes, croyant purifier l'air, imaginent de mettre le feu aux bois. Cette année, plus que jamais, le fléau a été désastreux. Dans toutes les directions qui entourent Daïa, l'incendie a dévoré d'immenses espaces. Il est à désirer que le service des eaux et forêts installe au plus tôt à Daïa et à la Teneira des agents actifs et intelligents pour conserver et améliorer ce que la nature a donné de plus riche à l'Algérie. Vainement vous tenterez de boiser l'aride Santa-Crux, conservez de préférence ce qui est si richement créé.

L'établissement d'un fort avec quelques compagnies en garnison, des magasins de ravitaillement, quelques colons qui ne s'occupent nullement d'agriculture, mais seulement de commerce, tout cela ne me satisfait point pour ce pays qu'en admirateur enthousiaste de la nature, j'éprouve du plaisir à décrire.

Je voudrais, étendant mes vues plus loin, voir établir à Daïa une nombreuse corporation religieuse, de ces hommes utiles et laborieux, qui, pénétrés du peu de cas

Digitized by Google

que le chrétien doit faire de la vie, se consacrent à de grands travaux. Je voudrais y voir une vaste chartreuse dont les nombreux habitants, sobres et laborieux, exploiteraient avec intelligence les bois, créeraient les routes, travailleraient à la culture des terres et refouleraient au loin dans le désert les hôtes sauvages qui depuis des siècles ont choisi pour demeure les ombrages et le gazon de la Daïa.

Indépendamment du sapin, bois propre à la construction et qui a la dureté du chêne de France, vous avez le chêne vert, arbre de charronnage, bois dur et élégant pour la fabrication des lits, des tables et autres meubles; le genévrier, bois d'ébénisterie; le lentisque, dont la racine donne un plaqué admirable; la racine du tuya, qui est encore supérieure. Le chêne vert produit un gland doux que les amateurs mangent en guise de châtaignes; le commerce en abuse dans la vente du café. L'on trouve encore dans les bois de Daïa l'arbousier, dont le fruit ressemble à une grosse fraise; assaisonnée avec du vin et du sucre, l'arbouse est un plat de dessert assez estimé.

Peut-être aussi, en fouillant toutes ces montagnes et ces ravins si curieux, serait-il possible d'y trouver des richesses minéralogiques.

L'hiver est excessivement froid à Daïa, qui véritablement est la Sibérie d'Afrique; mais aussi quels beaux feux vous donnent le chêne et le genévrier! — Tous les orages planent sur Daïa; ce sont eux qui nous donnent de l'eau sur les plateaux intermédiaires. Cet été, la Méquera a eu trois crues remarquables inondant les plaines en amont de Sidi-bel-Abbès. — Le climat est très-sain et guérit vite les fièvres contractées dans les plaines.

Comme poste militaire, Daïa est notre entrée dans le désert; il est à l'abri d'un coup de main des Arabes, qui peuvent soutenir des siéges, mais ne sauraient en faire.

Quittons Daïa, oublions ces tristes murs, la mauvaise

Digitized by Google

chère que l'on y fait, pour retourner à Sidi-bel-Abbès. Après avoir monté l'espace d'une demi-lieue au nord dans les bois, vous vous arrêtez au point culminant de la côte et vous parcourez avidement l'immense étendue qui s'offre à vos regards. Des bois, toujours des bois; des montagnes lancées dans l'espace, les unes en cônes, les autres en pyramides; nul vestige d'habitations européennes, point de tentes, et cependant çà et là quelques sillons tracés par la maigre charrue arabe. Trois lieues au-dessus, le Télagre, fontaine aux belles-eaux dans la forêt des Sapins; c'est un bivouac appelé par nos soldats le Cimetière (il y existe en effet les ruines d'un cimetière arabe). Trois lieues plus loin, l'Oued-Tralimett, autre bivouac au milieu des roseaux, et enfin, en poursuivant la route, vous arrivez à la Teneira, plaine arrosée par l'Oued-Teneira. Un village européen devrait prospérer dans cette position, qui réunit les meilleures conditions pour la culture, d'excellentes terres, du bois, de l'eau. L'on m'objectera l'insalubrité; défrichez, Européens! soyez sobres, prudents, et vous vivrez longtemps en Afrique. En attendant mon village, il existe à la Teneira un caravansérail, lieu de repos où tout voyageur a le droit, sans payer, de déposer son portemanteau, de loger ses chevaux et de dormir.

Un seul Européen habite ce caravansérail et se livre avec succès à la culture; les plantations, qui ne datent que de trois années, y sont magnifiques.

En quittant la Teneira, vous montez une nouvelle chaîne de montagnes qui se dirige à l'est vers Mascara. Arrivé au point de partage, vous apercevez à quatre lieues la blanche Bel-Abbès, qui, vue à cette distance, semble assise aux pieds du Tessalla.

M^le DE MASSOL.

Digitized by Google

LE MARABOUT

SI-ADMED-BEN-YOUSSEF

ET SES DAAOUI[1].

Si-Ahmed-ben-Youssef est un des marabouts les plus célèbres et les plus populaires de l'Algérie : sans cesse par voies et par chemins, il a parcouru toute l'Afrique septentrionale depuis l'Egypte jusqu'au Maroc, laissant partout, en souvenir de son passage, une *dââoua* qui résumait en quelques mots les qualités ou les défauts caractéristiques d'une ville, d'un village, d'une tribu, d'une fraction, d'un douar même. Ses *dââouis* sont en général tournées avec esprit; elles expriment souvent une pensée juste, et la plupart sont devenues proverbes. Malheureusement, elles ne se trouvent écrites nulle part et nous devons nous borner à en reproduire seulement un petit nombre que nous avons recueillies, sous la tente, de la bouche même des Arabes.

Si-Ahmed-ben-Youssef naquit dans la première moitié du 11e siècle de l'hégire, aux environs de Mascara, dans la fraction des Ouled-Merahh de la tribu des Hachem. Voici ce que rapporte la tradition arabe :

Son père, qui était originaire de Figuig dans le Moréreb, traversait la tribu des Hachem avec sa mère, lorsque celle-ci fut prise des douleurs de l'enfantement; la petite caravane s'arrêta sous l'ombre épaisse d'un lentis-

1. *Dââoua*, pluriel *dââoui*. Ce mot n'a pas d'équivalent exact en français. Il a plusieurs acceptions suivant le sens de la phrase; il peut signifier: invocation, épigramme, action de bénir, de maudire, de prophétiser, etc.

Digitized by Google

que, et là naquit El-Ouali (*l'élu*), qui devait s'appeler plus tard Si-Ahmed-ben-Youssef.

Sa mère, confiante en Dieu, l'abandonna au milieu d'une touffe de palmiers nains, puis elle reprit avec son époux la route de Figuig, sans conserver aucune inquiétude sur le sort de son fils.

Or, l'endroit où avait été abandonné le futur marabout n'était fréquenté que par un troupeau appartenant à un homme des Ouled-Merahh, nommé Ben-Youssef.

Ce troupeau ayant mangé toutes les herbes des alentours se rabattit sur les palmiers nains au milieu desquels reposait l'*élu*. Dieu fit, par sa volonté, qu'une vache de couleur pie (*begââ*) aperçut l'enfant, s'approcha de lui et l'allaita. Ben-Youssef ne tarda pas à s'apercevoir que cette vache ne lui donnait plus de lait, et il soupçonna la fidélité de son berger. Il alla donc un jour se poster sur une petite hauteur qui dominait le pâturage, et il était en observation depuis quelques instants lorsqu'il vit la vache pie se détacher du troupeau avec précaution en tournant la tête de temps en temps, puis s'accroupir contre une touffe de palmiers nains. Ben-Youssef se leva alors, se dirigea vers la vache et la trouva allaitant El-Ouali, dont la figure resplendissait d'une clarté céleste : après l'abandon de sa mère, les anges étaient venus le vêtir d'or et de soie.

Ben-Youssef l'enleva dans un pan de son burnous et l'apporta sous sa tente. Dieu lui ayant jusqu'alors refusé un enfant, il adopta celui-ci, auquel il donna le nom d'Ahmed. Ahmed ajouta plus tard à son nom celui de son père adoptif, bien que lui-même descendît de la sainte famille de Houssein-ben-Ali, dont la généalogie remonte directement jusqu'au prophète.

Dès qu'il atteignit l'âge de puberté, l'esprit de Dieu descendit en lui ; il abandonna le pays où il avait été élevé, et en quittant la tribu des Hachem, il jeta cette

Digitized by Google

dâdoua sur les *tolbas* qui y étaient en grand nombre et qui prétendaient à tort descendre du prophète :

« La fausse monnaie est moins fausse qu'un thaleb des Hachem. Chez les R'eris chaque touffe de palmier nain a son élu ; chaque palme a son élu. »

Il a dit sur Tlemcen :

« Tlemcen, la ville aux beaux cavaliers. Son eau, son air et la façon dont ses femmes se drapent n'existent dans aucune autre ville. »

Il a dit également sur Tlemcen pour indiquer la force de la ville et la vigilance de ses habitants :

« Tlemcen a sept remparts, sept enceintes et ses habitants ne dorment ni la nuit, ni le jour. »

On rapporte qu'il arriva un jour à Mascara, monté sur une mule ; à la porte de la ville, il fut saisi par trois individus qui le conduisirent devant le cadi dont le tribunal se trouvait dans le quartier de Sidi-bou-Djellal : ces hommes revendiquaient la mule sur laquelle Ben-Youssef était monté. Celui-ci ne s'émut point et, ayant surpris un signe d'intelligence entre le juge et les plaignants, il attendit paisiblement la décision du cadi, qui le déclara détenteur d'une mule appartenant à trois habitants de Mascara. Ce jugement prononcé, Ben-Youssef se tourna vers l'assistance : « Vous êtes tous témoins de ce jugement, » dit-il, puis invoquant le ciel : « O mon Dieu, maître des deux mondes, confondez la fausseté de ces hommes. » A peine cette invocation était-elle terminée, que la mule se changea en mulet : à ce miracle, tous les assistants se prosternèrent à ses pieds. Ben-Youssef étendant la main dans la direction de la ville dit :

« O Mascara, j'ai réuni les secrets de tous les enfants du péché, et je les ai jetés dans Mascara, à Sidi-Bou-Djellal. »

Il a dit encore sur les habitants de cette ville :

« Si tu trouves un homme gras, sale et fier, tu peux dire : C'est un enfant de Mascara. »

Digitized by Google

Et effectivement les gens de Mascara sont remarquables par leur corpulence et leur fierté.

Sa réputation comme marabout n'était pas encore bien établie lorsqu'il arriva à Ténez ; les tolbas de la ville voulurent mettre à l'épreuve sa sagacité ; à cet effet, ils lui préparèrent la *diffa* traditionnelle ; mais, au lieu de faire le couscoussou avec de la viande de mouton, ils le garnirent avec de la viande de chat. L'assistance était nombreuse lorsqu'on apporta le repas ; Ben-Youssef étendit la main au-dessus du plat et s'écria : Esseub [1] ! A cette exclamation les différentes parties du chat disséminées sur le couscoussou se réunirent, le chat reconstruit sauta du plat à terre, bondit par-dessus les têtes des invités atterrés, et sortit, probablement pour aller à la recherche de sa peau. Ce fait accompli, le marabout se leva et dit :

« Ténez ! bâtie sur des ordures ! son eau est du sang, son air du poison ! Par Dieu ! Ben-Youssef ne couchera pas ici. »

Puis il monta sa mule et quitta Ténez.

En se rendant à Milianah, Si-Ahmed-ben-Youssef séjourna quelque temps dans la tribu turbulente des Tachetas : il y fut assez mal reçu ; aussi en les quittant a-t-il dit de la population :

« Les Tachetas sont des gens à la figure renfrognée et au cœur irascible. »

Mieux reçu chez les Beni-Ferahh, il leur laissa cette *dââoua* qui leur a porté bonheur, au dire des Arabes :

« Beni-Ferahh ! enfants de la joie ! vous aurez joie sur joie jusqu'au jour de la résurrection. »

Pour peindre le peu de jugement et la versatilité d'esprit des Beni-Menassem, grande tribu kabyle, dont les fractions étaient toujours en lutte, il a dit :

« Les Beni-Menassem sont enfants de l'erreur ; ils sont

[1] Exclamation employée par les Arabes pour chasser les chats.

Digitized by Google

nombreux; leur raisonnement est nul, ils se réunissent pour délibérer et se séparent sans avoir rien décidé. »

Il a dit sur les Sebihh, pour indiquer leur peu de valeur :

« Les Sebihh sont les amis du vent, ni leur cœur ni leur bras ne sont solides. La crinière de leur chevaux est rasée; ils n'ont point de bon sens. Leurs vieillards ne savent pas conseiller, et leurs enfants ne savent pas discerner. »

Expulsé de Mazouna, la bourgade savante, par les tolbas qui l'habitent et qui y ont établi une petite université, il jeta sur cette ville l'imprécation suivante :

« Mazouna! ses habitants jeunes et vieux iront en pélerinage : et le feu dévorera jusqu'à ses pierres, jusqu'à sa terre. »

Quelque partialité que l'on trouve dans les *dââouis* de de Si-Ahmed-ben-Youssef, on est obligé d'y reconnaître cependant un certain esprit de justice : il fait souvent une grande différence entre un pays et sa population, entre une ville et ses habitants.

Ainsi il a dit de Médéah :

« Médéah — la transportée[1]; — si elle eût été femme, — je n'eusse épousé qu'elle. — le *mal* y entre le matin et en sort le soir. »

Mais pour caractériser ses habitants turbulents et querelleurs, il a dit :

« Si tu vois un homme assis sur un monticule, revêtu d'un *kessia*[2], ayant à la main un bâton et disant au *mal :* Je descends te joindre, si tu ne montes vers moi, — sois sûr que c'est un habitant de Médéah. »

Pendant un séjour qu'il fit à Mostaganem, quelques habitants se réunirent pour donner une *diffa*[3] au mara-

[1] Une légende arabe prétend que Médéah, qui était bâtie au *Belad-Kedima*, fut transportée par les anges sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui.

[2] Kessia, chemise courte en laine.

[3] Hospitalité; par extension, repas que l'on offre aux hôtes.

Digitized by Google

bout. Comme on le sait, il n'y a point d'invitation personnelle pour les repas ; tous les parents, les amis, les amis des amis, les passants même, chacun est admis autour de l'énorme plat de couscoussou. Cependant l'affluence des parasites était telle, que Si-Ahmed ne put s'empêcher de lancer sur les habitants de Mostaganem le dicton suivant, dicton qui leur est resté et qui leur a a laissé une réputation de gloutonnerie :

« Les gens de Mostaganem relèvent leurs bottes pour courir plus vite au son des mâchoires qui mangent. »

Il a dit sur Blidah, cette jolie petite ville que j'ai entendu appeler par un de mes amis le bouquet d'oranger de l'Algérie :

« Les gens t'ont nommée petite ville[1], et moi je t'appelle petite rose. »

Il a dit sur Milianah :

« Milianah, la ville de l'injustice et de la mauvaise renommée ; l'eau et le bois[2] y sont en abondance ; ses habitants sont envieux. Ses femmes sont des ministres et ses hommes des esclaves. »

Les habitants de la ville ne lui ont cependant pas gardé rancune de cette *dâdoua*, car ils lui ont élevé une superbe koubba où reposent ses restes.

Si-Ahmed-ben-Youssef est mort à Milianah vers l'année 1099 de l'hégire.

N'oublions pas de dire, en terminant cette notice, que Si-Ahmed-Ben-Youssef est l'organisateur et le créateur de la secte des *Medebouhhih* (les égorgés). Aussitôt que nous aurons les renseignements nécessaires, nous essaierons d'étudier l'ordre des Égorgés.

FLORIAN-PHARAON,
Interprète militaire attaché à la subdivision de Médéah, membre de la Société orientale.

[1] Blidah signifie en Arabe petite ville, c'est le diminutif de Belad, ville.

[2] *Oud* : bois employé ici pour arbres ; on sait que les environs de Milianah sont très-boisés.

Digitized by Google

COLONISATION ALGÉRIENNE.

SUR L'EMPLOI DES ENFANTS TROUVÉS EN ALGÉRIE.

I.

D'après la statistique de la population européenne en Algérie, le nombre des garçons s'élèverait à 40,072, et celui des filles à 26,645, seulement : le gouvernement cherchera sans doute les moyens de corriger cette inégalité.

Déjà, à plusieurs reprises, j'ai dit que le nombre des jeunes filles disposées par leur éducation première à devenir de bonnes femmes de colons cultivateurs, était insuffisant en Afrique.

Cette considération et le décret du 16 octobre dernier, relatif à la culture du coton, me portent à revenir encore sur l'emploi des enfants trouvés dans de grands établissements agricoles fondés par l'Etat.

De 3 hectares en 1850, la culture du coton s'est élevée en 1853 à plus de 700 hectares : les produits envoyés à Lille, Rouen, Mulhouse, etc., etc., ont été reconnus de qualité supérieure. Dès à présent le problème de ce genre de culture est résolu, et son succès en Algérie ne fait plus de doute... Combien l'illustre maréchal Bugeaud eût été heureux s'il lui eût été donné de voir en 1853 une culture sur laquelle il n'osait encore compter en 1847, lorsqu'au 3 novembre de la même année il voulait bien m'adresser la nomenclature des divers produits dont devraient s'occuper les colons. Suivant lui, « les céréales n'étaient pas destinées à assurer la prospérité de notre établissement algérien,... mais le mûrier, l'olivier, la soie, les plantes tinctoriales, etc., etc..... » Il n'osait pas encore indiquer le coton, appelé à un rôle si important dans la fortune de l'Algérie.

Pour produire le coton sur une grande échelle, il faudrait des cultivateurs riches, ayant de vastes exploitations et les bras nécessaires, à un prix qui ne fût pas trop élevé : en attendant qu'on arrive enfin soit à former à peu près dans les conditions du projet que j'ai présenté en 1851 de grands villages départementaux, créés, peuplés, et aidés par les habitants d'une même circonscription territoriale, soit à établir de grandes fermes par association privée, il serait bien désirable que, sans plus de retard, le gouvernement ordonnât l'emploi des enfants trouvés, à commencer par les jeunes filles, afin d'assurer plus tard les moyens d'alliance pour les colons.

L'Algérie possède à Ben-Aknoun, Bouffarik, Misserghin, Medjyzamar de petits établissements pour les jeunes garçons *algériens*[1] ; il y a près

[1] Il est vrai que le père Brumauld a obtenu à Paris 200 enfants pour sa maison de Bouffarik, et le père Ebram 100 pour Misserghin.

Digitized by Google

d'Alger une maison de refuge (ou du Bon-Pasteur) pour les filles repentantes, et un orphelinat pour les jeunes filles : on s'occupe d'en former un petit et *agricole* près d'Oran... Mais il n'existe pas encore de grand établissement agricole fondé par l'Etat dans des proportions suffisantes pour recevoir 500 enfants qu'on prendrait exclusivement dans les hospices de France, pour les former au jardinage et aux travaux de ferme.

Les cultures du tabac, du coton, de la soie, que le gouvernement veut seconder en Algérie, demandent des bras nombreux, et surtout à bas prix, pour que la main-d'œuvre n'enlève pas une trop grande part des bénéfices : eh bien, planter du tabac, le récolter, en faire sécher les feuilles, planter et récolter du coton, des feuilles de mûrier, soigner une magnanerie, traire des vaches, faire du jardinage, scier des céréales, répartir des fumiers soit au jardin, soit sur les terres à l'époque des labourages, voilà une masse considérable de travaux que des jeunes filles de 14 à 20 ans pourraient faire dans un établissement algérien : une pareille exploitation, pouvant utiliser 250 jeunes filles, enrichirait l'établissement qui s'y livrerait, car on n'aurait pas de salaire à payer ; on obtiendrait donc à très-peu de frais de bons produits, et on n'aurait pas à redouter l'espèce de concurrence qu'on ferait aux autres colons ; car tabac, soie, coton, huile, enlèvent à la France les millions par centaines, et ce que produiraient dans des conditions plus avantageuses ces grands établissements, serait d'un bien faible appoint dans l'approvisionnement de la mère-patrie. D'ailleurs cet avantage motiverait plus tard la réduction de la pension que les départements auraient à payer jusqu'à l'âge de 15 à 16 ans. D'un autre côté, il faudrait prélever sur les bénéfices une dot de 4 à 500 fr. au moins pour chaque jeune fille, lorsqu'à 20 ou 21 ans, elle sortirait de son établissement.

Malgré la chaleur du climat algérien, des jeunes filles pourraient, aux heures et aux époques convenables, se livrer aux divers travaux indiqués ci-dessus, sans courir plus de danger que n'en courent les jeunes filles de nos campagnes, qui, pendant l'été, font la moisson. On réglementerait les heures et la durée des travaux, de manière à tout concilier, la santé des jeunes filles et les intérêts de leur maison.

Certaines personnes qui ne s'effraient pas trop du climat algérien (et je crois qu'elles ont raison) admettent l'emploi des enfants d'hospices, mais par petits groupes confiés, moyennant une pension annuelle, aux colons qui les réclameraient. Cette idée serait funeste pour l'Algérie et pour les enfants qu'on y enverrait : ces derniers seraient exploités comme de véritables bêtes de somme : pour eux, point d'éducation, point d'idées morales ; à de très-rares exceptions près, voilà ce qui serait, car on ne fera point de la philantropie, mais de la spéculation en demandant des enfants, et c'est là le danger qu'il faut prévenir dans l'intérêt bien compris et de l'avenir, et de la jeune population qu'il s'agirait d'enlever de France.

Ce n'est que dans de grands établissements confiés à de hautes et

Digitized by Google

pieuses sollicitudes que des enfants, après avoir appris jusqu'à 10 ou 11 ans à lire, écrire, compter, pourront à 11, 12, et 13 ans commencer à faire de petits travaux entremêlés avec les heures de classes; à 14 ou 15 ans, on leur assignera un emploi spécial dans l'établissement. On formera ainsi leur cœur et on leur enseignera, loin de tout mauvais contact, les principes de la religion et la loi du travail.

Puisque le gouvernement est en voie de nouveaux sacrifices pour l'Algérie, puisqu'en France les yeux commencent à s'ouvrir sur les richesses agricoles de ce pays, ne serait-ce pas un moyen assuré d'obtenir de bons résultats que de créer dès à présent, pour 500 jeunes filles, un grand établissement qui servirait de type pour l'application d'un système destiné à concourir, avec les villages départementaux, au développement de l'agriculture?

A ce premier établissement, qu'on placerait à peu de distance d'un des villages actuels, on affecterait 400 hectares, afin qu'on pût y récolter tout ce qui serait nécessaire à l'alimentation du personnel et des bestiaux. On réserverait des terrains suffisants pour la culture du coton, du tabac, du mûrier, de l'olivier, de l'oranger, etc., etc., qui pourrait fournir un emploi utile aux bras de 250 jeunes filles de 15 à 20 ans.

A côté, mais en dehors de cet établissement, on créerait les logements nécessaires pour dix à douze familles, qui seraient composées de quatre charretiers, trois valets de cour ou employés, deux bergers, deux jardiniers et un cultivateur chef qui dirigerait ce personnel à part.

En obligeant les départements à continuer pour ce premier établissement, jusqu'à l'âge de 15 ans révolus, la pension qu'ils paient maintenant en France pour ces jeunes filles, on ne ferait que déplacer la dépense; mais avant 10 ans, lorsque les terres auraient été mises en valeur, lorsque les oliviers, mûriers, vignes, orangers, etc., etc., auraient pris tout leur développement, on serait assuré de n'avoir rien à payer pour les enfants parvenus à 15 ans, et on doit raisonnablement espérer qu'on pourrait même diminuer la pension des autres enfants au-dessous de cet âge.

Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait encore recourir à l'armée, qui a tout conquis, et qui a à peu près tout fait en Algérie jusqu'à ce jour : ce serait à son courage et à son patriotisme qu'on ferait un nouvel appel; c'est par l'armée qu'on défricherait ces 400 hectares de terres, moins toutefois 50 à 60 hectares réservés pour les pâturages; c'est par l'armée qu'on ferait faire la brique, la tuile, la chaux nécessaires aux constructions, le tout à l'aide d'une haute paie de 30 c. par jour.

Les constructions faites et prêtes à être habitées, et les terres mises partout en état de culture immédiate, il faudrait encore, pendant 7 à 8 ans, qu'un détachement de 45 militaires cultivateurs choisis, avec 4 à 5 sous-officiers, fût chargé, moyennant une subvention de 50 c. par jour, de s'occuper des divers travaux auxquels le personnel de l'établissement ne pourrait suffire. Après ce délai de huit ans, le rôle de nos soldats serait terminé; l'établissement posséderait les moyens de vivre par lui-même.

Si on arrêtait une pareille création, il faudrait en même temps

Digitized by Google

s'adresser aux communautés de dames religieuses en France, pour former de longue main un noyau de 25 sœurs, qui, sous la direction de l'une d'entre elles, se partageraient l'enseignement et la surveillance des diverses branches de travaux nécessaires dans la ferme. Ces 25 sœurs, s'adjoindraient 25 sœurs novices pour les aider, suppléer et remplacer plus tard, et de plus 20 à 25 jeunes filles de 20 à 25 ans, qu'on choisirait dans les hospices de France.

La première année d'installation, on se bornerait à recevoir 200 enfants : 50 de 7 ans, 50 de 8 ans, 50 de 9 ans, et 50 de 10 ans; pendant cette première année, chacune des dames directrices et novices et des filles employées à la maison se formeraient chacune à leur emploi spécial, puis la deuxième année, et successivement pendant 6 ans, on recevrait 50 enfants pour arriver au nombre de 500. Ce ne serait que 5 ans après cette première période, lorsque les 50 jeunes filles de 10 ans premières arrivées, ayant complété 20 ans, seraient prêtes à sortir, que l'on songerait à les remplacer par un nombre égal de jeunes filles de 7 ans, pour ainsi continuer chaque année.

Avec 550,000 fr. à 600,000 fr. au plus, affectés par l'Etat, savoir, 400,000 fr. à l'organisation d'un pareil établissement, et 200,000 fr. pour lui donner, pendant les six premières années, une subvention de 50,000 fr. la première année et de 30,000 fr. pendant les 4 années suivantes, on arriverait à bien.

L'établissement, avec la pension qu'il recevrait pour les enfants et les produits de la culture, trouverait à faire face à toutes ses charges : six ans plus tard, lorsque toute subvention de l'Etat aurait cessé, la seule pension des enfants et la culture mieux connue, mieux faite, opérée sur une plus grande échelle en coton, tabac, soie, etc., etc., assureraient encore des produits supérieurs aux dépenses, et ces produits ne feraient que grandir, à raison même des ressources qu'alors on trouverait dans les bras des jeunes filles qui commenceraient à travailler utilement pour leur maison.

II.

Il reste à démontrer que 600,000 fr. donnés par l'Etat, et 400 hectares de terres suffiraient à la création d'un grand établissement pour 500 jeunes filles.

Voici comment se répartirait l'assistance de l'Etat :

Défrichement des terres et construction des bâtiments.	300,000 fr.
Ameublement et dépense en bestiaux, voitures, provisions, etc.	100,000
Subvention de 50,000 fr. la première année, et de 30,000 pendant les cinq années suivantes.	200,000
Total. . . .	600,000 fr.

Défrichement et constructions.

30,000 fr. affectés à une pareille dépense seraient assurément bien loin de suffire, s'il fallait recourir aux moyens ordinaires, et payer à la

Digitized by Google

journée des ouvriers de toute espèce ; mais, je l'ai dit précédemment, c'est l'armée qui fournira tous les ouvriers moyennant une haute paie de 30 centimes par jour.

En supposant qu'il faille 60,000 journées de travail, il suffirait de 300 hommes spéciaux pendant 200 jours, ce qui, à 30 centimes par jour, n'absorberait que 18,000 fr., ci. . . . . 18,000 fr.

En ajoutant à cette somme 12,000 fr. pour payer des ouvriers chefs et conducteurs des travaux, qu'on emprunterait à l'industrie civile, et pour faire face à l'indemnité à accorder à l'officier du génie chargé de la direction de tout l'ensemble, ci. 12,000

On dépenserait 30,000 fr., ci. . . . . 30,000 fr.

Il resterait 270,000 fr. pour l'achat des bois de charpente, ferrures, vitrerie et fournitures de toutes espèces, indispensables à une semblable création. 270,000

Total. . . 300,000

Ameublement et approvisionnement. . . . . . 100,000 fr.

Comme au début, l'établissement ne devrait recevoir que 200 enfants, et que ce ne serait que six ans après qu'il arriverait à en compter 500, on pourrait très-bien faire face à ce qui serait nécessaire avec 100,000 fr. Le surplus du mobilier indispensable se prendrait, plus tard, sur les excédants de recette [1].

RECETTES ET DÉPENSES (1re année).

Recettes.

Subvention de l'Etat. . . . . 50,000 fr.

Pension de 200 enfants, à raison de 50 centimes par jour, pendant 365 jours. 36,300

Rendement présumé de la récolte sur 400 hectares, produit des bestiaux, etc. 40,000

Total. . . . . 126,500 fr.

Le produit de 40,000 fr. résultant du rendement des terres n'a rien d'exagéré ; car le revenu moyen n'est évalué qu'à 100 fr. l'hectare, et on doit encore y ajouter le produit du jardinage et du bétail.

Dépenses.

Personnel (50 sœurs, 25 servantes, 12 employés, 50 soldats et 5 sous-officiers). . . . . 32,800 fr.

Nourriture du personnel et de 200 enfants, soit 320 personnes. 70,080

A reporter. . . . . 102,880 fr.

[1] Pour justifier cette estimation de 100,000 fr., M. Baillet présente, dans son mémoire, un devis complet des fournitures d'ameublement qui seraient nécessaires; et, pour les frais d'organisation de la ferme, il calcule sur l'achat de 50 vaches, 16 bœufs, 16 chevaux, 480 moutons, 20 béliers ; nous regrettons que l'espace nous manque pour reproduire les chiffres dont nous devons nous borner à indiquer ici les éléments.

Digitized by Google

Report.	102,880 fr.
Traitement d'un chapelain et d'un médecin.	2,500
Nourriture des bestiaux, jusqu'à la récolte.	5,000
Total. . .	110,380 fr.

En retranchant les dépenses (110,380 fr.) du chiffre des recettes (126,500 fr.), il reste une somme de 16,120 fr. constituant pour la première année le bénéfice de l'établissement.

(L'auteur du mémoire établit ses calculs pour chaque année pendant une période de 10 ans ; il entre minutieusement dans tous les détails exprimés par un grand nombre de chiffres qui ne sont pas de nature à être reproduits dans cette *Revue ;* et il arrive à ce résultat, qu'à la fin de la 10e année, le bénéfice net cumulé se sera élevé à 397,047 fr. M. Baillet continue ainsi :)

Je ne crois pas avoir exagéré les recettes, pour me donner le plaisir de démontrer à ma façon et par des chiffres qu'un établissement de cette nature pourrait, après 10 ans d'exercice, réaliser un bénéfice de 397,047 fr. 50 c. : d'ailleurs même ce bénéfice apparent n'existerait pas en entier, car pour compléter tout le mobilier nécessaire pour 500 enfants, il est évident que chaque année il faudrait entamer les excédants de recettes ; je suppose qu'on emploie dans ce but 100,000 fr. (ou 10,000 fr. par an), on aurait un excédant de 297,047 fr., ce qui serait encore énorme.

Je vais plus loin, et j'admets en 10 ans, pour mauvaises récoltes, maladie ou mortalité de bestiaux, une perte (ou plutôt une diminution dans les produits) de 147,047 fr., on arriverait encore à réaliser, à fin de compte, un bénéfice clair, net, positif de 150,000 fr. ! Et il me paraît matériellement impossible qu'on n'ait pas un chiffre supérieur.

En effet, chacun dit et répète que les bonnes terres en Algérie sont d'une fécondité remarquable, dès qu'on les cultive bien. On sait que le tabac, le coton, la garance, réussissent et donnent des produits considérables[1] ; on sait qu'il en est de même pour l'élève des vers à soie, et que ceux qui s'occupent de l'élève des bestiaux gagnent beaucoup d'argent ! Si tout cela est vrai, pourrait-on rationnellement m'accuser d'exagération quand, après être parti d'un produit de 100 fr. par hectare, je l'élève à 300 fr. seulement après 6 ans d'exploitation avec un personnel *suffisant en bras et en bestiaux* ? Et encore je confonds à dessein pour obtenir 300 fr. de produit par chaque hectare de terre, ce qu'on obtiendra des vaches, des moutons, de la porcherie, de la basse-cour, du jardinage, etc., etc. ! Non, mille fois non, il est impossible qu'on n'obtienne pas de produits supérieurs à ceux que j'ai indiqués !

Quel serait l'emploi de ce bénéfice de 150,000 fr. ?

[1] Ces cultures, outre les frais de main-d'œuvre, donnent des bénéfices qui souvent excèdent 1,000 fr. par hectare ! Et tout se trouvant fait par les employés de la maison, chaque récolte constituerait un bénéfice énorme et bien supérieur aux 300 fr. que j'indique !...

Digitized by Google

J'ai dit qu'on devrait fournir à chaque jeune fille arrivée à 20 ou 21 ans, au moment où elle quitterait l'établissement, une dot de 5 à 600 fr. en argent et trousseau ; eh bien, en employant dans ce but 30,000 fr., on aurait encore un excédant de 120,000 fr. ; sur ces 120,000 fr., il serait juste de mettre 10,000 fr. à la disposition des dames religieuses directrices de la maison, et d'employer 10,000 fr. encore en récompenses, pour les 12 familles employées à l'exploitation des terres.

Quant aux 100,000 fr. de surplus, on les placerait en rentes sur l'Etat ou autrement, et leurs intérêts augmenteraient chaque année les ressources de la maison.

Après 15 années d'exploitation, les mûriers, les oliviers, les vignes, etc., etc., ayant obtenu une grande puissance de production, les produits, au lieu de 300 fr. par hectare, pouvant et devant excéder 500 fr., on prendrait des mesures d'abord pour exonérer l'Etat de la charge très-lourde que lui impose le transport de 50 enfants, puis on verrait à réduire la pension de chaque enfant arrivé à 12 ans. — Au lieu de 50 centimes, cette pension pourrait très-probablement n'être que de 25 centimes. — A cet égard l'expérience indiquerait ce qui serait possible et raisonnable; on verrait s'il n'y aurait pas moyen d'assurer à l'Etat une part dans les produits de manière à l'indemniser des 600,000 fr. dont il aurait fait l'avance ; ou bien encore on pourrait céder d'une manière définitive, moyennant un capital ou une rente, tout l'établissement à l'ordre religieux qui aurait fourni les dames directrices au moment de la formation de l'établissement.

Si maintenant on objecte qu'il est mauvais de déplacer de leurs régiments des hommes qui ne sont en Afrique que pour être sous le drapeau et non pour faire de l'agriculture, je réponds que depuis 20 ans routes, ponts, grandes constructions, grands défrichements, tout a été fait par l'armée, et qu'on ne ferait que continuer ce qu'on a eu raison de faire; que les soldats ainsi occupés, et qu'on ne choisit que lorsqu'ils ont été suffisamment rompus au maniement des armes, se portent mieux que dans les villes de garnison ; que, s'ils se livrent à un travail plus pénible, ils ont, au moyen de la haute paie, un ordinaire plus solide et plus substantiel ; or, pendant 8 ans, au lieu de 30 centimes, je demanderais qu'on allouât 50 centimes par jour aux 50 militaires qui seraient auxiliaires de l'établissement, et on ne manquerait pas de trouver de bons sujets aptes à ces travaux qui seraient aises d'y être appelés.

Revenant ainsi à une vie toute rurale, un certain nombre de ces militaires songeraient à se marier et à se fixer tout à fait en Algérie, où ils augmenteraient le nombre des colons utiles.

Enfin qui veut la fin doit vouloir les moyens ! Et il n'y aurait pas de succès possible si, pendant 8 ans, un établissement de cette nature n'avait pas le secours du travail de l'armée.

Puissent ces idées être examinées avec soin et provoquer des projets meilleurs, et faits par des hommes plus compétents, mais se proposant le même but !

BAILLET.

Digitized by Google

UN FRANÇAIS DANS LE CORDOFAN[1].

L'indifférence irréligieuse des Arabes les rapproche des Européens. Un même esprit d'indépendance politique anime aussi les uns et les autres : l'Arabe est libre, et l'Européen, libéral déjà dans sa patrie, ne reconnaît plus en Orient que l'autorité protectrice de ses ambassadeurs ou de ses consuls ; tout en fuyant la mosquée, il ne fréquente pas beaucoup l'église : le nomade, qui s'en aperçoit bientôt, conçoit pour l'Européen dont le caractère indépendant ressemble à sa propre turbulence, une grande estime, une vive sympathie.

On comprendra de plus que de tous les Européens, le Français est celui qui, par sa manière d'être et d'agir, plaira le plus aux nomades. Le Français, d'ailleurs, possède une qualité précieuse : s'il n'est que trop souvent porté à déprécier et à tourner en ridicule ce qui de prime-abord choque ses idées et ses habitudes, on doit reconnaître qu'il n'est pas de peuple qui adopte avec plus d'empressement les coutumes étrangères, fraternise plus facilement avec les autres races, et se soumette plus volontiers à ce qui excitait d'abord sa surprise et son hilarité.

.... Je citerai un Français, M. Thibaud, qui depuis une vingtaine d'années est établi dans le Cordofan, où il est connu sous le nom d'Ibrahim. M. Thibaud, adonné au commerce de la gomme, eût pu faire une brillante fortune s'il n'eût pris l'habitude de dépenser de suite ses bénéfices annuels. Sa manière de vivre à Lobéïdh, centre du

[1] Cet intéressant épisode est raconté par M. le comte d'Escayrac de Lauture, dans son livre *le Désert et le Soudan*, dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro et qui a obtenu le plus légitime succès.

Digitized by Google

Cordofan, est plutôt celle d'un puissant chef arabe que celle d'un négociant européen. Chaque soir des Bédouins, dont le nombre s'élève parfois à soixante et quatre-vingts, viennent réclamer sa généreuse hospitalité. Ses serviteurs égorgent, selon l'occasion, quelques moutons, un bœuf, une chamelle; d'innombrables pots de merissa sont placés devant les convives; de grands feux s'allument dans les cours; la viande fume et se crispe autour du foyer; la pâteuse asida bouillonne et gémit dans les marmites; bientôt M. Thibaud se présente, adresse quelques compliments à ses hôtes et jette un regard sur ce repas dont le festin des prétendants décrit par Homère dans l'Odyssée semble avoir fourni le type et le modèle.

Je me trouvais dans le Cordofan lorsqu'arrivèrent chez lui, conduisant cinq chamelles grasses, quelques Arabes délégués auprès de son harem par une ferka ou subdivision de la tribu des Kubabich; en apercevant leur ami Ibrahim, ces Arabes témoignèrent un grand étonnement, poussèrent des cris de joie, s'embrassèrent les uns les autres, commencèrent à le tâter, à le palper, comme pour s'assurer que c'était bien lui qu'ils avaient sous les yeux.—Qu'avez-vous donc? leur demanda M. Thibaud, fort intrigué de ce manége. — Que le maître de la vie et de la mort soit béni, répondit l'un d'eux; le bruit avait couru parmi nous que tu avais péri, et nos pauvres tentes s'étaient réunies pour envoyer ici ces cinq chamelles, que nous destinions à être immolées sur ta tombe. Cette lettre, que nous portions à ton harem, t'en instruira du reste mieux que nous.

Voici à peu près ce que disait cette lettre, écrite dans un style baroque, mais qui était réellement la voix du cœur, par quelque savant de la tribu.

« Nous avons appris que notre ami Ibrahim, celui qui était notre père et notre soutien contre nos ennemis, celui dont nous avons mangé tant de fois le pain et qui a si souvent dormi sous nos tentes, était mort. Nous

Digitized by Google

nous sommes écriés : Pardon, ô mon Dieu; éloigne de nous ce malheur; prends plutôt nos enfants et épargne notre père. Mais Dieu est le maître suprême, et nous ne sommes que de pauvres gens. Nous avons donc confié cinq chamelles à l'un des nôtres, afin qu'il les remette à vous, le harem de cet homme généreux, et pour que le sang de ses victimes coulant sur sa tombe rende témoignage du souvenir que nous gardons de lui. — Et que le salut soit sur vous et sur la maison vide de notre père. »

C'est fort bien, leur dit M. Thibaud, et je vous suis très-reconnaissant de votre amitié pour moi; mais vous voyez que, Dieu merci, je ne suis pas mort, et que j'espère vivre encore longtemps. Gardez donc vos chamelles, et après vous être reposés chez moi, ramenez-les à leurs pâturages.

Nous les avons données, reprirent les Arabes, reprendrons-nous ce que nous avons donné; sommes-nous des paysans ou des Turcs[1]?

L'argument était sans réplique. M. Thibaud donna un grand repas dont les cinq chamelles firent les frais, et qui célébra ainsi par anticipation ses funérailles.

Dans la lettre que je viens de citer les Arabes appelaient M. Thibaud leur père et leur soutien contre leurs ennemis. C'est qu'en effet, opprimés qu'ils sont par les Turcs, sans cesse en querelle avec ces derniers, dont l'avidité les écrase d'impôts, ils ont dû se choisir un intermédiaire, un ministre, un consul qui, près de l'autorité, défendît leurs droits, fît valoir leurs intérêts : or cet intermédiaire est un Français, c'est leur père Ibrahim.

Il y a quelques années, Mustapha-Pacha, étant gou-

[1] Aux yeux d'un Arabe, un Turc est toujours un homme rapace, avare, cruel et lâche; c'est son ennemi naturel, et il lui prête tous les vices; le Turc, de son côté, traite l'Arabe de brute, de sauvage, et dit que c'est un chien aux aboiements duquel il ne faut pas faire attention.

Digitized by Google

verneur du Cordofan, l'éventualité d'une guerre avec le Darfour excita les craintes du gouvernement égyptien. Les Arabes reçurent l'ordre de réunir et d'amener à Lobéïdh les contingents de cavalerie qu'ils sont tenus de fournir en temps de guerre.

Le grand chef des Arabes Kubabich, la plus puissante tribu du Cordofan, Salem, arriva bientôt à Lobéïdh suivi d'une nombreuse cavalerie. Sa première visite devait être pour le pacha; aussi se présenta-t-il tout d'abord dans son divan; il eût été naturel qu'il lui demandât l'hospitalité, l'usage et les convenances le voulaient ainsi; mais à peine s'était-il assis, qu'apercevant son ami Ibrahim auprès de lui, il le salua et lui dit : Je descends chez toi, mon frère.

Blessé de voir décliner ainsi son hospitalité, Mustapha, se penchant à l'oreille de Salem, lui dit : Ne sais-tu donc pas que c'est un chrétien; comment peux-tu appeler un chrétien ton frère? — En ce cas, s'écria le chef bédouin de toute la force de ses poumons, plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de musulmans qui valussent ce chrétien-là. — Il descendit chez notre compatriote et lui disait le soir : La guerre est imminente entre le Darfour et les Turcs; peut-être les Turcs seront-ils chassés de ce pays; ne compte pas sur eux; mais que les Turcs soient vainqueurs ou vaincus, les Kubabich n'ont rien à craindre; fie-toi à nous, si la guerre éclate, viens vivre sous nos tentes; quelque chose qui arrive, tu seras l'hôte de Salem, et trente mille Kubabich se lèveront pour ta querelle. La guerre n'eut pas lieu, les contingents furent licenciés après quelques jours d'attente, mais Salem emmena M. Thibaud, le garda avec lui pendant deux mois, le traita généreusement et ne le laissa partir qu'après lui avoir fait accepter plusieurs charges de gomme et d'ivoire.

Un ingénieur français ,dont le nom est bien connu, et qui a rendu à l'Egypte d'éminents services, fut envoyé

Digitized by Google

par Mohammed-Ali dans le désert des pasteurs Bychara pour y chercher des mines, dont ce prince avait supposé l'existence, et sur la richesse desquelles il se faisait les plus brillantes illusions. Cet ingénieur fut pendant plusieurs mois l'hôte des Bychara dont il devint l'ami, et qui le regardaient comme un frère. Il put en toute liberté parcourir le pays, explorer, visiter, fouiller, et ne regagna l'Egypte qu'après avoir acquis la conviction que le rêve de Mohammed-Ali était irréalisable. Mécontent de ce résultat, Mohammed-Ali résolut de diriger de ce côté de nouvelles recherches; il en confia le soin à un Turc, auquel il associa du reste un ingénieur allemand. Cet Allemand fut voir notre compatriote, lui demanda quelques conseils et en obtint une lettre pour les Bychara.

Les nouveaux explorateurs atteignirent après un assez long voyage le théâtre de leurs travaux, mais un obstacle qu'ils n'avaient pas prévu les y attendait : les Bychara leur déclarèrent nettement qu'ils ne mettraient pas le pied chez eux. L'ingénieur allemand pensa alors à la lettre dont il s'était pourvu et la fit passer sous leurs yeux; à peine en eurent-ils pris connaissance qu'ils lui dirent qu'il était, quant à lui, libre d'aller et de venir, de parcourir et de visiter leur pays, mais que pour le Turc qui l'accompagnait, s'il tenait à sa vie, il ferait bien de ne pas dépasser de vingt pas les piquets de sa tente. Le Turc se tint pour averti et borna ses recherches au sol de sa prison; quant à l'Allemand, il les étendit davantage sans beaucoup plus de succès, et le gouvernement égyptien les rappela bientôt l'un et l'autre.

Cte D'ESCAYRAC DE LAUTURE,
Membre de la Société orientale.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

PAPETERIE ORIENTALE A SMYRNE.

La fabrique de papier de Smyrne, connue sous le nom de *papeterie orientale*, est, sans contredit, un des plus beaux établissements industriels de l'empire ottoman ; il serait même difficile de trouver en Europe une fabrique qui présentât, comme celle de Smyrne, autant de confortable pour l'ouvrier, une construction plus grandiose, des dépendances aussi vastes. Ses ombrages, ses jardins, ses allées, ses promenades, c'est en vain qu'on les chercherait dans une fabrique de France ou d'Angleterre. On voit que l'idée qui a présidé à sa construction avait pour but principal de rendre les travaux aussi agréables que possible aux ouvriers, en les entourant de tout ce qui peut les délasser afin que leur tâche leur parût facile. Les magnifiques résultats obtenus par ce système attestent que ce but est aujourd'hui obtenu.

Située à demi-heure de la ville de Smyrne et à proximité de plusieurs villages, la papeterie orientale s'élève sur un vaste terrain qui ne comprend pas moins de 50,000 mètres carrés. La principale entrée est sur la route de Magnésie. Dans son enceinte, se trouve le grand bassin que les traditions historiques nous font connaître sous le nom de Bains de Diane. C'est de ce bassin que l'usine a tiré le principal moteur de sa fabrication, au moyen de son canal d'amont que longe une magnifique allée de peupliers d'Italie. Les eaux, en sortant de la fabrique, forment en aval un grand canal qui a un parcours navigable de 1,600 mètres jusqu'à la mer, sa largeur est de 15 mètres. C'est la voie la plus commode et en même temps la moins dispen-

Digitized by Google

dieuse pour le transport de la ville à la fabrique des matières indispensables à ses travaux, et aussi pour l'expédition à Smyrne de ses produits. La papeterie orientale ne pouvait se servir d'une meilleure voie pour faire passer aux consommateurs l'énorme quantité de papiers qui sortent de ses ateliers. Au moyen de grandes embarcations, appartenant à la fabrique et dont le mouvement continuel anime le canal, elle expédie directement, par les paquebots à vapeur qui fréquentent la rade de Smyrne, des papiers dans tout le Levant, dans la Mer-Noire, le Danube, et par Trébisonde jusque dans la Perse.

Dans le principe, cet établissement servait exclusivement aux besoins des nombreux bureaux du gouvernement ottoman, et c'est pour cela que les grands dépôts de papier se trouvent à Constantinople, afin de pouvoir fournir de là les plus lointains pachaliks de l'empire, en même temps que les différents bureaux de la Sublime-Porte, ceux des ministères et des diverses administrations. Le surplus de la fabrication, aujourd'hui très-étendue, est livré au commerce qui apprécie la qualité supérieure des papiers qu'elle offre aux consommateurs, et qui sont d'une grande variété. Le mérite de ses produits est incontesté. L'exposition de Londres a consacré ce mérite, et le meilleur éloge qu'on puisse en faire, c'est qu'à cette exposition, les papiers de cet établissement ont obtenu une médaille de prix (*prize medal*).

Les voyageurs qui parcourent l'Orient et qui ont visité cette fabrique reconnaissent que c'est un établissement unique dans son genre. Lorsqu'on pense aux difficultés de toute nature que le fondateur a eu à surmonter, d'abord pour assainir le terrain, qui, il y a huit ans à peine, était un marécage, ensuite pour avoir des ouvriers dans un pays où l'industrie, encore vierge, était regardée d'un œil peu bienveillant par ceux-là mêmes qu'elle a mis aujourd'hui dans l'aisance; quand on voit tous les

Digitized by Google

obstacles surmontés, les sacrifices d'argent qui ont été faits, on ne peut que louer l'infatigable persévérance qui a doté la Turquie d'une industrie nouvelle et dont les produits rivalisent aujourd'hui avec ceux des fabriques d'Europe.

Nous ne saurions terminer cet article sans constater le bien immense que la fabrique de papiers a fait depuis son ouverture. Elle a assuré l'existence à plus de mille personnes tant ouvriers que ramasseurs de chiffons répandus dans différentes localités. Il y a six ans que les villageois étaient sans ressources et dans un état voisin de l'indigence. Aujourd'hui il y en a plus de quatre cents employés aux travaux de la papeterie orientale, jouissant tous d'une certaine aisance.

(Extrait du *Journal de Constantinople.*)

LA FORÊT PÉTRIFIÉE DE NAVARIN[1].

. . . . . .

Que de personnes sont allées à la cascade de Navarin, et n'ont pas gravi la montagne d'où elle tombe! Aussitôt qu'on l'aperçoit, on s'arrête pour prendre un repas qu'on est venu faire en partie de plaisir, et l'on ne va point admirer ces gigantesques troncs d'arbres pétrifiés, d'une grosseur qui dépasse toute végétation contemporaine, et qui, amoncelés çà et là les uns sur les autres, squelettes d'une forêt antédiluvienne, forcent l'âme à plonger dans les temps inconnus du monde primitif. On est saisi d'une émotion mystérieuse en contemplant ces sombres débris du passé.

[1] Nous avons déjà inséré dans cette Revue, sous le titre de: *Souvenirs de voyage en Egypte; la Forêt pétrifiée*, une courte notice qui nous fut adressée à cette époque par un membre de la Société orientale, M. Bray de Buyser. Voir l'année 1852, tome XIII, page 312.

(*Note du rédacteur.*)

Digitized by Google

A l'endroit où le torrent se précipite, est un gros arbre d'une extrême vieillesse creusé par le feu solitaire des pâtres, qui sont venus là dormir audacieusement pendant de froides nuits d'hiver, dans un cadavre de chêne, au penchant d'un abîme. Je les ai vus nichés dans leur caban avec leur mangoura recourbé placé entre leurs jambes, assis, immobiles comme une vision, à la lueur du foyer. J'arrivais sur cette scène affreuse et imposante; je me cramponnai à une branche desséchée pour jeter un furtif regard dans le précipice. Après avoir formé plusieurs cascades successives, l'eau tombe à pic de 150 pieds, le long des rocs qu'elle polit et qu'elle creuse; puis, après avoir formé un bassin petit, mais très profond, elle fuit en serpentant à travers une vallée agreste et caillouteuse, pour aller se jeter à la mer à une lieue de là. On n'entend pour tout signe de vie que les coups lointains d'une hache de bûcheron, du côté de la forêt de Kombé, puis ce bruit même s'évanouit.

Et au milieu de tous ces accidents, le torrent n'avait point un grondement ordinaire; et j'entendis une voix vague et surnaturelle qui semblait venir des hautes régions de l'air, comme la voix mystérieuse d'un autre monde; c'est un bruit indéfinissable que l'âme seule reçoit dans l'imposante solitude, et dans la perception duquel l'ouïe matérielle n'entre pour rien. Je l'avais déjà entendu autrefois dans le désert d'Egypte et aux monts sacrés de Raphaïm, près de Jérusalem.

L'esprit se perd en conjectures sur les causes de cette immense pétrification. L'eau de la cascade, il est vrai, a une vertu pétrifiante; mais par quel cataclysme inexplicable son effet s'est-il exercé sur un espace aussi vaste à des hauteurs fort différentes? Si l'action du torrent s'est étendue, elle s'est limitée aussi, car on suit avec un intérêt singulier les différentes nuances de pétrification à mesure qu'on s'éloigne; et enfin, à une certaine distance, le phénomène cesse et la nature reprend son

Digitized by Google

aspect ordinaire. J'ai vu, j'ai admiré; je laisse à d'autres le soin de rendre compte de ce curieux et imposant tableau.

Je regagnai mélancoliquement la vallée, où je retrouvai M. Arago, un de mes camarades. La vue de l'homme me fit éprouver un soulagement indéfinissable, et nous nous rendîmes au campement des chasseurs de la Meuse et du Finistère, à Pylos, dans la caverne de Nestor.

Mis DE CALIGNY.

L'ANE ET LE CHAMEAU.

APOLOGUE SAHARIEN.

Il était une fois, dit-on, une homme qui ne possédait pour tout bien qu'un chameau et un âne. Les accabler de travail et les faire mourir de faim, telle était sa façon d'agir avec eux. Aussi rien de plus malheureux que ces deux pauvres créatures, et chaque jour voyait s'augmenter le nombre de leurs tribulations.

Indigné d'un pareil traitement, l'âne s'en ouvrit à la fin à son compagnon d'infortune, et, le cœur gonflé de larmes, il lui retraça le tableau déchirant de toutes les misères que leur faisait subir leur impitoyable maître. Ses plaintes se renouvelèrent plusieurs jours de suite, si bien qu'ils formèrent tous deux le projet de s'enfuir et d'aller chercher ailleurs le repos et le bien-être. L'occasion ne tarda pas à s'offrir.

Une nuit que leur maître dormait en paix, nos deux gaillards prirent la clef des champs, et tant marchèrent qu'à la pointe du jour ils se trouvèrent sur une terre déserte que jamais n'avait encore foulée le pied de l'homme. Là coulaient silencieuses les eaux d'une ri-

Digitized by Google

vière dont les bords étaient ombragés par une double rangée d'arbres. Tout autour se déroulaient de riches prairies avec leur moelleux tapis de verdure. Le site ne pouvait être en vérité plus enchanteur : ils y établirent leur résidence. Avec quel plaisir ils broutèrent librement l'herbe tendre et se désaltérèrent aux eaux limpides du fleuve. Leur joie n'eut bientôt plus de bornes. Que pouvaient-ils souhaiter de mieux? S'engraisser et se reposer allaient être désormais leur unique occupation. Aussi en peu de temps devinrent-ils gros et gras et acquirent-ils un tel embonpoint qu'ils purent se croire les rois de leur espèce.

Le printemps commençait à renaître; la campagne s'émaillait de fleurs; mille parfums enivrants, portés sur l'aile des zéphirs, répandaient dans les airs leurs odeurs les plus suaves. Il faisait bon alors voir nos deux compagnons paître dans ces verts pâturages, gambader le long des pelouses et chercher dans une douce oisiveté le repos nécessaire à leurs membres dodus et rebondis.

Mais le printemps qui ramène les fleurs, ramène aussi les amours. L'âne ne tarda pas à en ressentir les cruelles atteintes, et il s'apprêta à les célébrer hautement dans ce langage sonore que chacun lui connaît. Le chameau chercha à l'en dissuader et lui tint ce discours : « Mon « ami, considère combien est heureuse l'existence que « nous menons, et quel sort affreux nous attend, si l'on « vient à découvrir le lieu de notre retraite. Trop parler « nuit, et le bonheur fait des jaloux. Trève donc à tes « chants. »

L'âne se tut et resta tranquille. Plus de voix, partant plus de gaîté. Que faire? Il revint trouver le chameau et lui dit : « Frère, chanter est un besoin pour moi. Me « taire plus longtemps ce serait me condamner à mou- « rir. » Le chameau eut beau déployer toute son éloquence, faire entendre tour à tour le langage de la menace et celui de la douceur, rien ne put triompher de

Digitized by Google

l'entêtement de l'âne. Alors de sa poitrine trop longtemps comprimée s'échappèrent des notes effrayantes. Jour et nuit les vallons d'alentour retentirent des sons éclatants de sa bruyante voix. Les échos les redirent au loin, et, dans leur course aérienne, ils rencontrèrent par malheur un groupe d'Arabes.

Guidés par cette voix puissante, ceux-ci se mirent aussitôt en quête et ne tardèrent pas à découvrir la retraite de nos deux héros. Ils auraient bien voulu fuir, mais il était trop tard. Traqués, pourchassés de tout côté, ils tombèrent enfin entre les mains de la troupe avide qui les conduisit auprès des tentes, où ils furent bien et dûment garrottés. Les voilà donc encore une fois captifs !

L'époque des émigrations approchait. Cet embonpoint qui leur rappelait des temps plus heureux devint pour eux une source de malheurs. Leur dos parut propre à porter les plus lourds bagages. On les chargea en conséquence, puis on les poussa en avant et l'on se mit en marche.

Au bout de quelques pas, l'âne, pliant sous le fardeau, s'arrête. Vingt bâtons aussitôt se dressent pour le stimuler. A chaque pose qu'il fait, ce sont de nouveaux coups et de nouvelles blessures. Pourtant, le voyant harassé de fatigue, les gens ont pitié de lui et lui enlèvent successivement toute sa charge pour la mettre sur le dos du chameau. Malgré cet allégement, l'âne n'en continua pas moins à faire le rétif, et finit même par ne plus vouloir avancer. Alors les coups plurent drus et serrés sur ses côtes, mais ce fut en vain : dans sa tête il avait résolu de ne pas faire un pas de plus. Ses maîtres n'avaient pourtant point envie de le laisser en route. Fatigués de frapper, ils vous le couchèrent à terre, lui lièrent les pieds et le chargèrent sur le chameau. Alors son camarade, se tournant vers lui, lui dit d'un ton de reproche : « Ta conduite est vraiment indigne, car si nous souf-

Digitized by Google

« frons, ce sont tes chants qui en sont cause. — Des « maux qui nous accablent n'accusons personne, lui ré- « pondit l'âne tout béatement. Les destins l'ont ains « voulu : que leur volonté soit faite! »

Le chameau indigné détourna la tête, et, malgré le faix dont il était surchargé, il n'en continua pas moins à marcher de pied ferme jusqu'à ce que la petite caravane eût atteint la crête d'une colline aux pieds de laquelle descendait un affreux précipice. Le rocher coupé à pic n'offrait à l'œil du voyageur que l'aspect de la mort. En cet endroit le sentier plongeait sur le bord de l'abîme. « Je me sens des velléités de danser, dit le cha- « meau s'adressant à l'âne.—Oh! garde-t'en bien, répon- « dit le baudet tout tremblant au haut de sa monture. « — Mais, reprit le chameau d'un ton narquois, tu chan- « tais bien naguère : pourquoi ne pourrais-je pas danser « aujourd'hui? Chacun son tour. » Et là-dessus il se met à sauter, à faire des gambades. L'âne eut beau se cramponner, à la troisième secousse il roulait au fond de l'abîme et expiait, par une mort tragique, son égoïsme et son entêtement.

Traduit de l'arabe,

PAR M. CHERBONNEAU,

Professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

La carrière du drogmanat français vient de faire une perte sensible dans la personne de M. A. J. du Caurroy, son vénérable doyen, décédé à Eu le 5 du mois dernier.

M. Antoine-Joseph du Caurroy, qui s'était fait connaître pour un savant aussi profond que consciencieux et modeste, naquit à Eu, dans le département de la Seine-Inférieure, vers 1775.

Tour à tour instituteur, sous-directeur de l'Ecole des Jeunes de Langues au collége de Louis-le-Grand, et directeur de l'Ecole pratique des Elèves interprètes que la France entretint à Constantinople de 1802 à 1814, M. du Caurroy fut plus tard, et conjointement avec ses fonctions de directeur de l'Ecole, nommé d'abord deuxième, puis premier drogman, et enfin secrétaire-interprète du roi à l'ambassade de France à Constantinople.

Mis à la retraite vers 1831, il s'était, peu après cette époque, retiré à Eu, où il partageait son temps entre les affections de famille, les fonctions municipales qu'il devait à la confiance et à l'estime de ses concitoyens, et les travaux de littérature, et particulièrement de législation musulmane qu'il a continués avec zèle, talent et persévérance jusqu'à sa mort.

Bien que M. du Caurroy n'ait publié que le travail qui a pour titre : *Législation musulmane sunnite rite hanesi*, inséré au Journal asiatique, il a en outre fourni à la commission algérienne de législation un mémoire d'une grande utilité pour le service de la colonie. Le ministère des affaires étrangères lui doit également un travail aussi considérable que précieux sur les capitulations ou traités de la Porte ottomane avec la France et les autres puissances européennes.

On trouvera aussi dans les papiers de M. du Caurroy un écrit fort remarquable sur les mœurs, croyances et pratiques religieuses des derviches Mevlevites.

Terminons ce peu de mots en rappelant que la Bibliothèque impériale a pu, par suite du zèle scientifique et des recherches savantes de M. du Caurroy, acquérir l'un des fonds les plus importants de son riche dépôt des manuscrits arabes, turcs et persans.

BIANCHI.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Tableau de l'Algérie, *Annuaire descriptif et statistique de la Colonie, pour* 1854, par M. Jules Duval. 1 volume in-18 de 500 pages. — Paris, chez Just Rouvier, rue de l'Ecole de Médecine, 20.

L'Algérie aura désormais son Annuaire, qui se publiera chaque année, et qui marquera, pour ainsi dire jour par jour, les progrès de la Colonisation. L'Annuaire de 1854, publié par M. Jules Duval, est le point de départ de cette œuvre périodique. C'est un tableau complet de l'Algérie. Les renseignements officiels et statistiques, indispensables aux émigrants, aux colons, aux voyageurs, ne laissent rien à désirer. Mais, à côté de ces informations qui doivent nécessairement trouver place dans tout *Annuaire* à la suite de l'almanach, le livre de M. Jules Duval contient une description très-étendue des trois provinces de l'Algérie et de tous les points où la colonisation européenne s'est établie successivement depuis la conquête A ce point de vue, il facilitera singulièrement les études et les recherches. On y observe, retracée jusque dans ses moindres détails, l'histoire de la colonisation. Avec cet Annuaire, le lecteur voyage en Algérie, sous la conduite d'un guide intelligent qui lui indique l'origine, les ressources, la population, la constitution administrative de chaque région, de chaque ville, de chaque village. Le *Tableau de l'Algérie* se recommande donc par son utilité incontestable, par la multiplicité et la date récente des renseignements qu'il contient, et il est appelé à prendre place parmi les travaux les plus remarquables qui aient été publiés jusqu'ici sur notre colonie. C. L.

Recherches historiques et statistiques sur la salubrité et la fertilité de Sétif. — Brochure imprimée à Genève.

Cette brochure a été publiée à Genève par les soins de la Compagnie suisse de colonisation. S'appuyant sur de nombreux renseignements statistiques et historiques, elle a pour objet de démontrer : 1° que, sous le point de vue essentiel de la salubrité, la Compagnie génevoise ne pouvait plus heureusement choisir que Sétif pour l'établissement de colons suisses ; 2° que, sous le rapport de la fertilité, ce territoire présente de grandes ressources. Il y a lieu d'espérer que, sous l'habile direction de la Compagnie, l'expérience qui se poursuit actuellement justifiera ces prévisions favorables.

C. L.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

EMPIRE OTTOMAN.

Nous avons vu, dans le numéro précédent, que le texte du protocole signé à Vienne le 5 décembre était arrivé, le 15, à Constantinople. Le même jour, il fut communiqué officiellement au divan par les ambassadeurs des quatre puissances, avec la note suivante :

« Le soussigné , d'accord avec les représentants de , a l'honneur de faire connaître à la Sublime-Porte que leurs gouvernements ayant encore lieu de croire que S. M. l'empereur de Russie n'envisage pas le fil des négociations comme rompu par la déclaration de guerre et les faits qui en ont été la conséquence, et sachant, de plus, d'après les propres déclarations de Sa Majesté impériale, qu'elle désire seulement voir assurer une égalité parfaite des droits et des immunités octroyés par Sa Majesté le sultan et ses glorieux ancêtres aux communautés chrétiennes sujettes de la Sublime-Porte ;

« Et, de son côté, la Sublime-Porte, répondant à cette déclaration par la déclaration qu'elle regarde comme étant de son honneur de continuer à maintenir les susdits droits et immunités, qu'elle est toujours disposée à mettre un terme au différend survenu entre les deux empires,

« La négociation à suivre serait basée :

« 1° Sur l'évacuation la plus prompte possible des principautés ;

« 2° Sur le renouvellement des anciens traités ;

« 3° Sur la communication des firmans relatifs aux priviléges spirituels octroyés par la Sublime-Porte à tous ses sujets non musulmans, communication qui, faite aux puissances, serait accompagnée d'assurances convenables données à chacune d'elles.

« L'arrangement déjà fait pour compléter l'accord relatif aux saints lieux et aux établissements religieux à Jérusalem serait définitivement adopté.

« La Porte déclarerait aux représentants des quatre puissances qu'elle est prête à nommer un plénipotentiaire, à établir les armistices et à négocier sur les bases ci-dessus énoncées, avec le concours des puissances et dans une ville neutre dont elles conviendraient.

« Les déclarations faites par les puissances dans le préambule du traité du 13 juillet 1841, seraient solennellement confirmées, par les mêmes puissances, dans l'intérêt de l'indépendance et de l'intégrité de l'empire ottoman et celui du concert européen.

« Et la Sublime-Porte, de son côté, déclarerait, dans le même intérêt, sa ferme résolution de développer plus efficacement son système administratif et les améliorations intérieures qui devraient satisfaire aux besoins et à la juste attente de ses sujets de toutes les classes.

Digitized by Google

« Péra, 12 décembre 1853.

« Ont parafé : Lord S. de Redcliffe, Baraguay-d'Hilliers, L. de Wildenbruck, De Bruck. »

Le 18, un grand conseil s'assembla pour délibérer sur la réponse à faire aux quatre ambassadeurs. Ce conseil était composé des ministres actuels et anciens, des principaux ulémas et des professeurs des grandes mosquées; des hauts fonctionnaires en activité et en non activité, enfin des généraux et colonels qui se trouvaient à Constantinople.

La délibération de cette assemblée solennelle fut des plus animées, sans qu'aucune décision pût être prise ce jour-là. La réunion fut donc renvoyée au lendemain, et c'est dans cette séance qu'il fut arrêté ce qui suit :

La Porte acceptera la note collective des quatre puissances; elle nommera un plénipotentiaire pour traiter de la paix dans une ville autre que Vienne; elle acceptera la déclaration des quatre puissances que l'évacuation des principautés sera considérée comme une condition *sine quâ non* des négociations, et que la guerre ne changera point la situation territoriale de la Turquie. La Porte déclare en même temps qu'elle ne veut pas renouveler les traités qui existaient, avant la guerre, entre elle et la Russie.

L'avant-veille (17) le capitan-pacha avait été destitué et remplacé par Riza-Pacha. La même ordonnance nommait Halil-Pacha ministre sans portefeuille avec entrée au conseil.

La décision du conseil causa une certaine effervescence parmi la population de Constantinople, notamment parmi les softas (étudiants des mosquées), qui se portèrent en masse chez le mufti et aux abords de la Sublime-Porte, demandant le renvoi de Reschid-Pacha. Mais cette échauffourée n'eut pas de suites. On arrêta environ cent cinquante des perturbateurs, et le gouvernement ayant fait afficher le 22 une notification dans laquelle il précisait le sens de la décision prise par le grand conseil, tout rentra dans l'ordre.

Le 31 décembre, Reschid-Pacha adressa une note en réponse à celle qui avait été remise le 12 par les quatre ambassadeurs :

Note de Reschid-Pacha, adressée en réponse aux représentants des quatre puissances, en date du 1er de rébulakhir 1270 (31 *décembre* 1853).

« La note adressée par Votre Excellence, en date du 12 décembre, relative à la paix, et conçue dans le même sens que celles de MM. les représentants de....., a été mise sous les yeux de S. M. I. le sultan.

« Comme les dispositions pacifiques de S. M. l'empereur de Russie ressortent de ces communications collectives; que l'obligation où s'est trouvée la Sublime-Porte de faire la guerre provient uniquement de son désir de sauvegarder ses droits de souveraineté; que l'arrangement proposé n'est pas de nature à porter atteinte à ses droits sacrés de souveraineté; enfin que la considération particulière et l'entière confiance de S. M. le sultan dans les quatre puissances ses augustes alliés le portent à condescendre à leur intention de conclure la paix, la Su-

Digitized by Google

blime-Porte a jugé que l'arangement proposé en dernier lieu était admissible.

« Le premier point des conférences qui auront lieu doit être l'évacuation aussi prompte que possible des principautés de Valachie et de Moldavie.

« Afin de ne pas s'écarter de ses principes de modération et du cercle des conseils de ses alliés, la Sublime-Porte adhérera au renouvellement des traités. Ce point sera le second des conférences. Quant aux priviléges spirituels des communautés non mulsumanes de tous les rites, sujettes de la Sublime-Porte, ces priviléges ayant été octoyés *ab antiquo* par les glorieux ancêtres du sultan, et confirmés récemment par firmans souverains revêtus de l'autographe impérial, la Sublime-Porte considère comme étant de son honnneur de les maintenir à perpétuité.

« Ainsi qu'elle l'a déclaré à plusieurs reprises, la Sublime-Porte n'hésitera pas à manifester aux puissances, comme elle l'a fait lors de la proclamation du *Tanzimat* à la face de l'Europe, son intention franche et constante de conserver à tout jamais les priviléges spirituels des communautés ses sujettes, et dans le cas où quelqu'une d'elles aurait quelque avantage de ce genre de plus que les autres, de ne pas se refuser, dans sa haute équité, d'y faire participer celles qui en témoigneraient le désir, de consentir enfin à établir l'égalité entre elles toutes.

« La Sublime-Porte remettra à chacune des quatre puissances copies de ces ordres, accompagnées d'une note dans le sens susénoncé et sous forme de communication collective; elle n'hésitera pas davantage à les communiquer aussi à la Russie dans la même forme.

« L'arrangement intervenu pour compléter l'accord relatif aux lieux saints et à l'établissement de quelques fondations religieuses à Jérusalem sera définitivement accepté.

« La Sublime-Porte est prête à conclure une paix dans la ligne qui lui est tracée par ses alliés. Aussi, lorsque l'avis lui parviendra que ces bases ont été également acceptées par la cour de la Russie, elle nommera et enverra un plénipotentiaire à la conférence qui sera tenue dans une ville neutre, choisie par les quatre puissances, et à laquelle assisteront leurs plénipotentiaires, afin de régler la question sur les bases susindiquées avec le plénipotentiaire de Russie; c'est alors que sera établi un armistice temporaire et limité.

« Par suite de ses nombreux rapports et de ses relations avec les puissances de l'Europe, la Sublime-Porte a, de toutes les façons, le droit de participer à leur sécurité commune et d'entrer dans le concert européen; il devient dès lors indispensable de compléter et de confirmer dans ce sens le traité de 1841.

« La Sublime-Porte espère avec confiance que les puissances agiront pour atteindre ce but avec leur sollicitude accoutumée.

« On estime que quarante jours suffiront pour transmettre la présente note à Saint-Pétersbourg et en recevoir la réponse. Les quatre puissances sont priées d'employer leurs bons offices à cet effet.

« Le vœu le plus cher de S. M. le sultan est de faire participer, par la

Digitized by Google

complète et stricte application du *Tanzimat*, ses sujets de toutes les classes aux bienfaits de la justice à l'égard de tous, par l'introduction dans le système administratif des améliorations nécessaires.

« S. M. le sultan vient de manifester sa suprême volonté pour que ce point soit l'objet d'une sérieuse attention ; et comme cette mesure doit être accueillie avec satisfaction par les puissances, je m'empresse de vous en informer.

« Constantinople, le 1er de Rébulakhir 1270 (31 décembre 1853).

« Signé : MOUSTAFA RESCHID. »

Pendant cet intervalle, la France et l'Angleterre, averties par le désastre de Sinope, prenaient en commun la résolution de faire entrer leurs flottes dans la mer Noire. Cette résolution fut annoncée officiellement par la circulaire suivante que le ministre des affaires étrangères adressa, sous la date du 30 décembre, aux légations de l'Empereur :

« Paris, le 30 décembre 1853.

« Monsieur,

« Les affaires d'Orient prennent une tournure trop grave pour que je ne veuille pas, au moment même où les circonstances imposent de nouveaux devoirs au gouvernement de Sa Majesté impériale, vous rappeler les efforts que nous n'avons cessé de faire dans le but de prévenir les complications dont l'Europe est si sérieusement menacée.

« La question des lieux saints, mal présentée ou mal comprise, avait excité les alarmes du cabinet de Saint-Pétersbourg ; nous avons essayé de calmer ces inquiétudes par de loyales et complètes explications. Il nous avait paru que, tout en réservant les droits de la Porte, un débat de cette nature gagnerait à être éclairci loin du théâtre où il était né. Notre opinion n'a pas été partagée par la Russie, et M. le prince de Menschikoff a reçu l'ordre de se rendre à Constantinople. Je me bornerai à dire que, si nous avions eu les vues exclusives que l'on nous supposait, que si la revendication de nos anciens et incontestables priviléges n'eût pas été soutenue avec autant de modération, la mission de cet ambassadeur extraordinaire serait tout de suite devenue l'objet d'un conflit que nous avons su éviter.

« L'affaire des sanctuaires de Jérusalem assoupie et, d'après le témoignage de M. le comte de Nesselrode lui-même, réglée d'une manière satisfaisante, une autre difficulté s'est élevée. M. le prince Menschikoff a réclamé des garanties pour le maintien des priviléges de l'Eglise grecque. Le cabinet de Saint-Pétersbourg n'établissait, par aucun fait particulier, que ces priviléges eussent été violés, et la Porte, au contraire, confirmait solennellement les immunités religieuses de ses sujets chrétiens.

« Animé du désir d'apaiser un différend qui, s'il concernait d'un côté les droits souverains du sultan, de l'autre touchait à la conscience de S. M. l'empereur Nicolas, le gouvernement de Sa Majesté impériale, de concert avec celui de Sa Majesté britannique, a recherché avec soin le moyen de concilier les intérêts, à la fois si délicats et si complexes, qui

Digitized by Google

s'y trouvaient engagés. Le cabinet de Saint-Pétersbourg ne peut avoir oublié le zèle et la loyauté que nous avons mis à remplir cette tâche difficile; il ne saurait davantage disconvenir que la résistance de la Porte à accéder à un premier plan de transaction, émané de la conférence de Vienne, n'a pas été la seule cause de notre insuccès.

« Pendant le cours de ces diverses négociations, des faits graves s'étaient produits : une armée russe avait franchi le Pruth et envahi, en pleine paix, deux provinces de l'empire ottoman. Les escadres de France et d'Angleterre avaient dû se rapprocher des Dardanelles, et, dès cette époque, si le gouvernement de Sa Majesté impériale l'eût voulu, ses forces navales auraient mouillé dans les eaux de Constantinople. Cependant, s'il a jugé nécessaire d'établir son droit, ce n'a été en quelque sorte que pour faire ressortir davantage sa modération. La nature des rapports de la Russie avec la Sublime-Porte était devenue trop anormale pour que l'état de guerre ne succédât point à l'état de paix, ou, pour mieux dire, il fallait que les choses reprissent leur véritable nom et que l'agression dont le territoire turc avait été l'objet produisît ses conséquences. Ce changement dans la situation a nécessité un nouveau mouvement de notre escadre, et, à la demande du sultan, le pavillon français a paru dans le Bosphore en même temps que le pavillon britannique.

« Toutefois, monsieur , nous n'avions pas renoncé à l'espoir d'un arrangement, et, d'accord avec l'Autriche et la Prusse, comme déjà nous l'étions avec l'Angleterre, nous poursuivions encore un but pacifique. Des propositions nouvelles, au succès desquelles nous ne cesserons d'employer nos efforts, ont été adressées à la Porte par les représentants des quatre puissances.

« Aucun traité conclu avec la Russie n'interdisait à nos vaisseaux de guerre la navigation de la mer Noire. Le traité du 13 juillet 1841, en fermant en temps de paix les passages des Dardanelles et du Bosphore, réservait au sultan la faculté de les ouvrir en temps de guerre, et du jour où Sa Hautesse nous avait laissé le libre accès des détroits, celui de l'Euxin nous était légalement acquis. Les mêmes motifs qui nous avaient retenus si longtemps dans la baie de Besika arrêtaient notre escadre dans la rade de Beïkos. Le gouvernement de Sa Majesté impériale avait à cœur de témoigner jusqu'au bout des sentiments d'amitié qu'il professe pour la Russie, et de rejeter aux yeux du monde la responsabilité d'une aggravation dans un état de choses que tous ses ménagements n'étaient point parvenus à modifier. Il se plaisait à penser, dailleurs, d'après le contenu de plus récentes dépêches de M. le général de Castelbajac, que le cabinet de Saint-Pétersbourg, satisfait d'une prise de possession qu'il considérait comme un gage, ne prendrait nulle part l'offensive dans la lutte qu'il a si malheureusement commencée avec la Turquie. Il nous paraissait suffire que la présence de notre pavillon dans les eaux de Constantinople attestât notre ferme intention de protéger cette capitale contre un danger soudain, et nous ne voulions pas que son apparition prématurée dans les parages plus rapprochés du territoire russe risquât de passer pour une provocation.

Digitized by Google

« L'état de guerre rendait, sans doute, une collision possible sur mer comme sur terre entre les parties belligérantes: mais nous avions été autorisés à croire que notre réserve serait imitée par la Russie, et que ses amiraux éviteraient avec le même soin que les nôtres les occasions d'une rencontre, en s'abstenant de procéder à des mesures d'agression dans des limites où, si nous avions pu supposer le cabinet de Saint-Pétersbourg animé d'intentions différentes, notre escadre aurait certainement exercé une surveillance plus active.

« L'événement de Sinope, monsieur , s'est donc produit en dehors de toutes nos prévisions, et ce fait déplorable modifie également l'attitude que nous aurions désiré garder.

« L'accord qui s'est opéré récemment à Vienne entre la France, l'Autriche, l'Angleterre et la Prusse, a établi le caractère européen du différend qui existe entre la Russie et la Porte. Les quatre cours ont solennellement reconnu que l'intégrité territoriale de l'empire ottoman était une des conditions de leur équilibre politique. L'occupation de la Moldavie et de la Valachie constitue une première atteinte à cette intégrité, et il n'est pas douteux que les chances de la guerre ne puissent encore l'entamer davantage.

« M. le comte de Nesselrode, il y a quelques mois, représentait comme une compensation nécessaire à ce qu'il appelait dès lors notre *occupation maritime* l'envahissement des principautés du Danube. A notre tour, monsieur , nous croyons qu'il est devenu indispensable de mesurer nous-mêmes l'étendue de la compensation à laquelle nous donnent droit et notre titre de puissance intéressée à l'existence de la Turquie et les positions militaires déjà prises par l'armée russe. Il nous faut un gage qui nous assure le rétablissement de la paix en Orient à des conditions qui ne changent pas la distribution des forces respectives des grands Etats de l'Europe.

« Le gouvernement de Sa Majesté impériale et le gouvernement de Sa Majesté britannique ont, en conséquence, décidé que leurs escadres entreraient dans la mer Noire et combineraient leurs mouvements de façon à empêcher le territoire ou le pavillon ottoman d'être en butte à une nouvelle attaque de la part des forces navales de la Russie.

« MM. les vice-amiraux Hamelin et Dundas vont recevoir l'ordre de communiquer à qui de droit l'objet de leur mission, et nous nous plaisons à espérer que cette démarche loyale préviendra des conflits que nous ne verrions éclater qu'avec le plus vif regret. Le gouvernement de l'empereur, je le répète, n'a qu'un but, celui de contribuer à opérer, à des conditions honorables, un rapprochement entre les parties belligérantes; et, si les circonstances l'obligent à se prémunir contre des éventualités redoutables, il conserve la confiance que le cabinet de Saint-Pétersbourg, qui a donné de si nombreux exemples de sa sagesse, ne voudra pas exposer l'Europe, à peine remise de ses secousses, à des épreuves que la haute raison des souverains a su lui épargner depuis de si longues années.

« Je vous autorise à donner lecture de cette dépêche à M.

« *Signé :* Drouyn-de-Lhuys. »

Digitized by Google

Le 3 janvier, les deux flottes, fortes de trente-cinq navires, dont dix-huit vaisseaux de ligne, entrèrent dans la mer Noire, suivies d'une petite division de cinq bateaux à vapeur ottomans, portant chacune un millier de soldats destinés à l'armée d'Asie. Elles arrivèrent le 11 à Sinope, d'où elles détachèrent une division de navires à vapeur sur Batoun, pour escorter le convoi turc. Celui-ci rentra sans accident à Constantinople, après avoir débarqué les troupes et les autres objets de ravitaillement à Batoun.

Le 4, l'ambassadeur d'Angleterre adressa la circulaire suivante à ses nationaux :

Constantinople, 4 janvier.

« Monsieur, l'escadre de Sa Majesté, composée de dix vaisseaux de ligne, une frégate et sept vapeurs, sous le commandement du vice-amiral Dundas, étant entrée dans la mer Noire, en conséquence de mes instructions, et une puissante escadre française, sous les ordres du vice-amiral Hamelin, agissant de concert avec la nôtre, étant simultanément entrée dans la même mer, je crois devoir vous informer qu'en accomplissant le service qui lui est assigné, le but du vice-amiral Dundas sera de protéger, si c'est possible, les légitimes intérêts de la Turquie sans dissoudre les relations pacifiques qui existent encore entre le gouvernent de Sa Majesté et celui de Russie.

« Je suis, etc. *Signé :* STRATFORD DE REDCLIFFE. »

Le même jour, la frégate à vapeur anglaise, *Retribution*, revint de Sévastopol où elle avait été chargée de porter à l'amiral-gouverneur la communication officielle suivante, au nom des deux ambassadeurs :

« Conformément aux ordres de mon gouvernement, l'escadre anglaise (française), de concert avec celle de France (d'Angleterre), est sur le point de faire son apparition dans la mer Noire. Ce mouvement a pour objet de protéger le territoire ottoman contre toute agression ou acte hostile. J'en informe Votre Excellence afin d'empêcher toute collision tendant à troubler les relations amicales existant entre nos gouvernements, relations que je désire conserver, et que, sans nul doute, Votre Excellence a non moins à cœur de maintenir.

« Je serais, en conséquence, heureux d'apprendre que Votre Excellence, animée de ces dispositions, a jugé utile de donner à l'amiral commandant les forces russes les instructions nécessaires pour prévenir tout incident de nature à troubler la paix.

« *Signé :* REDCLIFFE, BARAGUAY D'HILLIERS. »

A bord de la frégate était un officier français, porteur de la dépêche de son propre ambassadeur. Après avoir accompli sa mission de parlementaire en pénétrant hardiment, malgré le brouillard, dans le port de Sévastopol, *la Retribution* rejoignit bientôt les escadres, et annonça aux amiraux que la flotte russe était sortie. D'après ce rapport, la frégate à vapeur française, *le Descartes*, fut envoyée à la recherche des Russes. A la date des dernières nouvelles, les escadres combinées n'étaient

Digitized by Google

mouillées que sur une ancre, et prêtes à appareiller aux premières nouvelles.

En cas de conflit, il est entendu que c'est M. l'amiral Hamelin qui doit commander en chef. Il a été convenu, règle générale, que dans toute action où se trouveraient des bâtiments des deux nations, ce serait, à égalité de grade, l'officier le plus ancien qui aurait le commandement supérieur.

Voici, d'après les renseignements les plus exacts, la composition des forces navales russes dans la mer Noire :

4	vaisseaux à trois ponts de	120	canons.	360	canons.
11	— de ligne	84	»	924	»
4	frégates	54	»	216	»
2	—	48	»	96	»
3	corvettes	36	»	108	»
4	—	24	»	96	»
2	bricks	22	»	44	»
10	—	18	»	180	»
2	—	14	»	28	»
6	goëlettes	14	»	84	»
8	—	12	»	96	»
Total, 56	navires portant			2,232	canons.

Lorsque l'annonce de l'entrée des flottes dans la mer Noire arriva, le 15, à Saint-Pétersbourg, où elle fut apportée par un courrier du prince Menschikoff, le czar en avait déjà eu avis par une notification présentée, trois jours auparavant, au comte de Nesselrode, par les ambassadeurs de France et d'Angleterre, au nom de leurs gouvernements. Le gouvernement russe n'a pas encore répondu d'une manière officielle à cette notification ; il s'est borné à publier l'avis suivant dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, du 8 (20) janvier :

« Le public est déjà instruit, par les journaux étrangers, de l'ordre donné par la Grande-Bretagne et la France à leurs escadres combinées d'entrer dans la mer Noire. Comme cet ordre n'a été porté ici que verbalement à la connaissance du cabinet impérial, il a cru, avant tout, faire demander, tant à Londres qu'à Paris, des explications catégoriques sur le caractère et l'étendue des mesures que les deux gouvernements y rattachent. Du résultat de ces explications dépendra son attitude ultérieure. »

Les nouvelles du théâtre de la guerre sont favorables aux Turcs. Une suite de combats acharnés ont eu lieu du 7 au 12 janvier dans les environs de Kalafat. Voici les détails les plus complets qui aient été publiés sur cette affaire. Nous les empruntons au *Wanderer* de Vienne :

Krajowa, 11 janvier.

« Le 7 janvier, les Russes ont quitté Citate pour se retirer sur Radowan. Depuis la lutte sanglante avec les soldats des frontières près de Salcea, à la fin du mois de décembre, et à la suite de laquelle ce village a été brûlé, et les femmes, les enfants et les vieillards forcés de se réfu-

Digitized by Google

gier dans la Bulgarie, les soldats-frontières de Citate ont formé un corps de 1,000 hommes et entretenu des relations continuelles entre les deux rives du Danube.

« Les Turcs voulaient élever des fortifications pour marcher vers le nord ou empêcher les opérations des Russes contre Kalafat. Il paraît que les Russes avaient le même projet. C'est ce qui a amené l'affaire sanglante de Citate. Dans la nuit du 6 au 7, les Turcs se sont retirés derrière Citate, où ils ont attiré à eux des renforts qui avaient passé le Danube dans des canots. A l'est de Citate, il y avait donc 3,000 Turcs et le bataillon-frontière valaque, lequel avait demandé la faveur de venger Salcea et de figurer dans la première ligne de bataille, ce qui lui fut accordé. Ce bataillon a été attaqué par les Russes le 7 au matin.

« Appuyé par un bataillon turc et 1,000 cavaliers, et une bonne artillerie, il a résisté une heure entière à l'ennemi. Pendant ce temps, les Turcs, placés derrière Citate, débouchèrent, au nombre de 6,000 hommes, à droite et à gauche. Ils attaquèrent les Russes sur les flancs. Après un combat d'une demi-heure, les Russes furent repoussés sur Radowan.

« Ismaïl-Pacha fit en même temps, au-dessus de Kalafat, un mouvement dans la même direction, c'est-à-dire vers l'est. Les Turcs, qui avaient reçu le 6 des renforts, se retirèrent dans leurs anciennes positions.

« C'est la cause du bruit répandu que les Turcs s'étaient retirés de Citate à Kalafat, et l'on ne pouvait s'expliquer la retraite des Russes dans la journée du 7. Sélim-Pacha commandait, le 6 et le 7, près de Citate. Ismaïl-Pacha observait, de sa position de Manglavit et Muni, la marche du combat.

« Le 8, le combat se renouvela près de Citate, se déploya vers la route de Radowan jusqu'à Kalafat, et dura jusqu'au soir en se développant beaucoup plus que les combats des jours précédents et en se terminant au détriment des Russes. Ce jour-là, 15,000 hommes étaient en ligne des deux côtés. Les Russes ont perdu plusieurs canons ; mais on sait qu'ils n'ont pris aux Turcs, le 6, que trois canons et trois autres qu'ils avaient antérieurement perdus.

« Le combat continua le 9, mais l'acharnement avait diminué. Toutefois, le 10, il se ralluma, et ce jour-là, on envoya au feu les meilleures troupes. Plusieurs divisions allèrent plusieurs fois au combat. Nous venons de recevoir une note écrite au crayon, datée du 10. Elle dit :

« 11 *heures* 1/2. Derrière la ligne de bataille russe, la nouvelle se répand qu'Omer-Pacha aurait paru derrière Krajowa, aux environs du champ de bataille.

« Deux bataillons russes se sont trouvés placés, par une retraite simulée des Turcs, devant trois batteries masquées qui ont décimé leurs rangs d'une manière terrible.

« Le bruit du canon retentit à nos oreilles, et la mêlée est si formidable qu'il est impossible de rien distinguer.

« *Midi*. On est épuisé des deux côtés. Quant à l'apparition d'Omer-Pacha sur le champ de bataille, nous ne pouvons garantir cette nouvelle.

« Voilà tous les détails que nous pouvons vous communiquer. Nous

Digitized by Google

ajouterons que le combat a eu lieu, dans sa plus grande partie, avec l'artillerie et la cavalerie. Ces deux armes dirigeaient les mouvements des masses d'infanterie qui, toutes les fois qu'elles se rencontraient, s'attaquaient à la baïonnette et luttaient corps à corps. Après une bataille si acharnée et si opiniâtre, on conçoit que les pertes aient dû être énormes.

« Nous ne pourrions mieux nous exprimer qu'en disant que l'affaire d'Oltenitza s'est quadruplée pendant le combat de cinq jours près de Citate. Personne ne s'attendait à voir la cavalerie russe, si supérieure, vaincue sur un terrain qui lui était favorable.

« Mais les troupes, des deux côtés, étaient d'ailleurs égales en nombre; seulement, les Turcs avaient la supériorité de l'artillerie. Si nous devions fixer un chiffre des morts et des blessés, des deux côtés, après les cinq jours de combat, il nous faudrait multiplier le nombre 800 par 4. Il a été fait très-peu de prisonniers. On préférait mourir que de se rendre.

« Un témoin oculaire nous écrit à cet égard : « J'ai vu vingt-cinq Turcs irréguliers qui furent cernés et désarmés. Comme ils résistaient encore, on les massacra; mais, bien qu'à terre et blessés, ils employèrent encore leurs poignards pour tuer plusieurs de leurs adversaires.

« Les transports des blessés ne discontinuent pas : il n'y a plus de place pour ces malheureux à Krajowa ni dans les couvents aux environs; on les envoie en partie à Slatina et dans les villages des alentours.

« Des centaines de blessés sont morts, n'ayant pu recevoir à temps les soins que réclamait leur triste situation. Il est difficile de dépeindre l'effroi des habitants de Krajowa durant la bataille. Vainement l'autorité russe avait publié des bulletins tranquillisants; les riches se réfugièrent à Slatina ou dans leurs domaines, et ceux qui restèrent furent souvent effrayés par les cris des *zingari* (bohémiens) : Les Turcs viennent! »

Les journaux de Constantinople, parvenus le 28 à Paris, portent l'effectif des forces turques, dans cette bataille, à 13 bataillons d'infanterie, 3 régiments de cavalerie et 28 pièces de canon.

En Asie, les lettres de Trébisonde, en date du 30 décembre, ne donnent aucune nouvelle du théâtre de la guerre; les neiges ont rendu les communications très-difficiles pour le service postal et impossibles pour les mouvements des armées. —Abdi-Pacha avait été décidément destitué et remplacé par Ahmed-Pacha, chef de l'état-major. — Les nouvelles de l'armée de Sélim-Pacha continuaient à être satisfaisantes. Chefkétil était complétement à l'abri de l'attaque des Russes. Sélim-Pacha réclamait depuis deux mois une division chargée de défendre Batoun, d'appuyer les mouvements de son corps d'armée et de visiter les côtes d'Abasie. Ce but a été rempli par l'envoi des transports turcs à Batoun.

— D'après les dernières nouvelles arrivées de la Perse à Constantinople, on avait l'espoir de conserver la paix avec cette puissance. L'influence russe avait perdu du terrain à Téhéran; le différend qui avait surgi entre le gouvernement du Shah et le chargé d'affaires britannique avait été apaisé. L'ambassadeur ottoman, Ahmed-Vefik efendi, paraissait

Digitized by Google

dans les meilleurs termes avec les ministres persans, et l'ordre venait d'être expédié au corps d'armée, formé sur la frontière russe, de se dissoudre.

— Les correspondances d'Egypte vont jusqu'à la date du 20. Le consul général de France, M. Sabatier, était allé passer quelques jours à Alexandrie. A peine arrivé, il avait reçu la visite de tous les membres du haut commerce européen de la ville, qui se sont empressés de lui renouveler de vive voix l'expression de leur reconnaissance pour l'appui qu'ils avaient trouvé en lui à l'occasion de la prohibition de la sortie des grains.

— Le paquebot *l'Euroias* est complétement perdu; le sauvetage se poursuit avec une grande activité; une grande partie des groups a été recouvrée, mais la plupart des marchandises sont complétement avariées. On espère encore sauver la machine.

— On annonce comme très-prochaine la suppression définitive des quarantaines entre la Syrie, l'Egypte et les autres provinces de l'empire ottoman.

COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE.

Le rapport de mer du capitaine Amiaud de Sauvignon, commandant *le Robuste*, venant de la côte d'Afrique, contient quelques passages qui seront lus avec intérêt :

« A mon départ de la côte, l'expédition française contre les noirs du Grand-Bassam était à peu près terminée. Son résultat a été un traité de paix, des conditions que les noirs n'exécuteront probablement pas, et l'établissement d'un blockhaus dans le fleuve pour en protéger la libre circulation.

« Les Anglais étaient en guerre avec les noirs de Lagos, partisans de l'ancien roi détrôné par eux; un combat avait eu lieu; trois Portugais, anciens négriers, et servant le roi, avaient été tués.

« Tous les Portugais et Brésiliens anciens négriers avaient reçu l'ordre de quitter le pays; on suppose que les Anglais vont occuper ce point, qui est le plus important de la côte pour le commerce d'huile de palme et la commodité de l'embarquement et du débarquement des marchandises.

« Trois hommes du navire *la Sainte-Elisabeth*, en charge à Whydah, avaient enlevé le canot de ce navire et s'étaient dirigés sur Porto-Novo, croyant pouvoir s'y embarquer sur un négrier; le navire était donc presque désarmé et dans l'impossibilité de remplacer ces hommes.

« Une corvette anglaise vint à passer. Le capitaine exposa sa position au commandant qui, malgré sa mission qui l'appelait à Lagos, se mit à la recherche des déserteurs et les prit à Porto-Novo; ne pouvant les ramener lui-même à Whydah, il vint à Lagos avec eux; de là le commodore les transporta à bord de la corvette à vapeur *Polyphemus*, qui fit route tout exprès pour Whydah, ramenant les déserteurs de *la Sainte-Elisabeth*. Ce navire avait fait soixante lieues à la vapeur pour obliger le navire français. »

Digitized by Google

AFRIQUE CENTRALE.

Le dernier courrier d'Afrique a apporté des lettres du 4 novembre du docteur Vogel écrites entre Murzuk et le lac Tsad. Ce voyageur était alors à Tegerry près Bilma, où il séjournait quelques jours pour renouveler les provisions de la caravane avant de traverser un désert aride qui a dix journées de marche. L'hiver était venu. Les orages de sables étaient très-fréquents et tellement épais que le beau-frère du pacha de Murzuk perdit sa route pendant trois jours.

A Gatrone, entre Murzuk et Tegerry, M. Vogel rencontra venant de Bornou la grande caravane composée de 400 ou 500 esclaves, garçons et jeunes filles d'environ douze ans.

En même temps que la caravane, arriva un des fils du sultan de Bornou. Il n'y avait aucune nouvelle du docteur Barth depuis Sakata en août dernier; la guerre était déclarée entre les Fellatahs et les habitants de Bornou, dont le sultan avait envoyé une armée à l'ouest contre Kano, l'une des provinces ennemies les plus importantes. Toute communication était interdite avec le docteur Barth, mais il n'y avait aucune crainte à avoir, car ce hardi voyageur s'était bien fait accueilir des Fellatahs. Son plan était de gagner Tombouctou par Sakata, puis de revenir à Yakoba et de suivre le cours du Chadda.

Tous ces pays sont sous la domination des Fellatahs, dont le sultan est l'ami et le protecteur de M. Barth. Grâce à sa bonne volonté, le docteur pourra facilement gagner le Chadda, le redescendre et rejoindre l'expédition qui doit en remonter le cours et qui partira au printemps prochain.

CHINE.

La ville d'Amoy a été reprise sur les rebelles par les impériaux, le 11 novembre. Cette reprise n'a d'ailleurs été précédée d'aucun engagement sérieux. Le 6 novembre, à la suite de quelques escarmouches, les rebelles commencèrent à embarquer à bord de leur jonques leurs femmes et ce qu'ils avaient de plus précieux.

Le 10, dans la nuit, les principaux insurgés s'embarquèrent. Le lendemain, les impériaux s'approchèrent, au point du jour, de la citadelle avec des échelles pour escalader les murs; mais il ne fut pas besoin d'en venir jusqu'à l'escalade.

Pendant que les impériaux se présentaient à la porte du nord, les rebelles sortaient par la porte du sud, se dirigeant en toute hâte vers le port, dans l'espoir de se réfugier sur leurs navires. Mais leur espoir fut déçu : leurs jonques avaient pris le large, et ils n'eurent pour aller les rejoindre que quelques embarcations insuffisantes pour les recevoir tous. Il y en eut beaucoup de noyés dans le trajet et d'autres tombèrent au pouvoir des impériaux.

D'affreuses cruautés ont suivi la reprise d'Amoy. On estime qu'il a été massacré de 700 à 1,000 individus. Ce sont surtout les bateliers de Canton qui ont montré le plus de férocité.

Le consul anglais s'est interposé avec beaucoup d'humanité pour

Digitized by Google

faire cesser cette boucherie. Sur sa réquisition, les capitaines Fishbourne de l'*Hermès*, et Vansittart du *Bittern*, ont débarqué un détachement de leurs matelots qui ont repoussé les impériaux du port et leur ont repris 400 prisonniers, dont 200 étaient plus ou moins blessés et quelques-uns mortellement.

D'un autre côté les impériaux ont vu échouer toutes les tentatives qu'ils ont faites pour reprendre Shang-haï aux rebelles; ils ont eu, il est vrai, quelques succès sur mer et ont capturé deux navires, achetés tout récemment par les insurgés; mais ils ont été repoussés sur terre et ont subi des pertes sensibles.

Le vapeur de guerre français *le Colbert* est arrivé à Shang-haï le 9 novembre, venant de Hong-kong.

— Des lettres particulières de Shang-haï annoncent que l'amiral russe Poutiatine, arrivé le 22 août à Nangasaki, a immédiatement entamé avec les autorités japonaises des négociations qui duraient encore le 1er septembre. Les navires russes qui ont jeté l'ancre dans le port de Nangasaki sont la frégate *Pallas*, la corvette *Olivontza*, le steamer *Rostock*, et le transport *Prince-Menschikoff*.

TAITI.

On a des nouvelles de Taïti en date du 10 septembre. La situation du pays était très-bonne.

M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, ayant son pavillon à bord de la frégate *la Forte*, avait mouillé sur rade. Le lendemain de son arrivée, il avait reçu la visite de la reine Pomaré, qui était accompagnée de M. le capitaine de vaisseau Page, commissaire du gouvernement aux îles de la Société. Trois jours après, l'amiral était parti sur la corvette à vapeur *le Phoque* pour visiter les différentes villes de l'archipel.

Il y avait sur rade, à la date des dernières dépêches, indépendamment de *la Forte*, la corverte *la Moselle*, les goëlettes, *l'Hydrographe*, *le Tanemana*, *le Kamehameha*, et *la Papeete*, affectées au service des établissements français.

La navigation était toujours très-active. Depuis un mois, le mouvement commercial avait été de vingt-trois navires. Plusieurs s'étaient réparés, tous s'y étaient bien fournis.

Les nouvelles des différents districts de Papara, Papouriri et Tautira, ainsi que des îles Moorea, Maatia, Rimatara, Ana et Anura, étaient très-bonnes, et l'agriculture, bien secondée par l'administration, prenait chaque jour de grands développements.

ALGÉRIE.

Le *Moniteur algérien* du 20 janvier contient un remarquable mémoire de M. L. Cazalas, médecin-major de 1re classe à l'hôpital militaire du dey, sur la mortalité de la population européenne en Algérie. Ce mémoire a été rédigé en réponse à un ouvrage publié à Paris par M. le docteur Boudin qui s'est attaché à démontrer que la race euro-

Digitized by Google

péenne ne peut ni s'acclimater ni se perpétuer en Algérie. M. L. Cazalas, s'appuyant sur les chiffres statistiques, et sur les observations d'hygiène suivies en Algérie même par les médecins coloniaux, a combattu cette opinion, et nous croyons que les preuves accumulées dans son mémoire, rassureront les nombreux émigrants qui se portent aujourd'hui vers nos possessions d'Afrique.

Banque de l'Algérie. — M. le ministre des finances a adressé, le 10 janvier, à S. M. l'empereur, un rapport sur la situation de la banque d'Algérie. Voici les faits constatés dans ce rapport :

Créée en exécution de la loi du 4 août 1851, la banque de l'Algérie a commencé à fonctionner le 1er novembre suivant, et compte aujourd'hui un peu plus de deux années d'existence.

Sur son capital fixé à 3 millions, elle a réalisé une somme de 1,030,000 fr., qui, jusqu'ici, a pu suffire à tous ses besoins. Le trésor est autorisé à lui prêter une somme de 1 million ; sur ce prêt, elle n'a encore réclamé que 200,000 fr.

Dans la première année de son existence, du 1er novembre 1851 au 31 octobre 1852, les valeurs escomptées se sont élevées : en nombre, à 11,906, et en somme, à 8 millions 756,000 fr.

Pendant la seconde année, du 1er novembre 1852 au 31 octobre 1853, elles ont été : en nombre, de 17,369, et en somme, de 13 millions 728,000 fr.

L'augmentation pour la deuxième période est donc : en nombre, de 5,463, et en somme, de 4 millions 972,000 fr.

Les valeurs remises à l'encaissement ont été,

Pour la 1re année :

En nombre, de 13,487 ; en somme de. . . . . 8,382,000 fr.

Pour la 2e année :

En nombre, de 18,289 ; en somme, de. 12,672,000

Augmentation, 5,802 . . . . . 4,290,000 fr.

Pendant la première année, la circulation des billets s'était élevée en moyenne à. . . . . 730,000 fr.

Pendant la seconde, cette moyenne a été de . . . 1,581,000

Différence en faveur de la dernière . . . . . 851,000 fr.

Ainsi, la circulation a plus que doublé d'une année à l'autre ; elle a suivi, de mois en mois, une progression à peu près constante ; elle atteignait, au 15 décembre dernier, le chiffre de 2,221,000 fr. Ce développement rapide n'est pas dû seulement à l'importance croissante des transactions sur la place d'Alger ; il résulte aussi des opérations commerciales entre Européens et indigènes, opérations dont le cercle s'élargit chaque jour. Les renseignements recueillis par l'administration de la banque constatent que les Arabes de l'intérieur acceptent volontiers les billets en paiement des denrées qu'ils livrent au commerce.

Il a été distribué en dividende aux actionnaires, pour la première année, 4 1/3 pour 100 du capital réalisé, et, pour la seconde, un peu plus de 6 1/8, et il a été porté à la réserve, pour les deux années réunies, une somme de 28,000 fr. soit environ 2 2/3 pour 100.

Digitized by Google

Les provinces de l'est et de l'ouest de la colonie, par suite de leur éloignement et de la difficulté des communications, n'ont, jusqu'à ce jour, pris qu'une part restreinte aux avantages de cette utile institution de crédit ; mais le gouvernement a voulu en étendre le bienfait à toutes les parties du territoire, et un décret du 13 août dernier a autorisé la création d'une succursale à Oran. Cette succursale a commencé ses opérations le 1er novembre; tout porte à croire que, par la réunion de ses efforts à ceux de la banque centrale, elle contribuera puissamment au développement de la richesse commerciale de l'Algérie.

— Un brillant succès a justifié les mesures ordonnées par M. le gouneur général et couronné dignement les efforts des colonnes envoyées dans le sud à la poursuite du chérif Mohammed-ben-Abdallah.

Notre khalifa Si-Amza était campé depuis le 20 novembre à Noumrat, en avant et à l'est de Metlili, attendant une occasion favorable de se porter en avant, lorsqu'il reçut la visite de Si-Zoubir. Celui-ci, ainsi que Si-Naïmi, tous deux frères de Si-Hamza, avaient suivi la fortune du chérif et se trouvaient fort embarrassés de la position hostile qu'ils avaient prise à notre égard. Si Zoubir assura notre kalifa de son dévouement et lui annonça la nouvelle de la défection prochaine de Si-Naïmi. Si-Hamza prit alors la résolution de marcher sur Ouergla.

M. le gouverneur, prévenu de ce mouvement dont il apprécia toute l'importance et l'opportunité, prescrivit à MM. les commandants du Barrail et de Niqueux de se porter, le premier à Berryau, le second à Metlili pour appuyer Si-Hamza ou, au besoin, couvrir sa retraite.

Ce dernier, par une marche rapide, arriva à Ngouça, pénétra dans la ville, y plaça son bagage avec une garnison choisie parmi ses fantassins, et s'élança à la poursuite des tribus rebelles auxquelles il enleva de nombreux troupeaux. Mohammed-ben-Abdallah voulut en vain s'opposer à cette vigoureuse offensive, il arriva trop tard à Ngouça et y fut reçu à coups de fusil; jugeant alors le mouvement de Si-Hamza, il se précipita sur ses traces et chercha à l'arrêter dans sa marche. Un combat s'engagea à quatre journées au sud d'Ouergla. La lutte fut longue et se termina par le triomphe de Si-Hamza. Le chérif a pris la fuite en s'enfonçant dans le sud; il a laissé de nombreux cadavres sur le champ de bataille et un butin considérable entre les mains de notre kalifa. Ben-Nacer-ben-Chora, le plus ferme soutien de Mohammed-ben-Abdallah, est grièvement blessé. Si-Hamza, de son côté, a perdu quelques hommes et a été légèrement blessé dans les charges vigoureuses qu'il a conduites,

A la nouvelle de la défaite du chérif, les Mkhadma, Attaba, Chaamba, Harbà, etc., ont amené un cheval de soumission à Si-Hamza, tandis que Ouergla, Rouisset et les bourgades voisines se mettaient entre les mains du vainqueur.

M. le gouverneur général, pour compléter la soumission du sud, l'organiser et lui imprimer sans retard le cachet de l'autorité française, a envoyé sur les lieux M. le colonel Durrieu. De son côté, M. le colonel Desvaux, commandant la subdivision de Bathna, doit aller se placer en avant et au sud de Biskra, observant Tougourt et les oasis voisines, prêt

Digitized by Google

à profiter des conséquences politiques de ces heureux événements sur les populations de l'Oued-R'ir.

— On lit dans *le Moniteur algérien* du 30 décembre :

« Une découverte intéressante vient d'être faite au fort des Vingt-Quatre-Heures. Mardi dernier, vers onze heures du matin, les artilleurs occupés à la démolition du rempart qui regarde la route aperçurent, en enlevant les déblais produits par l'explosion d'une des mines, une excavation occupant le milieu d'un bloc de pisé dans le sens de sa longueur et renfermant un squelette humain visible depuis la région occipitale du crâne jusqu'à l'articulation du tibia avec le fémur : en un mot, sauf le haut de la tête et la partie inférieure des jambes, tout le corps était très-apparent.

« M. Suzoni, capitaine d'artillerie, chargé des travaux de démolition du fort, fut aussitôt prévenu. Un rapide examen lui fit penser qu'il avait sous les yeux les restes du martyr Géronimo, que l'on recherchait depuis le commencement des travaux, et qu'on désespérait de rencontrer, la démolition étant assez près d'être terminée. Il s'empressa de faire avertir Mgr Pavy, évêque d'Alger, de cette heureuse découverte, et le vénérable prélat se hâta d'accourir avec une partie de son clergé. Le préfet et un grand nombre de personnes de l'armée, de l'administration et de la population vinrent aussi visiter le martyr.

« Celui-ci est étendu sur la face, les jambes très-rapprochées l'une de l'autre. La position des os de l'avant-bras et une corde collée encore à l'endroit correspondant aux poignets, sur les parois du véritable moule que le corps de Géronimo s'est fait dans le pisé avant la destruction des parties charnues, tout porte à croire que la victime avait les mains attachées derrière le dos. Il paraît problable, d'après la juxtaposition des os des jambes, que celles-ci étaient liées également.

« Les vêtements, qui consistent en une chemise courte et un haïk ou une gandoura, sont restés collés aux parois du moule où leurs moindres plis et les plus petits détails des tissus se reconnaissent parfaitement. Géronimo, ayant été pris en mai 1569, resta un peu plus de trois mois au bagne d'Alger, jusqu'au 18 septembre de la même année, jour de son glorieux supplice. On lui avait sans doute fait prendre la tenue des esclaves dont Aranda donne la description et qui était des plus simples, puisqu'elle devait être coupée et cousue par l'esclave lui-même, au moyen de cinq aunes d'étoffe grossière que le beylik octroyait à chacun de ses captifs. »

— On lit dans *l'Akhbar :*

« Le projet de chemin de fer d'Alger à Blidah vient d'être envoyé au ministre de la guerre, après avoir été examiné par le conseil colonial de gouvernement qui a émis un avis favorable. Nous espérons que le printemps prochain verra commencer cet important travail, qui doit avoir des conséquences si décisives pour l'avenir de la colonisation. »

JUST ROUVIER.

PARIS. — Imprimerie de POMMERET et MORIAU, 17, quai des Augustins.

Digitized by Google

EMPIRE OTTOMAN.

DE L'ESPRIT PUBLIC DANS LA GRÈCE TURQUE.

On confond souvent à tort les Grecs de Constantinople et de la Turquie avec les Hellènes. Je conviens qu'au premier abord la méprise est facile ; vous retrouvez chez les uns et les autres tous les traits distinctifs de la race, la turbulence, la vanité, la mobilité de l'esprit, l'astuce jointe à la crédulité, une curiosité sans cesse en haleine. Sous ce rapport, les Grecs sont demeurés ce qu'ils étaient il y a deux mille ans. Lisez l'*Anastase* de Thomas Hope, sorte de roman à la façon de *Gil-Blas*, qui renferme la peinture la plus exacte de l'état de la Grèce turque à la fin du 18e siècle, vous ne trouvez rien de changé, ni les noms, ni les lieux, ni les individus. Encore aujourd'hui, cette persistance des objets est une des choses qui frappent le plus le voyageur parmi les sites de la Grèce. A Athènes, j'avais peine à distinguer autour de moi, malgré les indications de mon guide, l'enceinte de l'*Agora*. Mais à voir cette foule qui se pressait aux abords du palais législatif, à entendre les discours des harangueurs de la rue, les récits des faiseurs de nouvelles, les cris, les quolibets, les applaudissements, les acclamations qui partaient en même temps de tous les groupes, j'aurais pu me croire au temps de Démosthène et de Philippe. De même, des hauteurs de l'Acropole, je n'avais qu'à jeter les yeux autour de moi, un peu au loin, je me retrouvais en présence de ces monts aux reflets changeants, de ces flots, de ces promontoires décrits si exactement par les poètes, que rien qu'en les apercevant, il vous arrive souvent de trouver tout à coup le sens de certaines épithètes qui vous avaient paru jusque-là ou oiseuses ou obscures.

Digitized by Google

Tout à l'heure, la rue d'Hermès m'avait offert le spectacle d'une scène d'Aristophane; maintenant le panorama que j'embrassais du haut de l'Acropole me traduisait Homère.

Toutefois il ne faudrait pas outrer ce parallèle. S'il ne se perd jamais entièrement, même chez les races déchues, le type primitif s'altère plus ou moins par l'effet du temps et des circonstances. Voilà pourquoi les Romaïques ne sauraient pas plus se comparer aux Hellènes, que ceux-ci ne doivent être confondus avec les anciens Grecs. Le courage, l'amour de la liberté qui enflamment encore les seconds sont éteints chez les premiers. Il n'y a qu'à se rappeler la guerre de l'indépendance. L'Hétairie avait compté dès l'origine sur un soulèvement général de toutes les provinces grecques. Qu'arriva-t-il cependant? L'Attique et les îles qui l'avoisinent, une partie de la Thessalie et de l'Epire, répondirent seules au signal parti de la Morée. La Thrace, Constantinople, les cités florissantes du littoral asiatique et des îles de l'Archipel ottoman demeurèrent immobiles et dans l'attente. D'où venait cette apathie? Le voisinage et le contact plus immédiat des Turcs? A Smyrne, à Chio, à Candie, la population grecque était trois fois égale en nombre à la population musulmane. Mais cette population n'était plus grecque que de nom; aucune étincelle de patriotisme ne l'animait plus; n'était la ligne profonde de démarcation tracée dès l'origine par la différence des religions, et qui l'avait empêchée de se mêler à ses maîtres, il y a longtemps qu'elle eût cessé d'exister comme race. Enrichie par le commerce et par les affaires, plus attachée à ses jouissances que honteuse de sa servitude, mettant toute sa gloire à duper ses maîtres qui se servaient d'elle en la méprisant, elle rappelait moins les héros de l'ancienne Sparte et de l'ancienne Athènes que les Grecs abâtardis de la Rome impériale.

Digitized by Google

Ceux-ci, en effet, étaient ses véritables ancêtres. Lorsque la nouvelle se fut répandue à Rome que Constantin avait transporté le siége de l'empire sur les rives du Bosphore, dans une cité à moitié grecque, tout cet essaim d'aventuriers et de parasites, dont Juvénal traçait le portrait trois siècles auparavant :

> Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
> Augur, schœnobates, medicus, magus : omnia novit.
> Græculus esuriens, in cœlum, jusseris, ibit.

charlatans, bateleurs, empiriques, grammairiens, rhéteurs, gens de tout métier et de toute condition, s'abattirent comme une nuée d'oiseaux affamés sur la nouvelle capitale. Ce qui restait de mâle, de vivace au sein de la race grecque, les rudes laboureurs, de même que les lettrés, les philosophes véritables, continuèrent à cultiver le sol et la langue de l'antique patrie. Quels fils pouvait-on attendre de semblables pères! Aussi les Grecs du Bas-Empire allèrent-ils se dégradant de plus en plus, jusqu'à ce que le dernier Constantin, disparu dans la mêlée le jour fatal qui vit la chute de son trône, emportât avec lui le dernier lambeau du courage et de l'honneur national.

Depuis lors, dit Gibbon, les Grecs sont restés ce qu'ils étaient lors de la conquête, à l'époque où l'on disait d'eux qu'ils avaient la main paresseuse et la langue active. Le témoignage de Gibbon est confirmé par celui de tous les voyageurs qui, à diverses époques, visitèrent la Grèce turque, Tournefort, Tott, Spon, Whæler, Thornton, etc. Eton est le seul qui ait embrassé avec enthousiasme la défense des Grecs, plusieurs années avant l'insurrection : « Semblables, dit-il, à de nobles coursiers qui rongent leur frein et regimbent au joug, ils n'attendent que le signal pour s'affranchir de la servitude, et s'élancer dans la carrière de la gloire. » Cependant quand il passe à l'énumération des diverses classes de la population, il est curieux d'observer com-

Digitized by Google

ment ses prémisses démentent à chaque instant sa conclusion. Il commence par les Grecs du Fanar, qui ont en général « tous les vices des Turcs du Seraï : trahison, ingratitude, cruauté et cabales sans fin. Ceux qui deviennent vaiwodes (hospodars) de Valachie et de Moldavie sont absolument semblables aux pachas turcs pour leurs exactions. Leur esprit a perdu toute vigueur et leur cœur toute générosité. » Viennent ensuite les marchands et les ordres inférieurs des Grecs de Constantinople, « dont le caractère, à la vérité, n'offre rien de saillant. Ils sont semblables aux autres chrétiens qui trafiquent dans toutes les parties de l'Empire, c'est-à-dire aussi rusés et aussi fripons que les juifs. » Où donc trouve-t-il le patriotisme et le vrai courage? Là où éclata trente ans plus tard la révolte, dans la Morée, chez les montagnards à demi sauvages de l'Albanie et de l'Epire, parmi ces insulaires de l'Archipel, robustes et intrépides, dont les Vénitiens disaient : *Greco buono alla tavola, al mare, al letto, alla spada e targa.*

Il semblait donc que le dernier coup eût été porté par la conquête, et que la race elle-même dût bientôt disparaître. Cependant il n'en a rien été, et non seulement la race grecque a subsisté, nous avons dit ailleurs sous l'empire de quelles causes, mais même elle a pris un développement qui serait, d'après le dire de certains publicistes, incompatible avec la durée de l'empire ottoman. Examimons jusqu'à quel point ces alarmes sont fondées.

Politiquement parlant, la Grèce turque se divise en deux partis : le parti attaché à la Turquie et au maintien de l'état actuel, et le parti du changement, qui veut, ou plutôt qui rêve l'affranchissement de la nation, mais sans être d'accord ni sur l'époque ni sur le but définitif du mouvement.

Le premier est le moins nombreux et se recrute en général parmi les restes de l'ancienne noblesse du Fanar, le haut clergé et les grands dignitaires laïques, enfin les

Digitized by Google

négociants demeurés sujets de la Porte. C'est une erreur de croire, comme on le fait généralement, que le haut clergé dans l'empire ottoman soit attaché de cœur à la Russie. Le clergé, en Turquie comme ailleurs, n'est d'aucun parti que du sien propre. Peu lui importe la puissance qui gouverne, si sa suprématie religieuse et civile demeure intacte. Sous la domination ottomane, le patriarche de Constantinople est non seulement le pasteur de douze millions d'âmes, il est comme le roi de six millions de sujets vis-à-vis desquels il exerce les pouvoirs les plus étendus, levant des impôts, rendant la justice, condamnant ou absolvant, en même temps qu'il lie et délie, ouvrant de la même main les portes du ciel et celles de la prison. De même chaque métropolitain, dans son éparchie, participe dans une mesure plus restreinte, mais au même titre, à la double puissance spirituelle et temporelle du patriarche. Or, supposez le czar à Constantinople, le patriarche œcuménique, le chef de la grande Eglise, le représentant du sultan vis-à-vis du cinquième de ses sujets n'est plus qu'un métropolitain russe sous un titre plus pompeux peut-être que le reste de ses collègues, mais dépendant comme eux du saint synode de Pétersbourg, et recevant les ordres d'un aide-de-camp de l'empereur, colonel de hussards. Il n'y a point d'illusions à se faire là-dessus. On sait trop dans le Fanar comment le czar Pierre, rompant le premier le lien qui rattachait l'Eglise moscovite à l'Eglise-mère de Constantinople, se déclara lui-même chef unique de l'orthodoxie, et comment, depuis cette époque, les malheureux évêques de Russie vivent courbés sous un despotisme qui ne souffre autour de lui que des esclaves, pas même de complices. Voilà pourquoi tout ce qui occupe une fonction élevée dans l'Eglise à Constantinople et dans les provinces, de même que la haute bourgeoisie, adonnée au commerce ou employée dans les bureaux de la Porte, penche ou-

Digitized by Google

vertement vers la Turquie, aux intérêts de laquelle les siens sont étroitement liés.

Au fond, les uns et les autres haïssent les Turcs qui les méprisent. De telles gens la Porte n'a pas grand'-chose à attendre, ni en bien, ni en mal. Ce ne sont pas pour elle des auxiliaires sur qui elle puisse compter; ce ne sont pas non plus des ennemis qu'elle doive craindre. Il suffit d'avoir l'œil sur eux. Ils peuvent trahir dans l'occasion, mais ils ne conspirent pas. Peut-être, si la réforme s'établissait sur une base solide, verrait-on s'adjoindre au parti turc des hommes mus par un mobile plus honorable, qui, comprenant le danger des excitations et des entraînements irréfléchis, se rallieraient franchement à la Turquie pour un temps donné et contribueraient, par leur exemple, à ramener leurs compatriotes. C'est là, je crois, tout ce que l'on peut raisonnablement espérer. Prétendre au-delà, vouloir amener les Grecs à sympathiser, comme nous disons, avec les Turcs, ce serait folie. Les ressentiments sont trop anciens, et les préjugés trop enracinés des deux parts. Il peut y avoir conciliation; fusion, je ne le crois pas.

Le parti opposé à la Turquie est d'accord sur un seul point: l'expulsion des Turcs de l'Europe. Mais les Turcs chassés, on cesse de s'entendre. Les uns rêvent la restauration d'un État romaïque indépendant; les autres verraient sans trop de peine relever le trône impérial de Byzance au profit du czar ou d'un membre de sa famille; d'autres enfin voudraient simplement l'annexion à la Grèce: c'est le parti de l'*hellénisme*.

L'hellénisme, comme le germanisme en Allemagne, est encore à l'état de théorie. Importé dans la Grèce turque par les professeurs d'Athènes, il ne franchit guère le paisible domaine de la science ou le cercle des entretiens familiers. Les savants dans leurs écrits, les professeurs dans leurs cours, les jeunes gens fraîchement sortis des écoles s'en emparent comme d'un texte

Digitized by Google

brillant et propre à l'effet. Mais de là à l'action il y a loin. J'ai causé avec beaucoup de Grecs en Turquie ; j'en ai rencontré un très-petit nombre qui songeassent sérieusement à l'annexion à la Grèce, encore moins qui fussent prêts à seconder un mouvement concerté en vue de ce résultat. Je dois ajouter que ce petit nombre appartenait à la portion la plus éclairée et la plus libérale de la nation ; des littérateurs, des avocats, des médecins, etc. Mais en dehors de ce cercle assez restreint, l'hellénisme, bien que flattant en secret la vanité nationale, compte peu d'adhérents, parce que l'idée de la race, qui lui sert de base, est par sa nature peu accessible aux masses. Essayez de faire entendre au paysan de la Bulgarie ou de la Macédoine que partout où se parle l'idiome grec, là doit être la patrie grecque, c'est à peine s'il comprendra les mots mêmes dont vous vous servirez. D'ailleurs admettons qu'un tel mobile fût assez puissant pour soulever et pour entraîner les masses, qu'est-ce que deux millions d'individus dont se compose la race grecque en Turquie? Car de rallier à soi les Bulgares et les autres populations slaves, il n'y a point à y songer ; telle est l'antipathie que les deux races nourrissent l'une contre l'autre, qu'elles aimeraient mieux périr séparément que de se sauver en commun.

Je ne crois donc pas que l'hellénisme menace sérieusement la domination des Osmanlis en Europe. Les troubles survenus il y a quelques années à l'école de Kouroutchesmè, et à la suite desquels tous les professeurs hellènes furent congédiés, n'étaient en réalité qu'une émeute d'écoliers mécontents de leur directeur. N'est-ce pas d'ailleurs une loi reconnue en politique comme en physique, que la force d'attraction est toujours en raison du volume? Or la Grèce offre trop peu de consistance, son état est trop précaire, son rôle en Orient trop borné, son avenir trop incertain pour qu'elle puisse espérer de rattacher à elle les membres épars de la famille grecque.

Digitized by Google

L'idée, ou ce qu'on appelle le parti russe, est autrement dangereux pour la Turquie. Prenant son point d'appui dans ce qu'il y a de plus vivace aujourd'hui au sein des populations, le fanatisme religieux, basé sur l'instinct plus que sur le raisonnement des masses, comptant pour auxiliaire presque tout le bas clergé, dont l'action sur les populations est d'autant plus efficace qu'il vit confondu avec elles, il s'accroît chaque jour de tous les moyens dont dispose une propagande habile et infatigable. Tandis que l'hellénisme est confiné dans l'enceinte des écoles ou demeure un texte de conversations, l'idée russe ne cesse de cheminer, tantôt sourde, tantôt à découvert: elle s'infiltre au cœur des campagnes, s'établit dans les villes, franchit le seuil des monastères, sème partout, en même temps que l'or et les riches offrandes, ses formulaires, ses catéchismes, le portrait de l'empereur orthodoxe, pêle-mêle avec les images de la *Panhagia* et des saints de la légende. La religion, la cupidité, les anciennes prophéties entretenues avec soin parmi le peuple, le merveilleux si puissant sur l'imagination des Grecs, tous les mobiles réunis conspirent en sa faveur, jusqu'au lointain qui grandit et pare les objets. Une sorte d'impulsion fatale et irrésistible pousse donc les Grecs comme à leur insu entre les bras de la Russie. Tous les yeux, tous les esprits sont tournés vers elle comme vers le point d'où doit venir le sauveur. Seul le haut clergé résiste à l'entraînement général ; mais cette résistance est purement passive et personnelle. Et cependant il y va pour lui non seulement de la perte de sa puissance spirituelle, mais de la suprématie réelle ou affectée de l'Eglise de Constantinople sur toutes les autres Eglises orthodoxes.

Toutefois il ne faudrait pas non plus s'exagérer la portée de ce mouvement. Les Grecs ont les yeux tournés vers la Russie, mais ils ne feront pas un pas au-devant d'elle. Ne vous fiez pas trop à leurs discours. Ils ont la

Digitized by Google

langue prompte et la main paresseuse. A les entendre rappeler à tout propos les exploits de leurs ancêtres, et se répandre en invectives et en lamentations contre la tyrannie des Turcs, on se croirait chaque jour à la veille d'une explosion. Chez eux la conversation est toujours montée sur le ton de l'ode ou de l'élégie ; mais comment démêler dans la bouche d'un Grec la vérité de la fiction? Lui-même y est pris le premier. Des étrangers visitaient il y a quelques années l'île de Mételin : au retour d'une promenade dans la délicieuse vallée qui s'étend au sud de la ville, toute remplie de jardins, de kiosques, de maisons de plaisance, ils rencontrèrent une famille grecque qui prenait le frais sous un platane; ils allèrent s'asseoir auprès d'elle et lièrent conversation. Le chef leur apprit qu'il se nommait Antoniadis ; que des trois femmes présentes, l'une était sa femme et les deux autres ses filles; qu'il avait un fils courtier de commerce à Smyrne; que lui-même tenait une boutique à la ville; que les affaires de son commerce ayant, grâce à Dieu, prospéré, il avait acheté de ses économies une maison de campagne où il venait passer la belle saison. Les étrangers le félicitèrent, et l'un d'eux s'étant récrié sur la beauté du site, il entama aussitôt une tirade contre la tyrannie des Turcs. Des barbares ! semant partout la désolation et la ruine ! Et une terre si riche, si libéralement douée par la nature ! Ce qu'on voyait à présent n'était rien. Il faudrait être là, six semaines plus tard, lorsque ces mêmes campagnes se couvriraient de la foule de ses compatriotes occupés à la récolte des fruits de toute espèce. Et là-dessus, glissant, sans s'en apercevoir de la complainte à l'idylle, il se met à décrire avec beaucoup d'animation la scène dans tous ses détails : les chants des moissonneurs, les blonds épis tombant sous la faucille, le mastic coulant dans des paniers d'osier, les ris des enfants, les agaceries des jeunes filles, les danses en rond à la fin de la journée, rien n'y manquait : c'était une

Digitized by Google

peinture de l'âge d'or. Quand il eut fini, il se leva et invita les *illustres* étrangers à se reposer dans sa maison, distante seulement de quelques centaines de pas. Ils traversèrent un vaste champ de blé que le marchand leur dit être sa propriété, plusieurs vergers entourés de haies de myrtes et remplis des plus beaux arbres, et arrivèrent à l'habitation, à demi cachée par un massif d'orangers; elle était en bois, suivant l'usage, mais spacieuse et commode. On servit le *glyco*, la pipe, le café, et bientôt le marchand, ramené à son thème favori, recommença ses doléances contre la tyrannie des Turcs, sans s'apercevoir de l'étonnement de ses hôtes qui ne pouvaient comprendre cet exemple d'un Grec opprimé.

De tels contrastes se renouvellent à chaque pas sous les yeux du voyageur; aussi doit-il, pour juger sainement des choses, ne pas se borner à écouter, mais voir. Voir et écouter sont deux choses bien différentes quand il s'agit des Grecs. L'erreur où l'on est encore aujourd'hui touchant le véritable état de la Grèce turque tient peut-être en grande partie à l'oubli de cette différence; elle tient aussi à l'opposition des caractères. Le Turc, bienveillant et hospitalier, mais grave et réservé, laissant percer à travers la politesse de ses manières le sentiment intime de sa supériorité, vous frappe d'un certain respect, mais sans attirer votre sympathie. Au contraire, le Grec, loquace, familier, vantard, mêlant la flatterie à la démonstration, vous captive par sa vivacité, l'empressement de son accueil, la grâce et le pittoresque de son langage; il ne vous impose pas, mais il vous amuse, et vous êtes facilement dupe de ses hyperboles par l'air de bonne foi dont il les débite.

C'est principalement parmi la petite bourgeoisie et chez les artisans des villes que se manifeste cet esprit d'opposition et de dénigrement, reste de l'ancien esprit athénien. Ce sont eux qui traitent les Turcs de *chiens* (*schili*), de *fils d'Agar*, et qui s'exaltent mutuellement par le ré-

Digitized by Google

cit mystérieux des prophéties qui annoncent la fin prochaine de la domination des Osmanlis. Mais toute cette exaltation se dissipe d'elle-même dans le vide. Quant aux cultivateurs des campagnes, qui forment la classe la plus nombreuse de la population, ils ne sont pas hostiles systématiquement à la Turquie ; leurs plaintes s'élèvent bien plus contre la mauvaise administration des pachas et la rapacité de leurs propres évêques que contre le gouvernement lui-même. La plupart s'accommoderaient assez du régime actuel, si la Porte prenait un peu plus de soin de la répression des abus. Ils rendent justice les premiers aux vues équitables et aux intentions bienveillantes du sultan. « Ah ! si le sultan le savait ! » répètent-ils souvent. Rien ne serait plus facile pour la Porte que de les maintenir dans l'obéissance en temps ordinaire. Peut-être, si une armée russe était campée sous les murs de Constantinople, parviendrait-on à les soulever. Mais jusque-là ni eux, ni aucun des Grecs ne fera un mouvement. Il n'y a qu'à se rappeler ce qui arriva lors de la campagne de 1829. Les Russes assiégeaient Varna, à cinq jours de marche de Constantinople ; les Grecs furent pendant quatre mois dans l'anxiété la plus vive ; cependant la tranquillité ne fut pas troublée un seul instant dans la capitale ni dans les provinces.

Lorsque le prince Menschikoff débarqua avec tant d'appareil à Constantinople, au commencement de l'année dernière, on s'attendait en Europe, sinon à un soulèvement général, du moins à une démonstration des Grecs en faveur de la Russie. Tout avait été prévu, combiné pour cet effet ; le choix de la personne de l'ambassadeur, la pompe toute militaire de son cortége, le mépris affecté des formes et des convenances diplomatiques dans les premières relations avec la Porte, le bruit répandu des armements de Sébastopol, l'annonce de la flotte moscovite toute prête, disait-on, à pénétrer dans le Bosphore, l'effervescence produite par les dé-

Digitized by Google

mêlés récents soulevés par la question des Lieux-Saints, l'approche des fêtes de Pâques, à l'occasion desquelles on faisait circuler les bruits les plus sinistres et qui rappelaient un sanglant anniversaire, et, plus que toute autre chose, la coïncidence de cette fameuse année 1853, indiquée par toutes les prophéties comme devant, après une période de quatre siècles accomplis, signaler la fin de la domination des Osmanlis en Europe. Cependant qu'arriva-t-il? Quelques groupes de curieux ou de gens apostés stationnèrent pendant plusieurs jours devant l'hôtel du palais de Russie à Péra. Mais tout se borna là; le gros de la nation demeura étranger à cette manifestation, si l'on peut appeler cela une démonstration, et protesta même à plusieurs reprises de sa soumission et de sa fidélité au gouvernement. Les Bulgares seraient plus diposés peut-être à prendre fait et cause pour la Russie, s'il était possible de combiner une action en commun entre eux et les Grecs.

En résumé, la population grecque ou slave en Turquie est hostile instinctivement à la Porte; mais elle ne fera rien d'elle-même pour tenter d'échapper à une domination qui n'a rien d'oppressif ou d'humiliant; qui, tout en laissant subsister des abus, n'est un obstacle à aucune amélioration; qui favorise plutôt qu'elle ne comprime le développement des nationalités, moins par bon vouloir et par calcul que par laisser-aller et par imprévoyance de l'avenir. C'est pourquoi, malgré les doutes et les inquiétudes qui ont été exprimés à cet égard, il n'est guère présumable que, même dans le cas d'un conflit entre la Porte et la Russie, celle-ci fût en droit de compter sur une coopération active de la part des Grecs. D'abord il n'est pas certain qu'ils eussent à gagner beaucoup au changement; puis une fois débarrassés des Turcs, qui sait s'ils ne les regretteraient pas, ne fût-ce que par l'ennui de ne pouvoir plus en dire du mal?

A. Ubicini.

Digitized by Google

COUTUMES DU PAYS ROUMAIN.

UNE DEMANDE EN MARIAGE. — CÉRÉMONIE DE LA NOCE CHEZ LES HABITANTS DES CAMPAGNES[1].

..... Lorsque la jeune fille du village a accueilli sa demande, le jeune homme envoie aussitôt des messagers précédés du joueur de cornemuse qui adresse aux parents l'allocution suivante :

« Les grands-pères et les ancêtres de nos pères, allant à la chasse et parcourant les bois, ont découvert le pays que nous habitons et qui nous procure la jouissance de son miel et de son lait. Or, poussé par cet exemple, l'honorable garçon N* est aussi allé à la chasse, à travers les champs, les bois et les monts, et il a rencontré une biche qui, timide et réservée, a fui sa présence et s'est cachée. Mais nous autres, en suivant ses traces, nous avons été conduits jusqu'à cette maison. Or donc, il faut que vous la remettiez entre nos mains ou que vous nous montriez l'endroit où s'est cachée la biche que nous avons poursuivie avec tant de fatigues et de peines. »

Le joueur de cornemuse déploie alors toutes les ressources de son éloquence, et sème son discours d'autant de métaphores et d'allégories qu'il en peut trouver.

Les parents répondent que celle qu'ils poursuivent

[1] Cette petite scène, entièrement inédite, a été écrite dans l'origine pour M. J. Michelet. L'auteur a bien voulu nous la communiquer.
(*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

n'est pas entrée dans leur maison. Les messagers insistent; alors les parents font venir la bisaïeule de la jeune fille. — Est-ce là celle que vous cherchez? — Non. — La grand'mère vient à son tour. — Peut-être est-ce celle-ci? — Même réponse. Vient la mère. — Non, non, ce n'est pas celle-ci non plus. — Après la mère on fait venir une servante laide, vieille et couverte de haillons. — Eh bien, c'est donc celle-ci que vous cherchez? — Non, non, car notre biche a les cheveux blonds comme l'or et les yeux de l'épervier; ses dents sont comme une rangée de perles, et ses lèvres vermeilles comme une cerise; elle a la taille d'une lionne, son sein est ferme et rond et sa gorge a la blancheur du cygne, ses doigts sont plus délicats que la cire, son visage plus radieux que le soleil et la lune.

Forcés enfin par la menace d'en venir aux armes, les parents amènent leur fille parée aussi richement que possible. On célèbre les fiançailles et la jeune fille rentre dans sa chambre qu'elle ne doit plus quitter que le jour du mariage.

Ce jour-là, si le promis habite un autre village que celui de sa fiancée, il envoie d'avance, pour annoncer sa venue, quelques hommes à cheval que les parents de la jeune fille vont attendre sur la route. Dès qu'ils les voient approcher, ils se précipitent sur eux et les emmènent prisonniers dans leur maison. Aux questions qui leur sont adressées, les prisonniers répondent qu'ils étaient les hérauts envoyés pour déclarer la guerre; que le gros de l'armée est resté en arrière à peu de distance, qu'il s'avance pour prendre d'assaut la forteresse. Les parents s'en vont alors, avec les prisonniers, à la rencontre du promis qui se présente avec une suite plus ou moins nombreuse. Lorsque les deux partis réunis sont arrivés en face de la demeure de la fiancée, ils se livrent tous ensemble à l'exercice de la course qui simule un tournoi. Les cavaliers les mieux montés et qui arrivent

Digitized by Google

les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

Ces exercices finis, tout le monde se rend à l'église. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout sur un tapis où l'on a jeté des pièces de monnaie, témoignant par là le peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque le prêtre dépose sur leur front la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes pour montrer que les jeunes mariés renoncent à tout jamais aux jeux de l'enfance et que des objets plus sérieux occuperont désormais leur vie.

De retour à la maison, un dîner est servi. Les mariés occupent le haut bout de la table; à droite et à gauche se placent les beaux-pères et les témoins. Alors un des frères, ou, en son absence, un des plus proches parents du jeune homme, se lève et lui adresse la parole en ces mots :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du mariage et de la joie; notre père vous accorde une place à sa table et vous marie aujourd'hui en vous unissant à une autre famille. Gardez toujours néanmoins la mémoire de ceux à qui vous devez le jour et conservez toujours votre amour à vos frères. Continuez à demeurer soumis de cœur aux volontés de vos parents afin d'obtenir leur bénédiction. Honorez votre père et songez toujours à ce que votre mère a souffert pour vous ; car ce sont eux qui vous ont donné la vie. Puisse leur bénédiction et celle du Seigneur Dieu vous maintenir toujours dans la joie! Amen. »

Après le repas, quand le jeune homme est sur le point de se retirer avec son épouse, le vatachel[1], qui porte un bâton orné de fleurs et de rubans et se tient derrière

[1] Espèce de substitut-maire.

Digitized by Google

la fiancée, se lève et demande, au nom de celle-ci, pardon à ses parents en ces mots :

« Quand nous nous demandons, honorables parents, quel est le véritable bonheur de la vie, nous trouvons qu'il n'en est pas de plus grand ni de plus solide que celui que nous procurent les enfants. En effet, ce bonheur est, ainsi que le disent les philosophes, *proprium naturæ*, c'est-à-dire un bonheur réel et conforme à la nature ; car ils sont notre sang, ils sont d'autres nous-mêmes. Ce bonheur, la Sainte-Écriture l'atteste aussi : « *Votre femme dans l'intérieur de votre maison sera comme une vigne fertile et abondante; vos enfants, comme de nouveaux plants d'oliviers, environneront votre table.* Vous voilà donc aujourd'hui, vous, honorable père, ainsi que votre épouse, au comble de la joie. Contemplez tous deux le bonheur pur, réel et sans mélange de votre fille, et jouissez de la joie intarissable des parents. Car voici que, d'abord par votre volonté et ensuite par vos bénédictions, votre bien-aimée fille devient, pour toute sa vie, la compagne de notre frère N*. Parvenue à cet âge heureux, votre enfant en quittant votre maison pour aller dans celle que Dieu lui a choisie, doit, de concert avec son compagnon, vous remercier et implorer vos bénédictions ; car la bénédiction des parents est un rempart inébranlable autour de sa maison. Il est temps que votre fille implore votre pardon pour tout ce qu'elle n'a pu faire afin d'accomplir vos volontés et les désirs de ses frères. Que son bon naturel et son âme pure la poussent à vous remercier de la sagesse avec laquelle vous l'avez élevée dans votre maison. Qu'elle s'étonne de ne pouvoir trouver assez de soupirs et de larmes pour implorer son pardon. Qu'elle s'étonne de ne pouvoir trouver assez de douces paroles de reconnaissance pour tous vos soins pleins de tendresse et de bonté paternelle. Aussi en appelle-t-elle de toute son âme à l'inépuisable bonté du Très-Haut, et le prie de faire que vos enfants et les enfants de vos enfants

Digitized by Google

jusqu'à la quatrième génération vous comblent de joie. Elle vous conjure aussi, conjointement avec son mari, de leur conserver votre tendresse à l'avenir. »

Cette allocution terminée, les mariés font leurs adieux et vont baiser la main des parents.

Ceux-ci, les yeux baignés de larmes, répondent à leur tour :

« En vous accordant aujourd'hui, jeune homme, la main de notre bien-aimée fille, nous ne faisons que nous soumettre aux décrets de la divine Providence qui a permis cette union. Et, bien que la plus parfaite bénédiction soit celle du Très-Haut, cependant, de même que nos pères nous ont bénits, de même aujourd'hui nous vous bénissons. Fasse le Seigneur-Dieu qu'en vous unissant il vous affermisse dans l'amour et répande ses bénédictions sur vos têtes. Jeune homme, n'oubliez pas d'observer fidèlement le précepte de l'Eglise : « Tu aimeras ta femme et ne lui causeras point de chagrin, « et tu vivras avec elle dans la paix du Seigneur. » Et toi, notre fille chérie, toi que nous avons élevée dans nos bras, que nous avons entourée de notre amour et de notre sollicitude paternelle, toi que nous avons nourrie du lait de notre tendresse et fortifiée de nos enseignements, voici l'heure de la séparation ; nous accomplissons aujourd'hui un devoir bien doux, mais bien douloureux à la fois, en te laissant arracher de nos bras pour suivre celui que ton cœur a choisi. Vivez en paix ; quant à nous, nous ne cesserons de vous bénir et de prier le Seigneur qu'il vous accorde de longues et heureuses années, qu'il vous dirige dans sa sagesse et vous affermisse dans l'union et l'amour, afin que notre âme se réjouisse de votre bonheur, car vous êtes le seul soutien de notre faiblesse et la seule consolation des douleurs de notre vieillesse. Que le Seigneur-Dieu daigne envoyer aussi ses bénédictions sur vos fils. »

La jeune fille se jette alors dans les bras tremblants

Digitized by Google

de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme; mais les frères de cette dernière se mettent en travers de la porte, la hache à la main — jadis c'était le sabre nu — et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. Sa fiancée monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie des assistants, ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les parents de la fiancée s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et, n'obtenant aucune réponse, ils enfoncent la porte. L'heureux époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse des bras de ses parents; sur le point de franchir le seuil, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Romains, il prend sa femme dans ses bras et l'emporte dans la chambre nuptiale.

J. Voïnesco.

Digitized by Google

DE L'ORIGINE COMMUNE

DES

CHEVAUX ARABES

ET DES CHEVAUX BARBES [1].

Le meilleur bien de l'homme est une pouliche féconde.
(L'Émir Abd-el-Kader.)

I.

Un officier général, qu'un long séjour en Algérie et des études spéciales et approfondies ont familiarisé avec toutes les questions qui se rattachent à l'histoire des indigènes de l'Afrique septentrionale, a publié depuis quelques années, sur les mœurs et coutumes de ces peuples au 19e siècle, une série d'études pleines de remarques ingénieuses et d'intéressantes recherches.

Dans son livre sur les chevaux de Sahara, livre auquel les poétiques réflexions de l'Emir Abd-el-Kader ajoutent un nouveau charme, le général Daumas a dessiné, avec d'habiles et de brillantes couleurs, le cheval des déserts de l'Algérie. Il a cherché à faire apprécier les qualités de ce noble animal de guerre, et il n'hésite pas à exprimer l'opinion : que le cheval barbe d'Afrique et le cheval arabe d'Orient ont une commune origine et doivent être confondus sous une même dénomination.

[1] Voir l'article de la *Revue des Deux-Mondes*, numéro du 15 février dernier, page 854.

Digitized by Google

Une lettre récente de l'Emir Abd-el-Kader, insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, confirme l'opinion de l'honorable général, et la développe par des faits ou des réflexions.

Suivant Abd-el-Kader, « le cheval berbère, loin d'être une dégénérescence du cheval arabe, lui serait au contraire supérieur; il cite comme preuve invincible de cette supériorité ce fait : qu'Amrou-el-Quaïs[1], ancien roi arabe, s'efforça, pour combattre ses ennemis, de se procurer des chevaux berbères, doutant du succès s'il lui fallait se fier aux qualités des chevaux arabes. »

L'Emir ajoute : « que les Berbères occupèrent autrefois la Palestine, d'où ils auraient été chassés par un roi perse; qu'ils émigrèrent vers l'Égypte et de là dans le Mogreb, à la suite, soit du prophète David, soit d'Youscha-ben-Enoun, soit enfin d'Ifricheck, marchant à la conquête de la péninsule africaine. C'est de la Palestine qu'ils auraient tiré ce cheval, qui est devenu, en Afrique, le type du cheval de guerre. »

On sait que l'opinion des auteurs est partagée sur l'origine des Berbères; les uns veulent que cette nation descende des Amalécites et des Kananéens, que les Israélites chassèrent de la Palestine; les autres leur donnent pour ancêtres cinq tribus d'Hémiarites, qui passèrent d'Asie en Afrique, sous la conduite d'Ifrikis,

[1] Amrou-el-Quaïs, fils de Hagre, roi des Arabes de la tribu de Tendah, est un des plus illustres poètes que les arabes aient eus avant le mahométisme; il était auteur de l'un des sept poëmes *moallaquat*, c'est-à-dire suspendus dans le temple de la Mecque, à cause de leur mérite.

(Sur le sens singulier donné au mot moallaquat, on peut voir l'édition de la Moallaquat de Amrou-ben-Keltsoum, publiée en 1819, par M. Kosegarten, ou le journal des savants de mai 1820, page 279; Catalogue de la bibliothèque du baron de Sacy, tome 1er, manuscrits, page 27, et tome 2, poésies, page 336.)

Amrou-el-Quaïs fut un prince très-malheureux, car ses sujets se révoltèrent contre lui, et l'obligèrent à chercher du secours chez les Grecs. Il vivait encore du temps de Mahomet, et fit des satires contre la religion du prophète. (*Bibl. orient. de d'Herbelot.*)

Digitized by Google

fils de Quaïs, fils lui-même de Safi, roi d'Arabie. Sans admettre complétement la valeur des données historiques sur lesquelles Abd-el-Kader s'appuie pour fixer l'époque de la migration des Arabes dans le Mogreb, données que l'Emir a puisées dans des auteurs arabes dont les recherches ethnographiques ne sont le plus souvent, lorsqu'il s'agit de traditions antiques, que d'obscures légendes, on doit admettre avec l'Emir, comme un fait très-probable, que les Arabes de l'Afrique septentrionale se rattachent, quoique d'une manière indirecte, à la grande famille ismaélite des Arabes de Mahomet.

Quand la généalogie des nations est impuissante à nous révéler leur berceau, c'est dans l'étude des mœurs, des goûts et des besoins des divers peuples, qu'il faut chercher les vestiges de leur origine, et les liens qui les unissent entre eux. Nous ne demanderons donc pas aux traditions presque perdues des temps fabuleux, à de vagues hypothèses, la trace de l'ancienne invasion arabe dans le Mogreb, mais nous trouverons la preuve évidente des rapports de parenté originelle qui existent entre les Arabes de l'Occident et ceux de l'Orient, dans l'analogie frappante des mœurs et des habitudes sociales de l'un et l'autre peuple.

La vie nomade, la polygamie, l'amour du cheval, de la guerre et du pillage se retrouvent également dans les deux races ; leurs langues offrent une grande conformité, et, à travers quelques altérations indiquant une antique séparation, elles semblent révéler deux peuples frères. Enfin, le type physique de ces habitants primitifs de l'Afrique, que Carthage et Rome avaient désignés sous le nom de Libyens, trahit lui-même une origine asiatique et probablement arabe. Ces traits de ressemblance entre les Mogrébins et leurs frères venus de l'Est se reproduisent dans la configuration des pays eux-mêmes. Ces plaines sablonneuses du couchant ou

Digitized by Google

mûrit la datte, où des races de chevaux agiles vivent près du chameau patient, c'est l'Arabie encore, mais une Arabie plus fertile et plus heureuse. Aussi, la conquête de l'Afrique dut-elle tenter les fils d'Ismaël, et l'émigration conquérante put-elle se recruter facilement au sein de tribus pauvres et avides [1].

Depuis la conquête de l'Algérie par les Français, dans les rencontres nombreuses et sanglantes de notre armée avec les Arabes, nous avons retrouvé en eux les Numides, tels, au moral comme au physique, que les a dépeints Salluste : « Sains de corps, agiles, résistant à la fatigue, « mais aussi, indépendants, inconstants, amoureux de « sédition et de discordes, n'aspirant qu'à un change- « ment, ne pouvant supporter la paix et l'inaction [2]. » « Dans les combats, nous les avons vus déployer la même tactique, les mêmes ruses de guerre que celles dont se servaient leurs ancêtres contre les Romains. Salluste raconte que, dans la bataille livrée par Métellus à Jugurtha, près du fleuve Muthul, une partie de l'armée numide tombe sur l'extrémité de l'arrière-garde de l'armée romaine et la taille en pièces, pendant que d'autres cavaliers cherchent à entamer les ailes : « Partout, dit l'auteur, « ils nous menacent, ils nous harcellent; de tous côtés « la confusion se met dans nos rangs, et ceux d'entre « les Romains qui, plus résolus, allaient au-devant des « Numides n'étaient pas plus heureux; ils se consu- « maient en une vaine poursuite, et n'y gagnaient qu'à « se faire blesser de loin, sans pouvoir joindre l'ennemi « d'assez près pour le frapper à leur tour. C'est là « l'instruction que Jugurtha avait toujours donnée aux « siens. Lorsqu'un escadron romain s'ébranlait pour les « charger, ils avaient ordre de faire retraite, mais « jamais en troupe, jamais du même côté; ils s'écar- « taient l'un de l'autre le plus loin qu'ils le pouvaient. Par

[1] Tableau des Etablissements français en Algérie.
[2] Salluste, *Guerre de Jugurtha.*

Digitized by Google

« là, lorsque la supériorité du nombre n'avait pu effrayer
« le soldat romain sur le danger de les poursuivre, ils
« revenaient après l'avoir ainsi dispersé, l'envelopper
« par les derrières et par les flancs..... Après une dé-
« route, si l'on excepte les cavaliers attachés à la per-
« sonne du roi, tout le reste l'abandonne : chacun va
« où le caprice le mène ; et ils n'attachent pas de honte
« à cette désertion, tels sont leurs usages.... »

Dans la relation qu'a laissée le chevalier de Villegagnon de l'expédition désastreuse de Charles-Quint contre Alger en 1541, on lit, sur la manière de combattre des Arabes, des détails qui rappellent la page que nous venons de citer de l'écrivain latin.

« Voici, dit Villegagnon, quelle est l'habitude de ces
« guerriers : ils n'en viennent jamais aux mains pour se
« mêler avec nous et combattre de pied ferme ; mais ils
« nous chargent à cheval en petit nombre, et nous
« lancent des flèches pour nous faire quitter nos rangs;
« si nous les abandonnons, pour nous mettre à leur
« poursuite, ils reculent à dessein, et prennent la fuite,
« espérant que nous les poursuivrons avec trop d'ar-
« deur bien loin de nos rangs, car alors ils tournent
« bride et reviennent en grand nombre entourer et
« massacrer nos soldats épars. »

Il suffit de parcourir les annales de nos conquêtes en Algérie, pour reconnaître que ces portraits, quoique tracés à plus de quinze siècles l'un de l'autre, sont encore aujourd'hui de la plus parfaite ressemblance.

La manière de vivre de ces peuples n'a elle-même subi aucune modification depuis Salluste :

« Les Numides, dit-il, ne se nourrissent ordinairement
« que de lait et de la chair des animaux sauvages ; ils ne
« connaissent ni le sel, ni toutes nos sensualités irri-
« tantes. A leur table tout est pour la soif et la faim,
« rien pour le caprice et le luxe [1]. »

[1] Salluste, *Guerre de Jugurtha.*

Digitized by Google

La domination française, après tant de siècles écoulés, a donc retrouvé, tels que les a laissés la domination romaine, ces peuples que le culte religieux des antiques traditions semble vouer à une éternelle immobilité.

Transportés, par suite des vicissitudes de la guerre, de l'orient au couchant, retrouvant, dans les déserts de l'Afrique, le ciel et le sol de leur patrie, les Arabes s'implantèrent sur cette terre nouvelle, sans se dépouiller de leurs instincts belliqueux et sauvages; exposés, comme tout peuple conquérant, à des luttes fréquentes, dans lesquelles « l'agilité les a presque toujours mieux « garantis que leur valeur[1], » il importait à des guerriers éminemment cavaliers de conserver à leurs chevaux une supériorité qui permettait, soit d'attaquer avec audace, soit de « tourner le dos et de s'enfuir avec peu « de pertes, lorsqu'ils se sentaient pressés vigoureuse- « ment par l'ennemi[2]. »

L'instinct de leur propre conservation dut les porter à ne rien négliger de ce qui pouvait assurer le perfectionnement de races chevalines qu'ils avaient amenées avec eux. Déjà, au temps de Jugurtha, la cavalerie numide avait sur celle des Romains une supériorité que ces derniers ne contestaient pas. « Ils pouvaient « (les Numides), dit Salluste, en cas de déroute, se ré- « fugier sur les hauteurs, au lieu de fuir dans la plaine; « leurs chevaux, familiarisés avec cette nature de ter- « rain, s'échappaient facilement à travers les brous- « sailles; les nôtres étaient, à chaque pas, arrêtés par « les difficultés d'un terrain tout nouveau pour eux. »

Si des temps anciens nous passons aux temps modernes, nous trouvons innée au cœur de l'Arabe du Sahara une véritable passion pour le cheval, passion

[1] Salluste, *Guerre de Jugurtha.*
[2] *Ibid.*

Digitized by Google

traditionnelle inspirée par la religion, par les mœurs, par les nécessités de la vie nomade et pastorale. Le livre de M. le général Daumas jette une trop vive lumière sur tout ce qui concourt à développer chez les Arabes algériens l'amour du cheval, pour qu'il reste quelque chose à dire sur ce sujet. Nous nous bornerons à essayer de démontrer que cet amour, ce besoin de la vie à deux, « l'Arabe et son coursier, » se sont conservés aussi vifs, aussi profonds chez l'Arabe de la Syrie et de la Palestine.

Le lecteur qui aura suivi, avec le général Daumas, les Arabes sahariens dans les détails de leur vie primitive, qui aura appris comment ils entendent et pratiquent l'éducation à donner au cheval, et comment ils savent tirer parti de ce précieux animal, le lecteur disons-nous, au moyen des renseignements qui vont suivre et que nous avons empruntés au chevalier d'Arvieux, consul de France en Syrie, au 17e siècle, pourra reconnaître que les Arabes de l'Orient, aussi bien que ceux de l'Occident, savent apprécier tous les mérites du cheval, prodiguer les soins et les égards à ces généreux compagnons de leurs plaisirs et de leurs combats.

En pénétrant dans cette existence à part des peuples nomades, où la nature se manifeste depuis tant de siècles sous ses formes patriarcales les plus simples, nous trouverons, en dépit de cette curiosité qui nous entraîne à remonter sans cesse l'échelle des siècles pour découvrir le commencement des choses, une si complète analogie de mœurs et de coutumes entre les deux races arabes, qu'elle nous révélera, mieux que de vagues et fabuleuses traditions, les rameaux qui rattachent à une souche commune ces peuplades stationnaires.

II.

Il n'est point d'Arabe, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait au moins un cheval. L'habitant du désert se

Digitized by Google

passerait plutôt des choses les plus nécessaires à la vie que d'un cheval pour voyager, pour chercher fortune sur les grands chemins, et pour se soustraire par la fuite à ses ennemis[1].

Un Arabe ne passerait pas pour honnête homme, s'il n'avait une cavale pour monture ; il la considère comme étant plus propre que le cheval à la vie d'aventures[2]. L'expérience lui a appris que les juments résistent mieux que le cheval à la fatigue, à la faim, à la soif; elles sont en général plus douces, moins vicieuses, et donnent tous les ans un poulain que le maître nourrit, si l'élève est beau et de bonne race, afin d'en faire plus tard de l'argent, ou qu'il vend, s'il ne doit pas devenir un bon cheval. Les cavales ne hennissent pas, ce qui est un avantage dans les embuscades dressées pour surprendre l'ennemi ou le passant, et elles ont une telle habitude de vivre les unes avec les autres, qu'elles demeurent quelquefois pendant un jour entier, réunies en grand nombre, sans que la bonne harmonie soit un instant troublée parmi elles.

Les Turcs, au contraire, n'aiment pas les cavales[3] ; ils achètent aux Arabes les chevaux que ceux-ci ne veulent pas conserver pour étalons, et dont ils n'hésitent

[1] L'amour du cheval est passé dans le sang arabe. Ce noble animal est le compagnon d'armes et l'ami du chef de la tente; c'est un des serviteurs de la famille.....

....Avec son cheval, l'Arabe commerce et voyage; il surveille ses nombreux troupeaux; il brille au combat, aux noces, aux fêtes; il fait l'amour, il fait la guerre; l'espace n'est plus rien pour lui..... (*Chevaux du Sahara*, page 41.)

[2] Les Arabes du Sahara disent que le cheval entier a plus de vigueur et court plus vite que la jument.... Cependant les étalons sont rares chez les Sahariens; on n'en trouve guère que chez les gens riches qui ont les moyens de s'en occuper et de les faire garder... La jument, au contraire, exige peu de soins, aussi est-elle la monture ordinaire du Saharien. (*Chev. du Sah.*, page 96.)

[3] Les grands seigneurs aiment les chevaux servant à la reproduction, comme étant plus vigoureux et meilleurs coureurs que les autres. (*Ch. du Sah.*, page 96.)

Digitized by Google

pas à se défaire, afin d'éviter le désordre que la présence des chevaux introduirait dans leurs rangs. Les Arabes sont tous gens qui vont et qui viennent, au gré de leur caprice ou de leurs besoins; leurs chevaux étant entiers, il serait difficile de les gouverner au milieu des juments.

Ils nomment les cavales *serras*, c'est le nom générique des chevaux; et, quant à ceux-ci, ils les désignent sous le nom de *hhussan* [1], qui signifie simplement étrillé, ou un animal susceptible d'être étrillé.

Les Turcs se font un déshonneur de monter des cavales; ils disent que rien n'est plus noble que le cheval; et qu'un cavalier, qui a le monde entier pour horizon et pour patrie, ne doit s'embarrasser d'aucune sorte de femelle, ni de rien de ce qui entraîne avec soi les inconvénients et les tracas du ménage.

Les Arabes sont, en général, peu soucieux de leur propre généalogie [2]; il leur suffit de connaître leur père et leur grand-père; ils ignorent ordinairement les noms de leurs aïeux et l'origine de leur famille; mais ils sont très-curieux de la généalogie de leurs chevaux [3]. Ils ap-

[1] Hussan, equus nobilis et pulcher, imprimis admissarius.
(Fraytag Lex arab.)

[2] Cette opinion peut être exacte en ce qui concerne les Arabes de basse extraction, mais elle n'est pas applicable aux Arabes de qualité, qui attachent, au contraire, une haute importance à conserver la généalogie de leurs ancêtres : Ismaël Albuféda, géographe et historien célèbre, qui vivait en 1300, prenait dans ses écrits les titres et noms ci-après : Almalic-al-Muyad, Amaddin, Albouféda Ismaël, Ebn-Malic-Alafdal-Nouraddin-Aly, Ebn-Iumaladdin-Mahmoud, Ebn-Omar, Ebn-Schahinschah, Ebn-Ayoub, Saleh-Hamah. — C'est-à-dire, le roi aidé de Dieu, l'appui de la religion, le père du rachat, Ismaël, fils du très-excellent roi, lumière de la foi, Ali, fils de Mahmoud, beauté de la religion, fils d'Omar, fils de Schanischa, *l'empereur des empereurs*, fils de Yacoub, sultan de Hamah. (A. L.)

[3] Beaucoup d'Arabes ont des tables généalogiques dans lesquelles ils font constater et confirmer par des témoignages, faisant foi en justice, la naissance du poulain; de sorte que, lorsqu'un propriétaire veut vendre un cheval, il n'a qu'à produire sa table généalogique pour prouver à l'acheteur qu'il ne le trompe pas..... (*Ch. du Sah.*, page 188.)

Abd-el-Kader ne partage pas complétement, à l'égard des généalogies

Digitized by Google

pellent *kehhilan* ceux de noble race; *aâtiq* ceux de race ancienne, mais dégénérée. Quant aux chevaux qui n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre de ces deux catégories, ils sont *guidich*, comme nous dirions : cheval de bât, ou, par mépris, une rosse. On a ces derniers à fort bon marché; les chevaux de la deuxième catégorie, *aâtiq*, se vendent plus cher, bien que le vendeur ne soit tenu, à leur égard, à aucune justification d'origine. Ce n'est pas cependant que, parmi les chevaux *aâtiq*, les connaisseurs ne puissent trouver des bêtes aussi belles, aussi bonnes, aussi estimées que parmi les chevaux de race noble.

Les Arabes ne font jamais couvrir les cavales de pur sang que par un étalon d'aussi noble race[1]; ils connaissent, en général, l'origine de tous les chevaux qui sont soit chez eux, soit chez leurs voisins, et ils savent en particulier le nom, le surnom, le poil et les marques de tous leurs chevaux et de toutes leurs cavales. Quand ils n'ont pas de nobles étalons, ils en empruntent, moyennant quelque argent, chez leurs voisins, afin de faire couvrir les juments[2]. La monte se fait en présence de té-

des chevaux, l'opinion émise par l'honorable général Daumas; « Sachez, « dit-il, que les gens du Sahara algérien, pas plus que ceux du Tell, ne « s'occupent de registres pour établir la filiation de leurs chevaux. La « notoriété leur suffit; car la généalogie de leurs chevaux de race est « connue de tous, comme celle de leurs maîtres. J'ai entendu dire que « quelques familles avaient de ces généalogies écrites, mais je ne pour- « rais les citer. Ces livres sont en usage dans l'Orient... (*Observ. d'Abd.*, *Ch. du Sah.*, page 445.)

[1] Exigeants pour la jument, les Arabes se montrent en outre très-difficiles sur le choix de l'étalon. Il n'est pas rare de les entendre dire : Choissez l'étalon et choisissez-le encore; car les produits ressemblent toujours plus à leur père qu'à leur mère. — Souvenez-vous que la jument n'est qu'un sac : vous en retirerez de l'or si vous y avez mis de l'or, et vous n'en retirerez que du cuivre si vous n'y avez mis que du cuivre. (*Ch. du Sah.*, page 79.)

[2] L'Arabe prête l'étalon gratuitement et ne le loue jamais, bien que la loi le permette; l'usage leur défend ce commerce tout à fait contraire la générosité..... Bien que l'Arabe donne l'étalon gratuitement, ce-

Digitized by Google

moins ; il en est dressé un certificat scellé et signé par-devant le secrétaire de l'Emir, ou quelque autre fonctionnaire public ; dans cet acte, les noms du père et de la mère et la filiation de l'un et de l'autre, sont régulièrement établis.

On appelle encore des témoins quand la cavale a pouliné, et, dans un nouvel acte dressé à cette occasion, on décrit le sexe, la figure, le poil et les marques particulières du poulain, ainsi que la date de sa naissance.

Lorsque le cheval est vendu, son acte de naissance est remis à l'acquéreur. Ce sont ces constatations officielles de la filiation qui donnent aux chevaux un prix aussi élevé. Le moindre cheval de noble extraction ne se vend pas moins de 500 écus, à payer comptant, ou à échanger contre des bestiaux, selon que les conditions du marché ont été réglées à l'avance.

L'émir Turabey [1] avait une cavale qu'il ne voulut pas donner pour 5,000 écus [2], parce qu'elle avait marché pendant trois jours et pendant trois nuits sans manger ni boire [3]. Par cette marche forcée, elle avait sauvé son maître des mains des ennemis qui le poursuivaient.

pendant il ne le prête pas au premier venu ; le solliciteur est obligé d'employer l'intercession de gens inspirant du respect.....

Il serait honteux d'offrir ou d'accepter de l'argent ; on se ferait appeler marchand d'amour du cheval... (*Ch. du Sah.*, page 81, 95.)

[1] Méhémet, fils de Turabey, prince ou chef des Arabes du Mont-Carmel en 1664. C'est auprès de cet émir que le chevalier d'Arvieux fut envoyé par Louis XIV, pour faire rétablir les religieux carmes déchaussés dans leur ancienne résidence du Mont-Carmel, d'où ils avaient été chassés par les Arabes. Sa mission fut couronnée de succès.

[2] J'ai vu chez les Amaza, tribu qui s'étend depuis Bagdad jusqu'à la Syrie, des chevaux tellement hors de prix, qu'il devient presque impossible de les acheter et de les payer comptant. Ces chevaux sont ordinairement vendus à de hauts personnages, ou à de grands négociants qui soldent en 30 ou 40 échéances, d'un an chacune, le prix presque fabuleux d'un pareil cheval..... (*Ch. du Sah.*, page 188.)

[3] Le général Daumas cite, d'après un Arabe de la tribu des Arbaâ, le fait d'une jument nommée Mordjana, qui a parcouru avec son cavalier 80 lieues en 24 heures, n'ayant mangé que des feuilles de palmier nain, et bu qu'une seule fois, à moitié chemin... (*Ch. du Sah.*, page 68.)

Digitized by Google

Il n'y avait effectivement rien de plus beau que cette cavale; sa taille, son port, sa robe, ses marques[1], sa douceur, sa force et sa vitesse, ne laissaient rien à désirer. Quand elle n'était ni sellée, ni bridée, on ne lui mettait point d'entraves; elle entrait dans toutes les tentes accompagnée de sa jeune pouliche, et allait ainsi visiter tous ceux qui avaient coutume de lui donner quelque friandise et de lui faire des caresses. Elle passait souvent par-dessus les enfants couchés sous les tentes, et regardait longtemps où elle mettrait ses pieds pour entrer ou sortir, afin de ne pas leur faire de mal.

Toutefois, il y a peu de cavales d'un prix aussi élevé que celui que l'émir Turabey attribuait à sa jument; mais on en rencontre un grand nombre d'une valeur de 1,000, 1,200, 1,600 et 2,000 écus[2]; et comme il y a de grands profits à faire par l'élève des poulains, les possesseurs de juments précieuses s'associent avec d'autres Arabes[3]; il est fait une estimation de l'animal mis en société, et le propriétaire primitif prélève sa part du prix de l'estimation, à raison de 300 ou 400 écus par jambe de la cavale. Telle est la manière de traiter. — Les Arabes qui

[1] Les Arabes de l'Algérie, comme ceux de l'Orient, attachent une très-grande importance aux marques particulières dont les chevaux sont ornés et à la place qu'elles occupent sur la robe de l'animal; ils sont, à cet égard, imbus d'idées superstitieuses très-enracinées dans leur esprit. (A. L.)

[2] Dans le Sahara, les chevaux renommés par leur sang et leur vitesse, se vendent bien et se vendent cher.

[3] Il n'est pas rare de voir des Arabes acheter des chevaux de moitié. Voici les conditions les plus ordinaires de ces sortes de marchés : Un Arabe vend une jument à un autre 100 douros, par exemple; il n'en reçoit que 50 douros, et entre lui-même dans le marché pour les 50 autres. L'acheteur monte la jument, s'en sert pour son usage... et la fait couvrir... Si la jument met bas un poulain, celui-ci est élevé jusqu'à l'âge d'un an; il est alors vendu, et l'argent qui en provient est partagé également..... Si la jument a produit une pouliche, à l'âge d'un an, celle-ci est estimée; le vendeur a le droit de choisir la mère ou la fille, en recevant ou en rendant le surplus de l'estimation... (*Ch. du Sah.*, pages 180, 181.)

Digitized by Google

ne sont pas assez riches pour acquérir une jument de prix se réunissent à deux, à trois ou à quatre, et en achètent une ; celui qui la garde et s'en sert est obligé de la nourrir ; quand elle a pouliné, aussitôt que le poulain est en état d'être vendu, on cherche un acquéreur, et le prix reçu est partagé entre les coassociés.

Un marchand de Marseille résidant à Rama [1] était en société avec l'Arabe Abrahim-Abou-Vouassès pour une cavale de pur sang, nommée *Touysse* ; elle était noble, belle, jeune, et valait 1,200 écus. Sa généalogie relatant sa filiation et tous ses quartiers de noblesse de père et de mère, remontait à 500 ans, le tout constaté par actes publics bien authentiques.

Abrahim allait souvent à Rama pour visiter cette cavale qu'il aimait beaucoup. A sa vue, il pleurait de tendresse. Il l'embrassait en la caressant, lui essuyait les yeux avec un mouchoir, lui frottait les flancs avec les manches de sa chemise [2], lui donnait mille bénédictions durant les heures entières qu'il passait à lui adresser la parole : « Mes yeux, lui disait-il, mon âme, mon cœur ! « faut-il que je sois assez malheureux pour t'avoir vendue « à un autre maître, et pour ne pouvoir pas te garder « avec moi ! Je suis pauvre, ma gazelle ! tu le sais bien, « ma mignonne ; je t'ai élevée dans ma maison, tout « comme ma fille, je ne t'ai jamais ni battue ni gron- « dée, je t'ai caressée de mon mieux. Dieu te conserve, « ma bien-aimée ! tu es belle, tu es douce, tu es ai-

[1] Rama ou plutôt Rhamlah, aujourd'hui Rhamlé, ville de Palestine à une journée de Jérusalem ; c'est près de cette ville que fut enterré le fabuliste arabe Lokman, surnommé le Sage. (A. L.)

[1] En passant devant un cheval, le prophète se mit à lui frotter la figure avec la manche de son vêtement, en disant : « Dieu a été en colère contre moi à cause des chevaux. (*Ch. du Sah.*, page 161.)

..... Le bonheur est attaché au toupet des chevaux, et c'est à cause d'eux que leurs propriétaires peuvent compter sur le secours de Dieu ; aussi devez-vous essuyer leur toupet avec vos mains. (*Observ. d'Abd.*, *Ch. du Sah.*, page 161.)

Digitized by Google

« mable; Dieu te préserve du mauvais œil!!! Après « mille autres discours, il l'embrassait encore, lui bai- « sait les yeux et sortait à reculons, en lui envoyant de « tendres adieux.

Ce fait rappelle celui d'un Arabe de Tunis qui, après avoir vendu à un envoyé du roi de France [1] une cavale achetée pour les haras royaux, ne voulut pas la livrer. Quand il eut mis l'argent dans un sac, il jeta les yeux sur la jument, et se prit à pleurer. « Sera-t-il possible, « dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec « tant de soins, je te livre, pour ta récompense, en « esclavage chez les Francs! Non! je n'en ferai rien, ma « mignonne. » Après avoir dit ces mots, il rejeta sur une table l'argent qu'il avait reçu et ramena la jument chez lui.

Comme les Arabes n'ont qu'une seule tente pour habitation, elle leur sert aussi d'écurie [2]; l'homme, la femme, les enfants, la cavale, le poulain, s'y retirent vers le soir, et s'y couchent pêle-mêle, les uns parmi les autres. On y voit les petits enfants endormis, étendus sur les flancs ou sur le col des cavales ou des poulains, sans que ces bons animaux s'en défendent; on dirait qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire mal. Les chevaux sont tellement accoutumés à vivre dans cette familiarité avec les enfants, qu'ils souffrent d'eux toute sorte de badinage [3].

Les Arabes ne battent jamais leurs cavales, ils les traitent doucement, leur parlent et leur adressent une

[1] Louis XIV.

[2] Quand il fait froid, ou très-chaud, on fait entrer les chevaux dans la tente. (*Ch. du Sah.*, page 163.)

[3] Le poulain suit sa mère au pâturage... le soir il revient coucher auprès de la tente de son maître; là il est pour toute la famille l'objet des plus grands soins; les femmes et les enfants jouent avec lui, lui donnent du kouscoussou, de la farine, etc... Ce contact de tous les jours prépare cette docilité qu'on admire chez tous les chevaux arabes..... (*Ch. du Sah.*, page 98.)

Digitized by Google

foule de raisonnements. Ils en prennent le plus grand soin. Ils les laissent toujours aller au pas [1], ne les piquent jamais sans nécessité avec l'éperon. Aussi dès que ces nobles bêtes se sentent presser le ventre avec le coin de l'étrier, elles partent comme un trait et franchissent l'espace avec une telle vitesse, qu'il faut que le cavalier ait la tête solide pour résister à l'action de l'air, violemment agité. Les cavales sautent les ruisseaux et les fossés avec autant de légèreté que des gazelles ; et si, au moment où elles franchissent un obstacle, le cavalier vient à tomber, elles s'arrêtent court, et lui donnent le temps de se relever et de se remettre en selle.

Les chevaux des Arabes sont en général d'une taille médiocre, dégagés, et plutôt maigres que gras [2]. On les panse soir et matin, fort soigneusement, au moyen de grandes étrilles dont on se sert avec les deux mains [3]; après cette première opération, on les frotte avec un bouchon de paille et une époussette de laine jusqu'à ce qu'il ne reste pas la moindre souillure sur leurs robes. On leur lave les jambes, la crinière et la queue, que les Arabes laissent croître dans toute sa longueur, et qu'ils ne peignent que rarement pour ne pas briser les crins. — On ne donne aux chevaux aucune nourriture pen-

[1] A la guerre nous ne voulons que le pas et le galop; si nous ne sommes pas pressés, le pas nous suffit; si nous sommes en danger, le galop sauve nos têtes... (*Ch. du Sah.*, page 115.)

[2] Abd-el-Kader définit ainsi les qualités qui font la force du cheval du Sahara : les extrémités fines et sèches, le ventre resserré et les côtes nues. (*Ch. du Sah.*, page 153.)

[3] On ne connaît pas le pansage dans le Sahara. — On essuie seulement les chevaux avec des chiffons de laine. Lorsqu'il fait chaud, et qu'on en a la facilité, on les lave matin et soir... (*Ibid.*, page 154.)

Abd-el-Kader a ajouté : Dans le désert on ne connaît pas l'étrille, mais on nettoie les chevaux avec la musette qui est en crin, et on les lave souvent quand le temps le permet. (Page 162.) Ce renseignement paraît plus satisfaisant que celui qui fait l'objet de la note précédente. — Essuyer les chevaux avec des chiffons de laine, c'est opérer une sorte de pansage. (A. L.)

Digitized by Google

dant toute la durée du jour [1], mais on leur présente à boire deux ou trois fois. Le soir, au coucher du soleil, on leur donne un demi-boisseau d'orge bien nette, dans un sac qu'on leur suspend à la tête comme un licou ; ils mangent pendant la nuit, on ne retire la musette que le lendemain au matin, afin que les chevaux achèvent de manger ce qu'ils y auraient laissé.

Tous les soirs, on fait la litière avec leur propre fumier, après qu'il a été desséché au soleil et brisé entre les mains ; les Arabes considèrent le fumier comme un préservatif contre la malignité des humeurs et le farcin. On l'amoncèle dès le matin, et pendant les grandes chaleurs de l'été, on l'arrose avec de l'eau fraîche, afin qu'il ne s'échauffe pas et n'engendre pas de corruption. Les Arabes mettent leurs chevaux au vert au mois de mars, quand l'herbe est convenablement poussée [2] ; c'est à cette époque qu'ils font saillir les juments [3]. Pendant tout le temps de la gestation, elles ne mangent ni herbe, ni foin ; on ne leur donne de la paille que pour les échauffer, quand elles ont été quelque temps sans avoir envie de boire ; l'orge seule est toute leur nourriture.

On coupe les crins aux poulains dès qu'ils ont un an, ou dix-huit mois, afin que la crinière et la queue deviennent plus belles. A deux ans, ou deux ans et demi

[1] Il est rare qu'on donne à manger le matin. Le cheval marche avec la nourriture de la veille et non avec celle du jour.

Le meilleur moment pour donner l'orge est le soir ; excepté en route, il n'y a aucun profit à en donner le matin. On dit à cet égard : La nourriture du matin s'en va au fumier, mais celle du soir passe à la croupe. (*Chev. du Sah.*, pages 149 et 153.)

[2] Dans la première zone du Sahara, au printemps, on envoie les chevaux dans les pâturages qui, à cette époque, sont abondants en herbes succulentes et odoriférantes... (*Ch. du Sah.*, page 147.)

[3] On donne l'étalon à la jument dans les premiers jours du printemps, afin que le poulain ait au moins deux saisons devant lui pour prendre la force qui lui permettra de supporter les rigueurs de l'hiver. (*Ch. du Sah.* page 82.)

Digitized by Google

au plus tard, on commence à les monter [1]; jusque-là on s'abstient de les attacher ; mais une fois qu'on les a montés, on les tient sellés et bridés, depuis le matin jusqu'au soir, devant l'ouverture de la tente; on les accoutume si bien à voir la lance, que quand elle est une fois fichée en terre, et qu'on les a placés auprès d'elle, ils ne s'éloignent pas, bien qu'ils ne soient pas entravés ; ils tournent autour de cette lance, sans la perdre de vue [2].

Les chevaux arabes sont rarement malades; leurs maîtres, bons écuyers ,connaissent les maladies et tout ce qui est nécessaire pour les traiter et les guérir ; ils n'ont besoin de maréchaux que pour forger des fers [3]; ces fers sont d'un métal doux et souple [4], battus à

[1] Les Arabes du Sahara font monter le poulain à 18 ou 20 mois par un enfant; à 24 ou 27 mois on commence à le brider et à le seller; le poulain est arrivé à 30 mois, le cavalier le monte alors..... (*Ch. du Sah.*, page 105.)

[2] C'est encore vers l'âge de 30 mois qu'on apprend au poulain à ne pas bouger de la place où on lui a passé les rênes par-dessus la tête, pour les laisser traîner par terre. Il arrive à rester comme un terme à l'endroit où il a été laissé, et il attend son maître des journées entières... (*Ch. du Sah.*, page 105.)

[3] J'ai été frappé de l'esprit d'observation dont les Arabes font preuve pour ce qui concerne les tares des membres, et de la simplicité des moyens curatifs auxquels ils ont recours pour les guérir. Mais il n'en est pas de même pour les maladies internes; leur ignorance de l'anatomie et des différentes fonctions vitales leur fait croire à une foule de causes imaginaires et faire usage des moyens de traitement que repousse la science. — Lettre de M. Riquet, vétérinaire principal, à M. le général Daumas. (*Ch. du Sah.*, page 211.)

Pour ce qui est de connaître les maladies des chevaux et la manière de les traiter, il y a des vétérinaires, tant dans le Sahara que dans le Tell, en fort grande réputation. Il est bien rare qu'une tribu, même petite, n'en possède pas un ou deux.... (*Observ. d'Abd-el-kader*, *Ch. du Sah.*, page 211.)

Les Arabes sahariens paraissent avoir acquis, en médecine vétérinaire, des connaissances que ne possédaient pas les Arabes de Syrie. (A. L.)

[4] Contrairement à l'opinion admise, les Arabes Sahara ferrent généralement leurs chevaux, soit des deux pieds de devant, soit des quatre pieds, suivant la nature du terrain qu'ils habitent.....

La ferrure est très-légère, d'un fer doux et liant..... (*Ch. du Sah.*, page 190 et 195.)

Digitized by Google

froid, et toujours plus courts de la largeur de deux doigts que la corne du pied ; on rogne sur le devant du sabot tout ce qui excède le fer[1], de peur qu'un trop grand développement de la corne ne gêne les chevaux pour courir.

Les Arabes et les Turcs ont une grande foi dans les écritures superstitieuses[2], et dans certaines prières qui préservent, selon eux, de plusieurs accidents. Ils écrivent ces talismans ou amulettes sur un papier qu'ils plient en forme de triangle ; ils le recouvrent d'un petit sac de cuir de même forme, et le passent au cou de leurs chevaux. Ils attribuent également à ces talismans la vertu de préserver du mauvais œil, ou de l'œil de l'envie[3]; il n'y a pas en français d'expression pour rendre très-exactement ce que les Arabes entendent par l'œil de l'envie; le *céouciéami* des Provençaux se rapproche assez de l'idée que les Arabes veulent exprimer.

Ils pendent aussi au cou des chevaux des défenses de sanglier réunies en forme de croissant par un cercle d'argent auquel est attaché un anneau[4]; c'est un pré-

[1] On ne pare pas les pieds, on ne les raccourcit pas non plus; la corne du cheval pousse librement; le terrain fort pierreux et le travail incessant suffisent à l'user naturellement à mesure qu'elle pousse et dépasse le fer. On ne sent la nécessité de parer les pieds que quand les chevaux ont été longtemps attachés devant la tente, sans travailler. (*Ch. du Sah.*, page 196.)

A cet égard, la méthode des Sahariens diffère de celle usitée chez les Syriens. (A. L.)

[2] Peu de temps après la naissance du poulain, on lui met au cou des amulettes, des talismans... Ces talismans sont des sachets de cuir renfermant des paroles tirées des livres saints, ayant surtout pour objet de préserver l'animal du mauvais œil... (*Ch. du Sah.*, page 90.)

[3] Voici ce que les Arabes entendent par le mauvais œil : Quelqu'un vient vous dire : Oh! le beau cheval! — Oh! la belle jument que vous avez là! Craignez tout de lui, car il n'a parlé que par envie; s'il l'eût fait avec bienveillance, il n'eût manqué d'ajouter : Que Dieu vous protége et vous accorde sa bénédiction ! Ce mauvais œil, cependant, n'appartient pas à tout le monde. (*Ch. du Sah.*, page 50.)

[4] Ils ornent ordinairement leurs chevaux de dents de lion, de sanglier ou de talismans qui leur pendent au cou au moyen de cordons de soie, et de laine. (*Ch. du Sah.*, page 206.)

Digitized by Google

servatif contre le farcin. C'est dans le même but que les Turcs entretiennent dans leurs écuries des marcassins ou des boucs, qui absorbent, disent-ils, tout le mauvais air [1].

Il y a des chevaux arabes qui aiment tant à sentir la fumée du tabac, qu'ils courent après ceux à qui ils voient une pipe allumée : quand on leur souffle au nez de cette fumée, après l'avoir aspirée, ils lèvent la tête, plissent la lèvre supérieure, et montrent les dents, ainsi qu'ils ont coutume de faire lorsqu'ils ont flairé les émanations de quelque cavale. On voit en même temps l'eau couler de leurs yeux et de leurs naseaux. L'instinct qui porte ces animaux à rechercher la fumée de tabac peut faire supposer qu'elle leur est salutaire.

Il y a des chevaux qui, quand ils sont attachés pendant le jour, hochent continuellement la tête; les Mahométans croient que lorsque ces animaux font ce mouvement d'une manière continue, ils lisent ; car ils supposent que les chevaux, étant nobles et généreux, sont également doués de l'intelligence de la religion musulmane, et que Mahomet a attiré sur eux les bénédictions de Dieu. Ils pensent que le Créateur a attribué à ces bêtes une capacité occulte pour lire et pour réciter tous les jours quelques versets du Coran; telle est l'explication que donnent de l'infirmité dont certains chevaux sont affectés, des fanatiques toujours disposés à prêter un caractère mystérieux aux effets dont ils ne comprennent pas les causes.

Dès qu'un cheval a sailli une cavale, les Arabes jettent promptement de l'eau froide sur la croupe de la femelle, et, en même temps, un homme tenant l'étalon par le licou lui fait faire en caracolant deux ou trois tours auprès de la cavale, afin qu'au moment de la conception,

[1] Cet usage existe dans quelques provinces de France, et notamment en Picardie; on met des boucs dans les écuries, afin de préserver les chevaux des maladies contagieuses. (A. L.)

Digitized by Google

l'imagination de la femelle soit frappée par l'aspect du mâle[1]. Les Arabes partagent, sur la transmission de la ressemblance des auteurs aux enfants, les idées vulgairement admises par le peuple en Europe.

Les selles dont se servent les Arabes pour monter à cheval sont en bois, couvertes en maroquin[2]; elles n'ont point de panneaux comme les selles à l'usage des Européens. Les Arabes y suppléent au moyen d'un feutre piqué qu'ils placent entre la selle et le dos du cheval; ce feutre[3] avance environ d'un demi-pied sur la croupe. Les étriers sont fort courts[4], en sorte qu'un homme est assis à cheval comme il le serait sur une chaise; dans les combats ou dans les joûtes, lorsque le cheval est lancé au galop, le cavalier se lève en s'appuyant sur les étriers[5], pour frapper avec plus de vigueur; le bas de ces étriers est plat, large et carré; les coins sont pointus et tranchants; on s'en sert en guise d'éperons[6], et, au moyen de ces pointes aiguës, les cavaliers tracent de longs sillons sanglants sur le flanc de leurs chevaux, ce qui rend ces derniers si impressionnables, que, pour peu

[1] Abd-el-Kader a dit : Le poulain suit l'étalon; la jument est un coffre fermé avec un cadenas; le dépôt que tu y mets, tu le retireras tel quel. (*Ch. du Sah.*, *Observ. d'Abd-el-Kader*, page 94.)

[2] La selle arabe consiste en un arçon de bois surmonté en avant d'un pommeau, et d'un large troussequin par derrière... Le siége est vaste et commode; l'arçon est caché par une couverture en maroquin rouge..... (*Ch. du Sah.*, pages 200, 201.)

[3] En guise de couverture à cheval, les Arabes se servent de feutres qui sont fixés à la selle. Ils sont au nombre de sept..... (*Ch. du Sah.*, page 202.)

[4] Les étriers sont larges et lourds; on les porte très-courts... (*Ch. du Sah.*, page 202.)

[5] Chez les Arabes, tout le poids du corps aux allures vives doit porter sur les étriers. (*Ch. du Sah.*, note de la page 115.)

[6] Les éperons sont à une seule branche, lourds, solides et longs; ils sont maintenus par une simple courroie croisée et se chaussent très-larges... (*Ch. du Sah.*, page 205.)

Nous avons dit que les Arabes de Syrie ne portent pas d'éperons; l'angle de l'étrier en tient lieu. (A. L.)

Digitized by Google

qu'on leur fasse sentir l'étrier, on obtient d'eux tout ce qu'on en désire [1].

Nous croyons devoir, pour terminer cet article, joindre aux renseignements qui précèdent sur les chevaux arabes de Syrie, ceux que s'est procurés le voyageur Ali-Bey [2] sur le même sujet, pendant son séjour à Damas en 1807.

« On compte, dit ce voyageur, dans les environs de Damas, six races de chevaux différentes; la première, nommée *djelfé*, tire son origine de l'Arabie-Heureuse ou du Yémen. Les individus qui en proviennent sont rares à Damas, mais on en trouve assez communément chez les Arabes voisins d'Anaze [3]. Le cheval *djelfé* est admirable pour la course ; c'est le véritable cheval de bataille : très-agile, plein de feu, il ne paraît jamais fatigué, et supporte pendant longtemps la soif et la faim ; il est cependant doux comme un agneau, ne se met point en colère, ne mord pas et ne rue jamais. Mais il faut lui donner toujours beaucoup d'exercice et peu de nourriture. Il a la taille et la croupe fort élevées, l'encolure effilée, les oreilles un peu longues. Ce n'est pas le plus beau des chevaux de race, mais c'est incontestablement le meilleur ; un cheval parfait de cette race, à l'âge de deux ou trois ans, revient au moins à 2,000 piastres turques [4].

« La seconde race, nommée *séclaoui*, se tire de la partie occidentale du désert. Ce qui a été dit de la race *djelfé* peut être attribué également à celle-ci, qui diffère

[1] Les Arabes du Sahara disent que les éperons ajoutent un quart à l'équitation du cavalier, et un tiers à la vigueur du cheval. (*Ch. du Sah.*, page 107.)

[2] Ali-Bey, pseudonyme du général Espagnol Badia, qui a publié, en 1814, ses voyages en Afrique et en Asie, effectués de 1803 à 1807. On croit que ce voyageur, qui s'était fait passer pour un descendant des Abbassides, a été assassiné en 1815, dans l'intérieur de l'Afrique, des soupçons s'étant élevés contre lui. (A. L.)

[3] Anaze, tribu d'Arabes bédouins habitant le désert situé à la partie orientale de Damas, et qui s'étend jusqu'au voisinage de Bagdad. (A. L.)

[4] La piastre turque est une monnaie d'argent qui vaut 80 centimes environ.

Digitized by Google

seulement par le lieu de la naissance; car les grands connaisseurs peuvent à peine les distinguer. Leur prix est presque aussi élevé; cependant on préfère les *djelfés*.

« Les chevaux de la troisième race, appelée *oœl-mefki*, sont de toute beauté; ils n'égalent pas ceux des deux premières par leur vitesse à la course; mais ils les surpassent par leurs formes qui présentent les belles proportions des chevaux andalous, auxquels ils ressemblent beaucoup. Ce sont de véritables chevaux de parade très-communs à Damas. Ils viennent des déserts voisins, et coûtent ordinairement de 1,000 à 1,500 piastres.

« La quatrième race, qu'on distingue sous le nom d'*oœlsabi*, est, relativement à la précédente, ce que la race *séclaoui* est à la race *djelfé*, c'est-à-dire que ces deux races sont presque égales en beauté et qu'il faut être habile connaisseur pour pouvoir les reconnaître. Par conséquent, les chevaux de cette race sont toujours du prix de 1,000 à 1,200 piastres, quand ils sont sans défaut et dans l'âge de trois ou quatre ans.

« La cinquième race, connue sous le nom d'*oœl-treidi*, est très-commune : elle vient des environs de Damas, et fournit de beaux et bons chevaux; mais il faut les bien essayer et savoir les connaître, parce qu'on en trouve beaucoup de vicieux. Ils n'ont pas les qualités qui distinguent les races précédentes; mais ceux qui sont reconnus bons, et de l'âge de trois ou quatre ans, se vendent ordinairement de 600 à 800 piastres.

« La sixième race, qui vient des environs de Bassora, se nomme *oœl-nagdi*, et passe pour être excellente; elle égale, si elle ne surpasse pas, les races *djelfé* et *séclaoui*. On connaît peu de chevaux *oœl-nagdi* à Damas, et les amateurs assurent qu'ils sont incomparables; aussi leur valeur est arbitraire et excède toujours 2,000 piastres.

« Il y a peu de chevaux arabes de couleur noire; la plupart sont gris-pommelés ou bais-bruns. »

A. Le Clercq.

Digitized by Google

ALGÉRIE.

Tribus du Sahara algérien.

LES OULED-NAYLS DE L'OUEST.

Les renseignements qui vont suivre ont été pris par nous-même dans le pays que nous avons parcouru, non seulement avec toutes les colonnes expéditionnaires qui y ont opéré depuis 1845, mais encore avec les *goums* arabes qui ont été appelés à agir isolément en 1851 et 1852.

Cette notice se divise en trois parties. Dans la première, nous essaierons de donner une idée générale des tribus qui sont confondues sous la dénomination générale d'*Ouled-Nayls-Gherrabas* (ou de l'ouest), et qui sont comprises dans la subdivision de Médéah.

La seconde partie fera connaître avec détail chacune des tribus qui composent le commandement dit des *Ouled-Nayls-Gherrabas*.

La troisième est destinée à traiter des *Guessours*, ou villages fortifiés qui sont dans le pays de ces mêmes *Ouled-Nayls*.

I.

Origine. — On appelle *Ouled-Nayls*, c'est-à-dire enfants de *Nayl*, toutes les tribus qui ont pour même père *Nayl-ben-Sebbah*.

Ce *Nayl-ben-Sebbah* est un chérif (descendant du prophète), venu on ne sait trop à quelle époque d'un pays que la tradition appelle *Sagel-Amera*, dont nous n'avons pas pu obtenir l'emplacement [1].

[1] Nous n'avons pas vu l'arbre généalogique des *Ouled-Nayls*, et nous ignorons de quelle façon leur ancêtre appartient au sang du prophète. Dans tous les cas, ils sont de la plus pure des races *yéménites*; car en ouvrant Ibn-Khaldoun (tome 1er, traduction du baron de Slane), nous y voyons : que les *Nayls* ou *Nouayls* sont les enfants de *Nayl*, *ben Ameur ben-Djabeur*, qui était des *Beni-Yezid*, fraction de la tribu des *Debbab*, rameau de celle des *Soleim*, grande peuplade qui formait une des branches les plus considérables de la descendance de *Moder*. Or *Moder* est l'ancêtre des plus nobles tribus arabes anté-islamiques, telles que les Koreischites, chez lesquels est né le prophète.

Dans la généalogie que se donnent les *Ouled-Nayls* ils remontent jusqu'à ce *Nayl ben-Sebbah* qu'Ibn-Khaldoun appelle *Ben-Ameur, Ben-Djabeur*.

Digitized by Google

Tout porte à croire que le pays occupé aujourd'hui par les descendants de *Nayl* était autrefois habité par la tribu *Zoghbienne* des *Saharis*, qui sont dispersés aujourd'hui, par petites fractions, dans les trois provinces. Les *Saharis* ont donné leur nom à la chaîne de montagnes qui borde au nord le bassin du Zarès [1] et au pâté qui lui sert de limite vers le sud.

Voici l'indication des grandes fractions des *Ouled-Nayls* qui relèvent du cercle de Médéah, avec les noms de leurs ancêtres. Ces noms pourront servir plus tard à déterminer la filiation précise de chacune des fractions et les degrés de parenté qui les lient aux autres tribus *yéménites* de la race du prophète :

Les *Ouled-Dhia*, ben-Mahamed, ben-Melik, *ben-Nayl* au nord ; — les *Ouled-si-Mahamed*, *ben-Nayl* à l'ouest ; — les *Ouled-Ameur*, ben-Saad, ben-Salem, *ben-Nayl* et les *Ouled-Ferreudj*, ben-Aïssa, *ben-Nayl* à l'est ; — les *Ouled-Saad* ben-Salem, *ben-Nayl* au sud-ouest ; — les *Ouled-Yaya* ben-Salem, *ben-Nayl* et les *Ouled-Aïssa* ben-Salem, *ben-Nayl* au sud-est ; — en outre d'autres tribus étrangères, en assez grand nombre, sont venues se mélanger à la descendance de Nayl.

Le Pays. — Les tribus *Ouled-Nayls* se partagent en deux grandes fractions.

La première, dite des *Ouled-Nayls-Gherrabas*, ou de l'ouest, comprend toutes les tribus qui sont à la main

Cette différence provient, ou bien de ce que l'historien arabe, dans l'énumération des ancêtres de *Nayl*, a négligé une génération; ou bien faut-il en rechercher la cause dans un usage qui existe depuis longtemps chez les *Ouled-Nayls*, et qui consiste à se donner pour nom patronimique celui de la mère. Dans ce cas, *Sebbah* serait un nom de femme.

Peut-être ont-ils voulu par cet usage perpétuer le souvenir d'une alliance à laquelle ils doivent l'illustre origine qu'ils revendiquent.

[1] Cette chaîne, nous l'appelons les *Seba-Rouss*, du nom de sa partie centrale. Les Arabes donnent à la chaîne entière le nom de *Djebel-Sahari-el-Daharani*, c'est-à-dire mont Sahari du nord.

Digitized by Google

de Médéah. Elles occupent, dans le Sahara algérien, tout le pays compris entre le Djebel-Sahari-el-Daharani au nord et l'Oued-Djeddi au sud. Leur limite à l'ouest est le pays des Ouled-Chaïbs et des Adjelates, suivant une ligne qui part des marais de Taguin [1] et va rejoindre vers le sud le versant est du Djebel-Amour. Leur limite à l'est est formée par les confins du territoire de Boussada depuis la pointe est du bassin de Zarès jusqu'à l'Oued-Djeddi. — Elles sont donc placées dans un vaste rectangle d'environ mille lieues carrées.

La seconde fraction, dite des *Ouled-Nayls-Cherragas*, ou de l'est, comprend toutes les tribus qui relèvent des cercles de Boussada et de Biskra.

Nous n'aurons à nous occuper, dans cette notice, que des tribus qui sont à la main de Médéah.

Mœurs, industrie, commerce. — Les *Ouled-Nayls* sont très-fiers de leur race. Les familles dont le sang n'est pas mêlé ont conservé une grande blancheur de teint, qui se remarque chez les hommes comme chez les femmes; blancheur à peine altérée chez quelques sujets par les rudes labeurs de la vie nomade.

Leurs coutumes sont celles des autres nomades de la même zone, dont la description nous a été si bien donnée par M. le général Daumas dans ses ouvrages sur le Sahara.

Les mœurs sont très-relâchées chez les *Ouled-Nayls*. Le mari vend sa femme, le père vend sa fille, le frère vend sa sœur pour servir aux plaisirs des plus riches. Il n'est pas rare de trouver leurs femmes jusque dans le Tell, où elles font commerce de leurs charmes. Elles sont en général fort jolies, leur langage est d'une grande douceur; malheureusement elles sont d'une malpropreté excessive.

[1] Lieu où fut enlevée la smala d'Abd-el-Kader par S. A. le duc d'Aumale en 1847.

Digitized by Google

Le marabout *Si-Ahmed-ben-Yussef* a dit d'elles :

O filles des Ouled-Nayls, — Vos peaux sont blanches, — Vos cœurs sont tendres, — Et vous attirez les hommes à vous, — Comme le troupeau attire les moutons (isolés). — Le paradis vous échoira, — Et vous couvrira mollement comme un tapis.

Les *Ouled-Nayls* sont très-riches en troupeaux et ne manquent pas de labours. Les uns cultivent et restent dans le pays, soit sous la tente, soit dans les *guessours* ou villages fortifiés. Les autres conduisent leurs caravanes à Touggourt et au Mezab pour y échanger leurs laines et les grains qu'ils récoltent chez eux ou qu'ils achètent dans le Tell. Deux fois par année, en hiver et au printemps, ils vont à Touggourt et à Temacin; en été, ils vont au Mezab.

A Touggourt et à Temacin, ils prennent des dattes, des vêtements, des dépouilles d'autruche qu'ils échangent contre de la laine, des grains, des *graers*, espèce de sacs en laine servant à mettre ce que l'on veut charger sur les dromadaires. Ils donnent aussi des moutons, de vieux chameaux ou de vieilles chamelles. Il pousse dans les environs de Touggourt et de Temacin une plante appelée *harmel* qui a une propriété toute particulière. Elle est fort tendre et peut servir à la nourriture des animaux vieux et édentés, ce qui leur permet de faire encore quelques années de bons services.

Les caravanes arrivées à destination offrent une *gada*[1] au cheik de Touggourt, qui prend en outre un boudjou de contribution par charge. De son côté, le cheik fait aux différents chefs de la caravane des cadeaux, qui consistent en *haïks* de couleur rouge (vêtements de femme fabriqués dans le pays), des *belghas* (souliers jaunes), des *chouachis* (calottes rouges), qui viennent de Tunis, et des

[1] Cheval de main.

Digitized by Google

Medhols (chapeaux de paille fabriqués dans les guessours du sud avec des feuilles de palmier).

Pendant la saison d'été, les environs de Touggourt deviennent tellement malsains, que les étrangers n'y pourraient pas séjourner sans danger. Aussi ne les y voit-on pas à cette époque, que les *Ouled-Nayls* choisissent d'ordinaire pour se rendre à Ouéd-Mezab, dont ils exportent du poivre, des armes, de la poudre et des vêtements.

On sait qu'un Arabe, quelque peu aisé, doit s'habiller à neuf *à tout le moins une fois l'an.* Ce renouvellement de garde-robe se pratique habituellement au retour des caravanes.

Nous avons pu nous assurer qu'il ne se vend dans les *guessours* du sud aucun article de fabrique française. On n'y trouve guère que des produits de l'industrie anglaise (cotonnades, armes, etc.) qui leur viennent de l'est par Tunis, et de l'ouest par le Maroc.

Divisions intestines. — Si les *Ouled-Nayls* eussent toujours été réunis dans une même main, assez forte pour les maîtriser, ils eussent été redoutables à leurs voisins et fussent demeurés maîtres de tout le pays environnant. Mais il n'en a jamais été ainsi : les tribus se sont toujours déchirées entre elles. Dans les guerres nombreuses qu'elles ont eu à soutenir, soit contre les tribus limitrophes, soit contre les gouvernements réguliers qui ont essayé de les commander, on les a vues se fractionner toujours, au lieu de se liguer contre l'ennemi commun. Abd-el-Kader seul a eu le talent de les réunir tous pendant un court moment, lorsqu'il essayait en 1846 de se reconstituer un parti dans cette région du Sahara.

Les fractions les plus nomades des *Ouled-Nayls* avaient l'habitude d'intervenir dans les querelles des autres, lorsqu'elles n'étaient pas occupées à surveiller

Digitized by Google

leurs caravanes, et elles tâchaient d'avoir toujours une part dans le pillage du vaincu.

Indépendamment de ces inimitiés intestines, les *Ouled-Nayls* avaient parfois affaire aux gens limitrophes et même aux tribus éloignées qui venaient *manger* chez eux, selon l'expression arabe. Les *Ouled-Moktar*, tribu noble de la limite du Tell, ont été pendant longtemps les plus grands *mangeurs*. Ils se divisaient eux-mêmes en deux partis, toujours ennemis.

Les *Larbas* ont toujours occupé dans le sud une position qui leur a permis de rançonner, selon leur bon plaisir, les caravanes des *Ouled-Nayls*. Les *Ouled-Saad* et *Ouled-Yaya-ben-Salem* étaient leur proie habituelle.

El-Adhoumia. — La désunion qui n'a jamais cessé de régner chez les *Ouled-Nayls* forçait chaque tribu à s'assurer la protection des étrangers les plus puissants, afin d'avoir les routes et les pâturages libres. Cette nécessité existait pour ceux du sud. Aussi payaient-ils à cet effet un tribut appelé *el-adhoumia*, qui se composait d'un mouton, d'une toison et d'une mesure de beurre par tente.

La perception de l'*adhoumia* sur une tribu était ordinairement héréditaire dans une famille. Avant l'arrivée des Français, la plupart des nobles (*djouads*) la percevaient sur les tribus qu'il leur était plus facile de *manger*.

Payer *el-adhoumia* à quelqu'un, c'était donc le reconnaître pour son seigneur et maître. Depuis que nous occupons le Sahara, les *Ouled-Nayls* ne paient plus cette contribution, qui ressemblait un peu à un impôt de voleurs de grands chemins.

Organisation. — Cette absence complète d'unité et cet état de guerre civile permanente dans lequel vivaient les Ouled-Nayls ont eu pour résultats inévitables de les rendre peu soumis à tous les gouvernements qui se sont constitués dans le Tell. Comptant sur leur éloi-

Digitized by Google

gnement des villes occupées par les divers conquérants, ils ont presque constamment refusé l'impôt aux Turcs et aux Français qui étaient obligés de le percevoir à main armée. L'émir Abd-el-Kader n'a obtenu de leur part une espèce de soumission régulière qu'après l'occupation de Laghouat qui leur coupait la route du sud et rendait leurs émigrations impossibles.

Il arrivait chez les *Ouled-Nayls* ce qui arrive toujours chez les Arabes. C'est que leurs divers fractions, divisées d'intérêt, n'écoutaient point la voix d'un même chef, de sorte qu'en sortant du conseil, les grands, bien loin de s'entendre, penchaient, les uns, pour la soumission au *sultan*, les autres pour la révolte. Si quelquefois les exhortations des marabouts vénérés parvenaient à calmer les esprits, il faut dire que le plus souvent c'était à la poudre qu'était réservé le soin de vider le différend.

La politique du gouvernement turc savait profiter de ces inimitiés intérieures. Pour gouverner plus à leur aise ces populations guerrières et presque toujours insoumises, les Turcs ne manquaient pas de souffler la discorde entre les fractions; ils se formaient ainsi un parti qui payait l'impôt de bonne volonté et les aidait à le percevoir sur les dissidents par la force des armes.

Mais nous devons observer que cette politique, qui est sage à suivre dans le cas d'hostilités ouvertes, n'était pas toujours appliquée d'une manière très-loyale. Elle servait souvent de moyen au bey rapace qui avait besoin de remplir ses coffres par des contributions de guerre et des *razzias* qu'une conduite plus sage et plus conforme à la morale des gouvernants eût pu éviter.

Les *Ouled-Nayls* de l'ouest étaient, du temps des Turcs, à la main du bey de Médeah, qui, lorsqu'il se donnait la peine de sortir avec sa colonne pour se rendre dans le pays, ne rentrait jamais les mains vides. S'il manquait ses razzias sur les insoumis, il ne se faisait pas faute de tomber sur ses alliés, qu'il rendait respon-

Digitized by Google

sables de son insuccès. Un d'eux paya de sa tête une entreprise de ce genre.

Cette manière d'agir ne contribuait pas peu à maintenir constamment le trouble au milieu de populations naturellement portées à ne pas reconnaître de maître.

Sous le commandement du bey *Bou-Mezrag*, les Ouled-Nayls, fatigués de ses exactions, envoyèrent au pacha d'Alger une députation, qui obtint leur inscription comme *spahis* à la main de l'*agha*. Dès lors, ils ne dépendaient plus que de *Dar-Bacha* (la maison du pacha), et payaient l'impôt entre les mains d'un caïd turc, qui, tous les ans, venait d'Alger à cet effet.

Sous le gouvernement de l'émir Abd-el-Kader, les *Ouled-Nayls* de l'ouest furent placés d'abord à la main d'*El-adj-Aïssa*, et puis à celle d'*Abd-el-Baki*, qui furent khalifes de Laghouat en son nom. En 1846, Abd-el-Kader, pourchassé de province en province, trouva encore chez eux un refuge et des contingents pour nous combattre. Il plaça à leur tête, avec le titre de *khalifa* (lieutenant), *Si-chérif-bel-Arch* des *Ouled-el-Khoudni*, à qui nous avons confié aujourd'hui le même poste.

Sous Abd-el-Kader comme sous les Turcs, l'impôt était payé en nature. Indépendamment de l'impôt religieux prescrit par le Coran, les *Ouled-Nayls* payaient une contribution appelée *eussa*, toutes les fois qu'ils amenaient leurs caravanes dans le Tell à *Boghar*, *Sanegh*, ou chez les *Ouled-Ayed*, pour s'approvisionner de grains. L'*eussa* était ordinairement d'un *demi-rial* (90 c.) par chameau, quelquefois l'*eussa* montait à un *rial* (1 fr. 80 c.) mais elle restait toujours au taux de un *douro* (5 fr. 55 c.) par tente.

Sous le gouvernement des Français, les *Ouled-Nayls* ont été jusqu'à ce jour peu soumis. Tous les ans, et quelquefois plusieurs fois par an, nos colonnes sont sorties pour aller faire payer l'impôt, qui n'est jamais complétement rentré sans combat.

Digitized by Google

Lors des premières organisations que nous fîmes des *Ouled-Nayls* de l'ouest, nous les morcelâmes en grandes divisions géographiques données au khalifa de Laghouat, au *bach-agha* du Titeri, aux aghas *Djeddid* et *Ben-Aouada*. Mais cette organisation ne faisait qu'entretenir le levain de discorde qui ne cessait de fermenter chez eux, et si elle nous servait, en cas de révolte d'une ou plusieurs fractions, elle avait, d'un autre côté, l'inconvénient de maintenir toujours imminent l'état de trouble et d'insurrection, qui prenait souvent sa cause dans les jalousies réciproques des grands chefs. Aussi pensa-t-on à réunir les éléments de cette espèce de confédération en une seule main, à en faire un seul faisceau, dont chaque portion, indépendante des autres, viendrait néanmoins se rattacher au centre d'un unique commandement agissant en notre nom. En mars 1852, M. le général de Ladmirault fut chargé de donner aux *Ouled-Nayls* de l'ouest l'organisation qu'ils ont aujourd'hui. Ils furent placés sous le commandement de *Si-chérif-bel-Arch*, qui reçut le titre de *khalifa*, et à qui nous avons construit une fort belle maison de commandement à *Djelfa* pendant l'automne de l'année dernière.

Aujourd'hui, nous avons tout lieu de croire la soumission des *Ouled-Nayls* à peu près assurée. Pris en tête et en queue par les postes de Boghar, Boussada, Biskara et Laghouat, jalonnés par les caravansérails de la route de Boghar à Laghouat, ils sont devenus très-saisissables. Le châtiment suivrait de près la moindre tentative de révolte.

Cte H. DE SANVITALE.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

NOTICE SUR NICOLAÏEF,

PORT RUSSE SUR LA MER-NOIRE.

L'établissement de Nicolaïef, quoique moins connu, a, pour la puissance moscovite, une importance relative aussi grande que Sébastopol. Il porte le titre de chef-lieu de marine militaire, et c'est le chantier, le port de construction de la flotte russe de la Mer-Noire dont Sébastopol est le port de refuge.

Sa situation, en rapport avec sa destination spéciale, a quelque analogie avec celle de Rochefort.

Placé au confluent de l'Ingoul et du Boug, à 20 milles de l'embouchure du Dnièpre où viennent se rendre les eaux de ce fleuve, le port de Nicolaïef est parfaitement situé pour recevoir, par ses divers affluents, soit de l'intérieur, soit de la mer, toutes les matières premières qui doivent alimenter ses chantiers et ses vastes ateliers.

Le Boug prend sa source dans la Volhynie, arrose les gouvernements de Podolie et de Cherson, et tombe dans le Dnièpre, vis-à-vis de Federovka, après avoir reçu la Siniouka, la Kolima et l'Ingoul. Son cours, dont la longueur est d'environ 530 kilomètres, présente des sinuosités nombreuses, principalement dans sa partie inférieure. Il est rempli de bas-fonds et de bancs de sable qui rendent sa navigation très-difficile pour tous les bâtiments, et très-chanceuse pour une expédition de guerre. La ville, située au milieu d'une grande plaine et sur une langue de terre qui s'avance dans le Boug, n'est protégée que par sa position inaccessible, car elle n'a ni remparts, ni fortifications.

Les vaisseaux ne peuvent pas remonter tout armés jusqu'à Nicolaïef à cause de l'état des eaux qui, à l'endroit où le Boug se jette dans la Limane du Dnièpre, n'est que de 20 à 21 pieds. La profondeur du fleuve augmente ensuite successivement jusqu'à 35 et 40 pieds,

Digitized by Google

vis-à-vis de la ville. Les rives du Boug sont escarpées et couronnées par une route stratégique s'étendant sur toute leur longueur, afin de permettre la circulation de batteries mobiles faciles à transporter et à établir sur des ouvrages en terre élevés à différentes distances les uns des autres. Ce système de défense, joint aux difficultés de la navigation, à la longueur du trajet qui, depuis l'embouchure du Dnièpre jusqu'à Nicolaïef, n'a pas moins de 30 milles, rend très-difficile une attaque par mer.

A l'embouchure du Dnièpre, et défendant les abords du fleuve dont le cours se resserre à Otchakow, et n'a plus à l'entrée qu'un mille environ, se trouvent deux forteresses, l'une de Kilbouronne dans le sud, et l'autre d'Otchakow, au pied de la ville de ce nom. Un phare flottant indique le milieu de la passe et la route à suivre pour trouver les eaux profondes du chenal qui conduit à portée des batteries de la forteresse de Kilbouronne.

La population de Nicolaïef dépasse aujourd'hui 30,000 âmes. Elle est entièrement composée du personnel administratif et des ouvriers employés aux travaux de l'arsenal et des ateliers de tous genres qu'il renferme.

Il y a, pour les constructions, cinq cales couvertes que la fréquence des pluies rend très-utiles. Elles sont situées, ainsi que tous les chantiers, sur l'Ingoul, dans sa partie la plus profonde, en face du palais de l'amirauté et à côté des magasins de la marine. Le nombre des bâtiments en construction est toujours assez considérable, et comme on emploie pour la confection de ces navires de guerre du bois de sapin, il en résulte qu'ils sont de mauvaise qualité et exposés au taret qui exerce les plus grands ravages, tant à Sébastopol qu'à Nicolaïef. J'ai vu, lors de la visite que j'ai faite à ce port en 1852, une corvette entièrement détruite par cet insecte et qui s'en allait en morceaux comme une pièce de bois rongée par les vers. C'est à la suite de ce fait, que le gouvernement a institué un prix de quinze mille roubles argent, en

Digitized by Google

faveur de celui qui trouverait un moyen efficace de faire périr le taret.

Indépendamment des chantiers et des ateliers ordinaires, il y a des ateliers spéciaux pour la construction et l'entretien des machines à vapeur, établis depuis quelques années seulement et sur une assez vaste échelle; mais ces ateliers, sous le rapport de l'outillage et des méthodes de fabrication, ne sont pas au courant des progrès qui ont été faits dans le reste de l'Europe, principalement en France et en Angleterre, et leurs produits sont défectueux à beaucoup d'égards.

L'amiral Besch, commandant particulier de Nicolaïef, qui a des connaissances assez étendues dans la spécialité de la marine à vapeur, avait proposé l'adjonction de plusieurs ingénieurs étrangers connus par leur mérite, et l'organisation de divers ateliers d'après un plan entièrement nouveau, mais les événements politiques survenus cette année ont arrêté la réalisation de ce projet, au moment où il était sur le point de s'effectuer.

Parmi les établissements que renferme ce port, on cite : l'école d'artillerie de marine, la fonderie, la poudrière, l'observatoire, l'école de marine. Cette dernière vient d'être fermée, parce que tous les élèves ont été envoyés sur les vaisseaux pour les besoins du service.

D'après les renseignements les plus positifs, on sait qu'il y a, en ce moment, sur les chantiers de Nicolaïef, sept vaisseaux à différents degrés d'avancement, dont un de premier rang, en état d'être mis à l'eau; onze frégates dont cinq à vapeur, et quatorze corvettes, bricks et avisos. D'après les explications que j'ai données plus haut, on doit regarder ces bâtiments, quoi qu'il arrive, comme étant hors d'atteinte.

Tel est l'établissement de Nicolaïef. On peut, d'après tous ces détails que j'ai recueillis moi-même avec soin, l'apprécier exactement. Major Yonval.

(*Moniteur de la flotte*)

Digitized by Google

UNE FÊTE A LA COUR DE LÉON II,

ROI D'ARMÉNIE, AU XIIIe SIÈCLE.

Vers l'an 1211, un chanoine allemand, Willebrand d'Oldenborg, prit son bâton de pélerin, et partit pour la Terre-Sainte, afin de visiter les lieux où s'était révélé le Christ. Il se rendit d'abord en Syrie, parcourut toutes les villes de cette contrée, puis il passa dans la Cilicie, alla à la cour du roi Léon, s'embarqua ensuite à Gorighos pour l'île de Chypre, et retourna en Syrie.

Willebrand a laissé une relation de son voyage écrite en latin et qui a été publiée par Léon Allatius dans un recueil intitulé *Summixta, sive opusculorum græcorum et latinorum vetustiorum et recentiorum Libri duo* (Col. Agr. 1653, in-8°). C'est dans cet itinéraire de Willebrand, en Terre-Sainte, que j'ai puisé la narration qui fait le sujet de cette note; mais, avant de laisser Willebrand raconter en son *naïf langage* ses impressions de voyage à Sis, capitale de la Cilicie arménienne, il est nécessaire de dire quelques mots sur le royaume que les Arméniens avaient fondé dans les plaines situées au midi du Taurus.

A la mort de Kakig II, dernier roi de la dynastie des Pakradouni, l'Arménie était retombée sous un joug oppresseur, lorsque Roupène, descendant de la race d'Archod, résolut de venger sa race et sa patrie. Plein de courage et d'exécution, Roupène sut ranimer l'ardeur des Arméniens, et, profitant adroitement des troubles de l'empire grec, il fonda en 1080 dans la Cilicie, une principauté haïcane, qu'il légua forte et indépendante à ses successeurs.

Digitized by Google

Roupène avait pris le titre de prince que portèrent tous ses descendants jusqu'à Léon II ; mais celui-ci, qui avait fait de grandes conquêtes, sollicita de l'empereur d'Allemagne le titre de roi, qui lui fut accordé par Frédéric.

C'est sous le règne de ce prince que Willebrand arriva en Cilicie.

Le jour de l'Épiphanie, dit le voyageur, nous arrivâmes à Sis, où le roi nous avait invités à venir voir la fête. Sis est la capitale du royaume ; elle renferme de riches et nombreux habitants. La ville n'est point fortifiée, ce qui la ferait prendre pour une villa, si elle n'était le siége de l'archevêque arménien et du patriarche grec. Elle a un château défendu par de bonnes murailles, et assis sur une haute montagne au pied de laquelle la ville de Sis est bâtie en amphithéâtre.

Le voyageur parle des jardins du roi, qui sont si magnifiques que sa plume se refuse à décrire de pareilles merveilles.

Voici comment les Arméniens, continue Willebrand, célèbrent la fête de l'Épiphanie. Les douze jours qui précèdent et qui chez nous sont autant de féries, les Arméniens les passent en jeûne et en pénitence, s'abstenant même de poissons, d'huile et de vin. La veille de la fête arrivée, ils jeûnent tout le jour, les prêtres célèbrent la messe après le crépuscule et les fidèles passent la nuit en prières. Le jour d'après ils fêtent la Nativité, disant que le Christ a été baptisé trente ans, jour par jour, après sa naissance. Le matin venu, tous les Arméniens vont à une rivière proche de la ville [1] pour faire la fête. Le roi y va aussi avec un cortége très-nombreux qui marche dans cet ordre.

Le roi à cheval sur un grand palefroi. Le grand maître de l'ordre des Hospitaliers, le chapelain de Selef [2], avec

[1] C'est le Sis-Tschai, l'un des affluents du Pyrame.

[2] Selefké, l'ancienne Séleucie.

Digitized by Google

leurs frères au nombre de 1000, marchaient à côté du prince. Venait ensuite le jeune roi Rupin [1], qui, à la prière du roi Léon, avait été couronné par l'empereur Othon, suivi de sa noblesse et de ses chevaliers magnifiquement vêtus. Des varlets, portant des étendards et des bannières de diverses couleurs et conduisant des chevaux caparaçonnés, précédaient le vieux roi. Entre eux et Léon venaient des sergents à pied, avec leurs armes, pour veiller à la garde du prince et criaient au peuple qui formait la haie de chaque côté du cortége : *Subtacfol* [2], c'est-à-dire *le roi consacré*. C'est dans ce cérémonial que le roi Léon arriva à sa tente qu'on avait dressée sur les rives du fleuve. Là étaient déjà réunis les Grecs avec leur patriarche, tous à pied, et faisant un tel bruit avec des trompettes et d'autres instruments de musique que tout le cortége ressemblait plutôt à une cavalcade qu'à une procession.

Chacun se plaça selon son rang, au bord de la rivière; alors un prêtre arménien, portant une croix qu'on devait baptiser, suivi de l'archevêque et du clergé, entra dans le fleuve; mais un vieux prêtre barbu, en mettant le pied dans l'eau, perdit une de ses sandales et interrompit quelques instants la cérémonie pour la repêcher, au moment où elle était entraînée par le courant. Quand chacun eut pris la place qui lui était assignée, les fidèles se mirent à traverser la rivière en chantant les épîtres et les évangiles en arménien et en grec, et les louanges de ce Jourdain improvisé. Pendant ce temps les prêtres bénissaient la croix.

Sur l'entrefaite un homme traversa le fleuve sur un âne, et, se tenant debout, il criait à haute voix : Vive

[1] Raimond Rupin, prince d'Antioche, que le roi déshérita après l'avoir adopté.

[2] Mots altérés, il faudrait *serp-takhavor*, du verbe *serpel*, consacrer, et *takhavor* formé des mots *tak* couronne et *avor* qui marque la possession, *possédant la couronne*, c'est-à-dire *roi*.

Digitized by Google

à jamais notre roi, et que toute la chrétienté prospère et soit florissante ! Tous les assistants répondirent *amen!* et au même instant l'homme fut renversé dans l'eau, au milieu de grands éclats de rire.

Ensuite le roi et sa suite s'aspergèrent, tandis que les Syriens se lavaient nus dans la rivière. Cette cérémonie une fois accomplie selon les règles, les prêtres rentrèrent dans les monastères pour se divertir, et le roi, suivi des chevaliers, de son côté, alla dans la campagne pour en faire autant. Les chevaliers, montés sur leurs chevaux caparaçonnés, se couraient sus en brisant des lances, et se livrèrent ensuite à d'autres exercices guerriers. La journée se passa ainsi en fêtes, et le lendemain chacun retourna à ses affaires.

Une fois la fête finie, Villebrand prit congé du roi qui l'avait comblé de politesses, et il alla à Naversa [1].

Tel est le récit de la visite de Willebrand à la cour du roi Léon, et de la fête de l'Épiphanie célébrée d'après le rite particulier à l'Eglise d'Arménie. — Nous avions déjà quelques détails à peu près semblables sur la cour de Chypre, que le seigneur d'Anglure [2] nous a conservés dans la relation de son voyage en Orient.

VICTOR LANGLOIS.

[1] Nom altéré d'Anazarbe.

[2] Mss. de la Bibliothèque Impériale, supplém. français.

Digitized by Google

POÉSIES SERBES.

Les poésies nationales serbes[1], qui d'ailleurs n'appartiennent point exclusivement à la principauté actuelle de Serbie, mais à tous les pays de même langue, à la Bosnie, au Monténégro, à la Dalmatie, etc., se divisent en deux classes principales : les pièces qu'on a appelées féminines (*jénské*), parce qu'elles sont composées et chantées uniquement par des femmes, surtout par les jeunes filles; — et les pièces héroïques (*iounatchké*), œuvre des hommes, qui les déclament en s'accompagnant de la *gouslé*, espèce de guitare à une seule corde. La pièce dont la traduction suit appartient à cette dernière catégorie; elle est extraite de ce qu'on pourrait appeler le cycle de Kosovo, ou poésies historiques se rapportant à la bataille de ce nom, qui fut livrée par le sultan Amurat, le 15 juin 1389, et dans laquelle l'empire serbe fut détruit après deux siècles de grandeur.

LE TSAR LAZARE ET LA TSARINE MILITSA.

Le tsar Lazare est assis à table,
Auprès de lui la tsarine Militsa;
Et la tsarine ainsi lui parle :
« Tsar Lazare, couronne d'or de la Serbie!
Tu pars demain pour Kosovo;
Avec toi tu emmènes serviteurs et officiers,
Et au logis tu ne laisses,
O tsar! pas même un homme
Qui pût te porter un message
A Kosovo ou en rapporter;
Tu m'emmènes neuf frères aimés,
Neuf frères, les neuf lougovitj :
Laisse-moi au moins un frère,
Un frère par qui une sœur puisse jurer. »

[1] *Narodné sèrpské piesmé*. 3 vol. in-8, 3e édit. Vienne, 1841, 1845, 1846. Ces poésies ont été recueillies *oralement*, entre les années 1813 et 1833, par un Serbe, M. Vouk Stéphanovitj Karadjitj, qui a fait preuve, dans ce long travail, d'autant de goût que d'intelligence. Nous préparons la traduction, faite *sur le texte serbe*, d'un choix considérable d'entre elles. Dans l'introduction qui les précédera, nous développerons les motifs qui nous ont porté à adopter un système d'interprétation littérale.

Digitized by Google

Lazare le prince des Serbes lui répond :
« Ma dame, tsarine Militsa!
Lequel de tes frères aimes-tu mieux
Que je te laisse dans notre blanche maison? »
« Laisse-moi Bochko Iougovitj. »
Et Lazare le prince des Serbes, reprend :
« Ma dame, tsarine Militsa!
Demain lorsque naîtra le jour blanc,
Que naîtra le jour et que se lèvera le soleil,
Alors que s'ouvriront les portes de la ville,
Lève-toi et va vers la porte
Par où sortira l'armée en ordre :
Tous les cavaliers avec leurs lances de guerre,
Et à leur tête Bochko Iougovitj,
Portant l'étendard de la croix.
Va de ma part le saluer (et lui dire)
Qu'il remette l'étendard à qui bon lui semble
Et demeure avec toi au logis. »

Le lendemain lorsque parut le jour,
Et que les portes de la cité s'ouvrirent,
La tsarine Militsa sortit;
Elle alla se placer à l'entrée de la citadelle;
Alors voici venir les troupes en ordre :
Tous les cavaliers avec leurs lances de guerre,
Et à leur tête Bochko Iougovitj
Sur son alezan, tout chamarré d'or pur.
L'étendard de la croix l'enveloppait,
Frères! (tombant) jusque sur le coursier;
En haut de l'étendard est une pomme d'or;
De la pomme (sortent) des croix d'or,
Des croix pendent des glands d'or
Qui flottent sur l'épaule de Bochko :

Alors la tsarine Militsa s'avance,
Puis saisit l'alezan par la bride,
Et passant les bras autour du cou de son frère,
Elle commence à lui parler doucement :
« O mon frère Bochko Iougovitj!
Le tsar t'a donné à moi,
Pour que tu n'ailles point guerroyer à Kosovo,
Et il te fait saluer (et dire)
De remettre l'étendard à qui bon te semble,
Et de demeurer avec moi à Kroucherats,
Afin que j'aie un frère par qui jurer. »
Mais Bochko Iougovitj lui répond :
« Va-t'en, ma sœur, vers ta blanche tour;
Pour moi je ne voudrais point retourner,
Ni laisser sortir de mes mains l'étendard de la croix,

Digitized by Google

Dût le tsar me donner Krouchevats,
Pour que le reste de l'armée dise de moi :
Voyez le lâche Boehko Iougovitj?
Il n'ose point aller à Kosovo,
Pour la sainte croix verser son sang,
Et mourir pour sa foi. »
Puis il pousse son cheval vers la porte.
Mais voici le vieux Ioug-Bogdan,
Et derrière lui les sept Iougovitj,
Tous, elle les arrête successivement,
Mais pas un ne veut même la regarder.
Un peu de temps après cela s'écoule,
Puis voici venir Iougovitj-Voïn,
Conduisant les destriers du tsar,
Tous couverts d'or pur;
Sous lui elle saisit son gris coursier,
Et jetant les bras au cou de son frère,
Elle commence à lui dire :
« O mon frère Iougovitj-Voïn!
Le tsar t'a donné à moi,
Il te fait saluer (et dire)
De remettre les destriers à qui bon te semble,
Et de rester avec moi à Krouchevats,
Afin que j'aie un frère par qui jurer. »
Iougovitj-Voïn lui répond :
« Va-t'en, ma sœur, à ta blanche tour;
Je ne voudrais, guerrier, m'en retourner,
Ni abandonner les destriers du tsar,
Quand même je saurais que je dois périr;
Je vais, ma sœur, vers la plaine de Kosovo
Y verser mon sang pour la croix sainte
Et pour la foi mourir avec mes frères, »
Puis il pousse son cheval vers la porte.

Quand la tsarine vit cela,
Elle tomba sur la pierre froide,
Elle tomba, et s'évanouit;
Mais voici venir le glorieux Lazare,
Quand il voit sa dame Militsa,
Les larmes lui coulent le long des joues;
Et il appelle son serviteur Golouban :
« Golouban, mon fidèle serviteur,
Descends de ton blanc coursier,
Prends ta maîtresse sur tes bras blancs,
Et porte-la jusqu'à la tour élancée;
Au nom de Dieu, je te pardonnerai,
Ne va pas à la bataille à Kosovo,
Mais reste dans ma blanche maison. »

Digitized by Google

Lorsque Golouban le serviteur entend ces mots,
Les larmes coulent sur son visage,
Puis il descend de son blanc coursier,
Prend la dame sur ses bras blancs,
Et la porte à la tour élancée;
Mais à son cœur il ne peut résister
Pour aller à la bataille à Kosovo;
Il retourne vers son cheval blanc,
Le monte, et vers Kosovo s'élance.

Le lendemain, quand parut l'aurore,
Deux noirs corbeaux arrivèrent
De Kosovo, la vaste plaine,
Et se posèrent sur la blanche tour,
La tour même du glorieux Lazare ;
L'un croasse, l'autre parle :
« Est-ce donc ici la tour du glorieux Lazare?
Ou bien n'y a-t-il personne dans la tour? »
Il n'y avait personne pour entendre ces mots,
Seule la tsarine Militsa les a entendus,
Puis elle sort devant la blanche tour,
Et interroge les deux noirs corbeaux :
« Au nom de Dieu, ô vous noirs corbeaux!
D'où êtes-vous venus ce matin?
N'est-ce point du champ de Kosovo?
Avez-vous vu les deux puissantes armées?
Les deux armées en sont-elles venues aux prises?
Et des deux laquelle l'a emporté? »
Et les deux noirs corbeaux répondent :
« Au nom de Dieu, tsarine Militsa!
Nous venons ce matin des plaines de Kosovo,
Nous avons vu les deux puissantes armées;
Les deux armées hier en sont venues aux prises,
Et leurs deux tsars ont succombé;
Des Turcs il n'est rien resté,
Mais des Serbes il est resté quelque chose,
Tout navré et couvert de sang. »

A peine ainsi commençaient-ils leur récit,
Que voici des serviteurs Miloutine,
Il porte sa main droite (coupée) dans la gauche,
Sur son corps il a dix-sept blessures,
Et son cheval ruissèle de sang.
Dame Militsa l'interroge :
« O malheur, qu'y a-t-il, Miloutine, mon serviteur?
Aurais-tu abandonné le tsar à Kosovo? »
Mais le fidèle Miloutine lui dit :
« Descends-moi de mon vaillant cheval, maîtresse,
Lave-moi avec de l'eau froide,

Digitized by Google

Et abreuve-moi de vin vermeil;
Elles sont graves les blessures que j'ai reçues. »
La tsarine Militsa le descend,
Et le lave avec de l'eau froide,
Puis l'abreuve de vin vermeil.
Quand ses forces sont revenues,
Dame Militsa l'interroge :
« Où est tombé le glorieux prince Lazare?
Où est tombé le vieux Ioug-Bogdan?
Où sont tombés les neuf Iougovitj?
Où est tombé Miloch le Voïvode?
Où est tombé Vouk Brankovitj?
Où est tombé Banovitj Strahigna? »
Et le serviteur commence son récit :
« Tous sont restés, maîtresse, à Kosovo.
Où le glorieux prince Lazare a succombé.
Là beaucoup de lances ont été brisées,
Des lances et turques et serbes,
Mais plus de serbes que de turques,
Pour la défense, maîtresse, de ton seigneur,
De ton seigneur, le glorieux prince Lazare.
Ioug, ton père, a péri
En exemple, au premier choc,
Tombés aussi sont huit des Iougovitj,
Le frère ne voulant point abandonner le frère,
Tant qu'un seul survivait.
Restait encore Bochko Iougovitj
Faisant flotter sa bannière sur Kosovo,
Dispersant les Turcs par troupes,
Comme un faucon de légères tourterelles.
Où le sang baignait jusqu'aux genoux,
C'est là qu'a péri Banovitj Strahigna.
Miloch, maîtresse, est tombé
Au bord de la Sitnitsa à l'eau glacée,
Et là bien des Turcs ont péri;
Miloch a immolé le tsar turc Amurat
Et des Turcs douze mille soldats;
Dieu ait en sa miséricorde qui l'a engendré!
Il restera en souvenir au peuple des Serbes,
Pour être raconté et chanté,
Tant qu'il y aura des hommes et tant qu'il y aura un Kosovo.
Et pour ce que tu demandes de Vouk le maudit,
Maudit soit-il et qui l'a engendré!
Maudite soit sa race et sa postérité!
Il a trahi le tsar à Kosovo
Et détaché douze mille
O maîtresse! de nos hardis guerriers. »

Aug. Dozon.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire de la vie de **Hiouen-Thsang** et de ses voyages dans l'Inde. Traduite et annotée par M. Stanislas Julien, membre de l'Institut. Paris, imprimerie impériale.

Au moment où l'Europe tourne ses regards vers la Chine, monde à la fois si ancien et si nouveau, qui nous donne aujourd'hui le spectacle d'une révolution extraordinaire, mais non sans exemple dans les annales de ce pays[1], nous croyons qu'il n'est peut-être pas sans intérêt d'étudier la littérature de cette nation qui couvre la plus grande partie du continent asiatique.

A peu près inconnue jusqu'ici, la Chine ne nous a guère fourni que des données très-vagues sur elle-même. Une langue, un système graphique bizarre, le manque de relations et, par suite, de documents, tout concourait à entourer de mystères cette civilisation antique. C'est à nos intrépides missionnaires que nous sommes redevables de quelques ouvrages imprimés ou copies de manuscrits, et c'est encore dans leurs Mémoires que nous puisons les meilleurs renseignements.

M. Stanislas Julien, qui représente si dignement la France dans le progrès des études sinologiques, vient de publier un ouvrage[2] dont nous allons essayer de donner une rapide analyse : c'est l'histoire de la vie de *Hiouen-Thsang* et de ses voyages dans l'Inde, depuis l'an 629 jusqu'en 645, par *Hoeï-li* et *Yen-Thsong*, travail accompagné d'éclaircissements et de notes géographiques tirées de la relation originale de *Hiouen-Thsang*.

Nous n'avons pas à retracer ici l'état de la Chine vers la moitié du 5e siècle de notre ère, époque à laquelle est dû le mouvement religieux qui motiva le voyage de *Hiouen-Thsang*; il nous suffira de dire que les boudhistes, adorateurs de la religion créée dans l'Inde par *Çakya-Mouni* ou *Çzamana-Gotama*, après avoir été repoussés par les sectateurs de Brahma, émigrèrent au-delà du Sindh et du Gange, où ils firent de nombreux prosélytes; mais là, au contact de peuples moins civilisés, la foi s'attiédit et les chefs de la religion sentirent le besoin d'aller retremper aux sources mêmes la pureté du dogme. Aussi, du 4e au 10e siècle, y eut-il un mouvement considérable de pélerins chinois dans la direction de l'Inde, mouvement qui, d'après l'observation judicieuse de M. Alfred Maury[3], ne contribua pas peu à doter le royaume du Milieu de nom-

[1] Voyez l'ouvrage de MM. Yvan et Callery, de l'*Insurrection en Chine*.

[2] On annonce du même auteur, pour paraître sous peu, un traité historique et pratique de la fabrication de la porcelaine en Chine, travail du plus haut intérêt pour la céramique.

[3] *Athenæum français*, 1853, page 507.

Digitized by Google

breuses relations de voyages pleines d'intérêt pour les études géographiques et l'histoire de la religion boudhique.

C'est à cet ordre d'ouvrages qu'appartient le voyage de *Hiouen-Thsang*, pélerin missionnaire du culte de Boudhâ.

Nous regrettons que les limites de cet article ne nous permettent pas de reproduire la savante nomenclature bibliographique qui a été publiée par M. Stanislas Julien, et qui se compose d'une série d'ouvrages et de mémoires sur les divers pays du vaste empire chinois. Ces travaux ont été écrits par des généraux ou des magistrats, et imprimés par ordre des empereurs [1]; on ne saurait mieux les comparer qu'aux matériaux publiés chaque année sous les auspices de nos ministères. Nous devons malheureusement signaler la perte de plusieurs ouvrages du plus haut intérêt, tels que la *Description des contrées occidentales* en soixante livres (avec quarante livres de dessins et de cartes!), rédigés en vertu d'un décret de l'empereur *Kao-Thsang* par des écrivains officiels sur les mémoires de voyageurs religieux et séculiers, avec une préface de l'empereur lui-même. Ce livre parut aux frais de l'Etat en 666. On conserve cependant quelque espoir de le retrouver dans la riche bibliothèque de Nankin, où feu M. Robert Thom, consul d'Angleterre à Ningpo, fit faire de nombreuses et fructueuses recherches,

De tous ces voyages, il ne nous est parvenu que six textes originaux, parmi lesquels le plus intéressant est sans contredit celui qui vient d'être traduit par M. Stanislas Julien : *les Mémoires sur les contrées occidentales publiés sous les Thang*, ouvrage traduit en 648 des langues de l'Inde, en vertu d'un décret impérial, par *Hiouen-Tsang*, maître versé dans *la loi des trois recueils*. Le fond du livre concernant l'histoire, l'archéologie, les légendes, provient de sources indiennes; mais il est évident, dit M. Stanislas Julien, que l'indication des distances qui séparaient les lieux visités par le voyageur, et une foule d'observations personnelles n'ont pu émaner que de *Hiouen-Thsang* lui-même.

Ce religieux, absent de son pays pendant dix-sept ans, avait perdu l'habitude d'écrire dans sa langue natale; la rédaction officielle des mémoires sur les contrées occidentales fut donc confiée à un religieux de la communauté de *Ta-Tsong-Tche*, nommé *Lien-ki*. Ces mémoires forment douze livres ou 585 pages in-4°, édition impériale, et font partie de la grande collection boudhique appelée *Chi-Thsang;* ils embrassent la description de cent trente-huit royaumes ou pays dont *Hiouen-Thsang* ne visita que cent dix. C'est à l'aide de traditions ou de chroniques qu'il nous a fait connaître les autres.

Deux illustres orientalistes, Klaproth et Abel de Rémusat, avaient parfaitement compris l'importance de pareils documents pour la linguistique et l'histoire, mais ils n'en eurent connaissance que par des fragments insérés dans de grands recueils encyclopédiques, et ne purent les publier

[1] Voyez Journal asiatique, 1847, Renseignements bibliographiques sur les relations de voyages exécutés en Chine, par M. Stanislas Julien.

Digitized by Google

comme ils le désiraient[1] : la traduction eût d'ailleurs présenté à cette époque de graves difficultés, car on connaissait fort peu alors les vocabulaires et la géographie de l'Inde. Il fallait restituer l'orthographe des mots sanskrits exprimés phonétiquement et retrouver la forme indienne de ceux dont les auteurs s'étaient contentés de donner la traduction chinoise. Après de longs travaux, M. Stanislas Julien a pu mener à bonne fin la traduction commencée à la prière de l'illustre Humboldt; la langue sanskrite surtout lui fut d'une utilité immédiate. Une foule de mots appartenant à la langue *fan*, comme l'appellent les Chinois, ou langue de Brahmâ, la compilation et l'étude approfondie d'une foule de livres indiens et boudhiques de la collection asiatique de Saint-Pétersbourg, lui ont donné les éléments nécessaires à la traduction des mémoires de *Hiouen-Thsang*, en lui fournissant un vocabulaire sanskrit-chinois et chinois-sanskrit. Nous avons lieu d'espérer que M. Stanislas Julien complétera ce travail personnel et dotera le monde savant d'un dictionnaire qui permettra à tout orientaliste érudit de le suivre dans la voie qu'il a si péniblement ouverte aux philologues.

Maintenant tâchons d'analyser rapidement le voyage de *Hiouen-Thsang*, tel que l'a esquissé M. Stanislas Julien dans sa préface. Après avoir été, dit le biographe, un enfant remarquable par la précocité de son esprit, Hiouen-Thsang se livra à l'étude des livres de théologie; et, frappé de leur obscurité ou des dissidences qui s'y rencontraient, il résolut d'aller s'éclairer au foyer de la science boudhique. N'ayant pu obtenir le patronage de l'empereur pour son pieux pélerinage, il partit seul et sans appui....

A l'extrémité nord-ouest de la Chine, à l'occident du *Hoang-Ho* (fleuve jaune), était *Liangtcheou*, ville de passage[2]. C'est là que commence le voyage de *Hiouen-Thsang*; il arriva au pays des *Oïgoun*, situé à la frontière extrême de la domination chinoise; là, un vieillard vénérable l'entretient, sans pouvoir l'ébranler des périls sans nombre qui vont l'assaillir. — Avant d'arriver à *I'gou* capitale de ce pays, il lui fallut traverser un immense désert de sable[3]. Il nous est impossible de suivre notre voyageur dans cette longue marche à travers les contrées qui répondent à la *Dzoungarie* actuelle. Seulement nous appuierons avec M. Stanislas Julien sur l'indication encore intéressante de gisements argentifères entre *A-Ki ni* et *Kiu-tchi*[4]. Après une marche de trois cents *li* ou trente

[1] Si l'on en croit Klaproth, ce serait à lui que serait due la découverte de ce voyage qu'il avait trouvé en 1816. Voy. Mém. Soc. géog. Berlin, 1834. C'est trop prématurément que M. Abel de Rémusat en annonce une traduction. Cette annonce ne se conçoit que par l'idée de prendre date.

[2] Consultez la grande carte de Klaproth, rivière de *Sou-laï-Ho*, (*Hou-lou* de notre voyageur), où se trouve encore cette ville. Tableau historique de l'Asie, 1826, in-4°, atlas in-f°.

[3] *I'gou* parait être le Kamil ou Hami, chef-lieu d'un district actuel du Turkestan oriental.

[4] *Kharachar* et *Koutcha* des modernes.

Digitized by Google

lieues, *Hiouen-Thsang* atteignit les montagnes couvertes de neige, qui séparent le cours du *Kharaschar* et celui de l'*Iocastes* [1]. Ce ne fut qu'après sept journées, pendant lesquelles il perdit quatorze de ses compagnons morts de froid et de faim, qu'il put sortir des glaciers de ces sombres montagnes dont il donne une saisissante description. Il arriva au pays de *Koutché* et au grand lac désigné dans nos cartes sous le double nom mogol et turk de *Témortou* et d'*Issékoul*. Après avoir côtoyé les bords de ce lac, il visite les belles et verdoyantes plaines du pays de *Bin-gheul*, qui est arrosé par le Jaxate, et dont les Turks étaient maîtres depuis un demi-siècle. Le khan avait sa résidence à *Issékoul*, près du lac de ce nom, d'où sa domination reconnue par toutes les tribus s'étendait assez loin pour l'engager à fournir un interprète qui accompagna *Hiouen-Thsang* jusqu'à la frontière du *Kaboul*. Notre voyageur fournit de piquants et curieux détails sur les peuples *tou-kioue*, alors adorateur du feu. . . « Il est intéressant, dit M. Stanislas Julien, de com-« parer la réception que trouva *Hiouen-Thsang* près du khan avec celle « que le grand khan *Dizaboul* fit en 571 à l'ambassade de Justin con-« duite par Zemarque. » . . . . . En nous faisant connaître une foule de villes de la Sogdiane et de la Bactriane sur lesquelles il avait de nombreux documents, *Hiouen-Thsang* nous mène de *Talas* à *Samarkand*, d'où il s'engage par les montagnes jusqu'à *Bamian*. Cette ville, remarquable par ses monuments, était un centre religieux d'où il rapporte de précieuses traditions sur la religion boudhique. Par les *Montagnes-Noires* [2], le voyageur entra dans le royaume de *Ka-Piche*, non loin de l'*Indus*. On connaît cette immense entrée qui s'étend entre le *Sindh*, l'*Attok* et la partie du *Djeloum* qui regarde les montagnes occidentales de *Kachemire*. C'est un des berceaux du culte de Brahmâ, qui, plus tard, y fut remplacé par le boudhisme, dont la puissance y est attestée par de nombreux monuments. Le pays d'*Oudjana* fut visité et étudié par le missionnaire chinois, qui résida dans la capitale, *Moungkie-li*. Dès cette époque, quelques-uns des innombrables stoupas [3], qui couvrent cette plaine tombaient en ruine. Le peu de connaissances que nous avons encore sur les régions du *Penjab* ne permet guère de déterminer avec précision la synonymie des villes ou des lieux cités par

[1] Nous employons de préférence les noms modernes.

[2] *Hindou-Couch* des géographes persans.

[3] *Topes* ou *Stupa's* (*Stoupas* selon M. Stanislas Julien). Ces constructions, signalées pour la première fois par Elphinstone dans son voyage au Caboul, sont cylindriques, terminées par une coupole sphérique, placées et orientées sur des monticules factices ; elles contiennent à l'intérieur une chambre carrée, et paraissent évidemment avoir servi de tombeaux. . . . « Elles sont désignées par les mots chinois *tha*, tour, ou *sou tuppo*, éminence, dans le *Fookioue-ki*, ou relation des royaumes boudhistiques, livre de *Fa-Hian*. *Sou-tupo*, comme le mot *topes*, vient du sanskrit *stupa*, qui peut se traduire par notre mot *tumulus*, tertre factice. » Batissier, l'Art monumental, *Afganisthân*, p. 25. . . . . Le premier groupe connu de ce genre en Europe est celui de *anyakala*, décrit par Ritter.

Digitized by Google

Hiouen-Thsang, ce qui obscurcit nécessairement l'itinéraire du voyageur. « Ce que l'on peut voir en général, dit M. Stanislas Julien, c'est « que *Hiouen-Thsang* remonte la vallée de la *Krichnagangâ* (qui se « réunit au *Djeloum* sous les murs de *Mozafferabad*), qu'il pénètre « aussi dans les contrées montagneuses qui s'étendent au nord du *Ka-* « *chemire* et arrive plus haut encore dans le nord, jusqu'à la partie de « la vallée du *Sindh*, voisine de l'*Iskardo* actuel ! » d'où il serait revenu par la vallée du *Sindh*, repassant l'*Allok* et séjournant deux années entières dans la régence du Kachemire, que peu d'Européens ont visitée depuis Jacquemont ; il revint par le *Penjab* et le *Radjapoura*, passa le *Tchenab*, visita la ville de *Tséka* (*Tchéka*). . . . « qui avait suc- « cédé dans le rang de capitale d'un Etat de même nom, à l'antique « *Chekia-lo*, la *Cakala* des vieilles épopées indiennes et la *Sagala* ou « Sangala des historiens d'Alexandre. »

Nous ne saurions retracer ici, dans tous ses détails, un itinéraire hérissé de noms chinois ; la majorité des lieux cités dans ce voyage sont connus par les sources sanskrites, notamment par la *Chronique du Kachemire* (Radjatavangini). Ils ouvrent du reste une large voie à la critique géographique[1]. *Hiouen-Thsang* parcourut les pays arrosés par le Gange, les nombreux documents de son voyage permettent de « reconstruire, « au moins dans ses linéaments principaux, la carte politique de l'Inde « du 7e siècle. »

« Non content d'avoir étudié pendant de longues années les parties « de l'Inde du nord où le boudhisme avait eu son berceau et son foyer « le plus brillant, *Hiouen-Thsang* ne voulut laisser sans les avoir vues « aucune des contrées de la péninsule où s'était répandue la religion « de *Câkyamouni* ; il venait de visiter les royaumes les plus orientaux « que le *Brahmapoutra* limite ou traverse, c'est maintenant vers « les contrées du sud qu'il va se diriger. Notre voyageur parcourt en « effet l'Inde du sud presque entière, à l'exception de *Ceylan*, où il ne « pénètre pas. »

En effet, il s'avança jusqu'à *Palar*, ville située entre Pondichéry et Madras, point le plus méridional de son voyage. Il remonte dans le royaume de *Malwa* (*Mo-la-po*), qui a jusqu'aujourd'hui conservé son nom.

Ce fut de là qu'il reprit sa route pour la Chine, traversant le *Penjab* et l'antique *Takcehaçilâ* (*Taxila* des historiens d'Alexandre), repassant le *Sindh* à l'endroit même où il l'avait franchi seize ans auparavant.

Les montagnes glacées[2], dont *Hiouen-Thsang* nous avait laissé une si dramatique description, furent les dernières fatigues du voyage ; car, rentrant dans les immenses steppes de la Tartarie, il regagna la frontière nord-ouest de la Chine.

Lorsqu'on jette un regard sur une carte de l'Inde et qu'on étudie sa littérature sacrée, on sent les lacunes immenses qu'il reste à combler

[1] M. Vivien de Saint-Martin vient de donner une critique de la partie géographique du voyage de *Hiouen-Thsang*, dans les *Nouvelles annales des Voyages*.

[2] Tsou-ling des Chinois.

Digitized by Google

pour compléter un travail d'ensemble sur ce vaste pays. C'est alors que la relation du maître de la loi est utile pour confronter et rétablir les noms de lieux, rendre moins confuse l'aride synonymie des localités, tout en précisant leur exacte position topographique et en nous fournissant de précieux documents sur les mœurs, la religion, l'état politique des nombreux royaumes qu'a traversés ce zélé pélerin au peril de sa vie.

La géographie pouranique, la théologie brahmanique sont puissamment éclaircies par la relation de Hiouen-Thsang, dont le voyage reste comme un monument impérissable de l'esprit religieux et de la civilisation chinoise au 6e siècle.

Les personnes qui ont suivi les études de philologie indienne et qui connaissent Wilson, Lassen, Burnouf, apprécieront l'érudition laborieuse, l'élégante rédaction du savant français auquel on doit la traduction de ce pélerinage; les difficultés de cet immense travail n'ont point rebuté M. Stanislas Julien. La traduction de Hiouen-Thsang restera comme un des plus précieux documents de l'histoire la plus ancienne et la plus obscure du monde, celle de la civilisation chinoise !

Le baron Henri Aucapitaine.

Voyage du scheikh El-Tidjani dans la régence de Tunis, traduit de l'arabe par M. Alphonse Rousseau. — Paris, imprimerie impériale, 1853.

Le voyage du scheikh El-Tidjani a été accompli pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire (1306-1309 de notre ère). La relation, traduite par M. A. Rousseau, est remplie de faits intéressants sur la géographie et l'histoire de la régence de Tunis à une époque sur laquelle nous possédons peu de renseignements. El-Tidjani était attaché à la personne du scheikh des Mouah'edin, qui était parti en pélerinage pour la Mecque. La caravane ne put dépasser les frontières de Tripoli; elle fut retenue dans la régence de Tunis : mais l'historiographe sut mettre à profit son temps et sa science, et son ouvrage, utilement commenté par M. A. Rousseau, méritait de nous être conservé. C. L.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

EMPIRE OTTOMAN.

De graves changements sont survenus depuis un mois dans l'état des affaires d'Orient. Le différend turco-russe a abouti à une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre d'une part, et la Russie de l'autre. La réponse du czar à la lettre de l'empereur des Français, qui, avant de prendre une résolution définitive, avait voulu en appeler une dernière fois à sa loyauté et à sa sagesse comme souverain, a fait évanouir le peu d'espérances que conservaient encore les amis de la paix. Voici le texte de ces deux pièces qui complètent la série de documents publiés par la *Revue*.

Lettre de S. M. l'empereur des Français Napoléon III à l'empereur de Russie.

« Palais des Tuileries, 29 janvier 1854.

« Sire,

« Le différend qui s'est élevé entre Votre Majesté et la Porte-Ottomane en est venu à un tel point de gravité, que je crois devoir expliquer moi-même directement à Votre Majesté la part que la France a prise dans cette question et les moyens que j'entrevois d'écarter les dangers qui menacent le repos de l'Europe.

« La note que Votre Majesté vient de faire remettre à mon gouvernement et à celui de la reine Victoria tend à établir que le système de pression adopté dès le début par les deux puissances maritimes a seul envenimé la question. Elle aurait, au contraire, ce me semble, continué à demeurer une question de cabinet, si l'occupation des principautés ne l'avait transportée tout à coup du domaine de la discussion dans celui des faits. Cependant les troupes de Votre Majesté une fois entrées en Valachie, nous n'en avons pas moins engagé la Porte à ne pas considérer cette occupation comme un cas de guerre, témoignant ainsi de notre extrême désir de conciliation.

« Après m'être concerté avec l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, j'ai proposé à Votre Majesté une note destinée à donner une satisfaction commune; Votre Majesté l'a acceptée. Mais à peine étions-nous avertis de cette bonne nouvelle, que son ministre, par des commentaires explicatifs, en détruisait tout l'effet conciliant et nous empêchait par là d'insister à Constantinople sur son adoption pure et simple. De son côté, la Porte avait proposé au projet de note des modifications que les quatre puissances représentées à Vienne ne trouvèrent pas inacceptables. Elles n'ont pas eu l'agrément de Votre Majesté. Alors la Porte, blessée dans sa dignité, menacée dans son indépendance, obérée par les efforts déjà faits pour opposer une armée à celle de Votre Majesté, a mieux aimé déclarer la guerre que de rester dans cet état d'incertitude et d'abaisse-

Digitized by Google

ment. Elle avait réclamé notre appui; sa cause nous paraissait juste ; les escadres anglaises et françaises reçurent l'ordre de mouiller dans le Bosphore.

« Notre attitude vis-à-vis de la Turquie était protectrice, mais passive. Nous ne l'encouragions pas à la guerre. Nous faisions sans cesse parvenir aux oreilles du sultan des conseils de paix et de modération, persuadés que c'était le moyen d'arriver à un accord, et les quatre puissances s'entendirent de nouveau pour soumettre à Votre Majesté d'autres propositions. Votre Majesté, de son côté, montrant le calme qui naît de la conscience de sa force, s'était bornée à repousser, sur la rive gauche du Danube comme en Asie, les attaques des Turcs, et avec la modération digne du chef d'un grand empire, elle avait déclaré qu'elle se tiendrait sur la défensive. Jusque-là nous étions donc, je dois le dire, spectateurs intéressés, mais simples spectateurs de la lutte, lorsque l'affaire de Sinope vint nous forcer à prendre une position plus tranchée.

« La France et l'Angleterre n'avaient pas cru utile d'envoyer des troupes de débarquement au secours de la Turquie. Leur drapeau n'était donc pas engagé dans les conflits qui avaient lieu sur terre. Mais sur mer, c'était bien différent. Il y avait à l'entrée du Bosphore trois mille bouches à feu dont la présence disait assez haut à la Turquie que les deux premières puissances maritimes ne permettraient pas de l'attaquer sur mer. L'événement de Sinope fut pour nous aussi blessant qu'inattend; car peu importe que les Turcs ait voulu ou non faire passer des munitions de guerre sur le territoire russe. En fait, des vaisseaux russes sont venus attaquer des bâtiments turcs dans les eaux de la Turquie et mouillés tranquillement dans un port turc ; ils les ont détruits, malgré l'assurance de ne pas faire une guerre agressive, malgré le voisinage de nos escadres.

« Ce n'était plus notre politique qui recevait là un échec, c'était notre honneur militaire. Les coups de canon de Sinope ont retenti douloureusement dans le cœur de tous ceux qui, en Angleterre et en France, ont un vif sentiment de la dignité nationale. On s'est écrié d'un commun accord : Partout où nos canons peuvent atteindre, nos alliés doivent être respectés. De là l'ordre donné à nos escadres d'entrer dans la Mer-Noire, et d'empêcher par la force, s'il le fallait, le retour d'un semblable événement. De là la notification collective envoyée au cabinet de Saint-Pétersbourg pour lui annoncer que, si nous empêchions les Turcs de porter une guerre agressive sur les côtes appartenant à la Russie, nous protégerions le ravitaillement de leurs troupes sur leur propre territoire. Quant à la flotte russe, en lui interdisant la navigation de la Mer-Noire, nous la placions dans des conditions différentes, parce qu'il importait, pendant la durée de la guerre, de conserver un gage qui pût être l'équivalent des parties occupées du territoire turc, et faciliter la conclusion de la paix en devenant le titre d'un échange désirable.

« Voilà, Sire, la suite réelle et l'enchainement des faits. Il est clair qu'arrivés à ce point, ils doivent amener promptement ou une entente définitive, ou une rupture décidée.

« Votre Majesté a donné tant de preuves de sa sollicitude pour le repos

Digitized by Google

de l'Europe, elle y a contribué si puissamment par son influence bienfaisante contre l'esprit de désordre, que je ne saurais douter de sa résolution dans l'alternative qui se présente à son choix. Si Votre Majesté désire autant que moi une conclusion pacifique, quoi de plus simple que de déclarer qu'un armistice sera signé aujourd'hui, que les choses reprendront leur cours diplomatique, que toute hostilité cessera, et que toutes les forces belligérantes se retireront des lieux où des motifs de guerre les ont appelées ?

« Ainsi, les troupes russes abandonneraient les principautés et nos escadres la Mer-Noire. Votre Majesté préférant traiter directement avec la Turquie, elle nommerait un ambassadeur qui négocierait avec un plénipotentiaire du sultan une convention qui serait soumise à la conférence des quatre puissances. Que Votre Majesté adopte ce plan, sur lequel la reine d'Angleterre et moi sommes parfaitement d'accord, la tranquillité est rétablie et le monde satisfait. Rien, en effet, dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Mais si, par un motif difficile à comprendre, Votre Majesté opposait un refus, alors la France, comme l'Angleterre, serait obligée de laisser au sort des armes et aux hasards de la guerre ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et par la justice.

« Que Votre Majesté ne pense pas que la moindre animosité puisse entrer dans mon cœur ; il n'éprouve d'autres sentiments que ceux exprimés par Votre Majesté elle-même dans sa lettre du 17 janvier 1853, lorsqu'elle m'écrivait : « Nos relations doivent être sincèrement amicales, « reposer sur les mêmes intentions : maintien de l'ordre, amour de la « paix, respect aux traités et bienveillance réciproque. » Ce programme est digne du souverain qui le traçait, et, je n'hésite pas à l'affirmer, j'y suis resté fidèle.

« Je prie Votre Majesté de croire à la sincérité de mes sentiments, et c'est dans ces sentiments que je suis,

« Sire,
« De Votre Majesté,
« Le bon ami,
« NAPOLÉON. »

Réponse de S. M. l'empereur de Russie.

« Saint-Pétersbourg, le 28 janvier (9 février) 1854.)

« Sire,

« Je ne saurais mieux répondre à Votre Majesté qu'en répétant, puisqu'elles m'appartiennent, les paroles par lesquelles sa lettre se termine : « Nos relations doivent être sincèrement amicales et reposer sur les « mêmes intentions : maintien de l'ordre, amour de la paix, respect « aux traités et bienveillance réciproque. » En acceptant, dit-elle, ce traité tel que je l'avais moi-même tracé, elle affirme y être restée fidèle.

« J'ose croire, et ma conscience me le dit, que je ne m'en suis point

Digitized by Google

écarté. Car, dans l'affaire qui nous divise et dont l'origine ne vient pas de moi, j'ai toujours cherché à maintenir des relations bienveillantes avec la France; j'ai évité avec le plus grand soin de me rencontrer sur ce terrain avec les intérêts de la religion que Votre Majesté professe; j'ai fait au maintien de la paix toutes les concessions de forme et de fond que mon honneur me rendait possibles; et, en réclamant pour mes coreligionnaires en Turquie la confirmation des droits et priviléges qui leur ont été acquis depuis longtemps, au prix du sang russe, je n'ai demandé autre chose que ce qui découlait des traités. Si la Porte avait été laissée à elle-même, le différend qui tient en suspens l'Europe eût été depuis longtemps aplani. Une influence fatale est venue se jeter à la traverse. En provoquant des soupçons gratuits, en exaltant le fanatisme des Turcs, en égarant leur gouvernement sur mes intentions et la vraie portée de mes demandes, elle a fait prendre à la question des proportions si exagérées, que la guerre a dû en sortir.

« Votre Majesté me permettra de ne point m'étendre trop en détail sur les circonstances exposées à son point de vue particulier dont sa lettre présente l'enchaînement. Plusieurs actes de ma part, peu exactement appréciés, suivant moi, et plus d'un fait interverti, nécessiteraient pour être rétablis, tels au moins que je les conçois, de longs développements qui ne sont guère propres à entrer dans une correspondance de souverain à souverain. C'est ainsi que Votre Majesté attribue à l'occupation des principautés le tort d'avoir subitement transporté la question du domaine de la discussion dans celui des faits. Mais elle perd de vue que cette occupation, purement éventuelle encore, a été devancée, et en grande partie amenée, par un fait antérieur fort grave, celui de l'apparition des flottes combinées dans le voisinage des Dardanelles, outre que déjà bien auparavant, quand l'Angleterre hésitait encore à prendre contre la Russie une attitude comminatoire, Votre Majesté avait la première envoyé sa flotte jusqu'à Salamine.

« Cette démonstration blessante annonçait, certes, peu de confiance en moi. Elle devait encourager les Turcs, et paralyser d'avance le succès des négociations, en leur montrant la France et l'Angleterre prêtes à soutenir leur cause à tout événement. C'est encore ainsi que Votre Majesté attribue aux commentaires explicatifs de mon cabinet sur la note de Vienne, l'impossibilité où la France et l'Angleterre se sont trouvées d'en recommander l'adoption à la Porte.

« Mais Votre Majesté peut se rappeler que nos commentaires ont suivi et non précédé, la non acceptation pure et simple de la note, et je crois que les puissances, pour peu qu'elles voulussent sérieusement la paix, étaient tenues à réclamer d'emblée cette adoption pure et simple, au lieu de permettre à la Porte de modifier ce que nous avions adopté sans changement. D'ailleurs, si quelque point de nos commentaires avait pu donner matière à difficultés, j'en ai offert à Olmutz une solution satisfaisante, qui a paru telle à l'Autriche et à la Prusse.

« Malheureusement, dans l'intervalle, une partie de la flotte anglo française était déjà entrée dans les Dardanelles, sous prétexte d'y protéger la vie et les propriétés des nationaux anglais et français, et, pour

Digitized by Google

l'y faire entrer tout entière, sans violer le traité de 1841, il a fallu que la guerre nous fût déclarée par le gouvernement ottoman. Mon opinion est que, si la France et l'Angleterre avaient voulu la paix comme moi, elles auraient dû empêcher à tout prix cette déclaration de guerre, ou, la guerre une fois déclarée, faire au moins en sorte qu'elle restât dans les limites étroites que je désirais lui tracer sur le Danube, afin que je ne fusse pas arraché de force au système purement défensif que je voulais suivre.

« Mais du moment qu'on a permis aux Turcs d'attaquer notre territoire asiatique, d'enlever un de nos postes-frontières (même avant le terme fixé pour l'ouverture des hostilités), de bloquer Akhaltsykh et de ravager la province d'Arménie; du moment qu'on a laissé la flotte turque libre de porter des troupes, des armes et des munitions de guerre sur nos côtes, pouvait-on raisonnablement espérer que nous attendrions patiemment le résultat d'une pareille tentative? Ne devait-on pas supposer que nous ferions tout pour la prévenir? L'affaire de Sinope s'en est suivie : elle a été la conséquence forcée de l'attitude adoptée par les deux puissances, et l'événement ne pouvait, certes, leur paraître *inattendu*.

« J'avais déclaré vouloir rester sur la défensive, mais avant l'explosion de la guerre, tant que mon honneur et mes intérêts me le permettraient, tant qu'elle resterait dans de certaines bornes. A-t-on fait ce qu'il fallait faire pour que ces bornes ne fussent pas dépassées? Si le rôle de spectateur ou celui de médiateur même, ne suffisait pas à Votre Majesté, et qu'elle voulût se faire l'auxiliaire armé de mes ennemis, alors, Sire, il eût été plus loyal et plus digne d'elle de me le dire franchement d'avance en me déclarant la guerre. Chacun alors eût connu son rôle.

« Mais nous faire un crime après coup de ce qu'on n'a rien fait pour empêcher, est-ce un procédé équitable? Si les coups de canon de Sinope ont retenti douloureusement dans le cœur de tous ceux qui, en France et en Angleterre, ont le vif sentiment de la dignité nationale, Votre Majesté pense-t-elle que la présence menaçante à l'entrée du Bosphore des trois mille bouches à feu dont elle parle, et le bruit de leur entrée dans la Mer-Noire, soient des faits restés sans écho dans le cœur de la nation dont j'ai à défendre l'honneur? J'apprends d'elle pour la première fois (car les déclarations verbales qu'on m'a faites ici ne m'en avaient encore rien dit) que, tout en protégeant le ravitaillement des troupes turques sur leur propre territoire, les deux puissances ont résolu *de nous interdire la navigation de la Mer-Noire*, c'est-à-dire apparemment le droit de ravitailler nos propres côtes.

« Je laisse à penser à Votre Majesté si c'est là, comme elle le dit, faciliter la conclusion de la paix, et si, dans l'alternative qu'on me pose, il m'est permis de discuter, d'examiner même un moment ses propositions d'armistice, d'évacuation immédiate des principautés, et de négociation avec la Porte d'une convention qui serait soumise à une conférence des quatre cours. Vous-même, Sire, si vous étiez à ma place, accepteriez-vous une pareille position? Votre sentiment national pourrait-il vous le permettre? Je répondrai hardiment que non. Accordez-

Digitized by Google

moi donc, à mon tour, le droit de penser comme vous-même. Quoi que Votre Majesté décide, ce n'est pas devant la menace que l'on me verra reculer. Ma confiance est en Dieu et dans mon droit, et la Russie, j'en suis garant, saura se montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812.

« Si toutefois Votre Majesté, moins indifférente à mon honneur, en revient franchement à notre programme, si elle me tend une main cordiale comme je la lui offre en ce dernier moment, j'oublierai volontiers ce que le passé peut avoir eu de blessant pour moi. Alors, Sire, *mais alors seulement*, nous pourrons discuter, et peut-être nous entendre. Que sa flotte se borne à empêcher les Turcs de porter de nouvelles forces sur le théâtre de la guerre. Je promets volontiers qu'ils n'auront rien à craindre de mes tentatives. Qu'ils m'envoient un négociateur, je l'accueillerai comme il convient. Mes conditions sont connues à Vienne. C'est la seule base sur laquelle il me soit permis de discuter.

« Je prie Votre Majesté de croire à la sincérité des sentiments avec lesquels je suis,

« Sire,

« De Votre Majesté,

« Le bon ami,

« NICOLAS. »

Cependant, malgré le rappel réciproque et simultané des ambassadeurs, la guerre n'a pas encore été officiellement déclarée. Les deux gouvernements de France et d'Angleterre ont enjoint à la Russie par une note d'évacuer les principautés dans un délai de deux mois. En attendant, l'on a décidé l'envoi d'un corps expéditionnaire anglo-français, de 70 à 80,000 hommes, destiné à opérer, de concert avec les Turcs, en même temps sur le Danube et le long de la frontière hellénique.

En effet, une insurrection qui prend de jour en jour un caractère plus alarmant a éclaté dans les provinces de l'Epire limitrophes de la Grèce. Plusieurs rencontres ont eu lieu entre de petits détachements turcs envoyés par le pacha de Scutari et les révoltés qui cernent depuis plusieurs semaines la citadelle d'Arta. D'après une correspondance reçue d'Athènes, ce soulèvement aurait eu lieu à la suite d'une sédition des troupes albanaises du dervend-aga, ou chef turc de ces provinces, qui appelèrent à leur aide les habitants de la province de Radovitzi et de Tzoumerka. Ceux-ci, profitant de la circonstance, prirent les armes, appelant à la lutte tous les Grecs. Les premiers chefs grecs connus qui répondirent à cet appel, sont le jeune officier Karaïskaki dont le père a été tué par les Turcs dans la première lutte de l'indépendance, et le jeune officier Grivas, du corps des irréguliers, dont le père, général, a joué aussi un rôle dans cette même guerre de l'indépendance. Ces deux officiers ont quitté leur corps, qui se trouve sur la ligne frontière, et ont passé sur le territoire ottoman avec une centaine de soldats, assure-t-on, et un prêtre enthousiaste, qui prêche la guerre sainte. Ayant rejoint les insurgés, ils se mirent à leur tête, et bientôt groupant autour d'eux toutes les populations des environs d'Arta, ils divisèrent leurs forces en deux corps principaux, et sans donner de relâche aux troupes

Digitized by Google

turques, ils les attaquèrent partout, désarmèrent ceux qui se rendirent et massacrèrent ceux qui résistèrent.

Les troupes turques furent obligées de fuir, d'abandonner même leurs casernes qui se trouvent sur la ligne frontière, et de se réfugier dans quelques couvents fortifiés et dans la ville et la forteresse d'Arta. De tous les points de la Grèce, et surtout de la capitale, on vit accourir un grand nombre de Grecs armés, les uns haut placés par leur grade militaire, les autres employés dans les administrations, qui, après avoir donné leur démission, passèrent la frontière et se mêlèrent aux insurgés, mais sans commettre aucun désordre.

Le lendemain les étudiants, au nombre de plus de cinq cents, se réunirent; et, au moment où l'on changeait la garde du palais, et où la musique militaire faisait entendre comme d'habitude différents airs, ils demandèrent un air national, ce qui leur fut accordé; ils remercièrent par des cris de : Vive la liberté! vive le roi! et demandèrent un drapeau, qui ne leur fut point accordé. Le surlendemain, le peuple ayant su que les ministres étrangers se plaignaient, il ne recommença plus ses démonstrations; mais, dans le silence, il agit, il s'arme et chaque nuit quelques centaines d'individus se mettent en route pour la frontière. Le gouvernement, dit notre correspondant, est impuissant à arrêter un pareil mouvement; l'ardeur est si grande, le sentiment qui anime la population si fort, que les dons arrivent de toutes parts et que nombre de femmes ont déjà donné leurs bijoux en offrande à la patrie.

On assure que les trois ministres de France, d'Angleterre et de Prusse ont envoyé collectivement une note au gouvernement. Les ministres de Russie et d'Autriche n'auraient point voulu ni assister à la réunion diplomatique faite à ce sujet, ni donner leur signature à la note.

Des centaines d'agents russes parcourent en ce moment les provinces de la Turquie d'Europe, excitent les Grecs et les Slaves à la révolte, et répandent partout le bruit que la France et l'Angleterre font cause commune avec les Russes en leur faveur comme au temps de la première insurrection et s'apprêtent à chasser les Russes de l'Europe.

— Les nouvelles du théatre de la guerre sont sans grande importance. L'armée turque est échelonnée sur la rive droite du Danube avec une forte réserve et un certain nombre d'autres corps en arrière, sur la ligne de Varna, Choumla, Tirnova, afin de faciliter les quartiers d'hiver. Les Russes ayant envoyé de Bucharest des renforts vers Kalafat, Omer-Pacha a fait appuyer des troupes vers Widdin, afin de se trouver toujours en force suffisante à Kalafat, qui a maintenant 40,000 hommes.

Les Russes sont en face avec 30,000 hommes seulement, et ils ne tentent que de faibles escarmouches dans l'espoir d'attirer les Turcs hors de leurs retranchements; mais Omer-Pacha a donné l'ordre de rester sur la défensive. Sur le reste du Danube, les opérations se bornent à de fortes reconnaissances envoyées de temps en temps sur la rive gauche pour obliger les Russes à y rester en force, les tenir en haleine et les empêcher de se retirer à une certaine distance, comme ils l'avaient fait pour éviter les maladies. Ils ont aujourd'hui, d'après les derniers relevés, 12,000 malades à Bucharest.

Digitized by Google

L'état sanitaire de l'armée turque est au contraire excellent. L'hôpital de Chousala ne renferme que 370 fiévreux sur un corps de 50,000 hommes. Il faut dire aussi que le soldat turc est bien nourri, bien habillé, bien cantonné. Toutes les troupes qui ne sont pas chez l'habitant ont été logées dans des baraques enfoncées de 1 m. 50 c. en terre et recouvertes d'une bonne toiture en chaume.

Le 5 février, la division anglo-française de frégates à vapeur qui était entrée, douze jours auparavant, dans la Mer-Noire, est rentrée dans le Bosphore et a mouillé à Beycos, après avoir poussé leur croisière jusqu'à la hauteur de Caffa. Le froid excessif qu'il faisait dans ces parages élevés de la Mer-Noire avait rendu la navigation très-pénible.

Le lendemain la frégate à vapeur française *le Magellan* est partie de Beycos pour la Mer-Noire, ainsi que la frégate anglaise *le Furious*. Elles furent suivies le 7 par une forte division à vapeur de deux escadres, et par une division ottomane, composée de 6 frégates et de 2 corvettes à vapeur, portant 8,000 hommes de troupes régulières de ligne, et escortant un convoi de 15 bâtiments de commerce chargés de munitions et d'approvisionnements.

— Quelques changements ont eu lieu dans le ministère ottoman.

Par ordonnance impériale en date du 30 janvier, Rizs-Pacha, ministre de la marine, a été nommé ministre de la guerre en remplacement de Mehémet-Ali-Pacha, remplacé lui-même à son poste par Mehémet-Pacha, gouverneur d'Andrinople.

INDE ANGLAISE.

On a appris par le courrier des Indes qu'une alliance offensive et défensive a été conclue entre les Russes, Dost-Mohamed, le khan de Khiva et le khan de Bouckhara. Nous extrayons le passage suivant du *Journal de Delhy :*

« L'armée russe s'est arrêtée à deux jours de marche de Khiva pour y « construire des retranchements. Quatre agents russes sont allés trouver « Dost-Mohamed avec un message de leur général. Ce message priait « Dost-Mohamed d'établir son camp sur les rives de l'Oxus. Là il devait « rencontrer deux envoyés russes, porteurs de lettres du czar, adressées « l'une à l'émir lui-même et l'autre au roi de Bouckhara, pour proposer « la formation d'une quadruple alliance à conclure sur la rive droite de « l'Oxus.

« Dost-Mohamed consentant, le général russe devait se rendre en per- « sonne sur la rive droite de l'Oxus et y attendre une entrevue avec « Dost. Celui-ci ne voulait passer l'Oxus pour rencontrer son ancien « ennemi, le roi de Bouckhara, qu'à la condition que le général russe « traverserait le premier le fleuve, amenant avec lui le fils et le premier « ministre du roi comme ôtages.

« A ces conditions il traiterait avec le roi, lui pardonnant en outre « toutes ses offenses passées, persuadé que l'importance de la quadruple « alliance devait faire taire toute querelle privée. Sur ces bases le traité « d'alliance entre la Russie, Khiva, Bouckhara et le Kabeul était sur le « point de se conclure. »

Digitized by Google

Nous trouvons en outre dans les journaux de l'Inde que l'île de Karak était occupée par les troupes persannes qui la fortifiaient, que Bagdad et Bassora étaient menacées et que les Turcs prenaient des mesures pour défendre cette dernière ville.

La position des Anglais dans le royaume d'Ava est toujours précaire. La révolte ouverte est comprimée, mais les tentatives contre les militaires isolés continuent.

Le 8 décembre, quelques Birmans déguisés en femmes, trompant la surveillance des sentinelles, s'introduisirent la nuit dans la demeure du capitaine Thomas Latter, sous-commissaire de Prome, et l'assassinèrent dans son lit. Les meurtriers purent se retirer sans être aperçus, après avoir jeté sur le corps de la victime une écharpe de femme, ce qui est considéré dans le pays comme la plus grande insulte.

Ces dispositions hostiles de la population se manifestent jusque dans les prisons. Le 15 décembre, de nombreux détenus s'insurgèrent à un signal donné contre le détachement préposé à leur surveillance. Il fallut toute l'énergie des officiers et des cipayes pour réprimer ce mouvement; ce ne fut qu'après avoir tué ou blessé plus de cinquante de ces prisonniers que l'ordre put être rétabli.

Le Nizam n'offre pas un tableau plus rassurant. Tout est confusion et désordre dans ces pays. La vie des résidents et leurs propriétés y sont constamment menacées, et le gouvernement paraît sans force pour remédier à ce triste état de choses.

La marine de la Compagnie des Indes vient de faire une nouvelle perte. La frégate à vapeur *Medusa* ayant touché sur un banc de rochers dans la rivière de Rangoun, a sombré en quelques instants. Ce sinistre a eu lieu à 11 milles environ de Prome; au même endroit, un autre steamer de la Compagnie avait récemment fait naufrage.

CHINE.

Les détails qui suivent sont arrivés par la dernière malle de Chine :

« Hong-Kong, 11 janvier 1854.

« Un des chefs rebelles avait fait arrêter, aux portes de Sanghaï, deux Chinois convertis au catholicisme, mais soupçonnés de se livrer à l'espionnage. En vain, ils avaient protesté qu'ils faisaient partie de la maison de l'évêque français, et qu'ils étaient personnellement connus du consul de cette nation, on les avait fustigés et mis à la torture. Le consul de France, qui était au courant de ce qui se passait, exigea qu'on lui livrât la personne du chef coupable : mais, comme on tardait à s'exécuter, il fit passer une circulaire par laquelle il informait les résidents étrangers qu'il allait se faire justice sommaire et bombarder la ville. Heureusement il ne fut pas nécessaire d'en venir à cette extrémité. Un négociant anglais, bien versé dans la langue, se rendit à Sanghaï et fit si bien sentir le danger que tout le monde courrait si les batteries françaises ouvraient leur feu sur la ville, qu'il n'eut pas de peine à déterminer le chef qui avait commis l'offense à se mettre dans les mains du consul.

« En effet, sans armes, et accompagné d'environ douze des principaux insurgés, également sans armes, il se rendit au consulat de France,

Digitized by Google

après avoir préalablement reçu l'assurance que lui et ses compagnons auraient tous la vie sauve. Cette démarche dans un pays où les sauf-conduits ne garantissent de rien, prouve la haute confiance que les Chinois ont dans la parole des Européens. Lorsque les Chinois furent arrivés devant le consulat, le chef dut s'agenouiller, et le consul, au moyen d'un interprète, lui demanda si c'était bien lui qui avait fait arrêter les deux néophytes. Sur sa réponse affirmative, on lui demanda si, en agissant de la sorte, il croyait avoir bien ou mal fait. Ayant répondu qu'il croyait avoir mal fait, il lui fut demandé s'il était prêt à se soumettre à la punition que le consul de France pensait devoir infliger pour cette offense. Il répondit que oui. Le consul lui fit alors savoir quel était le châtiment qu'il avait encouru, mais il ajouta que, vu la bonne volonté avec laquelle il s'était remis entre ses mains, il lui en ferait grâce. Sur quoi l'inculpé frappa la terre neuf fois de la tête, probablement en signe de reconnaissance; le consul, après avoir exhorté lui et ceux de sa suite à user des plus grands ménagements dans leurs rapports avec les Européens, les congédia. On les reconduisit, sous escorte, aux portes de la ville, où ils remercièrent de nouveau les Français d'en avoir agi à leur égard avec tant de modération. »

— L'insurrection fait toujours de nouveaux progrès dans le nord de la Chine. On assure que les rebelles se sont emparés de la ville de Tien-tsin, située à peu de distance de Pékin, et qu'ils occupent une partie de la province du Petchili. Mais il faut accueillir avec la plus grande réserve les nouvelles chinoises.

— Le gouvernement de Hong-Kong a fait paraître un tableau du commerce de Canton en 1852 sous pavillon anglais; en voici le résumé : Les produits anglais importés à Canton figurent pour 9 millions 974,032 piast., soit, au taux conventionnel de 5 fr. 45 c. la piastre, pour 54 millions 358,474 fr.; les produits exportés de Canton ont donné 6 millions 596,272 piastres, soit 35 millions 949,682 fr.

« Le tableau des importations de Canton présente toujours une lacune considérable. On n'y fait jamais figurer l'opium. La Compagnie des Indes en livrait, en 1843, 18,350 caisses seulement aux habitants du Céleste-Empire; elle leur en a envoyé en 1852 près de 40,000. Ainsi, malgré le resserrement des capitaux, occasionné par l'insurrection, on ne peut évaluer à moins de 60,000 caisses et de 200 millions de francs l'importation annuelle de cet article en Chine.

ALGÉRIE.

L'expédition du sud est terminée. Le nouveau système d'attaque, conçu et mis en pratique par M. le gouverneur général, a porté ses fruits. Nos goums lancés à la poursuite du chérif à travers les immenses espaces qui séparent nos postes avancés des oasis des Beni-M'zab, de N'goussa et de Ouargla, suivis à distance par nos colonnes légères, ont marché avec une confiance et un entrain qu'ils n'avaient jamais montrés, et le plus complet succès a couronné leurs opérations.

Nous avons rendu compte dernièrement des combats livrés par ces

Digitized by Google

goums dirigés par Si-Hamza, et des nombreuses populations vaincues et détachées par eux du parti du chérif.

Chargé par M. le gouverneur général d'aller prendre possession, au nom de la France, des conquêtes opérées dans ces lointaines régions par notre khalifa, le colonel Durrieu rejoignit, à Metlili, les petites colonnes de soutien de Laghouat et de Tiaret, et partit avec elles, le 22 janvier, pour visiter les villes de l'Oued-M'zab. Après avoir reçu, au milieu de ces oasis, l'accueil le plus empressé, il laissa ses troupes au bivouac pour leur donner quelques jours de repos et marcha, suivi seulement d'une escorte de 100 cavaliers, dans la direction de N'goussa où Si-Hamza devait l'attendre.

Il campa, le 26, à Moudjebed, à une vingtaine de lieues du rendez-vous convenu. Le lendemain, il se remit en route, et, vers le milieu du jour, il aperçut au loin un groupe considérable de cavaliers qui s'avançaient vers lui : c'était Si-Hamza qui, impatient de le voir, venait à sa rencontre avec une partie de ses forces, dans le lit de l'Oued M'zab inférieur.

Le colonel s'arrêta, avec son escorte, sur l'une des dunes qui bordent la vallée. L'étendard aux couleurs nationales flottait à ses côtés. Si-Hamza se détacha rapidement de son goum, mit pied à terre, et vint le saluer avec empressement. « Je n'ai qu'un drapeau ; s'écria-t-il, c'est celui qui est devant moi. Je me suis battu pour la France, je suis prêt à mourir pour elle. »

L'éclat et la sincérité de cette profession de foi au milieu de l'immensité ou se trouvaient les quelques Français qui venaient, à plus de 30 journées du littoral et sans autre protection que l'influence morale de la France, prendre possession des villes et des tribus de cette vaste circonscription du sud algérien, émurent profondément tous les assistants. Le colonel Durrieu mit à son tour pied à terre, embrassa le khalifa avec effusion, et, après l'avoir complimenté au nom du gouverneur général, il s'achemina avec lui dans la direction de N'goussa où il bivouaqua le 28.

Le lendemain, il arriva de bonne heure dans les jardins de Ouargla. Reçu avec joie par les députations de tous les quartiers de la ville, il traversa le ksar pour se rendre au camp de Si-Hamza établi à un millier de mètres au-delà des jardins, et bivouaqua, avec son escorte, au milieu des contigents du khalifa qui l'accueillirent aussi avec les marques de la plus vive satisfaction.

L'oasis d'Ouargla est située au milieu d'un très-grand chott dont le bassin est fermé par une ceinture de dunes de sables entremêlées de rochers. Elle comprend, outre la ville d'Ouargla, les ksours de Rouissat, d'Aïn-Ameur, de Hadjedja et de Sidi-Touiled. C'est à Rouissat que les habitants de cette oasis avaient construit, il y a trois ans, à force d'argent et de sueurs, une grande casbah, où le chérif Mohammed-ben-Abdallah croyait avoir assis sa puissance sur des bases inébranlables. Ce ksar, comme tous ceux de l'oasis, est tombé sous notre domination, et l'édifice sur lequel nos ennemis avaient basé de si magnifiques espérances a été détruit de fond en comble.

Digitized by Google

L'expulsion du chérif d'un pays où on le supposait inexpugnable, l'entière soumission des populations qui faisaient toute sa force, l'apparition de notre drapeau sur les limites naturelles de l'Algérie, aux frontières du grand désert, et, par dessus tout, la présence d'un colonel français préparant seul, à une si grande distance de nos centres d'opérations, les bases de l'organisation à donner à notre nouvelle conquête sont des faits considérables pour notre domination en Algérie; et la preuve incontestable des bons résultats qui ont été obtenus.

C'est pour asseoir ces résultats sur des bases durables, ainsi que pour imprimer le sceau de son autorité à ces nouvelles conquêtes de la France que M. le gouverneur général a quitté Alger pour se porter à Laghouat. Il y est arrivé le 8. Par une remarquable coïncidence, le colonel Durrieu, de retour de sa mission, entrait dans cette place quelques minutes après lui, et les colonnes des commandants Niqueux et Du Barail, campées ce jour-là même à proximité de l'oasis, devaient y arriver le lendemain. (*Moniteur algérien.*)

— Le conseil d'administration de la compagnie génevoise des colonies suisses de Sétif a publié son deuxième rapport, lu à l'assemblée générale du 9 février 1854. Il résulte de ce rapport que le nouveau village de d'Aïn-Arnat est presque entièrement peuplé. Du 23 octobre au 11 février, 361 colons suisses se sont embarqués à Marseille et occupent 41 maisons sur les 50 qui doivent composer le village. Le début de l'entreprise est très-encourageant. La compagnie génevoise s'empresse de rendre hommage à l'administration française qui a largement encouragé ses débuts. La publicité donnée à son rapport produira un excellent effet en faveur de la colonisation algérienne.

— Le *Moniteur algérien* a publié, dans un supplément annexé au numéro du 15 février 1854, le catalogue des végétaux et graines disponibles et à livrer, pendant la saison 1853-54, dans les pépinières du département d'Alger. Ce catalogue comprend : pour la pépinière centrale du gouvernement, au Hamma, 357,256 plants; pour celle de Médéah, 19,679; pour celle de Milianah, 48,627; et pour celle d'Orléansville, 15,999.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

La France vient de planter son drapeau sur les terres de la Nouvelle-Calédonie. Nous reproduisons le compte-rendu publié par le *Moniteur* sur la prise de possession :

« En vertu des ordres de l'empereur, le ministre de la marine et des colonies a prescrit, le 1er mai dernier, à M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef des forces navales françaises dans l'Océan-Pacifique, de se diriger vers la Nouvelle Calédonie.

« Le gouvernement était désireux, depuis longtemps, de posséder dans les parages d'outre-mer quelques localités qui pussent, au besoin, recevoir ses établissements pénitentiaires.

« La Nouvelle-Calédonie lui offrait toutes les conditions désirables.

« Conformément aux instructions qui lui avaient été transmises, le contre-amiral Febvrier-Despointes, après s'être assuré que le pavillon

Digitized by Google

d'aucune nation maritime ne flottait sur la Nouvelle-Calédonie, a pris solennellement possession de cette île et de ses dépendances, y compris l'île des Pins, au nom et par ordre de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

« Voici la copie des procès-verbaux de la prise de possession, en date des 24 et 29 septembre 1853 :

« Cejourd'hui samedi 24 septembre 1853, à trois heures de l'après-« midi,

« Je, soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral comman-« dant en chef les forces navales françaises dans la Mer-Pacifique, agis-« sant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre pos-« session de l'île de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, au « nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

« En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île (Nou-« velle-Calédonie), qui, à compter de ce jour 24 septembre 1853, de-« vient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

« Ladite prise de possession est faite en présence de MM. les officiers « de la corvette à vapeur *le Phoque* et de MM. les missionnaires fran-« çais qui ont signé avec nous.

«Fait à terre, au lieu de Balade (Nouvelle-Calédonie), les heure, « jour, mois,et an que dessus.

« Ont signé : E. de Bovis, L. Candeau, A. Barazer, Rougeron, Fores-« tier, J. Vigouroux, A. Cany, Muller, Butteaud, Mallet, L. Dépériers, « A. Amet, L. de Marce, le contre-amiral commandant en chef Febvrier-« Despointes. »

« Cejourd'hui jeudi 29 septembre 1853,

« Je, soussigné, Auguste Febvrier-Despointes, contre-amiral comman-« dant en chef les forces navales françaises dans la Mer-Pacifique, agis-« sant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre posses-« sion de l'île des Pins, au nom de S. M. Napoléon III, empereur des « Français.

« En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île des « Pins, qui, à compter de ce jour, 29 septembre 1853, devient, ainsi « que ses dépendances, colonie française.

« L'île continuera à être gouvernée par son chef, qui relèvera directe-« ment de l'autorité française.

« Ladite prise de possession faite en présence de MM. les mission-« naires français, des officiers du *Phoque* et du chef Ven-de-Gon, qui « ont signé avec nous.

« Fait à terre, en double expédition, baie de l'Assomption, les jour, « mois et an que dessus :

« Ont signé : E. de Bovis, A. Barazer, etc. »

« Aussitôt que le pavillon de la France a été arboré sur les terres de la Nouvelle-Calédonie, il a été salué de 21 coups de canon et des cris répétés, par l'état-major et l'équipage, de *Vive l'Empereur !* »

JUST ROUVIER.

PARIS. — Imprimerie de POMMERET et MORIAU, 17, quai des Augustins.

Digitized by Google

JÉRUSALEM ET LES LIEUX SAINTS.

EXTRAIT DU VOYAGE INÉDIT

DE LA CONDAMINE

EN ORIENT.

L'extrait que nous donnons ici est la relation de la visite que le savant la Condamine, l'un des quarante de l'Académie française, et membre de l'Académie des Sciences, fit aux lieux saints en 1731. Le voyage de la Condamine, qui, jusqu'à présent, est resté inédit, doit être bientôt publié, avec des notes et des éclaircissements, par un de nos collaborateurs, M. Victor Langlois, qui lui-même a visité l'Orient. La Condamine partit, comme on sait, avec l'escadre de Duguay-Trouin pour visiter les côtes de Barbarie, l'Egypte, la Syrie, les îles de Chypre et de Rhodes, Smyrne et Constantinople. Les curieux détails que renferme le journal du voyage de la Condamine nous ont paru dignes de fixer l'attention des orientalistes; aussi avons-nous cru faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant ici le chapitre qui traite de la Terre-Sainte et de Jérusalem.

(Just Rouvier.)

Depuis le village où nous avions couché jusqu'auprès de Jérusalem, on ne marche que par monts et par vaux, toujours dans des sentiers escarpés taillés dans le roc. En approchant de Jérusalem, les montagnes s'aplanissent un peu; les vallons s'étendent davantage et le pays est plus cultivé. Avant que d'entrer dans la ville, ce qui se distingue le plus est le mont Olivet; sur la gauche, et au bas de ce mont, la vallée de Josaphat où passe le torrent de Cédron. On reconnaît aussi fort distinctement la coupole couverte de planches du dôme du Saint-Sépulcre. On est étonné de ne pas voir en un lieu plus éminent, par l'idée qu'on s'en fait, le Calvaire qui était autrefois hors de la ville, et qui, depuis qu'elle a été rebâtie, est enfermé dans son enceinte. Il paraît

Digitized by Google

aujourd'hui très-peu élevé, parce que la ville est beaucoup plus haute qu'elle n'était autrefois, ayant été rebâtie deux fois sur ses ruines. Jérusalem est fortifié à l'antique par de gros murs de pierre flanqués de tours de distance en distance. Il y a des créneaux en haut des murs, et plus bas une galerie en saillie avec des meurtrières. J'ai reconnu aux ornements de la porte que l'architecture était moresque, et que cette porte a été bâtie ou du moins rétablie par les Turcs ou les Sarrasins. L'inscription arabe du frontispice en fait foi. C'est Sélim, empereur des Turcs, qui a fait faire cette dernière enceinte.

A deux heures, nous sommes entrés à Jérusalem. Suivant l'usage ordinaire de ceux qui viennent ici pour la première fois, je suis resté à pied à la porte de Damas avec mon laquais. Le moine et notre drogman sont allés donner avis de notre arrivée au couvent des PP. de Terre-Sainte, et nous ont laissés avec notre guide. Quelque temps après, on nous a envoyé un drogman pour nous recevoir avec deux janissaires qu'il avait été demander au commandant de la ville, et qu'il a payés de leur droit en ma présence. Toutes ces choses s'observent chaque fois qu'il arrive ici un nouveau venu. On m'a conduit au couvent, où j'ai remis aussitôt au R. P. procureur la lettre de crédit de M. Isnard. J'ai été saluer le révérendissime, d'où, après un moment de conversation, on nous a menés au réfectoire. Aussitôt que j'ai eu mangé un morceau, j'ai été visiter le Saint-Sépulcre, que le révérendissime avait envoyé faire ouvrir pour moi. On sait que les Turcs en ont la clef, et que la porte ne s'ouvre que moyennant un droit qu'on leur paie quand elle s'ouvre pour quelqu'un. Tous ceux qui y sont déjà entrés peuvent y entrer de nouveau en payant seulement quelques médins aux Turcs qui gardent la porte, et les autres un droit un peu plus considérable. Je ne ferai point ici la description de ce que l'on voit

Digitized by Google

dans l'église du Saint-Sépulcre, qui a été décrite fort en détail par quantité de voyageurs et en particulier par Thévenot, qui, tout ancien qu'il est, est très-exact du moins sur cela, ce que je puis assurer, l'ayant vérifié article par article, et n'ayant trouvé que de fort légères différences entre ce qu'il rapporte et ce que j'ai vu : la plupart ne consiste que sur la quantité des lampes des chapelles qu'il a vues, au temps de Pâques, garnies d'un plus grand nombre qu'à l'ordinaire. J'en ai compté aujourd'hui 43 devant le Saint-Sépulcre dont une d'or, envoyée depuis peu par l'Empereur, qui, par là, s'est distingué de tous les autres souverains, qui n'en ont donné que d'argent. Celles de France ne sont pas fort anciennes : j'ai remarqué sur toutes le collier du Saint-Esprit, ainsi elles ne peuvent avoir été données que depuis Henri III. Depuis Thévenot, la coupole du dôme du Saint-Sépulcre a été rebâtie; elle avait été autrefois, dit-on, construite de bois de cèdre du temps de sainte Hélène; elle est aujourd'hui de bois de pin. Cette réparation a été faite en 1720; et ce n'est pas sans difficulté qu'on y est parvenu, les Turcs ayant fait pour cela payer de grandes sommes, encore a-t-il fallu un ordre par écrit du Grand-Seigneur. Le dehors du Saint-Sépulcre, qui était revêtu de marbre, a aussi grand besoin de réparations, ce qui ne peut se faire qu'à la recommandation du roi de France, par un ordre exprès de la Porte. Je n'en dirai pas davantage sur cet article. J'ai remarqué dans Thévenot les petites différences et changements survenus depuis lui. Par exemple, toutes les chapelles qu'il donne aux Géorgiens, aux Abyssiniens, etc., qui n'ont plus rien dans le Saint-Sépulcre, appartiennent aujourd'hui aux Grecs ou Arméniens, n'y ayant plus qu'eux, les Cophtes et les Latins qui soient en possession de l'église et des chapelles. Les Arméniens n'ont plus l'autel qu'ils avaient près de la chapelle de l'Apparition et dans la muraille qui était dédiée à sainte Madeleine. Il est aussi survenu di-

Digitized by Google

vers changements dans ce que possédaient les Grecs et les Latins, le roi de France ayant fait restituer à ceux-ci plusieurs sanctuaires dont les Grecs s'étaient emparés, à commencer par la chapelle même du Saint-Sépulcre située au milieu de l'église que l'on voit, qui était aux Latins du temps que Thévenot a écrit en 1558, et usurpée par les Grecs du temps de Corneille le Bruyn, voyageur, peintre, dont j'ai apporté ici le voyage, me paraît aussi de bonne foi et exact; il semble quelquefois qu'il a copié Thévenot. On m'a parlé d'un voyage du P..., jésuite, comme le plus modeste et le plus exact: je ne le connais point.

J'ai employé le reste de la journée à visiter la maison des enfants de Zébédée, où il y a une chapelle desservie par les Grecs; le lieu où était l'ancienne porte de la ville qui s'ouvrit quand saint Pierre fut tiré de prison par l'ange: on a marqué ce lieu par une colonne dans la muraille; la maison de Saint-Marc, autre église occupée par les Grecs: on tient que saint Pierre s'y réfugia, au sortir de sa prison, et s'y tint caché.

Dans la maison d'Anne, beau-père de Caïphe, il y a une église dont les Arméniens sont en possession; on y montre un olivier où la tradition porte que Jésus-Christ fut attaché, et on ajoute que c'est le même. Une autre église d'Arméniens qui était la maison de Caïphe, le grand-prêtre; la grande pierre qui forme le derrière de leur grand autel est, à ce qu'on prétend, celle qui fermait le sépulcre : ils l'ont dérobée aux Latins. On montre dans cette même église un petit réduit, qu'on prétend être le lieu où Jésus-Christ fut renfermé, pendant que les prêtres le jugeaient, et, dans la cour, le lieu où saint Pierre renia Jésus-Christ, et celui où le coq chanta, où l'on a sculpté un coq sur la muraille.

Sur le mont Sion, qui paraît presque de plain-pied à la ville, par la même raison que le Calvaire est le cimetière des Latins, des Grecs, des Arméniens, et le lieu de

Digitized by Google

la maison de la Vierge. Plus loin, on voit une mosquée qui était autrefois l'église et le couvent des PP. de Terre-Sainte. Ils en ont été chassés par les Grecs. Cette mosquée est construite dans le lieu où était le Cénacle, où se sont passés trois mystères : la Cène, l'apparition aux disciples et à saint Thomas et la descente du Saint-Esprit. Une fort belle église des Arméniens, où il y a une chapelle dans le lieu où saint Jacques a été décollé. Cette chapelle est fermée d'une porte toute nouvellement faite d'une belle marqueterie d'écaille incrustée de nacre de perle, avec des marteaux ou anneaux de la porte en argent. Elle a été faite depuis peu à Constantinople, et est d'un beau travail. Près de cette chapelle en est une autre qui est le tombeau de saint Macaire. Les Arméniens conservent dans cette église un morceau de la vraie croix. A côté de l'église, et dans la même longueur, ils ont bâti depuis peu une nouvelle chapelle pour les femmes. Cette église est très-propre et très-ornée; après le Saint-Sépulcre, c'est la plus belle de Jérusalem; il y a de grands tableaux que les Latins se plaignent qu'on leur a volés et qui sont d'un bon maître. Le reste des peintures est de la main d'un peintre arménien dont la manière est sèche, dans le goût de celle d'Albert-Durer. Son coloris est assez beau, mais il entend mal le clair-obscur. On m'a fait voir, en revenant au couvent, le dehors d'une mosquée qui était la maison des trois Marie, et le château de la ville, dont les fondements paraissent fort anciens. On dit qu'il a été bâti par ceux de Pise, sans doute du temps des croisades. J'y ai remarqué, en passant, beaucoup de pièces de canon de fonte, mais d'un fort petit calibre.

Le lundi 20 août. — Au point du jour je suis parti de Jérusalem avec une escorte de dix chrétiens de Bethléem, armés de fusils, et un des religieux de la maison, Français de nation, qui me servait de truchement. Le Père procureur m'avait fait trouver des che-

Digitized by Google

vaux. Nous avons pris notre route par Bethléem, et, en chemin, j'ai vu tous les endroits dont Thévenot parle; je renvoie à lui et à Corneille le Bruyn pour les détails. Je me contenterai seulement de nommer les lieux que j'ai visités, et je n'y ajouterai que ce que j'ai remarqué de différent de ces voyageurs, en ce qu'il y a de changé depuis qu'ils ont écrit.

En sortant de la ville, du côté du mont Sion, situé à son midi, quoi que dise le P. Calmet, qui le place au nord dans son *Dictionnaire historique de la Bible*, on passe le long de la piscine appelée Betzsabée, plutôt parce qu'elle est sur le chemin d'un lieu ainsi nommé, que parce que Betzsabée, femme d'Urie, s'y baignait quand David l'y aperçut. Cette piscine est un grand réservoir actuellement presque à sec; il est de la forme d'un carré deux fois plus long que large, et peut avoir cent pas communs de large. Ce monument existe en assez bon état, mais il n'est pas comparable aux trois autres de même espèce dont je ferai dans peu mention. On aperçoit encore quelques vestiges des fondements qu'on dit être ceux de l'ancienne forteresse et du palais de David, situés sur le mont Sion, qui alors était renfermé dans la ville. En suivant notre route, nous avons passé par les lieux suivants :

Au pied du bourg appelé *du Mauvais-Conseil*, où les princes des prêtres s'assemblèrent pour faire arrêter Jésus-Christ;

A la vue d'une ancienne masure qu'on dit être le reste de la maison de saint Siméon et du prêtre qui a fait le cantique *Nunc dimittis*, après avoir vu le Messie;

A côté du champ dit *des Pois*, dont un des chrétiens de l'escorte ramassa de petites pierres qui ont effectivement assez de la forme de ce légume; je les ai gardées pour les examiner à loisir (on rapporte à ce sujet un miracle de la conversion de ces pois en pierres par la Vierge, semblable à celui des fruits pétrifiés du mont armel, attribué à Elie);

Digitized by Google

A peu de distance d'un olivier planté au lieu où était le térébinthe sous lequel on prétend que la Vierge s'était reposée (cet arbre fut brûlé par les Turcs il y a près d'un siècle, et ne subsistait plus dès le temps des deux voyageurs que j'ai cités);

Un couvent de moines grecs dédié à saint Elie : on montre près de la porte un creux dans le rocher où Elie se reposait, et l'on croit que c'est la forme de son corps;

Près des ruines du lieu dont on dit que le prophète Habacuc fut transporté par l'ange : il y avait autrefois une église en ce lieu. On montre aussi un endroit habité par le prophète Amos. En continuant notre chemin, nous avons vu la citerne dite *des Trois-Rois*, où il est dit que l'étoile leur apparut en sortant de Jérusalem; les ruines d'un ancien édifice que quelques-uns croient avoir été la maison de Jacob dont le lieu garde encore le nom;

Le sépulcre de Rachel dont Corneille le Bruyn donne le dessin beaucoup plus simple et plus juste que celui du *Dictionnaire historique* du P. Calmet, dont les estampes sont toutes fort embellies. Ce sépulcre est fermé depuis dix ans par ordre du pacha et en haine des Juifs qui allaient y faire leurs prières. Il y a autour, dans l'enceinte du petit mur dont il est enclos, trois ou quatre petits monuments couverts de coupoles qui tombent en ruines, et quantité de sépultures des Turcs qui n'ont pas un pied hors de terre à l'ordinaire.

L'aqueduc qui servait à conduire les eaux de la fontaine de Salomon, dont je parlerai bientôt, dans Jérusalem. Depuis quelques années, par la négligence des Turcs qui ne réparent rien, cette conduite est interrompue et arrive à peine à Bethléem.

La citerne de David, dont l'Ecriture fait mention : elle est tout près de Bethléem.

Le couvent des religieux latins de Bethléem, dont une partie est occupée par les Grecs, qui n'ont plus que leur

Digitized by Google

entrée depuis trente ou trente-cinq ans dans la grande église de Sainte-Catherine qu'ils avaient enlevée aux Latins, et dont ils étaient encore en possession, ainsi que de la grotte de la Nativité, du temps de Thévenot et de Corneille le Bruyn. J'ai entendu la messe dans cette église; toute cette église, et celle de Sainte-Catherine qui la joint, où les Latins avaient fait des représentations de la grotte, etc. pendant que les Grecs possédaient l'autre église, ont été amplement décrites par Thévenot, qui m'a paru exact, aux changements près survenus depuis lui; par exemple :

L'église qu'on disait couverte du cèdre, comme le Saint-Sépulcre, et du temps de sainte Hélène, a été recouverte par les Grecs, peu devant qu'elle soit revenue aux Latins, par la protection du roi de France.

Les Arméniens n'ont plus, comme autrefois, une portion de l'église, mais seulement ils peuvent dire la messe une fois l'an à un autel voisin de la grotte de la Nativité. Ils ont un logement joignant l'église, à droite en entrant, et ont racheté des Turcs une grande salle qui leur servait d'écurie appelée l'école de Saint-Jérome, où l'ont tient que ce Père donnait des leçons de théologie; elle a quatre-vingts pieds de long sur vingt-sept de large; elle est soutenue, dans son milieu, de six belles colonnes de marbre veiné blanc et rouge, de l'ordre corinthien.

La mosaïque et l'or, dont parle Thévenot dans les ornements de l'église, sont fort difficiles à distinguer aujourd'hui.

On m'a fait voir la sépulture des saints Innocents, le tombeau de saint Jérôme, etc., dont parle ce voyageur, un tombeau de saint Eusèbe, abbé, dont il ne parle pas.

Les Latins ont abandonné plusieurs traditions des Grecs sur la pierre de la circoncision et celle où fut jeté le prépuce. Ils ne montrent plus aujourd'hui les figures de la Vierge et de l'Enfant, empreintes sur le marbre à l'autel de la Nativité; et je n'en ai trouvé aucun vestige.

Digitized by Google

La plaque d'argent, dont parle Thévenot, a été renouvelée par le roi d'Espagne en 1689, et l'on y voit le collier de la Toison-d'Or. A l'endroit de la crèche, j'ai cherché avec tant d'attention que j'ai reconnu dans le marbre blanc veiné de bleu, une tache naturelle qui peut représenter assez bien un vieillard avec une barbe et un capuchon, étendu sur le dos et sur le ventre, car on a le choix de le voir comme on veut. C'est la figure de saint Jérôme que montraient les Grecs, qu'ils disaient y être empreinte par miracle.

On voit aussi sur trois pièces de marbre qui paraissent avoir été sciées l'une sur l'autre, et qui servent de pavé à la chapelle, dans leur milieu, des veines qui représentent, si l'on veut, un buste de chrétien du pays et dont les religieux me dirent que c'étaient les images des trois Rois. Malheureusement sur la même ligne il s'en trouve une quatrième toute semblable.

Nous avons dîné au couvent et visité les lieux saints:

La Grotte des Pasteurs, où l'on dit que l'ange leur apparut; la Citerne de la Vierge, dont l'eau monte miraculeusement jusqu'aux bords;

Les ruines de la maison de saint Joseph;

Les ruines d'Encadoli qu'on nous a montrées de loin sur une montagne. Il est parlé de cette ancienne ville dans l'Ecriture. Sur la même montagne est la case de David. Nous avons aussi vu de loin la montagne appelée le *Fort des Français*, où ceux-ci se soutinrent quarante ans contre les efforts des Turcs, depuis la perte de Jérusalem.

Nous n'avons pu aller à la caverne ou grotte, où la Vierge se cacha en fuyant Hérode; les Turcs y étaient à battre du blé.

J'ai fini ma tournée hors la ville par la visite du prétendu Jardin de Salomon, appelé *Hortus conclusus*, dont on dit qu'il fait mention dans le Cantique des Cantiques. Ce lieu est situé au milieu des montagnes sèches et ari-

Digitized by Google

des qui sont de vraie roche. On y voit encore quelques masures. La montagne s'arrondit à cet endroit, et le fond du cintre qu'elle forme, exposé en plein midi, y réunit les rayons du soleil, comme un miroir ardent à son foyer. Je ne puis me persuader que Salomon eût choisi ce lieu pour y bâtir une maison de plaisance. Il y a près de là une fontaine. Je n'ai trouvé aucune ressemblance entre ce lieu et le dessin qu'en donne Corneille le Bruyn. Un peu plus loin et plus haut sont les trois piscines de Salomon dont la vue a été dessinée par le même telle qu'elle est dans son livre; il en a aussi pris les dimensions que j'ai trouvées à peu près exactes. Le réservoir le plus bas a 240 pas de long sur 65 de large par en bas. Par en haut, il y a un pan coupé, et le mur n'a que 55 pas. Celui du milieu a 186 pas, à gauche, d'un côté et 180 de l'autre de longueur sur 99 de largeur. Le réservoir le plus haut a 159 ou 160 pas de long sur 98 par en bas et 93 par en haut de large.

Je n'ai pu mesurer leur profondeur. Le Bruyn donne 100 pieds de haut au plus bas. Il ne m'a pas paru si profond.

Il y avait beaucoup d'eau dans le plus élevé, et aussi dans le plus bas; elle coule obliquement dans un canal creusé dans le second réservoir dont le reste est à sec. Il y a dans tous des marches ou étages autour comme à un amphithéâtre, mais ces marches ne sont ni égales ni parallèles, non plus que les murs qui forment les enceintes; sans doute qu'on s'est un peu assujetti au terrain.

La grandeur de ce monument, la solidité et la difficulté du travail, pour creuser le fond des bassins dans le roc, donnent une grande idée de la magnificence de celui qui les a fait bâtir. L'eau qui sort de plusieurs sources au-dessus des trois piscines dans une grotte décrite par Corneille le Bruyn, dans laquelle je suis descendu, tombe d'une piscine dans l'autre, par des canaux de communi-

Digitized by Google

cation et au bas de la troisième formait une cascade dont on voit encore les marches. Les eaux venaient par des conduits souterrains à Jérusalem qui en est à plus de deux lieues. Il faut que la nature favorise bien cet écoulement pour qu'il ait subsisté jusques à quelques années, depuis lequel temps les Turcs ont laissé l'aqueduc sans réparation. Il n'y a pas d'apparence que ce monument se soit aussi bien conservé depuis le temps de Salomon; il est vraisemblable qu'il a été au moins réparé du temps que les chrétiens étaient maîtres du pays. Le ciment dont les murs sont enduits par dedans et en quelques endroits est encore comme s'il venait d'être appliqué.

C'étaient surtout ces trois piscines où toute l'eau de pluie et de sources des montagnes voisines se rassemblait, qui fournissaient d'eau à Jérusalem, ce qui lève la difficulté qu'il y a de concevoir comment une ville qui n'avait point d'eau pouvait être si peuplée. Au haut des trois piscines, à droite en montant, attenant la grotte où sont les sources, est bâti ou réparé nouvellement un château carré, d'une simple muraille flanquée de quatre tours carrées que les Turcs ont fait construire pour exiger le caffare en cet endroit[1].

De là je suis revenu, par le même chemin que j'avais fait le matin, à Jérusalem, sur les quatre heures et demie; et, pour remplir ce qui me restait de la journée, j'ai visité dans la ville les lieux suivants, de plusieurs desquels il n'est fait mention ni dans Thévenot, ni dans Corneille le Bruyn :

Une chapelle tenue par les Arméniens, attenant le Saint-Sépulcre, où l'on dit que s'est passée l'action du sacrifice d'Abraham, sur le mont Moria, qui depuis a pris le nom de Calvaire;

La prison de saint Pierre, qui sert encore aujourd'hui au même usage;

[1] Ce château a 64 pas sur 94; le mur qui fait face aux piscines est plus court.

Digitized by Google

Un grand et magnifique hôpital bâti par saint Hélène; il y a plusieurs portails dont les pierres sont alternativement de marbre rouge et de pierres bleues, entre lesquelles il y a du plomb coulé. Les Turcs font encore en ce lieu deux fois le jour de quoi donner à manger aux pauvres. J'y ai vu dix marmites de bronze de 5 pieds de diamètre sur 2 ½ de haut, qu'on dit du temps de sainte Hélène. Cet hôpital est différent de celui des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, que l'on m'a montré hier; il y avait en ce lieu une belle église bâtie par la même impératrice, ainsi que dans la plupart des sanctuaires, mais elle est détruite.

On appelle ici sanctuaire les lieux où s'est passé quelque événement qui est un objet de vénération pour les chrétiens, et aux visites desquels il y a des indulgences attachées.

La *Porta Speciosa*, qui donne d'un côté sur un bazar antique voûté, et de l'autre sur le pavois du temple: c'est le lieu où saint Pierre guérit le boîteux.

La maison du mauvais riche et celle de Lazare; la voie douloureuse ou le chemin que tint Jésus-Christ, depuis Pilate jusqu'au Calvaire;

L'arcade du palais de Pilate, dite l'arcade de l'*Ecce Homo*, où j'ai encore distingué les trois ou quatre premières lettres de *Tolle*, *Tolle*, *Crucifige!* et qui y sont gravées sans doute depuis le temps des croisades;

Le palais de Pilate ou le Prétoire, où demeure le gouvernement de la ville. On monte par l'échelle sainte, dont les degrés ont été portés à Rome. Dans une cour, à main droite, qui était, dit-on, autrefois une salle de la cour, on entre dans la salle où l'on dit que Pilate se lava les mains, qui donne sur la place du Temple. Je n'y ai pas vu le lieu dont parle Thévenot, où Jésus-Christ fut enfermé; mais à côté de la maison est le corps-de-garde où Jésus-Christ fut couronné d'épines; et, de l'autre côté de la rue, le lieu de la flagellation. Il y avait partout

Digitized by Google

des églises qui ne subsistent plus, ou dont on ne voit que des ruines.

Une mosquée, où l'on entre en payant, qui est une église du temps de sainte Hélène, sous laquelle est la maison de sainte Anne, est le lieu où est née la vierge Marie. Les chrétiens en ont baissé la porte et rendu l'escalier difficile pour empêcher les bêtes de descendre. Une fois ou deux dans l'année, on y dit la messe, en cachette, sur les trois autels. On y voit les restes d'un pavé de mosaïque.

L'église que sainte Hélène avait encore fait bâtir sur la place de la maison du Pharisien, où Jésus-Christ remit à la Madeleine ses péchés, est aujourd'hui une mosquée d'une maison particulière; on ne laisse pas d'y entrer en payant. On y montre un creux sur une pierre qu'on dit le vestige du pied de la Madeleine.

Le palais d'Hérode, dont il ne subsiste que des voûtes; on y voit le lieu où Jésus-Christ fut revêtu de la robe blanche.

La maison de sainte Véronique.

La Porte appelée judiciaire, par où Jésus-Christ alla au supplice.

Le lieu où les saintes femmes pleurèrent en le voyant passer, quand il leur parla et leur dit de pleurer sur leurs enfants.

La porte, aujourd'hui murée, par où il sortit de la ville pour monter au Calvaire; c'est par où j'ai fini ma journée.

Du lieu du couronnement d'où l'on entrait autrefois dans le palais de Pilate, et il y a aussi une fenêtre qui donne sur la place du Temple, qui est carrée, et qui m'a paru plus grande qu'aucune place de Paris. Il n'est permis à aucun Franc d'y entrer sous peine de mort ou de se faire Turc. Les Turcs y ont aujourd'hui leur mosquée principale, au lieu même où était le temple; cet édifice paraît beau, il est tout couvert de briques vernissées

Digitized by Google

qui jettent un grand éclat, et surmonté d'un beau dôme.

Il y a derrière une autre église de la Présentation de la Vierge, dont les Turcs ont encore fait une mosquée.

Le mardi 21 août. — Je suis parti au point du jour avec un des religieux français, qui doit venir avec moi à Nazareth pour visiter le mont Olivet et ce que je pourrai voir dans la matinée, étant résolu de partir ce soir, au soleil couchant, et qui m'a fait abandonner le dessein d'aller au désert de saint Jean qui m'aurait pris trop de temps. Nous avons des ânes pour monture, et je me suis repenti d'avoir pris hier des chevaux, l'équipage le plus simple et le moins apparent étant ici pour les Francs celui qui convient le mieux. Nous avions un bon frère du couvent qui nous suivait à pied, avec un chrétien du pays qui sait la langue et qui parle un peu italien ; le chef des Villani de Selve, qui ne nous fut pas inutile, et un Turc faisaient notre escorte. En sortant de la ville, on m'a fait voir la piscine probatique où Jésus-Christ envoya l'aveugle-né, voisine du temple de Salomon, dont elle recevait les eaux. Elle est au-dedans de la ville et moins grande que celle de Betzsabée.

En sortant de la ville, le lieu où saint Étienne fut lapidé, on voit des creux dans le rocher, qu'on dit être l'empreinte de son corps.

Le torrent du Cédron, qui est ordinairement à sec, dont le cours s'étend le long de la vallée de Josaphat qui sert comme de fossé à la ville et la sépare du mont des Olives.

Le sépulcre de la Vierge, celui de sainte Anne, et de saint Joachim et de saint Joseph, tous dans une église souterraine bâtie par sainte Hélène. Le sépulcre de la Vierge est au milieu de l'église, fermé de murs ; il n'y a que les Latins qui y disent la messe, mais le reste de l'église est occupé par les Grecs, les Arméniens, les Cophtes et les Abyssiniens qui y ont chacun un autel. Ces derniers n'ont plus de prêtres résidants à Jérusalem,

Digitized by Google

mais les quatre autres nations entendaient, le matin, la messe chacune à leur manière, ce qui faisait une confusion de voix et de tons fort extraordinaire. Le prêtre latin, seul, disait une messe basse; les trois autres étaient fort bruyantes, surtout celle des Arméniens qui, pour s'accompagner, frappent sur des plaques de cuivre ornées de grelots qui ont l'air de tambours de basque; ils affectent aussi de chanter du nez, comme nos capucins. Leurs ornements m'ont paru riches. Ils vivent mieux avec nos Latins que les Grecs. Pour les Cophtes, ils sont en si petit nombre, si misérables, si ignorants et leur langue si inconnue aux autres nations, qu'on a avec eux fort peu de commerce. Les Grecs sont en plus grand nombre que les Arméniens. La possession de divers sanctuaires que les Latins et eux ont possédés, à différentes reprises, est entre eux une source éternelle de division. Un étranger sera, je crois, toujours un peu surpris, la première fois, en les voyant dire la messe avec de grands cheveux plats comme ceux d'une femme à sa toilette, avant la mode des chignons frisés.

Nous avons continué notre route et vu ensuite les lieux suivants :

La grotte de Gethsemani où Jésus-Christ se retira pour faire sa prière, un moment avant d'être pris par les Juifs; on y montre le lieu où l'ange lui apparut. Sainte Hélène avait fait orner cette grotte; on en voit encore quelques restes; il y a deux autels où l'on va quelquefois dire la messe.

Le jardin des Olives attenant à la grotte; on y voit huit oliviers très-gros et très-vieux, dont les troncs sont presque tous creux. De mémoire d'homme, on ne sait pas qu'ils y aient été plantés, mais il n'est pas possible de croire que ce soient les mêmes qui y étaient du temps de Jésus-Christ comme les chrétiens du pays l'assurent.

Le lieu où les apôtres s'étaient endormis.

Celui où Jésus-Christ fut baisé par Judas et pris par

Digitized by Google

les Juifs. Il y a un bout de colonne qui marque cette place, ainsi que plusieurs autres endroits qui, sans cela, ne pourraient se reconnaître.

Le lieu où les apôtres s'assemblèrent pour composer *le Credo*. On y a fait une galerie voûtée soutenue de douze colonnes, le tout dans le roc. C'était autrefois une chapelle; elle a 24 pieds de long sur 6 de large.

Une colonne où Jésus-Christ composa l'Oraison dominicale.

Une autre qui désigne celui d'où il prédit le jugement dernier, le tout en montant la montagne des Olives. On voit de ce canton une maison à mi-côte qui regarde en face la ville; la tradition porte que c'est de ce lieu que Jésus-Christ pleura sur Jérusalem et prédit sa destruction.

La sépulture des prophètes : c'est une grotte qui communique à plusieurs autres et une espèce de labyrinthe souterrain, dont les entrées sont très-difficiles à cause des terres qui s'y éboulent chaque jour dans chacune des différentes grottes ou caveaux; la plupart carrés, sont des niches taillées dans le roc, et destinées à faire des sépultures; ce sont de vraies catacombes, qui ressemblent fort à celles d'Alexandrie, hors qu'il n'y a ici qu'un rang de sépulcres au rez-de-chaussée de la grotte.

Le roc où elles sont taillées est beaucoup plus dur que celui des catacombes d'Egypte.

Le monastère où sainte Pélagie, déguisée en homme, vint faire pénitence.

Le lieu où une tradition du pays, dont l'Ecriture ne fait point mention, porte qu'un ange apparut à la Vierge et lui prédit sa mort.

La chapelle de l'Ascension bâtie au sommet du mont Olivet, dans le lieu même où Jésus-Christ monta au ciel. On y voit un vestige d'un de ses pieds; l'autre a été transporté par les Turcs dans le temple de Salomon.

En descendant la montagne, du côté du midi, les ruines de Belphagi et l'éminence où était situé le châ-

Digitized by Google

teau où Jésus-Christ envoya prendre l'ânesse pour faire son entrée à Jérusalem.

Les ruines de Béthanie et des maisons de Marthe, de Madeleine, du château de Lazare, et une pierre où la tradition porte que Jésus-Christ s'est assis; les vestiges de la maison de Siméon le lépreux.

Le sépulcre de Lazare, qui est un caveau de 7 pieds en carré, où l'on descend après être descendu dans un plus grand, qui a servi autrefois de chapelle, et où l'on dit encore quelquefois la messe.

La vallée du Figuier maudit : le lieu où se pendit Judas.

La sépulture d'Absalon, dessinée dans Corneille le Bruyn et dans le *Dictionnaire historique* du P. Calmet. J'ai monté dedans; il est rempli de pierres; on y entre par des trous qui sont creusés. J'ai été encore plus étonné en voyant que les colonnes de ce monument, qui sont, comme le reste, taillées dans le roc, sont de l'ordre ionique et d'une belle architecture. Cette circonstance peut servir à vérifier si ce tombeau est vraiment du temps d'Absalon, à moins que dans un temps postérieur on ait recherché les colonnes et ajouté les ornements.

Le sépulcre de Josaphat, dont la vallée a pris le nom, et celui de Zacharie.

L'endroit où Jésus-Christ tomba en passant le torrent de Cédron où l'on montre des vestiges dans le rocher.

Une fontaine appelée fontaine de la Vierge, de l'eau de laquelle elle faisait usage.

Le puits où Néhémi cacha le feu sacré pendant la persécution : l'eau en est fort bonne.

La fontaine de Siloé; le cimetière des Juifs dans la vallée de Josaphat.

La nation juive paya un sequin par jour pour conserver le droit d'y être enterrée, afin d'être plus tôt prête le jour de la résurrection.

Le champ du potier acheté des deniers de la vente de Jésus-Christ que Judas reporta aux Juifs.

Digitized by Google

La grotte où saint Pierre alla pleurer son péché.

La porte appelée Sterquiline à cause de son usage. C'est par là que Jésus-Christ entra quand il fut pris et conduit chez Anne.

De là nous avons fait presque le tour de la ville, le long des murailles pour aller voir les sépulcres des rois; ils sont dessinés dans le *Dictionnaire historique* du P. Calmet, et de deux manières, en plan et en élévation, mais sans doute, ce que j'ai vu, n'ayant pas la moindre ressemblance à son estampe; je n'ai pas trouvé non plus, ni Corneille le Bruyn, ni Thévenot, dont l'un paraît avoir copié l'autre, si exacts dans la description qu'ils en font que dans le reste. J'en ai fait un plan de souvenir, n'ayant pas eu le temps d'en prendre toutes les mesures, mais il suffit pour voir la situation des choses et le peu de justesse du dessin du P. Calmet.

On entre par une arcade taillée dans le roc, dans une cour taillée aussi dans le roc. Les deux voyageurs appellent cette cour une salle. Mais cette salle est découverte, et il y a des arbres dedans. A main gauche, vers le milieu, il y a un enfoncement qui forme carré plus long que large, creusé dans la pierre; les bords sont ornés de feuillages sculptés. C'est cet endroit qu'ils appellent une galerie, mais je n'y ai point vu les colonnes dont ils parlent, et qui étaient peut-être de leur temps sur le mur, à gauche, en entrant. Sous cette espèce d'alcôve, on trouve une ouverture fort basse par laquelle on ne peut se traîner qu'en rampant; on entre dans une pièce plus longue que large. Dans le mur, vis-à-vis de l'entrée, sont deux autres ouvertures qui sont l'entrée de deux escaliers, fermés anciennement par deux portes de pierres ou du roc même qui tournaient dans leurs gonds sur leurs pivots, le tout de roc. Ces portes sont brisées et étendues chacune dans le caveau carré dont elles fermaient l'entrée. Il y a, dans l'une et dans l'autre, six sépulcres taillés dans le roc; ils sont placés trois

Digitized by Google

à trois, non du côté de l'entrée des caveaux, ni dans la cloison qui les sépare, qui n'aurait pas assez de profondeur, mais dans les deux autres côtés. On y voit aussi quelques fragments de sépulcres de pierre, qui étaient, sans doute, placés dans les niches. Dans un troisième caveau, sur la droite, il y a trois côtés garnis de niches, dont celles du milieu sont les plus ornées, et forment des petits caveaux : la porte de celui du milieu, à droite, est encore debout et n'a qu'un pivot de rompu. Il y a deux sépulcres au milieu, ou plutôt leurs fragments ; ils étaient entiers, sans doute du temps de Corneille le Bruyn ; mais il en reste assez pour remarquer que le dessin qu'il en donne est fait à la hâte et différent du vrai. La sculpture du sépulcre plus entier consiste en un filet ondé dans les contours duquel sont sculptées des grappes de raisin, des fleurs, des feuilles, des glands, des pommes de pin d'un beau travail.

Nous avons fini notre journée par la grotte de Jérémie ; mais nous n'avons pu la voir qu'à travers la porte de la maison où elle est enclavée, le maître étant absent.

Je suis retourné à la ville pour mettre ordre à mes affaires pour le départ. Sur les cinq heures, le révérendissime, en habit de cérémonie, car il a droit d'officier, crosse et mitre comme un évêque, nous a donné, au pied de l'autel, sa bénédiction, avec les prières et cérémonies accoutumées, lorsque les pélerins sont sur leur départ. On m'avait parlé de celle par où l'on commence à leur arrivée, qui consiste à leur laver les pieds, et c'est le révérendissime lui-même qui fait cette fonction. J'ai supplié qu'on voulût bien m'en dispenser, le peu de temps que j'avais ne me permettant pas de perdre un moment. Ensuite j'ai fini mon compte avec le P. procureur, Espagnol de nation, arabe de profession, qui, sans aucun égard pour la recommandation du procureur de Terre-Sainte qui m'adressait à lui m'a traité de Turc à More, me faisant payer au plus cher et beaucoup de droits dont il pouvait

Digitized by Google

me dispenser. Sur la proposition du récollet avec qui je suis venu de cent écus, ma résolution était prise de ne point faire le voyage, ne pouvant y mettre cette somme sans me déranger beaucoup. Les discours du vice-consul et des négociants qui vinrent à bord, qui me diminuèrent l'objet de beaucoup me déterminèrent. Le procureur de Terre-Sainte, à qui ils m'adressèrent à Nazareth, acheva de lever tous mes scrupules. Je suis parti sur sa parole, après lui avoir confié l'état de mes affaires; dans cette situation, le mémoire du P. procureur monte, pour Jérusalem seulement, sans l'aller et le retour, les cafares à payer aux Turcs, les chevaux et les guides, à 100 piastres faisant 330 fr. de France, dont un seul article, 26 piastres pour l'ouverture du Saint-Sépulcre pour moi et tout autant pour mon laquais : ce qui est odieux et sans exemple, l'ouverture étant payée par an. Tous les autres n'ont plus que l'entrée à payer qui est de 3 ou 4 piastres. Après avoir essuyé ce rude quart d'heure de Rabelais, et pris à témoin plusieurs religieux français de l'iniquité du P. procureur, je me suis rendu, à l'entrée de la nuit, à la porte de la ville la plus voisine du couvent avec un religieux français nommé le P. Hubert, qui cherchait une occasion pour Acre, mon laquais, le drogman venu de Nazareth et le conducteur de la caravanne que le bey de Napelouze avait chargé de nous conduire et de nous ramener. Nous avons fait le tour par dehors, pour nous rendre à la porte de Damas, qui était notre chemin, mais nous ne l'avions pas pris par la ville pour que l'on ignorât notre départ et que quelque coquin n'allât pas nous attendre ou en donner l'avis aux villani qui nous avaient arrêtés en venant. Après dix heures de chemin, et une seule halte pour faire reprendre haleine aux chevaux, nous sommes arrivés à Napelouze sur les huit heures du matin.

La Condamine.

Digitized by Google

DE L'ÉTAT MORAL ET POLITIQUE

DE L'ARMÉNIE TURQUE.

Le portrait que Lamartine a tracé des Arméniens est frappant : « Ces Arméniens, dit-il, sont une race d'hommes superbes, vêtus noblement et simplement d'un turban noir [1] et d'une longue robe bleue, nouée au corps par un châle de cachemire blanc; leurs formes sont athlétiques, leurs physionomies intelligentes, mais communes, le teint coloré, l'œil bleu, la barbe blonde; ce sont les Suisses de l'Orient : laborieux, paisibles, réguliers comme eux, mais comme eux calculateurs et cupides; ils mettent leur génie trafiquant aux gages du sultan ou des Turcs; rien d'héroïque ni de belliqueux dans cette race d'hommes; le commerce est leur génie, ils le feront sous tous les maîtres. Ce sont les chrétiens qui sympathisent le mieux avec les Turcs.... Leurs femmes, dont les traits aussi purs, mais plus délicats, rappellent la beauté calme des Anglaises ou des paysannes des montagnes de l'Helvétie, sont admirables. »

Tel vous apparaît, en effet, l'Arménien de Constantinople ou des Echelles, déguisant mal sous la noblesse des dehors la lourdeur de l'esprit et la pusillanimité du caractère. Mais, voyez-le en dehors des villes, plus près du sol natal, dans les environs de Tauris ou d'Erzeroum, il n'est plus le même; la fierté de l'expression, l'énergie du sentiment relèvent en lui la beauté du type. Il a conservé, au milieu de ses rudes travaux, un reste de l'esprit indépendant et de l'humeur belliqueuse de ses an-

[1] Depuis la réforme, les Arméniens, à l'exemple des autres sujets de la Porte, ont remplacé le turban par le *fess* de laine rouge.

Digitized by Google

cêtres [1]. Aussi l'oppression ne l'a jamais atteint que de loin. Même quand la guerre exerçait autour de lui ses ravages, il ne cessait pas de cultiver son champ; sa femme et ses filles ne craignaient pas de s'exposer sans voile aux regards des soldats; ses églises étaient respectées et restaient ouvertes la nuit comme le jour. Soldat, on l'a vu plus d'une fois, avant que les Russes se fussent établis au-delà du Caucase, combattre dans les rangs des Persans, ou s'enrôler au service de la compagnie anglaise des Indes. Négociant, au lieu de rester enfermé dans un comptoir, occupé à compter et à rogner des ducats, il conduisait lui-même ses caravanes jusqu'au Japon et en Chine. C'est le même contraste que nous avons déjà observé entre le Grec abâtardi de Constantinople ou du littoral asiatique et le palicare de l'Epire ou de la Macédoine, passant sa vie en plein air, le fusil sur l'épaule, à la manière des anciens Klephtes. Ajoutez à cela l'attachement, en quelque sorte traditionnel, aux mœurs et aux usages antiques. Là, l'épouse soumise ose à peine lever les yeux sur son mari; la fille ne s'asseoit jamais en présence de son père, et le vieillard n'a besoin que d'un signe pour faire comprendre sa pensée et pour être obéi à l'instant [2]. On se croirait encore au temps des patriarches.

Transplantés dans les villes, les Arméniens dégénérèrent promptement. De pâtres et de laboureurs devenus marchands, l'amour du lucre, le contact des Turcs,

[1] L'Arménien, resté dans son pays natal, est moins civilisé, mais conserve plus de l'ancienne simplicité, et, au milieu de son asservissement, il lui reste un sentiment de fierté et de bravoure. Il faut faire aussi une exception pour les grands ou nobles qui, placés dans une position indépendante, allient à une raison supérieure les avantages de l'éducation. Intelligents, actifs, ils sont aptes à tout; militaires, ils se distinguent, même dans les grades élevés. Leur facilité à s'approprier toutes les langues est étonnante.

(Fonton, *la Russie dans l'Asie Mineure*. Paris, 1840.)

[2] Jaubert, *Voyage en Arménieet en Perse*.

Digitized by Google

et, plus tard, l'imitation des mœurs européennes, étouffèrent en eux tous les mâles instincts. L'énergie de la race a disparu et a fait place à une pusillanimité qui n'a pas d'égale, même chez les Juifs. Les usages qui, partout, contribuent si puissamment au maintien des nationalités, et plus curieux à observer chez les Arméniens que les mœurs, se sont perdus presque entièrement, et à peine en retrouve-t-on encore quelques traces dans les cérémonies des mariages. La foi seule, et certaines qualités qui tiennent au génie spéculatif de la race, l'ordre, l'économie, le travail, un grand fond de droiture, sont demeurées intactes, et n'ont pas peu contribué à relever de nos jours la puissance et le crédit des Arméniens.

L'avarice, qu'on leur a souvent reprochée, n'exclut pas, chez les Arméniens, le penchant à la vanité et à l'ostentation. Ménagers, parcimonieux même, dans leur intérieur, ils aiment, comme les Grecs, à faire briller leur opulence aux yeux de l'étranger. Depuis l'abolition des anciens règlements somptuaires, qui leur interdisaient, de même qu'aux autres raïas, l'usage de certaines étoffes, et les contraignaient à peindre en noir le devant de leurs maisons, ce sont eux, en Turquie, qui déploient le plus grand luxe dans leur mise ainsi que dans le décor de leurs habitations. Les plus beaux palais, les plus beaux ameublements, les plus belles voitures sont à eux. L'ex-fermier de la douane de Constantinople, Djezaïrli, entreprit, il n'y a pas longtemps, la construction d'un palais sur le Bosphore, que sa disgrâce, quelques années après, l'empêcha d'achever, et dont les dépenses étaient estimées, à cette époque, à plus de dix millions de piastres.

C'est surtout parmi les Arméniens catholiques, plus rapprochés des mœurs et de la civilisation européennes, que ce goût du luxe s'est développé. Ils annoncent, en même temps, un penchant et une aptitude plus marqués pour les arts et les professions libérales. S'ils comptent

Digitized by Google

moins d'érudits que les Arméniens non unis, ils ont un bien plus grand nombre de lettrés, d'artistes, de médecins surtout, parmi lesquels sont plusieurs professeurs de l'école de Galata-Seraï. Ils envoient leurs enfants étudier en France, en Italie, en Allemagne, etc., leur donnent des précepteurs français, et affectent de parler entre eux les langues de l'Europe, que les autres Arméniens commencent à peine à étudier. Leurs femmes aussi ont répudié depuis longtemps l'usage du yachmak [1] et du féredjè [2], que portent toujours les Arméniennes schismatiques, pour adopter les modes et les parures françaises. Cependant, toute cette civilisation n'est qu'à l'extérieur, et si, dans la tenue des maisons comme dans les mœurs et le langage des habitants, la surface est européenne, le fond reste arménien.

Quoi qu'il en soit, cette aspiration vers les lumières et les sciences de l'Occident, en supposant qu'elle amène, dans un temps donné, la régénération morale de l'Arménie turque, doit-elle être prise en même temps comme un indice de son émancipation politique? Je ne le pense pas. Poussés par ce besoin d'espérer qui survit, chez les masses comme chez les individus, aux plus cruels mécomptes, plutôt que guidés par une vue nette de la situation, quelques hommes, parmi les Arméniens, doués d'une dose d'instruction supérieure à celle de leurs compatriotes, rêvent de reconstituer la nationalité arménienne. Mais où? comment? Où sont les éléments de cette reconstitution? Comment réunir les membres disjoints de la famille d'Haïasdan épars sur la surface de l'ancien continent? Nulle part il n'y a de centre. L'indépendance de l'Arménie, même au temps de ses princes,

[1] Voile dont les femmes turques, arméniennes et juives, s'enveloppent la tête et le cou, et qui ne laisse apercevoir que leurs yeux et la moitié supérieure de leur nez.

[2] Grand manteau également porté par toutes les femmes turques et arméniennes.

Digitized by Google

ne fut presque qu'une chimère; comment, après six siècles d'esclavage, en faire une réalité? En vain l'on en accuse la persistance de l'organisation primitive de l'Arménie maintenue à dessein par les diverses dominations qui s'y sont succédé; l'insuffisance du clergé, qui ne sut pas faire ce qu'avait fait le clergé en Occident, et qui, bornant sa tâche à rester chrétien dans l'acception purement spirituelle du mot, ne songea pas à tourner à l'instruction et au progrès des masses l'action qu'il exerçait sur elles. C'est chercher les raisons du mal sans en indiquer le remède. Qu'importe que les Kurdes, ces hardis nomades, si longtemps en guerre avec les Turcs, se disent pour la plupart Arméniens? Qu'importe qu'il y ait, au centre de l'Anatolie, cinquante, ou même quatre-vingt mille Zeïtouns, qui ne reconnaissent l'autorité de la Porte que d'une manière nominale? Est-ce là un noyau suffisant pour rattacher ensemble les autres populations arméniennes, inconnues les unes aux autres, jetées à d'énormes intervalles, sans autre lien, la plupart du temps, qu'une communauté d'origine qui n'est plus attestée que par la tradition?

Pendant quelque temps, de 1813 à 1829, les Arméniens parurent se croire à la veille de leur affranchissement. La Russie, qui avait besoin d'eux pour faire une diversion aux forces musulmanes, les berçait de l'érection d'une principauté indépendante sous la suzeraineté du czar. Ils crurent à ses promesses, et pendant plus de six semaines ils arrêtèrent, aux bords de leurs frontières, un corps de 80,000 Persans qui manœuvrait pour prendre les Russes en flanc. Ils furent mal récompensés de leur dévouement. Non seulement on ne tint pas la promesse qu'on leur avait faite, mais, une certaine agitation s'étant manifestée dans le pays, leur archevêque, Nersès, fut exilé en Bessarabie, tandis que leurs principaux chefs, et parmi eux le fameux Lazarewistan, furent, les uns emmenés en Russie, où l'on n'entendit plus parler

Digitized by Google

d'eux, les autres dispersés en différentes contrées.

Depuis cette époque, les Arméniens de Turquie qui, auparavant, émigraient sur le territoire russe par détachements de douze à quinze mille individus, se sont rapprochés insensiblement des Osmanlis, avec lesquels ils ont d'ailleurs bien plus d'affinité qu'avec les Russes, et dont la domination, par suite, soit de cette affinité, soit des mœurs douces et paisibles de la nation, a toujours pesé moins lourdement sur eux que sur les Grecs. Les Arméniens sont, d'ailleurs, de toutes les nations sujettes de la Porte, celle qui a le plus d'intérêts communs avec les Turcs, et qui est le plus directement intéressée à leur maintien. Presque tout le commerce et toute l'industrie indigènes sont entre ses mains, et comme sous le nouveau régime dont les conditions s'améliorent de jour en jour, l'argent qu'elle entasse dans ses coffres ne risque plus d'en sortir malgré elle, l'on conçoit qu'elle soit la dernière à désirer un changement. Aussi les Arméniens craignent-ils aujourd'hui, autant que les Turcs eux-mêmes, de voir les Russes à Constantinople; seulement, si une armée russe venait à l'assiéger, ils ne se joindraient pas aux Turcs pour le défendre, parce qu'ils tiennent encore plus à leur vie qu'à leur fortune, et qu'ils ont plus horreur du combat que de la servitude.

A. Ubicini.

Digitized by Google

ODESSA.

Il y a à peine une soixantaine d'années, l'emplacement sur lequel est bâti Odessa, était occupé par un pauvre village tatare, du nom de *Hadji-Bey*, qui ne consistait qu'en quelques baraques et cinq ou six maisonnettes. Les environs étaient déserts et incultes. Le port servait d'embarquement aux grains et aux marchandises à destination de Constantinople, et pendant l'hiver il était le refuge des bâtiments qui naviguaient dans la Mer-Noire. Pendant la campagne qui fut suivie du traité de Yassy (1792), les Russes, sous le commandement de l'amiral Ribas, s'en emparèrent. Catherine, qui venait de jeter les fondements de Sébastopol pour en faire son arsenal maritime sur la Mer-Noire, cherchait à avoir également dans cette même mer un débouché pour les provinces qu'elle avait conquises sur la Turquie et sur la Pologne. Kherson et son port présentaient trop d'inconvénients, et Hadji-Bey fut choisi. Mais ce nom barbare de Hadji-Bey servait mal les projets ultérieurs de Catherine. Elle résolut de le changer. L'Académie, dit-on, fut consultée, et la nouvelle cité reçut le nom d'Odessa (Ὀδυσσεύς, ville d'Ulysse), nom que portait anciennement une colonie grecque située sur la rive gauche du Dniester.

C'était peu que la nouvelle ville eût un nom grec, la czarine voulut lui donner également une population grecque. Elle fit venir une colonie de l'Archipel et lui donna pour chef l'amiral Ribas. De vastes travaux furent aussitôt commencés, puis interrompus l'année suivante par la mort de Catherine (1796). Son successeur, Paul, n'héritait ni des vues, ni des affections de sa mère. Il congédia l'amiral, et Odessa fut abandonné.

Digitized by Google

Il resta dans cet état jusqu'en 1803, époque à laquelle Alexandre, ayant compris l'importance d'Odessa, lui donna pour gouverneur-général le duc de Richelieu, qui le releva du néant et en fit, dans l'espace d'une dizaine d'années, la première place maritime et commerciale de la Russie.

Il ne sera pas inutile, je crois, pour faire mieux ressortir les immenses services que Richelieu rendit à Odessa, de présenter un court exposé de sa situation à cette époque, d'après les documents puisés en grande partie dans un excellent travail historique et géographique, publié à Moscou en 1812, par M. Vsevologsky.

« En 1803, la population d'Odessa s'élevait déjà à 8,000 âmes, mais la ville n'était que tracée; il n'y avait que peu de maisons, petites, mal bâties, incommodes, moins encore de magasins pour les marchandises, point d'établissements publics, une quarantaine très-imparfaite, et une seule jetée sur la rade, qui ne garantissait que faiblement des vents sud-est qui la rendaient quelquefois dangereuse. Les environs étaient incultes et déserts, dans un rayon d'à peu près vingt lieues. Les relations de commerce souffraient de cet isolement; les habitants de la ville, fournis du nécessaire, manquaient de fruits, de légumes et d'autres objets d'agréments; l'eau douce même n'était pas toujours en quantité suffisante pour l'abreuvage des nombreux bestiaux qui transportaient le blé à Odessa. Le nouveau gouverneur, éclairé sur les besoins de la ville, vint à son secours avec un empressement vraiment paternel. Il obtint du gouvernement qu'il lui abandonnât le produit de la ferme de l'eau-de-vie pour la consommation de la ville, et un dixième de la recette des douanes. On lui assigna de nouveaux fonds pour subvenir aux dépenses nécessaires; il obtint des sommes que le gouvernement mit à la disposition du comité d'administration de la ville, pour prêter à l'intérêt de 6 pour 100 par an aux habitants qui

Digitized by Google

voudraient faire bâtir des maisons. Les bénéfices du commerce et cette facilité déterminèrent un grand nombre de constructions particulières, mieux faites que celles qui existaient. La ville, de son côté, commença les travaux d'un port commode et sûr, d'une nouvelle quarantaine, vaste, mieux située pour la santé publique et les commodités du commerce; elle jeta les fondements d'une église cathédrale russe, d'une église catholique, d'un gymnase, d'un hôpital, d'un théâtre, et en général de tous les établissements qui, maintenant achevés, assimilent Odessa aux grandes villes de l'Europe. Les environs attirèrent en même temps l'attention de l'administration : elle y établit plusieurs colonies de Bulgares, Hongrois, Slavons et Allemands, qui abandonnaient volontairement leur patrie pour s'en faire une nouvelle en Russie. Dès lors, Odessa commença à jouir des soins éclairés de son administrateur. La ville était fournie des artisans nécessaires, les déserts des environs se défrichaient et fournissaient déjà quelques productions d'agrément; le commerce était plus particulièrement protégé, sa marche locale plus régulière, ses relations avec l'intérieur plus étendues et plus suivies; les habitants eux-mêmes voyaient avec étonnement les progrès de leur ville naissante, et observaient avec reconnaissance que l'administration s'occupait de toutes les institutions capables d'assurer leur prospérité sur des bases les plus solides. La culture du mûrier fut introduite et encouragée; on voyait les plaines, qui, auparavant, ne présentaient ni arbres ni habitations, se couvrir de villages et de vergers; les tentatives pour l'amélioration des toisons indigènes par l'introduction des races à laine fine, furent faites avec succès ; on y apporta 1,200 béliers et brebis mérinos, qui y multiplièrent beaucoup. »

Nous n'oublierons pas de rappeler la brillante année de 1808, où la seule ville d'Odessa reçut et expédia 399 bâtiments, qui importèrent en articles du Levant pour la

Digitized by Google

Russie la valeur de 6 millions de roubles environ, et pour près de 10 millions en transit.

Mais voici venir 1814. Richelieu rentre dans sa patrie et devient ministre de Louis XVIII. Les habitants, pour honorer sa mémoire, lui érigèrent une statue de son vivant; la plus belle rue d'Odessa prit son nom, ainsi que le lycée. Odessa avait alors 35,000 habitants. Les importations et les exportations dépassaient 45 millions de roubles, le revenu des douanes montait à près de 2 millions, et les affaires de la banque d'Odessa s'élevaient à 25 millions. A Richelieu succéda un autre Français, son ami, le général comte de Langeron, qui compléta son œuvre. Le gouverneur actuel d'Odessa est le général prince de Voronzof, commandant en chef de l'armée du Caucase.

Odessa est situé sous le 46° 29' de latitude septentrionale, et le 48° 34' de longitude; au fond d'un golfe auquel il a donné son nom, et fait partie aujourd'hui du gouvernement de Kherson.

La ville [1] couvre un plateau élevé dont la base est baignée par la mer; elle domine du haut de la plaine escarpée une vaste baie. Le port est formé de trois môles qui se divisent en autant de bassins. Les navires en quarantaine jettent l'ancre après avoir passé le premier môle par 50 à 45 pieds de vase et d'herbe. Le meilleur mouillage est par le travers du premier ravin de la ville, dit de *la Douane*, qui est garni de maisons. La rade d'Odessa, ouverte depuis le nord-est jusqu'au sud-est, n'est point sûre dans la mauvaise saison. La ville est vaste et bien bâtie; ses rues sont larges, régulièrement tracées. Elle possède une citadelle, un lycée impérial, un institut des demoiselles nobles, un théâtre. Près d'un grand bazar commence la principale rue d'Odessa qui la traverse entièrement; elle a reçu le

[1] Cette description d'Odessa est extraite d'une notice publiée dernièrement par le *Moniteur de la Flotte*.

Digitized by Google

nom du duc de Richelieu, et elle est bordée de chaque côté par de brillants magasins. C'est là que de deux à quatre heures se fait chaque jour la promenade fashionable en traîneau. La rue est terminée par un square du nom de *Palais-Royal*, diminutif de celui de Paris, entouré de riches boutiques tenues par des Juifs caraïtes. L'une des murailles de la ville d'Odessa est la belle terrasse plantée d'arbres qui domine une falaise élevée de 84 pieds au-dessus de la mer et du quai marchand.

En cet endroit se trouvent les plus belles constructions, les monuments, les hôtels, les palais, les riches maisons, parmi lesquels se distingue entre tous, la somptueuse demeure de la princesse Narishkin, qui égale en magnificence intérieure les plus grandioses habitations de France. Un grand nombre de ces constructions sont faites en pierre de taille, précaution utile contre les incendies si fréquents dans ces contrées; mais de même qu'en Orient, la pierre de taille dénote un grand luxe, car la Russie ne possède pas de carrières.

C'est là, du reste, un des caractères particuliers de cette ville tout orientale, dont on admire les clochers, les minarets, les dômes et la magnifique cathédrale. Tous ces édifices, et dans un autre ordre d'idées, un grand nombre d'usages et de coutumes du peuple russe attestent l'influence directe qu'a exercée sur ce pays la civilisation luxueuse et brillante de l'Orient. Au centre de ce magnifique boulevart se trouve un hémicycle entouré de belles constructions, au milieu duquel s'élève la statue en bronze du duc de Richelieu. A la base de cette statue se déroule un escalier gigantesque dont les marches ont 200 pieds de large; il réunit le boulevart au quai inférieur; des degrés sont soutenus par des voûtes graduées de hauteur, sous lesquelles circulent les voitures de ceux qu'appellent au port leurs travaux ou leurs affaires.

La population et le mouvement commercial d'Odessa

Digitized by Google

ont presque triplé depuis une trentaine d'années. Le chiffre de ses opérations s'élève aujourd'hui, année moyenne, de 120 à 130 millions, dont les deux tiers environ à l'exportation.

La quantité de céréales exportée d'Odessa s'accroît chaque année. En 1849, elle était de 3,452,000 hectol.; en 1852, de 4,076,200 ; l'année dernière elle s'est élevée à 6,780,000 hectolitres (3,232,500 tcheverts).

Le mouvement de la navigation dans le port d'Odessa a été cette même année de 4,148 bâtiments, dont 2,246 à l'entrée, et 1,902 à la sortie.

DÉMOSTHÈNE BALTAZZI.

TRAITÉS DE COMMERCE ET DE NAVIGATION

de la Grèce depuis 1850.

Depuis 1850, la Grèce a conclu divers traités de commerce et de navigation avec les puissances étrangères.

I. — Traité du 12-24 juin 1850 avec la Russie, conclu pour dix ans à dater de l'échange des ratifications (10-22 septembre 1850), et au-delà de ce terme, sauf dénonciation douze mois à l'avance[1].

Ce traité consacre le traitement *national* pour les deux pavillons dans les ports respectifs des deux puissances, ainsi que pour les marchandises importées et exportées.

[1] Ce traité a été suivi de *deux articles séparés* ainsi que d'un *protocole* en date du 25 septembre-7 octobre 1850.

Digitized by Google

— Pour le *cabotage*, traitement de la nation la plus favorisée.

II. — Traité du 19-31 mars 1851 avec la Sardaigne, ratifié le 2-14 juillet 1851, conclu pour 15 ans, et au-delà de ce terme, sauf dénonciation douze mois à l'avance.

Traitement *national* réciproque pour le commerce et la navigation des deux pays. — Réserve du *cabotage:* toutefois le commerce d'échelles est permis.

III. — Convention du 18-30 juin 1851 avec les Pays-Bas, additionnelle au traité du 10-22 février 1843.

Extension à la navigation *indirecte* des faveurs déjà échangées pour la navigation *directe*.

Traitement *national* pour les marchandises.

IV. — Convention du 11-23 juillet 1853, avec l'Espagne.

Traitement *national* pour les navires des deux puissances en tout ce qui concerne les droits de navigation.

V. — Traité du 15-27 octobre 1852 avec la Suède, conclu pour dix ans, et au-delà de ce terme, sauf dénonciation douze mois à l'avance.

Traitement *national* réciproque pour les navires et les marchandises.

Réserve du *cabotage;* mais le commerce d'échelles est permis.

Digitized by Google

ALGÉRIE.

Tribus du Sahara algérien.

LES OULED-NAYLS DE L'OUEST.

(Suite[1]).

Confréries religieuses. — M. le commandant de Neveu, dans son opuscule sur les *khouans* (les frères), est le premier qui nous ait fait connaître, avec quelques détails, l'existence des confréries religieuses dans le nord de nos possessions africaines. Nous n'avons pas ici à revenir sur ce qu'il a si bien dit; nous nous bornerons à suivre les indications qu'il nous a données, afin d'étudier le développement des confréries religieuses dans le pays des *Ouled-Nayls*.

Les confréries religieuses qui existent en pays musulmans ne sont pas des sectes de l'islamisme. Ce sont de vrais confréries comme nous en voyons encore aujourd'hui en Europe, surtout en Espagne et en Italie. Elles sont composées d'un certain nombre de fidèles réunis pour suivre les enseignements d'un marabout vénéré. A la mort du marabout, la confrérie reste sous le patronage de son nom, et elle est administrée spirituellement et temporellement par un marabout qu'il désigne d'avance.

Le pays des *Ouled-Nayls-Gherrabas* est partagé entre les confréries de : Sid-Ahmed-Tedjini, Sid-Abderraman-bou-Gouberin, Mouley-Tayeb et Si-Moussa-ben-Hacen, surnommé *Bou-Hamas* le *derkaoui* qui, dans ces derniers temps, était à la tête des *derkaouas* de l'Algérie centrale [2].

[1] Voir la livraison du mois de mars dernier.

[2] Voir, pour plus de détails sur ces ordres, le livre précité du commandant de Neveu.

Digitized by Google

L'ordre de Sid-Abd-el-Kader-ben-Djilali est représenté par quelques adhérents dispersés dans les diverses tribus. Il n'a pas d'organisation compacte et ne mérite pas grande attention. Les affiliés ne reçoivent pas de *deker* (instruction) quoiqu'il existe des *mokedems* (instructeurs) de l'ordre. Lorsqu'ils sont assez nombreux, ils se réunissent dans des fêtes appelées *Taâms*, où tous les pauvres d'alentour sont invités à manger.

Les réunions des *khouans* de Sid-Abd-el-Kader ne présentent aucun des caractères mystérieux, et par conséquent dangereux, que l'on remarque dans la constitution des autres ordres.

Il existe aussi chez quelques tribus de nos *Ouled-Nayls* de rares affiliés à la confrérie de Sid-Ahmed-ben-Nacer, dont le foyer est, dit-on, à l'ouest de Fez. Les envoyés du chef récoltent leurs offrandes, accompagnés d'un lion, coutume que l'on retrouve chez les serviteurs de Si-Mohamed-ben-Aouda des *Flittas*.

Il n'est pas rare de trouver des musulmans affiliés à plusieurs ordres à la fois ; car ces diverses associations ont pour même base : le Coran.

« Toute association est une force, » a dit avec raison M. de Neveu. Aussi devons-nous surveiller avec soin les associations religieuses musulmanes et ne pas laisser employer contre nous les forces dont elles disposent.

Derkaouas. — Confrérie de *Si-Moussa-ben-Hacen.* Nous lisons dans le livre de M. de Neveu que les *derkaouas*, qui n'étaient dans le principe qu'une confrérie religieuse comme les autres, sont devenus par la suite un corps politique qui a été de tous les temps ennemi du pouvoir établi. Les *derkaouas* ne veulent pas de souverain temporel. Ils ne reconnaissent que Dieu pour maître et se sont donné pour mission de faire la guerre à outrance à tous les sultans. A ce titre ils sont ennemis des autres confréries purement religieuses. Mouley-Tayeb les a

Digitized by Google

chargés de ses imprécations dans une prophétie qui court dans l'ouest et où il prédit en ces termes qu'ils seront toujours battus : « Il surgira un goum de gens appelés *derkaouas* qui s'abattront sur nos tentes; mais de par Dieu et de par son prophète jamais une de leurs oreilles ne se sauvera de leurs défaites. »

Les *derkaouas* étant la plus forte et la mieux organisée des associations religieuses que l'on remarque dans les *Ouled-Nayls-Gherrabas*, il est juste que nous nous en occupions en première ligne.

Au commencement de l'année 1849, Si-Mohamed-el-Arbi, chef suprême des frères de l'ordre en Algérie, fut arrêté dans le Djebel-Sahari et envoyé à Tunis. El-adj-Moussa-ben-Hacen, que nous appellerons toujours Si-Moussa, lui succéda. Il avait reçu le *deker* de Si-Mohamed-El-Medani, *mokedem* des frères de l'est, qui a sa résidence à Tripoli.

Depuis longtemps Si-Moussa était connu comme un des chefs de l'ordre. Dès les premiers jours de notre conquête il vint de l'est s'établir à Laghouat. Il y vécut quelque temps d'aumônes et frappa les habitants par l'austérité de ses jeûnes et ses prières. Peu après, il se mit à prêcher et à développer sa mission dans des cercles de vrais croyants, où il paraissait toujours vêtu avec une grande affectation de simplicité, d'une *grara*[1] grossière. Faisant un appel à la foi des gens qui l'écoutaient, il demanda aux bons musulmans de le suivre, annonçant « que les musulmans du nord avaient vu leurs villes « tomber au pouvoir des chrétiens, mais que le jour « était venu où l'œuvre de Dieu devait s'accomplir. »

Après avoir entraîné par ses prédications une bonne partie de la fraction des *Hallafs* de Laghouat, il sortit de la ville, et se donnant pour khalifa (ou lieutenant), un homme riche et considéré dans le pays appelé Si-ben-el-

[1] Sac de laine épaisse dont les Arabes se servent pour mettre leurs grains et le mobilier de leurs tentes.

Digitized by Google

Adj, qui devait être chargé des affaires temporelles pendant que lui, Si-Moussa, conserverait la direction des affaires spirituelles, prêcherait et donnerait le *deker*. Les deux agitateurs emmenant avec eux leurs partisans, se dirigèrent vers le nord, s'arrêtant dans toutes les tribus où Si-Moussa se donnait comme l'envoyé de Dieu destiné à chasser et les chrétiens et l'émir Abd-el-Kader[1] pour gouverner à leur place selon la vraie loi religieuse. Le nombre de leurs prosélytes s'accrut considérablement dans cette marche; ils arrivèrent dans la tribu des Em-Fathas[2], où Si-Moussa crut devoir s'arrêter pour donner un semblant d'organisation à la multitude qui marchait sous ses ordres et préparer les tribus de Médéah à le recevoir. Ses gens étaient fort mal armés; la plupart n'avaient que des petites lames ajustées au bout d'un bâton. Et dans leur pensée ils n'avaient guère besoin d'autre chose, car Si-Moussa leur répétait sans cesse : « d'avoir confiance en Dieu; que les balles et les sabres « ne pouvaient rien contre eux, et qu'ils étaient destinés « à servir d'instrument à l'œuvre du Très-Haut. »

Les Em-Fathas le reçurent si bien qu'il choisit chez eux un deuxième lieutenant, qui fut Si-Couider-ben-Si-Mahamed-ben-Ferrat, marabout très-considéré dans le pays, et homme d'énergie et de résolution. La tribu entière reçut son *deker*.

Les Beni-Hassen l'envoyèrent prier de s'avancer. Il fut bientôt aux portes de Médéah, qui se soumit aussitôt, car il avait fait répandre le bruit que la poudre ne pouvait rien contre lui, et le hasard voulut que le premier canon tiré sur ses hommes éclatât en mille pièces.

Maître de Médéah, il se crut assez fort pour combattre l'émir Abd-el-Kader, qui se trouvait alors à Milianah; il marcha à sa rencontre. L'émir lui épargna la moitié du

[1] Qui était de l'ordre de Sid-Abderraman. Son père et ses frères étaient *derkaouas*.

[2] Cercle de Boghar.

Digitized by Google

chemin et arriva jusqu'à Amoura, où les deux partis se battirent pendant tout un jour. Si-Moussa fut complétement défait, mais ne se déconcerta pas pour cela. Il affirma qu'il connaissait d'avance ce qui était arrivé; que Dieu avait envoyé ces peines à ses fidèles pour les éprouver; qu'ils auraient encore une défaite à essuyer; mais qu'au troisième combat, ils vaincraient leurs ennemis et en auraient fini avec les chrétiens dont un tiers périrait par les armes, un tiers se ferait musulman et un tiers regagnerait la France; qu'alors Alger leur appartiendrait ainsi que tout le pays, et que l'œuvre divine serait accomplie. Il se retira chez ses amis les Ouled-Nayls, qui le reçurent à bras ouverts. Les gens du village de Messaad lui construisirent une *zaouia*, espèce de chapelle servant d'école, où il vécut dans la pénitence, attendant le moment de commencer sa prétendue mission.

De Messaad il se mit en contact avec les chefs des autres ordres. C'est ainsi que Sid-el-Moctar-ben-Azous, *mokedem* de l'ordre de Sid-Abderraman Bou-Gouberin lui envoya un cachet et une lettre dans laquelle il lui promettait le concours des pieux, le reconnaissant pour l'envoyé de Dieu chargé par lui de faire triompher l'islamisme en Afrique.

Cette alliance des *derkaouas* avec les autres *khouans* est un fait des plus importants à signaler. Sous le gouvernement turc et même sous celui d'Abd-el-Kader, les *derkaouas* étaient ennemis jurés des gens de Mouley-Tayeb, Sid-Abderraman et autres, qui étaient tous partisans, et on peut dire soutiens fidèles du gouvernement établi. Mais l'on conçoit aisément que la haine du conquérant et le fanatisme religieux aient eu assez de force pour faire taire leurs anciennes rivalités de famille. Nous devons nous tenir en garde contre de pareilles coalitions dont l'insurrection des Zibans nous offre un spécimen. Elles sont toujours formidables, car elles ont leurs racines dans ce que le pays a de plus vivace, et elles puisent une

Digitized by Google

grande force dans l'organisation constante des associations religieuses, espèce de franc-maçonneries dont nous ne connaîtrons pas le dernier mot d'ici à bien longtemps encore. Nous savons bien que la force de nos armes finira toujours par avoir raison des tentatives insensées du fanatisme musulman; mais nous ne devons pas nous flatter de voir les Arabes profiter des rudes leçons qu'ils reçoivent. Les prophéties, dans lesquelles ils ont la plus grande foi, ont annoncé l'arrivée des chrétiens dans leur pays; notre arrivée était donc non seulement *écrite* dans le livre du destin, mais prévue par quelques-uns des 104,000 prophètes de l'islamisme qui n'ont pas manqué d'ajouter qu'un jour Dieu prendrait en pitié la vraie foi et nous chasserait du pays pour y faire revivre dans tout son éclat la loi de Mohamed.

Cependant Si-Moussa organisait son ordre. Il partagea les tribus qui avaient reçu son *deker* en deux grands commandements. Il prit pour *kroudja* (secrétaire) Si-Toumi, qui fut plus tard kroudja et cadhi de notre khalifa de Laghouat, Ahmed-ben-Salem. Il eut deux *chaouchs* (espèce de courriers de cabinet) et un *oukil*, ou intendant.

Les sectaires reçurent pour prescription de faire leurs prières debout en élevant graduellement la voix et en faisant précéder chaque phrase d'un cri guttural; ils doivent remuer la tête dans le sens des épaules, jusqu'à ce qu'ils tombent privés de sentiment. Ceci, leur dit Si-Moussa, en expiation de leurs péchés, et pour que Dieu les leur pardonne.

Pendant que cette organisation s'accomplissait, Abd-El-Kader, tournant les yeux vers le Sahara central, vint s'emparer par trahison d'Aïn-Madhi et de Laghouat. Si-Moussa, abattu par sa dernière défaite, n'était pas préparé au combat; il dut laisser le champ libre au jeune émir.

Si-Mohamed-el-Arbi, appelé aussi Mouley-el-Arbi,

Digitized by Google

chef suprême des ordres de l'Algérie, établi alors dans l'Ouerensenis, désapprouvait la conduite de Si-Moussa, qui n'avait pas voulu prendre ses ordres pour commencer les hostilités. Mouley-el-Arbi affectait de ne chercher qu'à faire une propagande pacifique, disant que Si-Moussa était un imposteur et que le moment de prendre les armes n'était pas encore venu. Le fait est que Mouley-el-Arbi était effrayé de l'ascendant que Si-Moussa prenait sur les populations du sud et du Tell du Titeri, et il commençait à craindre de voir réaliser à son égard la prophétie du célèbre marabout El-adj-Aïssa, mort il y a environ 300 ans, prophétie dans laquelle il est question d'un certain Si-Moussa-ben-Hacen, qui devra être sultan et s'emparer d'Alger.

Lorsque la puissance d'Abd-el-Kader commença à décroître dans le sud et que la nôtre sembla se raffermir dans le Tell, Si-Moussa, ne craignant plus de se voir couper le sud, crut le moment venu de recommencer la guerre. Il se mit à agiter de nouveau les populations sur lesquelles nous n'avions qu'une action très-faible et très-indirecte. Il parut à Souaghi (trente lieues sud de Boghard) avec un goum nombreux, attendant, pour s'avancer vers le nord, que son khalifa, Si-Couider, eût rassemblé ses contingents. Mais la prise de ce dernier et son envoi dans les prisons de France dérouta ses projets. Il renvoya ses khouans, leur annonçant que c'était la seconde défaite qu'il leur avait prédite, mais que dans leur troisième tentative il ne manquerait pas de réussir.

Il se retira à Messaad, d'où il continua à faire fonctionner dans l'ombre l'association de ses khouans. Ses tribus, même celles qui lui étaient soumises, lui payaient l'impôt, car il leur persuadait que celui qu'elles nous donnaient n'était pas agréable aux yeux de Dieu [1]. Il

[1] On sait que l'impôt payé par les Arabes au sultan est permis par le Coran, et que nous-mêmes nous n'avons pas encore pu le dépouiller entièrement de son caractère religieux.

Digitized by Google

recueillait les offrandes de toutes sortes qui devaient fournir plus tard à l'association le nerf de la guerre.

En 1846, l'arrivée dans le pays des Ouled-Nayls de la colonne de M. le général Yusuf, força Si-Moussa à prendre la fuite. Il se retira chez les Kabyles de l'est. Revenu à Messaad après le départ de nos troupes, il en fut chassé de nouveau par l'arrivée d'un goum envoyé pour s'emparer de sa personne, et il se retira à Metlili.

Mouley-el-Arbi, chassé de l'Ouerensenis, vint alors dans les Ouled-Nayls rejoindre *Si-Mohamed-ben-el-Achem*.[1], parent de l'émir. Ils furent arrêtés tous les deux et exilés à Tunis. On les croyait de l'orde de Mouley-Tayeb. Ils étaient cependant *derkaouas ;* ce n'est que longtemps après leur arrestation que ce fait fut connu. Cela doit nous donner une idée du mystère qui entoure les associations religieuses.

Après leur disparition, Si-Moussa se proclama le chef suprême des *khouans* et recommença de plus belle ses machinations. Sur ces entrefaites, survint l'insurrection de Zaatcha. Si-Moussa se hâta d'en profiter. Il rassembla ses plus fidèles partisans et se jeta dans la ville insurgée en demandant de tous côtés des secours à ses khouans. On connaît la résistance désespérée des défenseurs de l'oasis qui y trouvèrent tous la mort. Si-Moussa et son khalifa Si-ben-el-Adj y furent tués avec grand nombre de *derkaouas*.

L'ordre privé de son chef n'a pas cessé de fonctionner. Plusieurs de ses adhérents sont persuadés, les uns que Si-Moussa n'est pas mort, les autres qu'il ressuscitera pour reprendre l'accomplissement de sa mission. En tous cas, un *derkaoui* quelconque peut venir ressaisir la direction de l'association dont l'organisation ne cesse

[1] *El-adj-Mustapha*, qui avait épousé la sœur d'*Abd-El-Kader*, épousa en seconde noce la mère de *Si-Mohamed-ben-el-Achem*.

Digitized by Google

pas d'exister. Si-Couider, gracié, revenu de son exil, s'est empressé de se sauver chez les Kabyles, où il est un des plus actifs lieutenants de Bou-Barghla, et d'où il ne cesse de travailler les *khouans*. En un mot, le volcan dort, mais il n'est pas éteint. C'est à nous, qui sommes avertis, à nous tenir sur nos gardes.

Confrérie de Sid-Abderraman-bou-Gouberin[1]. — Après les derkaouas, les khouans de Sid-Abderraman sont les plus nombreux chez les Ouled-Nayls-Gherrabas. Ils ont moins d'audace, mais ils sont encore à redouter à cause de l'influence morale du chef actuel de la secte Sid-el-Moktas qui réside dans l'oasis de Sidi-Khaled. Le *mokedem* de l'association chez nos Ouled-Nayls était Si-ben-Ayech (des Ouled-Saad-ben-Salem), tué dans la dernière insurrection (1852). Les khouans de Sid-Abderraman servent de trait d'union entre la province de Constantine et celle d'Alger. Ils n'ont jamais pris l'initiative de la guerre contre nous, mais ils se sont toujours mis avec empressement à la disposition des derkaouas. Depuis la mort de Si-ben-Ayech, nous ne connaissons pas d'autre grand chef de la congrégation chez nos Ouled-Nayls que Si-Chérif-bel-Arch, qui est notre khalifa.

Ce que nous savons des obligations religieuses des frères, c'est qu'en outre des offrandes qu'ils sont tenus de faire aux chefs de l'ordre, ils doivent s'astreindre à répéter *trois mille* fois par jour la formule : *La illa il allah*, etc.

L'ordre de Sid-Abderraman, fondé par un Algérien, est le plus national des ordres que nous connaissions en Algérie, et il est très-répandu dans le Tell. Les mystères de cette association nous sont encore fort peu connus. Malgré son apparence purement religieuse, les dernières alliances que ses khouans ont faites avec les derkaouas

[1] L'homme aux deux tombeaux. Voir l'ouvrage de M. de Neveu.

Digitized by Google

doivent nous engager à avoir constamment l'œil sur eux. On nous a assuré que depuis la mort de Si-Moussa, le plus grand nombre de ses khouans dans les Ouled-Nayls ont pris le *deker* de Si-ben-Abderraman, sans cesser pour cela d'être derkaouas.

Confrérie de Sid-Ahmed-Tedjini. — Les khouans de Tedjini sont rares dans le commandement des Ouled-Nayls, et il est à remarquer que cet ordre n'est suivi par aucune des tribus qui appartiennent à la descendance de Nayl.

Cette association n'est vraiment formidable qu'au sud de l'Oued-Djeddi, où les Tedjinis ont su lui faire prendre des proportions gigantesques. Cette considération nous engage à nous en occuper en détail, d'autant plus que les tribus du Sahara qui subissent l'influence de l'ordre, sont continuellement mêlées à la vie sociale et politique des Ouled-Nayls.

Le chef de la famille des Tedjinis était un *taleb* (lettré) du Maroc qui vivait du temps du sultan Mouley-Seliman. Un jour il vint déclarer au souverain que les prières de son peuple n'étaient pas valables aux yeux de Dieu, et il lui offrit de lui en expliquer la raison devant une assemblée des *eulemas* (docteurs de la religion) de l'empire. La docte assemblée se rendit aux raisonnements de Tedjini et déclara qu'effectivement il fallait prier ainsi qu'il l'indiquait.

Sur cette déclaration, Mouley-Seliman fit bâtir une zaouia, où l'on se rendit en foule pour apprendre à prier et pour recevoir ensuite le *deker* de Tedjini, devenu ainsi le chef de l'ordre qui porte son nom. Nous n'avons pas pu savoir sur quels points de controverse religieuse portèrent les critiques du marabout.

Mais le marabout d'Ouezzan [1] ayant entendu parler

[1] Mouley-Tayeb.

Digitized by Google

de cette nouvelle puissance, qui menaçait de s'élever à côté de la sienne, se mit à la battre en brèche et n'eut de repos qu'après avoir obtenu du sultan un ordre de bannissement contre Tedjini et ses adhérents. Ces derniers quittèrent l'empire et ne s'arrêtèrent qu'à Bou-Semghoul, dans le pays des Ouled-Sidi-Cheiks-el-Gherrabas [1]. Il furent accueillis avec joie par cette tribu, qui voyait en eux des martyrs de la vraie foi. Enfin, soit par conviction, soit par rancune ou vengeance contre le gouvernement que les Arabes n'aiment jamais, on s'empressa de leur venir en aide. C'est ainsi qu'ils purent construire la petite ville de Bou-Semghoul.

Les nombreuses tribus des Ouled-Sidi-Cheiks-Gherrabas, devinrent naturellement soumises aux prescriptions religieuses de Tedjini, et prirent son *deker*. Bientôt, soit que Bou-Semghoul ne fût pas assez grand, soit qu'il crût devoir aller faire lui-même de la propagande pour augmenter sa puissance, Tedjini partit un jour, accompagné de bon nombre des *tedjadjenas* [2] et prit le chemin de l'Est. Sur la route, toutes les tribus prirent son *deker*; il s'arrêta à Aïn-Madhi, ville située au sud du Djebel-Amour, à dix-huit lieues environ au sud-ouest de Laghouat.

Le bruit de sa sortie de Fez, la cause de son bannissement, l'accueil qu'il avait reçu des Ouled-Sidi-Cheiks, tribu puissante et vénérée, l'avait précédé à Aïn-Madhi, où il trouva les populations bien disposées à son égard.

De plus, chacun savait qu'il était exilé sur les instances de Mouley-Tayeb; aussi tous ceux qui avaient pour ennemis des gens affiliés à cet ordre vinrent s'inscrire comme *khouans* de Tedjini; celui-ci reçut en peu de temps des députations des pays les plus éloignés, attirées vers lui par sa réputation de sainteté.

[1] Qui relèvent aujourd'hui de la division d'Oran.
[2] On appelait ainsi les gens qui l'avaient suivi du Maroc.

Digitized by Google

Tel est le principe de la puissance des Tedjinis, puissance que les chefs de la famille ont toujours su consolider par leur adresse.

Le dernier des *Tedjinis*, mort le 14 mars 1853, n'a cessé d'être en très-bons rapports avec l'autorité française. Immensément riche, maître ou à peu près de tout le commerce de notre Sahara, il passait sa vie à augmenter ses richesses, et il n'eût jamais fait la faute de se mettre en guerre ouverte contre nous. Il avait trop de bon sens pour ne pas savoir que ses murailles, malgré leur épaisseur [1], et malgré la résistance opiniâtre qu'elles opposèrent autrefois à la faible artillerie d'Abd-el-Kader, n'aurait pas pu tenir contre nos canons.

Un fait digne de remarque à propos de l'ordre de Tedjini, c'est que ses *khouans* le mettent tellement au-dessus des autres marabouts, qu'ils croient fermement qu'appartenir à son ordre c'est le seul moyen de salut pour un musulman. Et cette croyance n'est pas dictée par l'amour-propre que les *khouans* doivent avoir pour leur ordre, car il n'est pas rare de rencontrer des frères affiliés à plusieurs congrégations à la fois. Un Arabe ne laisse pas que de respecter les chefs des ordres dont il ne fait pas partie, tandis que les *khouans* de Tedjini ne connaissent que leur cheik, pour lequel ils professent un culte exclusif.

Un des moyens les plus efficaces employés par les chefs des *khouans* pour s'assurer de l'influence sur les affiliés consiste dans la rédaction minutieuse du *Menakob,* livre tenu par les plus fidèles, où ils inscrivent les effets du *daoua* du marabout sur leurs amis et leurs ennemis. Voici ce que c'est que le daoua : un homme aura parlé mal de Si-Tedjini, il mourra plus tard de maladie; les *khouans* s'empresseront de dire : « C'est le *daoua* de *Si-Tedjini,* » c'est-à-dire cela lui arrive en

[1] Elles n'ont pas moins de 6 à 7 mètres de large et 9 à 10 de haut.

Digitized by Google

punition du mal qu'il a dit de notre marabout. Et vite les fidèles d'inscrire ce fait sur le *Menakob*, qui n'est autre chose que le recueil historique de tout ce qui est arrivé (vrai ou faux) de par les *dâouaoui* des chefs de l'ordre. Ce moyen, qui nous semble bien puéril, produit un grand effet sur l'imagination si impressionnable des populations arabes, et tel ordre doit sa puissance à l'habileté du fidèle, préposé à la rédaction du *Menakob*.

La puissance des Tedjinis est immense dans notre Sahara. Un mot du chef de l'ordre peut ouvrir la porte à notre commerce et la fermer au commerce anglais. Un sauf-conduit de sa part vaut mieux qu'une armée, et nous recommandons aux voyageurs aventureux qui voudraient explorer la route du Soudan par l'Algérie centrale, d'avoir soin de s'en munir. Les caravanes qui partent de Tunis ou de Fez pour se rendre dans l'Afrique centrale ne peuvent pas cheminer en sûreté dans le Sahara algérien sans sa permission. On conçoit que nous pouvons tirer un grand parti de cet état de choses.

A sa mort, le dernier Tedjini désigna pour lui succéder dans le commandement un de ses khalifas, Si-Mohamed-el-Aïd qui a sa résidence à Temacin. Il lui a envoyé, dit-on, une espèce de testament politique et religieux à l'usage des enfants mâles qu'il a laissés en bas âge, au nombre de trois, dont un posthume. Il avait une dizaine de filles.

Nous devons regretter que Tedjini soit mort; car le nouveau chef de l'ordre, placé à Temacin, est trop éloigné de nous pour que nous puissions espérer de l'influencer comme son prédécesseur. Cependant nous sommes persuadé que son concours nous serait fort utile pour maintenir la tranquillité dans le Sahara et servir de barrière aux derkaouas dont les *khouans* de *Tedjini* coupent la ligne dans le sud à la hauteur de l'Oued-Djeddi.

Nous dirons ici que la plupart des *khouans* de Tedjini ne croient pas à sa mort. De son vivant sa réputation

Digitized by Google

de sainteté était telle qu'il passait pour un *kotob*[1]. Aussi n'est-il pas étonnant que la majeure partie de ses adhérents espère son retour.

Nous ne voulons pas nous appesantir plus longtemps sur un ordre qui, quoique le plus puissant du sud, n'a que fort peu d'adhérents chez les Ouled-Nayls.

Confrérie de Mouley-Tayeb. — L'ordre de Mouley-Tayeb n'a que peu de prosélytes dans le Sahara. On ne lui connaît pas de chef important. Quelques fractions des des Ouled-Saad-ben-Salem et des Ouled-Si-Amed y sont affiliés. Aussi n'avons-nous rien à en dire, si ce n'est qu'il faut autant que possible en empêcher le développement chez les Ouled-Nayls qui opèrent ainsi une solution de continuité géographique entre les frères de l'est et ceux de l'ouest qui dépendent tous des *cheurfas* du Maroc, chefs suprêmes de l'ordre.

En résumé, on a vu que les Ouled-Nayls de l'ouest sont surtout derkaouas, mot qui a été de tout temps, en pays musulman, le synonyme de *révolté*. La seule congrégation religieuse qui ne nous soit pas ouvertement hostile, celle de Tedjini, n'y a qu'un nombre insignifiant de *khouans*.

A nous maintenant de diriger le mal que nous ne pouvons pas empêcher.

Cte H. DE SANVITALE.

[1] Mortel en communication avec les esprits qui, d'après le système géographique des Arabes, habitent les montagnes qui entourent la terre pour empêcher la mer de s'en aller.

Digitized by Google

SOUVENIRS DE LA PROVINCE D'ORAN[1].

ITINÉRAIRE DE SIDI-BEL-ABBÈS A ORAN.

Nous quittons Sidi-bel-Abbès et nous prenons la direction d'Oran. Sur un espace de six kilomètres la route sert de corde à l'arc formé par les sinuosités de la Méquédra jusqu'au point dit *le Rocher*. Cette presqu'île renferme un village arabe et des usines, moulins et tuileries, etc. Les terres y sont arrosables.

Du Rocher, en suivant la rive gauche, on arrive à la fertile plaine de Sidi-Brahim, dont la forme est demi-sphérique. Le village, bâti à l'ouest sur le plateau, domine la vallée. Ce plateau triste et nu, uniquement planté de palmiers nains, conduit à Sidi-Amadouch, où l'on retrouve la Méquédra, en traversant le beau pont jeté sur l'Oued-Sarno. Sidi-Brahim renferme un atelier de transportés politiques employés aux travaux de la route. Sur le plateau de Sidi-Brahim, on distingue à l'est une jolie habitation flanquée de deux tours crénelées. Cette maison à pic sur la Méquédra rappelle un château du moyen-âge.

La route laisse à l'est le magnifique bassin des Ouled-Soliman, appelé la vallée de Zéliza. C'est un des plus beaux points de la province sous le rapport de la fertilité. Les terres appartiennent au beylik (le domaine), et rien n'a encore été concédé à la colonisation européenne. Elles sont toutes louées aux Arabes qui les cultivent. La Motboua et l'Oued-Imbert arrosent cette belle plaine qui a deux lieues d'étendue et se resserre entre les gorges étroites qui se prolongent jusqu'au Sig; des bois de lentisques et de sapins l'entourent de toutes parts.

[1] Suite à l'article sur Daïa (Voir la livraison de février 1854).

Digitized by Google

A Sidi-Amadouch commencent les Ouled-Ali, grande et riche tribu, qui possède tout l'espace compris entre ce premier point et le Tlellat. Les Ouled-Ali sont à l'est voisins des Ouled-Soliman, et ils occupent à l'ouest une partie de la chaîne de montagnes qui les sépare des Smélas. Après avoir traversé les bois et franchi plusieurs ponts lancés sur des torrents qui n'ont de l'eau que pendant quelques heures dans l'année, vous entrez dans la plaine de l'Oued-Imbert. Les ondulations de cette plaine vont alternativement de l'ouest à l'est et du nord au sud. Le sol y est bon, couvert de palmiers nains et livré à la culture des Arabes dans les clairières. Les points saillants qui varient sa monotonie sont : le marabout de Sidi-Machou, une habitation européenne (la maison du gendarme), un village arabe ; à l'ouest, la maison du vieux caïd Ould-Mouch ; enfin le télégraphe situé à l'est sur le pic de Bouaméda, qui s'avance comme un promontoire dans la plaine, et la divise en deux daïa bien distinctes. Bouaméda se trouve en face de l'une des montagnes d'Addalah, et forme avec elle la gorge des Ouled-Ali.

Après avoir franchi cette gorge, vous apercevez un relais de diligence, — le bordj ou maison de commandement sur la rive droite de l'Oued-Laydidd, — à quelque distance le village arabe et de beaux jardins. La vallée, en suivant le cours du Laydidd, se resserre d'une manière sensible. On distingue au centre sur un mamelon isolé, le marabout de Muley-Abd-el-Kader. Ce marabout a sa fête au mois de mai, et il est alors fréquenté par un grand nombre de croyants.

La vallée des Ouled-Ali est limitée à l'est par les Djebel (montagnes) Benzeyrah et à l'ouest par les Djebel-Igamasi. C'est en gravissant l'un des cols étroits formés par cette chaîne de montagnes, que l'on arrive au pied de Sidi-Aïssa-Tafarouin. Du sommet aigu de ce pic entièrement isolé, on a l'un des plus beaux points de vue qu'il

Digitized by Google

oit possible de rencontrer. Le Tafarouin est le point le plus saillant de la chaîne de montagnes, qui partant du Thessalu arrive au Tlellat. De son sommet on découvre tout le littoral d'Oran, le lac des Garrabas, la montagne des Lions, la forêt d'Ismaël, le Sig et tous les plateaux intermédiaires de l'est. C'est un magnifique tableau.

Je reviens dans la vallée des Ouled-Ali, et en descendant cette vallée, j'arrive aux sources de la Méquédra, qui sont sur le versant ouest, au-dessous de la maison du caïd Boamédi, tandis qu'elles dominent elles-mêmes un grand caravansérail bâti par l'agha Muley-Abdel-Kader-Ouled-Zind, qui est également l'agha des Ouled-Soliman. Cet agha est employé au bureau arabe de Sidi-bel-Abbès; sa famille est tatouée de fleurs de lis.

Les sources de la Méquédra sont de belles et limpides eaux que l'on réunit aujourd'hui en un seul bassin. Ce lieu vulgairement appelé le *Laurier rose* est un point de halte pour les troupes et le roulage. A peu de distance la Méquédra se jette à l'est dans l'Oued-Laydidd qui, en se dirigeant vers le Tlellat fait marcher un moulin. C'est un lieu charmant et pittoresque que cette fabrique entourée de tous côtés par de belles plantations arabes.

Les eaux ne manquent pas en Afrique; partout, dans toutes les directions, vous trouvez des sources, des fontaines, enfouies sous les lauriers roses. La grande question est de donner à toutes ces eaux un cours normal et de rendre à la surface du sol tout ce qui se perd sans profit dans les profondeurs de la terre.

Ce sera l'œuvre du temps et de la colonisation européenne. Il ne faut point compter sur le travail de la population indigène. Les maisons et villages arabes qui sur beaucoup de points ont été construits par les soins des bureaux arabes, n'auront pas de durée; car l'Arabe de la plaine n'entretient rien, il laisse s'écrouler ses murs et ses portes, et semble se plaire au milieu des ruines. Il n'en est pas de même du Kabyle, qui depuis

Digitized by Google

des siècles habite le village et est fixé au sol. Le cavalier de la plaine ne connaît que sa tente, sa femme et son cheval; l'une est son esclave, tandis qu'il est l'esclave de l'autre.

Aux lauriers roses, la route se jette brusquement à gauche; elle longe les montagnes qui s'abaissent progressivement, et à droite, elle domine l'étroite vallée parcourue par la rivière du Tlellat. A sept kilomètres vous parvenez à l'Escargot, limite de la subdivision de Bel-Abbès. De ce point culminant on découvre les habitations du Tlellat.

L'étendue de terres cultivées et défrichées à Sidi-bel Abbès devient tous les ans plus considérable: le commerce des grains a été immense à la récolte de 1853, quoique l'année ait été médiocre; mais les colons n'ont pas su ou n'ont pas pu attendre le moment favorable pour la vente. Ainsi la majeure partie ont vendu 19, 20 et 22 francs le quintal de blé qui peu de temps après s'est élevé à 25 et 27 francs. Les orges qui à la récolte se vendaient 9 et 10 francs sont aujourd'hui à 17 francs.

.... Je ne sais plus quel roi ou quel général d'armée, disait que pour faire la guerre, il faut trois choses : de l'argent, de l'argent, et encore de l'argent. Il en est de même pour la colonisation.

Que les Français apportent donc à l'Algérie leurs capitaux; non seulement ils y obtiendront de bons placements, mais encore ils trouveront dans les rudes labeurs des colons, dans les courses à cheval à travers les palmiers, comme sous la tente du soldat, ces impressions fortes qui relèvent et grandissent l'homme à ses propres yeux.

Au milieu de cette nature sauvage qui ne demande qu'à se parer des grâces de la civilisation, ils pourront jouir à l'aise du charme que l'homme éprouve à créer.

Mis DE MASSOL.

Au camp de l'Oued-Imberg, janvier 1854.

Digitized by Google

LE BAG O BAHAR

Le jardin et le printemps.

CONTE HINDOUSTANI[1].

Ce roman ou plutôt ce conte encadre d'autres contes d'après l'usage oriental, et, ainsi que dans l'*Orlando furioso*, le dénoûment est général et tous les personnages du roman y figurent. Quant à l'ensemble de l'ouvrage, il offre un tissu d'aventures compliquées, où est mis en jeu le merveilleux féerique si aimé des Orientaux malgré sa monotonie, et qui ici diminue souvent en réalité l'intérêt des récits. Heureusement il est mêlé au merveilleux musulman, plus acceptable et plus satisfaisant.

Le roman commence comme beaucoup d'ouvrages orientaux du même genre. Il s'agit d'un empereur de Constantinople nommé Azâd-Bakht qui n'avait pas d'enfant. Arrivé à l'âge de quarante ans, un jour qu'il récitait les attributs de Dieu sur son chapelet dans la salle des miroirs, il aperçoit pour la première fois un poil blanc dans ses moustaches. Il le considère comme un messager de la mort, et ses yeux se remplissent de larmes en songeant qu'il n'a pas d'héritier. Dégoûté du monde, il prend la résolution d'abdiquer et de se faire derviche. Son ministre l'engage à ne pas désespérer de la bonté de Dieu. « Celui, lui dit-il, qui a créé dix-huit mille espèces d'animaux en prononçant le mot *kun* (sois) peut sans peine

[1] L'analyse du Bâg o Bahâr est extraite du discours prononcé, le 29 novembre 1853, par M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, à l'ouverture du cours d'hindoustani qu'il professe avec tant de distinction à l'École des langues orientales.

Digitized by Google

vous accorder des enfants. Il n'est pas nécessaire que vous alliez errer dans les bois pour adorer Dieu. Vous pouvez vous livrer à la contemplation au milieu de votre palais. Recommandez-vous aux prières des derviches, distribuez journellement des vivres aux malheureux, et Dieu vous accordera peut-être ce que vous désirez si ardemment. »

Le roi suit ce sage conseil. Une nuit, pour méditer avec plus de recueillement sur le néant des choses du monde, il va tout seul, revêtu d'un habit grossier, dans un cimetière. Là il aperçoit dans un coin quatre derviches assis autour d'une lampe. Il s'en approche sans en être aperçu, et se tient caché pour entendre ce qu'ils peuvent dire. C'était le hasard qui les avait réunis, et ils ne savaient pas ce qui leur était respectivement arrivé avant ce moment. Un d'eux propose de satisfaire mutuellement leur curiosité par le récit de leurs aventures, et sa proposition est agréée.

Le premier de ces derviches était le fils d'un marchand de l'Arabie-Heureuse. Quarante jours après la mort de son père, on entoura sa tête du turban paternel pour l'installer dans sa succession. Héritier d'immenses richesses, il se met à les dissiper en se livrant au plaisir, et bientôt il est obligé de recourir à une sœur qu'il avait, et il peut ainsi expédier par mer quelques marchandises à Damas, où il se rend lui-même par terre. Il arrive de nuit à la porte de la ville qu'il trouve fermée, mais bientôt, à la lueur de la lune, il voit descendre un coffre le long du mur. Il s'en approche, et il entend des gémissements : il l'ouvre, et il y trouve une jeune et belle femme assassinée. A l'aurore il charge ce coffre sur son cheval, entre dans la ville, y loue une maison, et fait appeler le chirurgien qu'on lui désigne comme le plus habile. Celui-ci donne ses soins à la belle assassinée, et en quelques jours elle est hors de danger, et peut faire l'ablution de la guérison. Comme on le pense bien, le

Digitized by Google

marchand est fort épris de cette femme ; mais celle-ci, tout en paraissant reconnaissante de ses soins, le traite avec hauteur et lui parle avec autorité. Un jour elle l'envoie chez un marchand nommé Yûçuf acheter des étoffes. Yûçuf fait grande connaissance avec le jeune Arabe, et finit par le décider à venir passer quelques jours avec lui. La grande dame, dont l'Arabe s'était fait pour ainsi dire le maître d'hôtel, consent non seulement à ce qu'il se rende à cette invitation, mais elle veut qu'il invite à son tour Yûçuf ainsi qu'une esclave noire qu'il affectionnait beaucoup. Cette dernière invitation est acceptée comme l'avait été la première. La grande dame fait servir aux convives un excellent repas où les vins les plus exquis sont si peu oubliés que tous s'énivrent et perdent l'usage de leurs sens. Au matin l'Arabe se réveille, et il ne trouve plus ses hôtes ; il les cherche et découvre Yûçuf et sa négresse morts assassinés l'un et l'autre. La dame avait disparu : il finit par la retrouver, et, après bien des péripéties, il en devient l'époux. C'est seulement alors qu'il apprend que la belle dame était fille du roi de Damas; qu'Yûçuf avait été son amant; qu'elle allait furtivement le trouver; que, voyant un jour chez lui une esclave noire qu'il paraissait affectionner et lui ayant adressé des reproches, il lui donna un coup d'épée qu'il crut mortel, et la mit ensuite dans le coffre dont il a été question. On comprend le reste.

Cependant la princesse juge à propos de quitter Damas, l'Arabe se rend à ses désirs ; ils se mettent en route et finissent par arriver au bord d'une rivière. L'Arabe laisse la princesse se reposer sous une arbre des Banyans, et va à la recherche d'un bateau ou d'un gué ; mais lorsqu'il revient trouver la princesse, elle avait disparu, et il lui est impossible de découvrir sa trace. Désespéré, il allait attenter à ses jours, lorsqu'Ali sous la figure d'un cavalier le retient et lui annonce sa rencontre à Constantinople avec trois derviches aussi malheureux que lui,

Digitized by Google

et avec Azâd-Bakht, roi de ce pays, qui était aussi en proie à l'affliction.

Le second derviche était roi de Perse. Frappé des récits qu'il avait entendus de la générosité extraordinaire de Hâtim, il veut l'imiter, et fait construire en dehors de la ville d'Ispahan un édifice à quarante portes où chaque jour il donnait une pièce de monnaie à tous ceux qui se présentaient à l'une de ces portes. Il apprend cependant que la reine de Bassorah est encore plus généreuse que lui (grâce, à la vérité, à des richesses tout à fait extraordinaires dont elle était en possession par des moyens surnaturels). Le roi de Perse veut connaître cette princesse, et il part pour Bassorah sous le costume d'un faquir. Arrivé dans cette ville, il est accueilli avec les plus grands égards; il est comblé de prévenances et de cadeaux. Emerveillé, il désire voir la reine et il obtient cette faveur. Il lui fait savoir qu'il est roi, et qu'il désire être son époux. Elle lui déclare alors qu'elle ne sera la femme que de celui qui lui donnera l'explication d'un fait extraordinaire dont un de ses esclaves avait été témoin dans un pays lointain nommé Nîmroz. Le roi de Perse part pour ce pays et finit par y parvenir après un an de voyage et de peines infinies. Là, il lui arrive une série d'aventures extraordinaires dans le goût des « Mille et une Nuits. » Enfin il trouve le prince de Nîmroz, dont l'amour pour une fée, ou génie du sexe féminin, avait altéré la raison, et qui était précisément l'auteur des excentriques cruautés qui avaient été mentionnées à la reine de Bassorah. Pour l'obliger, il parcourt en vain le monde pendant cinq années à la recherche de la fée. Désespéré il veut se précipiter en bas d'une montagne pour en finir avec la vie, lorsqu'il est retenu par le même cavalier qui avait apparu au premier derviche, et qui lui annonce aussi sa rencontre avec ses interlocuteurs et avec l'empereur de Constantinople.

Pendant ces deux récits la nuit s'était écoulée. Lors-

Digitized by Google

que l'aurore paraît Azâd-Bakht s'empresse de retourner furtivement à son palais et envoie chercher sans retard les quatre derviches. Ceux-ci se rappelant la promesse du cavalier mystérieux obtempèrent à son désir. Le roi les accueille avec distinction, leur fait savoir ce qui s'est passé, et demande au troisième et au quatrième derviche de raconter à leur tour leurs aventures. Pour les y encourager, il leur rapporte les siennes, qui consistent en ce qui suit.

Il avait succédé à son père sur le trône de Constantinople, lorsqu'un riche marchand lui fit cadeau d'un rubis d'une grosseur extraordinaire. Ce rubis excitait son admiration, il l'avait sans cesse dans ses mains, et le montrait avec orgueil aux ambassadeurs étrangers. Son vizir, choqué de cette puérilité, lui apprend qu'il avait entendu dire qu'un marchand de Nischapour possédait douze rubis plus gros encore dont il avait fait un collier à son chien. Le roi veut punir de mort ce qu'il prend pour offense; mais enfin il se borne à retenir en prison le vizir jusqu'à ce qu'on puisse vérifier la vérité ou la fausseté de son assertion. La fille de ce dernier se dévoue pour sauver son père; elle prend des vêtements d'homme, et déguisée en marchand elle part pour Nischapour. Là, en parcourant les rues de la ville, elle avise la boutique d'un joaillier où étaient étalées une grande quantité de pierres précieuses. Pensant que ce joaillier pourrait bien être celui dont avait parlé son père, elle considère avec soin sa boutique, et ne tarde pas d'apercevoir le chien au collier de gros rubis, couché sur un coussin de velours, et servi par deux domestiques. Auprès de lui étaient deux cages de fer dans chacune desquelles se trouvait un homme, et à côté de ces cages se tenaient deux nègres armés. Dès lors le discours du vizir était vérifié; il s'agissait de décider le joaillier à venir avec son chien à Constantinople; la chose s'effectue, et Azâd-Bakht apprend que les deux individus renfermés dans les cages de fer sont les

Digitized by Google

frères du marchand de Nischapour, que ce chien lui a sauvé quatre fois la vie que ses méchants frères ont autant de fois voulu lui ravir; que, quant aux pierreries extraordinaires qu'il possède, il les doit à des aventures merveilleuses qui lui sont arrivées, et qui ressemblent beaucoup à celles du deuxième et du quatrième voyage de Sindebad le marin.

Le troisième derviche, encouragé par le récit d'Azâd-Bakht, lui fait connaître son histoire. Il était fils du roi de Balkh. Un jour qu'il se livrait au plaisir de la chasse, il aperçoit un daim noir revêtu de brocart, et le cou entouré d'une chaîne d'or. Il va à sa poursuite voulant le saisir en vie; mais l'animal fuyant toujours, et la nuit s'approchant, le prince lance contre lui une flèche qui l'atteint à la jambe. L'animal continue à marcher en se traînant : le prince le suit et arrive dans l'habitation de celui à qui le daim appartenait. Là il trouve la statue d'une femme ravissante de beauté, et dont il apprend l'histoire. Le prince va en Europe à la recherche de cette femme ou plutôt de cette princesse admirable; il la trouve, se fait aimer d'elle et l'enlève; il retourne dans son pays, mais en traversant une rivière, la princesse tombe dans l'eau, et on ne peut la découvrir. Ce triste accident jette le prince dans le désespoir, et il se fait derviche; Ali se présente à lui, il lui annonce que la princesse est vivante, et qu'il la retrouvera après sa rencontre à Constantinople avec les trois autres derviches.

Le quatrième derviche était fils du roi de la Chine. Il perdit son père fort jeune, et la régence de l'empire fut dévolue à son oncle, à qui le roi avait recommandé, avant de mourir, de remettre fidèlement la couronne à son fils à sa majorité. L'oncle garde la couronne pour lui, et ordonne même à un esclave de faire périr son neveu. Celui-ci, qui avait été le confident du roi défunt, non seulement n'exécute pas l'ordre qu'il a reçu, mais il fait connaître au jeune prince les trésors enfouis de son père,

Digitized by Google

trésors dus à un roi des génies. Bien plus, il conduit le prince auprès de ce roi, nommé Mâlik-Sâdic, et celui-ci lui promet un talisman s'il trouve une femme dont il lui montre le portrait. Le prince finit par la trouver, mais il en devient lui-même amoureux; et à la suite de longues aventures il se trouve dans une plaine aride où, désespéré, il est sur le point de se suicider, lorsque Ali l'encourage par les mêmes paroles dont il avait encouragé les autres derviches ses compagnons.

A peine ce récit est-il terminé, qu'un eunuque vient annoncer au roi Azâd-Bakht la naissance d'un fils, et bientôt après, on lui apprend que le prince nouveau-né a disparu emporté dans un nuage. Or, c'était l'œuvre du souverain de tous les génies, qui destinait le jeune prince à être l'époux de sa fille née le même jour. Il fut enfin donné à Azâd-Bakht et aux derviches d'être transportés auprès de ce *roi des rois*. Là le marchand arabe (le premier derviche) retrouve la fille du roi de Syrie, la belle assassinée; le prince de Perse (le second derviche), la princesse de Bassorah; le prince de Balkh (le troisième derviche), la princesse européenne qu'il avait crue noyée; le prince de Chine (le quatrième derviche), la princesse qu'il disputait à Mâlik-Sâdic. Là aussi le prince de Nîmroz retrouve la fée dont il était épris, et tout se termine par des mariages et des réjouissances.

Voilà en peu de mots le canevas du *Bâg o Bahâr;* mais ce que le développement de ce thème offre de plus profitable et de plus utile, c'est qu'on trouve à chaque page des détails ethnographiques fort instructifs, et qui nous font connaître foncièrement l'Inde, et surtout l'Inde musulmane. Ces détails s'infiltrent dans toutes les scènes du roman, dont quelques-unes sont invraisemblables, il est vrai, et offrent un mélange fâcheux de zèle religieux et de cruauté, mais dont plusieurs sont habilement combinées et sont vraiment attachantes. Ainsi, en étudiant dans cet ouvrage la langue appelée spécialement *indienne*,

Digitized by Google

on n'apprend pas seulement des mots vides de sens, mais des mots qui expriment des choses pleines d'intérêt. Et même, en tant que mots, ils représentent encore des idées; car, en les décomposant, on arrive aux racines qui donnent la clef de l'immense groupe des langues indo-européennes, dont fait partie notre propre langue, sœur en réalité de l'hindoustani.

GARCIN DE TASSY,
Membre de l'Institut.

UNE TRAGÉDIE ARABE.

Il y avait à Bagdad, un jeune homme d'une physionomie charmante, nommé Abd-er-Rahman-ben-Ismaïl. Son extrême beauté lui avait valu le surnom de *Brillant*. Outre cet avantage, il avait le don de la poésie.

La femme du khalife El-Oulid-ben-abd-el-Melik, connue sous le nom d'*Oumm-el-Benine*, s'éprit d'un tel amour pour ce jeune homme, qu'elle en tomba malade. Chaque jour elle l'envoyait chercher, l'introduisait dans son appartement, et, lorsqu'elle craignait d'être dérangée par quelque importun, elle le cachait dans un coffre. Tel était leur manége habituel.

On fit, un jour, présent au khalife El-Oulid-ben-abd-el-Melik d'un collier en or, garni de pierres précieuses et dont il fut émerveillé. « Je le réserve, dit-il, à ma femme. » Aussitôt il appela un de ses eunuques et lui ordonna de porter le collier à la sultane.

En allant s'acquitter de sa commission, l'esclave trouva la porte de la maison ouverte; il réfléchit un instant. Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il. Tout en disant cela, il ferme la porte, monte à pas de loup et entend des éclats de rire.... Il prête l'oreille en se pen-

Digitized by Google

chant vers la chambre d'où provenait le bruit... Son regard rencontre les yeux du jeune homme, qui tressaille et devient pâle comme un mort. D'un bond, Oumm-el-Benine le pousse dans le coffre : mais l'esclave avait tout vu ! Il présente le collier et dit : « Madame, je vous « demanderai une pierre de ce bijou. » Indignée de tant d'audace, la sultane s'écria : « Eloigne-toi de ma pré- « sence, créature immonde [1] ! »

L'esclave, plein de rage, s'en alla tout droit vers son maître et lui dit : « Seigneur, j'ai trouvé, aujourd'hui, « un homme en tête-à-tête avec votre femme ; je les « ai trouvés tous deux dans telle chambre. A ma vue, « l'homme est resté tout déconcerté, et la sultane l'a « caché précipitamment dans tel coffre. » Et en même temps, il fit la description de ce meuble.

A ces mots, El-Oulid-ben-abd-el-Melik entre en fureur contre son serviteur : « Tu mens, chien de mécréant ! » s'écria-t-il. Puis il ordonna à ses chaouches de lui trancher la tête. On le saisit, et, un instant après, sa tête roulait par terre. Quand l'exécution fut achevée, le khalife se leva, chaussa ses pantoufles et se rendit au domicile de sa femme. Elle était occupée à réparer le désordre de sa chevelure. Il entre et vient s'asseoir en face d'elle, sur le coffre que lui avait désigné le serviteur. Une fois la conversation engagée, il lui dit : « D'où te « vient une si grande prédilection pour cette chambre ? » « Parce qu'elle renferme mes effets, » répondit-elle. — « Après tout, que m'importe, » fit le khalife. « Oserai- « je espérer que tu voudras bien m'acorder un des cof- « fres qui meublent ta chambre ? » — « Prenez, mon « seigneur, le coffre qui vous plaira, à l'exception toute- « fois de celui sur lequel vous êtes assis. » — « C'est « précisément celui que je préfère, » répliqua le kha- « life ; il me le faut. » Après un moment de stupeur,

[1] Le texte porte : Chien, fils de chien !

Digitized by Google

Oumm-el-Benine lui dit : « Eh bien, il est à vous ! »

A un signal du khalife, les nègres paraissent : « Enlevez ce coffre, dit-il, transportez-le dans la salle du « conseil et attendez-moi. »

Pendant que les esclaves exécutaient les ordres du maître, le visage de la sultane se bouleversa d'une manière indicible. « Qu'as-tu donc à changer ainsi de physionomie ? » reprit El-Oulid. « Peut-être ce coffre te « tient-il au cœur ? » — « Pardonnez-moi, seigneur ; je « ne tiens nullement à cet objet.... Si je vous parais un « peu émue, c'est que je viens de ressentir une indisposition subite. » — « Dieu te guérira, » fit le khalife en s'éloignant.

Lorsqu'il entra dans la salle d'audience, il trouva le coffre posé à terre. Relevez le tapis, dit-il aux négres, et creusez un trou de la hauteur d'un homme. La fosse étant achevée, il fit signe d'approcher le coffre et de le placer au bord. Alors, appuyant un pied sur le meuble, il prononça les paroles suivantes : « Il m'est venu une « nouvelle ; si elle est vraie, ton vêtement sera ton linceul, cette boîte sera ta bière, et c'est Dieu qui t'immole. Si elle est fausse, cette nouvelle, j'enterre un coffre, et il n'y a de perdu qu'un amas de planches. » En même temps il fit un mouvement brusque, et la boîte descendit rapidement, en heurtant les parois, au fond du trou. « Que Dieu me pardonne ! » ajouta El-Oulid, en jetant une poignée de terre.

Les nègres comblèrent la fosse, nivelèrent le sol et déroulèrent le tapis. Le khalife siégea sur son lit de justice jusqu'au moment de déjeuner, puis il rentra dans son appartement, où les deux époux confondirent leurs âmes dans une commune joie, comme s'il ne s'était rien passé entre eux. La paix unit leur existence jusqu'au jour de la mort.

Traduit de l'arabe.

CHERBONNEAU.

Digitized by Google

CHANTS POPULAIRES DE LA ROUMANIE[1]

HERCULE (*ERCULEAN*)[2].

Trois jeunes filles, trois sœurs, sont allées cueillir des fleurs au lever de l'aurore. La sœur aînée a suivi le cours de la Tcherna[3]; la sœur puînée est entrée dans le jardin du rivage; la sœur cadette, la plus sauvage des trois, est remontée le long de la rivière.

Bien des braves, épris d'amour, ont suivi leurs traces en chantant gaîment et sont revenus en versant des larmes; mais voici qu'un jeune capitaine, le brave Hercule, apparaît sur la rive; il s'arrête et parle ainsi à la Tcherna :

— Limpide Tcherna! suspends ton cours et parle-moi des trois sœurs qui sont allées cueillir des fleurs au lever de l'aurore.

— La sœur aînée s'est dirigée vers une plage enchanteresse, le long du Danube, du côté de la mer; la sœur puînée a quitté le jardin et s'est perdue au fond des forêts antiques, par-delà neuf grandes montagnes ; la sœur

[1] M. Basile Alecsandri, un des poètes les plus distingués de la Moldavie, et le charmant auteur des *Doïnas*, dont la *Revue* a publié quelques extraits, a bien voulu nous communiquer cet échantillon des chants populaires de son pays, recueillis et publiés par lui, et dont il prépare en ce moment une traduction française. (*Note du rédacteur.*)

[2] Cette ballade est une des plus anciennes et des plus intéressantes par rapport à l'allégorie poétique qu'elle renferme. La jeune fille cachée dans l'ombre d'un rocher personnifie la source d'eau minérale qui était célèbre parmi les colonies romaines de la Dacie et qui encore aujourd'hui, aux bians de Mihadia dans le banat de la Transylvanie, porte le nom de *la source d'Hercule*. (*Note du traducteur.*)

[3] La Tcherna est une petite rivière qui sort des Carpathes et va se jeter dans le Danube, à côté de la ville d'Orsova, après avoir passé par Mihadia. (*Idem.*)

Digitized by Google

cadette, la plus sauvage des trois, gémit et pleure là-bas, sous ce rocher, cachée dans une ombre profonde.

Hercule, le beau capitaine, lance son cheval; un bond... le rivage en retentit, et les voici près du rocher qui pleure.

— Sors du rocher, jeune fille! apparais à mes yeux.

— Hélas! comment sortir du rocher quand je suis entièrement nue; je redoute le soleil, je crains d'être absorbée par ses rayons.

— Sois sans crainte, jeune fille sauvage; je te prendrai dans mes bras pour ranimer tes forces et te défendrai des caresses du vent et des baisers ardents du soleil.

— O mon brave bien-aimé, si je te suis chère et si tu veux faire de moi ta compagne, arrache-moi à l'ombre de ce rocher et je paraîtrai à la lumière du soleil avec un cœur plein d'amour.

Hercule, le brave capitaine, frappe du pied le rocher et voit surgir soudain une jeune fille entièrement nue; elle était blanche, elle était belle, elle était douce et attrayante; ses cheveux dorés ondoyaient sur ses épaules...

Hercule la prend dans ses bras, la presse sur son cœur, et à son contact il renaît à l'existence; puis il la berce doucement et lui fait un lit de fleurs odorantes, un nid caché dans l'ombre, à l'abri du soleil.

NELUCA (*LE FANTOME*)[1].

Mircea monte par le sentier de la colline et rencontre

[1] Le peuple roumain a conservé une foule de traditions et d'usages antiques qu'il pratique sans se rendre compte de leur véritable signification. — Ainsi il dépose dans les cercueils des morts des pièces de monnaie quoiqu'il ait perdu depuis longtemps la mémoire de *Caron* et de l'*obole*, etc., etc...

La ballade de Neluca tire son sujet d'un usage généralement répandu parmi les Roumains et qui consiste à ne jamais boire dans un verre, dans une cofitza, etc., avant de verser une petite quantité de liquide que

Digitized by Google

une jeune fille portant la *cofitza*[1] pleine d'eau puisée à la fontaine.

— Arrête, jeune fille! et donne-moi à boire un peu d'eau.

— Non, mon ami, je ne veux pas m'arrêter, car j'ai peur de mon amant.

— Sois sans crainte, chère enfant; si ton amant osait se mettre en colère contre toi, je le frapperai de ma hache et l'ensevelirai vivant sous la poussière.

— Va, là-bas, à la fontaine, tu y trouveras une cofitza d'eau puisée de ma propre main; descends alors de ton cheval pour te désaltérer, mais avant de boire aie soin de faire le signe de la croix et de souffler à la surface de l'eau, de peur qu'il ne s'y trouve quelque neluca, et que l'eau ne soit exorcisée par la sorcière maudite...

Mircea remercie la jeune fille, se dirige vers la fontaine et y trouve une cofitza pleine d'eau fraîche; mais il oublie de faire le signe de la croix, il oublie de souffler à la surface de l'eau et se met à boire avidement.

A peine a-t-il avalé une bouchée d'eau qu'il éprouve un regret d'amour au souvenir de la jeune fille.

Il avale une seconde fois et se sent pénétré de frissons glacés.

Il avale une troisième fois et tombe mort auprès de la source....

Il avait avalé une neluca! puisse-t-elle aller se perdre au fond des déserts!

B. Alecsandri.

le vase renferme. Cet usage ne rappelle-t-il pas les libations des Romains? (*Note du traducteur.*)

[1] Vase de bois qui sert à puiser l'eau.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LA STEPPE DES KIRGHISES

FORMANT LE SUD DU GOUVERNEMENT DE TOBOLSK.

La partie méridionale du gouvernement de Tobolsk, qu'on nomme steppe des Kirghises, est comprise entre les 43e et 53e degrés de latitude nord et les 83e et 101e degrés de longitude est. Plus considérable que la France, la Belgique et la Hollande réunies, elle n'est habitée que par des tribus nomades dont toute la richesse consiste en moutons et en chameaux. Ces tribus passent l'hiver dans le midi de leur steppe, où la saison, moins rigoureuse que dans le nord, permet aux troupeaux de chercher, sous une neige ordinairement peu abondante, les herbes et les mousses qui forment leur nourriture. Au printemps, elles se mettent en mouvement, remontant du sud au nord, consommant les herbes qui se trouvent sur leur passage, et dans le courant de juillet, elles ont atteint la ligne frontière de leur pays de parcours et du gouvernement de Tobolsk.

Sur cette ligne sont construits, à la distance de 25 à 30 kilomètres les uns des autres, de grands hangars où les marchands russes vendent aux Kirghises tout ce qui leur est nécessaire, et prennent en échange des chameaux et surtout des moutons. Dès qu'un marché est conclu, les moutons sont égorgés, et on en prend le suif, qui est fondu, purifié et envoyé immédiatement à Pétersbourg, où il forme un des principaux articles d'exportation.

Si, dans le midi de la steppe, la neige a été trop abondante, les moutons, ne pouvant trouver facilement leur nourriture sous une couche trop épaisse de neige, meurent par milliers; par suite, les échanges ne pouvant se faire sur la ligne frontière comme d'habitude, les articles russes subissent une forte dépréciation, et les suifs, plus rares, se vendent beaucoup plus cher; car c'est le suif des moutons kirghises (dont la qualité supérieure, provenant de celle des herbages de la steppe, ne peut être égalée par aucun autre) qui règle le prix du marché.

Dans le courant du mois d'août, les tribus reprennent, en suivant le même chemin, la direction du sud, pour recommencer ainsi tous les ans le même parcours.

C'est cette régularité de déplacement annuel des tribus kirghises qui a déterminé les Russes à choisir la ville chinoise de Pschougontschak, située sur la frontière orientale de la steppe des Kirghises, à cent lieues au sud du district des mines d'or et d'argent de l'Altaï, pour en faire un centre d'échange entre la Chine et leur pays. Les nombreux chameaux des Kirghises servent au transport des marchandises, et par conséquent les draps et les cotonnades russes cherchent à lutter de ce côté et dans le Turquestan contre les produits similaires anglais qui y arrivent par l'Inde.

(*Annales du Commerce extérieur.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE.

EMPIRE OTTOMAN.

Le 27 mars un grand fait, quoique depuis longtemps attendu, a été accompli. Par un double message, communiqué le même jour au Corps législatif à Paris, et à la chambre des lords à Londres, l'état de guerre a été déclaré entre la France et l'Angleterre d'une part, et la Russie de l'autre.

Nous empruntons aux deux organes officiels des deux gouvernements le compte-rendu de la séance :

A deux heures et demie M. le ministre d'Etat, introduit par les messagers d'Etat dans la salle du Corps législatif, a lu, au milieu du profond recueillement de l'assemblée, la déclaration suivante au nom de S. M. l'Empereur :

« Messieurs les Députés,

« Le gouvernement de l'empereur et celui de sa majesté britannique avaient déclaré au cabinet de Saint-Pétersbourg que, si le démêlé avec la Sublime-Porte n'était pas replacé dans des termes purement diplomatiques, de même que si l'évacuation des principautés de Moldavie et de Valachie n'était pas commencée immédiatement et effectuée à une date fixe, ils se verraient forcés de considérer une réponse négative ou le silence comme une déclaration de guerre.

« Le cabinet de Saint-Pétersbourg ayant décidé qu'il ne répondrait pas à la communication précédente, l'empereur me charge de vous faire connaître cette résolution, qui constitue la Russie avec nous dans un état de guerre dont la responsabilité appartient tout entière à cette puissance. »

En ce moment, l'assemblée entière s'est levée et a manifesté son assentiment par le cri unanime et plusieurs fois répété de : *Vive l'Empereur!*

M. le président, après avoir donné acte, au nom du Corps législatif, à M. le ministre d'Etat de la communication qui venait d'être faite, a dit :

« L'empereur peut compter sur le concours unanime du Corps législatif comme sur celui de toute la France. »

Ces paroles ont été suivies de nouvelles et chaleureuses acclamations.

A trois heures, M. le ministre s'est rendu au Sénat pour y faire la même déclaration. Elle y a été accueillie comme au Corps législatif par un assentiment unanime et d'énergiques applaudissements.

Le même jour, à cinq heures, le comte d'Aberdeen présentait à la

Digitized by Google

chambre des lords d'Angleterre le message suivant de la reine, dont le lord chancelier donne lecture :

« Victoria, reine.

« Sa majesté juge à propos d'informer la chambre des lords que les négociations que sa majesté, de concert avec ses alliés, avait depuis quelque temps entamées avec S. M. l'empereur de toutes les Russies, sont terminées, et que la reine se regarde comme tenue de donner assistance active à son allié le sultan contre une agression non provoquée. La reine a donné l'ordre de déposer à la chambre des lords des copies de papiers, en sus de ceux déjà communiqués au parlement, qui fourniront les renseignements les plus complets touchant le sujet de ces négociations. C'est une consolation pour la reine de réfléchir qu'aucun effort n'a été épargné de sa part pour conserver à ses sujets les bienfaits de la paix. La juste attente de la reine a été trompée, et sa majesté compte avec confiance sur le zèle et le dévouement de la chambre des lords, et sur les efforts de ses braves et fidèles sujets, pour la soutenir dans sa détermination de consacrer la puissance et les ressources de la nation à la protection des Etats du sultan contre les empiétements de la Russie. »

Ainsi se sont évanouies les dernières espérances que l'on avait fondées sur les propositions adressées en dernier lieu à la conférence de Vienne par l'empereur de Russie, et repoussées unanimement par les représentants des quatre grandes puissances. On voit du reste par le texte même de ces propositions, telles qu'elles ont été dernièrement livrées à la publicité, qu'elles étaient bien réellement inacceptables. Le czar n'abandonnait, ainsi qu'on peut s'en convaincre, aucune de ses prétentions; il les aggravait en formulant des réclamations nouvelles au sujet de la réglementation du droit d'asile en Turquie, et en écartant systématiquement toute intervention et tout contrôle des puissances européennes, à l'occasion du traité qu'il offrait de faire directement avec la Turquie.

L'Autriche et la Prusse, aussi bien que la France et l'Angleterre, se sont déclarées contre ces propositions. Elles ont de nouveau, dans le protocole du 5 mars dernier, défini les droits de la Turquie et ceux de l'Europe entière. Il n'est pas possible qu'elles adoptent dans l'action une autre politique que celle qu'elles ont sanctionnée déjà à tant de reprises différentes par leurs déclarations écrites.

Protocole de la conférence tenue à Vienne le 2 février 1854.

« Présents les représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse.

« Les représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse se sont réunis en conférence pour entendre la communication que le plénipotentiaire autrichien a eu la bonté de lui faire des propositions transmises par le cabinet de Saint-Pétersbourg, en réponse à celles qui lui avaient été envoyées le 13 janvier avec la sanction des puissances représentées dans la conférence de Vienne. Le docu-

Digitized by Google

ment qui contient les propositions russes est annexé au présent protocole.

« Les soussignés, après un scrupuleux examen de ces propositions, se sont assurés que, dans leur ensemble et dans leurs détails, elles différaient si essentiellement des bases de négociation adoptées à Constantinople le 31 décembre, et approuvées le 13 janvier à Vienne, qu'ils ne les ont pas jugées de nature à être transmises au gouvernement de S. M. I. le sultan.

« Les soussignés n'ont donc plus qu'à transmettre le document annexé à leurs cours respectives, dont ils attendent les résolutions finales. »

ANNEXE. — *Propositions de la Russie.*

« En réponse aux propositions de la Porte, transmises à Saint-Pétersbourg à la suite du protocole du 13 janvier, la Russie nous informe que, fidèle à la déclaration qu'elle a faite au début de la contestation, elle ne désire ni aggraver les dangers auxquels la Turquie s'est elle-même exposée, ni lui imposer une paix incompatible avec son intégrité et son indépendance.

« La Russie est persuadée qu'il n'y a jamais eu un traité plus facile à négocier et à mener à une conclusion favorable que celui que doit proposer la Porte avec le sincère désir de replacer ses relations avec la Russie sur l'ancien pied, et d'éloigner à jamais les motifs de dissension qui ont surgi, en s'entendant bien avec la Russie sur le sens et la portée de ses anciens engagements et sur les intentions mutuelles des deux puissances.

« La Russie maintient qu'il y a une distinction à faire entre la substance, c'est-à-dire les conditions de la paix, et entre la forme de la négociation.

« En ce qui touche la question de forme, le cabinet de Vienne est autorisé, de concert avec les autres membres de la conférence, à frayer les voies d'une négociation directe, en persuadant à la Porte d'accepter comme préliminaires les bases que lui offre la Russie.

« Le cabinet impérial y attache la condition essentielle et irrévocable que la négociation définitive pour la signature d'un traité de paix doit avoir lieu directement entre la Russie et la Porte, soit au quartier général, soit à Saint-Pétersbourg, par un plénipotentiaire que la Porte enverra à l'un de ces deux points.

« Le cabinet russe fait observer que, dans le cas où des négociations directes se passeront à Saint-Pétersbourg, les représentants des quatre puissances seront munis des instructions suffisantes pour diriger, assister et soutenir de leurs conseils le plénipotentiaire turc, sans qu'il y ait aucune nécessité de conférences ostensibles, et que, cette forme une fois mise de côté, l'attitude de la Russie sera aussi conciliante que possible.

« En ce qui touche la substance des négociations, l'empereur, fidèle à ses sentiments de désintéressement, propose les bases suivantes de

Digitized by Google

pacification, autant qu'il est possible de les définir dans des circonstances qui varient tous les jours, et pour le cas où des négociations directes s'ouvriraient promptement entre la Russie et la Porte :

« 1° La pleine et entière confirmation des traités conclus avec la Porte depuis celui de Kaïnardji, et des conventions spéciales d'Andrinople, relatives aux principautés danubiennes et à la Servie;

« 2° Des explications concernant le sens et l'application pratique des firmans anciens et nouveaux, relatifs à la liberté religieuse et aux immunités des Eglises du rite oriental et orthoxe. Ces explications devront être formulées par les plénipotentiaires chargés de la négociation dans un acte séparé, sous forme de protocole ou d'article additionnel, dont le projet est ci-annexé;

« 3° L'évacuation la plus prompte possible des provinces danubiennes et des autres territoires et villes des possessions du sultan qui pourraient être occupés par les Russes, par suite des événements de la guerre, dès qu'un arrangement aura été conclu;

« 4° Le rétablissement de l'ordre des choses et des gouvernements dans les principautés, sur le pied réglé par les stipulations du traité d'Andrinople;

« 5° La régularisation du droit d'asile, et des conditions sous lesquelles ce droit pourra être, dans l'avenir, concédé dans les pays respectifs aux agitateurs et révolutionnaires qui, sous le masque de réfugiés politiques, fomentent des dissensions et créent des mésintelligences entre des gouvernements amis et des voisins.

« En ce qui touche la convention du 13 juillet 1841, la Russie ne la considère pas comme abrogée, puisqu'elle a été conclue pour les temps de guerre comme pour les temps de paix. Elle ne pense donc pas qu'il y ait lieu de la renouveler ni de la compléter par une garantie. »

Protocole de la conférence tenue à Vienne le 5 mars 1854.

Présents les représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande Bretagne et de la Prusse.

« Les soussignés, représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, s'étant de nouveau réunis en conférence sur l'invitation du plénipotentiaire autrichien, on a donné lecture du document annexé, communiqué au cabinet de Vienne par l'envoyé de Russie, et contenant les préliminaires d'un traité à conclure entre la Russie et la Porte, la cour d'Autriche étant priée par le cabinet de Saint-Pétersbourg de demander aux deux puissances maritimes de recommander à la Sublime-Porte l'acceptation de ces préliminaires.

« Après mûre délibération, les représentants de France et d'Angleterre, prenant pour base de leur examen les documents antérieurs qui ont reçu la sanction des quatre puissances, ont établi l'existence des différences radicales entre ces documents et les préliminaires proposés :

« 1° Parce que l'évacuation des principautés, qu'on dit devoir s'effectuer après la signature des préliminaires, est présentée comme dépendant du départ des flottes combinées non seulement de la Mer-

Digitized by Google

Noire, mais encore du Bosphore et des Dardanelles, condition qui ne peut être admise par les puissances maritimes qu'après la signature du traité définitif.

« 2° Parce que le document dont il est question donne une forme strictement conventionnelle, bilatérale et applicable seulement aux relations entre la Porte et la Russie, aux assurances relatives aux immunités religieuses des Grecs, assurances que la Porte a offert de donner aux cinq puissances en même temps et sous la forme d'une déclaration identique.

« Ces assurances, une fois insérées dans les préliminaires, devraient, d'après ces préliminaires, être placées dans le traité définitif, et accompagnées d'une note officielle et confirmative adressée à la cour de Russie, laquelle note devrait, à son tour, être considérée comme annexée aux traités, pour avoir la même force et le même effet.

« 3° Parce que les préliminaires communiqués à Vienne sont implicitement soustraits à toute discussion de la conférence au sujet des modifications qui pourraient y être faites pour les mettre en rapport avec les actes qui ont reçu son assentiment, et parce que son examen et son intervention sont également écartés de la conclusion du traité définitif.

« 4° Parce que les propositions de la Porte stipulent expressément la révision du traité de 1841, de façon à faire participer la Turquie aux garanties du droit public de l'Europe, et que cette condition est passée sous silence.

« Les plénipotentiaires d'Autriche et de Prusse, appréciant la force des observations présentées par les plénipotentiaires de France et de Grande-Bretagne, reconnaissent également, en ce qui les concerne, les différences remarquables qui existent entre les préliminaires russes et protocoles du 17 janvier et du 2 février.

« En conséquence, la conférence pense unanimement qu'il est impossible de prendre ces propositions en considération.

« Buol-Schauenstein, Bourquenez, Westmoreland, Arnim. »

D'après les dernières nouvelles du Levant, la frégate à vapeur *le Christophe-Colomb*, ayant à son bord MM. les généraux Canrobert, Bosquet, de Martimprey, M. le colonel Tripier, et le premier détachement de l'armée d'Orient, a mouillé dans la nuit du 30 au 31 mars sur la rade de Gallipoli, qui a été choisie pour le lieu du débarquement de l'armée expéditionnaire. Le lendemain à 8 heures du matin, *le Transport*, vapeur africain, ayant à son bord un second détachement de troupe, a également mouillé sur rade.

La presque totalité du corps expéditionnaire anglais, composée de 30 à 35,000 hommes, sous le commandement supérieur de lord Rhaglan, s'est rassemblé à Malte, d'où il a fait voile pour le Levant, où il était attendu le 30 mars. Le personnel de l'intendance de l'armée expéditionnaire est allé, le 26, visiter les diverses casernes destinées au logement des soldats. Le palais de l'ambassade russe et les locaux de la chancellerie recevront décidément les généraux et l'état-major anglais.

D'après les dernières nouvelles qui nous sont parvenues du théâtre de

Digitized by Google

la guerre, les Russes, au nombre de 35 à 40,000 hommes, après avoir passé le Danube sur trois points, ont pénétré dans le Dobrodja, dont ils ont occupé les places riveraines du fleuve sans coup férir. Les Turcs, sous le commandement de Mustapha-Pacha, garnissent toute la ligne de forteresse en avant de Choumla. Les flottes combinées croisent à la hauteur de Varna. Les Russes se sont retirés de tous les forts qu'ils occupaient sur le littoral de la Mer-Noire, après y avoir mis le feu, désespérant de le pouvoir défendre.

— Par ordonnance impériale, en date du 21 mars, le cheikh Ul-Islam a été démis de ses fonctions et remplacé par Arif effendi, ex-cazi-asker de Roumélie, et mufti du conseil. — Rifa-at-Pacha, président du conseil, a été également démis de ses fonctions et remplacé par Chekib effendi, mustéchard du grand-vizir.

GRÈCE.

La lettre suivante que nous empruntons au *Pays*, renferme des détails d'un haut intérêt sur les développements de l'insurrection hellénique.

Athènes, 17 mars 1854.

« La presse grecque, tous ceux qui sont complices du mouvement qui vient d'éclater en Épire et en Thessalie, font tous leurs efforts pour l'attribuer à l'entraînement national, à la générosité de la nation, qui voulait sauver *ses frères gémissant sous le joug des Musulmans*. Le gouvernement proclame plus haut que tout le monde qu'il a tout fait pour prévenir les manifestations destinées à exciter les esprits et à augmenter l'ardeur des volontaires. Chacun se défend d'avoir cédé à des *influences russes*. Défiez-vous de ces allégations et gardez-vous surtout de vous laisser convaincre par le langage fallacieux de la presse grecque. Les faits suivants peuvent vous donner la preuve que le mouvement actuel a été préparé de longue date et qu'il y a, à la cour même du roi Othon et peut-être parmi les plus hauts personnages du royaume, un parti dévoué à la Russie et qui seconde depuis longtemps les projets du czar.

« Il y a un an, peu de jours après l'arrivée du prince Menschikoff à Constantinople, l'amiral Koniloff vint à Athènes. On était déjà décidé en Russie à peser fortement sur le gouvernement de la Porte, et pour augmenter les chances du succès, dans la prévision d'une pression militaire sur la Turquie, on voulait, le cas échéant, s'assurer une diversion par des troubles suscités en Épire et en Thessalie. M. Zographo, ministre grec à Saint-Pétersbourg, n'avait pas caché au ministère grec et plus particulièrement, dit-on, au ministre de la guerre à Athènes, l'existence de ces projets. L'arrivée de l'amiral Koniloff leur donna naturellement une nouvelle consistance. L'envoyé russe n'épargna pas les promesses séduisantes, et il fit briller aux yeux de hauts personnages des combinaisons politiques capables de les entraîner. Dès ce mo-

Digitized by Google

ment, le soulèvement des provinces turques fut décidé et l'on y travailla avec ardeur.

« Des lettres, des proclamations furent lancées en Turquie, des agents grecs, des agents russes parcoururent les provinces turques, promettant aux rayas le secours de leurs frères de la Grèce en cas d'insurrection de leur part. Comme assurance de ces sympathies, on trouva moyen *de faire paraître sur la frontière* des troupes régulières grecques. Enfin le langage qui se tenait à Athènes chez des hommee politiques fort considérables ne laissent aucun doute sur les événements qu'on cherchait à faire naître.

« Tous ces faits, qui étaient généralement connus, avaient-ils lieu à l'insu du gouvernement? Il est difficile de le croire. Les sympathies de la reine pour la Russie ne sont depuis longtemps un mystère pour personne; son influence dans le sein du gouvernement grec, due d'ailleurs à un caractère ferme et à une intelligence supérieure, est aussi bien constatée. Il est difficile de penser qu'elle n'ait pas été initiée par émissaires du czar aux projets dont il poursuivait l'accomplissement, et, sans prétendre qu'elle ait secondé activement ces projets, il est permis d'admettre qu'elle a dû les connaître et que le gouvernement tout entier n'a pu ignorer ce qui se passait à cet égard. Mais, comme aucun acte patent ne pouvait jusqu'alors compromettre l'administration publique, on avait réponse à tout. Le gouvernement grec se posait même en victime innocente accusée par la Turquie.

« Cependant les événements suivaient leur cours. Une bande de volontaires passa la frontière au commencement de février dernier. Ce fut le signal. Aussitôt des commissions s'établirent dans tout le royaume pour trouver de l'argent, enrôler des volontaires et commencer une campagne contre la Turquie. Des manifestations eurent lieu à Athènes; les soldats s'enrôlaient publiquement et sans aucune opposition de la part des autorités; les prisonniers détenus dans les prisons de Chalcis furent délivrés et partirent avec les troupes qui les gardaient. Et non seulement le gouvernement ne prenait aucune mesure, mais encore il assistait, en quelque sorte, aux manifestations publiques. Vous avez appris sans doute les ridicules scènes qui ont eu lieu au théâtre en présence de la cour, qui n'a pas craint d'applaudir à l'enthousiasme soidisant patriotique que l'on excitait dans le public.

« Il faut toutefois faire à chacun la part qui lui revient; la nation tout entière n'est pas coupable, mais elle se laisse entraîner par des meneurs habiles et audacieux; les pauvres volontaires qui partent sont presque tous dans la misère; les chefs seuls obéissent aux inspirations qu'ils reçoivent de plus haut. »

Cette participation, vraie ou supposée, du gouvernement hellénique à la révolte des provinces grecques de l'Epire et de la Thessalie contre l'autorité du sultan a amené un échange de notes que nous reproduisons ci-après, et par suite la suspension des rapports diplomatiques entre les deux gouvernements.

Le 19 mars, Néfet-Bey, chargé d'affaires de la Porte en Grèce, remet à M. Païcos, ministre de la maison du roi et des relations extérieures,

Digitized by Google

une première note dans laquelle il demandait au gouvernement hellénique

1. Des assurances positives qu'il invitera les chefs des rebelles, c'est-à-dire le général Tzavella, le général Griva, le général Zerva, le général Hadgi Petro, Cl. Caratasso, Cl. Anghély Contoyanni, Cl. Papacosta, Veïco, Strato, Caraïskaki, Cascari, Croni, Pasdeki et les autres officiers qui ont des grades militaires en Grèce, à revenir dans le royaume dans un délai de dix jours, et qu'il formera une commission pour les juger et punir selon les lois en vigueur. Dans le cas où ces officiers n'obéiraient pas aux ordres de leur gouvernement, celui-ci devra leur communiquer, de la manière la plus solennelle, que leurs traitements seront supprimés et qu'ils seront punis selon le degré de leur culpabilité;

2. De défendre sévèrement tout armement sur ses propres Etats, ayant pour but les pays limitrophes, de ne pas permettre à des hommes armés de passer la frontière, d'empêcher tout autre préparatif militaire et de destituer ceux de ses employés qui excitent ouvertement les passions contre l'Etat voisin, tels que le D. Costis, Jean Soutzo, D. Mavrocordato Juge, etc., en rendant publiques les causes de leur destitution;

3. De désavouer, par ses organes officiels, et déclarer comme dangereux, tant à sa politique qu'aux intérêts de ses Etats, ceux qui, devant les yeux de tout le monde, parcourent les rues et frappent à toutes les portes pour demander des secours pécuniaires et qui font au grand jour des armements, savoir ceux qui sont membres de divers comités;

4. De faire tout ce qui est permis par les lois du pays, pour modérer le langage du journal le *Siècle* et des autres journaux helléniques qui enflamment les esprits et qui cherchent à troubler la tranquillité des provinces de l'Empire ottoman par des mensonges nuisibles à la Grèce elle-même;

5. De donner l'assurance à la Sublime-Porte que le gouvernement hellénique établira une enquête pour découvrir l'officier qui a ouvert la prison de Chalcis et qui a armé le bras des malfaiteurs.

La réponse du gouvernement grec fut discutée et formulée dans un conseil de ministres présidé par le roi. Toutefois, comme on désirait connaître l'opinion du pays, on convoqua les chambres. Les ministres communiquèrent d'abord la note turque et la réponse à la chambre des députés, et ils demandèrent si la chambre croyait qu'ils eussent suffisamment sauvegardé les droits de la couronne et la dignité du pays. La chambre répondit affirmativement avec enthousiasme. Dans le sénat, quelques membres qui visent au ministère essayèrent de se renfermer dans des formules évasives; mais les ministres demandèrent que l'assemblée se prononçât catégoriquement par un oui ou par un non, sans restriction aucune. En allant aux voix, il y eut une majorité de 22 contre 16.

En conséquence de ce vote, M. Païcos adresse au chargé d'affaires une note en réponse qui peut se résumer ainsi :

Digitized by Google

1° Les officiers qui ont pris part à la lutte ont tous donné leur démission ou ont été rayés des cadres de l'armée. Aucun d'eux ne reçoit de solde. Ce sont de simples citoyens dont le gouvernement ne peut régler les actes;

2° Les professeurs de l'université n'ont fait aucun acte contraire aux intérêts de la Turquie qui soit parvenu à la connaissance du gouvernement, mais il est prêt à faire procéder à une enquête à cet égard;

3° La presse est libre en vertu des lois en vigueur ;

4° Il n'existe pas de comités. La participation individuelle à l'insurrection ne peut être empêchée par le gouvernement.

5° Malgré toutes les informations prises par le gouvernement, il a été impossible de savoir par qui les prisons de Chalcis ont été ouvertes. Toutefois, le gouvernement continuera ses recherches pour les découvrir.

Légation de la Sublime-Porte en Grèce.

Le soussigné, chargé d'affaires de la Sublime-Porte, a eu l'honneur de recevoir la note que M. Païcos, ministre de la maison du roi et des relations extérieures de Sa Majesté hellénique, a bien voulu lui adresser aujourd'hui avant le coucher du soleil, en réponse à celle qu'il avait dû communiquer en date du 7 [19] de ce mois, par ordre exprès de son auguste gouvernement, au cabinet hellénique.

Sans être autorisé de répéter encore ici les efforts sincères que le gouvernement de la Sublime-Porte a épuisés jusqu'à présent pour le maintien de ses relations avec le gouvernement hellénique, le soussigné se borne, à regret, de déclarer que, n'ayant malheureusement pas trouvé dans la réponse du cabinet hellénique les assurances requises et des satisfactions compatibles avec la nature des réclamations justes du gouvernement impérial, il ne lui reste d'autre alternative que de quitter Athènes avec toute la légation pour retourner à Constantinople.

En conséquence, le soussigné prie M. le ministre de vouloir bien lui tenir demain jusqu'à neuf heures avant midi les passeports nécessaires pour lui et pour sa suite, et saisit l'occasion pour lui réitérer les assurances de sa haute considération.

Athènes, ce soir le 9 [21] mars 1854.

NECHET.

Ministère de la maison du roi et des relations extérieures, Grèce.

Le soussigné, ministre de la maison royale et des relations extérieures de S. M. le roi de la Grèce a l'honneur d'accuser réception, à Nechet-Bey, chargé d'affaires de la Sublime-Porte ottomane, de la note qu'il a bien voulu lui adresser en date d'hier 9 [21] et qui cependant ne lui a été remise qu'à minuit.

Le soussigné a vu avec beaucoup de regret le parti pris par M. le chargé d'affaires de la Sublime-Porte de quitter la Grèce avec toute la légation et de demander à cet effet ses passeports.

Digitized by Google

Après avoir tout fait pour éviter une circonstance aussi regrettable, et après avoir donné à M. le chargé d'affaires de la Sublime-Porte toutes les assurances qu'il a cru propres à le faire désister d'une pareille démarche, le soussigné ne peut aujourd'hui qu'obtempérer, quoiqu'avec peine, à la demande qui vient de lui être adressée, en faisant connaître à M. le chargé d'affaires que, suivant son désir, ses passeports sont tenus à sa disposition et qu'il peut les faire retirer à l'hôtel du ministère des affaires étrangères.

Le soussigné saisit l'occasion de réitérer à Nechet-Bey les assurances de sa considération très-distinguée.

Athènes, le 10 [22] mars 1854. A. Païcos.

Le même jour, 22 mars, le chargé d'affaires de Turquie s'embarqua pour Constantinople sur le bateau à vapeur autrichien. Immédiatement après son arrivée, M. Metaxar, chargé d'affaires de Grèce à Constantinople, reçut de la Porte une note qui l'invitait à quitter la Turquie sous trois jours. On annonçait à Constantinople que le gouvernement turc allait mettre l'embargo sur tous les navires grecs, et qu'un délai de trois semaines serait accordé aux sujets hellènes résidant en Turquie pour sortir du territoire ottoman.

Voici le texte de quelques-unes des démissions données par plusieurs officiers supérieurs de l'armée grecque avant d'aller rejoindre les insurgés, et auxquelles il est fait allusion dans les notes précédentes :

« Monsieur le ministre,

« Ma patrie appelle le secours de tous ses enfants. Je ne saurais être sourd à sa voix. Engagé, par mon grade, au service du gouvernement hellénique, qui est en bonnes relations avec la Porte-Ottomane, je crois de mon devoir de déposer entre vos mains ma démission.

« En plaçant sous les yeux de sa majesté ma présente requête, je vous prie, monsieur le ministre, de vouloir bien l'assurer que ma démarche est uniquement motivée par le désir de remplir un devoir sacré envers ma patrie.

« Annino, 15 février 1854. « S. Rhangos. »

Cravassara, 15 février 1854.

« Mon pays natal se trouve tout près des provinces de l'Epire, où nos frères combattent pour l'indépendance. En arrivant ici, le bruit des armes, les gémissements des mourants, ont frappé mes oreilles. Je ne saurais me dispenser sans lâcheté, Sire, d'obéir à la voix de la patrie qui m'appelle à son aide.

« Au moment de me ranger à côté de mes frères, je dépose au pied de votre trône le grade de colonel, que Votre Majesté a bien voulu me conférer en récompense des services par moi rendus pendant la première révolution hellénique.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet.

« S. Stratos. »

Digitized by Google

Cravessara, 15 février 1854.

« *A M. le ministre de la guerre.*

« Appelé par un devoir impérieux au secours de mes frères qui luttent contre la tyrannie, je m'empresse de donner ma démission en ma qualité de colonel au service du gouvernement hellénique.

« Veuillez, monsieur le ministre, déposer aux pieds de sa majesté la requête ci-jointe et agréer l'assurance de ma haute considération.

« S. Stratos. »

AFRIQUE CENTRALE.

Des lettres particulières du docteur Barth annoncent son arrivée à Tombouctou. C'est le 7 septembre 1853 qu'il a fait son entrée dans cette célèbre cité, escorté du frère du cheikh El-Bakay et d'une suite nombreuse. Tombouctou est placé par le docteur Barth entre le 18e degré 3 minutes 30 secondes et le 18e degré 4 minutes 5 secondes latitude nord, et 1 degré 45 secondes de longitude ouest de Greenwich. Sa forme est celle d'un triangle; les maisons, construites la plupart en terre et en pierre, y sont très-pressées. Beaucoup ont de belles façades; à l'intérieur, elles offrent les mêmes dispositions que les maisons d'Agadez, visitées par le docteur Barth en 1850. On évalue la population de cette ville à 20,000 âmes.

Le docteur Barth a trouvé le marché de Tombouctou, célèbre comme le centre du commerce des caravanes du nord de l'Afrique, de moindre étendue que celui de Kano, mais les marchandises de qualité supérieure et de plus grande valeur. Il a obtenu un *imana* complet du cheikh pour tous les commerçants anglais qui voudraient se rendre à Tombouctou. La contrée dans laquelle cette ville est située borde le Sahara et est, comme cette région, aride et stérile, si ce n'est vers le Kowara, où elle paraît plus fertile. Septembre était l'époque la plus mauvaise de la saison des pluies, et alors il pleut, quoique pas en très-grande quantité, tous les deux ou trois jours.

Le docteur Barth comptait quitter Tombouctou dans un mois, à dater du 29 septembre dernier, pour retourner à Sakatu, et il est très-probable qu'il ira jusqu'à Kowara, et même jusqu'à la ville de Say.

INDE ANGLAISE.

Les Anglais sont toujours inquiétés sur le territoire birman, par des bandes d'insurgés. Ces bandes, qui rappellent les guérillas d'Espagne, ont un avantage considérable, sur les troupes régulières, par leur constante mobilité. Cette guerre de chaque instant semble résulter d'un plan de campagne que l'on attribue à M. d'Orgoni, officier français, dont on a annoncé récemment le départ de l'Inde pour se rendre en France.

Avant son départ de Ava, le capitaine d'Orgoni a été comblé d'honneurs par le roi de Ava. On lui a d'abord conféré la dignité de *Bogie*,

Digitized by Google

il a été ensuite élevé au grade de général en chef. Cette curieuse cérémonie a eu lieu dans le Palais-d'Or, en présence de tous les grands de la monarchie convoqués à la solennité. Le roi a, en outre, voulu donner à notre compatriote des marques de son estime personnelle, en rappelant dans un pompeux discours les titres du capitaine d'Orgoni aux distinctions qui lui étaient décernées. C'est le premier Européen, a dit le roi, qui ait été investi d'un grade aussi éminent. Après, est venu un héraut d'armes qui, au son de bruyantes fanfares, a proclamé les nouveaux titres du capitaine qui s'appelle désormais à la cour de Ava: Neh-Myo-The-Ee-Zah-Ah, ce qui signifie : cousin de l'empereur, homme de belle apparence, et chef invincible.

CHINE.

Les journaux de Hong-Kong du 11 février, affirment d'après les nouvelles les plus récentes, que ni Pékin, ni même Tien-tsin, n'est tombé au pouvoir des rebelles, et que les succès attribués à l'armée de Taë-ping dans sa marche vers le nord, sont de pures inventions. Le prétendant était campé près de Tien-tsin, et l'on ne supposait pas qu'il lui fût possible d'opérer aucun mouvement avant le retour de la belle saison. On disait, en outre, qu'il était à court de munitions, et qu'il ne pouvait, par suite de la difficulté des communications, recevoir de Nankin les renforts qu'il attendait pour attaquer, au printemps, les troupes impériales.

L'opinion des Européens qui habitent les ports de la Chine s'est sensiblement modifiée depuis quelques mois. Dans l'origine du mouvement, et surtout lorsque les rebelles se furent emparés de Nankin, es négociants anglais et américains étaient persuadés que Taë-ping ne tarderait pas à supplanter la dynastie tartare, et comme l'intérêt de leurs affaires commerciales exigeait que la solution fût prompte, ils penchaient naturellement vers celui des deux partis qui avait obtenu jusqu'alors les plus rapides succès. En outre, ils éprouvaient quelque sympathie pour les rebelles que les missionnaires protestants croyaient convertis à la Bible. Mais, depuis que l'on est mieux édifié sur les doctrines religieuses de Taë-ping, et surtout depuis que l'on voit la lutte traîner en longueur, les résidents enropéens commencent à regretter eux-mêmes les anciens mandarins, et leurs préférences pour le parti de la révolte s'affaiblissent peu à peu.

Le commerce d'Amoy reprend quelque confiance; les jonques de l'île Formose, qui entretient des relations considérables avec la province du Fokien, reparaissent dans le port, et la navigation chinoise profite de la sécurité que les croisières anglaises ont rétablie sur cette partie de la côte en pourchassant les pirates. La dernière campagne du steamer *l'Hermès* a détruit, pour quelque temps au moins, la piraterie qui interceptait les communications entre les ports ouverts au commerce européen. Mais, s'il faut en juger par l'exemple du passé, les pirates chinois ne se résignent pas aisément à

Digitized by Google

l'inaction, et les Anglais seront tenus d'envoyer fréquemment des navires de guerre à l'entrée du Yang-tse-kiang et sur les côtes du Fokien, pour y exercer une police active.

Une partie des échanges qui se font habituellement à Shanghaï se traitent aujourd'hui à Ningpo; le port de Foo-chowfou profite également des troubles qui arrêtent les affaires dans le nord, et plusieurs navires anglais et américains sont venus y chercher des cargaisons.

A Canton, les affaires, longtemps interrompues, semblent avoir repris toute leur activité. Les exportations de thés à destination de l'Angleterre et des Etats-Unis sont très-considérables. L'augmentation des envois en Angleterre, relativement à l'époque correspondante de l'exercice précédent, était de plus de 12 millions de livres anglaises. Les navires trouvaient immédiatement des cargaisons et le taux du fret atteignait, au départ de la malle, des cours très-élevés. Il était de 7 à 8 liv. sterl. pour Liverpool; en temps ordinaire, il est de 4 à 5 liv. sterl. Cette cherté de la navigation s'est d'ailleurs produite sur tous les marchés.

Les transports d'émigrants pour la Californie et l'Australie ne cessent de s'accroître. Afin de prévenir les abus trop souvent commis par les armateurs, le gouvernement anglais a cru devoir prendre des mesures pour réglementer cette branche de transports, et le gouverneur de Hong-Kong, sir Georges Bonham, a rendu, le 28 décembre, une ordonnance qui fixe toutes les conditions d'installation à bord des navires affectés aux émigrants.

Les deux navires de guerre russes qui ont fait une apparition dans les ports de Chine ont quitté la côte. On pense qu'ils ont dû rallier l'escadre qui a été expédiée au Japon pour y surveiller les démarches tentées par le gouvernement des Etats-Unis. Les navires de guerre russes qui croisent dans ces parages de l'Océan pacifique sont, dit-on, au nombre de cinq; mais la declaration de guerre, en Europe, les engagera sans doute à se retirer dans les ports du Kamschatka.

Il y a aujourd'hui dans les mers de Chine neuf bâtiments de guerre anglais, représentant une force de 145 canons, et trois bâtiments français. Cet effectif est plus que suffisant pour garantir contre toute éventualité de guerre les intérêts commerciaux des deux pays.

SÉNÉGAL.

L'expédition qui doit aller reprendre possession de Podor devait partir vers le 10 mars.

Voici un ordre général du gouverneur de la colonie, commandant en chef de l'expédition; sa lecture donnera une idée des dispositions prises pour atteindre les résultats sollicités par la colonie et recommandés par M. le ministre de la marine :

ORDRE GÉNÉRAL.

« L'empereur, sur la demande du commerce et des habitants du Sénégal, ayant décidé que notre ancien fort de Podor surpris et brûlé

Digitized by Google

il y a cinquante ans par les habitants du Fouta serait réédifié, son excellence M. le ministre de la marine et des colonies a ordonné qu'avec le concours de la station des côtes occidentales d'Afrique, les compagnies expédiées de France au Sénégal et la garnison de la colonie, un corps expéditionnaire serait organisé à cet effet, par mes soins, aussitôt mon retour à Saint-Louis, et Son Excellence a bien voulu me confier le commandement en chef.

« M. le chef de division, commandant la station m'a fait connaître que les bâtiments sous ses ordres fourniraient ensemble à cette expédition de 150 à 250 hommes, selon l'époque du retour à Gorée de deux de ses bâtiments, et moi j'arrête les dispositions suivantes :

Personnel :

Le génie fournira à l'expédition.		25	hommes.
L'artillerie, y compris les ouvriers.		150	—
La flottille, marins européens. . . .	60	210	—
— Laptots	150		
L'infanterie, 8 compagnies complètes. . .		750	—
La cavalerie.		60	—
Marins de Gorée.		250	—
Volontaires		300	—
Total. . .		1,745	hommes.

Suit l'indication de l'état-major général du corps expéditionnaire.

Les navires destinés à prendre part à l'expédition, sont :

Le brick-cannonière *Tactique;* — les avisos *l'Anacréon, le Galibi;* — le transport *l'Ile-d'Oléron;* — les bricks *la Pintade, le Marabout, le Serpent, le Pilote;* — les cutters *l'Écureuil, l'Épervier, l'Ébrié, l'Amiral*, etc.

Signé PROTET.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

S. M. l'empereur vient de décider, sur le rapport de M. le ministre de la marine, que la Nouvelle-Calédonie, Taïti avec ses dépendances et les Marquises, seront placés sous l'autorité d'un gouverneur commandant la station, et ayant sous ses ordres, dans chacun de ces établissements, des commandants particuliers. La station de l'Océanie formera une subdivision navale détachée, hormis le cas de guerre, de la station des mers du Sud et des côtes occidentales d'Amérique. Ces commandements seront confiés à des officiers de marine qui recevront, avec leur traitement ordinaire, des indemnités à peu près équivalentes aux allocations qui leur reviendraient comme commandants de bâtiments.

L'établissement des Marquises, qui a sa valeur, et que la loi du 8 juin 1850 affecte à un établissement pénitencier spécial, sera soumis à un système d'occupation, pour ainsi dire, nominale, et les frais de garde y seront réduits proportionnellement au degré d'importance du pénitencier, resté jusqu'à ce jour à peu près inoccupé. Un petit bâtiment y servira de stationnaire pour un petit poste militaire, et notre pavillon

Digitized by Google

continuera de couvrir et protéger la mission catholique qui a été fondée à Nouka-Hiva depuis quelques années par les courageux et persévérants apôtres de la congrétation du Saint-Cœur-de-Marie. Le personnel militaire qui sera retiré des Marquises servira pour les premiers temps de l'occupation de la Nouvelle-Calédonie.

A Taïti, le commandant particulier sera, comme commissaire du protectorat, le délégué habituel du gouverneur, qui remplira lui-même ces fonctions quand les diverses phases de son service multiple l'appelleront à résider à Papeïti.

JUST ROUVIER.

NÉCROLOGIE.

Le 13 mars, ont eu lieu les obsèques de M. J.-J. Marcel, officier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut d'Egypte, ancien directeur de l'Imprimerie impériale, membre de la Société orientale.

M. Marcel naquit à Paris en 1776. En 1798, à peine âgé de vingt-deux ans, il était directeur de l'imprimerie du Caire; plus tard il fut directeur de l'Imprimerie impériale, et ce furent par ses soins que furent publiées entre autres la Grammaire arabe et la Chrestomathie de l'illustre S. de Sacy. Mis depuis longtemps à la retraite, il occupa ses loisirs par des travaux utiles sur les langues orientales, qui avaient toujours été l'objet de ses études favorites. Il a même poursuivi ses travaux jusqu'à sa mort, malgré une cécité presque complète, grâce au parfait dévouement de sa femme. C'est ainsi qu'on lui doit de nombreux et importants ouvrages appréciés par les orientalistes. Il laisse en outre en portefeuille d'intéressants travaux sur les langues, la littérature et l'histoire de l'Orient. Sa mort interrompt la publication de son Dictionnaire arabe-français, édité par MM. Didot, travail auquel il consacrait tous ses soins, et qu'il espérait terminer avant de mourir.

GARCIN DE TASSY.

PARIS. — Imprimerie de POMMERET et MOREAU, 17, quai des Augustins.

Digitized by Google

LES CATHOLIQUES DE TURQUIE.

I.

La communauté latine ou catholique de Turquie (*qatholiqy milleti*) comprend tous les catholiques sujets de la Porte, quelle que soit leur origine, à l'exception des Arméniens-Unis.

Ils se divisent en plusieurs groupes ou nations qui, différant entre elles sous le rapport du rit et de l'organisation ecclésiastique, sont régies civilement par un même chef, ou *vekil*, chargé de les représenter auprès de la Porte.

Ces nations sont au nombre de cinq, à savoir : les *Latins*, les *Grecs-Unis* ou *Melkites*, les *Syriens* et les *Chaldéens-Unis*, les *Maronites*.

§ 1er. — *Latins.*

On comprend sous le nom de Latins tous les catholiques, sujets de la Porte, qui suivent la liturgie romaine, et qui sont composés en grande partie d'Alépins, d'Albanais, de Bulgares, de Croates et de Bosniaques [1].

Les Alépins, ou catholiques d'Alep, sont au nombre de six à sept mille dans toute l'étendue du pachalik, et

[1] Le nom de Latins s'emploie encore en Turquie, pour désigner les catholiques, sujets des puissances étrangères, et quelquefois même les Européens en général, d'après un préjugé répandu anciennement en Turquie que tous les Européens sont des Francs (Français), et professent une même religion, la religion franque.

Digitized by Google

environ huit à neuf mille à Constantinople et dans le reste de l'empire.

On sait qu'il y a parmi les Albanais un grand nombre de chrétiens, dont une portion est grecque schismatique, l'autre portion catholique. Ces derniers se subdivisent en plusieurs *phis*, ou tribus, dont la plus considérable est celle des Myrdites, qui occupent le pays entre Prizren, le Drin, Scodra (Scutari), Croja, Tiran (Tirana), le Gabar-Balkan et la vallée des Dibres. Depuis l'émigration du fils d'Iskender-Bey (Scanderbeg) en Italie, ou plutôt depuis 1595, époque à laquelle ils furent soumis définitivement à la Porte, les Myrdites forment une espèce de communauté, régie héréditairement par l'aîné de la famille Doda, résidant à Oros. Réunis aux autres tribus catholiques, les Clémenti, près des sources du Zem, et les Castrat, au-dessous de Scutari, ils peuvent mettre sur pied douze à quinze mille hommes, ce qui supposerait, d'après l'exemple du Monténégro, une population entre 85,000 et 90,000 âmes. Guerriers intrépides, catholiques fervents, les Turcs sont assurés de les avoir pour auxiliaires dans toute guerre contre les Russes. La garnison de Routchouk compte actuellement 4,000 volontaires myrdites qui sont venus s'offrir spontanément à Omer-Pacha, et se sont déjà fait remarquer par leur bravoure mêlée de férocité[1].

Les Bulgares catholiques habitent les livas de Philippopoli et de Nicopoli. Leur nombre ne paraît pas devoir être évalué à plus de 20,000.

Les Croates de Turquie, race slave, venue, de même que les Bosniaques, à la suite des Serbes, habitent les montagnes qui forment le liva de Bania-Louka, au nord

[1] Dans les premières rencontres avec les Russes, les Myrdites rapportèrent, comme trophées, dans le camp turc, une cinquantaine de têtes. Omer-Pacha publia alors un ordre du jour qui défendait, sous les peines les plus sévères, ce barbare usage, et décernait par contre une récompense de vingt piastres pour chaque prisonnier ramené vivant.

Digitized by Google

de l'Herzégovine. Ils sont évalués à 200,000, tous catholiques, à l'exception d'un petit nombre de musulmans. On les trouve en assez grande quantité à Constantinople, où ils exercent de préférence le métier de cultivateurs et de jardiniers.

Les Bosniaques chrétiens se distinguent en unis et en non unis. Ces derniers sont encore en majorité, bien que le nombre des catholiques suive depuis plusieurs années une progression constante. Il était, il y a un siècle, de 50,000 à peine; il atteint aujourd'hui 150,000.

Il n'en est pas de même, malheureusement, chez le reste des populations slaves. Ici, au contraire, la population catholique, au lieu de s'accroître, semble diminuer; et l'on cite des villages entiers, dans les environs de Nicopoli et de Sistovo, qui se sont séparés dernièrement de l'Eglise, par suite, non du défaut de zèle, mais de l'insuffisance des missions catholiques. Qu'est-ce, en effet, qu'un noyau de trois à quatre cents missionnaires que la Propagande destine aux diverses églises de la Turquie d'Europe, disséminés sur un territoire égal en étendue à celui de la France, étrangers au pays dont ils parlent imparfaitement la langue, en présence surtout des efforts inouis tentés par la Russie pour retenir ces mêmes populations dans le schisme? Ces efforts seraient déjoués plus facilement, et l'on aurait moins à redouter les progrès du panslavisme, si la Propagande, ici comme en beaucoup d'autres endroits, se montrait moins attachée à la prédominance exclusive de l'élément latin; si, à l'exemple des PP. Franciscains bosniaques, elle créait des colléges de prêtres indigènes dont l'action sur ces populations, jalouses de leur nationalité presque autant que de leur foi, serait bien plus efficace que celle de missionnaires venus du dehors, sans affinités avec elles, et, de plus, suspects aux gouvernants par leur qualité d'étrangers.

Digitized by Google

On voit par ce qui précède que l'Eglise latine de Turquie compte approximativement un demi-million d'âmes[1].

A la tête de cette Eglise est le patriarche latin de Jérusalem, monseigneur Valerga, résidant dans ce siége rétabli en 1847, en vertu d'un concordat passé entre la Porte et le Souverain Pontife.

Le patriarche entretient, dans les différentes parties de l'empire, des délégués ou vicaires apostoliques, au nombre de seize, dont six archevêques et dix évêques.

Les six archevêques sont ceux de Constantinople[2], de Bosnie, d'Antivari et de Durazzo (Albanie), de Smyrne et d'Alexandrie.

Les dix évêchés sont ceux de Philippopoli, d'Alessio, de Sappa et de Scutari (Albanie), d'Herzégovine, de Chio, d'Antoura (Liban), de Bagdad, de Mossoul et de Tunis[3].

Les catholiques latins ont, à Constantinople, huit églises, dont cinq sont situées dans le faubourg de Péra et les trois autres à Galata. Ces églises, desservies par des prêtres ou des religieux français, italiens et grecs insulaires, sont placées, aux termes des capitulations, sous la protection de la France ou de l'Autriche.

[1]

Alépins	15,000
Albanais	100,000
Bulgares	40,000
Croates	185,000
Bosniaques	150,000
Divers	15,000
	505,000

[2] Actuellement monseigneur Hillereau, vicaire apostolique, archevêque de Pétra. Il reçoit un traitement fixe de la France; de plus, il touche chaque année sa quote-part (de 30,000 à 35,000 fr. pour lui et son clergé) dans la répartition du produit des aumônes recueillies par l'Œuvre de la propagation de la foi. — Voy. les comptes rendus insérés chaque année dans le recueil des *Annales de la propagation*.

[3] La plupart des archevêques et évêques latins reçoivent également une subvention sur les fonds de l'Œuvre.

Digitized by Google

Les églises sous la protection française sont au nombre de six, savoir : l'*église du Saint-Esprit*, à Péra, sous la direction immédiate de l'archevêque, desservie par des prêtres séculiers français ; l'*église de Saint-Antoine*, également à Péra, desservie par les PP. cordeliers italiens ; l'*église de Saint-Louis*, attenant au palais de l'Ambassade de France, desservie par les PP. franciscains italiens ; l'*église de Saint-Benoît*, à Galata, aux PP. lazaristes français ; les *églises de Saint-Pierre et de Saint-Georges*, également à Galata, desservies, la première, par les PP. dominicains sardes, la seconde, par des prêtres grecs de l'Archipel.

Les deux églises sous la protection autrichienne, sont celles de la *Sainte-Trinité* et de *Sainte-Marie*, à Péra.

§ 2. — *Grecs-Unis et Melkites.*

Les Grecs-Unis se divisent en deux groupes que l'on confond quelquefois, les Grecs-Unis proprement dits et les Melkites.

Les premiers, composés de tous les individus d'origine grecque, appartenant au rit latin, sont confondus le plus souvent avec les Alépins, et rentrent dans la catégorie précédente.

Les Melkites sont les Grecs catholiques de Syrie, où leur race domina jusqu'à la conquête arabe. Longtemps avant que l'Eglise fût divisée par les querelles des Monophysites et des Iconoclastes, ils portaient ce nom de Melkites à cause de leur attachement au parti des empereurs[1]. Chassés des villes de la Syrie par les persécutions des schismatiques, ils se réfugièrent dans le Liban, d'où ils se répandirent plus tard dans les échelles

[1] Du syriaque *melk* ou *melek*, impérial. Les Grecs non unis s'intitulent aussi, de leur côté, mais improprement, *Melkites*, par opposition avec *Nestoriens*.

Digitized by Google

de Saïda, d'Acre et de Jaffa. Toutefois, ce ne fut qu'au commencement du dix-septième siècle, sous le pontificat de Clément XI, qu'ils furent reconnus dans l'Orient et réunis à l'Eglise romaine, qui accorda à leur clergé certaines immunités dont il se montre extrêmement jaloux.

Les Melkites ont une aptitude naturelle au commerce et aux arts. Leur physionomie tient des deux types grec et romain; mais la langue nationale a disparu, même de la liturgie qui se fait en arabe, bien que selon le rit grec.

La population totale, qui ne s'étend pas au-delà de la Palestine et de la Syrie[1], peut s'élever à 55,000 âmes, dont la moitié environ dans le Liban, où ils ont trois monastères. L'un de ces monastères, Chouaïr, possède une imprimerie dont les types arabes sont considérés comme les meilleurs qui existent en Turquie.

L'Eglise melkite obéit à un patriarche[2] qui a sa résidence à Damas[3]. Il est aussi titulaire d'Antioche et d'Alexandrie, et a sous sa juridiction neuf suffragants, les évêques d'*Alep*, de *Beyrout*, de *Sour* (Tyr), de *Saïda* (Sidon), d'*Akka* (Saint-Jean d'Acre), *Bosra*, *Zahlé*, *Balbek* et *Damas*.

[1] Le nombre des Grecs-Unis était considérable en Russie et en Pologne au dernier siècle; mais depuis la grande persécution de Catherine, renouvelée en 1838 par le czar actuel, il a été beaucoup réduit, de telle sorte que la communion des Grecs-Unis, dans le monde entier, ne paraît pas s'élever aujourd'hui à plus de 4 millions de fidèles, répartis de la manière suivante (approximativement) :

Autriche (Gallicie, Transylvanie, Hongrie, etc.). .	3,700,000
Pologne.	240,000
Turquie.	55,000
Divers pays.	5,000
	4,000,000

[2] Actuellement monseigneur Mazloum, reconnu par la Porte en 1846.

[3] Avant l'émancipation des catholiques en 1830, le patriarche des Grecs-Melkites faisait aussi sa résidence au Liban, et avait son siége à Aïntab. (Henri Guys, *Beyrout et le Liban*, t. II, p. 178. — 1850.)

Digitized by Google

§ 3. — *Chaldéens et Syriens-Unus.*

Chaldéens. — Les Chaldéens[1], que l'on a confondus à tort avec les Curdes, sont la race antique, montagnarde, belliqueuse que l'on trouve établie anciennement dans l'Asie centrale, où elle fonda les empires d'Assyrie et de Babylone, et domina par les armes, par sa civilisation précoce, par ses lettres qu'elle transmit aux Phéniciens et par sa religion du sabéisme, développée par les mages, jusqu'à ce que sa puissance politique ayant été abattue par Cyrus, le culte du feu de Zoroastre s'implantât chez elle. Convertis à l'Evangile par saint Thomas et saint Thaddée, les Chaldéens résistèrent glorieusement aux persécutions des idolâtres jusqu'au commencement du cinquième siècle où l'hérésie de Nestorius pénétra chez eux et fut soutenue par la politique des Sassanides. De là le nom de Nestoriens donné à la majorité de la nation, tandis que celle qui est restée unie à l'Eglise a conservé le nom de Chaldéens.

Ces derniers, au nombre de 25,000 environ, habitent généralement la plaine, mêlés aux Arabes, dont ils parlent la langue. Toutefois la langue nationale, qui est la même que le syriaque, et possède une littérature propre et des écrivains distingués, comme saint Ephrem, Barhebræus (Aboul-Faradj), est enseignée dans leurs écoles.

Le patriarche chaldéen, monseigneur Youçouf Audo, réside à Mossoul, et a sept évêques, suffragants à *Diarbekir*, *Djeziré*, *Mossoul*, *Merdin*, *Sérit*, *Amadié*, *Kerkout*.

[1] Les *Casedim* de l'Écriture-Sainte, *Carduchii* des auteurs grecs, c'est-à-dire les habitants du Cardou ou Quardou de la version syrienne, le pays de Gordjik ou Gordjaïk des Arméniens; les *Chalybes* et *Chalcidiens* de Xénophon (*Anab.* IV, 4, 18); aujourd'hi *Childani*.

(Boré, *Tableau général des races et des cultes dans l'Empire ottoman.* — Constantinople, 1849.)

Digitized by Google

Syriens-Unis. — La race syrienne est originairement la même que la race chaldéenne, comme l'on peut s'en convaincre par la langue qui diffère seulement par le son et la transcription des lettres. On remarque toutefois, dans les traits du visage, dans le caractère, dans la liturgie, des différences qui attestent une variété de la même race, produite sans doute par un contact plus constant avec les Romains et les Grecs. Le monophysisme, répandu chez eux par Jacob Zanzale (Baradée), au milieu du sixième siècle, subsiste encore parmi ceux qui en ont reçu leur nom de Jacobites. Plus nombreux que les Syriens-Unis, on évalue ces derniers à 64,000 âmes environ, tandis que les autres ne sont pas plus de 8,500 à 9,000[1].

Les Syriens-Unis avaient autrefois leur patriarche dans le Liban. Mais le titulaire actuel, monseigneur Petros Giarué, a transféré son siége à Alep, afin d'être plus à portée des fidèles de son Eglise. Il a sous son obédience huit évêques, qui ont leurs siéges à *Nebk*, *Homs* (Emèse), *Mossoul*, *Nardin*, *Damas*, *Alep*, *Cherfa*, *le Caire*. Cherfa n'est qu'un simple monastère dans le Liban, auquel est annexé un séminaire qui a remplacé celui de Mar-Freim détruit par les Druses, et qui est dirigé par l'évêque, assisté de trois religieux.

§ 4. — *Maronites.*

Les Maronites sont également une race syrienne, ainsi nommée du saint patriarche Maron, qui lui donna plutôt sa liturgie particulière et sa constitution ecclésiastique[2] que

[1] Boré, *loco citato.*

[2] Vers le milieu du septième siècle, Jean Maron ou Maroun, évêque de la petite ville de Botrys, au pied du Liban, s'était rendu célèbre par ses écrits contre Nestorius, et avait mérité d'être élevé à la dignité de patriarche de la Montagne. Il fixa sa résidence au monastère de Canobin, fondé par Théodose-le-Grand, dans la vallée de Tripoli.

Voy. sur l'origine et l'histoire des Maronites, *Beyrout et le Liban* par M. H. Guys, t. II, p. 39.

Digitized by Google

la foi chrétienne, car les Syriens avaient été évangélisés directement par les apôtres. Au milieu des révolutions perpétuelles qui agitèrent la Syrie, après le septième siècle, les Maronites conservèrent dans leurs montagnes une indépendance religieuse et presque politique qui leur fit donner le nom de *Maradites* ou *Mardaïtes*, c'est-à-dire *révoltés*, et attira sur eux de violentes tourmentes, sous lesquelles ils eussent fini par succomber, sans l'intervention du roi de France, qui, en 1659, prit le *patriarche et tous les prélats ecclésiastiques et séculiers, chrétiens, maronites, sous sa protection*, et fit intervenir en leur faveur l'ambassadeur de France à Constantinople.

Ce n'est que depuis 1842, c'est-à-dire depuis la nouvelle organisation introduite dans le Liban par Chekib-Effendi, que la nation maronite a été dépouillée de ses anciennes franchises féodales, et assimilée aux autres nations catholiques, sujettes de la Porte. Avant cette époque, l'émir choisi par l'assemblée des grandes familles, nommait lui-même les cheikhs des cantons ; seul il entretenait des rapports avec les agents de la Porte, faisait exécuter leurs ordres, et recueillait le tribut ordinairement débattu et convenu d'avance[1].

Le patriarche maronite[2] résidant l'hiver dans le Kesrouan et l'été au monastère de Canobin, dans la vallée de Tripoli, consacré par le séjour de Maron, est le chef spirituel de tous les Maronites ; il est nommé par les évêques et confirmé par le pape, et a sous sa juridiction les siéges suffragants de *Saïda*, de *Beyrout*, de *Damas*, de *Balbek*, de *Tripoli*, d'*Alep* et de *Chypre*. Le clergé ordinaire est composé de 1,200 prêtres qui desservent près de 400 églises. Le nombre des couvents d'hommes est de 67, et celui des couvents de femmes de 15. Les premiers donnent asile à 1,400 religieux, adonnés la plupart

[1] Actuellement, monseigneur Youçouf Ghazen, de la famille princière de Ghazen, une des plus anciennes et des plus illustres du Liban.

[2] Famin, *loco citato*.

Digitized by Google

aux travaux des champs. Le nombre des religieuses est de 300[1].

Le rit maronite se rapproche beaucoup du rit latin, et comporte seulement quelques cérémonies additionnelles dans la liturgie et un changement dans les jours de jeûne. La messe et les offices se disent en langue syriaque, à l'exception de l'évangile, de l'épître et de quelques oraisons qui, pour plus d'intelligence, se récitent en arabe, la seule langue connue du peuple, le syriaque n'étant que pour l'église, comme le latin chez les catholiques d'Europe[2].

Généralement, le clergé séculier est marié, en vertu de l'indulgence exceptionnelle que le Saint-Siége étend aussi aux autres Eglises orientales des Grecs-Unis, des Syriens-Unis, des Chaldéens-Unis et des Arméniens-Unis. Le peuple est doux, hospitalier, laborieux, occupé aux travaux de la terre ou à l'industrie de la soie. La population maronite peut s'élever à 125,000 dans le Liban, et, en y comprenant Chypre, Alep, Damas, etc., etc., à 140,000 âmes[3].

En récapitulant, nous trouvons pour la communauté latine ou catholique un total approximatif de 734,000 fidèles, régis spirituellement par 5 patriarches et 47 archevêques et évêques, à savoir :

[1] Famin, *loco citato*. — Je crois, toutefois, cette statistique exagérée.

	Population.	Patriarches.	Archev. ou évêq.
Latins.	505,000	1	16
Grecs-Unis et Melkites.	55,000	1	9
Chaldéens-Unis.	25,000	1	7
Syriens-Unis.	9,000	1	8
Maronites.	140,000	1	7
Total.	734,000	5	47

[2] A. Laurent, *Notice historique sur les Maronites.*

[3] Boré, *loco citato.*

A. Ubicini.

(*La fin au prochain numéro*).

Digitized by Google

VARNA.

DE CONSTANTINOPLE A VARNA PAR LA MER-NOIRE.

En partant de Constantinople le 16 avril à midi, nous sommes arrivés le lendemain, à six heures du matin, à Varna. Notre traversée sur la Mer-Noire a été de dix-huit heures, en bateau à vapeur. On peut toutefois l'exécuter en quatorze heures, par navires à voile, lorsque le vent est favorable. Dans cette saison, la différence existant entre le climat de Constantinople et celui de Varna nous est donnée par un des signes dont se servent les cultivateurs. Il y a trois semaines, nous avons vu, à Constantinople, des cornouillers en fleurs, et il y avait plus d'une semaine que les abricotiers étaient en pleine floraison, tandis qu'à Varna, à peine les saules ont commencé à fleurir.

Les deux tiers de la Mer-Noire sont sous la domination de l'empire ottoman ; l'autre tiers, du côté du nord, appartient à la Russie, qui a fondé les villes maritimes de Sévastopol, Tangarog, Odessa et Nicolaïef. Sur le littoral ottoman, l'empire possède les ports les plus considérables de la Roumélie et de la Bulgarie. Ces deux pays, qui font partie de la Turquie d'Europe, sont séparés par les Balkans, qui s'étendent jusqu'à la Mer-Noire et forment le cap Hémine.

Sur le littoral appartenant à la Bulgarie qui, depuis les monts Balkans jusqu'à l'embouchure Saint-Georges du Danube, embrasse une étendue de 200 milles, il y a douze ports parmi lesquels on remarque celui de Varna,

Digitized by Google

actuellement le plus fréquenté, et celui de Balgik, le mieux abrité, et qui sont, par conséquent, destinés à jouer un grand rôle dans l'avenir.

Le port de Varna, important pour l'écoulement des produits de la Bulgarie, est situé entre le cap Calata et Sokanlik. La distance d'un de ces deux points du port de Varna à l'autre est de 4 milles et demi; la plus grande profondeur des eaux est de 12 brasses, et les bateaux y sont très-bien abrités des vents d'est et de sud-est. Lorsque ces vents soufflent, les navires qui se trouvent dans le port courent grand risque d'être jetés sur la terre ferme. On voit encore aujourd'hui les débris de trois navires qui ont éprouvé ce malheureux sort et qui attestent l'insuffisance du port. Des observations et des études ont été faites pour obvier à ces inconvénients défavorables au port de Varna. La nature de la position topographique de la ville se prête admirablement pour faire de ce port, non seulement le premier port de la Mer-Noire au point de vue du commerce et de la défense de l'empire, mais peut-être un des premiers ports du monde.

A un mille de la mer s'étend un lac immense, le *Devna*, du nom du fleuve qui, probablement, par les limons qu'il a déposés à son embouchure dans la mer, a fermé l'écoulement de l'eau et constitue le lac qui porte son nom; ce dernier s'étend aujourd'hui depuis la source jusqu'à Varna, et se met en communication avec la mer par un petit filet d'eau appelé *Derse*, qui alimente et fait marcher plusieurs moulins. La terre marécageuse qui sépare le lac de la mer est submergée quelquefois par celle-ci dont les eaux s'unissent à celles du lac, dont la profondeur devient alors assez grande pour pouvoir servir au mouillage des navires aux plus vastes dimensions. Cette profondeur, selon la croyance populaire, est égale à la hauteur de la chaîne de montagnes qui entoure le lac dans la partie opposée à la ville de Varna.

Digitized by Google

En réunissant le lac Devna à la Mer-Noire par le creusement du lit du Derse, on fera de Varna le port le plus abrité et le plus important de la Mer-Noire. Pour atteindre ce but, on a proposé aussi la construction d'une digue avancée dans la mer. Les projets conçus jusqu'à ce jour ont exagéré tellement les dépenses auxquelles donnerait lieu leur exécution, que la seule énonciation des chiffres a effrayé l'imagination et découragé les hommes disposés à faire des avances dans l'intérêt du port, et, par conséquent, de la richesse et de la bonne défense de l'empire. Abriter le port de Varna des vents d'est et de sud-est, c'est là le problème qu'on doit résoudre au profit de la Bulgarie. Les habitants de Varna sont menacés de voir leur port abandonné par le commerce, qui, plus intelligent à l'avenir, ira s'établir à Balgik, port situé à 6 heures de Varna et abrité par la nature contre ces vents dangereux. C'est Balgik qui est destiné à s'emparer de tout le commerce de Varna, comme Livourne s'est emparé de celui de Pise, célèbre autrefois et aujourd'hui tellement déserte, que l'herbe croît entre les pierres de ses belles rues.

La fondation de Varna est très-ancienne. On raconte que la ville ancienne s'élevait sur un emplacement couvert par les eaux du lac Devna. Les ruines d'une ancienne forteresse bâtie sur un des coteaux de la ville font remonter la fondation de Varna au temps des Romains et des Génois. Des pièces romaines d'or et de cuivre ont été trouvées dans ces ruines. La ville d'aujourd'hui possède plus de 3,000 maisons; elle est entourée de murs et très-bien fortifiée. Les environs sont très-pittoresques, les coteaux qui l'entourent protègent le port contre les vents du nord-ouest et sont couverts de vignobles.

Varna est la capitale maritime, comme Roustchouk est la capitale danubienne de la Bulgarie; ces deux villes

Digitized by Google

ont remplacé l'ancienne capitale de la Bulgarie, Tournova, et doivent être nécessairement mises en communication par une bonne route, qui réunira Roustchouk à Varna. La distance entre ces deux villes, par le Danube et la Mer-Noire, est de 36 heures.

Le commerce d'exploitation de Varna est assez important pour fixer l'attention des hommes qui s'occupent de la prospérité du pays; il consiste en blé, orge, peaux, suif, beurre, fromage, volailles de toutes espèces et œufs; ces deux derniers articles sont très-importants, car, dans l'année, on n'expédie, pour Constantinople, pas moins de 50 millions d'œufs et 200,000 poules. La valeur totale de tous les objets apportés par mer de Varna s'élève à plus de 15,000,000 fr.

Le commerce d'importation consiste en amandes, caroubes, café, sucre, poivre, et d'autres épiceries; coton filé, draps, fer, en quantité assez notable; plus de 500 tonneaux de fer sont importés de la Russie et de l'Angleterre; huiles, olives, raisin sec, fer-blanc, sel, des spiritueux pour la somme énorme de 1,875,000 fr. sans compter ceux qui se fabriquent à Varna même et qui ne suffisent pas à la consommation. La valeur des spiritueux constitue la plus considérable de toutes les importations; il n'y a que celle du café qui en approche. La richesse de tous les produits importés à Varna est estimée à 75,000,000 fr.; les chiffres de l'exportation et de l'importation sont assez élevés pour faire ressortir l'importance commerciale du port de Varna. Cette importance a attiré l'attention de l'étranger : presque toutes les puissances y ont des agents consulaires.

Le nombre des bâtiments qui fréquentent le port de Varna s'élève annuellement à 480, dont un peu plus de la moitié sous pavillon ottoman, le reste sous pavillon autrichien, russe, grec, valaque et anglais. En 1847, on a chargé, à Varna, du blé et de l'orge

Digitized by Google

pour la somme prodigieuse de 10,000,000 fr. Le résultat constate, de la manière la plus évidente, le développement que peut acquérir, dans l'avenir, le port de Varna. L'administration du pacha de Varna s'étend, au nord, jusqu'à Balgik, et au sud, jusqu'à Messimvria.

La population de Varna est de 13,000 habitants, dont une moitié se compose de Turcs et l'autre de chrétiens; les juifs sont très-peu nombreux. Le nombre des Arméniens s'élève à 300, ayant à Varna un siége épiscopal. La population bulgare est assimilée à la population grecque, et le mot de Varniotes est substitué à celui de Bulgares ou de Grecs. Chacun parle sa langue originelle, pour laquelle les Grecs ont fondé plusieurs écoles; l'usage de la langue turque est général; on l'apprend sans y être forcé, dans les relations amicales que les différentes populations ont avec les Turcs.

J. Jonesco.

Digitized by Google

LES FEMMES POETES DANS L'INDE.

Il y a eu dans l'Inde, et il y a encore de nos jours, des femmes poètes non seulement parmi les Hindoues, mais parmi les Musulmanes; car, sans parler de l'Inde antique, de l'Inde sanscrite, nous trouvons dans l'Inde moderne, dont la langue appelée proprement *indienne* est l'interprète le plus commun, des femmes poètes d'un talent très-remarquable et qui ont joui, parmi leurs compatriotes, d'une grande réputation. En effet, plus d'une *bégam* a lancé dans le public du fond de son *zanâna* ou de son *harem* des vers charmants, qui ont été répétés par le peuple et chantés sur les places publiques et dans les marchés.

Mîrâ-Bâï, c'est-à-dire madame Mîrâ, est une des femmes poètes indiennes les plus anciennes des temps modernes, et elle tient certainement le premier rang parmi ce groupe poétique féminin. Fille et épouse d'un roi, elle fonda une secte hindoue qui existe encore et qui porte son nom. Le *Bhaktamâl*, ou « la Vie des saints *hindous* » nous fait connaître les détails de sa légende, à laquelle il ne manque qu'une date certaine. Ses poésies sont des hymnes qui annoncent la justification par la foi, sans œuvre de pénitence, et qui sont chantées par les partisans de ses doctrines.

« Pour se livrer au culte de Krischna, Mîrâ, dit un chant populaire, renonça à toute considération humaine et à tous les liens de famille. Quoiqu'elle vécût dans le kali-yug (l'âge de fer), elle manifesta pour Krischna un amour aussi sincère que celui des gopies. Sans excitation aucune, elle chanta avec une spirituelle indépen-

Digitized by Google

dance la gloire de son dieu. Les méchants machinèrent un crime contre elle, ils voulurent la faire mourir; mais leurs efforts furent vains : le poison qu'elle but se changea pour elle en ambroisie. »

La biographie légendaire de Mîrâ n'est que le développement de ce chant populaire. On y lit que dès son enfance Mîrâ rendit, dans la maison de sa mère, un culte particulier à une statue de Krischna, à qui elle voua son amour. Lorsqu'on la maria et que pour suivre son mari elle quitta la maison paternelle, elle voulut emporter son idole chérie. Sa mère y consentit, et on plaça l'idole avec sa boîte dans le palanquin sur lequel elle monta. Sa belle-mère arriva à sa rencontre chantant au son d'instruments de musique et elle conduisit Mîrâ au temple de la déesse Durgâ, pour y faire le *pûjâ*, mais Mîrâ refusa de sacrifier en disant qu'elle ne courbait son front que devant Krischna; et elle récita à cette occasion des vers dont voici le sens :

« On m'arracherait la langue que je n'en prononcerais pas moins le nom de Krischna; car c'est lui seul qui m'inspire la sagesse. Le cœur qui est consumé par l'amour trouve à la fin sur le lotus des pieds de ce dieu le fruit qu'il recherchait. »

Malgré les instances de sa belle-mère, Mîrâ ne fit pas le pûjâ. Le roi son époux, fâché de ce qui s'était passé, ne la reçut pas dans son palais, mais lui donna une résidence particulière. Mîrâ en fut contente et ne se livra qu'avec plus d'assiduité à sa dévotion envers Krischna, dévotion qui était conforme aux nouvelles doctrines des *sâdhs* (purs) qu'elle avait adoptées. Sa belle-sœur vint la prêcher. « Ma sœur, lui dit-elle, si vous continuez à fréquenter les sâdhs, vos deux familles en seront déshonorées. Le monde se moquera à la fois de votre beau-père et de votre père. » Elle répondit : « Je ne puis m'éloigner des sâdhs; ils sont liés à ma vie. » Le roi, outré de cette réponse qui lui fut rapportée, lui en-

Digitized by Google

voya une coupe pleine d'un poison violent. Mîrâ la but sans défiance, et le poison n'eut sur elle aucun pouvoir. A ce sujet le narrateur indien cite un distique dont voici la traduction : « Le poison n'est pas toujours du poison et l'ambroisie n'est pas toujours de l'ambroisie. Par la volonté de Dieu, le poison devient quelquefois de l'ambroisie et l'ambroisie du poison. »

Le roi n'ayant pu s'en défaire la faisait surveiller sévèrement. Un jour que Krischna s'était manifesté à Mîrâ, l'espion qui était à ses trousses vint l'annoncer au roi qui accourut aussitôt. Après avoir tiré son épée; il brisa la porte et entra; mais il trouva Mîrâ toute seule. Couvert de confusion, il retourna dans son palais.

Mîrâ finit par se séparer tout à fait du roi et quitter même le royaume. Elle se retira à Dwarika, où elle restait constamment dans le temple dédié à Krischna, et où elle chantait des pièces de vers dont je me contenterai de faire connaître la suivante :

« O mon ami, puisque vous connaissez mon affection, agréez-la. Ne m'accordez d'autre faveur que le don de vous-même; c'est cela seul que je désire. Par l'effet de la faim que j'ai supportée pendant le jour, et de l'insomnie qui m'a atteinte pendant la nuit, mon corps maigrit de jour en jour. O aimable Krischna, puisque vous m'avez permis de venir auprès de vous, ne m'abandonnez pas. »

Enfin, le roi de Mertâ en Ajmir, mari de Mîrâ, se convertit et reconnut ses torts envers cette femme extraordinaire.

Une autre femme poète qui a partagé l'enthousiasme religieux de Mîrâ-Bâï, c'est Jânâ-Bâï, esclave dans l'origine du célèbre saint hindou Nâm-Déo. Ce fut lui qui initia Jânâ-Bâï à la poésie et aux nouvelles doctrines des sâdhs; et ce fut sous sa direction qu'elle composa des hymnes et des cantiques religieux. On raconte de Nâm-Déo beaucoup de choses merveilleuses. Sa nais-

Digitized by Google

sance fut miraculeuse : son aïeul consacra sa mère, qui était restée veuve fort jeune, au service de Wischnu, et elle devint enceinte par la volonté du Dieu. Lorsqu'il était enfant il s'amusait avec ses compagnons à imiter le pûjâ et tout le service divin. Il voulait absolument que son grand-père qui desservait une pagode le chargeât de ses fonctions. Un jour que ce dernier fut obligé de s'absenter pendant trois jours, il céda aux instances de son petit-fils et lui recommanda de donner chaque soir du lait sucré à boire à l'idole, c'est-à-dire de lui présenter du lait sucré ; l'enfant prit la chose à la lettre. Le premier et le second jour l'idole ne but pas le lait, et l'enfant s'en étonna ; mais le troisième jour étant venu et l'idole ne buvant pas le lait davantage, il crut que c'était à cause de lui, et, tirant son couteau, il allait se couper la gorge lorsque Wischnu prit de sa main la tasse et en but le lait. A son retour, le grand-père de Nâm-Déo lui demanda comment il s'était acquitté du service du dieu. L'enfant répondit naïvement : « Grand-père, vous aviez oublié d'avertir l'idole que ce serait moi qui lui présenterais le lait ; aussi ne m'a-t-elle pas connu, et ce n'est que le troisième jour, lorsque, désespéré, j'allais attenter à mes jours, qu'elle s'est décidée à le boire. »

Parmi les nombreux miracles attribués à Nâm-Déo, je citerai seulement celui-ci, qui prouve son détachement des choses du monde. Le roi de Bijâpur ayant entendu parler des merveilles qu'il opérait, le fit amener auprès de lui et lui ordonna de faire des miracles. « Si j'en avais le pouvoir, répondit Nâm-Déo, je ne me serais pas laissé amener ici. » Le roi se fâcha, et pour le calmer le saint fut obligé de ressusciter une vache. Le roi émerveillé lui offrit des villages et des terres. Nâm-Déo refusa, mais finit par accepter un petit lit enrichi de pierreries. Toutefois en retournant chez lui il le jeta dans une rivière. Le roi l'apprit et voulut que le saint le lui rendît ; alors Nâm-Déo retira de la rivière plusieurs ob-

Digitized by Google

jets du même genre et les mit sur le bord en disant au roi de chercher celui qui lui appartenait. A cette vue, le roi se jeta aux pieds du saint et lui déclara qu'il était prêt à lui accorder ce qu'il désirerait. « Tout ce que je vous demande, lui répondit Nâm-Déo, c'est de ne plus m'appeler auprès de vous et de ne pas persécuter les sâdhs. »

On distingue une autre femme, émule de Mîrâ-Bâï, pour son talent poétique aussi bien que pour sa piété, c'est Karmâ-Bâï, dont les cantiques font partie du grand recueil canonique des Sikhs, nommé *Sambhû-Granth*. Enfin, une autre femme poète de la même époque, c'est Ratnawati, épouse chérie d'un chef hindou qui fut défait par Scher-Schâh et mis à mort par ses ordres. Ce brave chef, se voyant assiégé dans sa tente, et sachant qu'on lui ôterait la vie, tua par jalousie, avant de se rendre, sa belle et spirituelle compagne; mais Scher-Schâh, furieux, ne se contenta pas de le faire périr, il ordonna qu'on fît ses trois fils eunuques, et qu'on donnât à des jongleurs sa fille. Ceci se passait vers l'an 1528.

Dans les temps plus modernes, ce sont plutôt des musulmanes qui ont cultivé la poésie indienne ; et il est bon de faire observer en passant qu'on se ferait une idée bien fausse des musulmanes de l'Inde si on croyait qu'elles ne sont occupées que de leur corps, qu'elles ne cherchent qu'à plaire physiquement à leur mari et à briller « stark naked », pour me servir de l'expression de lady Montagu, dans les *Hammâms*. Il y en a sans doute qui agissent ainsi ; mais on en trouve aussi un bon nombre qui cultivent leur esprit et qui s'occupent non seulement de musique, mais de littérature. N'oublions pas que l'Inde musulmane a compté plusieurs reines aussi distinguées par leur mérite que ses rois les plus célèbres. A la vérité, les musulmanes de l'Inde ont plus de facilité que les autres femmes de l'orient musulman à acquérir

Digitized by Google

des connaissances. Elles ont entre leurs mains des traductions des principaux ouvrages de la littérature sacrée et profane des Arabes et des Persans. Les journaux mêmes pénètrent aujourd'hui au fond de leurs gynécées, car l'Inde a de nombreuses feuilles périodiques écrites en langue vulgaire, et leurs rédacteurs profitent de la liberté dont ils jouissent moins pour attaquer le gouvernement, ce qu'ils font cependant quelquefois, que pour infiltrer dans les populations de l'Inde des connaissances utiles, pour plaider la cause de l'instruction pour les femmes aussi bien que pour les hommes contre les vieux préjugés indiens. Ils christianisent ainsi l'Inde sans la rendre cependant chrétienne, dans la vraie acception du mot.

Les musulmanes de l'Inde peuvent lire le Koran ; car elles en ont plusieurs traductions dans leur langue usuelle, avantage dont sont privées les femmes turques, qui ne peuvent le lire qu'en arabe qu'elles savent rarement ; et elles célèbrent dans l'intérieur même du harem une fête propre à exciter à la fois leurs sentiments religieux et à développer leur goût pour la poésie. C'est la fête de Huçaïn, fête qui dure dix jours, pendant lesquels on se réunit pour entendre le récit du martyre du petit-fils de Mahomet et chanter des *marciyas* ou complaintes en son honneur. Il y a de nombreux recueils de ces cantiques en langue vulgaire ; les femmes elles-mêmes en composent et dans tous les cas les chantent affectionnément. Voici une de ces complaintes devenues populaires :

« La terre et le ciel ont pleuré ta mort ; l'esprit et le cœur ont été brisés ; l'âme elle-même a versé des larmes.

« O Huçaïn, fils d'Ali ! au souvenir de ta soif ardente le sein des montagnes s'est fendu et il en a coulé abondamment de l'eau.

« Le monde, ce mystère des mots : *Sois et il fut*, est comme un corps dont tu es l'esprit ; aussi fond-il en larmes au souvenir de ton malheur.

« Eh quoi ! ne prendrions-nous pas le deuil, nous

Digitized by Google

habitants de la terre, quand l'archange Rizwân s'est frappé le front et que le jardin du Paradis s'est mouillé de larmes.

« Que nos yeux versent non seulement des larmes, mais le sang de notre cœur en commémoration de ce malheur, qui a jeté dans le trouble les habitants du ciel eux-mêmes.

« Adam, Noé, Abraham (l'ami de Dieu), Moïse, Jésus, se sont tous livrés à la douleur ; Gabriel, le dépositaire des secrets de l'éternelle vérité, a versé des pleurs.

« Les membres de la famille de Mahomet ont poussé de tels gémissements que les pierres s'en sont liquéfiées et que tous les êtres vivants ont pleuré.

« Que dire sur la désolation de la noble famille du prophète ! Les déserts dont la terre est desséchée par un soleil brûlant se mouillent eux-mêmes de larmes ; les plus hautes montagnes s'inondent de pleurs. »

Mais les femmes musulmanes ne se contentent pas de chanter et même de composer des complaintes, elles entrent quelquefois tout à fait dans la lice poétique ; elles écrivent des gazals et d'autres poëmes, et elles les font connaître au public. Parmi ces dernières, je puis citer entre autres : Dulhan-Bégam, femme du célèbre Nabâb d'Aoude, Açâf uddaula, qui, ainsi que son royal époux, cultiva avec beaucoup de succès la poésie hindoustanie. Elle s'adonna surtout au genre élégiaque qui convenait à la disposition de son esprit. Voici la traduction de quelques-uns de ses vers :

« Je suis la parure du jardin du monde ; mais, comme la tulipe, je porte dans mon sein une blessure dont les traces sont profondes.

« Le sang mêlé d'eau qui s'y forme vient aboutir à mes yeux, d'où il s'écoule en larmes abondantes.

« Pourquoi me demander des nouvelles de mon corps affligé? A chacune de mes veines est appliquée la lancette du chagrin sans que je sache ni comment ni pourquoi.

Digitized by Google

« La vie quitte doucement mon cœur comme une caravane qui se met en marche dans l'obscurité. »

Gannâ-Bégam, femme d'un vizir d'Ahmad-Schâh, est une autre dame auteur aussi remarquable par sa beauté que par la distinction de son esprit, qui se déployait surtout dans l'à-propos de ses reparties. Elle se distinguait non seulement par son esprit, mais par beaucoup d'instruction et une capacité peu commune. Elle avait reçu des leçons des poètes les plus distingués qui habitaient Dehli de son temps : Saudâ, Soz et Minnat. Ses poésies ressemblent aux leurs et sont fort estimées des natifs.

Dilbar, surnommée *Chott-Bégam*, ou « la petite Dame » s'est acquis un nom parmi les poètes contemporains. Voici en quels termes il en est parlé dans une biographie indienne : « C'est une belle, agréable à l'âme, tout à fait charmante, aimable de manières, dont l'haleine, qui rappelle le souffle du Messie, chasse le chagrin. Son visage est brillant comme le soleil et doux comme la lune, son corps blanc comme l'argent. On dirait que son menton est de cristal. Son port est majestueux, sa démarche gracieuse, sa parole délicieuse. Que dirai-je encore? On ne peut pas plus décrire la distinction de sa beauté que sa remarquable éloquence. »

Chandâ (lune), autrement nommée Mâh-Licâ (visage de lune), est une reine de Haïdérâbâd, dont les poésies passionnées rappellent celles de Sapho. On en jugera par l'échantillon suivant :

« Après avoir abreuvé mon cœur à la coupe d'un œil charmant, j'erre à l'aventure, hors de moi, comme celui que trouble livresse.

« Tes regards brûlants dévorent tout; ta face, qui a l'éclat de la flamme, a consumé mon cœur...

« Comme mes yeux sont fixés sur ton visage, mon âme est agitée, mon cœur bat violemment.

« Tout ce que Chandâ désire, c'est que, dans les deux

Digitized by Google

mondes, tu la places à tes côtés, elle dont le cœur est si sensible. »

Enfin, on compte parmi les femmes poètes de l'Inde de simples bayadères, telles que Moti (perle), de Dehli, maîtresse de Mactûl, poète hindoustani distingué et auteur elle-même de gracieux et spirituels gazals ; Jân (vie) ou plutôt *Jân-Sâhib* (madame Jân), de Farrukhâbâd. Les biographes originaux nous apprennent qu'elle s'appliqua dès son enfance à la musique et à la littérature. Elle apprit le persan, et lut, entre autres, le Gulistân, le Bostân et le Bahâr-Dânisch ; mais elle s'appliqua surtout à la poésie hindoustanie. Elle a fait imprimer en 1847, à l'âge de vingt-six à vingt-sept ans, un *Diwân* ou recueil de ses poésies, lequel s'est promptement répandu parmi les beaux esprits contemporains de l'Inde et lui a acquis une grande renommée, surtout à Lakhnau, où elle réside actuellement. Ses poésies se distinguent par beaucoup de finesse et par des plaisanteries délicates et ingénieuses. Mais la plus remarquable de cette dernière catégorie de femmes poètes, c'est Zînat de Dehli, aussi célèbre par son talent poétique que par ses amours avec Mîr-Mustahsan-Khalîc, fils d'un des poètes les plus distingués de l'Inde moderne : Mîr-Haçan, auteur du *Sihr ulbayân*. On cite surtout d'elle un gazal qu'elle adressa à son amant lorsqu'il partit pour l'armée, et dont voici la traduction :

« Les amants ne s'éloignent pas de la rue habitée par leur maîtresse, mais pendant qu'on est à ma poursuite et qu'on me témoigne de l'affection, toi seul, tu me traites avec injustice.

« Si tu ne me quittais pas un seul instant, comme tu devrais le faire, pourrais-je soupçonner alors ta fidélité ?

« Mes gémissements plaintifs s'élèvent jusqu'aux cieux ; mais le fier émîr qui m'a séduite y prêtera-t-il son oreille ?

« Lorsque l'échanson remplit ma coupe d'un vin cou-

Digitized by Google

leur de rose et qu'un agréable zéphyr rafraîchit l'air, l'ivresse voile bientôt mes yeux.

« La rose, en voyant mon état, demande craintivement pourquoi, lorsque j'ai toute ma raison, je blâme sa douce langueur qui rappelle mon ivresse.

« La fossette de ces joues est pour moi le messager de la mort; mais celle qui est prête à jouer sa vie pour l'amour, craint-elle la mort?

« Hélas! il ne revient pas! Pourquoi fixer mes yeux sur le chemin? C'est en vain que je l'attends.

« C'est cependant le même émîr qui, m'ayant distinguée dans une assemblée de femmes charmantes, s'écria que jamais il ne se séparerait désormais de moi.

« Alors je me levai en pensant que si je venais à parler à un autre, il en mourrait de jalousie.

« Et maintenant il ne me reste plus qu'à entreprendre un voyage lointain pour aller le trouver; mais, malgré mon violent amour, je n'ose faire cette démarche empressée. »

GARCIN DE TASSY,
Membre de l'Institut.

Digitized by Google

LAGHOUAT[1].

Laghouât est aujourd'hui l'un des points de défense des limites australes de l'Empire français, sentinelle avancée qui, avec Biskra et Boussâda, veille au loin sur les plages du Sud, de même qu'à 3,000 kilomètres de là, Arras, Lille et Metz, défendent les frontières du Nord.

Suivons le méridien de Paris, traversons le Tell entier et ses montagnes, puis les grandes steppes sous lesquelles vont se perdre en mourant leurs dernières pentes, arrêtons-nous au point où commence la solitude du S'ah'ara, une nouvelle nature, un nouveau monde.

Là, au milieu d'un bassin plat, enveloppé de petites montagnes pierreuses, près des bords de l'Oued-Mzi, et à 400 kilomètres du rivage de la Méditerranée, s'élève cette ville que les Nomades appelaient l'*Alger du Sud*, la *Tête du Désert*, la *Fleur des cités*. Il semble en effet, à la voir au milieu des landes sableuses sur lesquelles sa large zone de palmiers se détache comme une couronne d'une éternelle verdeur, qu'elle soit la reine de toutes ces petites oasis éparses autour d'elle.

Mais cette importance, on le sent bien, est toute relative. Dans une région où les lieux habités sont rares, où chacun d'eux devient le centre d'intérêts qui rayonnent à de grandes distances, certaines de ces localités, qu'en de populeuses contrées on remarquerait à peine, atteignent à un renom dont on se rend quelquefois diffi-

[1] *Laghouât* ou plutôt *El-Aghouât* est le pluriel régulier de *El-Ghout*, un bas-fond. L'étymologie est parfaite, mais il est à craindre que ce ne soit encore là un compromis de l'arabe littéral avec certaines expressions de la langue berbère dont les tolba ne se sont pas rendu compte. L'étude du texte d'Ibn-Khaldoun semble l'indiquer.

Digitized by Google

cilement compte avant d'en avoir sondé les raisons et les causes.

Il en est ainsi de Laghouât dont je vais faire un tableau rapide.

A l'endroit où l'Oued-Mzi, descendu du Djebel-A'-mour, s'échappe des montagnes, s'étend une vaste plaine au milieu de laquelle file, du levant vers le couchant, une chaîne d'un assez singulier aspect. D'abord, semblable à une longue muraille, elle s'arrête et disparaît, ne laissant au-dessus de terre que des roches pareilles aux récifs d'une mer tranquille, puis elle se relève, disparaît de nouveau pour reparaître encore et se termine par une masse obèse (le Djebel-Tisgrerîne), qui domine toutes les vues environnantes. On dirait une longue levée brisée jusqu'à terre en plusieurs morceaux laissant entre eux des intervalles plus ou moins étendus.

C'est dans un de ces intervalles, un de ces cols plats, que passe l'Oued-Mzi, c'est dans un autre, voisin du premier, qu'est Laghouât.

Laghouât, bien que formant un même tout, est en réalité composé de deux villes distinctes, deux masses réunies par un des points de leurs contours, quelque chose dans le genre des deux frères siamois, un 8 monstrueux. C'est la figure que donne son plan lorsqu'on le relève de terre. Et chacune de ses parties, assise en emphithéâtre sur le flanc d'une côte rocheuse en descend pour s'unir à l'autre dans le fond du petit vallon qui les sépare.

Ces deux villes, résultant du développement successif de la commune entière, sont en outre l'image de leur vie passée.

Les deux populations qui les élevèrent, d'abord unies d'intention, ne tardèrent pas à se placer l'une vis-à-vis de l'autre dans un état d'antagonisme et de lutte auquel leurs rapports forcés mettaient quelquefois un terme, mais qui se réveillait sans cesse avec la même intensité et la même ardeur. Bien que formées d'éléments entièrement

Digitized by Google

étrangers les uns aux autres venus de points très-éloignés, elles se groupaient toujours sous deux noms généraux représentant les haines de chacune des deux parties, les *Ouled-Segrine*, qui occupaient la ville de l'Ouest, la plus ancienne des deux, les *H'allafs* qui habitaient celle de l'Est. Et ce dualisme se montrait en tout. Non seulement il y avait à Laghouât deux villes et deux peuples, deux grands groupes de jardins et deux marchés, mais chacune des deux villes avait ses tours et ses portes, ses mosquées et ses marabouts, sa municipalité (*djemâa*) et ses chefs. Je dis *avait* parce que depuis l'occupation française toute distinction de ce genre a disparu.

Il est une chose que cet antagonisme n'avait pu atteindre, c'est la physionomie générale, parce que cette physionomie appartient à un tout qui est trop au-dessus des petites querelles des hommes. Laghouât est arabe par tout son aspect. C'est bien comme dans nos cités du moyen-âge, ce périmètre plein de caprices et d'irrégularités, formé ici de l'arrière mur des habitations, plus loin d'une muraille construite exprès pour la défense, ce sont bien encore ces rues sinueuses et étroites, avec de hautes murailles percées, non de croisées, mais de meurtrières, chevauchant tant bien que mal sur le sol, ces places petites, dispersées avaricieusement par des maisons qui sont elles-mêmes très-gênées, bien que la plupart des ruelles y offrent un alignement que l'on rencontre rarement dans les villes indigènes.

Quant aux habitations, elles ont une solidité qu'on ne leur donnerait certes pas au premier abord.

Laghouât est très-heureusement placé. La pierre, et d'excellente pierre à bâtir, le plâtre, un gypse fibreux magnifique, et la chaux y abondent; leurs bancs multipliés découpent le flanc de ses longues collines. Ces matériaux sont voisins, mais ils étaient encore trop loin pour l'insouciance de ceux que le hasard jeta côte à côte dans ce coin du Désert. La plaine entière est couverte

Digitized by Google

d'un sable blanc très-fin, au milieu duquel apparaissent de larges couches d'argile d'un bleu très-pâle. Ce sable et cette argile mêlés à un peu de terre calcaire ont servi à faire des briques d'une dureté remarquable et sur lesquelles le temps laisse à peine la trace de son passage. Ce sont elles qui ont donné à toute la ville cette couleur tellement caractéristique qu'on peut l'appeler avec raison *la Ville Grise*, gris difficile à définir, imperceptiblement rougeâtre, couleur d'autant plus saisissante, qu'elle tranche de la manière la plus vive sur les roches plates d'un blanc éclatant qui servent de base à la ville.

Quant aux monuments, Laghouât en a peu ou point. La vie positive des ksours s'est même médiocrement émue au contact du sentiment religieux. Les mosquées sont de simples maisons comme toutes les autres et n'ont pas un minaret. Les koubba sont ce qu'il y a de mieux et le premier rang est pour celle de Sidi-el-Hadj-Aïssa, le saint protecteur de la ville, le plus grand de ses personnages religieux, celui auquel on doit ces fameuses prédictions qui annoncent la venue des Français et l'étendue de leurs conquêtes. Encore cette koubba est-elle au dehors de la ville, à l'ouest, sur un mamelon isolé. C'est un petit bâtiment qui occupe une surface de 50 mètres carrés et dont la coupole est soutenue par quatre piliers octogonaux. On lit sur une de ses faces intérieures ces mots :

« *La mort est une porte par laquelle il faut que tout le monde passe.* »

Sentence à laquelle les événements ont donné une effrayante signification. Ce fut là, dans ce bâtiment même, que le général Pelissier fit établir sa batterie de brèche et pratiqua par le canon la large entrée qui livra Laghouât à nos troupes victorieuses. El-Hadj-Aïssa avait annoncé la destruction de Laghouât, mais il n'avait pas dit qu'alors cette porte terrible serait ouverte si violemment et que le même jour tant d'âmes plaintives en franchiraient le seuil.

Digitized by Google

Il y a à Laghouât, mais toujours hors de son enceinte, une autre koubba assez curieuse par sa forme, celle de Sidi-Reguiègue, un cône élevé placé sur une sorte de dé assez bas, spécimen de cette architecture s'ah'arienne qui affectionne les profils grêles, élancés, coniques, les pointes et les dentelures, comme si les formes effilées des palmiers avaient laissé une profonde empreinte sur l'esprit de ses architectes.

Mais si Laghouât n'a pas de monuments, elle a deux constructions qui, au milieu des masses grises qui les environnent, attirent un instant l'attention; ce qu'elles doivent en grande partie, d'ailleurs, comme les marabouts, à leur surface blanchie par la chaux.

L'une est la vaste bâtisse appelée *Maison ou Kasbah de Ben-Salem*. C'est une sorte de citadelle élevée par le dernier khalifa dans la partie occidentale de la ville qu'elle domine tout entière. On y a organisé une caserne et l'hôpital.

La seconde est une petite maison située sur la place où les deux villes se donnent la main et construite par ce même khalifa Ben-Salem pour un bain more. Le commandant supérieur s'y est installé tant bien que mal.

Les deux marchés ont chacun une petite galerie à arcades sous laquelle une partie des spéculateurs se met à l'abri du soleil ou de la pluie.

Au milieu de son dénuement, Laghouât a cependant encore un motif qui peut arrêter l'artiste quelques moments : c'est une fenêtre d'une jolie facture, seule ouverture percée dans la surface toute nue d'un grand mur de la maison de Iah'ïa-ben-Mâmeur.

La capitale des K's'ours compte six cents et quelques maisons. Sa population au moment du siége était de 5,000 âmes environ, mais on y voyait en temps ordinaire une nombreuse population flottante qui lui donnait un grand air de vie et répandait sans cesse beaucoup de mouvement dans ses rues étroites. C'était le ré-

Digitized by Google

sultat de ses relations étendues. Centre des intérêts de plusieurs grandes tribus environnantes, elle avait, en outre, d'incessants rapports de commerce avec les oasis voisines, le Mzab, le Touât, Ouârgla, Tougourt, les Zibân, Bou-Sâda et les villes du Tell. Jadis, ses affaires s'étendaient même jusqu'au Soudân, jusqu'à Kâno et Tenboktou, mais depuis très-longtemps on n'y voyait arriver qu'à de très-rares intervalles les caravanes du pays des Noirs. Ce sont des relations à renouer et qui reprendront sans aucun doute une grande activité lorsque les routes du S'ah'arâ auront été étudiées, car Laghouât se trouve, à cet égard, dans une situation tout à fait exceptionnelle ; elle représente l'extrémité nord d'une des lignes les plus courtes (2,200 kilom.) que l'on puisse prendre, pour se rendre du Tell aux rives du Niger. Cette ligne est plus commode, plus facile cent fois que les lignes de Tunis et de Tripoli, sur lesquelles elle a d'ailleurs l'avantage d'un raccourcissement de distance d'environ 200 lieues, la différence entre la perpendiculaire et les obliques dans un triangle qui a plus de 500 lieues de base. La réouverture de ces relations n'est rien et tient seulement au rétablissement de la tranquillité dans notre Sud qui, une fois pacifié, présentera sur ceux de Tunis et du Maroc des avantages incontestables pour les caravanes, avantage de la sécurité des routes, avantage de n'y pas être rançonné chaque jour, chaque heure. De plus, il semble que le hasard ait voulu donner à cette route la suprématie sur toutes les autres en y plaçant les Touâreg comme seuls intermédiaires, chargés d'en protéger le parcours lorsqu'on se sera entendu avec eux.

La population de Laghouât était une population de rudes travailleurs ; elle avait beaucoup de sang kabile dans les veines. Bien que peu considérable, elle savait répondre à toutes les demandes. Pendant que les hommes se livraient à leurs occupations multipliées : ensilotaient

Digitized by Google

dans leurs maisons les grains des nomades, chargeaient les caravanes venues de loin, fournissaient aux gens des tribus les objets dont ils avaient besoin, les femmes confectionnaient, avec la laine apportée du dehors, des burnous, des haïks, des gandoura et quelques autres objets. Mais le témoignage le plus remarquable de leur industrieuse activité, et ce témoignage est resté ce qu'il était au moment de la chute de Laghouât, ce sont les vastes jardins qui enserrent la ville et qui semblent, en voulant la dérober à tous les regards, la défendre de toute approche. Ils forment, comme je l'ai dit, deux groupes distincts, divisés par la ville et la chaîne rocheuse sur laquelle elle s'élève. Une large rigole qualifiée d'*Oued*, rivière, et appelée *Oued-Lechieur* (la rivière bienfaisante), leur amène l'eau de l'Oued-Mzî, en traversant la ville dans sa partie basse pour l'abreuver. L'arrosage de ces plantations se rattache du reste à tout un système de distribution fort curieux et que je décrirai plus tard.

Ce me sera chose assez difficile que de donner une idée exacte de ces beaux jardins de Laghouât. Nous n'avons rien de semblable et rien ne peut me servir de terme de comparaison. Qu'on se figure donc un espace de 250 hectares, divisé en parcelles plus ou moins étendues, toutes entourées de murs bâtis des mêmes matériaux que la ville, de briques crues en terre grise argileuse, cultivées par plates-bandes, et au-dessus desquelles se dressent 50 à 60,000 palmiers de 8, 10 et 12 mètres d'élévation. A leur base croissent les arbustes les plus variés : des figuiers, des grenadiers, des oliviers, des pêchers, des abricotiers, des coignassiers, des figues de Barbarie, tandis que les plates-bandes se couvrent successivement, suivant la saison, d'orge, d'oignons, de navets, de carottes, de melons, de pastèques, de citrouilles, de piments. Cette forêt spendide, due tout entière à la main de l'homme, belle dans tous les temps, l'est surtout à l'époque des grandes chaleurs, alors qu'au loin tout est brûlé,

Digitized by Google

que la vue franchissant avec peine la plaine rayonnante de lumière, ne rencontre à l'horizon que le flanc rougeâtre de montagnes stériles. Un air frais y circule rapide et plein d'aromatiques émanations, à travers les colonnades sans fin, l'ombre, une ombre légère et douce projetée par les feuilles effilées des palmes flexibles, y provoque sans cesse au repos, et mille oiseaux, sautillant au milieu des panaches touffus des grands arbres, égaient de leurs chants le calme qui vous entoure. En créant ces immenses cultures, ce n'est cependant pas là ce qui a été le mobile des indigènes, généralement fort indifférents appréciateurs des charmes d'un jardin. Ils n'y ont vu qu'un produit et un produit important, puisque ces 250 hectares devaient rapporter, en moyenne, de 350 à 400,000 fr. de dattes seulement, car je laisse de côté la quantité énorme de légumes et de fruits qu'on en retirerait. Et les dattes de Laghouât sont loin d'être des meilleures; elles n'ont même aucune réputation et ne méritent aucune mention particulière. Le climat de ce lieu est encore trop froid pour que les fruits du dattier acquièrent leur perfection. Cela vient probablement, et de l'influence des hautes terres voisines et de son élévation au-dessus du niveau de la mer. J'y ai fait, au moment du siége, quinze jours d'observations barométriques, qui m'ont donné pour moyenne 750 mètres (le bas de la ville et les jardins), chiffre confirmé par des recherches plus récentes de M. Renou, qui a trouvé 746 mètres. Toujours est-il que les dattes de Laghouât étaient la principale ressource de sa population et l'objet le plus important de ses échanges.

O. Mac Carthy.

Cet article est extrait de l'*Almanach de l'Algérie*, pour 1854, publié à Alger par M. Mac Carthy.

Digitized by Google

SOUVENIRS DE LA PROVINCE D'ORAN.

Tlemcen. — Annaia. — Lalla-Magnia. — Rouban et ses mines.

La grande question d'Orient m'a subitement transporté à 50 lieues au sud-est de Sidi-bel-Abbès. Le devoir militaire, le plus impérieux de tous les devoirs, m'a fait quitter mes dieux lares, et douze heures après l'ordre reçu, nous allions camper à Ain-el-Adjar (la fontaine de pierre), puis, après avoir successivement traversé Ain-Anfreiss, Sidi-Daò, Ain-Tiffris, nous arrivions à Blad-el-Sultan (la ville des sultans), la coquette, la ravissante Tlemcen.

Assise sur le flanc de cette longue chaîne de montagnes, qui se prolonge du nord-est au sud-est et fait pressentir les confins du Tell, Tlemcen est ombragée par de nombreux massifs. Le soleil, à son lever, éclaire de ses feux les ruines si curieuses, les minarets si multipliés de cette ville antique.

Montez au Méchouar (la citatelle). C'est une vaste plate-forme dont les murs élevés présentent une inclinaison de 45 degrés et prouvent que les constructeurs de cette époque étaient des hommes habiles. Le Méchouar, au centre de Tlemcen, domine la ville de toutes parts. Au nord-est, vous apercevez le village de Boumédi, dont l'élégant minaret s'élève gracieusement au-dessus de ses terrasses. Ce village, bâti, en quelque sorte, au milieu d'un parc, est entièremeut more et arabe. Il paie double contribution pour se soustraire à l'indiscrète curiosité des Européens. Au sud-est, sont les gigantesques ruines du Mansourah. A en juger par les ruines qui existent encore, l'enceinte de Tlemcen devait être trois fois plus considérable que celle qui existe aujourd'hui.

Digitized by Google

La grande mosquée (Djamma-el-Kébir) de Tlemcen, donne, dans son genre, l'idée de nos grandes cathédrales. Elle est constamment remplie de fidèles. C'est un édifice à voûtes dentelées ; elle est précédée d'une cour pavée en dalles de marbre ; un bassin permet aux mahométans de faire les ablutions prescrites par le Coran. J'ai remarqué dans l'un des couloirs qui entourent la mosquée un cep de vigne d'une grosseur fabuleuse. Chaque minaret a son nid de cigogne ; ces oiseaux sont respectés par les Arabes, pour lesquels ils sont sacrés.

A Tlemcen, la population indigène est beaucoup plus considérable que la population européenne. Les quartiers juifs, mores et arabes sont sales et négligés. On y vend principalement la belle sellerie arabe, les tissus indigènes, la poterie, les huiles, la laine, les grains. Il y a peu de maisons françaises, et encore sont-elles peu remarquables. La plate-forme du Méchouar est occupée par de grandes casernes modernes, l'hôpital et les magasins. D'autres établissements militaires sont dispersés dans la ville. Deux cours d'arbres servent de promenades sur deux faces du Méchouar. Il faudrait habiter Tlemcen une année entière pour recueillir tous les souvenirs qui se rattachent à cette ville curieuse. A chaque pas vous rencontrez une ruine, des ponts écroulés, des canons détruits, etc.

En quittant Tlemcen, et en se dirigeant à l'ouest, on aperçoit une immense ellipse, dont le petit diamètre de l'est à l'ouest peut avoir 8 à 10 lieues, et le grand diamètre du sud au nord 20 à 25 lieues. Cette grande étendue, qui n'offre à l'œil qu'une plaine unie, est cependant remplie de fortes ondulations qui dessinent, d'espaces en espaces, de jolies vallées, des ravins accidentés, des montagnes, des plateaux, des vallons traversés par de nombreux cours d'eau. L'ellipse est renfermée par la chaîne de montagnes des Msirda et des Trara, dont le point le plus saillant est la montagne

Digitized by Google

carrée que les Arabes appellent Djebel-Trara. Cette chaîne s'étend circulairement du sud-ouest au nord-ouest : l'autre demi-sphère est la longue chaîne de montagnes sur le flanc de laquelle est bâtie Tlemcen et qui s'étend symétriquement du sud-est au nord-est.

En se dirigeant sur la Montagne-Carrée à trois lieues de Tlemcen, on arrive au village européen d'Annaia assis sur un mamelon peu saillant, aux pieds duquel coulent de belles eaux. Là, se trouvent de riches plantations d'oliviers concédées par petites portions aux colons qui se présentent pour habiter Annaia. Chacun doit apporter un capital de 1,500 fr. et reçoit 10 hectares de terre en culture, avec l'autorisation d'ajouter à ce don tout ce qu'il pourra ou voudra défricher. Annaia est une ancienne ville qui conserve encore des ruines, entre autres la tour d'une mosquée. C'est un point qui doit avoir de l'avenir ; la fabrication de la tuile y est parfaite. Le village est fortifié d'une enceinte en pisé.

Au sortir d'Annaia, on traverse des contrées accidentées, de vastes versants parfaitement cultivés, au bas desquels coulent l'Oued-Boumesrou, chez les Bled-Zneta ; l'Oued-Zitoun, dont les bords offrent un bivouac de prairies ; l'Oued-Soufinérof, chez les Ouled-Riah et les Ouled-Djonidah (cercle de Lalla-Magnia), puis la Tafna et ses affluents ; la Mouliah, qui coule du nord-ouest au sud-est ; l'Oued-Ouederfond, qui coule du sud-ouest au nord-est. Cette dernière rivière prend sa source à deux lieues du fort de Lalla-Magnia, son lit est très-large, ses berges très-élevées ; l'eau, quoique belle et courant sur le galet, n'est pas saine ; les montagnes et gorges qu'elle suit en se rendant à la Tafna sont boisées de dzabouges (oliviers sauvages).

Sur la rive gauche de la Tafna, au gué que traverse la route de Tlemcen à la Magnia et où était le pont que les Arabes ont brûlé à l'époque des guerres d'Abd-el-Kader, se trouve une oasis de palmiers. Chaque tronc

Digitized by Google

possède six, sept, dix, jusqu'à douze tiges. Sous ces beaux palmiers sont deux sources d'eau chaude à 58 degrés; ces deux bassins, d'un mètre et demi de profondeur et d'une surface assez peu étendue, peuvent contenir douze à quinze baigneurs : l'un est destiné aux femmes. Ils sont recouverts de gourbis arabes tombant en ruines. Deux gourbis aussi sales et aussi négligés servent d'asile au sortir du bain. Un établissement européen est en construction sous la direction du bureau arabe. Les eaux chaudes de la Tafna guérissent surtout les maladies de peau.

Nous arrivons à Lalla-Magnia, notre poste avancé sur les frontières du Maroc. Lalla-Magnia est une sainte en grand renom parmi les Arabes de la contrée (*Magnia* est un participe qui signifie enrichie); son marabout, situé au sud du fort est en grande vénération; il est parfaitement entretenu et se fait remarquer par l'élévation de sa coupole et l'élégance de ses corniches : il renferme quatre tombeaux.

La descendance de Lalla-Magnia est à la troisième génération. Il y a encore des anciens de la tribu qui se rappellent avoir vu cette femme célèbre. Sa postérité est représentée par deux frères, dont l'un nous est dévoué et l'autre fait partie des bandes qui infestent nos marches du Maroc. Lalla-Magnia appartenait aux Ouled-Mellouk (fils de princes). Cette tribu, qui est fixée dans le cercle de la Magnia compte cinq cents tentes et trois cents cavaliers.

Le poste de Lalla-Magnia est un poste dans le genre de celui de Daia, mais beaucoup moins grand; armé de quatre pièces de canon, il défend la route de Djemma-Ghazouat (Nemours) et celle de Tlemcen ; à l'est, l'entrée du Maroc, et au sud-ouest, nos possessions des Msirda; il est bâti sur la rive gauche de l'Oued-Ouerdèrfond, et sa redoute avancée, construite en gabions, enfile presque à bout portant le passage du gué. Lalla-Magnia est à

Digitized by Google

dix lieues des frontières du Maroc. C'est au dernier pic de la chaîne des Beni-Snouss que se trouvent les mines de Garrouban, chez les Beni-Bousaid (cercle de Sebdou).

Le climat de la Magnia est lourd et malsain; constamment chargé d'épais brouillards, il engendre des fièvres dangereuses. L'été y est excessivement chaud et les automnes très-difficiles à passer. Le cimetière, malgré le peu de population, est rempli de tombes. J'y ai remarqué les sépultures de M. de Rovigo, tué en 1844, au combat de la Mouliah; de M. Offroy, autre capitaine de spahis, tué à la bataille d'Isly; d'un capitaine du 7e bataillon de chasseurs à pieds, victime de l'insalubrité du pays.

Beaucoup de maraudeurs circulent sur la frontière; il n'est pas prudent de s'éloigner du fort, seul et sans armes. Plus d'un Beni-Snassen en embuscade derrière un buisson de jujubiers sauvages est disposé à décharger son moukala sur l'imprudent qui voyage isolément. Les convois sont toujours fortement escortés, et dans ce pays il est bon d'être toujours sur le qui-vive. Un escadron de spahis en garnison à la Magnia veille à la sûreté des routes.

A propos de spahis, je ne veux pas laisser échapper l'occasion de signaler l'excellente idée qu'a eue le capitaine Chabaud de créer pour les enfants de ses spahis une zaouia (école française-arabe). Zaouia signifie : école religieuse, la seule que connaissent les Arabes, l'étude du Coran. M. Chabaud a institué son école pour les enfants arabes et français. Ces enfants ont un joli uniforme; ils apprennent le français et l'arabe; ils font l'exercice; ils ont leur petit drapeau, leurs sous-officiers, leurs brigadiers, portent le nom de pupilles, apprennent de bonne heure la discipline; ils connaissent à fond la géographie. J'ai admiré leur intelligence et leurs connaissances. C'est un moyen parfait d'amener les nouvelles générations à adopter notre langue, nos mœurs, nos habitudes et par la suite notre religion. L'un d'eux m'a récité couramment

Digitized by Google

le *Pater* et l'*Ave* en très-bon français; j'ai assisté à leurs leçons. Le plus grand nombre ne porte plus la mèche de Mahomet. Il est à désirer que chaque escadron ait sa zaouia.

En quittant Lalla-Magnia et en se dirigeant au sud-est sur le piton qui nous sert d'extrême frontière, on parcourt pendant trois lieues une plaine semée de cédras (jujubiers sauvages), de barouak (gros ognons sauvages qui sont un poison), de faraoun, espèce de fenouille à larges feuilles, d'oliviers sauvages, et l'on arrive à la rive gauche de l'Oued-Zidzer, affluent de la Tafna, courant du sud-est au nord-est. Le sentier que l'on suit en partant du fort est une tangente à l'une des courbes de ce cours d'eau, dont les rives sont plantées de dzabouges; puis on tourne brusquement à l'ouest, à travers les gorges les plus abruptes, les ravins les plus pittoresques. Après avoir franchi l'Oued-Souia, on arrive à un entonnoir des plus curieux; c'est une agglomération de montagnes, de mamelons, de collines, de rochers aux formes les plus bizarres. Dans ce trou sont situées les mines de Rouban.

Un camp d'une compagnie préposée à la garde de cet établissement naissant est installé en dépit de la nature du sol. Chaque tente a dû conquérir son plan horizontal à force de coups de pioche et par le jeu de la mine. Au-dessous de ce camp s'élève par les travaux les plus pénibles le bordj des mines; il est placé sur une pointe servant de base à la montagne au bas de laquelle serpentent deux cours d'eau; l'un, la rivière des Roseaux, venant du sud-est, se jette dans l'autre, appelé l'Oued-Garrouban, venant du sud-ouest et servant presque de limite entre nos possessions et le Maroc; car, en s'éloignant à une demi-lieue de la rive gauche de l'Oued-Rouban, vous avez le pied sur l'empire d'Ab-der-Rhaman. En montant au sommet des montagnes qui dominent de tous les côtés les deux établissements, l'immensité de la plaine s'offre à vos regards limités à l'ouest par la chaîne des Beni-

Digitized by Google

Snassen. Dans cette plaine, à quatre lieues du camp, vous voyez très-distinctement au lever du soleil la ville d'Oucheda, son minaret et ses verts jardins : c'est une oasis dans le désert.

Gar en arabe signifie : caverne, trou, excavation. Ainsi les Arabes disent : *Gar-el-Col*, caverne du plomb, *Gar-el-Ma*, trou de l'eau, *Djebel-Garrouban*, montagne du trou de Rouban. Rouban est un misérable village arabe d'une vingtaine de masures assises sur l'un des versants sud-est. Deux ou trois familles de Roubani habitent seules ces tristes restes d'une pauvre kabilie. Il me semble donc que, d'après cette étymologie, l'on devrait dire : les mines de Rouban et non pas de Garrouban, comme l'indiquent les imprimés de la compagnie qui explore ces mines ; car il y a évidemment pléonasme, puisque l'idée des Arabes indique par le mot *gar* l'excavation produite par la fouille des mines, et Rouban étant d'ailleurs le nom d'une contrée parcourue par les Ben-Bousaid. Les montagnes de Rouban sont couvertes de schiste, de quartz et de baryte ; l'on y trouve des blocs énormes de rochers de grès ; l'on y voit également du beau cristal de roche. Elles sont richement boisées de chênes verts, d'oliviers, de tuyas, de lentisques et de genévriers.

La société qui est en instance pour la concession des mines aura à fouiller une superficie de 3,000 hectares, sans droit de culture ni d'autre exploitation. Le gouvernement retirera une rente annuelle de 20 centimes par hectare et 5 pour 100 des produits constatés à la douane. Ces mines possèdent des filons de cuivre, plomb, argent.

Les mines de Rouban on été exploitées par les Romains, qui, ne connaissant pas la poudre, les ont travaillées par coupes verticales, en suivant la direction des filons et en laissant intactes toutes les parties qui n'offraient pas de minerai. Leur travail a toujours été fait à ciel ouvert et n'a jamais dépassé la surface du sol de plus de 30 à 40 mètres de profondeur. Ces immenses fissures

Digitized by Google

que la nouvelle compagnie vient de déblayer sont très-curieuses. J'ai remarqué un banc de rocher servant de séparation à deux galeries : il a l'air de ne tenir qu'à un fil, son épaisseur n'étant guère que de 50 centimètres et sa surface suivant tout l'espace des deux galeries. Combien d'esclaves ont dû s'ensevelir dans cet affreux travail où le ciseau seul pouvait agir! Mais le peuple-roi était bien au-dessus de semblables considérations.

L'administration actuelle procède par les puits commencés à la base des montagnes, et à 20, 25, 30 mètres de profondeur de ces puits partiront les galeries et contre-galeries. L'eau se rencontre partout. Il y a des parties où le travail commence par la construction immédiate des galeries. Tous les essais annnoncent un grand avenir pour ces mines; le minerai sera broyé et lavé sur place. On a l'intention de détourner l'Oued-Souia qui apporterait ses eaux à l'Oued-Rouban.

On estime à 200,000 fr. la mise de fonds nécessaire au premier établissement. Je ne doute pas que dans peu d'années l'étroit horizon sur lequel je plane aujourd'hui ne renferme un centre de population très-considérable. Ce trou de Rouban offre dès aujourd'hui toute l'activité du travail : forgerons, charpentiers, maçons, mineurs, bêtes de somme, tout est en mouvement nuit et jour. Les ouvriers seront dispersés à proximité de leurs galeries et puits près desquels se construisent leurs maisons à une lieue à la ronde. Garrouban ou le trou de Rouban est à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 10 lieues de la Magnia, et à 15 de Sebdou. Si je n'étais arrêté par la longueur de cet article, j'insisterais encore sur la beauté des sites et points de vue que l'on rencontre dans ces contrées vraiment dignes de l'admiration des touristes!

Mis DE MASSOL.

Rouban, 21 mars 1854.

Digitized by Google

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES SÉANCES DE HARIRI,

poète musulman.

L'ouvrage qui a rendu immortel en Orient le nom de Hariri est le recueil intitulé *Mékamat* ou Séances, longue suite d'anecdotes dont le héros est un personnage réel, ainsi que l'a démontré M. Reinaud par une courte notice imprimée dans le tome II, page 495, du *Dictionnaire biographique* d'Ibn-Khallican, traduction de M. Mac Guckin de Slane. Fidèle historien d'un aventurier, que son esprit et ses connaissances devaient placer au rang des hommes supérieurs, l'auteur paraît avoir composé, de concert avec lui, ce livre instructif et amusant, que les *ouléma* de l'Egypte et de la Syrie regardent comme un spécimen complet du génie et de la langue arabes.

Comme composition littéraire, l'œuvre de Hariri manque d'unité. On n'y trouve pas cette liaison, cette suite, cet ensemble visible dont ne sauraient se passer les livres, même les plus capricieux, de notre occident: tout au contraire; c'est une variété sans limite, avec toute la liberté, ou, si l'on veut, toute la licence orientale; c'est une longue série de scènes sans ressemblance, sans lien nécessaire et seulement juxta-posées. Il n'y faut pas chercher un tissu dramatique, une intrigue, un dénoûment, à moins que l'on n'accepte comme une intrigue les ébahissements périodiques du touriste Hâreth, fils de Hammâm, et comme un dénoûment suffisant, la fin comique d'Abou-Zeïd, qui, fatigué des vicissitudes de ce monde, retourne dans sa patrie, dont la paix lui a rouvert le chemin, pour se faire saintement imam de sa paroisse. Quel que soit l'ordre qu'on veuille assigner à ces tableaux, il est à peu près aussi arbi-

Digitized by Google

traire que celui qu'Othman imposa aux sourates du Coran en les classant par ordre de longueur. L'intérêt repose sur Abou-Zeïd qui remplit le théâtre tout entier de ses rapides évolutions et de ses singulières métamorphoses.

Du lit de justice d'un kadi débonnaire, vous êtes transporté sur la place publique ; d'un caravansérail, vous passez à une réunion de beaux esprits ; vous quittez la mosquée, et vous errez au milieu du désert, où vous vous abritez sous la tente du Bédouin. Le scheikh de Saroudj est aux lieux où vous êtes, il sera encore dans l'endroit où vous allez. Protée insaisissable, il possède le talent de tromper l'œil qui le connaît. Tour à tour imam ou pélerin, muphti ambulant ou beau diseur, mendiant ou débauché, aveugle ou pied-bot, taille souple ou corps disloqué, rigide censeur ou voleur avide, il sait grimer sa figure et contrefaire sa voix, contourner ses membres et farder son esprit ; changer de profession et varier sa morale selon la circonstance. Aujourd'hui vertueux et dévot, il édifie par son humilité ceux que la veille il scandalisait par son cynisme effronté. Tantôt revêtu de haillons, il vante la vie frugale et prêche la charité ; tantôt paré des habits de l'opulence, il chante la bonne chère et les joyeux plaisirs. Vivant d'artifices et de bons mots, il raille les sots, dupe les âmes crédules et parvient toujours à mettre les rieurs de son côté.

C'est qu'Abou-Zeïd est un philosophe pratique qui a vu le fond des choses ; il a compris que les mortels ne sont ici-bas que des tristes jouets du destin, que des ombres passagères.

Elevé à l'école du malheur, il s'est habitué à regarder la vie comme une lutte permanente où le succès couronne et justifie le plus adroit. De là cette morale tant soit peu relâchée et ces maximes débitées sans vergogne, dont la plus piquante se retrouve dans la bouche du héros de Hamadani. « Je vois que la fortune ne demeure jamais dans un même état, et je m'efforce de l'imiter.

Digitized by Google

Un jour elle me fait subir l'effet de sa malignité, et le lendemain c'est elle-même qui éprouve ma malice. » De pareils principes pourraient donner à penser que le vagabond rabelaisien porte un cœur insensible et cuirassé contre les douces émotions; mais un chagrin cuisant s'attache à ses pas errants sur la terre étrangère : c'est le souvenir de la patrie absente.

Lorsqu'il voit, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque tente, tout pensif, il se dit : « Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens !.... » Il aime à contempler les palmiers élancés qui se balancent sur la route, il aime à respirer le parfum des fleurs; mais ce ne sont point les fleurs ni les palmiers de son pays, ils ne disent rien à son âme épuisée par la douleur !.... Il rencontre des jeunes filles qui sourient à leur père; mais pas une ne lui sourit; richesses, patrie, famille, tout lui manque. La barbarie des croisés lui a ravi la douceur du climat qui l'a vu naître.

En vain essaierait-on de blâmer les fourberies où l'entraîne la misère, le ressentiment se fond sous le souffle élégiaque qui inspire ses chants, lorsqu'il se prend à déplorer son sort. Entendez-le s'écrier à la fin de la XIVe séance : « Saroudj est mon pays, mais comment y retourner? L'infidèle campe sous ses murs et s'attache à sa ruine. Ma fille, devenue captive, reste au pouvoir des vainqueurs. » Dans la XXXVIe séance, il manifeste avec une éloquence à la fois simple et vraie l'amour du sol natal et la peine qui torture le malheureux proscrit, en récitant cette touchante poésie que nous avons essayé de reproduire mot pour mot en vers français.

Le village où je suis heureux,
Pour moi devient une patrie;
Mais la terre absente et chérie
Que j'appelle de tous mes vœux,
La terre où je vis la lumière,

Digitized by Google

Où coulèrent mes premiers ans,
C'est Saroudj, si justement fière
De ses jardins verts et riants.
Loin d'elle, je hais la verdure,
Je hais les ruisseaux, les jardins;
Le sourire de la nature
Semble encore aigrir mes chagrins !.....

Dans la XLIVe séance, il croit toucher au terme de l'exil. Plein d'ardeur, il s'élance sur sa monture, et cadence sur un rithme rapide cette gracieuse chansonnette qui trahit l'émotion de son cœur :

« A Saroudj, ma brave chamelle! marche la nuit, marche le jour, marche sans cesse !....
Là, tu fouleras en paix et librement d'abondants pâturages.
Parcours le Téhama, parcours d'un saut le Nadj!
Toi pour qui je donnerais toutes les chamelles de l'Arabie,
Fends l'écorce du sol, galope de désert en désert. Qu'un peu d'eau suffise à ta soif!
Ne t'agenouille pas avant le but, car, je jure sur ma foi,
Je jure par le temple saint aux majestueuses colonnes, que, si tu me ramènes dans ma patrie,
Je te traiterai comme mon enfant. »

Enfin, que l'on suive pas à pas le mélancolique Mésopotamien dans les sauvages solitudes du désert comme à travers les campagnes fertiles, sur une mer orageuse comme au milieu d'une île paisible, sur le dos d'un chameau ou sur le pont d'une felouque; qu'on l'admire à loisir, lorsque, emporté par sa verve drôlatique, il déclame, sans pauses ni digressions, les longs récits d'autrefois, ou bien lorsque, pénétré de sa supériorité, il propose aux beaux esprits de l'époque des énigmes, des charades et des gryphes avec art concertés; qu'on s'extasie à le voir jongler en maître avec l'alphabet arabe, et pousser ce talent de gentillesses littéraires jusqu'à composer des tirades de mots dénués de points diacritiques, ou donner à une épître l'apparence d'une peau de tigre en alternant les lettres mouchetées, c'est-à-dire ornées de points, avec les lettres de trait pur,

Digitized by Google

c'est-à-dire sans points, on lira toujours, dans ses yeux animés par un sourire à peine achevé, ces paroles du poète, paroles désespérantes :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie !

Ce qui ne doit pas échapper à un examen sérieux, c'est que le caractère d'Abou-Zeïd, quoique varié à l'infini, ne se dément pas un seul instant. Hariri le montre jusqu'à la fin tel qu'il l'a montré à la première scène. Fidèle au moins en cela aux principes vrais et éternels du goût, il lui souffle, pour ainsi dire, les mêmes principes, les mêmes appétits, le même enjouement dans toutes les situations. Il en fait un personnage intrigant par instinct, moraliste à ses heures, rhéteur par amour-propre, grammairien dans l'occasion, fripon par nécessité, bigot selon la circonstance, intolérant par boutades, libertin en secret, parasite effronté, amoureux de la dive bouteille, quelquefois pathétique, souvent goguenard, toujours bouffon, frondant les gens en place, humiliant les avares ; en un mot, se mettant à l'aise partout où il se trouve, comme s'il lui suffisait, pour payer son écot, de vider séance tenante l'écrin merveilleux de son érudition.

Dans la plupart des productions littéraires, le fond est tout, et la forme n'a de prix qu'à la condition d'en être l'expression exacte et complète. Ici, c'est tout différent ; le sujet, ce n'est presque rien, c'est une occasion, c'est un canevas sur lequel viennent s'entrelacer des broderies de tout genre et d'une richesse inconcevable. De même que chez nous l'on a composé des pièces à tiroir afin d'exhiber, sans frais d'esprit, certains mimes d'un talent extraordinaire ou spécial, de même Hariri a imaginé une longue série de surprises et de travestissements pour déployer d'une manière moins monotone les trésors de sa science universelle. On pourrait lui reprocher d'avoir poussé le luxe jusqu'à n'employer d'un bout

Digitized by Google

à l'autre de son livre qu'un style purement artificiel, d'où il résulte que l'attention la plus forte ne saurait, sans fatigue, en soutenir la lecture au-delà de vingt pages. Mais si l'on veut bien se reporter à l'époque où Hariri écrivait, et se rappeler que le recueil de Hamadani, son modèle, faisait alors les délices des *ouléma* arabes, on verra d'un autre œil ces parades scientifiques, ces escamotages littéraires, cette prestidigitation lexicographique.

Toutefois des qualités plus importantes que l'agrément de composer des vers avec des mots *fiancés* (c'est l'expression arabe) ou de les border aux deux extrémités d'une frange pareille, recommandent Hariri à l'estime des littérateurs. Il ne se borne pas exclusivement à versifier des mosaïques de voyelles et de consonnes pour le plaisir des yeux; de temps à autre, il cède au démon qui l'inspire. Alors s'échappe de ses mains le calam, frivole instrument de ses jeux de patience. Le linguiste minutieux devient poète. Il improvise une ode; il chante sur un ton sentencieux la médiocrité, véritable source du bonheur; il trace un tableau touchant de la générosité, symbole de la divinité sur cette terre; il fait vibrer la lyre plaintive de l'élégie; il arme son bras du fouet de la satire. Trop souvent peut-être a-t-il abordé le même sujet; mais il y a tant de grâce dans le tour, tant de richesse et de variété dans l'expression, qu'on trouve encore de la nouveauté dans les pensées qu'il a dix fois reproduites. Son style, quoique empreint du sceau de l'originalité, offre des images puisées dans la nature, des maximes pleines de vérité, des aphorismes d'un sens et d'une application pratique éternels.

Ce jugement préliminaire porté sur l'ensemble de la composition nous conduit naturellement à parler de la nouvelle qui fait l'objet de cette publication. Elle se distingue entre toutes, autant par la mise en scène que par la netteté de la diction. Hariri s'y est abstenu d'énigmes,

Digitized by Google

d'anagrammes, de tautogrammes, de logogriphes, d'expressions à double entente, de tours de force sur les points diacritiques, de lectures rétrogrades, de curiosités grammaticales, en un mot de ces jeux d'esprit que le plus grand talent d'imitation ne saurait faire passer dans une autre langue. Déposant cette fois le faste souvent éblouissant de son érudition, il s'est contenté du rôle de conteur.

Dans la première partie, il expose simplement le sujet, cachant sous l'écorce des mots les plus sérieux une intention bouffonne, et prêtant des manières de gentilshommes à des personnages de la plus infime condition. A la suite du prologue obligatoire, *c'est-à-dire* des pérégrinations bien et dûment motivées du naïf touriste Hâreth, fils de Hammâm, vient la cavalcade rencontrée au bord du chemin, puis la description du vieux manoir (bordj) abandonné probablement par quelque riche seigneur, puis le sermon composé entièrement de mots et même de versets du Coran, que l'ingénieux Abou-Zeïd a su approprier à la circonstance. Mais surtout, rien n'est beau comme l'élégie du proscrit. C'est là que le poète de Bassora se surpasse lui-même. Ovide, Tibulle, Properce ne sont pas plus touchants. Vers la fin, le prédicateur improvisé laisse tomber sa gravité de comédie et redevient homme; ses pleurs le font reconnaître par un ami, non moins enthousiaste du vrai talent qu'admirateur éclairé de la fine littérature: dénoûment invariable de tous les actes de ce drame, unique en son genre.

Il nous reste à parler de la traduction. Les personnes qui connaissent le livre des *Mekâmat* ou Séances, autrement que par des fragments traduits dans notre langue, n'ignorent pas que les Orientaux les plus instruits ont besoin d'un commentaire pour n'être pas fréquemment arrêtés dans la lecture de Hariri; ce qui vient, soit des expressions peu usitées, ou figurées, ou énigmatiques

Digitized by Google

que cet écrivain affecte d'employer, soit de la multitude d'allusions et de proverbes dont il enrichit ses compositions. A cette difficulté première, se joint celle du style et de certaines associations d'idées qu'il est impossible d'apprécier sans avoir acquis une connaissance profonde de l'arabe. Si donc nous avons entrepris de donner une version de la trentième séance, et d'en commenter les passages qui semblent s'éloigner du monde de nos idées, ce n'est pas que nous ayons prétendu lever toutes les difficultés; il y aurait eu de la présomption de notre part: mais nous avons voulu payer un tribut d'admiration à l'auteur qui fait le charme de nos études.

Quelques citations empruntées aux écrivains de l'Occident sont venues se ranger parmi les remarques que nous suggérait l'analyse du contexte. Nous avions à cœur de confirmer par nos recherches, ici comme précédemment, une vérité reconnue avant nous par les plus illustres savants: que, chez tous les peuples et dans tous les idiomes, le génie est le même, quoique soumis à des transformations diverses et inauguré sous des aspects divers.

La magnifique édition de *Mekâmat*, que l'éditeur Hachette vient de publier par les soins de MM. Reinaud et Derenbourg, est une véritable bonne fortune pour les amateurs de littérature arabe. C'est un livre de luxe digne d'être offert aux souverains de l'Orient, et qui leur donnerait une haute idée de notre savoir et de notre industrie typographique.

TRADUCTION DE LA XXXe SÉANCE INTITULÉE :

Noce des mendiants.

Voici ce que racontait Hâreth, fils de Hammâm :

Je quittai la ville d'Almansour (Bagdad) pour me rendre à Sour (Tyr). Lorsque j'y eus acquis de l'aisance

Digitized by Google

et de la considération, et que je fus en position d'élever mes amis comme d'abaisser mes ennemis par l'influence de mon crédit, j'éprouvai pour la cité de Misr (le Caire) le même désir que le malade pour la santé, et l'homme généreux pour assister son prochain.

Dès ce moment, je rompis les liens du séjour[1], et je terminai au plus tôt les affaires qui me retenaient; puis je me mis en route, et je partis pour Misr avec la vitesse de l'autruche. Enfin j'y arrivai épuisé et presque mort de lassitude. Au premier coup d'œil je me passionnai pour cette capitale de l'Egypte, comme le buveur pour le coup du matin, comme le voyageur égaré pour le souffle de l'aurore.

Un jour que j'errais à l'aventure, monté sur un bidet trotte-menu[2], je vis caracoler sur des coursiers de race une société aussi brillante que les flambeaux de la nuit. Poussé par l'envie de me divertir, je demandai quelle était cette compagnie, et vers quel endroit elle se dirigeait. « Ces gens-là, me répondit-on, ce sont des témoins. Le but de leur voyage, c'est une noce où il y aura foule. »

Tel fut alors l'élan de ma joie que, stimulant ma monture paresseuse, je rejoignis le premier groupe des cavaliers, dans l'espoir de prendre part aux largesses nuptiales, et de trouver place au gala.

Au bout d'un chemin fatigant, nous arrivâmes devant

[1] Le Scholiaste explique cette locution de la manière suivante : On entend par les liens du séjour ce qui tient à l'homme, par exemple la fortune, une femme, des enfants, ou bien encore, une affection de cœur, une profession. Un de nos poètes s'est servi de la même figure lorsqu'il disait :

Mon amant est le nœud qui m'attachait au monde.
(Œuvres de Gilbert, p. 78, v. 26.)

[2] *Un bidet trotte-menu.* Je crois avoir traduit exactement le texte, parce que je me suis autorisé de l'interprétation du commentateur qui dit : On entend par cheval *gatouf*, celui qui est court d'allure, ou bien celui qui va lentement.

Digitized by Google

un édifice de haute structure, dont la cour d'honneur annonçait un maître opulent et noble. On était descendu de cheval, et l'on se disposait à entrer, lorsque j'aperçus la façade tapissée de haillons et couronnée de paniers[1] suspendus. A côté de la porte se tenait un personnage assis sur une petite estrade[2] recouverte d'une étoffe de velours. Le frontispice[3] du livre, non moins que l'aspect de cette singularité, m'intrigua vivement. Alors, voulant tirer un augure de ces indices de misère, je m'arrêtai auprès du gardien, si gravement accroupi, et je l'adjurai par le régulateur des destins, de me nommer le propriétaire de ce bâtiment. Voici quelle fut sa réponse :

« La maison que vous voyez n'a point de possesseur désigné, ni de maître reconnu. C'est le logement des bateleurs[4], des chanteurs de complaintes[5], des mendiants et de toute la gent déguenillée. » Aussitôt je murmurai la formule sacramentelle de l'oraison : « Certes nous appartenons à Dieu... » Ma démarche n'aboutit à rien, et j'ai trouvé un pâturage sans herbe. Puis je songeai à retourner sur mes pas ; mais il me parut messéant de repartir tout de suite, et d'être le seul de la cavalcade qui s'avisât de rebrousser chemin. C'est pourquoi je me glissai dans la maison avec autant de

[1] *Mikhraq*, qui fait au pluriel *mkhâreq*, a la même valeur que *kouffa* «coufin», et sert à désigner les paniers où les mendiants mettent les provisions qu'ils reçoivent de la charité publique. Cette signification ne se trouve pas dans le Lexique de M. Freytag.

[2] L'espèce de siége appelé en arabe *dekka* « estrade » me paraît ne pas être autre chose que le τριβὸς des Grecs.

[3] Allusion au frontispice enluminé des manuscrits orientaux, dont la magnificence est ordinairement proportionnée à l'importance et au mérite de l'ouvrage.

[4] Le commentaire dit : La profession des *mochaqchiqin*, en Orient, consiste à monter sur un tréteau et à dialoguer en vers sur des sujets burlesques.

[5] Les *Moqayyfoun* sont des gens qui vous abordent et qui, pour obtenir la charité, vous débitent leur généalogie en récitant des vœux pour votre bonheur.

Digitized by Google

répugnance qu'un moineau entrerait dans une cage.

Quelle ne fut pas ma surprise! l'intérieur de l'édifice était décoré de coussins bariolés, de sofas disposés avec art, et de tentures richement drapées. En ce moment s'avança le prétendu : il se pavanait dans son manteau et se prélassait en tête de son cortége. Dès qu'il se fut assis et installé, comme s'il eût été le fils de Mà-essêma[1], un maître des cérémonies fit, au nom de la famille du fiancé, la proclamation suivante : « Par les égards dus à Sassân[2], roi des rois et patriarche des chauffeurs de bourse[3], nul n'est plus digne, en ce jour de pompe et d'allégresse[4], de consacrer une pareille alliance, que celui qui a rôdé et vagabondé, grandi et vieilli dans la mendicité. » L'objet de la proclamation obtint l'agrément des parents de la fiancée; ils permirent qu'on introduisît dans la salle le héros en question.

Aussitôt s'avança un vieillard dont la taille se courbait sous le poids des ans, et que l'hiver de la vie avait blanchi[5] de ses frimas. Son entrée produisit sur l'assemblée une sensation si agréable, que chacun se leva et fit un mouvement pour se porter à sa rencontre. A

[1] Le fils de Ma-essêma était Mounzir, fils d'Amrou'l-qaïs, fils de Noumân, fils d'Amrou'l-qaïs, fils d'Amrou, fils d'Adi, fils de Nassar, fils de Rebüa, fils d'el-Hâreth, fils d'Amrou, fils de Nemâra, fils de Lakhm, roi des Arabes. Ce prince descendait des souverains qui gouvernaient Tekhoum, province de l'Arabie, en qualité de lieutenants des Khosroès, rois de la Perse. La glose ajoute que Ma-essêma, mère de Mounzir, dut son surnom, qui signifie *eau du ciel*, à sa beauté merveilleuse.

[2] Sassân est le prince et le coryphée de la confrérie des mendiants.

[3] Il y a dans le texte *ech-chahhâzin* (les aiguiseurs), c'est-à-dire ceux qui affilent et aiguisent leurs regards sur les passants et sur leurs bourses.

[4] Littéralement *dans cette journée marquée de blanc au front et au jarret.* L'intention de Hariri, développée par la glose correspondante, trouve une meilleure sanction dans la remarque que fait Erpennius (Gramm. arabe, p. 473) au sujet des mots *hadjl* et *gourra* : « Hæc jam biga ab equis talibus, quibus nihil nobilius illustriusque censetur, permissa ad omnia quæ illustri modo eminent ac præfulgent. »

[5] J'ai été obligé de renoncer à la métaphore arabe dont le sens est : le jour et la nuit avaient couvert de fleurs son arbre.

Digitized by Google

peine eût-il pris place sur le tapis qui lui était réservé, à peine les murmures flatteurs des assistants se furent-ils apaisés par respect pour sa majesté, qu'il s'adossa contre un coussin et passa gravement la main sur sa barbe en disant :

« Louange à Dieu, source première de tout bien (*qui prend l'initiative pour faire le bien*), qui est merveilleux dans ses faveurs, dont on peut s'approcher quand on a une demande à faire, en qui on met ses espérances lorsqu'on veut les voir réalisées! Louange à Dieu, qui a fixé la dîme sur les biens et défendu de repousser la demande, qui a invité les humains à soulager le nécessiteux et ordonné de nourrir le pauvre honteux aussi bien que le prochain qui tend la main humblement! Louange à Dieu, qui a désigné dans son livre manifeste ceux de ses serviteurs auxquels est réservée la faveur de s'approcher de son trône, et qui a dit (certes sa parole est la plus véridique) : « Et ceux dans la fortune desquels est une part reconnue pour le mendiant et pour l'infortuné. » Je le glorifie à cause de la nourriture qu'il nous prodigue avec tant de munificence, et je le supplie de me préserver des vœux faits sans bonne intention. J'atteste qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et qu'il n'a point d'associé. C'est un Dieu qui rémunère ceux et celles qui exercent la charité, qui réprouve l'usure et récompense l'aumône avec usure. Je confesse que Mahomet, l'objet de sa miséricorde, est son serviteur et son prophète généreux. Il l'a envoyé ici-bas pour effacer les ténèbres par la lumière, et faire justice aux pauvres contre les riches.

« Sachez donc, ô mes frères! que le Très-Haut a institué le mariage, afin que vous observiez la continence, et qu'il a prescrit l'union des sexes afin que vous vous multipliiez. Au nombre de ces préceptes se trouve celui-ci : « Fils d'Adam! nous vous avons créés d'un homme « et d'une femme et nous vous avons partagés en

Digitized by Google

« familles et en tribus, afin que vous vous connaissiez « entre vous. » Et Mahomet, que Dieu lui accorde salut et bénédiction ! s'est montré bon pour l'indigent : il a abaissé son aile sur l'humble ; il a prescrit les parts dues sur le bien des opulents, et il a taxé la dette de ceux qui possèdent envers ceux qui sont dénués de ressources. Que Dieu lui donne une bénédiction qui l'élève au-dessus des autres prophètes et de ses élus les hôtes de l'islamisme.

« Or, je vous présente maître Abou Darradj Wellâdj, fils de Karadj [1], à l'air effronté, au mensonge impudent. Sa voix opiniâtre semble un aboiement fait pour importuner les passants. Il demande en mariage la criarde par excellence, la virago digne d'un tel époux, *Qambas*, fille d'Abou'l-Ambas [2], parce qu'il a entendu vanter son insistance à mendier, sa bassesse à toute épreuve, son talent à conquérir sa subsistance, et son ardeur à remuer ciel et terre pour obtenir la charité. Il lui offre à titre de don nuptial, une besace, un bâton ferré, une cruche [3] et une cape.

[1] C'est-à-dire *le père du rôdeur*, — *celui qui fait métier de se faufiler partout*, — *fils de l'individu que l'on voit sortir à tout instant*. — Dans ces dénominations comiques, dont le poète a fait autant d'assonnances emphatiques, nous aimons à reconnaître les qualités essentielles d'un mendiant de la bonne roche. On trouve ailleurs que dans Hariri de pareilles bouffonneries. Térence, par exemple, n'appelle-t-il pas ses personnages *Heautontimoroumenos*, *Thesauro chrysoni cochrisidès?* La Fontaine ne célèbre-t-il pas les exploits des *Rodillard* et des *Rongemailles?* N'avons-nous pas dans le Lutrin, le porte-croix *Boirude* et le chantre *Broutin?*

Gambas, fille d'Abou'l-Ambas. Ce qui signifie dans le langage des mendiants *chauffeuse* ou *allumeuse*, sœur de *Grognon*. Suivant la glose, *gambas* a été formé de *gabas*, qui est le synonyme de *chaala* « flamme ». L'auteur paraît avoir choisi ce sobriquet pour qualifier l'héroïne de la mendicité, parce que sa malignité lui donne l'air d'une flamme ardente qui brûle tout ce qu'elle touche. *Ambas* dérivé de *abas* « être maussade, réfrogné » a subi une transformation analogue par l'addition d'un *noun* après la première radicale.

[3] *Karraz*, et en préposant l'article alkarraz. Sous cette forme, le mot a passé dans la langue espagnole : *lacarraza*, *cantarilla de barro blanco*.

Digitized by Google

Agréez, ô mes frères! un prétendant d'illustre renom; qu'il devienne membre de votre famille, et, si jamais vous craignez la misère, Dieu vous rendra riches par les trésors de sa grâce [1]. Voilà ce que j'avais à déclarer. Puisse l'Eternel nous accorder à tous un généreux pardon! Puisse-t-il multiplier vos descendants sur le banc des mosquées, et préserver de l'infortune votre bienheureuse confrérie! »

Ainsi parla le vieillard. A peine eut-il achevé sa khotba et noué les liens [2] de l'hyménée entre les *hautes parties contractantes*, que toutes les bourses firent pleuvoir à l'envi les pièces de monnaie. Les avares même se laissèrent gagner par l'exemple d'une générosité si spontanée. Un instant après, l'orateur leva la séance et sortit à la tête de sa bande, laissant d'un air superbe traîner les larges pans de sa robe.

Toutefois, continue Hâreth, fils de Hammâm, je le suivis autant par esprit de curiosité que pour compléter l'agrément de ma journée; je le vis se diriger, lui et son monde, vers une table longue, que d'habiles cuisiniers avaient servie avec une symétrie irréprochable. Déjà chaque convive avait pris place au festin; déjà chacun pâturait dans son pré, lorsque je saisis l'occasion pour m'esquiver de la foule et me sauver de la mêlée.

Tout à coup le vieillard se tournant vers moi, me lança un regard en disant: « Où vas-tu donc, vilain? Pourquoi ne pas te joindre en bon vivant à notre aimable société? »

[1] Koran, sour. IX, v. 28. Tout le discours d'Abou-Zeid est composé de versets du Livre-saint.

[2] Mot à mot *quand il eut consolidé pour le gendre le nœud de sa fiancée*. Virgile a dit dans l'Enéide, liv. IV, v. 16 :

Nec cui me vellem vinclo sociare jugali.

Clément Marot s'exprime de la même façon en s'adressant à une jeune dame (p. 21 de ses œuvres choisies) :

Doncq si vous voulez vostre blonde jeunesse
Joindre et lyer à sa grise vieillesse....

Digitized by Google

Ma réponse ne fut pas moins vive que son apostrophe. « Par celui qui a formé les sept cieux posés les uns au-dessus des autres, lui dis-je, et qui inonde la terre de la lumière du firmament, je ne prendrai pas une bouchée, je ne mettrai pas la dent sur une tartelette, que tu ne m'aies nommé le pays où rampait ton enfance[1], et d'où partit le souffle de ta jeunesse. »

A ces mots, de gros soupirs s'échappèrent un à un de sa poitrine oppressée, et il se prit à pleurer amèrement. Puis quand il eut satisfait sa douleur, il invita l'assemblée à garder le silence, et me dit : Ecoute !

Saroudj[2] est le pays de ma naissance; c'est à Saroudj que mon enfance prit ses premiers ébats.

Pays fertile, et dont les marchés regorgent de toutes les denrées de prix !

Ses fontaines versent de l'eau de Selsebil[3]; ses campagnes sont de riants jardins.

Les habitants de Saroudj sont autant d'astres brillants; leurs demeures autant de constellations[4].

[1] Les images puisées dans la nature sont du domaine de toutes les langues. Le poète Prudence a peint avec le même trait les premiers pas de l'enfance :

Sic variat natura vices, infantia repit.

[2] Saroudj est une ville située aux environs de Harran. Son ancien nom était Bathnas (*conf. Abulf. tabulæ Syriæ* p. 28 et 126).

[3] Fontaine du paradis. Voy. le Koran, sour. LXXVI, v. 18.

[4] En traduisant les mots d'après l'ordre qu'ils occupent dans le texte, j'obtiens une construction qui ressemble moins à une phrase qu'à une proportion géométrique dont les conséquents correspondent réciproquement à leurs antécédents, comme on le voit ci-dessous : « Et ses *enfants* et leurs *demeures* sont des *astres* et des *constellations*. » Les Arabes appellent cet arrangement de mots *tertib*, et plus techniquement encore *leff* ou *necher* « enroulement et déploiement. » Or cet artifice de la rhétorique musulmane consiste à rassembler deux objets dans le premier membre d'une proposition, puis à énoncer la somme de leurs attributs dans le second membre, de façon que l'auditeur ait à restituer à chaque objet la qualité qui lui convient. Le Koran offre un exemple du *leff* ou *necher* dans la sourate XXVIII, v. 73 : « Mais Dieu, par l'effet de sa miséricorde, vous a donné la nuit et le jour tantôt pour vous reposer, tantôt pour demander à sa bonté des richesses *par le travail*. » Notre langue ne manque pas de tournures de ce genre. En voici

Digitized by Google

Quel zéphir embaumé souffle à travers ses collines ! quel splendide spectacle offrent ses alentours !

Qu'il est enivrant le parfum de ses fleurs, quand la neige s'est fondue sur la verdure de ses prairies !

A la vue de ma patrie, qui pourrait ne pas s'écrier : C'est ici la place du paradis terrestre !

Les regrets, les soupirs sont l'apanage du proscrit qui s'en éloigne.

Et moi, mon supplice a commencé depuis que les infidèles m'ont banni de Saroudj [1].

Les pleurs brûlent mes paupières ; et, si parfois ma douleur s'apaise, ce n'est que pour se réveiller plus poignante.

Chaque instant me suscite de nouveaux chagrins et des soucis nouveaux.

En vain je m'élance dans la carrière de l'espérance. Fatalité ! mes pas s'égarent ou s'arrêtent en chemin !...

Plût à Dieu que le jour de mon exil eût été le jour de mon trépas !

Lorsqu'il m'eut fait connaître son pays natal et qu'il eut récité sa touchante élégie, je ne doutai plus que ce ne fût Abou-Zeïd, le phénix des docteurs, quoique la vieillesse eût affaissé son corps. Je lui serrai la main cordialement, et j'acceptai comme une bonne fortune l'avantage de m'asseoir à sa table.

Tant que dura mon séjour dans la ville du Caire, j'allumai mon fallot à la flamme de son génie, et je remplis la conque de mes oreilles des perles de sa conversation, jusqu'à l'heure où croassa au-dessus de nos têtes le corbeau de la séparation. Alors je le quittai avec autant de regret que la paupière quitterait l'œil.

une empruntée au poète Lebrun (*Veillées du Parnasse*). Il est question de Protée :

Rappelant de son art les merveilles en foule,
Tigre, flamme, torrent, gronde, embrase, s'écoule.

[1] Saroudj était tombé entre les mains des Francs en 494 (de J.-C. 1101) à la suite d'une victoire qu'ils avaient remportée sur Socman, fils d'Ortoc, gouverneur de cette ville. (*Ibn-Khalduni Narratio de expedit. Francorum*, p. 14.)

CHERBONNEAU,

Professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

Digitized by Google

STATISTISQUE COMMERCIALE.

Commerce des îles Ioniennes en 1853.

Un journal d'Athènes fournit les renseignements suivants sur le commerce des îles Ioniennes : Exportation pendant l'année 1853, 15,763,975 fr.; importation, 24,280,375 fr. Le chiffre total des transactions commerciales avec la place de Trieste a été de 655,000 florins en importation et de 928,000 florins en exportation. 393,178 tonneaux sont entrés dans les ports ioniens dans le courant de cette année, et 390,925 en sont sortis.

Les îles Ioniennes sont situées, comme on sait, au sud-ouest de la Turquie, près des côtes de l'Epire et de la Grèce, dans la mer Ionienne, entre le 35° 50' et le 39° 57' de latitude N., et 17° 10' et 20° 50' de longitude E. du méridien de Paris. Ces îles sont Corfou, Céphallonie, Zante, Saint-Maure, Ithaque, Cérigo et Paxo; à ces îles principales, il faut joindre sept ou huit îlots, la plupart inhabités. La superficie totale de ces îles est évaluée à 1,102 milles anglais carrés, et la population à 224,000 habitants, ce qui donne à peu près une population relative de 203 habitants par mille carré.

D'après des rapports officiels, cette population, non compris 9,500 étrangers environ et 3,000 habitants de garnison anglaise, s'élevait à 219,687 habitants, ainsi répartis.

Iles.	Superficie en mètres carrés.	Population.
Corfou. . . .	227	64,566
Céphallonie. . .	348	69,984
Zante.. . . .	161	38,929
	736	173,479

Digitized by Google

Report. .	736	173,479
Saint-Maure. . .	180	18,676
Ithaque. . . .	44	10,821
Cérigo. . . .	116	11,694
Paxo.	26	5,017
Total. . .	1,102	219,687

Corfou, l'ancienne Corcyre, est le siége du gouvernement de ce petit Etat. Cette ville compte une population de 16,000 âmes; elle possède une université, une bibliothèque, un séminaire, un collége et plusieurs écoles. Il s'y publie plusieurs journaux, entre autres *l'Ami de la vérité*, rédigé en grec et en français. On y remarque de beaux édifices, parmi lesquels il faut citer le palais du lord haut-commissaire, qui domine la vaste place d'armes connue sous le nom de *Spianata*. Sur cette place s'élève la statue de Schulenbourg, qui défendit l'île de Corfou contre les Turcs en 1716. La langue grecque est devenue, depuis 1850, la langue officielle du gouvernement, et l'italien, vestige de la longue domination vénitienne, tend de jour en jour à disparaître; le peuple, d'ailleurs, ne l'avait jamais parlé.

Les îles Ioniennes se trouvent sur l'itinéraire des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien de Trieste. Des bateaux à vapeur anglais desservent la ligne de Malte, Zante, Patras et Corfou. Des bateaux à vapeur ioniens font le service des îles.

(*Marino.*)

Commerce de Smyrne en 1853.

D'après une statistique publiée à Smyrne et reproduite par l'*Impartial* le mouvement du commerce de cette ville, importation et exportation, pendant l'année 1853, a atteint le chiffre de 335,858,660 piastres[1], à savoir

[1] La piastre = 23 centimes.

Digitized by Google

131,168,890 piastres à l'importation, et 204,689,770 piastres à l'exportation.

Voici la part qu'ont prise les principaux pays dans l'ensemble du commerce de 1853 :

Angleterre et Malte. . . .	150,050,020	piastres.
Allemagne et Suisse. . . .	57,033,790	—
Ports turcs.	34,416,890	—
France.	31,986,010	—
Russie.	11,322,590	—
Grèce..	721,140	—
Etats-Unis, Hollande, Belgique, Toscane, etc..	50,508,220	—

Le mouvement général de la navigation a été : *à l'entrée*, de 1,460 navires jaugeant 297,687 tonneaux, dont 387 navires et 167,997 tonneaux pour la navigation à vapeur; *à la sortie*, de 1,433 navires et de 291,634 tonneaux, dont 390 navires et 169,389 tonneaux pour la navigation à vapeur.

Ottomans.	102,499	tonneaux.
Autrichiens..	185,392	—
Anglais et ioniens.. . .	120,069	—
Français.	109,594	—
Grecs.	32,329	—

Le reste se compose d'américains, russes, hollandais, danois, suédois et norwégiens, sardes, napolitains, etc.

Dans le chiffre des bâtiments ottomans ci-dessus indiqué sont compris ceux qui ont navigué sous pavillon samien et valaque; mais le petit cabotage est à part. Ce dernier offre, pour 1853, les chiffres suivants : 1,836 barques, goëlettes, etc., d'une portée de 5 à 29 tonneaux l'un dans l'autre, donnant ensemble 22,874 tonneaux, sous pavillon ottoman, samien, valaque et hellène.

(*Impartial de Smyrne.*)

Digitized by Google

Commerce de Braïla et de Galatz en 1853.

Nous empruntons à un journal grec l'*Amalthée*, qui se publie à Smyrne, la notice suivante sur le commerce et la navigation de Braïla (Valachie) et de Galatz (Moldavie) pendant l'année qui vient de s'écouler.

Braïla. — Le nombre des navires entrés dans le port de Braïla a été de 1,194, jaugeant un total de 160,894 tonneaux, à savoir 480, grecs; 369, ottomans; 90, anglais; 68, autrichiens, etc.

Il a été à la sortie de 1,190, dont 224 sur lest. Les principaux chargements consistaient en céréales, dont il a été exporté environ 420,000 kilés[1], tant blé que seigle, orge et maïs.

Galatz. — Du 1er janvier au 31 décembre 1853, Galatz a expédié 859 navires, qui ont exporté 455,000 kilés[2] de céréales, à savoir :

Blé.	171,135	kilés.
Maïs.	246,444	—
Seigle.. . . .	37,399	—

La moitié de ce total appartient aux ports d'Angleterre; le reste se partage entre Trieste et Venise (95,000 kilés); Marseille, Livourne et Gênes (76,000); Constantinople (43,000); Grèce et îles Ioniennes (15,000).

(*D. Baltazzi.*)

[1] Un kilé de Braïla pèse 435 kilogrammes.
[2] Un kilé de Galatz pèse 300 —

Digitized by Google

POÉSIE GRECQUE.

LE LAC.

Si par poésie populaire on entend la poésie dont le peuple est l'auteur, cette petite pièce ne saurait être considérée comme telle; mais si par poésie populaire on veut bien entendre cette poésie qui cherche ses inspirations dans le peuple, qui parle son langage, et qui voit à travers son esprit et son âme, ce poëme peut certainement prendre le titre de poëme populaire.

Son auteur, M. Spiridion Tricoupis, appartient à ce nombre restreint de poètes dont les plus célèbres sont Salomos de Zante et Christopoulos, l'émule heureux d'Anacréon. Nommer Salomos et Christopoulos, c'est nommer les meilleurs poètes de la Grèce moderne, après toutefois les auteurs inconnus de ces chants populaires dont Fauriel s'est fait l'habile et intelligent interprète.

Ainsi, à côté de la poésie qui coule des lèvres du peuple, sans apprêt, sans affectation, on peut placer cette autre poésie cultivée par des hommes *lettrés*, et que j'appellerai *genre populaire;* je crois cette distinction nécessaire, car, malgré l'habileté qui caractérise ces sortes d'œuvres, il est impossible qu'elles ne se ressentent pas de l'individualité de l'auteur. La Servie nous en offre un exemple; la plupart de ses grands chants populaires sont écrits par des hommes à moitié lettrés. Ils peuvent tromper une appréciation superficielle, mais ils ne surprendront jamais la bonne foi du connaisseur.

On me citera peut-être la mystification que M. Prosper Mérimée a jouée à toute l'Europe avec ses chants illyriens; mais le génie d'imitation que possède l'auteur de *Clara Gazul* est bien rare! Macpherson et Chatterton n'ont trouvé d'émule qu'en lui seul.

« Par une nuit de mai, mon âme éprouvée voguait sur le lac à la recherche de la solitude.

Digitized by Google

« La vague venait expirer doucement sur la proue de mon canot, et la brise du continent enflait la voile légère.

« Partout régnait le plus profond silence, on n'entendait que le bruit des poissons qui s'élançaient hors de l'onde pour retomber derrière les flots.

« Les torches des pêcheurs planaient sur la mer; à la distance où elles se trouvaient, on aurait cru les voir errer solitaires.

« Autour de moi se formaient des demi-cercles brillants. On eût dit des comètes sous-marines qui parcouraient les eaux.

« A mes côtés se balançaient des îlots flottants que la main de Dieu semblait avoir créés tout exprès à cette heure.

« La lune pâle commençait à sortir de l'horizon, elle se levait lentement derrière la montagne de Patras et montait vers le ciel sans nuages.

« Et ses rayons plongeaient tranquillement dans les ondes, et la vague ridée les regardait et paraissait leur sourire.

« Alors, à la clarté de cette lumière, apparut sur la plage une femme en deuil, haute et légère comme l'ombre; elle se tourna vers l'astre lumineux et chanta... La brise et la vague accompagnaient sa voix.

— « Lune pâle et inconstante! tu jettes ta lueur comme une lampe sépulcrale sur ce corps sans souffle de la terre enseveli dans l'obscurité.

— « Tu grandis lentement, ô lune, dans l'éclat de la lumière, jusqu'au moment où tu deviendras lumière toi-même.

« Mais souvent alors un nuage épais te dérobe aux yeux des mortels.

« Ainsi la cruelle mort vient brusquement et détruit la fleur suave de notre vie. »

MARINO-VRETO.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Les Doïnas, poésies moldaves, de B. Alecsandri, traduites par J.-E. Voïnesco. Paris, chez de Soye et Bouchet, imprimeurs-libraires, rue de Seine, 36.

Qu'est-ce que des *Doïnas?* Une note de ce joli volume nous apprend que ce sont de petites pièces de vers qui tiennent de la chanson des trouvères quand elle est tendre, et du liéder des Allemands; le poète lui-même nous y montre des chants d'amour, d'indépendance, de nationalité. Ici le nom ne trompe pas; il ne sert pas à dissimuler, sous le mensonge d'une étiquette étrangère, la véritable origine : les poésies de M. Alecsandri gardent profondément marquée l'empreinte du caractère local; elles exhalent ce parfum des montagnes et des vallées natales, qui ne se peut ni contrefaire, ni emprunter. Le poète a puisé aux sources saintes et intarissables, la nature et la patrie : il aime ardemment son pays; il en sait toutes les traditions : il a la fierté des ancêtres, et semble avoir vécu avec eux de la vie libre et sauvage. Il a fréquenté aussi les fées des vieux châteaux, les sorcières des ruines, les sylphes des forêts; il parle le langage des fleurs, du vert et des ruisseaux; il s'arrête à la porte des chaumières, cause et rit aux belles filles, raconte des histoires d'amour, histoires presque toujours trempées de larmes. Ces *Doïnas*, ces morceaux si courts et si pleins, ont toute la fraîcheur et toute l'énergie de la poésie d'un peuple qui renaît. C'est quand il reste purement moldave que l'accent de M. Alecsandri a plus de charme; poète partout, il chante à Venise, en Sicile, à Paris : mais sa voix y est moins suave et moins ferme que lorsqu'elle s'élève des bords du Pruth ou des sommets des Carpathes. C'est de là que lui vient l'inspiration, parce que là est son cœur. Après avoir réuni, dans un recueil dont on espère la traduction, les chants populaires qu'il a pieusement cherchés pendant plusieurs années, après avoir célébré les souvenirs de sa patrie, il lui devra maintenant des chants d'espérance, d'encouragement et de délivrance. Cette gloire appelle l'homme qui, jeune encore, compte déjà parmi les illustrations de la littérature roumaine. Les services qu'il a rendus, ceux qu'il rend encore, sont signalés avec infiniment de délicatesse et de goût dans une préface du traducteur, M. Voïnesco; on ne saurait mieux dire et mieux penser, montrer à la fois plus de savoir et plus de modestie : le travail de M. Voïnesco fait apprécier l'homme de talent, mais surtout il fait estimer et aimer l'homme de cœur, le bon citoyen.

A. Grün.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

EMPIRE OTTOMAN.

Convention d'alliance entre la France et l'Angleterre signée à Londres le 10 avril 1853.

LL. MM. l'empereur des Français et la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, décidées à prêter leur appui à S. M. le sultan Abdul-Medjid, empereur des Ottomans, dans la guerre qu'elle soutient contre les agressions de la Russie, et amenées, en outre, malgré leurs efforts sincères et persévérants pour maintenir la paix, à devenir elles-mêmes parties belligérantes dans une guerre qui, sans leur intervention active, eût menacé l'existence de l'équilibre européen et les intérêts de leurs propres Etats, ont, en conséquence, résolu de conclure une convention destinée à déterminer l'objet de leur alliance, ainsi que les moyens à employer en commun pour le remplir, et nommé à cet effet pour leurs plénipotentiaires :

S. M. l'empereur des Français, le sieur Alexandre Colonna, comte Walewski, grand officier de l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur, grand-croix de l'ordre de Saint-Janvier des Deux-Siciles, grand-croix de l'ordre de Danebrog du Danemark, grand-croix de l'ordre du Mérite de Saint-Joseph de Toscane, etc., etc., etc., son ambassadeur près S. M. britannique.

Et S. M. la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, le très-honorable Georges-Guillaume-Frédéric, comte de Clarendon, baron Hyde de Hindon, pair du royaume uni, conseiller de S. M. britannique en son conseil privé, chevalier du très-noble ordre de la Jarretière, chevalier grand-croix du très-honorable ordre du Bain, principal secrétaire d'Etat de S. M. britannique pour les affaires étrangères;

Lesquels, s'étant réciproquement communiqué leurs pleins pouvoirs, trouvés en bonne et due forme, ont arrêté et signé les articles suivants :

Art. 1er. Les hautes parties contractantes s'engagent à faire ce qui dépendra d'elles pour opérer le rétablissement de la paix entre la Russie et la Sublime-Porte sur des bases solides et durables, et pour garantir l'Europe contre le retour des regrettables complications qui viennent de troubler si malheureusement la paix générale.

Art. 2. L'intégrité de l'empire ottoman se trouvant violée par l'occupation des provinces de Moldavie et de Valachie, et par d'autres mouvements des troupes russes, LL. MM. l'empereur des Français et la

Digitized by Google

reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande se sont concertées et se concerteront sur les moyens les plus propres à affranchir le territoire du sultan de l'invasion étrangère, et à atteindre le but spécifié dans l'art. 1er. Elles s'engagent, à cet effet, à entretenir, selon les nécessités de la guerre, appréciées d'un commun accord, des forces de terre et de mer suffisantes pour y faire face, et dont des arrangements subséquents détermineront, s'il y a lieu, la qualité, le nombre et la destination.

Art. 3. Quelque événement qui se produise en conséquence de l'exécution de la présente convention, les hautes parties contractantes s'obligent à n'accueillir aucune ouverture ni aucune proposition tendant à la cessation des hostilités, et à n'entrer dans aucun arrangement avec la cour impériale de Russie sans en avoir préalablement délibéré en commun.

Art. 4. Animées du désir de maintenir l'équilibre européen, et ne poursuivant aucun but intéressé, les hautes parties contractantes renoncent d'avance à retirer aucun avantage particulier des événements qui pourront se produire.

Art. 5. LL. MM. l'empereur des Français et la reine du royaume uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande recevront avec empressement dans leur alliance, pour coopérer au but proposé, celles des autres puissances de l'Europe qui voudraient y entrer.

Art. 6. La présente convention sera ratifiée, et les ratifications seront échangées à Londres dans l'espace de huit jours.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signée et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait à Londres, le dix avril, l'an de grâce mil huit cent cinquante-quatre.

(L. S.) Signé Walewski. (L. S.) Signé Clarendon.

Nous avons annoncé que les Russes avaient, dans les premiers jours du mois dernier, franchi le Danube simultanément sur trois points et occupé une portion de la Dobrodja. Voici un extrait du rapport du général en chef Omer-Pacha sur cette opération :

« Les Russes, appuyés par les forces considérables qu'ils ont sur le fleuve et disposant d'un grand nombre de bateaux, sont venus avec des troupes nombreuses, sur trois points à la fois : Pot-Bachi, qui est plus bas que Matschin; Tchatal-Bournou, au-dessus de Toultcha, et un autre point au-dessous de cette ville. Nos troupes ont combattu et déployé un courage extraordinaire, si bien qu'un régiment russe qui a le premier attaqué la batterie de Tchatal a été complétement détruit et qu'il n'en est pas resté un seul homme. Deux bataillons envoyés ensuite ont eu à peu près le même sort; mais la batterie, attaquée bientôt après par 15 bataillons à la fois, a été prise.

« Les troupes russes dirigées sur Pot-Bachi ont été repoussées trois fois à la baïonnette et ont perdu plus de mille hommes. Six pièces de canon, amenées par eux de ce côté-ci du fleuve, n'ont pu être prises par les nôtres, et sont restées sur place jusqu'au soir, étant inabordables à

Digitized by Google

cause du feu croisé de nos batteries, de l'artillerie de l'ennemi et de ses chaloupes canonnières. Nos batteries, foudroyées par de grosses pièces d'artillerie, ayant été mises dans un état qui ne permettait plus à nos soldats d'y rester, le feu a cessé des deux côtés, après un combat qui a duré plus de quarante-huit heures sans discontinuer, c'est-à-dire après que nos troupes avaient supporté pendant deux jours et deux nuits non seulement le feu des chaloupes canonnières de l'ennemi, mais celui de vingt-cinq pièces d'artillerie et de deux mortiers placés dans l'île et dans les batteries qui sont sur le bord du fleuve. Quelques heures après et pendant la nuit, nos troupes se sont retirées avec leur artillerie.

« Les Russes ont été, comme il est exposé ci-dessus, défaits en trois endroits, et ont eu un nombre extraordinaire de tués; mais ils avaient des forces considérables sur le fleuve et à terre; et, d'un autre côté, nos corps étaient trop éloignés les uns des autres pour pouvoir s'appuyer mutuellement, et c'est pour cela que nos troupes sont revenues à Karassou, suivant les instructions qui avaient été données. »

Les renseignements survenus postérieurement confirment pleinement les détails donnés par le général en chef Omer-Pacha dans son rapport au gouvernement ottoman. La flottille et les nombreux transports dont les Russes pouvaient disposer leur ont permis de passer le fleuve sur trois points, à Pot-Bachi, en aval de Matchin; à Tchatal-Bournou, en amont de Toultcha, et sur un troisième point au-dessous de cette ville.

Les Russes ont attaqué avec énergie les fortifications élevées sur les deux premiers points. Un de leurs régiments, lancé d'abord contre la position de la Tchatal-Bournou, a disparu jusqu'au dernier homme. Deux bataillons envoyés ensuite ont été à peu près détruits, et il a fallu qu'on envoyât quinze bataillons pour enlever le retranchement.

Les troupes russes chargées de s'emparer de Pot-Bachi ont été trois fois repoussées à la baïonnette et ont laissé plus de 1,000 hommes sur le carreau. La batterie turque a démonté trois pièces de canon amenées par les Russes. Le feu de la rive opposée n'a pas permis aux Turcs de les enlever, et elles sont restées jusqu'au soir sur le champ de bataille. Les Turcs ont tenu pendant quarante-huit heures, combattant sans relâche, exposés au feu des chaloupes canonnières de vingt-cinq pièces de gros calibre et de deux mortiers établis sur l'île et sur la rive opposée.

Les Turcs ont évacué après avoir brûlé leur dernière cartouche, emmenant leurs canons et se repliant sur Karassou. Ce mouvement était conforme aux ordres formels du général en chef; mais, avant de quitter leurs positions pour obéir à ces ordres, on voit que les Turcs ont donné à l'ennemi de nouveaux et brillants témoignages de leur bravoure.

— Le 16, un combat assez vif a eu lieu devant Kalafat : 16 escadrons de hussards et 8 escadrons de cosaques, avec 6 canons, étant venus faire une reconnaissance des lignes turques, le pacha a envoyé contre eux 2 régiments de réguliers, quelques bachi-bouzouks et 6 canons. Le combat a duré trois heures. Les Russes ont été ramenés vigoureuse-

Digitized by Google

ment jusqu'à Maglavit; ils ont perdu près de 500 hommes; les Turcs n'ont eu que 14 tués et 33 blessés.

Cette attaque fut la dernière qu'eut à essuyer le corps d'armée de Kalafat : car bientôt après, à la suite d'un échec considérable reçu à Tchernawoda, les Russes commencèrent un mouvement de retraite, et à la date des dernières nouvelles ils avaient évacué complétement la Petite-Valachie. Le *Moniteur* du 29, en confirmant la nouvelle de cette évacuation, l'accompagne de la note suivante :

« Ainsi que nous l'avons annoncé hier, les troupes russes ont évacué la Petite-Valachie. Plusieurs journaux représentent ce mouvement de retraite comme dicté par le désir de rassurer l'Autriche, en éloignant de sa frontière le théâtre des hostilités. Ceux qui pensent que le gouvernement autrichien pourrait voir dans cette mesure une raison de modifier sa politique oublient que l'incident dont il s'agit ne change rien à l'état des choses et ne donne aucune satisfaction aux vœux du cabinet de Vienne. Les actes divers auxquels il a pris part, notamment le dernier protocole de la conférence, exigent l'évacuation, non d'une portion minime de la Valachie, mais des deux provinces du Danube, ainsi que de tous les points du territoire ottoman occupés par les Russes.

« Ce n'est pas uniquement pour garantir la sécurité de ses frontières que l'Autriche s'est associée aux vues des puissances occidentales; elle a voulu aussi coopérer au maintien de l'équilibre général et de tous les grands intérêts qui s'y rattachent. L'Autriche ne se contentera donc point de l'évacuation de la Petite-Valachie, et c'est dans ce sens, nous n'en doutons pas, que le cabinet de Vienne a répondu aux communications qui lui ont été adressées à ce sujet par le gouvernement russe. »

— Du côté de la Dobrodja et du Bas-Danube nous n'avons guère que des renseignements insuffisants, même sur les faits de guerre les plus remarquables. Silistria paraît avoir essuyé une attaque réelle; mais, comme c'est une place très-forte, elle a résisté. Cette attaque d'ailleurs, n'avait pas plus d'importance que toutes celles dont le Danube est le théâtre permanent depuis trois mois. C'est là, en effet, le caractère particulier de cette guerre, dont nous ne connaissons que des faits isolés, qu'on se bat partout, à toute heure, de Widdin à Kustendje, sur un espace de 150 lieues, et qu'en somme, jusqu'à présent, malgré leur énorme supériorité numérique, ce sont les Russes qui ont le dessous. A mesure que la vérité se dévoile sur les incidents de cette lutte gigantesque, les pertes des Russes prennent des proportions plus considérables. On sent que les Turcs se battent pour leur pays, pour leur nationalité, pour leur indépendance. Leur ardeur d'offensive égale leur héroïsme de résistance. Ils ont passé le Danube à Nicopoli, à Zimnitza, à Sistow, pour attaquer les Russes dans leurs retranchements, et, s'ils se sont ensuite retirés sur la rive droite, c'était toujours après avoir remporté un véritable avantage.

— Le 16, une partie de l'escadre de l'amiral Bruat, forte de 622 canons et de 2,880 chevaux, et destinée à agir dans la Mer-Noire, dans les eaux de Gallipoli et dans l'Archipel, voguait dans les parages de

Digitized by Google

Tenedos. On distinguait *le Montebello*, portant le pavillon de l'amiral, *le Jean-Bart* et *la Ville de Marseille*.

Quant à l'escadre de l'amiral Hamelin, forte en ce moment de 1,250 canons et de 1,790 chevaux, nous l'avons laissée le mois dernier mouillée à Kavarna et à Baltchik, en compagnie de l'escadre anglaise.

Le 9, *le Banshee* apporta aux amiraux la nouvelle officielle de la déclaration de guerre. Le lendemain, *le Fury*, de l'escadre anglaise, poussa une reconnaissance jusqu'à Sébastopol qu'il approcha à la distance de deux milles et demi. Deux bricks de guerre étaient parés, et deux frégates, stationnées à la bouche du port, se disposaient à mettre à la voile. *Le Fury* rentra heureusement au mouillage, emmenant avec lui six Russes faits prisonniers sur un navire de commerce qu'il avait capturé sous le feu même des batteries de Sébastopol, mais qu'il avait été obligé d'abandonner étant poursuivi par les deux bricks et les deux frégates stationnés dans le port.

Peu de jours auparavant (le 6), un autre vapeur anglais, *le Furious*, avait reçu la mission de se rendre à Odessa pour y prendre et en ramener MM. Jeames et Devoisin, consuls d'Angleterre et de France, que l'on supposait se trouver encore dans cette ville. *Le Furious* portait le pavillon parlementaire; cependant il fut accueilli à la sortie du port par un feu très-vif des batteries de la côte, et il dut virer de bord pour rendre compte aux amiraux de cette inqualifiable violation du droit des gens. Voici, du reste, sur ce fait, un extrait du rapport de l'amiral Hamelin publié par le *Moniteur* du 30 :

« A bord du vaisseau *la Ville de Paris*, au mouillage de Batschi, le 10 avril 1854.

« ... La frégate à vapeur anglaise *le Furious* s'était rendue, le 6 de ce mois, à Odessa pour réclamer les consuls et ceux de nos nationaux qui pouvaient désirer sortir de cette ville à l'approche des hostilités avec la Russie. *Le Furious* est arrivé hier, et en jetant les yeux sur le rapport du commandant de cette frégate, Votre Excellence verra que, malgré le pavillon parlementaire qu'elle avait arboré et que son embarcation portait également, les batteries d'Odessa, dont le nombre a été beaucoup augmenté depuis ces derniers événements, ont tiré traîtreusement sept coups de canon à boulet sur cette même embarcation, peu d'instants après qu'elle avait quitté le quai et les autorités maritimes.

« C'est un procédé sans exemple dans l'histoire des guerres des nations civilisées; il faut remonter à 1829, époque à laquelle le dey d'Alger en fit autant au vaisseau *la Provence* (et encore était-ce un vaisseau), pour retrouver un fait analogue, c'est-à-dire qu'il faut en emprunter à une guerre avec les barbares.

« L'amiral Dundas et moi allons aviser aux mesures sévères qu'exige un pareil procédé. »

— Au départ du courrier le bruit circulait qu'Odessa avait été bombardé et pris. Quant à MM. Jeames et Devoisin, ils sont arrivés le 11 à Constantinople sur un navire à voiles. En conséquence, l'*exequatur*

Digitized by Google

a été retiré aux consuls et vice-consuls russes en France. Voici, à ce sujet, la déclaration du *Moniteur :*

« Le gouvernement russe ayant retiré son *exequatur* au consul général de France à Varsovie, ainsi qu'au consul à Odessa, et ayant, en outre, invité ces agents et ceux qui étaient accrédités à Bucharest, à Jassy et à Galatz à quitter ces résidences avec les personnes employées sous leurs ordres, dans un délai de huit jours, le gouvernement de l'Empereur a pris une mesure analogue à l'égard de plusieurs agents consulaires de la Russie en France. L'*exequatur* a été, en conséquence, retiré au consul général de cette nation à Marseille, et aux vice-consuls du même pays à Cette et à Toulon. Ces agents, ainsi que les employés sous leurs ordres, ont reçu leurs passeports. Les mêmes mesures vont être prises à l'égard des consuls de Russie au Havre et à Bordeaux. »

— Le nombre des troupes françaises arrivées jusqu'au 16 à Gallipoli s'élevait à 25,000 hommes, ayant des approvisionnements pour un mois et demi. Les troupes anglaises étaient au nombre de 8,000. Le général Bosquet était parti pour Andrinople, où doit se former, dit-on, le quartier-général de l'armée anglo-française. Déjà le régiment écossais avait quitté Gallipoli pour cette destination, et il allait être suivi de quelques Français. D'Andrinople, le général Bosquet devait se rendre à Schumla pour se concerter avec Omer-Pacha.

Il y a aussi 4,000 Anglais casernés à Scutari et 4,000 Français venaient également d'y arriver à la date des dernières nouvelles.

PALESTINE.

La deuxième caravane des pèlerins pour Jérusalem est arrivée à Jaffa le 28 mars, après une heureuse traversée depuis Alexandrie. Ils avaient avec eux une vingtaine d'Européens, se rendant également en terre sainte. Parmi ces derniers se trouvaient plusieurs Anglais, et entre autres lord Falkland, gouverneur de Bombay. Les pèlerins, parfaitement accueillis par les RR. PP. franciscains, ont pu saluer dès le jour de leur arrivée monseigneur le patriarche Valerga, qui se trouvait encore à Jaffa. On espérait qu'il pourrait bientôt rentrer à Jérusalem. Les guides et les personnes chargées de pourvoir à toutes les nécessités des voyageurs en terre sainte étaient arrivés au-devant d'eux au moment de leur débarquement. La caravane, dont tous les membres étaient en bonne santé, devait partir pour Ramleh le 29, dans l'après-midi.

MÉSOPOTAMIE.

Nous reproduisons la lettre suivante, insérée dans le dernier numéro du *Bulletin des Sociétés savantes :*

« M. Place, consul de France à Mossoul, qui vient de déployer tant d'habileté et d'énergie pour préserver les populations chrétiennes des montagnes du Kourdistan, n'en poursuivait pas moins, avec un dévouement égal à son courage, vers la fin de janvier dernier, ses recherches, déjà si fructueuses sur le sol de l'ancienne Ninive. Conformément au vœu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et ne pouvant,

Digitized by Google

faute de ressources suffisantes, étendre le champ de ses fouilles au-delà du palais de Khorsabad, il continue d'en suivre les contours et se flatte d'en découvrir le plan tout entier, pour peu que les encouragements sur lesquels il croit avoir le droit de compter ne lui fassent pas complétement défaut. C'est là une œuvre toute française, admirablement commencée, il y a près de dix ans, par M. Botta, une œuvre qui a donné l'impulsion aux travaux, si libéralement rémunérés par l'Angleterre, de MM. Rawlinson et Layard, et qu'il serait déplorable de voir interrompre, quand elle est si près de son terme, quand elle peut ressusciter dans son ensemble et dans ses détails le seul palais assyrien qui s'offre en quelque sorte intact et complet aux investigations de la science et aux méditations de l'art.

« En attendant, M. Place ajoute chaque jour par ses découvertes partielles aux matériaux qui doivent renouveler une branche aussi importante que curieuse de l'histoire et de l'archéologie orientales. Il retrouve un grand nombre de gros cylindres ou barils en argile, couverts d'inscriptions cunéiformes, certainement historiques, placés dans les entre-pilastres de longues lignes de colonnes qui enveloppent la partie de l'édifice qu'il qualifie de harem et qu'il achève de déblayer. Une nouvelle statue, prédite par lui, a été effectivement découverte, et il en prédit une autre encore.

« Il nous est impossible de ne pas partager le regret qu'il éprouve de s'être vu forcé de refuser les offres généreuses du colonel Rawlinson, qui l'avait autorisé à entreprendre, au nom de la France, des fouilles dans cette mine archéologique si riche et déjà si féconde de Koyoundjick. On vient en effet, comme il l'annonce avec douleur et admiration à la fois, de faire, au lieu même où il devait fouiller, une des découvertes les plus belles qui aient été faites jusqu'ici dans les monuments assyriens. C'est encore, à ce qu'il conjecture, le harem d'un palais, mais orné de sculptures, tandis que celui de Khorsabad est formé de murs unis. Les bas-reliefs n'y sont pas brûlés, comme tant d'autres; ils représentent une multitude de scènes variées, entièrement nouvelles, avec une profusion extraordinaire de détails pleins d'intérêt. Les animaux surtout sont traités avec beaucoup de soin, et dans la terre s'est rencontrée une quantité fabuleuse de gâteaux en argile, couverts à la fois de caractères cunéiformes, de lettres phéniciennes et d'hiéroglyphes égyptiens. Voilà les trésors que perd notre Musée, et dont va s'enrichir, heureusement dans l'intérêt général de la science européenne, le Musée britannique. Voilà sans doute l'une des confirmations les plus éclatantes des relations de l'Assyrie avec la Phénicie d'une part, avec l'Egypte de l'autre, et de l'alliance de ces trois civilisations, les plus avancées, à bien des égards, de l'antique Orient. J.-D. Guigniaut, de l'Institut. »

GRÈCE.

Nous avons vu, dans le numéro précédent, que le 22 mars, Nechet-Bey, chargé d'affaires de Turquie, avait demandé ses passeports et s'était

Digitized by Google

embarqué pour Constantinople. Le 3 avril, M. Metaxa, chargé d'affaires de Grèce en Turquie, quittait de son côté Constantinople, et rendait ainsi définitive la rupture des rapports diplomatiques entre les deux puissances.

Nous donnons ci-après le texte de la lettre par laquelle Rechid-Pacha annonce à M. Metaxa la remise de ses passeports et la mesure qui contraint les Hellènes à quitter le territoire ottoman dans le délai de quinze jours :

3 Rédjeb 1270 (1er avril 1854).

« J'ai pris connaissance de la note que vous m'avez adressée en date du 26 mars relativement à votre résolution de quitter cette ville.

« Comme le gouvernement de la Sublime-Porte n'a pas obtenu de celui de la Grèce une satisfaction suffisante à ses justes réclamations au sujet des événements actuels, et que le chargé d'affaires de la Sublime-Porte a dû, d'après ses instructions, quitter Athènes, il est naturel, Monsieur, que vous quittiez également cette capitale. Je vous remets donc, selon votre désir, vos passeports.

« Comme, à partir de ce jour, les relations diplomatiques ainsi que les rapports commerciaux sont rompus entre les deux gouvernements, il a été décidé que la chancellerie hellénique résidant ici et les consuls hellènes qui se trouvent dans les diverses provinces de l'empire doivent immédiatement retourner dans leur pays. Les négociants et les sujets hellènes établis en Turquie doivent également sortir de Constantinople ; mais pour ne léser en aucune façon les intérêts du commerce hellène, il leur a été accordé, à partir d'aujourd'hui, un délai de quinze jours. Quant à ceux qui se trouvent dans les provinces, ce délai ne comptera qu'à partir du jour de la réception des ordres relatifs à leur départ.

« Il résulte de preuves positives que ce n'est pas par suite de la négligence, mais bien grâce à la tolérance du gouvernement grec, que les provinces limitrophes de l'empire viennent d'être envahies.

« Quoique le gouvernement impérial ait incontestablement le droit d'arrêter et de confisquer tous les navires qui se trouvent dans ses ports, à titre de gage, pour les frais assez considérables qu'il vient de faire, S. M. I. le Sultan, mon auguste souverain, ne croit pas qu'il convient à son esprit de justice et de modération de faire supporter des pertes aux armateurs des navires pour une question qui regarde le gouvernement grec. Lorsque celui-ci sera revenu à de plus justes sentiments et aura pris en considération les droits internationaux et les règles du droit des gens, on examinera les réclamations relatives à ces frais. Tous les navires hellènes pourront donc sans aucun empêchement, dans le terme fixé, se rendre en Grèce.

« Il a été enjoint à qui de droit de faciliter le départ de ceux des sujets hellènes qui sont pauvres et dénués de tout, et autant que possible, d'user d'indulgence envers ceux qui sont malades ou infirmes.

« Je crois devoir répéter encore une fois que c'est le gouvernement hellène seul qui a donné lieu à cette décision et que toute la responsabilité en doit entièrement peser sur la Grèce.

Digitized by Google

« En vous donnant, monsieur, communication de ce qui précède, par ordre de S. M. le Sultan, mon auguste souverain, je saisis l'occasion de vous renouveler l'assurance de ma considération distingnée.

« *Signé* Réchid. »

En conséquence de cette lettre, un ordre de la Porte du 4 avril, enjoignit la fermeture de la chancellerie hellénique, et nomma une commission pour délivrer les passeports; elle se composait de Nechet-Bey, Riza-Bey et de MM. Aradja et Civinis.

Le délai fixé aux sujets hellènes pour quitter Constantinople expirait le 14. Il y en avait déjà un grand nombre de partis, mais beaucoup veulent rester et n'hésitent pas à se faire rayas. On n'accepte à cette condition que ceux qui présentent des garants et sont connus comme des gens honnêtes et paisibles.

— Quinze jours auparavant (30 mars), la circulaire suivante avait été adressée par le général Baraguey-d'Hilliers à tous les consuls français dans le Levant:

Péra, le 30 mars 1854.

« Monsieur,

« Le gouvernement hellénique, loin de s'unir à la France et à l'Angleterre dans la question d'Orient, s'est fait l'allié de la Russie par l'invasion des frontières de l'empire ottoman et en excitant à l'insurrection les sujets de la Sublime-Porte. Cependant les Hellènes répandent le bruit que le gouvernement d'Athènes est encouragé dans cette agression par la France et l'Angleterre, et ils espèrent encore que ces deux puissances, au moment où un conflit très-regrettable s'élève entre la Sublime-Porte et la Grèce, prendront sous leur protection les Hellènes et leurs biens.

« Il est important, monsieur, de détruire ces illusions. La France et l'Angleterre sont les alliées de la Porte et veulent l'aider à repousser l'injuste agression de la Russie; dans ce but, elles ont envoyé leurs forces de terre et de mer en Orient; elles ne peuvent donc prendre sous leur protection ceux qui se font les partisans de la Russie, et elles les abandonneront, dans leurs biens comme dans leurs personnes, à toutes les conséquences de la guerre qu'ils ont provoquée.

« Recevez, monsieur, etc.

« *Signé* Baraguey-d'Hilliers. »

En Grèce la situation est de plus en plus déplorable, à en juger par l'article suivant que publie le *Moniteur :*

« Les correspondances d'Athènes représentent l'état des esprits en Grèce sous l'aspect le plus affligeant pour tous ceux qui ont, jusqu'à ce jour, désiré la prospérité de ce pays. Il y règne un véritable régime de terreur. Des agents sont ostensiblement envoyés sur tous les points du royaume qui n'ont pas, jusqu'ici, manifesté de sympathie pour l'insurrection de l'Epire; ceux qui se laissent séduire se rendent à la frontière, sous la conduite de chefs qui commencent par rançonner toutes les populations grecques qui se trouvent sur leur passage, et mettent

Digitized by Google

au besoin à feu et à sang les villages qui refusent de prendre part à la révolte. Lorsqu'on arrive sur le territoire turc, c'est, suivant l'expression acceptée à Athènes, *pour forcer ces misérables rayas chrétiens à l'insurrection.*

« En même temps, celles des prisons de la justice qui n'ont point été ouvertes dès le début, suppléent à l'insuffisance des moyens de recrutement. Les misérables ainsi libérés prennent place dans les rangs des soldats réguliers, pour marcher avec eux au sac de l'Epire et de la Thessalie chrétiennes. C'est ainsi que l'on prétend régénérer ces provinces et les conquérir à la civilisation.

« Dans l'Attique et le Péloponèse, la justice est partout aujourd'hui suspendue; les caisses du trésor et les magasins de blé sont au pillage; en un mot, la plus complète anarchie règne dans l'administration et dans le pays.

« Il vient de se fonder à Athènes une sorte de *comité de salut public*, présidé par le vieux Fanariote Michel Soutzo. L'un des premiers soins de ce comité a été de dresser une liste de proscription, et pour que la sanction soit à côté du jugement, il a enrôlé un certain nombre de sicaires récemment venus de Constantinople et de Smyrne, et dont la mission est de frapper quiconque serait suspect de ne point être favorable au mouvement.

« Le 13 avril, un Athénien qui avait osé exprimer des doutes sur le succès de la révolte a failli être victime d'une exécution de ce genre. Après avoir été maltraité de la manière la plus grave, il a été conduit en prison. Le même jour, les catholiques qui célébraient le jeudi saint ont été sur le point de voir leur église envahie par une bande d'assassins, et n'ont dû leur sûreté qu'aux représentations énergiques adressées par le ministre de l'empereur aux autorités grecques.

« C'est avec douleur que nous enregistrons ces symptômes d'un esprit de vertige qui menace d'entraîner la Grèce dans des voies où elle ne saurait rencontrer que des abîmes. »

PERSE.

Voici, d'après la *Gazette de Téhéran*, la déclaration officielle de neutralité, en date du 27 janvier 1851, du gouvernement persan :

« A partir du commencement du différend qui s'est élevé entre la Russie et la Porte-Ottomane, le gouvernement persan avait fait des vœux sincères pour le maintien de la paix.

« Pour réfuter des bruits sans fondement et renouveler son impartialité et sa neutralité, la Perse déclare franchement que, dans aucun cas et dans aucune circonstance elle ne s'immiscera dans la querelle survenue entre la Turquie et la Russie, bien que ce fût un devoir pour le gouvernement persan de protéger ses frontières par des armements extraordinaires.

« Cependant, eu égard à l'amitié et à la bonne intelligence qui règnent entre les gouvernements voisins et notre gouvernement et les

Digitized by Google

habitants de ce pays; eu égard aux assurances données récemment par les ambassadeurs des deux gouvernements dans cette capitale, il est incontestable que le gouvernement persan a donné de son côté des témoignages éclatants de sa droiture et de sa loyauté envers ces deux gouvernements amis, et cela pour réfuter quelques nouvelles erronées publiées par les journaux européens, et prouver que, par l'occupation de ses frontières, la Perse n'a nulle intention de les franchir, et qu'elle ne s'occupera que de ses propres affaires.

« De cette confiance et de cette assurance illimitées que le gouvernement persan nourrit à l'égard des puissances amies, il résulte clairement qu'il n'a aucun soupçon contre l'un ou l'autre de ces deux gouvernements, et qu'il ne fera aucun acte qui pourrait leur inspirer des doutes ou un sentiment de mécontentement.

« C'est pourquoi le général Azis-Khan a reçu l'ordre de revenir à Tabris dès qu'il aura inspecté les frontières près de Coire et tout réglé, car le généralissime n'ayant aucun motif de rester à la frontière sans rien faire, il a été décidé qu'après avoir inspecté les frontières, il reviendrait d'Aderberdschan à la cour du shah, le 21 mars prochain, parce que le voyage de S. H. à Sultanieh n'a pas eu lieu à cause du choléra qui règne dans cette contrée. »

INDE.

Il vient d'arriver à Southampton le prince Gholam-Mahmoud, fils du célèbre Tippou-Saïb; ce personnage, qui va attirer l'attention publique en Angleterre, joint à l'illustration que le nom de son père fait rejaillir sur lui un mérite personnel. Il est connu dans le monde savant par une histoire de Haïdar-Ali, son aïeul, suivie d'un abrégé de la vie de son père Tippou. Cet ouvrage, dont il a donné dans l'Inde deux éditions, une en persan, langue savante des musulmans de l'Inde, et l'autre en hindoustani, sa langue maternelle, est intitulée : *Kar-nâma-i Haïdari*, c'est-à-dire « le livre des victoires de Haïdar. » Il a été imprimé à Russapuglah, ville où s'était retirée sa mère, la veuve de Tippou, et où elle est morte en octobre 1851, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

CHINE.

Les journaux de Chine contiennent quelques informations sur les résultats obtenus au Japon par les ouvertures de l'empereur de Russie. Le steamer russe *Vostok* est arrivé à Sanghaï le 10 février, venant de Nangasaki; il a annoncé que l'empereur du Japon avait consenti à entrer en négociations avec le chef de l'escadre, et qu'il avait nommé des plénipotentiaires pour discuter les bases d'un traité. Il paraîtrait cependant qu'il a demandé encore quelques délais. On sait que les Japonais ne se décident pas vite. Mais, suivant toute probabilité, on peut considérer comme très-fortement ébranlée, sinon définitivement vaincue, la politique d'exclusion complète que le gouvernement du Japon avait réussi à maintenir jusqu'à ce jour contre les puissances euro-

Digitized by Google

péennes. L'exemple de la Chine, les conseils des Hollandais et la pression matérielle exercée par l'envoi des deux escadres russe et américaine, ont dû produire sur les résolutions du *siogoun* un effet décisif.

Les journaux anglais attribuent à la visite antérieure de l'escadre américaine, commandée par le commodore Perry, tout l'honneur du succès qui vient d'être obtenu à Nangasaki. Il n'est pas douteux que le message du président des Etats-Unis et le langage du commodore n'aient fortement impressionné les autorités japonaises; mais on ne saurait non plus contester l'habileté avec laquelle le gouvernement russe a lui-même exploité la situation, en venant pousser en quelque sorte la porte déjà entr'ouverte et en pénétrant dans la place avant le retour du plénipotentiaire américain. Depuis longtemps, la Russie convoite le commerce du Japon, et ses navires de guerre ont fréquemment visité les archipels encore indépendants qui couvrent les parages nord-ouest de l'océan Pacifique. En présence de la manifestation imposante tentée par les Etats-Unis, le cabinet de Saint-Pétersbourg a jugé qu'il n'avait pas de temps à perdre pour sauvegarder au Japon les intérêts de son influence et pour mettre à exécution ses anciens plans. Telle fut l'origine de la mission confiée à l'amiral Poutiatine. Il reste à savoir si le négociateur russe doit stipuler, à titre général, en faveur de toutes les nations étrangères, conformément à l'exemple donné par les Anglais lors de la signature du traité de Nankin, ou s'il n'aurait point cherché plutôt à inspirer au gouvernement de Yedo quelques défiances contre les autres pavillons européens.

Quelles que soient à cet égard les intentions de la Russie, on peut compter sur les vigoureux efforts de la mission américaine pour abaisser, au profit de tous, et non dans un intérêt exclusif, les barrières qui ont, pendant tant de siècles, fermé le Japon au reste du monde. Lorsque le le *Vostok* a quitté Nangasaki dans les premiers jours de février, le commodore Perry n'avait point encore reparu dans ce port, mais on l'y attendait d'un moment à l'autre.

Les numéros de la *Gazette de Pékin*, reçus à Hong-Kong, remontaient au 13 janvier. Ils annonçaient que les rebelles avaient abandonné la ville de Tan-Chaou, qui commande au nord l'entrée du grand canal. Le journal officiel triomphait de cette retraite qu'il représentait comme un succès décisif obtenu par les armes impériales. D'après les correspondances provenant d'autres sources, il paraîtrait que la situation respective des insurgés et des impériaux n'a point changé depuis le commencement de l'hiver jusqu'à la fin de janvier. Les hostilités ne pourront être reprises qu'au retour de la belle saison.

ALGÉRIE.

Le *palmier nain* a fait longtemps le désespoir du cultivateur en Algérie. Il avait été jugé à ce point inutile, que de fortes primes avaient été données pour son extirpation, très-difficile à cause de ses racines profondes et tenaces.

Quelques tribus arabes pourtant se servaient de la bourre fibreuse que

Digitized by Google

fournit la tige du palmier nain pour fabriquer la toile de leurs tentes en y mêlant du poil de chameau; d'autres confectionnaient des paniers avec la phalange des feuilles, et toutes se servaient des cordes grossières qui étaient formées avec la plante entière tordue et nouée.

Ces essais inspirèrent la pensée d'employer pour la fabrication du papier le palmier nain, et cette tentative fut couronnée d'un plein succès. On peut en récolter en Afrique des millions de quintaux, et le prix du quintal de feuilles vertes n'excède pas 2 fr. Or, comme le chiffon, en France, est de plus en plus cher, et coûte de 20 à 50 fr. le quintal, non compris 20 ou 30 p. 0/0 de déchet, il n'est pas douteux qu'avec les progrès actuels de l'industrie on ne puisse arriver à obtenir des résultats considérables de l'emploi de cette plante.

Dès aujourd'hui déjà l'on peut tirer du palmier nain une bourre analogue au crin et qui est à la fois consistante et très-élastique; on l'emploie pour la tapisserie sur une grande échelle, et alors elle reçoit le nom de crin végétal ou crin d'Afrique. Le cordier fabrique également avec cette plante des cordages meilleurs que ceux en sparterie, et dont l'usage est déjà répandu dans tous les ports de France; ce qui est très-avantageux, puisqu'on évite ainsi de payer tribut à l'Espagne pour des cordages en sparterie que ceux-ci remplacent.

Mais ce n'est pas tout encore, car on a découvert récemment que, dépouillés du gluten qui les tient agrégés, les fils du palmier nain sont susceptibles de la plus grande division, et que, malgré leur peu de longueur, qui n'est que de 25 à 40 centimètres, ils sont presque aussi fins que ceux du lin et peuvent être employés utilement par l'industrie du tissage et la fabrication du *flax coton.*

Voilà donc quatre industries considérables : la papeterie, la tapisserie, la corderie et le tissage, qui s'alimentent de cette plante, autrefois considérée comme l'un des fléaux de l'Algérie, et qui, aujourd'hui, devient pour le colon une source de produit dont il a un écoulement certain et avantageux.

— On ne se doute pas généralement de l'importance que peuvent acquérir certains petits commerces que nous ne connaissons que par le détail, et qui cependant font quelquefois la fortune des pays dans lesquels on en fait une spécialité. On peut voir, par exemple, d'après ce qui suit, que le commerce des oranges non seulement est appelé à prendre une grande extension en Algérie, mais que déjà il y est établi sur un pied très-satisfaisant.

Tant à Blidah qu'à Koléah, une superficie de 171 hectares 54 ares, renfermant 23,680 pieds d'orangers, donne dès à présent un produit annuel de 114,855 fr., sans compter celui des citrons, des limons, des cédrats et des bergamotes.

Le revenu net de chaque orangerie est en moyenne de 800 fr. par hectare, et certains propriétaires européens en retirent même jusqu'à 1,200 fr.

Déjà, dans le courant de l'année 1852, 6 millions et demi d'oranges ont été introduites en France, et cette importation a amené un abaisse-

Digitized by Google

ment assez notable dans le prix de ce fruit. Pourtant les orangeries d'Afrique ne donnaient pas encore tout ce qu'elles sont susceptibles de rendre ; aujourd'hui elles n'en sont pas très-éloignées.

La fleur de ces mêmes orangers est également l'objet d'une véritable et lucrative spéculation ; la fleur d'oranger amer surtout donne beaucoup d'essence de néroli et, de plus, une eau qui l'emporte en quelque sorte sur celle que l'on tire de Grasse et de Portugal.

Avec une culture intelligente et soutenue on finira par obtenir des oranges qui lutteront sous tous les rapports avec celles qui sont importées de Majorque, de Valence et du Portugal.

— M. Richard, représentant de M. de Monchy, à Tipasa, province d'Alger, est installé depuis quelque temps sur l'emplacement de cette cité antique, où il dirige les travaux qui ont pour but de lui rendre la vie que les siècles et la barbarie des hommes lui avaient enlevée. Les fouilles faites pour la construction de la première maison, ont amené la découverte d'une voie romaine, large de 6 mètres, dallée en pierres de 40 centimètres d'épaisseur, avec un ruisseau couvert au milieu. Cette voie se trouve à 2 mètres au-dessous du sol ; et les maisons qui ont existé de chaque côté sont bâties sur le roc, à 4 mètres sous terre, de sorte que le rocher forme le premier plancher des maisons.

COLONIES.

ANTILLES FRANÇAISES.

Nos colonies des Antilles continuent à jouir de la plus grande tranquillité. Les récoltes sont bonnes, et l'on attend seulement des navires pour les faire passer à la métropole.

La question de l'immigration occupe beaucoup les esprits. C'est que cette question est vitale pour nos colonies qui laissent dépérir les récoltes obtenues et qui ne cherchent pas à se livrer à d'autres cultures possibles, parce que les bras manquent complétement.

Une commission, dit le journal les *Antilles*, de la Martinique, vient d'être instituée à l'effet d'étudier la question de l'immigration indienne et chinoise, et de formuler un projet tendant à réaliser cette immigration sur une grande échelle, d'après les bases qui ont été posées.

La *Gazette officielle de la Guadeloupe* insère aussi, dans son numéro du 20 mars, un arrêté de M. Bonfils, portant institution d'un comité d'immigration. Cet arrêté porte que les opérations de l'immigration seront conduites, sous la direction de l'administration supérieure et avec le concours des Chambres de l'agriculture, par un comité institué auprès du directeur de l'intérieur et sous sa présidence. Ce comité sera composé du commissaire de l'immigration, d'un délégué de chacune des Chambres d'agriculture, d'un délégué de chacune des Chambres de commerce. Le comité se réunira à la Pointe-à-Pitre. Il pourra délibérer au nombre de trois membres. Le comité aura dans ses attributions l'exécution de toutes les mesures concernant l'immigration.

Digitized by Google

Le journal l'*Avenir*, en rendant compte de l'arrivée de *l'Emile-et-Laure*, avec 185 émigrants madériens, dit que l'impression produite par ces travailleurs est favorable; ils paraissent forts, robustes et impatients de s'occuper aux travaux agricoles.

M. le comte de Gueydon est rentré à Fort-de-France, le 15 mars, de la tournée qu'il a faite dans les divers quartiers de la Martinique.

GUYANE FRANÇAISE.

Voici le tableau du mouvement commercial de la colonie pendant l'année 1853.

Il est entré dans la colonie 84 navires jaugeant 13,101 tonneaux; dans ce nombre 37 bâtiments d'un port de 7,363 tonneaux sont venus de France; le port du Havre n'a envoyé que 3 navires jaugeant 615 tonneaux.

Les sorties comprennent 97 bâtiments d'un port de 12,047 tonneaux.

Les importations totales de l'année ont eu une valeur de 5 millions 134,340 fr. 36 c., dont 3 millions 856,045 fr. 37 c. de provenance directe de la métropole.

Les exportations n'ont pas excédé 1 million 61,302 fr. 7 c.; dans ce chiffre déjà si bas, les denrées du crû de la colonie ne figurent que pour 989,000 fr., dont 786,000 fr. ont été dirigés sur les ports français.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

Deux nouveaux rapports du contre-amiral Febvrier-des-Pointes, commandant la station de l'Océan-Pacifique, sont parvenus au ministre de la marine et des colonies, et fournissent, au sujet de notre possession de la Nouvelle-Calédonie, des informations d'un grand intérêt. Voici les parties les plus saillantes de ces rapports :

« Au village de Balade, le 5 décembre 1853.

« Après avoir expédié le navire américain *le John-Millay*, qui va prendre un chargement de vivres à Sidney, je m'occupai immédiatement de rechercher un mouillage sûr pour les bâtiments qui seront obligés de stationner dans le nord de l'île pendant l'hivernage. En conséquence, obligé de rester avec *le Phoque* devant Balade, afin de surveiller la construction d'un blockhaus assez fort pour résister à toute attaque de la part des naturels, j'envoyai un canot pourvu de vivres et armé en guerre visiter l'entrée de la rivière du Djahot, et voir si dans ces parages je pourrais en toute sécurité laisser hiverner mes bâtiments. Cette reconnaissance a été couronnée d'un succès auquel j'étais loin de m'attendre. A l'embouchure même de la rivière, et à la distance de 12 milles au nord-ouest du mouillage de Balade, il me fut rendu compte qu'une baie dont le fond était tout de vase m'offrait toutes les garanties que je désirais.

« L'arrivée du *Prony*, qui vint me rejoindre le 30 octobre, doubla le nombre de mes ouvriers, et me permit, en lui laissant tous les travailleurs du *Phoque*, d'aller juger par moi-même du mouillage qui m'avait été signalé.

Digitized by Google

« La baie de Djahot est formée, d'une part, par les hautes terres de la Nouvelle-Calédonie, et de l'autre par une île d'une assez grande étendue dont les sommets élevés l'abritent des vents d'ouest et de sud-ouest. La mer, qui vient du large, y est toujours brisée par la ceinture de coraux qui environne l'île de Boulabio, et par un banc de sable fermant la baie dans la direction du nord...

« A l'embouchure du Djahot, il existe un banc tout de vase sur lequel on ne trouve pas moins de 3 mètres et demi d'eau à mer basse. Cette barre n'offre aucun danger, puisqu'elle est de vase très-molle et qu'elle ne brise jamais. Je consacrai quinze jours, non seulement à lever le plan de cette rade, mais encore à pousser mes travaux hydrographiques jusqu'à 6 milles dans la rivière. Les fonds qu'on a trouvés, une fois la barre d'entrée franchie, n'ayant jamais été à moins de 7 mètres, je pense qu'avec de faibles efforts, et surtout l'emploi d'une cure molle, on établirait facilement un chenal pour les grands bâtiments.

« Obligé de tout faire exécuter avec mes propres ressources, je suis étonné d'avoir pu tout faire avec si peu de moyens. Officiers et matelots ont rivalisé de zèle et de dévouement. C'était vraiment admirable de voir nos marins former un atelier de travaux de tous genres, et sur ce terrain, naguère si désert, s'élever subitement des briqueteries, des fours à chaux, des scieries et des forges, les murs et les charpentes sortir comme par enchantement de la main habile, quoique novice, de nos matelots. Je ne dois pas cacher à Votre Excellence que j'ai trouvé dans le concours des Pères missionnaires des ressources inespérées...

« Dès à présent je puis annoncer avec plaisir à Votre Excellence que le blockhaus est presque totalement terminé. Construit entièrement en pierres et en briques, il peut facilement résister à toute attaque de la part des naturels. Ses créneaux défendent un magasin que je fais construire, pouvant contenir un an de vivres pour 600 hommes, et le haut de cet établissement sera une caserne crénelée, dont le feu, avec celui du blockhaus, en rendra toutes les approches inexpugnables. Une vaste plaine située entre les deux rivières, également dominée et défendue par ces deux fortifications, sera très-propice pour contenir un troupeau à l'usage de la garnison...

« Par ce que j'ai vu, par les travaux forcés que j'ai exécutés et qui ne nous ont pas donné un seul malade, je ne puis douter que le pays soit très-sain. Quant aux vastes plaines qui y existent et aux rivières nombreuses qui les sillonnent, à mon point de vue, cette colonisation dans ces mers ne peut offrir que des avantages réels au gouvernement. L'opinion des missionnaires est que l'île doit renfermer des minerais très précieux. Ce que je puis personnellement affirmer, c'est que j'ai rencontré partout du fer, un peu de cuivre, du cristal de roche et du porphyre, tout cela sans fouiller et à la surface de la terre. »

JUST ROUVIER.

PARIS. — Imprimerie de POMMERET et MOREAU, 17, quai des Augustins.

Digitized by Google

LES CATHOLIQUES DE TURQUIE[1].

II.

La communauté catholique est régie civilement par un délégué (*vékil*), nommé par la Porte, et assisté d'un conseil permanent de quatre députés élus par la nation.

Ce délégué est le représentant officiel de la nation vis-à-vis de la Porte, et le gardien de ses priviléges. Il paie en son nom le kharadj, juge les différends, écoute les plaintes de ses administrés, les transmet au gouvernement, provoque les mesures qui importent à leur sûreté ou à leur bien-être. Il entretient dans les principales villes de l'empire, à Smyrne, à Andrinople, à Chio, des agents qui remplissent les mêmes attributions sous sa surveillance et sous sa responsabilité.

L'autorité exercée par le vékil, soit directement, soit par ses délégués, ne s'étend pas seulement aux Latins résidant à Constantinople et dans les provinces, et soumis à la juridiction spirituelle du patriarche et des évêques latins, elle embrasse toutes les populations catholiques, inscrites à l'origine sur le bérat du patriarche arménien-uni, et qui ont conservé leur organisation ecclésiastique distincte. Seulement, l'état d'isolement et de semi-indépendance où ces populations se sont maintenues jusqu'ici, leur concentration aux extrémités de l'empire, le peu de rapports qu'elles ont avec Constantinople, les restes de l'organisation féodale si ancienne et si puissante dans le Liban, l'absence de délégués du vékil font que l'autorité de ce dernier, en dehors des Latins proprement dits, est plutôt nominale que réelle. Les catholiques de Syrie, tels que les Melkites, les Chal-

[1] Voir le numéro précédent.

Digitized by Google

déens, les Maronites, ne la contestent pas; c'est à peine s'ils savent qu'elle existe. Ils continuent à se servir, dans leurs rapports avec les Turcs, de l'intermédiaire de leurs émirs, qui traitent directement avec les pachas et les autres gouverneurs des provinces.

A Constantinople et dans les autres villes où il existe des offices latins, tous les procès en matière civile sont jugés par le vékil ou par ses délégués, sauf le recours volontaire aux tribunaux turcs.

Au criminel, s'il s'agit d'un simple délit, et que le plaignant et la victime soient latins l'un et l'autre, l'instruction et le jugement sont déférés à un jury formé et présidé par le vékil. Si l'une des parties appartient à une autre communauté, la cause est portée devant le tribunal turc par l'intermédiaire et avec l'assistance du vékil.

Les Latins n'ont ni églises, ni écoles, ni hôpitaux qui leur appartiennent en propre. A Constantinople, à Salonique, à Smyrne, à Beyrout, ils fréquentent les églises et les écoles fondées ou entretenues par les missionnaires catholiques, et principalement par les Lazaristes, qui ont formé des établissements dans tout le Levant[1]. Ils ont, de même, accès dans leurs hôpitaux, salles d'asile, dispensaires, etc., et participent à tous les avantages dont leur zèle infatigable, aidé de la protection constante et de la munificence du gouvernement français, a doté les catholiques dans le Levant.

Il suit de là que les dépenses à la charge de la communauté latine sont extrêmement minimes et se réduisent aux frais de la chancellerie du vékil, montant à

[1] Après la suppression des Jésuites, le pape Pie VI confia les missions du Levant aux Lazaristes, qu'on voit établis à Constantinople dès 1776. J'ai eu occasion précédemment de parler des services rendus par ces pieux et savants missionnaires à la cause de la religion, de l'humanité et de la civilisation. — Pour ce qui est des Jésuites, ils sont revenus, il y a une quinzaine d'années, en Syrie, et se sont établis dans la partie du Liban où les autres missionnaires n'avaient point encore pénétré. Ils ont également des maisons à Beyrout et à Bekfaja.

Digitized by Google

36,000 piastres. Cette somme est soldée au moyen d'une taxe annuelle, fixée à 50 piastres, 25 piastres, et 12 piastres et demie, suivant la fortune des contribuables. Les veuves, les orphelins et les indigents sont exceptés. Il est pourvu de la même manière, dans chaque localité où il existe un office des Latins, à l'entretien du délégué du vékil et aux frais de sa chancellerie.

Une organisation aussi simple laisse naturellement subsister peu d'abus, et place les Latins dans une situation en général plus prospère que celle des autres raïas. Que l'on joigne à cela l'absence de toute charge communale, en dehors de la modique rétribution dont je viens de parler, leur libre admission dans les écoles et les établissements de charité des Européens, les priviléges dont ils jouissent *ab antiquo*, et qui les assimilent en grande partie aux Francs, telles que la réduction des droits de douane au 3 pour 100 et la faculté d'hériter, avec l'intervention exclusive de leurs chancelleries, sans être tenus à aucune formalité ou redevance envers l'autorité et le fisc turcs, l'appui qu'ils trouvent près des ambassades, toujours prêtes à s'entremettre en leur faveur, les ménagements un peu forcés de la Porte, qui les considère moins comme ses propres sujets que comme les protégés de puissances étrangères, et l'on comprendra sans peine la jalousie dont ils sont l'objet de la part des autres nations raïas.

Les Grecs, comme toujours, sont ceux qui paraissent ressentir cette jalousie au plus haut degré. Tandis que les Arméniens et les Juifs se tiennent à l'écart et affectent d'avoir le moins de commerce possible avec les Latins, que les Arméniens-Unis au contraire, par un effet de leur malaise intérieur, ont une tendance visible à se rapprocher des catholiques et à se fondre avec eux[1], les

[1] J'ai appris, de la bouche même du vékil, M. Vartalidis, dans une conversation que nous eûmes ensemble en 1852, qu'un grand nombre d'Arméniens non-unis eux-mêmes ne seraient pas éloignés d'embrasser

Digitized by Google

Grecs ne paraissent occupés qu'à chercher les moyens de leur nuire. A Constantinople, ils mettent tout en œuvre pour contrarier les mesures du vékil en les rendant suspectes à la Porte; dans les provinces, ils se servent de leur supériorité numérique et de leur influence dans le medjlis ou dans les conseils municipaux pour les opprimer et les vexer impunément. C'est ainsi que, lorsqu'il s'agit de créer des agences latines dans les principaux centres de population de la Turquie, le vékil actuel, M. Vartalidis, eut à lutter pendant un grand nombre d'années contre les intrigues des Grecs, qui, s'ils ne parvinrent pas à empêcher l'établissement des agences dans les grandes Echelles placées plus près des regards et de l'action des puissances européennes, réussirent du moins à rendre inutiles les efforts tentés jusqu'à ce jour pour doter la Bulgarie et les autres provinces de l'intérieur d'institutions semblables. A Chio, en 1852, l'évêque grec ayant défendu, sous peine d'excommunication, à tous les fidèles de son diocèse d'entretenir aucuns rapports, même pour affaires de négoce, avec les catholiques de l'île, cette interdiction, à laquelle personne n'osa se soustraire, amena la ruine d'un grand nombre de familles, qui furent obligées de s'expatrier.

A quelque temps de là, un second mandement interdit, toujours sous la menace des foudres de l'Eglise, aux orthodoxes, soit de prendre des Latins à leur service, soit de travailler pour leur compte comme journaliers. La consternation fut générale. C'était à l'époque de la moisson. Il fut impossible aux catholiques, malgré l'assistance mutuelle qu'ils se prêtèrent, de rentrer à temps leurs récoltes. En vain ils offrirent de doubler, de tripler le salaire des journées, aucun Grec n'osa enfreindre les

le catholicisme, mais à la condition d'être agrégés à la communauté latine. Il avait reçu, cette même année 1852, les offres de plus de trois cents d'entre eux, et avait dû les refuser, à son grand regret, la Porte ne voulant pas accéder à cette condition.

Digitized by Google

ordres de l'évêque. Les pluies survinrent, une partie de la récolte fut perdue et la population catholique réduite à la misère. Bientôt arriva le moment de payer l'impôt. Un des habitants les plus recommandables, nommé André, atteint par la ruine générale, se vit hors d'état d'acquitter la taxe de son jardin. Les kodja-bachis, tous Grecs, le firent arrêter et jeter en prison. Les Latins adressèrent alors une requête au vékil à Constantinople, dans laquelle ils réclamaient son intervention et celle de la Porte pour faire cesser de tels abus. La Porte prit aussitôt des mesures en conséquence, et en donna avis au vékil par une lettre vizirielle qui renfermait un blâme motivé à l'égard de l'évêque et des primats de la localité.

Malheureusement, la Porte ne se montre pas toujours aussi bien disposée à l'égard des Latins, et dans la plupart des occasions, où son action est spontanée, elle laisse éclater sa partialité en faveur des Grecs. Ce n'est pas qu'elle se fasse illusion sur les protestations de zèle et de fidélité de ces derniers. Elle sait, au contraire, qu'elle n'a pas d'auxiliaires plus dévoués que les catholiques, tandis que les orthodoxes sont toujours prêts à entrer dans tous les complots; que les uns la trahiront à l'occasion, tandis que les autres se lèveront pour sa défense, comme ils l'ont fait à plusieurs reprises et le font encore en ce moment sur les bords du Danube. Elle n'a point oublié les dernières affaires de Bosnie, où tandis que les Grecs ne cherchaient qu'à lui susciter des embarras dans le pays, les Latins transmettaient à leur réprésentant à Constantinople, qui les communiquait au Divan, les renseignements les plus précis et les plus exacts sur les mouvements des révoltés. Mais ici, comme dans beaucoup de circonstances, la Porte écoute plutôt ses préventions que ses intérêts, et ne peut s'empêcher d'en vouloir aux Latins du protectorat exercé en leur faveur par les puissances catholiques.

A. Ubicini.

Digitized by Google

NOTICE HISTORIQUE ET STATISTIQUE

SUR

LES CHEVAUX CHEZ LES ARABES.

Il est entre l'Orient et l'Occident des contrastes fréquemment révélés par les coutumes aussi bien que par les idées des peuples qui habitent les deux extrémités de la Méditerranée, et qu'un poète syrien, grand partisan de l'influence des astres, ne manque pas d'attribuer au soleil, par la raison, dit-il, que ces peuples sont, les uns du côté auquel il se lève, les autres du côté où il se couche.

Parmi ces contrastes à la fois si saillants et si multiples, je me borne aujourd'hui à en indiquer un seul, c'est celui de la prédilection des Arabes pour le cheval, comparé au mépris qu'ils déversent sur le chien. Incapables de comprendre les soins que nous prenons de nos chiens, encore moins l'affection que nous leur portons, les Orientaux justifient, quant à eux, leur sympathie pour le cheval, d'abord par l'éloge pompeux qu'en a fait leur Prophète, puis par ses qualités et ses mérites personnels, enfin par les services qu'ils en obtiennent. C'est pourquoi cet animal est pour eux un continuel objet de soins et d'attentions, et ils le considèrent en quelque sorte comme partie intégrante de leur famille, avec laquelle il vit et est élevé. Habitant le désert, l'Arabe n'a qu'une tente, qui lui sert aussi d'écurie; de sorte que son cheval ou sa jument partage avec sa femme et ses enfants le seul gîte qu'il possède. On conçoit dès lors que la propension du cheval à se familiariser avec l'homme, bien qu'elle dérive généralement de sa dou-

Digitized by Google

ceur naturelle, de son goût pour le calme de la domesticité, reçoive un plus grand développement chez une nation qui l'entoure de tant de soins. Aussi le voit-on s'attacher à ses maîtres malgré la liberté qui lui est donnée à la campagne, où il va brouter l'herbe, sans jamais oublier la tente de son douar, dans laquelle il rentre de lui-même.

C'est, sans nul doute, le hasard qui fournit dans le principe à l'Arabe ses premières notions sur ce qu'annonçaient les marques des chevaux et sur leurs habitudes, mais l'expérience est venue ensuite les lui confirmer, en lui en fournissant d'autres que de nouvelles observations lui faisaient définitivement adopter.

On a dit que les Arabes classaient leurs chevaux par races, qu'ils les connaissaient à leurs formes, surtout aux signes qu'ils portent et aux dispositions que ces signes annoncent. Or, toute race suppose une origine, une filiation, et en Orient, où le cheval tient un aussi haut rang dans la création, où l'Arabe garde religieusement le souvenir de tout ce qui concerne cet animal, le plus précieux après l'homme, on a dû naturellement apporter le plus grand soin à établir cette filiation et cette origine d'après les autorités les plus positives.

Cette autorité n'est autre que le Prophète lui-même.

Au temps où Mahomet fondait sa puissance dans l'Yémen, un village appelé *Béder*, entre la Mecque et Médine, lui résista, et, comme il se portait avec ses gens pour l'attaquer, il aperçut, au moment de donner l'assaut, un intrépide cavalier qui, secondé par l'ardeur de sa monture, était arrivé le premier sous les murs de ce village, et avait ainsi excité ses compagnons à suivre son exemple.

Émerveillé de ce trait de hardiesse, auquel il devait le prompt succès qu'il venait d'obtenir, Mahomet fait appeler le cavalier, qu'il apprend se nommer *Kenheil*, et lui dit : « Ta monture était digne de te porter ; c'est

Digitized by Google

pourquoi je te recommande, tout en te félicitant de ta bravoure, de ne la faire saillir que par des chevaux d'élite. »

Ce fait, qui prouverait que l'avantage remporté fut plutôt attribué à la monture qu'au cavalier, servit de point de départ à la généalogie de cette cavale historique, et depuis lors les races se sont distinguées par les noms des premières tribus qui ont possédé des descendants de l'illustre jument. C'est ce qui fait encore que la filiation ne s'établit pas en Orient par la postérité des mâles, mais par celle des femelles, Kenheil étant toujours synonyme de cheval de race avec l'adjonction du nom de la tribu qui l'a produit, quoiqu'on se borne généralement à cette dernière dénomination. La tradition rapporte aussi que Mahomet, appréciant singulièrement ce noble quadrupède, avait dit : « Le bonheur sera éternellement attaché à la crinière des chevaux, dont le dos est un talisman et le ventre un trésor. »

Aussi les Arabes montrent-ils, en général, une grande répugnance à vendre leurs chevaux, ne cédant qu'à l'impériosité du besoin, ou à l'attrait exercé sur leur cupidité par l'offre d'une grosse somme d'argent. A l'égard des juments, ils n'en vendent jamais que le dos, s'en réservant le ventre, de manière que l'acheteur acquiert seulement le droit de les monter sans participer au bénéfice de leurs portées. Ils sont pourtant obligés, quelquefois, d'aliéner un quart ou une moitié de ventre. Le cheval est un talisman, puisqu'en possédant tous les signes heureux ou favorables, il doit faire, assurent-ils, incontestablement le bonheur de son propriétaire. C'est un trésor s'il est mâle et de race illustre, parce qu'en ne le vendant pas pour un grand prix, on ne le fait saillir que moyennant rétribution; et si c'est une jument de haute réputation, et que son poulain ait les formes et les signes estimés des Arabes, elle a une valeur inappréciable, d'après laquelle leur riante imagina-

Digitized by Google

tion enfante des rêves d'or. En effet, l'on a vu vendre des chevaux issus d'une jument de race jusqu'à 10,000 fr., sans compter que la jument, si elle réunit les formes aux signes favorables, est en même temps talisman.

L'Arabe s'entretient avec son cheval comme il ferait avec une personne humaine, et il l'habitue, à force de patience, à obéir à sa voix ou à certains attouchements de convention, se réservant par ce moyen de n'employer la plus grande vitesse de sa monture que dans les cas extraordinaires.

Les anecdotes que je vais rapporter ne serviront pas seulement à prouver l'emploi de ce moyen, qui constitue un véritable secret; elles font voir encore la fécondité des Arabes en fait de sagacité et de ruse, et le respect qu'ils conservent avec cela pour les préceptes de la morale, même quand leur supercherie les porte trop souvent à les transgresser. C'est ainsi qu'ils accordent la plus franche hospitalité à quiconque la leur demande, qu'ils sont humains et affables envers leurs hôtes, tandis qu'ils dépouillent sans pitié les voyageurs qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Première anecdote. — On raconte qu'un pacha, frappé de la réputation d'une jument arabe, qu'on disait être incomparable, voulut s'en rendre acquéreur, malgré la grande difficulté qu'il savait devoir trouver à déterminer le possesseur à la lui vendre. Il essuya, effectivement, jusqu'à trois refus, bien qu'il eût élevé chaque fois son offre de quelques milliers de piastres, ce qui le surprit grandement, tout en lui causant un dépit excessif.

Le bruit de l'aventure s'étant répandu dans les diverses tribus des environs, avec l'exagération accoutumée des Orientaux, suggéra à un Bédouin l'idée d'aller offrir au pacha de lui amener la précieuse jument. La réponse du gouverneur fut, comme on doit le supposer, qu'il récompenserait largement ce service, et pour y intéresser da-

Digitized by Google

vantage le Bédouin, il lui dit : « Tu peux compter que je te remplirai son sac à orge d'argent. »

Le Bédouin, déguisé en mendiant, se rendit au douar du propriétaire de la jument, et en visita toutes les tentes, jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qu'il cherchait; après quoi, allant aux informations, il apprit bientôt que l'Arabe avait l'habitude d'attacher sa jument par les pieds de devant et de fixer la chaîne, réunissant les deux entraves, à un piquet en fer sur lequel il étendait sa natte et le feutre sur lequel il reposait la nuit avec sa femme.

Etant revenu la nuit, le Bédouin se déshabilla entièrement selon la coutume du désert, et prenant un couteau tranchant, il se glissa délicatement entre l'homme et la femme en les écartant alternativemement et doucement de façon qu'ils se crurent poussés l'un par l'autre. Il continua ce manége jusqu'à ce qu'il les eût assez éloignés pour pouvoir couper le feutre et la natte, enlever le pieu et le traîner dehors pour retirer la chaîne dont il débarrassa la jument en déboutonnant les entraves.

Tout lui réussit à souhait; aussi n'eut-il pas plus tôt enfourché la jument, après s'être saisi de la lance de l'Arabe, plantée devant sa tente, que par un sentiment de délicatesse, à la façon de ces gens-là, il cria au propriétaire endormi. « *Un tel*, c'est moi qui emporte « ta jument. »

Réveillé en sursaut par le cri, l'Arabe reconnaît bientôt qu'il est volé, et son premier mouvement est de s'élancer sur une autre cavale qui était là, en criant aux hommes de sa tribu de lui venir en aide pour punir l'audacieux voleur.

A l'instant plusieurs cavaliers se mettent sur les traces du ravisseur et le poursuivent jusqu'au point du jour, où la fatigue leur faisant abandonner la partie, ils retournent l'un après l'autre au douar. Deux seulement

Digitized by Google

continuèrent la poursuite, et comme l'un d'eux allait rejoindre le voleur, l'autre qui était le maître de la jument, cria à celui-ci : « *O toi*, pince-la à l'oreille gauche « et serre les étriers... » C'étaient les signes auxquels elle devait courir extraordinairement....

Le Bédouin fit ce qu'on lui disait, et aussitôt il disparut avec la vitesse de l'éclair.

Les compagnons de l'Arabe dirent alors à ce dernier : « Pourquoi as-tu agi ainsi? » Et la réponse, précédée d'un profond soupir, fut : « J'ai préféré renoncer à ma « bête plutôt que de lui faire perdre sa réputation, si « l'on eût pu dire : la jument d'un tel a été dépassée. »

Deuxième anecdote. — Pendant l'occupation de la Syrie par les Egyptiens, Ibrahim-Pacha, qui avait parcouru les contrées les plus renommées en chevaux, et qui en possédait un grand nombre de beaux, n'eut point de repos qu'il n'eût fait décider un Bédouin à lui vendre son *Kenheil*, pur sang, surnommé *la merveille du temps*, dont la réputation remplissait le désert.

Selon la coutume arabe, le possesseur ne se détermina pas promptement, et il fallut que plusieurs messages intervinssent, et que même le chef de la tribu usât de son pouvoir pour forcer en quelque sorte le Bédouin à accepter le marché porté jusqu'à 52,000 piastres (environ 12,000 fr.), prix que dédaignait cependant sa propre tribu, parce que ce cheval de grand renom en était l'ornement et l'honneur.

Le traité reçut pourtant son exécution, malgré les contestations et l'opposition des Arabes, si ce n'est qu'une demi-heure avant d'arriver à Damas, le propriétaire dit à l'agent du pacha : « Va dire à Ibrahim qu'il « vienne ici me payer la somme convenue, et je lui re- « mettrai le cheval. »

Le général égyptien se rendit aussitôt à l'endroit indiqué, avec la somme convenue qu'il fit payer au Bédouin,

Digitized by Google

lequel s'empressa de lui débiter le compliment appelé *noubarek*, signifiant : « Que Dieu bénisse votre nou-
« velle acquisition, » parce que sans cela il serait censé que l'ancien maître n'a pas entièrement renoncé à la chose cédée, et qu'il en retient encore, par le désir, la propriété d'affection.

Après avoir compté ses pièces d'or, le Bédouin dit au pacha : « Il faut maintenant que je te montre les qua-
« lités de mon cheval et à quel signe tu en obtiendras
« une vitesse inaccoutumée.... » Et montant sur son coursier il lui fit exécuter plusieurs tours de la plus élégante souplesse, et le touchant ensuite à l'endroit sensible, il le fit partir avec la rapidité d'un trait.

Ibrahim eut de la peine à le suivre de l'œil, car il disparut si vite et si bien, que, ne le voyant plus revenir, il se crut victime d'une tromperie, ce qui l'affecta d'autant plus, dans son orgueil de généralissime, que tout espoir d'obtenir satisfaction de cet escroc lui était même enlevé, la justice ne pouvant rien sur les habitants du désert, puisqu'ils ne reconnaissent d'autre puissance que celle de Dieu.

Deux jours se passèrent à peine cependant, que l'individu retourna, et se présentant à Ibrahim-Pacha avec le cheval, il répondit à la question pourquoi il l'avait ainsi joué : « Je n'ai pas fui, seigneur, mais j'ai
« dû employer cette ruse pour tromper ceux qui atten-
« daient mon retour afin de m'enlever la somme qu'ils
« savaient que tu devais me payer, car me revoyant
« avec le cheval, ils restaient dans le doute sur la réa-
« lisation de la vente, et s'ils eussent voulu m'arrêter,
« ma monture pouvait seule me permettre de les éviter. »

Le pacha, qui appréciait les traits d'esprit, loua beaucoup l'individu de sa finesse et le fit revêtir d'un manteau.

Troisième anecdote. — Un Arabe fort aisé comptait

Digitized by Google

parmi ses richesses une jument dont les qualités extraordinaires confirmaient l'illustre descendance, et il était tellement fier, dans sa tribu, de posséder une aussi belle bête, qu'il ne voulait prêter aucune attention aux propositions qu'on lui faisait continuellement de la vendre ou d'en céder seulement une partie.

Mais cela n'empêcha pas que des amateurs ne revinssent à la charge, malgré les refus éprouvés, la passion des Orientaux pour les chevaux égalant celle de certains hommes pour le sexe. Un Arabe entre autres, plus particulièrement épris de la jument du riche particulier et rebuté par lui, après avoir longtemps rêvé aux moyens de s'en rendre possesseur, imagina à la fin un stratagème qui devait lui réussir.

Sur les informations qu'il recueillit d'un voyage que devait faire le maître de la jument, il le devança, le jour fixé pour son départ et s'arrêta sur la route qu'il allait suivre ; empruntant à la maladie et à la pauvreté l'intérêt qu'elles excitent toujours chez les Arabes, il se jaunit le visage et les mains avec du safran, puis, s'étant couvert de haillons, il s'étendit sur le bord du chemin, et lorsqu'il sentit approcher le cavalier, il poussa des gémissements prolongés. L'homme à la jument venant à passer fut touché de compassion à cette vue, et s'étant informé de l'état du pauvre malade, celui-ci lui répondit : « Je suis, ô mon maître, étranger à ce « pays, et de plus tellement incommodé que je me sens « mourir... ; la force de continuer à marcher me manque « entièrement, et pourtant il faut que je me tire d'ici, « car les bêtes féroces me dévoreraient cette nuit. Toi « donc, que la Providence a conduit dans ce lieu, aie « pitié de moi et sois mon sauveur. Je te le demande au « nom de Dieu. » Attendri par les supplications du mendiant infirme, le cavalier descendit de dessus sa jument en invitant le pauvre homme à la monter ; mais celui-ci, continuant toujours de feindre, lui dit : « Com-

Digitized by Google

« ment pourrais-je m'élever jusqu'à la selle, puisque je « ne puis me tenir sur mes jambes? » Le généreux Arabe le prenant alors à bras-le-corps, le plaça sur la jument et lui mit les pieds dans les étriers et la bride à la main. Le prétendu malade, déployant dans ce moment-là toute sa vigueur partit au galop, ne s'arrêtant qu'à une centaine de pas pour crier au maître de la jument : « Je suis celui qui ai envoyé plusieurs fois pour acheter « la jument que tu as obstinément refusé de me vendre, « ce qui m'a obligé de te l'enlever comme je viens de « faire. »

Accablé sous le coup, l'honnête propriétaire ne conserva pas moins tout le calme de sa vertu pour répondre à l'Arabe : « C'est sans doute un grand malheur pour « moi, mais je te demande à mon tour, au nom de « Dieu, de ne point ébruiter cette aventure, de crainte « qu'elle ne dégoûte les autres hommes de la charité, « en les empêchant de se faire du bien les uns aux « autres. »

Ces paroles ayant vivement impressionné le ravisseur, il descendit de la jument et, la ramenant à son maître, il lui dit : « J'ai trop écouté ma passion, et c'est ce qui « m'a empêché de consulter la sagesse que Dieu a placée « dans chacun de nous pour éclairer notre conduite. « Non, je ne dois pas persister dans ma résolution, puis- « qu'elle aurait une pareille conséquence pour le pauvre « genre humain. »

Cette double action lia les deux Arabes d'une amitié que l'estime qu'ils se vouèrent réciproquement acheva de cimenter entre eux.

HENRI GUYS,

Ancien consul de France à Alep, officier de la Légion-d'Honneur, membre de la Société orientale.

Digitized by Google

VOYAGE

A LA FRONTIÈRE RUSSO-CHINOISE.

Kiachta. — Mai-ma-tchin.

Je partis de Saint-Pétersbourg au mois de juin 1853, avec une caravane de marchands qui se rendaient dans le Nord. Je traversai ainsi les provinces russes; mais notre caravane s'éclaircissait peu à peu, car les marchands vendaient pour la plupart leur pacotille en route, lorsqu'ils trouvaient l'occasion favorable, puis ils nous quittaient. J'arrivai cependant avec cinq compagnons à Nichney-Novgorod, où j'allai immédiatement rendre visite au gouverneur pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il me reçut parfaitement, et le soir même, après que je lui eus fait connaître le but de mon excursion, il me présenta au général O..., qui devait partir le surlendemain pour une mission de surveillance dans la Sibérie d'Asie, et le pria de vouloir bien accepter un cavalier de plus dans son état-major. Le général s'y prêta de fort bonne grâce en me disant que jusqu'alors il n'avait parlé français qu'avec des gentilshommes russes, et qu'il serait enchanté de converser avec un Français. Je le remerciai sincèrement, et nous partîmes le surlendemain. Je n'avais vu de Nichney-Novgorod qu'une église peu élégante, des caravanserails ou auberges assez vastes, mais mal tenus, deux casernes, la maison d'habitation du gouverneur. Le reste ne mérite aucune attention : « On en ferait, me dit le général, un bon feu de bivouac. » En effet, les constructions sont en bois, garnis de pisé entre les pièces montantes ou transversales.

Digitized by Google

Notre voyage fut rapide. Il faisait un froid assez vif, et nos chevaux allaient bon train; aussi franchîmes-nous en trois jours et deux nuits la route de Kiachta. Je vous ferai grâce des accidents inséparables d'un pareil voyage, chevaux abattus, hommes blessés, etc. Du reste, il faut dire que l'on voyaye assez commodément en Russie, pourvu que l'on ait la précaution d'emporter ses vivres; car dans les caravansérails de certaines provinces du nord et sur le versant des monts Ourals, on ne trouve absolument que du fourrage pour les chevaux.

Nous voici donc à Kiachta; la ville, remplie de magasins et consacrée au négoce, est bâtie régulièrement; les rues se coupent à angles droits; trois routes y aboutissent de la Russie d'Europe; l'une vient d'Archangel, l'autre de Saint-Pétersbourg et la troisième de Moscou. Kiachta est entourée d'un mur d'enceinte semblable au mur d'octroi qui environne Paris. La muraille est percée de quatre portes dont trois s'ouvrent sur les routes que je viens d'indiquer, et la dernière sur le chemin qui conduit à Mai-ma-tchin, ville chinoise située sur la frontière de la Tartarie.

Dès mon arrivée à Kiachta, je demandai au gouverneur l'autorisation nécessaire pour sortir des frontières russes. Le général O... m'offrit de me conduire à Mai-ma-tchin. Il devait traverser cette ville, y faire une visite de cérémonie et continuer sa route vers le nord; le soir même le gouverneur de Kiachta envoya prévenir de notre arrivée son collègue chinois de Mai-ma-tchin et lui demander pour nous la permission de franchir la frontière.

Le lendemain matin, nous reçûmes une lettre de Tzin-Loë, dzargoutchey ou gouverneur de Mai-ma-tchin et agent du ministre des affaires étrangères. Il nous invitait à dîner pour le jour suivant; le général accepta, et un de ses aides-de-camp porta immédiatement les compliments d'usage.

Digitized by Google

Le lendemain donc, accompagnés par l'inspecteur des frontières, le directeur de la douane et quelques autres fonctionnaires, nous nous rendîmes à Mai-ma-tchin escortés d'un détachement de Cosaques.

Par suite d'arrangements passés entre les empires russe et chinois, Kiachta est le point où se font les échanges commerciaux entre les deux nations, et où se concentre tout le trafic du nord de l'Asie; aussi les plus riches marchands de Saint-Pétersbourg y ont-ils des agents.

Les négociants chinois sont également représentés à Mai-ma-Tchin. Une esplanade fermée sépare les deux villes; du côté russe, une porte à l'européenne est défendue par un poste de Cosaques, et du côté chinois, s'élève une gracieuse construction décorée d'inscriptions et de figures mythologiques.

C'est sur cette esplanade que les jours de marchés tous les marchands européens, chinois, tartares, persans et kurdistes viennent étaler sous la tente ou en plein air leurs différentes marchandises. Ils se placent par quartier, les uns à droite, les autres à gauche, et toutes les transactions un peu importantes sont faites devant l'autorité supérieure du quartier où réside le vendeur. On m'a assuré que les vols y étaient fort rares malgré la confusion extrême qui régnait pendant la durée du marché.

L'intérieur de Mai-ma-tchin a tout le caractère d'une cité chinoise; les rues sont resserrées, étroites, garnies de chaque côté de longues et blanches murailles percées çà et là par une porte cochère ou bâtarde qui est toujours fermée, car on sait que les Chinois n'aiment pas que l'on voie ce qui se passe chez eux.

Les habitations se composent en général de plusieurs corps de logis disposés autour d'une cour et consacrés les uns aux appartements de la famille, et les autres aux magasins. Toutes les maisons sont parfaitement sépa-

Digitized by Google

rées entre elles. L'intérieur est meublé avec élégance; on y remarque des nattes de toutes couleurs, des divans, des tables en laque émaillée, des miroirs chargés d'ornements, des peintures à fresque ou sur toile, etc. Le meuble principal est le divan, qui est toujours placé dans le salon; ce n'est au reste qu'un très-large sopha, sur lequel les Chinois se placent, les jambes croisées, à la manière des Orientaux. Enfin chaque habitation possède un parterre de fleurs qui est entretenu avec le plus grand soin.

Ce qui frappe surtout dans les rues de Mai-ma-tchin, et ce qui donne à cette ville une physionomie toute particulière, c'est l'absence complète de femmes. Le dzargoutchey et deux ou trois autres autorités ont seuls le droit de faire venir leur femme un jour sur six. A dix-huit werstes plus loin, se trouve la ville de Tcha-ke-la qui est peuplée en partie par les femmes des habitants de Mai-ma-tchin; aussi, quoiqu'à une distance assez considérable de cette dernière ville, Tcha-ke-la n'en paraît-elle être que le faubourg.

Après avoir parcouru deux ou trois rues étroites, nous arrivâmes à la demeure du dzargoutchey. Notre hôte vint au-devant de nous jusqu'à l'entrée de ses appartements, et il nous introduisit dans son salon, où nous nous assîmes sur le divan. On nous servit immédiatement le thé dans des tasses de porcelaine dont la soucoupe ressemblait à un petit bateau, puis on plaça devant nous des fruits secs et des biscuits. Le thé servi, la présentation mutuelle des officiers eut lieu, et la conversation commença par des questions banales sur nos âges, nos familles, notre rang, nos armes, notre costume, etc. Ensuite le gouverneur en vint à nos projets de voyage; mais il n'osait pas nous adresser à ce sujet d'interpellation directe; aussi rien n'était plus curieux que de le voir épuiser toutes les ressources de la subtilité chinoise pour deviner quelles pouvaient être nos intentions. Nous

Digitized by Google

eûmes enfin pitié de son embarras ; et comme, après tout, nous n'avions rien à lui cacher, le général lui déclara qu'il allait visiter, par ordre du tzar, les établissements métallurgiques de la province de Nertchinsk. Pour moi, je lui dis que je me rendais à Canton, où je comptais rejoindre des amis qui devaient m'y attendre après avoir parcouru les Indes anglaises. Il parut étonné de mon projet, me fit deux ou trois fois le signe d'un homme qui meurt, et m'assura que jamais je ne pourrais traverser la Tartarie sans y être dépouillé ou assassiné. Il nous demanda si nous connaissions l'empereur de Chine ; nous nous empressâmes de lui affirmer que nous étions pleins d'admiration et de respect pour sa Majesté céleste, et il parut enchanté de notre réponse. Cette conversation avait lieu par truchement. Heureusement on vint nous annoncer le dîner. Le dzargoutchey se leva, prit la main du général et passa dans la salle à manger ; nous le suivîmes. Nous étions cinq à une table qui n'était pas plus grande qu'une table de whist ; devant chacun de nous, étaient posées deux coupes en porcelaine, l'une vide, l'autre à moitié pleine de vinaigre ; nous avions apporté nos couteaux et nos fourchettes, car nous aimions autant n'avoir pas à nous escrimer avec les *batonnets* des Chinois. Nous avions de même apporté du pain, attendu que nous ne devions pas en trouver chez notre hôte. La table était couverte d'une foule de plats servis dans des soucoupes très-larges ; pièces de porc, de mouton, de volaille et de gibier frits dans la graisse. On en prenait un morceau que l'on mangeait après l'avoir trempé dans le vinaigre. On fit circuler autour de nous d'autres plats de viande, des légumes, des choux, des concombres, des choux-fleurs et une quantité de gâteaux sucrés.

Cinquante-deux plats ou mets nous furent successivement offerts ; je goûtai à beaucoup d'entre eux, d'abord par curiosité, ensuite parce que le dzargoutchey était

Digitized by Google

continuellement à me servir les morceaux qu'il croyait les meilleurs. Le dîner fut terminé par huit sortes différentes de soupes à la viande, ce qui est le *maximum* de l'étiquette chinoise, qui augmente ou diminue le nombre de plats en raison de l'honneur que l'on veut faire aux invités.

On nous donnait constamment de petites pièces rondes de papier d'argent pour nous essuyer la bouche. Nous n'avions pas d'eau, et on nous servait dans des verres à liqueur de l'eau-de-vie de riz, espèce de *brandy* d'un goût très-désagréable.

Au dessert, notre hôte se retira pour changer de costume; c'est en effet une grande marque de politesse chez les Chinois d'en agir ainsi après dîner. L'habillement des Chinois, sauf la nature et qualité des étoffes, est à peu près le même pour toutes les classes ; il se compose d'une longue robe ou jupon qui se croise et s'attache avec des boutons, et d'une veste aux larges manches qui se met par dessus et tombe jusqu'aux hanches. Le pantalon se boutonne à la hanche et s'attache à la veste. Les bas sont en soie d'une couleur claire; les bottes, en satin noir, ne montent que jusqu'à la moitié du mollet, et elles ont une semelle en carton ou papier battu. La tête est entièrement rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux très-longue qui est nattée et qui tombe le long du dos. Les Chinois sont coiffés d'un petit bonnet coniqué, noir, violet ou bleu, dont le bord est retourné et dont le sommet est garni d'une frange de soie écarlate. La coiffure des riches ou des nobles se distingue seulement par la couleur du bouton. Notre dzargoutchey avait un bouton transparent, ce qui indiquait qu'il appartenait au sixième rang (il y en a quatorze en Chine). Chaque Chinois porte à sa ceinture une large poche, une bourse et un petit coffret long et étroit contenant son couteau et ses deux petites baguettes à manger. Je vis quelques-uns de ces petits coffrets qui étaient ornés et incrustés avec la

Digitized by Google

plus grande richesse, parfois même ils sont entièrement d'un métal précieux; j'ai vu chez Tzin-Loë deux boîtes en or destinées à cet usage.

Une fois habillé, le dzargoutchey revint nous trouver; il portait une robe de soie brune dont l'étoffe était réellement magnifique; sa veste était de satin d'un beau bleu à fleurs. Nous nous levâmes à son arrivée, et il nous montra quelques curiosités, armes, livres, peintures, petits meubles et une collection de médailles; il nous offrit, en attendant l'heure du théâtre, de nous faire visiter le principal temple de Mai-ma-tchin. Ce temple est de forme carrée; les murs sont surmontés d'une large corniche qui se projette fort avant et forme une veranda supportée par des piliers en bois qui environnent tout l'édifice.

Rien n'est plus extraordinaire que l'innombrable quantité de peintures et d'ornements qui décorent cette corniche. Les piliers sont dorés et couverts d'inscriptions. Les murailles sont ornées d'emblèmes mythologiques et d'inscriptions tirées des livres sacrés. L'intérieur du temple est divisé en trois galeries parallèles; au bout de chacune d'elles se trouvent les niches des idoles, séparées du reste de la galerie par des draperies, des bannières, des drapeaux qui les cachent entièrement. Devant les draperies sont placées des tables sur lesquelles on voit des cierges et des flambeaux de cire constamment allumés; des vases remplis d'eau et de parfum, des des fleurs, des graines, etc.; en un mot les mille offrandes apportées par les fidèles. Les murailles peintes à la fresque avec des couleurs fort belles sont magnifiquement rehaussées d'or du haut en bas; les peintures représentent les faits les plus remarquables de la vie des dieux auxquels le temple est dédié. En arrivant devant les idoles, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de surprise, je dirai même d'effroi en apecevant ces étranges et horribles figures d'environ sept mètres de haut. L'ha-

Digitized by Google

billement de ces idoles est au moins aussi extraordinaire que leur figure, et tous les détails de leur costume sont découpés et coloriés avec une adresse vraiment surprenante. On compte ainsi neuf idoles ou divinités en trois groupes séparés. Dans le centre se tient Fô avec ses acolytes ou apôtres ; il est considéré comme chef déité. Aux deux autres côtés sont les dieux de la guerre, de la justice, du commerce et de l'agriculture avec quelques idoles secondaires. Le dieu Fô est le seul qui soit habillé de satin jaune, couleur réputée sacrée parmi les Chinois et que l'empereur seul a le droit de porter. Le temple de Mai-ma-tchin est une des choses les plus curieuses que j'aie vues durant mes voyages.

Après la visite du temple, l'heure du théâtre était venue, et nous nous rendîmes dans la loge du dzargoutchey. Le théâtre était décoré avec beaucoup de goût, suivant la mode chinoise. Il était surmonté de l'inévitable corniche saillante, peinte et décorée à grands frais. Au-dessus et sur les piliers du proscenium on avait placé des inscriptions roulées avec des dessins fantastiques. A l'exception du dzargoutchey et des riches marchands qui ont des loges sur le devant de la scène, la foule des spectateurs se tenait en plein air.

Pendant les entr'actes l'orchestre jouait. Il faut avoir entendu cette horrible et épouvantable musique pour avoir une idée des sons discordants que peuvent produire d'énormes clarinettes sans clefs, des flûtes de deux mètres de long, accompagnées de cimbales, de gongs et d'un tambour extrêmement bruyant, le tout couvert et commandé par la plus détestable et la plus rauque de toutes les trompettes marines.

Le sujet de la pièce était tiré de l'histoire de la Chine. Un empereur est détrôné par un usurpateur qui attire le peuple à lui en se disant inspiré de Dieu et du ciel. L'empereur meurt en prison et l'impératrice se retire dans une province éloignée, où, par son courage et ses

Digitized by Google

efforts, elle ramène à elle une portion de ses sujets; sûre de leur fidélité, elle se bat contre l'usurpateur, le tue de sa main et place son propre fils sur le trône de son mari. Le tout était entremêlé de surprises et de simulacres de combats.

Les rôles de femmes étaient joués par de jeunes garçons d'une quinzaine d'années. Ces singuliers personnages ressemblaient à de vrais paquets de vêtements au milieu desquels on ne pouvait distinguer ni figure, ni physionomie, ni forme.

D'après ce que j'ai vu, les Chinois, même ceux qui appartiennent aux classes supérieures, sont fort ignorants, ou du moins ils affectent de l'être. Ils se considèrent cependant comme très-supérieurs aux autres nations qu'ils traitent de *barbares* et qu'ils placent fort bas dans leur estime. Le dzargoutchey, par exemple, ignorait complétement l'existence de la nation française; il ne connaissait en Europe que les Anglais et les Portugais ; il croyait que les Russes étaient asiatiques. Mais quand il s'agit de leur amour-propre ou de leur intérêt, les Chinois ont un tact d'une finesse extrême qui leur tient lieu d'instruction. Leurs préventions contre les autres peuples ne sont pas naturelles, elles leur sont inspirées par la politique de leur gouvernement qui les confine dans leurs frontières et leur défend toute communication avec l'étranger. Je suis intimement persuadé que, loin d'être fâchés de voir le monde ouvert devant eux et pour eux, les Chinois seraient au contraire très-heureux de pouvoir se répandre au dehors. Et cependant c'est en tremblant et la peur sur le visage que quelques-uns d'entre eux osent aborder cette question dans leurs relations avec les étrangers, car ils s'exposent ainsi aux plus cruels châtiments.

JULES RIVIÈRE,
Architecte, membre de la Société orientale.

Digitized by Google

L'ALGÉRIE EN 1853.

RAPPORT DE M. LE MINISTRE DE LA GUERRE.

M. le ministre de la guerre vient d'adresser à S. M. l'Empereur un rapport développé sur les progrès accomplis en Algérie en 1853.

Après avoir exposé les succès obtenus sous le rapport de l'occupation militaire, de la pacification, du gouvernement arabe, des améliorations apportées dans la condition des Européens ainsi que le développement imprimé aux travaux publics, M. le maréchal Vaillant insiste sur les ressources agricoles et commerciales que présente dès à présent notre colonie. Nous extrayons de cette partie du Rapport les passages les plus saillants [1]. J. R.

Fertilité de l'Algérie. — Je n'irai pas demander à l'histoire ancienne un certificat de fertilité en faveur de l'Algérie, en rappelant que cette contrée était autrefois surnommée le *grenier de Rome.* Il suffit de constater qu'en 1853 notre colonie a fourni à la France près de 1 million d'hectolitres de céréales, d'une valeur de plus de 14 millions de francs; qu'elle produit des blés tendres comme jamais il n'en a été récolté en France, pesant 86 et 88 kilogrammes l'hectolitre, au lieu de 75 et 76 kilogrammes; que ses seigles ont un grain d'une si belle apparence et si nourri, qu'on a pu les confondre souvent avec des blés durs; enfin que certains grains de blé ont produit 150 épis, et certains grains d'orge jusqu'au chiffre merveilleux de 312 épis.

Je n'ai pas la pensée de présenter ce fait comme un résultat normal; mais, tout exceptionnel qu'il est, il servira à faire apprécier la fertilité de cette terre redevenue vierge par un repos de tant de siècles.

Sans doute le million d'hectolitres de céréales exportées d'Algérie est peu de chose, si l'on considère l'étendue du pays qui les a produites; il est beaucoup, si l'on s'arrête à cette pensée qu'avant la loi des douanes, notre colonie tirait la majeure partie de son blé de l'étranger, et que depuis deux ans à peine les colons ont commencé à donner quelque extension à leurs ensemencements.

[1] Le rapport a été inséré au *Moniteur* du 22 mai.

Digitized by Google

Culture des plantes industrielles.—Quels que soient les profits qu'on peut retirer de la culture des céréales, il est hors de doute que ces profits ne sauraient entrer en comparaison avec ceux qu'assure la culture de certaines plantes industrielles dont l'acclimatation en Algérie ne fait plus aujourd'hui question. De ce nombre sont le tabac, le coton, la garance; j'y ajouterai l'éducation de la cochenille et l'industrie sericicole...

Culture du tabac. — L'un des faits les plus curieux de la colonisation algérienne est sans contredit la progression qu'a suivie dans ces dernières années la culture du tabac.

En 1850, on comptait à peine dans les trois provinces quelques centaines de planteurs.

En 1852 leur nombre s'était déjà élevé à.	1,073
Il a été en 1853 de.	1,752
Augmentation.	679

Sous le rapport des espaces ensemencés, la culture du tabac a suivi une progression plus rapide encore.

En 1852, on signalait comme plantés en tabac. . .	1,095 hect.
Le chiffre s'est élevé en 1853 à.	2,277
Augmentation. . . .	1,182

C'est-à-dire qu'en une seule année les espaces cultivés ont plus que doublé.

Il ne m'est pas possible de faire connaître d'une manière rigoureusement exacte à Votre Majesté le rapport de ces 2,277 hectares. Cependant, indépendamment de la consommation locale, indépendamment des quantités restées entre les mains des colons, on peut constater officiellement le placement de près de 1 million 800,000 kilog., sur lesquels la régie a acheté 1 million 427,276 kilog. pour une somme de 1 million 303,000 fr.

Mais, circonstance digne de remarque, en même temps que les ensemencements augmentent, une amélioration sensible se manifeste dans la qualité des tabacs.

Ainsi, tandis que le prix moyen des tabacs achetés en 1852, pour le compte de la régie, n'avait été que de. .	85 fr.	10 c.	les 100 kilog.,
il s'est élevé, en 1853, à.	91	30	—
Augmentation . . .	6 fr.	11	—

Cette amélioration dans la qualité dont témoignent déjà suffisamment les prix plus élevés payés par la régie, est encore constatée par les rapports des agents de l'administration des tabacs...

Cette culture promet donc d'être fructueuse pour l'Algérie. La France trouvant à ses portes des tabacs préférables à ceux qu'elle achète en Hongrie et en Amérique, demandera sans nul doute à notre colonie d'Afrique une partie de ceux qu'elle tire de l'étranger.

Digitized by Google

Les colons ont parfaitement compris l'avenir de cette riche culture; de nombreux ensemencements ont été effectués depuis la récolte de 1853, et les agents de l'administration des tabacs estiment qu'en 1854 la production du seul département d'Alger sera de 3 millions de kilogrammes.

Industrie sericicole. — Si la culture du tabac a pris le plus rapide développement à raison des avances peu considérables qu'elle exige, il est d'autres éléments de richesse dont l'avenir paraît tout aussi assuré et qui ne tarderont pas à attirer l'attention à un degré égal.

Dans l'ordre de ces produits, l'industrie sericicole, dont je parlerai ici parce qu'elle touche en un point à la culture, se classe après le tabac, mais il est vrai à une assez grande distance encore.

En effet, les progrès de cette industrie sont subordonnés à l'accroissement des mûriers comme nombre et comme rendement, et ralentis encore par l'importance du capital qu'entraîne toute plantation.

Mais ce que l'on peut signaler dès ce moment, c'est que, sous le rapport de cette industrie, notre colonie a fait de notables progrès; c'est que la qualité supérieure des soies algériennes, consacrée déjà par deux médailles à l'Exposition de Londres et par les prix élevés auxquels elles sont cotées sur le marché de Lyon, ne permet plus de douter que l'Algérie ne prenne une place distinguée dans ce groupe de pays qui doivent aux vers à soie une bonne part de leurs richesses.

Pour constater ces progrès, il me suffira de placer sous les yeux de Votre Majesté un tableau indiquant quelle a été, dans le seul département d'Alger, la progression de cette industrie, et comme nombre d'éducateurs et comme produit :

En 1850,	89	éducateurs ont	récolté	3,778	kilog. de cocons.
1851,	184	—		5,888	—
1852,	272	—		9,323	—
1853,	335	—		14,000	—

Soit, pour le département d'Alger, 5,000 kilogrammes d'augmentation sur l'année précédente.

Les nouvelles plantations de mûriers qui se font journellement dans les trois provinces témoignent suffisamment de la volonté des colons de donner à cette industrie tout le développement dont elle est susceptible.

Culture de la garance. — Les premiers essais de culture de la garance datent de quelques années à peine, et déjà une médaille d'honneur obtenue à l'Exposition venait les signaler à l'attention du commerce.

Depuis lors, trois rapports, l'un de M. Chevreul, membre de l'Institut, directeur des teintures à la manufacture impériale des Gobelins; l'autre de la chambre consultative de l'arrondissement de Louviers; le troisième enfin de la Société industrielle de Mulhouse, ont reconnu la supériorité des garances de provenance algérienne sur celles de Chypre, qui sont les plus estimées.

Digitized by Google

Mais pour l'avenir de cette culture en Algérie, il ne suffisait pas que cette supériorité fût prouvée, il fallait encore que la différence entre le prix de vente et le prix de revient fût suffisamment remunératrice.

Or il résulte des calculs de plusieurs colons que le prix de revient est de 70 fr. par 100 kilog., tandis que les cours de la Bourse de Rouen attestent que le prix de 100 kilog. de garance varie entre 140 fr. et 155 fr., soit au moins 100 pour 100 de bénéfice pour le colon.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce rapprochement de chiffres.

Éducation de la cochenille. — Le même avenir est réservé à une industrie plus lucrative encore que celle de la garance : à l'éducation de la cochenille.

Pour en juger, il suffit de rappeler que la cochenille, originaire du Mexique, fut importée aux Canaries en 1831 seulement. La première année, la production de ces îles fut de 4 kilog., et dix-neuf ans plus tard, en 1850, les Canaries exportaient, pendant les neuf premiers mois de l'année, 253,574 kilog. de cochenille, qui, au prix moyen de 15 fr. le kilog., ont rapporté 3 millions et demi.

N'est-il pas évident que l'éducation de la cochenille étant reconnue possible, l'Agérie doit, à raison de sa proximité de l'Europe, de la différence du fret, faire une concurrence victorieuse non seulement au Mexique, mais aux Canaries elles-mêmes?

Cette possibilité n'est plus aujourd'hui douteuse, les résultats de plusieurs années le prouvent; aussi ont-ils déterminé un certain nombre de colons à se mettre résolument à l'œuvre ; quelques-uns ont consacré toute leur fortune à la culture du nopal. Les produits sont d'ailleurs assez beaux pour tenter leurs efforts, car il résulte des calculs faits jusqu'à ce jour qu'un hectare planté de 15,000 pieds de nopal donne un produit brut de 10 à 12,000 fr., dont 2,000 doivent être prélevés pour les dépenses.

Le département d'Alger compte actuellement vingt-neuf nopaleries et 500,000 pieds de nopal.

Culture du coton. — L'illustre colonisateur de l'Ile-de-France a dit : « Il suffit d'une plante pour faire la richesse d'une nation. »

Ce mot, dont l'histoire de plusieurs peuples atteste la vérité, devra une consécration nouvelle à l'histoire de l'Algérie. La sensation produite dans ce pays par la révélation inattendue des premiers résultats sérieux obtenus par la culture du coton, l'essor merveilleux qu'à pris cette culture en quelques mois, presque en un instant, ce sentiment des masses qui rarement se trompe, tout prouve que cette plante est trouvée.

Jusqu'en 1853, on ne peut qualifier que d'essais les efforts qui avaient été tentés pour la culture du coton, et cependant l'Angleterre, si bonne appréciatrice en ce genre de produits, accordait à l'Exposition de Londres onze récompenses aux échantillons provenant de l'Algérie; depuis 1853, cette culture est définitivement acquise à ce pays.

Pour justifier les espérances auxquelles a donné lieu l'introduction de

Digitized by Google

la culture du coton en Algérie, pour bien se rendre compte de l'influence qu'elle est appelée à exercer sur ce pays, j'ai besoin de rappeler des faits et de produire quelques chiffres.

En 1736, il y a un peu plus de cent ans, le cotonnier, qui fait aujourd'hui la richesse de l'Amérique du Nord, n'y existait qu'à l'état de plante d'agrément.

En 1790, l'exportation était de 80 balles.

Actuellement les Etats-Unis produisent 3 millions 200,000 balles.

On peut juger, par ce simple rapprochement de la rapidité avec laquelle cette culture a progressé dans l'Amérique du Nord.

A côté de la production des Etats-Unis, il n'est pas inutile de se rendre compte de la consommation du coton en Europe; la voici :

En 1853, l'Angleterre a importé de tous pays 2 millions 264,170 balles, soit près de 350 millions de kilogrammes.

Pendant la même année, la France a importé 460,000 balles, soit près de 69 millions de kilogrammes.

Les autres contrées européennes consomment environ 800,000 balles, d'un poids de 120 millions de kilogrammes.

Soit, en totalité, 3 millions 524,170 balles et 532 millions de kilogrammes.

Tel est le marché qui s'ouvre devant la production algérienne, à une époque où l'exportation américaine diminue, parce que les États-Unis fabriquent actuellement les tissus dont ils fournissaient seulement autrefois la matière première, à une époque où les manufacturiers commencent à se préoccuper sérieusement du renchérissement des cotons.

Comme si la Providence n'avait point voulu marchander à l'Algérie l'étendue de son bienfait, il est aujourd'hui reconnu que les *deux* variétés de coton qui réussissent le mieux dans ce pays sont celle dont le prix est le plus élevé, parce que l'Amérique n'en peut fournir que 30,000 balles, ou celle dont le rendement est le plus considérable.

L'Algérie a compris quelle influence cette productive culture doit avoir sur ses destinées : Européens et Arabes se sont mis à l'œuvre, et en une année le département d'Alger a *décuplé* ses ensemencements en coton...

Commerce des huiles. — L'Olivier atteint en Algérie les proportions de nos arbres de haute futaie; certaines contrées, notamment la Kabylie, sont couvertes de cette précieuse essence. Il importait pour notre commerce de tirer parti d'un produit qui avait été négligé tant que le marché de la métropole lui avait été fermé.

Depuis 1852, le commerce des huiles a pris dans notre colonie un développement rapide. Un grand nombre de colons ont construit des moulins destinés à la trituration des olives, et les Kabyles ont apporté sur les marchés de Bougie, de Dellis et de Djidjelli de grandes quantités d'huiles qui ont été immédiatement achetées par des négociants français. Malheureusement les procédés grossiers employés par ces montagnards pour la trituration des olives donnent un rendement inférieur de

Digitized by Google

près de moitié au rendement normal. Mais des usines bien dirigées par des Européens ont été établies au milieu même des montagnes kabyles; d'un autre côté, des élèves indigènes reçoivent dans nos pépinières des notions pour greffer les oliviers. Tout annonce donc que ce commerce prendra bientôt une grande extension.

Il ne faudrait pas juger de la production des huiles en Algérie par la récolte de 1853, qui a été au-dessous de la moyenne des deux années précédentes. Cependant le chiffre des exportations s'est encore élevé à 2 millions 914,450 kilogrammes, quantité inférieure de près de moitié à celle de 1852.

Compagnie genevoise pour la colonisation des environs de Sétif. — Une tentative importante pour le peuplement et la mise en culture du pays a été faite en Algérie pendant l'année 1853; je veux parler de la Compagnie qui s'est fondée sous le patronage de plusieurs des hommes les plus considérables de la Suisse pour la colonisation des environs de Sétif par des émigrants suisses.

Jusqu'au décret du 26 avril 1853, qui a fait concession à la Compagnie genevoise de 20,000 hectares dans les environs de Sétif, l'État avait été pour ainsi dire le seul entrepreneur de colonisation en Algérie. La connaissance imparfaite du pays, le défaut de sécurité qui, dans les premières années devait éloigner les capitaux privés, tout contribuait à effacer et à absorber l'initiative individuelle à qui la France est redevable de tant de grandes entreprises.

Le moment est arrivé où cette situation anormale doit cesser.

Aux termes des conventions intervenues entre l'Etat et la Compagnie genevoise, les 20,000 hectares affectés à la colonisation de Sétif sont divisés en dix sections de 2,000 hectares chacune. Sur chaque section la Compagnie s'engage à faire construire un village de cinquante maisons, sans pouvoir bénéficier sur le prix de la maison, qui ne peut s'élever au dessus de 2,000 fr.

L'Etat abandonne à la Compagnie le choix des colons; mais, avant de les diriger sur les villages dont les travaux d'utilité sont seuls à la charge de mon département, elle doit avoir reçu au moins la moitié du prix de leur maison, et, entre autres, un dépôt de 2,000 fr. qui est versé entre les mains de l'État pour être ensuite rendu aux colons au fur et à mesure de leurs besoins.

De cette manière, chaque famille trouve en arrivant une maison construite; elle peut immédiatement se mettre au travail, et le dépôt de 2,000 fr. qu'elle a effectué assure son existence jusqu'à la récolte suivante.

Deux ans avaient été accordés à la Compagnie genevoise pour commencer les travaux des dix villages qui doivent être achevés en dix années, et cependant huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la signature du décret de concession par Votre Majesté, qu'un premier village était non seulement construit, mais encore entièrement peuplé; un second village était en voie d'exécution, et sous l'influence de ren-

Digitized by Google

seignements fournis par les premiers colons arrivés, les demandes adressées à la Compagnie par des familles réunissant toutes les conditions voulues devenaient tellement nombreuses qu'elle se voyait dans l'obligation d'en rejeter un grand nombre.

Le succès qui a couronné cette entreprise paraît avoir déterminé plusieurs Compagnies tant françaises qu'étrangères, à suivre l'exemple de la Compagnie genevoise. Combien ne serait-il pas à souhaiter, cette première expérience faite que les conseils généraux reprissent un projet sur lequel mon département, de concert avec celui de l'intérieur, avait appelé leur attention, à savoir la création de villages départementaux peuplés par des habitants d'un même département, et portant le nom de ce département!

La réalisation d'un semblable projet, exécuté avec ensemble, serait digne de la France et aurait des résultats aussi profitables pour la métropole que pour l'Algérie.

Commerce des laines et des peaux brutes. — L'une des branches les plus considérables du commerce actuel de l'Algérie, celle qui depuis 1851 a rendu l'impulsion la plus vive, est sans contredit le commerce des laines.

Il n'est pas nécessaire de rappeler que la production intérieure de la France ne suffit pas à sa consommation; que nous sommes obligés de tirer de l'étranger une grande partie de notre approvisionnement; qu'en présence de besoins sans cesse croissants, chaque jour doit augmenter le prix de cette matière première.

L'Algérie est appelée à atténuer les inconvénients de cette situation.

En 1852, l'exportation des laines de l'Algérie était de. . . . . 3,244,432 kilogr.
En 1853, elle s'est élevée à. 4,354,490

Augmentation. . . . . 1,110,058 kilogr.

Pendant cette même année, il a été exporté pour 2 millions 67,847 fr. de peaux brutes.

Pêche du corail. — La mer qui baigne le littoral de l'Algérie apporte aussi son contingent de prospérités à ce pays. Il est à regretter que les étrangers nous donnent ici l'exemple et accaparent à leur profit un produit important trop négligé en France : la pêche du corail.

156 bateaux corailleurs ont exploité en 1853 les parages de Bone et de La Calle, et ont récolté en moyenne 230 kilogr. par bateau, soit en totalité 34,880 kilogr. Au prix de 60 fr. le kilogr., la valeur de la pêche a été de 2 millions 152,880 fr.

Je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que l'est de l'Algérie ne paraît pas devoir conserver le monopole de la pêche du corail qu'il possédait depuis des siècles; sur les côtes de la province d'Oran, des bancs considérables ont été découverts récemment, et cinquante balancelles espagnoles sont venues y chercher un riche butin.

Digitized by Google

Afin de faire concourir nos nationaux à l'industrie du corail, industrie tellement productive que dans quelques mois elle a assuré à chaque bateau pêcheur une moyenne de 14 à 15,000 fr. de bénéfice net, j'ai donné mission à un officier de la marine impériale d'aller étudier à Naples les procédés de fabrication usités dans cette ville. A l'aide des documents recueillis, je me propose d'organiser un système de primes d'encouragement au profit des industriels de l'Algérie qui se livreront au travail du corail.

Richesses forestières. — La France voyant chaque année, et cela par des causes diverses, diminuer sa richesse forestière, avait grand besoin de rencontrer de l'autre côté de la Méditerranée une compensation pour combler le vide qui se faisait chez elle. Cette compensation, elle l'a trouvée. Le domaine forestier de l'Algérie aujourd'hui connu comprend 1 million 200,000 hectares environ.

Les essences de chênes-liéges composent une grande partie des forêts de l'Algérie. Déjà 12,000 hectares de ce bois, d'autant plus précieux qu'il commence à manquer ailleurs, sont exploités par les Compagnies concessionnaires. Sur la ligne du Tell, et surtout auprès de Batna et de Téniel-el-Hâd, on rencontre des forêts de cèdres dont quelques-uns atteignent 4 et 5 mètres de circonférence. Un ingénieur de la marine a visité récemment toutes les richesses forestières de l'Algérie. Il a reconnu et signalé à l'attention du département de la marine et des colonies l'existence de très-beaux bois propres à toutes les constructions navales. Leur éloignement de la côte en a rendu jusqu'à ce jour l'exploitation difficile; mais avec le développement des routes que nous ouvrons de tous côtés, nous pourrons bientôt aller chercher en Algérie des approvisionnements précieux pour les chantiers de notre marine.

D'autres essences me paraissent également appelées à prendre une place importante dans la confection des meubles de luxe; parmi elles figurent en première ligne le térébinthe, le genevrier, le tuya, l'olivier, le noyer noir, qui ne le cèdent, par leurs dispositions et leur solidité, à aucun des arbres de l'Amérique.

Relevés de la douane. — Ces relevés prouvent que, pendant l'année 1853, le mouvement commercial de l'Algérie a été

A l'importation, de.	72,788,015 fr.
A l'exportation, de.	30,782,592
Total.	103,570,607 fr.

En 1852, le chiffre des exportations de l'Algérie avait été seulement de 21 millions 554,519 fr.; d'où il ressort en faveur de 1853 une augmentation de 9 millions 228,073 fr.

Conclusion. — Maintenant, Sire, ma tâche est terminée. J'ai cherché dans ce résumé à vous montrer l'Algérie telle que l'année 1853 nous l'a faite, à l'ombre de la paix qui a régné dans ce pays. Malgré les espérances que peuvent faire naître dans l'esprit des agitateurs les préoccu-

Digitized by Google

pations résultant pour nous de la guerre d'Orient et la diminution de l'effectif de l'armée d'Afrique, cette paix n'a pas encore été troublée au moment où j'ai l'honneur de soumettre ce rapport à Votre Majesté; c'est un fait que je suis heureux de constater.

Si les mesures que je viens de rappeler ont produit de bons résultats, c'est un devoir pour moi d'en rapporter en très-grande partie le mérite à la sage et habile administration du gouverneur général, au concours si éclairé et en même temps si efficace prêté au ministère de la guerre par le comité consultatif de l'Algérie et par le conseil d'Etat. Il ne faut rien moins que l'espoir de se voir continuer l'utile assistance de ce grand corps politique pour encourager mon département à marcher avec confiance dans la voie si ardue de la création d'une société nouvelle de l'autre côté de la Méditerranée.

Cependant, quels que soient les progrès que j'ai eu à signaler dans la situation de l'Algérie, de grands sacrifices sont encore nécessaires pour donner à notre colonie tout son développement. Toutefois j'ai la satisfaction de faire remarquer à Votre Majesté que, bien que l'Algérie ne soit encore soumise ni à l'impôt foncier ni à l'impôt personnel, les recettes qu'elle procure au Trésor s'augmentent à chaque exercice, et qu'en 1854, elles couvriront les dépenses, celles de l'armée d'occupation exceptées.

Sans doute les charges sont encore lourdes; mais plusieurs circonstances se sont déjà présentées où la France, loin d'avoir à les regretter, s'est applaudie de trouver dans les vertus militaires dont l'armée avait fait l'apprentissage en Algérie un point d'appui précieux pour assurer la défense de la société. Aujourd'hui, encore, elle a emprunté en majeure partie aux troupes qui ont combattu en Afrique les principaux éléments de la brave armée à laquelle Votre Majesté vient de confier l'honneur de nos aigles.

Je ne me le dissimule pas, Sire, le contre-coup de cette guerre peut se faire sentir en Algérie; si on appréhende que des difficultés momentanées retardent l'essor pris par notre colonie dans ces dernières années, ce temps d'arrêt, s'il a lieu, ne sera que partiel et n'atteindra que quelques branches de l'activité européenne. Dans tous les cas, il ne saurait influer que passagèrement sur l'avenir.

L'Algérie est définitivement sortie de la période des essais. Chaque jour révèle de nouvelles ressources et augmente en les groupant les forces de production. Les efforts de tous répondent aux incitations et à la sollicitude du gouvernement. Après de si longues hésitations et de si douloureuses épreuves, le but apparaît enfin, le succès rayonne à l'horizon. On l'atteindra. J'en ai pour garants la situation présente comparée à la situation de 1851, et la bienveillance constante de Votre Majesté pour un pays qui est peut-être destiné à devenir les Indes de la France.

Digitized by Google

INSULTE COMMISE PAR LES ALGÉRIENS

CONTRE LE VAISSEAU *LA PROVENCE*

(3 août 1829).

La *Revue* a publié dans son dernier numéro l'extrait d'un rapport du vice-amiral Hamelin, relatif à l'attaque inqualifiable dont la frégate à vapeur anglaise *Furious* avait été l'objet de la part des autorités maritimes d'Odessa. L'amiral rappelle à cette occasion un fait analogue arrivé au vaisseau *la Provence*, en 1829, dans la rade d'Alger. Voici sur ce fait, qui eut plus tard de si graves conséquences, quelques détails, empruntés au récit d'un témoin oculaire, qu'on ne lira sans doute pas sans intérêt.

(A. U.)

Le 2 août dès le matin nous fîmes nos dispositions pour nous rendre à l'audience du dey. Cette journée était pour nous d'une grande importance, puisqu'elle devait décider de la paix ou de la guerre. Les dangers et les outrages auxquels lord Exmouth et ses officiers avaient été exposés dans une circonstance semblable se représentaient à notre mémoire; ils pouvaient se reproduire d'autant plus facilement à notre égard, que nous n'avions pas à notre disposition l'appareil de forces militaires imposantes qui appuyaient les négociations de l'amiral anglais. Nous partîmes, et vers midi nous débarquâmes sur le quai d'Alger. Arrivés chez le ministre de la marine, l'air triste et abattu de l'interprète du dey, la physionomie sombre et sinistre de tous ceux qui l'entouraient, furent pour nous l'indice de dispositions peu favorables. Lorsque le consul de Sardaigne nous eut rejoints, et qu'on nous eut fait assez froidement les politesses d'usage, nous nous acheminâmes vers le palais du dey, à travers la foule qui se pressait

Digitized by Google

sur notre passage. En chemin nous rencontrâmes le Bach-Tchavouch ou grand-prévôt; cet officier supérieur, messager secret et fidèle du dey, était habillé de vert, portant une écharpe rouge et un bonnet blanc terminé en pointe. Introduits auprès de Son Altesse avec les mêmes formalités qu'à l'audience précédente, la discussion, après les compliments d'usage, s'établit sur les objets importants que nous avions à traiter, et se termina, après de longs débats, par le rejet que fit le dey des propositions du gouvernement français.

Après avoir fait les plus grands efforts pour remplir par la délivrance des prisonniers les vues paternelles de Sa Majesté, et avoir inutilement employé tous les moyens de persuasion pour amener Hussein-Pacha à consentir aux justes réclamations de la France, le commandant des forces navales du roi lui fit d'abord observer la terrible responsabilité qu'il assumait sur sa tête en se rendant aux yeux de Dieu et des hommes la cause des malheurs de son pays, et il n'hésita pas à lui déclarer que désormais le roi de France, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, emploierait les forces que le Tout-Puissant avait mises entre ses mains pour défendre ses droits et la dignité de sa couronne.

« J'ai de la poudre et des canons, répliqua Hussein-
« Pacha, et puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre,
« vous êtes libres de vous retirer. Vous êtes venus
« sous la foi du sauf-conduit, *aman-ilè*, je vous permets
« de sortir sous la même garantie. »

Nous prîmes immédiatement congé de ce prince et sortîmes du palais.

Le lendemain vers midi, le commandant ordonna au brig *l'Alerte*, mouillé à peu de distance de nous, et qui avait suivi le vaisseau dans cette mission, d'appareiller et de sortir de la baie couvert du pavillon parlementaire. Forcé par le vent de passer sous les batteries de la ville et à portée du canon, M. le capitaine de Nerciat exécuta

Digitized by Google

cette manœuvre avec habileté et prit le large sans inconvénient.

A une heure le vaisseau, après avoir également appareillé, suivait la même route ayant les basses voiles, les huniers et les perroquets, portant le pavillon parlementaire au mât de misaine, le pavillon du roi arboré à la corne, et le guidon de commandement au grand mât. Plein de confiance sur la foi du sauf-conduit, nous naviguions pour sortir de la baie, lorsqu'un coup de canon à poudre, parti de la batterie du fanal, fixa notre attention. Peu de minutes après on entendit un deuxième et un troisième coup, et l'on vit beaucoup de monde courir aux batteries. C'était probablement l'ordre de faire tirer, car aussitôt une canonnade à boulets, partie des batteries de la ville et du môle, et dirigée sur le vaisseau, ne laissa plus de doute sur l'attentat qui allait être commis. En effet dès ce moment, de deux heures et demie jusqu'à trois, c'est-à-dire pendant une demi-heure que le vent nous permit de nous éloigner de la côte, le vaisseau du roi *la Provence* a essuyé le feu d'environ quatre-vingts coups de canon, et celui de plusieurs bombes qui tombèrent à peu de distance de l'arrière du vaisseau.

Un heureux hasard voulut que onze boulets seulement atteignirent le corps du bâtiment, c'est-à-dire trois dans la coque, un dans la grande vergue qui fut percée d'outre en outre, entre le milieu et le bout de tribord, et plusieurs dans la voilure et le gréement. La corvette de guerre anglaise *le Pilorus* et la goëlette espagnole *la Guadaleta*, mouillées à peu de distance du port, ont été témoins de cette insulte. Nous dûmes probablement à la position du premier de ces bâtiments, placé entre nous et une partie des batteries, de ne pas avoir reçu le feu de celles qu'il nous masquait.

Cependant, exposé au feu de plus de cinq cents pièces d'artillerie, c'en était fait du vaisseau *la Provence* si on

Digitized by Google

eût eu le malheur de perdre un mât, ou si le commandant n'eût pas maîtrisé ce premier mouvement si naturel d'indignation que devait exciter une aussi lâche provocation. Une seule bordée aurait compromis sans gloire son caractère de parlementaire, l'existence des braves qu'il commandait, et le beau vaisseau que le roi lui avait confié. On doit surtout apprécier la sagesse d'une telle conduite par les efforts que dut faire sur lui-même M. de la Bretonnière pour contenir la vive indignation dont il était pénétré. Dans ce moment difficile la la conduite et les sentiments de nos marins furent les mêmes que ceux de leur commandant. Si quelques-uns d'entre eux voulurent, dans le premier moment, se jeter sur les pièces, et faire feu, tous, il faut le dire, écoutèrent la voix de leurs chefs et se bornèrent à lancer sur l'ennemi des regards qui exprimaient à la fois le mépris et l'espoir de se venger un jour.

Le lendemain nous gagnâmes le large, et, profitant d'un jour de calme, le commandant fit réparer une partie des avaries essuyées par le vaisseau; ainsi, deux jours après l'événement du 3 août, nous pûmes reparaître devant Alger, et prouver aux Algériens l'inutilité de leur lâche tentative; depuis lors, et jusqu'à son retour à Mahon, *la Provence* ne quitta plus ces parages.

T.-X. Bianchi,

Ancien secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales.

Digitized by Google

UN CHANT

DU POEME DE YOUCEF ET ZULEIKA

TRADUIT DU PERSAN DE NIZAMI.

Lu à la séance de la Société orientale de France, le 5 mai 1854.

Zuleïkâ, le cœur blessé des dédains de Youcef, Zuleïka n'ayant point cueilli la fleur de la réunion du jardin de Youcef, restait troublée, les yeux en pleurs au milieu de ses compagnes. Elle se retira à l'écart et dit à sa nourrice : Jusques à quand mon âme sera-t-elle compagne du chagrin? Mes paroles ne font aucune impression sur Youcef; mon cœur est déchiré, oh! si je pouvais mourir! Youcef ne fait aucune attention à moi; que ferai-je? Youcef ne sympathise pas avec moi; que ferai-je? Rongée par le chagrin, il m'est difficile de vivre; loin de lui, mon âme est dévorée de tourments; oh! dis-moi, que ferai-je?

La nourrice entendant ce discours, lui dit d'une voix douce et altérée : O belle d'entre les belles! ne te tourmente pas ainsi ; toi, rose fraîchement éclose : prends patience; tu seras réunie à Youcef, car la rose du désir ne s'épanouit qu'au souffle de la patience. Sur cette terre étrangère, Youcef est en exil, Youcef est malheureux et loin de sa patrie. Il regrette ses amis, son cœur est atteint de la blessure de l'exil ; sur cette terre, pour son cœur il n'est point de plaisir : tel un oiseau tombé dans les filets, qui souffre loin de son nid; à ses yeux un parterre de fleurs n'est qu'un champ de ronces et d'épines; d'effroi, il perd ses sens; il oublie les airs mélodieux, toute fleur lui semble une mauvaise herbe; pour lui, le rossignol n'est qu'un vil corbeau! Mais s'il reste

Digitized by Google

quelques jours au jardin, il s'habituera à sa fraîcheur ; peu à peu il recherchera l'eau fraîche et les graines savoureuses; bientôt il construira son nid. A peine aura-t-il goûté les douceurs de la quiétude qu'il liera conversation avec un rossignol à la voix mélodieuse, et il cherchera à s'en faire un ami.

Youcef ressemble à cet oiseau tombé dans le filet; lui qui, contre son gré, a été amené de Kanaân en Egypte. Sur sa condition, mille pensées assiégent son esprit, il a le cœur aussi pur que le cristal ; jamais il n'a quitté sa retraite solitaire, jamais il n'a mis le pied dans le parterre. Jamais sur ta beauté, il n'a ouvert les yeux du désir; de pudeur, il n'a jamais levé la tête. Jusqu'à présent, il n'a pas aperçu ta splendide beauté ; en vérité, il n'a jamais vu ta taille élancée comme un cyprès. Mais à peine, dans le bosquet se verra-t-il seul avec toi, qu'il tombera d'étonnement. Tu le verras bientôt te demander des consolations à ses peines ; prends garde alors, car c'est toi-même qu'il recherchera.

Zuleïkâ entendit les paroles de sa nourrice, les pesa dans son esprit et les approuva.

Or, Zuleïkâ possédait en Egypte un jardin ; jamais l'automne n'en avait fané la fraîcheur ; un jardin admirable; le paradis terrestre seul en eût donné une idée.

Des fleurs de toute sorte y étaient écloses, de tous côtés les oiseaux par leurs chants faisaient croire à l'existence de harpes éoliennes ; de toutes parts le rossignol roucoulait des accents mélodieux ; chaque branche d'arbre était chargée de fleurs ou de fruits ; la tulipe y brillait des plus vives couleurs. L'automne ne pouvait y succéder au printemps, car la huppe, l'oiseau de Salomon, veillait à ce que la fraîcheur y fût perpétuelle[1]. L'aube n'était que le reflet des nuances de ses tulipes. Autour des

[1] D'après les traditions musulmanes, la huppe était l'oiseau chargé par Salomon de veiller aux sources.

Digitized by Google

jacinthes légères, comme des boucles de cheveux, on avait écrit des devises avec des pâquerettes. Les violettes passaient du surmèse dans les yeux grands ouverts des narcisses. Dans les grandes allées, le jasmin étendait sa tente sur les cimes des orangers. L'aube lavait, avec la rosée, les joues des roses ; le zéphir du matin donnait le ton aux rossignols. Partout on voyait des bassins d'où s'échappaient de nombreux ruisseaux ; les fleurs en s'y reflétant faisaient croire à des rivières de roses. Le zéphir courait follement de sentiers en sentiers. Les arbres étaient tous semblables au toubâ[1], et courbaient sous le poids des feuilles et des fruits. Etendant leur ombre mouvante, les cyprès et les pins paraissaient danser une ronde. L'écorce distillait le bid-michk[2], le saule pleureur tombant de tous côtés étreignait le coing solitaire, et le couvrait de son manteau.

On trouvait dans ce jardin tous les attributs de la beauté. Les tourondj[3] rappelaient la pomme d'Adam ; les pommes, le menton ; pour le cœur, pauvre enfant, les mamelles des figues montraient, en s'ouvrant, des grains de sucre dans du lait. La saveur des pêches égalait en douceur le baiser des belles. Par la grande quantité d'oranges et de grenades, le jardin semblait toujours illuminé. Aux ceps colorés des vignes étaient suspendues des grappes de raisin rappelant le nœud des pléiades. Les pistaches s'entr'ouvraient comme des lèvres qui sourient; dans ce jardin la bouche restait ouverte d'étonnement. Rien qu'en en faisant la description il me semble que ma plume s'agite dans les fleurs. Cependant mes paroles sont au-dessous de la réalité : c'était enfin une image du paradis.

Zuleïkâ, songeant à ce jardin, sentit le désir s'éveiller

[1] Arbre du paradis.

[2] Bid-michk, résine qui découle du saule et dont on fait des cherbets (sorbets); l'odeur approche de celle de l'eau de rose.

[3] Orange très-acide et dont le parfum est très-pénétrant.

Digitized by Google

en elle ; elle oublia son chagrin et fit appeler le vieux jardinier. Quel vieillard ! aux cheveux blancs comme la neige, au visage ouvert comme un matin d'été; sur son front l'ange du destin avait écrit : Abdéhou! Il est le serviteur. Son cœur était pur comme un cristal. Il arriva en présence de Zuleïkâ.

Zuleïkâ lui dit : Seul, tu peux chasser le trouble de mon âme, ô toi dont les soins font de ce jardin un lieu de délices ; aujourd'hui orne bien le parterre, aujourd'hui c'est toi qui dois faire les bouquets. Sais-tu bien ce que demain j'ai à faire ? écoute : Mon printemps, une lune dont les rayons éclairent le monde, un jardin de beauté, entends-tu, mon Youcef, doit se rendre ici demain, avant l'apparition du matin de l'espérance, semblable au soleil il sortira du palais, il se rendra au jardin, sa présence enlèvera les nuances à la rose, le parfum aux jacinthes. Alors, toi, prépare le parterre, va, porte cette lome nouvelle aux fleurs; aussitôt elles se mettront à l'œuvre, elles se courberont avec humilité, marcheront à sa rencontre et se placeront devant ses yeux. Arrose avec soin les allées du jardin, étends sur la verdure la tente des jasmins, ordonne aux perruches de boire des cherbets ; ordonne aux paons de cacher leurs pieds ; donne le ton aux rossignols, et du cou des pigeons retire le collier. Dis doucement à l'oreille du rossignol que sous les pas de Youcef il répande des fleurs. Prends bien garde, sur la rose, pas un grain de poussière ! Sur l'âme du rossignol, pas l'ombre du chagrin ! dans le cœur de personne pas le moindre trouble ! dans le jardin que tous fassent entendre leur voix ! dans l'esprit point de peines ! point d'affliction ! point de tourments ! dans le jardin point d'intrus ! dans la prairie point de rival envieux ! Orne le jardin de telle façon, et pare les cyprès de telle sorte que lorsque Youcef arrivera il sente son cœur délivré des tourments, qu'il prenne du plaisir et qu'enfin nous allumions ensemble le flambeau des réjouissances. Si je

Digitized by Google

puis le séduire, oh! bientôt je lui aurai enlevé sa sauvagerie. Moi, je n'ai d'autre confident que toi. Que dis-tu donc? ai-je raison?

Le vieillard répondit : O toi, dont l'ombre égale celle du soleil, ta taille élancée est la base de l'édifice de la beauté; nous exécuterons chacun de tes ordres, nous t'obéirons comme à notre reine.

Ce discours rassura Zuleïkâ et délivra son cœur des chaînes pesantes du chagrin ; elle reparut au milieu de ses esclaves, le front rayonnant, et sa présence, telle qu'un flambeau resplendissant, illumina l'assemblée. Elle s'assit, ses esclaves l'entourèrent et formèrent autour d'elle un anneau tel que celui qui entoure Saturne.

Toutes étaient renommées par leur beauté et s'en enorgueillissaient; l'une pour ses yeux, l'autre pour ses cheveux, celle-ci pour son teint, celle-là pour ses lèvres. Toutes, songeant au lendemain et rêvant à Youcef, s'endormirent.

Cependant, Zuleïkâ, brûlée de désirs, trouvait la nuit trop longue, et, dévorée d'impatience, elle s'écriait: O toi, nuit ténébreuse de ceux qui languissent dans l'attente, toi qui déchires le cœur de ceux qui n'ont plus que l'espérance, pourquoi n'as-tu point pitié des amants séparés? N'as-tu donc aucun remède à leur peine? ne songes-tu donc pas au matin? Oh! tiens, tu es tellement ivre que tu ignores que le jour doit poindre. Sur le flambeau de mon espoir tu as étendu ta robe; vois donc enfin, ô nuit, ce que tu as fait de moi! Sans doute, tu n'en as nul souci ; que t'importent à toi ma peine et mes tourments. De quel nom t'appellerai-je, ô nuit impitoyable? Tu égales en longueur le jour du jugement dernier. Va-t'en, va-t'en ; ne vois-tu pas que l'aube va paraître? ne vois-tu pas, grand Dieu! à quel état je suis réduite?

Puis Zuleïkâ levant ses regards vers les cieux : O firmament injuste et cruel, tu tournais, pourquoi t'arrêtes-tu? pourquoi ne te mets-tu pas en marche afin que

Digitized by Google

la nuit disparaisse? Ne veux-tu donc pas que je voie le soleil? Parmi les étoiles, laquelle retient tes pas? As-tu donc perdu les clefs du matin? Marche donc! marche donc! Tu ne m'entends pas! — Et toi, lune, c'est assez t'arrêter dans la nuit; as-tu fait un vœu? Désires-tu voir lever l'aurore, ou ne le veux-tu pas?

Zuleïkâ se plaignait au ciel, aux étoiles et à la lune quand tout à coup le zéphir vint annoncer l'aurore, les oiseaux s'unirent dans un concert de bonheur. Du sein de l'obscurité surgit le flambeau du matin. De joie, Zuleïkâ redressa son beau corps. Elle se dirigea en toute hâte vers l'endroit où reposait la lune de Kanaân.

Youcef, voyant paraître le jour, se leva, son visage resplendissait comme le soleil; il se prosterna et baisa la terre comme un esclave. Zuleïkâ lui dit : Puissions-nous donner nos âmes pour toi! Que la tête des souverains soit la poussière de tes pas! Jusques à quand resteras-tu dans la solitude? Regarde, nous sommes au printemps; il te faut venir au jardin, il te faut entendre la voix du rossignol. Rends le contentement aux habitants de ces lieux, délivre-les du supplice de l'attente. Toi, dont la démarche est si gracieuse, avance dans le parterre, sur les rosiers; jette tes regards si doux. Si tu le veux, moi, dont le cœur est si troublé, pareille à l'ombre, je suivrai tes pas.

Tout en parlant ainsi, Zuleïkâ attira doucement Youcef au dehors; elle fit signe à ses esclaves de la suivre; celles-ci, transportées de joie, s'empressèrent d'obéir. Les serviteurs aux ceintures d'or accoururent conduisant des chevaux. Les coursiers à la longue crinière volaient plutôt qu'ils ne couraient. Zuleïkâ possédait un cheval (que dis-je! un cheval, c'était un éclair animé) aux formes élégantes, aussi gracieux que Leïla; il était couvert d'ornements, sa bride était d'or; sur son dos on plaça une selle resplendissante de pierreries, et sur sa tête un panache mourant. Tout en caracolant, les servi-

Digitized by Google

teurs l'amenèrent devant Youcef; ils l'aidèrent à monter et sur le vent placèrent le soleil. Youcef, s'affermissant en selle, sortit du palais comme le soleil s'élevant de l'horizon.

Le zéphir du matin le devança au jardin, avertit les fleurs de son arrivée, fit épanouir les jasmins. De plaisir, les cyprès, les tourterelles, les fleurs et les rossignols cherchant à se précéder se courbèrent devant Youcef et se rangèrent en ligne. On ouvrit les portes, et Youcef, en entrant, répandit la fraîcheur. Zuleïkâ avait fait élever un kiosque dont les peintures enchantaient les regards ; elle y conduisit Youcef et le fit asseoir sur un trône d'or. Toutes les femmes avaient les yeux sur lui et cherchaient à deviner sa pensée. Zuleïkâ, tourmentée, inquiète, se tenait debout au milieu de ses esclaves. Parfois caressante, parfois plaintive, elle disait ses chagrins à Youcef. Les pleurs coulaient de ses yeux, et d'une voix altérée elle disait : O cœur de pierre, toi qui te plais à tourmenter les mortels, toi qui te soucis peu des peines d'autrui; tu m'as tuée de chagrin. Assez ! oh ! c'est assez ! Pourquoi tout ce dédain ! assez ! oh ! c'est assez ! Jusqu'où pousseras-tu tes mépris? Pitié ! pitié pour moi ! Préserve-nous du malheur ; tu es jeune, aie au moins pitié de toi-même ! Tu regrettais ta maison, ta famille ; dans mon cœur je t'ai fait une maison, une famille ! Je t'ai conduit ici pour te rendre joyeux, pour te soulager de tes chagrins.

Zuleïkâ, dans ces paroles amères, exhalait les peines de son âme; mais Youcef, plongé dans ses réflexions, n'en entendit pas un seul mot.

Zuleïkâ désespérée se retira avec ses esclaves, et, les yeux pleins de larmes, elle leur dit : « Vous avez vu quel dédain Youcef ressent pour moi ; vous avez entendu ce que je lui ai dit : je ne pourrai faire aucune impression sur son cœur. Non, je serais même une rose de beauté qu'il n'abaisserait pas ses regards sur moi ! Vous toutes,

Digitized by Google

vous êtes renommées par vos attraits, votre beauté est sans défauts ; lorsque je parle à Youcef, il détourne la tête, peut-être vous regardera-t-il d'un œil plus favorable. Ce soir, rendez-vous près de lui, ainsi que moi ; exposez-lui l'état de votre cœur. Que chacune d'entre vous le prenne à part, peut-être l'une de vous lui inspirera de l'amour ; que celle qui aura touché son cœur vienne aussitot m'en prévenir à son insu. Zuleïka, pleurant et gémissant, se retira dans un lieu solitaire.

Le soir, les étoiles illuminèrent le ciel, la nuit étendit ses voiles et fit régner la tranquillité autour de la retraite de Youcef.

Les esclaves obéissant à l'ordre de Zuléïkâ se parèrent et se rendirent près de Youcef.

L'une balançant sa taille élancée comme un cyprès, s'avançait lentement en murmurant : Qui possède une taille élevée comme la mienne? Qui donc a la démarche plus gracieuse que la mienne? — L'autre déroulant ses cheveux bouclés comme des jacinthes, les faisait onduler sous ses doigts en chantant : Qui donc a des cheveux aussi beaux que les miens? Qui donc a des cheveux plus souples que les miens? — Celle-ci tenant en main une glace s'y mirait en riant et disant : Qui donc a le teint plus brillant que le mien? Qui donc a un visage plus suave que le mien? — Celle-là, pressant son sein de grenade sous ses doigts, montrait une poitrine à rendre jaloux le jasmin, les yeux ivres d'amour et les bras grands ouverts, elle disait tout bas : Qui donc a des étreintes plus douces que les miennes? Qui donc a des épaules plus polies que les miennes? — Cette autre aux hanches larges et puissantes allait ici, là en dansant ; sa taille était d'une finesse extrême, et, s'avançant vers Youcef, elle disait : Qui donc a les hanches plus voluptueuses que les miennes? Qui donc peut offrir autant d'attraits que moi?

Bref, chacune d'elles vantant sa beauté, s'étudiait à

Digitized by Google

en faire ressortir les attraits; tantôt elles approchaient de Youcef et l'entouraient comme les cils entourent les yeux; tantôt elles s'éloignaient en dansant; toutes cueillaient une fleur (un regard) du jardin de Youcef. Chacune aurait donné son âme pour un de ses sourires, toutes étaient les papillons volant autour du flambeau de son visage. L'une exprimait son ardeur par des clignements d'yeux, l'autre semblait le questionner par un froncement de sourcils. Celle-ci, plus hardie, s'exprimait en paroles, celle-là faisait épanouir le bouton de rose du sourire. L'une perdait sa bouche dans un baiser, le menton de l'autre semblait une pomme suspendue à ses lèvres. Celle-ci déroulant ses cheveux répandait le musc; celle-là sur ses sourcils répandait l'ambre.

Enfin, elles s'assirent autour de Youcef; son visage semblait se refléter sur leurs joues; l'une après l'autre elles lui adressèrent la parole en ces mots : O toi dont le soleil resplendissant est le porte-miroir, tes lèvres donnent l'éclat au rubis de Bédakchân[1]; dans cette retraite où tu reposes ce soir, où tu jouis de la tranquillité, si tu le permets, nous serons tes compagnes, toutes nous t'adorerons de toute notre âme. Laisse de côté ton indifférence, laisse tomber sur nous un regard d'amour; chacune de nous est la Zuleïkâ du siècle; par nos attraits et notre beauté, nous troublons tout un monde. Regarde-nous, laquelle désires-tu pour amante? Qui sera ta gazelle caressante? Celle-là restera ton esclave obéissante; elle nous rendra jalouses, ravira à nos cœurs le repos; parle de la bauté de chacune d'entre nous; si tu nous trouves des défauts, dis-les. Elles parlèrent longtemps de la sorte à Youcef; leurs prières, leurs supplications étaient sans fin.

Mais Youcef restait insensible; enveloppé dans le voile de la modestie, il ne levait pas la tête, car sa robe était

[1] Contrée où se trouvaient les plus beaux rubis.

Digitized by Google

pure du contact du péché. Il dit aux esclaves : O vous, au visage beau comme Hécla, resplendissantes de beauté, belles comme Zuleïkâ, vos paroles sont pleines de douceur, chacune de vous surpasse en beauté les Houris, vos attraits, votre beauté sont sans défauts, la rose de vos joues n'a point d'épines, le printemps de vos joues n'est point fané par l'automne; mais moi, je fuis vos propositions, je suis loin d'acquiescer à vos désirs. Comment pourrais-je commettre un tel crime! Grand Dieu ! commettrai-je une telle action pour que demain au jour de la résurrection, on écrive mon nom en tête du livre des coupables? Que dirait-on donc de par les horizons : l'adultère dans la race d'Ibrâhîm et d'Ishâc !

Les esclaves brûlantes de désirs, entendant les paroles sortir des lèvres de ce cyprès du jardin de la prophétie, rougirent d'elles-mêmes et sortirent couvertes de honte. Cependant Zuleïkâ était assise dans un coin obscur du jardin ; elle redoutait la passion de ses esclaves, se tordait de douleur et se disait : Laquelle, Seigneur, s'est enivrée de sa beauté? Laquelle a vidé avec lui la coupe du vin de l'amour? Laquelle a senti sur sa tête la couronne de l'espérance? Laquelle a le pied blessé par l'épine du désespoir?

Lorsque enfin la nuit parvint à son terme, que le vent du matin commença à souffler, elle se leva, les yeux remplis de larmes, le cœur desséché par le feu du chagrin ; elle cueillait en marchant la fleur du regret [1], et les yeux rougis elle s'avançait quand tout à coup ses regards tombèrent sur ces gazelles blessées (les esclaves), leurs yeux pleuraient du sang; de tous côtés Zuleïkâ ne vit que des cœurs désolés, de tous côtés Zuleïkâ n'entendit que des lamentations. Toutes portaient la blessure

[1] Gulihisret, petite fleur à tubercule, sortant à ras de terre et que l'on trouve en Perse, particulièrement sur les routes où la terre est durcie.

Digitized by Google

de l'amour dédaigné, toutes exhalaient des plaintes et des gémissements.

Zuleïkâ s'adressant à ces beautés au visage de jasmin, à la taille de cyprès leur dit : Quand vous avez approché Youcef, qu'avez-vous fait? qu'avez-vous dit? qu'avez-vous entendu? Son cœur s'est-il ou non ouvert à l'amour? Son indifférence a-t-elle ou non cessé? Comment avez-vous placé vos fronts sous ses pieds? Laquelle de vous enfin a-t-il choisie? Avez-vous senti de près les battements de son cœur? Lui avez-vous ou non parlé de moi? Enlevez de mon âme la paupière du malheur, mon cœur est déchiré, enfin parlez donc!

Elle s'adressa à chacune, mais en vain; elle n'obtint point de réponse, car ce mal qui avait fait d'elle un creuset brûlant avait aussi atteint ses esclaves. Elle lut son propre sort dans leur visage; voyant que dans ce lieu, elle ne pouvait trouver le repos, elle se retira avec douleur et ramena Youcef au palais.

Traduction d'Amédée Querry,

Chancelier du consulat de France à Scutary d'Albanie.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

LES RUINES DE NINIVE.

Mossoul, 4 avril 1854 [1].

..... Mossoul n'a réellement d'intéressant que les ruines de Ninive, que j'ai du reste admirées sous tous les rapports. Les travaux de Khorsabad, dirigés par M. Place, sont quelque chose de prodigieux; sans les avoir vus, on ne peut se rendre compte du travail et de la patience qu'il a fallu à cet agent pour arriver à un si beau résultat: grâce à son intelligence et à son savoir, nous pouvons dire que nous possédons aujourd'hui le plan d'une ville assyrienne. Il est seulement à regretter que la France ait donné l'ordre de suspendre les fouilles, car c'est maintenant surtout que M. Place a trouvé la clef de ces constructions, qu'on devrait continuer à fouiller plus que jamais. Espérons que le gouvernement reviendra de sa première décision. M. Oppert, un des membres de la fameuse mission de Babylonie, que vous connaissez sans doute, se trouve en ce moment avec nous. Ce jeune savant passe sa journée à déchiffrer les inscriptions de Korsabad: il est arrivé à lire, après bien des recherches, que dans l'ancienne ville qu'il prétend être *Sargon* ou *Sakhr Sargon*, il y avait huit portes d'entrée. Ce fait paraît d'autant plus certain que M. Place en a trouvé sept et qu'il a pu observer ensuite par l'architecture de ces portes qu'elles étaient disposées deux par deux, l'une que nous pourrions appeler porte monumentale et l'autre porte simple: cela fait supposer que le nombre huit donné par M. Oppert serait exact. Les

[1] Nous extrayons cette intéressante notice d'une lettre adressée par M. Philippe Delaporte, chancelier-interprète du consulat de France à Mossoul à notre savant collaborateur M. Bianchi, et que ce dernier a bien voulu nous communiquer. (A. U.)

Digitized by Google

portés monumentales étaient décorées par des figures de taureaux et auraient été réservées aux piétons. Les simples au contraire, dépourvues de tout ornement, auraient servi aux cavaliers et au passage des chariots. Ce qui a conduit M. Place à faire cette supposition, c'est qu'aux portes monumentales, il faut monter plusieurs marches pour arriver dans la ville, tandis qu'aux portes simples ces marches n'existent pas.

L'interprétation donnée par notre consul est fort juste, et je crois qu'on ne saurait mieux expliquer l'existence de ces escaliers dans les portes monumentales. C'est d'une de ces dernières portes qu'ont été tirés les deux magnifiques taureaux que M. Place envoie aujourd'hui à Paris avec leurs deux statues, les seules qu'il ait trouvées jusqu'à présent. Chaque taureau pèse 32,000 kilos, et chaque statue 15,000. Malgré la pesanteur de ces masses et le manque d'instruments de mécanique, il est parvenu à transporter ces monolithes sur les bords du Tigre, c'est-à-dire à une distance de quatre heures de Khorsabad sans avoir eu besoin de les scier.

C'est au moyen d'un chariot colossal et des bras de six cents Arabes qu'il a pu triompher de ces poids énormes. Le jour de leur arrivée à Mossoul, toute la ville était sur pied; tout le monde accourait pour voir ces six cents Arabes tirer ce chariot au son de la musique du pays qui ne cessait d'encourager leurs efforts. Plusieurs paris avaient été même engagés pour savoir si le consul de France triompherait ou non. La victoire fut complète sur toute la ligne. Maintenant nous attendons l'arrivée d'un bâtiment de l'Etat qui doit venir sous peu à Bassora. Faire descendre ces masses sur des kéleks, va offrir aussi de nouvelles difficultés: les mesures sont déjà prises, et il faut espérer que M. Place en sortira avec gloire et que ces monolithes arriveront en parfait état sur le quai du Louvre.

Quoique le séjour à Mossoul soit mortellement triste

Digitized by Google

pour nous autres Européens, cependant, pour celui qui aime l'étude, l'exil devient moins pénible. Ici, sauf quelques petites affaires du consulat, je suis entièrement libre de mon temps et puis m'occuper avec suite de mes langues orientales. Constamment en contact avec les ulémas du pays, je ne manque pas que de tirer profit de leur conversation et de leurs connaissances. J'ai été réellement surpris de rencontrer à Mossoul des hommes aussi instruits : seulement la prétention de ces braves ulémas de passer pour les hommes les plus doctes de l'Arabistan, m'a paru un peu hasardée; pourtant je dois dire que beaucoup d'entre eux connaissent parfaitement bien leur langue.

Nous apprenons par cette poste que la France et l'Angleterre ont définitivement déclaré la guerre à la Russie. Cette nouvelle a produit ici une vive sensation et aura pour résultat d'établir d'une manière plus stable la tranquillité dans le pachalik. Les fanatiques du pays ont enfin compris que nous étions leurs amis et les véritables défenseurs de la Turquie. Aussi le nom de l'empereur Napoléon est-il ici dans la bouche de tout le monde, et c'est à lui qu'on attribue la conduite sage et ferme en même temps que la Porte a tenue dans ces circonstances difficiles. Notre prestige a grandi, et je puis dire que la France actuellement a repris en Orient son influence d'autrefois. Ici l'Arabe et le Turc indistinctement sont enchantés, et tous partent pour renverser le Moscov; chaque jour nous voyons passer des volontaires; l'enthousiasme est général.

PH. DELAPORTE.

LE PIRÉE.

Le Pirée était, comme on sait, dans l'antiquité ce qu'il est encore aujourd'hui, le port d'Athènes. Sylla

Digitized by Google

porta un coup mortel à son existence. Depuis lors le Pirée ne cessa de décroître en importance; au temps de Pausanias, sous Adrien, ce n'était plus qu'une bourgade. La désolation et la solitude de ces rivages, autrefois si animés, ont frappé vivement tous les voyageurs, depuis Guilletière jusqu'à l'auteur des *Martyrs;* l'un *maudit les Romains et le barbare consul Sylla*, et ce triste spectacle inspira à l'autre des pages pleines d'éloquence et de poésie.

Le Pirée perdit jusqu'à son nom; il fut appelé *Porto-Leone*, d'un lion de marbre qui se voyait encore du temps de la Guilletière. « Le lion, dit ce voyageur, présente la gueule ouverte du côté de la mer; il est représenté comme rugissant et prêt à s'élancer sur les vaisseaux qui y mouillent. » En 1836, lorsque le roi Othon, allant prendre possession de sa nouvelle capitale, débarqua au Pirée, on n'y voyait qu'une seule habitation. L'emplacement de ce port, sa proximité d'Athènes, le commerce, l'industrie qui s'y développèrent en raison de cette circonstance, ne tardèrent pas à faire de *Porto-Leone*, qui reprit son ancien nom, une des plus belles villes de la Grèce moderne.

Nous puisons, dans une statistique récemment publiée à Athènes, les renseignements suivants. La population du Pirée était en 1852, de 5,526 habitants. Les décès s'élevaient, en moyenne, à un chiffre de 100 environ, et celui des naissances à 150. La ville a un plan régulier que l'on ne pourra juger que lorsque les espaces vides compris entre deux rues, voire même deux maisons, seront comblés; et il faudra pour cela, peut-être, un demi-siècle, vu l'étendue qu'on a donnée au Pirée. Les maisons se font remarquer par leur solidité et leur élégance. On y compte cinq places, cinq fontaines, quatre églises du rite grec, et une église catholique. Il y a au Pirée une douane, une quarantaine, un chantier de construction (appartenant à une compagnie commer-

Digitized by Google

ciale), une école militaire destinée à former des officiers pour le génie et l'artillerie, une école élémentaire, deux écoles communales, une pour les garçons et une pour les filles; une fabrique de soie et une fabrique de spiritueux, et plusieurs autres établissements d'industrie.

7,000 bâtiments entrent annuellement dans le port du Pirée; de ce nombre, 200 sont des bateaux à vapeur et des bâtiments de guerre; 2,500 sont des navires marchands de long cours, et 4,300 des bâtiments destinés au cabotage. Ces deux derniers réunis forment une valeur totale de 130,000 tonneaux. Les équipages de ces bâtiments s'élèvent en moyenne à 30,000 hommes. La valeur des marchandises importées est de 3,500,000 drachmes, celles des marchandises exportées est de 400,000 drachmes. Le principal commerce du Pirée se fait avec les ports de la Turquie. Son havre présente un mouillage sûr et commode qui n'est exposé que faiblement au vent de l'ouest, connu dans ces parages sous le nom de *vent de Corinthe*.

L'autorité municipale, secondée par le gouvernement, ne néglige rien pour embellir le Pirée. On a pratiqué des débarcadères et construit des quais avec le plus grand soin; des essais d'éclairage ont été tentés, et en divers endroits on a effectué des plantations. L'été est la saison où le Pirée a le plus de vie et d'animation; les Athéniens s'y portent en foule pour prendre les bains de mer.

On retrouve peu de traces de l'ancien Pirée; le lion, de marbre qui ornait son port a été enlevé en 1686 par Morosini et envoyé à Venise, où il se voit encore aujourd'hui devant l'arsenal. A droite de la route d'Athènes gisent des débris des longs murs; on y lit les lettres ΔΗΜΗ..... Seraient-ce, ainsi que le prétendu archéologue les premières lettres du nom de Démétrius de Phalère? — Sur la colline de Munychie, appelée autrefois *Castelli*, du côté nord-est, on voit les restes du théâtre de Bacchus, et, au sommet de la même colline, les ruines

Digitized by Google

d'un ancien château qui protégeait le Pirée. — Une inscription et une statue de Vénus, trouvées parmi des ruines répandues sur le sommet de la colline qui sépare le Pirée du port de Munychie, confirment l'hypothèse que ces ruines sont celles du temple de Vénus, élevé par Conon après la bataille de Cnide. — Dans l'intérieur de la ville sont les ruines d'anciens thermes, ainsi que les restes d'un égout que quelques archéologues croient être le Σηράγγιον Βαλανείον. — Près l'église Saint-Nicolas s'élève une petite colonne portant cette inscription: ὅρος ὁδοῦ καὶ ἐμπορείου, ce qui dénote l'emplacement de l'ancien *emporium*. On retrouve aussi des traces du mur du Pirée, élevé par les quatre cents pour dominer le détroit et en faciliter l'entrée aux Péloponésiens en cas de besoin. Enfin, récemment a été mis au jour l'ancien aqueduc, qui arrive jusqu'à Daphné, où se trouvait autrefois la source qui approvisionnait d'eau la ville du Pirée. Cet aqueduc, qui communique avec plusieurs citernes de la ville, est assez bien conservé, mais sa complète restauration exigerait de grands frais. Il a 4 mètres de profondeur et 1 de largeur. Sur la rive occidentale de l'isthme du Pirée, près de l'emplacement appelé *Pharari*, à quelques pas d'énormes tambours, s'aperçoit un sarcophage malheureusement fort endommagé; souvent il disparaît sous les vagues: c'est le tombeau de Thémistocle.

Quatre vers de Platon le Comique ont accrédité cette opinion plus ou moins vraie:

« Placé dans un lieu découvert, ton sépulcre est salué par les mariniers qui entrent au port ou qui en sortent; et s'il se donne quelque combat naval, tu seras témoin du choc des vaisseaux. »

D'après Plutarque, le tombeau de Thémistocle serait plus rapproché du port, précisément à l'endroit où s'élève aujourd'hui le tombeau de Miaoulis, le moderne Thémistocle de la Grèce. (*Moniteur*.)

Digitized by Google

TRAITÉS DE COMMERCE ET DE NAVIGATION

conclus par le Maroc avec les puissances étrangères.

1753. Traité de paix et de commerce avec les Pays-Bas.

1767. Traité de paix avec la France (nation la plus favorisée).

17 mai 1824. Article additionnel.

31 mai 1825. Article additionnel.

10 septembre 1844. Convention portant engagement de conclure un traité de commerce dans le plus bref délai.

1763. Traité avec la Suède. — 1773. Traité avec le Portugal. — 1779. Traité avec l'Espagne. — 1825. Traité avec la Sardaigne. — 1830. Traité avec l'Autriche. — 1834. Traité avec les Deux-Siciles.

POÉSIE PERSANE.

J'étais un jour au bain ; une terre parfumée passa des mains d'un amant dans les miennes. — Es-tu *musc*, es-tu ambre? lui dis-je. Mon âme en respirant ton odeur est restée suspendue ; je suis enivré ! — Moi, je n'étais qu'une argile grossière ; mais je me suis trouvé un instent avec la rose, et j'ai gardé quelque chose des qualités de ma compagne. SAADI.

Le marquis de Villette, dans sa réponse au *compliment* de Voltaire, a imité ce passage du grand poète persan :

Es-tu d'ambre ? dit un Bramin
Au morceau de terre odorante
Qu'il rencontra près de son bain :
Ton parfum m'étonne et m'enchante.
Je suis, répondit le limon,
De moi-même fort peu de chose,
Mais quelque temps, dans ce canton,
J'ai séjourné près de la rose.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE.

M. COR.

Le département des affaires étrangères et le drogmanat viennent de faire une perte vivement regrettable dans la personne de M. Mathurin-Joseph Cor, premier secrétaire-interprète de l'empereur pour les langues orientales, professeur au collége de France et commandeur de la Légion-d'Honneur, membre de la Société orientale de France, décédé à Paris, le 6 mai dernier.

Né en 1806, à Saint-Malo, M. Cor débuta dans la carrière, à l'âge de vingt-cinq ans, par l'emploi de maître-répétiteur à l'*Ecole des Jeunes de Langue*. Appelé, peu de temps après, en Turquie, à la suite de la première ambassade de Réchid-Pacha à Paris (1834), il fut désigné, en 1839, pour occuper, par intérim, le poste le plus important de la carrière du drogmanat, celui de premier interprète de l'ambassade de France à Constantinople, devenu vacant par la retraite de M. Ducauroy. Confirmé en 1841 dans cet emploi, appelé depuis, à diverses réprises et dans des circonstances souvent difficiles, notamment en 1848, après le rappel de M. de Bourqueney, à remplir les fonctions de chargé d'affaires, il prit la part la plus active et la plus utile à toutes les négociations qui, depuis cette époque, furent suivies entre le gouvernement français et la Porte-Ottomane.

L'aménité et la droiture de son caractère lui avaient gagné la confiance des ministres de la Porte ; lié de longue date avec les principaux d'entre eux, il possédait au suprême degré l'art de triompher des préventions et surtout des lenteurs ordinaires des Turcs ; de sorte que non seulement les qualités de son esprit, mais aussi ses relations et son influence personnelle tournaient à l'avantage du service. L'affaiblissement graduel de sa santé lui ayant fait désirer de revenir en France, la grande expérience qu'il possédait des affaires de l'Orient détermina, en 1851, le département des affaires étrangères à l'appeler dans le sein de l'administration centrale comme sous-directeur à la *direction des affaires politiques*. Nommé, en dernier lieu, depuis deux mois seulement, premier secrétaire-interprète de l'empereur pour les langues orientales, et professeur de langue turque au collége de France, en remplacement de M. Alix Desgranges, il se préparait à rendre de nouveaux et d'importants services au pays et à la science lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'enleva en moins de trois semaines.

Les obsèques de M. Cor ont été célébrées à l'église Sainte-Valère au milieu d'un nombreux concours de personnes accourues pour payer un dernier tribut au savant modeste et à l'homme de bien. S. E. Vely-Pacha ambassadeur de la Sublime-Porte, le général Aupick et M. le marquis

Digitized by Google

de Lavalette, sénateurs, anciens ambassadeurs de France à Constantinople, et M. de Lesseps, chef de la direction des consulats et des affaires commerciales au ministère des affaires étrangères, tenaient les quatre coins du drap mortuaire. Nous avons distingué dans le reste de l'assistance MM. Brenier, ancien ministre des affaires étrangères, Thouvenel, chef de la direction politique au même département, Artin-Bey, ancien ministre des finances sous Méhémet-Ali, Méhémet-Bey, premier secrétaire de l'ambassade ottomane, et tout le personnel de l'ambassade, Bianchi, Desgranges aîné, etc.

M. Cor laisse un grand nombre de papiers, extrêmement curieux, fruit de ses études et de ses recherches pendant un séjour de près de dix-huit années dans le Levant. Espérons que ces précieux matériaux que l'honorable défunt se préparait à mettre en œuvre, et dont il avait extrait, il y a une couple d'années, son intéressant mémoire sur les finances de la Turquie, ne seront pas entièrement perdus pour la science, et qu'une partie au moins sera publiée par la famille.

A. Ubicini.

BIBLIOGRAPHIE.

Le Japon. — Histoire et description. — Rapports avec les Européens. — Expédition américaine, par Edouard Fraissinet, rédacteur du Moniteur des Indes orientales et occidentales. *Paris* (1853). 2 vol. in-12.

M. Ed. Fraissinet, l'un des rédacteurs de l'édition française du Voyage au Japon, de M. Ph.-Fr. Von Siebold[1], vient de publier un ouvrage du plus haut intérêt sur le Japon. Les données de Marco-Polo sur le Zipangu, la découverte de l'archipel du Japon, les apparitions successives des Européens dans ses îles forment la matière d'autant de chapitres qui résument tous les renseignements que la curiosité européenne a pu se procurer jusqu'ici sur ce pays.

Nous signalerons d'abord le chapitre qui traite de « l'origine de la nation japonaise, » des « diverses opinions émises à ce sujet, » et qui se termine par « une solution tirée de l'histoire, de la linguistique et de plusieurs autres ordres de preuves. »

La solution de cette question présente, il faut le reconnaître, de très-graves difficultés. Il y a quelques années, le savant Klaproth discutait

[1] *Voyage au Japon*, exécuté pendant les années 1823 à 1830, ou Description physique, géographique et historique de l'empire japonais, par Ph. Fr. de Siebold; édition française, rédigée par de Montry et E. Fraissinet. (In-8° et Atlas in-f°, non encore terminé.)

Digitized by Google

les opinions de M. Von Siebold, qui prétendait avoir recueilli des preuves d'une communication manifeste entre les Japonais et les anciens habitants du Pérou et de la Nouvelle-Grenade. M. Von Siebold appuyait son opinion sur la conformité des noms de nombre japonais avec ceux des Muyseas; cependant cet examen ne saurait être considéré comme péremptoire. L'écrivain hollandais avait également établi quelques rapprochements entre le tartare et le japonais : « de cette manière, « disait-il, n'aurait-on pas heureusement trouvé le chaînon qui, d'un « côté, lie étroitement les Japonais avec les nations tartares de la partie « septentrionale de l'archipel oriental de l'Asie et du continent de cette « partie du monde, et qui paraît, de l'autre, rapprocher les habitants du « nouveau continent de ceux de l'ancien? » — M. Ed. Fraissinet croit pouvoir affirmer que le gros de la nation japonaise est d'origine tartare; nous sommes prêts à accepter cette donnée, mais les faits qu'il invoque à l'appui de son hypothèse sont trop insuffisants pour fournir une solution scientifique.

La cosmogonie, la mythologie, l'histoire des souverains du Japon, extraites en partie du *Nippon* du courageux et érudit M. Von Siebold, occupent dans le travail de M. Ed. Fraissinet la place qu'elles méritent et sont traitées avec beaucoup de soin. Il en est de même de l'histoire des établissements européens au Japon. On voit tour à tour les efforts vainement tentés par les Anglais, les Russes, les Espagnols, les Portugais, pour établir une alliance sûre et durable avec cet empire.

L'ouvrage se termine par le récit des premières négociations qui ont été engagées avec le gouvernement de Yedo par le commodore Perry qui commande l'expédition américaine.

Après avoir rendu hommage au mérite de ce livre, nous devons regretter qu'il s'y soit glissé quelques inexactitudes dans l'orthographe des mots et des noms japonais. Ainsi, le mot *Nippon* (Japon) est écrit avec un seul *p*; ce qui fait totalement disparaître le mot original. *Nippon* est la prononciation sinico-japonaise des caractères chinois *je-pen* (origine du soleil);—en japonais *Nitson-pon*, ou par contraction NIPPON; le *ts* étant changé en *p* euphonique. — Mais, ce ne sont là, pour la grande majorité des lecteurs, que des erreurs tout à fait vénielles, et la publication de l'ouvrage de M. Fraissinet n'en est pas moins un véritable service rendu à la littérature orientale.

L. LÉON DE ROSNY,
Membre de la Société orientale et de la Société asiatique.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

EMPIRE OTTOMAN.

Nous donnons ci-après le texte du protocole signé à Vienne, le 9 avril 1854, par les représentants d'Autriche, d'Angleterre, de France et de Prusse, et qui témoigne de l'accord des quatre grandes puissances dans la question orientale.

Protocole d'une conférence tenue au ministère des affaires étrangères à Vienne, le 9 avril 1854.

« Présents :
« Les représentants
« d'Autriche,
« de France,
« de Grande-Bretagne
« et de Prusse.

« Sur la demande des plénipotentiaires de France et de Grande-Bretagne, la conférence s'est réunie pour entendre la lecture des pièces qui établissent que l'invitation adressée au cabinet de Saint-Pétersbourg d'évacuer les principautés moldo-valaques dans un délai fixe étant restée sans réponse, l'état de guerre déjà déclaré entre la Russie et la Sublime-Porte existe également de fait entre la Russie, d'une part, et la France et la Grande-Bretagne de l'autre.

« Ce changement opéré dans l'attitude de deux des puissances représentées dans la conférence de Vienne, en conséquence d'une démarche tentée directement par la France et l'Angleterre, et appuyée par l'Autriche et la Prusse comme fondée en droit, a été jugée par les plénipotentiaires d'Autriche et de Prusse comme impliquant la nécessité de constater de nouveau l'union des quatre gouvernements sur le terrain des principes posés dans les protocoles des 5 décembre 1853 et 13 janvier 1854.

« En conséquence, les soussignés ont, à ce moment solennel, déclaré que leurs gouvernements restent unis dans le double but de maintenir l'intégrité territoriale de l'empire ottoman, dont le fait de l'évacuation des principautés danubiennes est et restera une des conditions essentielles, et de consolider, dans un intérêt si conforme aux sentiments du sultan et par tous les moyens compatibles avec son indépendance et sa souveraineté, les droits civils et religieux des chrétiens sujets de la Porte.

« L'intégrité territoriale de l'empire ottoman est et demeure la condition *sine qua non* de toute transaction destinée à rétablir la paix entre

Digitized by Google

les puissances belligérantes, et les gouvernements représentés par les soussignés s'engagent à rechercher en commun les garanties les plus propres à rattacher l'existence de cet empire à l'équilibre général de l'Europe, comme ils se déclarent prêts à délibérer et à s'entendre sur l'emploi des moyens les plus convenables pour atteindre l'objet de leur concert.

« Quelque événement qui se produise par suite de cet accord, fondé uniquement sur les intérêts généraux de l'Europe, et dont le but ne peut être atteint que par le retour d'une paix solide et durable, les gouvernements représentés par les soussignés s'engagent réciproquement à n'entrer dans aucun arrangement définitif avec la cour impériale de Russie, ou avec toute autre puissance qui serait contraire aux principes énoncés ci-dessus, sans en avoir préalablement délibéré en commun.

« *Signé :* Buol-Schauenstein, Bourqueney, Westmoreland, Arnim. »

Le *Moniteur*, en publiant ce document important, le fait précéder du commentaire suivant :

« Le protocole de la conférence qui s'est tenue le 9 avril, à Vienne, entre les représentants de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne et de la Prusse, ayant été communiqué au parlement britannique, et reproduit par les journaux d'après une traduction, rien ne nous empêche plus aujourd'hui d'en faire connaître le texte officiel.

« Cet acte emprunte aux circonstances dans lesquelles il a été souscrit une importance qui n'échappera à personne. Le lien qui s'était formé entre les quatre cours, dans le but de maintenir la paix menacée depuis un an par la Russie, loin de se briser au moment où la France et l'Angleterre ont jugé que leurs intérêts, non moins que leur dignité, les forçaient à renoncer à des négociations captieuses, n'a fait que se fortifier.

« L'Autriche et la Prusse déclarent solennellement que la démarche accomplie auprès du cabinet de Saint-Pétersbourg par les puissances maritimes, pour le sommer de retirer ses troupes de la Moldavie et de la Valachie, était fondée en droit, et que l'évacuation de ces principautés demeure la condition indispensable du rétablissement de la paix.

« De l'aveu hautement proclamé des cabinets de Vienne et de Berlin, c'est pour une cause juste, c'est pour la défense des intérêts généraux de l'Europe que la France et l'Angleterre se sont armées.

« Les quatre cours doivent s'entendre sur les moyens de sauvegarder l'empire ottoman et d'entourer son existence de garanties efficaces : cela veut dire que l'Autriche et la Prusse comprennent, comme la France et l'Angleterre, la nécessité d'imposer à la Russie des conditions qui la mettent, à l'avenir, dans l'impossibilité de troubler le monde par un nouvel éclat de son ambition.

« Les deux puissances allemandes, en outre, se sont unies par une convention, comme l'ont fait les deux puissances maritimes : un seul acte, en effet, eût été difficilement applicable à des résolutions déjà prises et à des résolutions éventuelles; mais il suffit de faire remarquer que le traité de Berlin est postérieur au protocole de Vienne dont voici

Digitized by Google

le texte, pour établir qu'il tend au même but et repose sur les mêmes bases que le traité de Londres. »

De son côté, l'empereur de Russie adressait à ses peuples, presque à la même date, un nouveau manifeste dans lequel il persiste à rejeter sur les deux puissances maritimes l'initiative du différend qui trouble aujourd'hui la paix de l'Europe. Mais la lumière s'est faite; l'empereur de Russie ne doit plus espérer de pouvoir tromper l'Europe; bientôt il ne pourra plus tromper même son peuple.

Voici le texte de ce manifeste :

« Saint-Pétersbourg, 11 avril.

« Par la grâce de Dieu,

« Nous, Nicolas Ier, empereur et autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., etc.,

« A tous nos fidèles sujets savoir faisons :

« Dès l'origine de notre différend avec le gouvernement turc, nous avons solennellement annoncé à nos fidèles sujets qu'un sentiment de justice nous avait seul porté à rétablir les droits lésés des chrétiens orthodoxes sujets de la Porte ottomane.

« Nous n'avons pas cherché, nous ne cherchons pas à faire de conquêtes, ni à exercer en Turquie une suprématie quelconque qui fût de nature à excéder l'influence appartenant à la Russie en vertu des traités existants.

« A cette époque déjà, nous avons rencontré de la méfiance, puis bientôt une sourde hostilité de la part des gouvernements de France et d'Angleterre, qui s'efforçaient d'égarer la Porte en dénaturant nos intentions. Enfin, à l'heure qu'il est, l'Angleterre et la France jettent le masque, envisagent notre différend avec la Turquie comme n'étant qu'une question secondaire, et ne dissimulent plus que leur but commun est d'affaiblir la Russie, de lui arracher une partie de ses possessions, et de faire descendre notre patrie de la position puissante où l'avait élevée la main du Très-Haut.

« Est-ce à la Russie orthodoxe de craindre de pareilles menaces?

« Prête à confondre l'audace de l'ennemi, déviera-t-elle du but sacré qui lui est assigné par la divine Providence ? Non... La Russie n'a point oublié Dieu. Ce n'est pas pour des intérêts mondains qu'elle a pris les armes, elle combat pour la foi chrétienne, pour la défense de ses coréligionnaires opprimés par d'implacables ennemis.

« Que toute la chrétienté sache donc que la pensée du souverain de la Russie est aussi la pensée qui anime et inspire toute la grande famille du peuple russe, ce peuple orthodoxe, fidèle à Dieu et à son Fils unique Jésus-Christ notre Rédempteur.

« C'est pour la foi et la chrétienté que nous combattons.

« *Nobiscum Deus, quis contra nos?*

« Donné à Saint-Pétersbourg, le onzième jour du mois d'avril de l'an de grâce mil huit cent cinquante-quatre, et de notre règne le vingt-neuvième.

« *Signé :* NICOLAS. »

Digitized by Google

Nous avons dit, dans le numéro précédent, que le 22 avril dernier, les amiraux des escadres combinées avaient fait voile pour Odessa, pour tirer vengeance de l'attentat commis sur le droit des gens par les autorités militaires d'Odessa. Nous publions le rapport adressé à la suite de cette affaire au gouvernement par le vice-amiral Hamelin.

Ville de Paris, rade d'Odessa, le 25 avril 1854.

Le 22 au matin, huit frégates à vapeur, dont trois françaises et cinq anglaises, se sont dirigées sur le port impérial d'Odessa, et, à six heures et demie, quatre de ces frégates ont commencé le feu sur les batteries de terre.

« Les deux môles ainsi que les batteries intermédiaires ont vivement répondu ; à dix heures, quatre autres frégates se sont réunies aux premières, et alors l'action est devenue générale. Elle a continué jusqu'à cinq heures du soir, heure à laquelle l'amiral Dundas et moi avons fait signal aux frégates de rallier l'escadre. L'incendie avait gagné la batterie du môle impérial ; la poudrière avait sauté ; une quinzaine de navires, à l'exception de deux ou trois, étaient coulés ou en feu. Les établissements de la marine étaient également en feu ou très-endommagés par les obus. La ville et le port marchand, où se trouvait réunie une grande quantité de navires de toutes les nations, ont été respectés. Plusieurs de ces navires ont même profité du désordre qui régnait dans le port pour en sortir, et entre autres les deux seuls navires français qui y étaient. »

« Nous ne savons, dit le *Moniteur* en reproduisant le rapport de l'amiral, ce qu'il faut louer davantage, de l'énergie, de la rapidité ou de la sûreté des coups que les deux marines ont frappés à cette occasion.

« Un attentat avait été commis contre le droit des gens par les autorités militaires d'Odessa. Le but des amiraux devait être d'en châtier les auteurs. Ce but a été atteint et n'a point été dépassé. C'est sur la partie militaire de la ville russe, sur ses établissements de guerre, que nos marins ont concentré leur feu : et l'Europe remarquera avec quels scrupules d'humanité, avec quelle précision de mouvements ils ont maintenu la lutte en dehors de la ville marchande et épargné toute atteinte aux bâtiments de commerce ainsi qu'à la propriété des neutres. »

Après le bombardement d'Odessa, les flottes combinées se sont dirigées sur Sébastopol, devant lequel elles croisaient à la date des dernières nouvelles. Un grand nombre de bâtiments russes de commerce ont été capturés et conduits à Constantinople.

L'escadre turque, commandée par les amiraux Ahmed-Pacha, Hassan-Pacha (de l'escadre égyptienne) et Mushaver-Pacha, est entrée dans la Mer-Noire, où elle doit rejoindre les escadres alliées. Voici la composition de cette escadre :

Vaisseaux :	*Mahmoudiè*,	à 3 ponts,	124	canons.
—	*Abadji-Djihat*,	—	104	—
—	*Peïki-Hafer*,	—	104	—
—	*Techrifiè*,	à 2 ponts,	82	—
—	*Memhoudiè*,	—	90	—
—	*Feyoun*,	à 3 ponts,	104	—

Digitized by Google

—	*Miftaï-Djihat*, à 2 ponts,	90	canons.
—	*Nusretiè*, —	74	—
—	*Peïki-Messerret*, —	84	—
Frégates :	*Bahriè*,	64	—
Corvettes :	*Djerani-Bahri*,	44	—
—	*Ferah-Numa*,	44	—
Bricks :	*Saïke*,	18	—
—	*Djaï-Fera*,	18	—
Frégates à vapeur :	*Mouhbiri-Sousour*,	»	—
—	*Feïzi-Bahri*,	»	—
—	*Chaâki-Chadi*,	»	—
—	*Medjidiè*,	»	—
—	*Chepper*,	»	—
Bateaux à vapeur :	*Peïki-Bidjoret*,	»	—
—	*Misstri-Bohri*,	»	—

— Le 12 mai, la frégate anglaise *Tiger*, de 400 chevaux, s'étant échouée à 6 verstes environ d'Odessa, a été coulée bas par les Russes, qui ont fait son équipage prisonnier.

— Le lundi, 1er mai, le prince Napoléon est arrivé à Constantinople sur la corvette à vapeur *le Roland*, et s'est rendu le même jour au palais impérial de Tcheragros, où il a été reçu par le sultan. Le lendemain, mardi, à onze heures du matin, les ministres ottomans, à l'exception du grand-visir, et tout le corps diplomatique en grand uniforme, se sont rendus auprès de Son Altesse impériale pour lui offrir leurs félicitations et leurs hommages.

Le 3, le sultan, par une dérogation jusque-là sans exemple aux règles de l'étiquette orientale, s'est rendu au palais de Fethyè, résidence du prince Napoléon, et lui a fait une visite qui a duré plus d'un quart d'heure.

Le 8, Sa Majesté impériale a offert au prince un grand dîner, auquel assistaient tous les membres du corps diplomatique, tous les ministres ottomans, les principaux fonctionnaires et hauts dignitaires de la Sublime-Porte, la maison militaire de Son Altesse impériale, et M. le général Prim, comte de Reuss, avec M. le colonel San Roman, et M. le lieutenant-colonel Deteure.

Au dessert, le grand visir a porté un toast à S. M. l'empereur Napoléon III, S. A. I. le prince Napoléon a porté un toast au sultan, et, au milieu du plus profond silence, il a prononcé d'une voix forte et sonore, avec l'accent d'une profonde conviction, le discours suivant :

« A la santé de S. M. le sultan ! Je la porte avec bonheur et suis fier d'être ici l'interprète de ses alliés, en disant que nous sommes fortement décidés à aider la Turquie dans la juste guerre qu'elle a entreprise avec tant de courage et qui défend, comme vient de le dire le ministre de Sa Hautesse, la cause de l'Europe et de la civilisation ! J'espère que si les puissances d'Occident ont étonné le monde en se combattant, elles seront aussi puissantes dans leurs alliances que dans leurs luttes ; le traité

Digitized by Google

qu'elles viennent de signer témoigne de leur désintéressement, l'avenir prouvera leur force.

« Depuis que j'ai vu de près ce beau pays, où j'ai reçu un accueil si cordial, plus que jamais je me félicite de la permission que S. M. l'empereur des Français a bien voulu me donner de me ranger parmi les premiers soldats envoyés à son illustre ami.

« A S. M. le sultan ! »

« Puis, Réchid-Pacha, ministre des affaires étrangères, s'est levé, et, portant un toast à Son Altesse impériale, a prononcé en français les paroles suivantes :

« J'ai l'honneur de vous proposer la santé de S. A. I. le prince, illustre hôte de mon souverain, qui est venu ici pour défendre notre cause et celle de l'Europe civilisée. Ses hautes qualités nous donnent l'espoir fondé de brillants succès, et sa présence dans ce pays est la preuve la plus éclatante de la haute sollicitude de S. M. l'empereur Napoléon, auguste allié de S. M. le sultan, à l'égard de la Turquie et de l'intérêt qu'il lui porte. »

S. A. R. le duc de Cambridge est également arrivé à Constantinople dans la matinée du 10 mars, à bord du bateau à vapeur *le Caradoc*.

— M. le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, commandants en chef des armées alliées, se sont embarqués en même temps que le séraskier (Riza-Pacha) et le grand amiral (Méhemet-Pacha) pour Varna, où devaient se trouver Omer-Pacha, les amiraux Hamelin et Dundas, réunis en conseil; ces illustres personnages doivent délibérer sur le projet d'adoption d'un plan de campagne sur terre et sur mer. En attendant, Omer-Pacha a concentré ses forces de manière à tenter de débloquer Silistrie, qui résiste depuis six semaines à une armée russe de 80,000 hommes commandés par Paskéwitch en personne.

— La cinquième division de l'armée française, commandée par le prince Napoléon, doit venir de Gallipoli camper en avant de Constantinople. Le nombre des Anglais déjà installés à Constantinople est de 15,000. La meilleure intelligence continue à régner entre les commandants des forces alliées.

Le général Youssouf doit venir prendre le commandement de 4 à 5,000 irréguliers, dont on peut espérer beaucoup, si on parvient à leur imposer un peu de discipline.

L'état sanitaire des troupes rassemblées à Gallipoli est très-satisfaisant. On compte à peine un malade sur cent hommes. Dès les premiers jours nos soldats ont trouvé des tentes prêtes à les recevoir, et depuis, soit qu'elles débarquent, soit qu'elles changent de position, les troupes ne passent pas une nuit au bivouac. De grosses nattes de jonc, fournies par le gouvernement de S. M. le sultan, les garantissent de l'humidité du sol.

« Un mets dont l'usage général en Turquie indique le mérite hygiénique, le *pilaw* (riz cuit avec de la viande), a été recommandé aux chefs de corps. Les soldats ont appris à le faire avec les seuls moyens dont ils disposent. L'épreuve a donné de très-bons résultats,

Digitized by Google

et M. le général Canrobert a prescrit que ce mets indigène entrât tous les deux jours dans l'ordinaire de la troupe, ce qui facilite à l'administration l'exécution du service des vivres-viande, car le mouton, assaisonnement indispensable du pilaw, est très-abondant dans la Roumélie et peut être mis en distribution un jour sur deux sans inconvénient et même avec avantage.

« Le pain distribué à l'armée est de très-bonne qualité et de beaucoup supérieur à celui qui est fabriqué pour la population et pour l'armée anglaise; les distributions de sucre et de café se font régulièrement, et enfin rien n'est épargné pour donner à nos soldats tout le bien-être possible.

« Dès l'arrivée des premiers détachements un hôpital provisoire a été installé passablement dans deux maisons pouvant contenir environ soixante malades. Les premiers malades ont été couchés sur des fournitures que le séraskier avait envoyées de Constantinople. Cette première installation n'était bonne que pour le début : il fallait pourvoir sans retard à un établissement plus complet.

« On a organisé un autre hôpital. A 6 kilomètres environ et au nord de la petite ville des Dardanelles d'Asie, se trouve, sur le bord du détroit, un établissement qui a servi pendant plusieurs années de lazaret pour les passagers; il est situé à la pointe de Nagara, à 250 mètres du fort qui porte ce nom, sur les ruines mêmes de l'ancienne Abydos; les quarantaines ayant été supprimées, cet établissement a été cédé par le gouvernement ottoman à l'armée française.

« En résumé, l'état sanitaire de l'armée est bon; tous nos soldats ont l'air joyeux et vivent dans la meilleure intelligence avec les soldats anglais. Le bataillon turc qui est à Gallipoli présente un aspect très-militaire. Les hommes sont très-disciplinés, très-bien tenus, et leur contact avec les troupes de France et d'Angleterre y a certainement contribué. Gallipoli ressemble déjà à une ville française. Des établissements de toute nature s'y créent chaque jour, et jamais pareille animation n'était venue vivifier cette paisible cité. »

— « En Asie tous les points fortifiés que les Russes occupaient sur le littoral de l'Abasie, pour tenir dans la soumission les habitants de ces contrées, ont été évacués par eux et détruits de fond en comble. Les villes mêmes n'ont pas été épargnées. L'incendie a de partout chassé les habitants de leurs demeures, et des milliers de familles, disent les relations venues du littoral, errent maintenant sur le rivage ou dans les forêts, sans abri et dans le plus complet dénuement. Il y a là bien des chrétiens qui doivent bénir la main du protecteur orthodoxe. Anapa et Redout-Kalé auraient subi le même sort.

« Les Russes avaient fait transporter tout le matériel de guerre à Soukoum-Kalé, où des bateaux à vapeur et des barques devaient aller les chercher. Mais la croisière anglo-française ayant mis obstacle à la réalisation de ce projet, le commandant de Soukoum-Kalé reçut l'ordre de tout brûler et détruire et de se retirer avec ses troupes. On notifia aux habitants qu'ils eussent à sortir dans le terme de six jours.

Digitized by Google

« Soukoum-Kalé a de l'importance à cause de son port, qui est vaste et sûr. La ville, qui fait un commerce assez étendu, possédait des marchandises en abondance. Les habitants furent dans la désolation. Les malheureux propriétaires vendaient à vil prix ; le sucre était cédé à une piastre l'ocke, le café à deux piastres.

« Le 9-21 avril était le dernier jour assigné par la barbarie russe. Le soir ou le lendemain l'incendie allait dévorer leurs demeures. Mais la Providence en avait décidé autrement : le brave Schamyl avait dirigé une expédition sur Soukoum-Kalé, et deux de ses lieutenants, Nahip-Bey et Kissil-Bey, arrivèrent à temps, avec 5,000 hommes, pour empêcher ce désastre. Ils surprirent les Russes dans la nuit du 25 de la lune de Redjeb (19-20 avril) et se rendirent maîtres de la ville et du fort. La garnison russe prit la fuite sans presque brûler une amorce, laissant un grand nombre de prisonniers entre les mains des Circassiens.

« Peu de jours après, Hamdy-Bey a été nommé gouverneur de cette place, une des plus importantes de toute la côte abasienne.

TUNIS.

On lit dans le *Moniteur* du 31 mai :

« A la suite de pourparlers entre le ministre des affaires étrangères de France et S. Exc. le comte Raffo, ministre du bey de Tunis, le gouvernement tunisien vient de prendre la détermination d'envoyer à Constantinople un corps d'armée auxiliaire. Ce corps se composera de quatre régiments d'infanterie et de deux batteries d'artillerie. Chaque régiment comprend trois bataillons d'environ huit cents hommes. En y ajoutant l'effectif des batteries, on obtiendra un total de près de dix mille hommes, quatre cents chevaux et douze pièces de canon. Le bey a informé les consuls de France et d'Angleterre de cette résolution par une note ainsi conçue :

« Louange à Dieu, etc., etc. Nous avons pensé devoir prendre, dans « la mesure de nos facultés, une part dans la grande question qui « occupe les nations en Orient, question qui intéresse le monde entier. « A cet effet, nous nous proposons de faire partir nos bâtiments avec une « division de nos troupes. Nous vous l'écrivons afin que vous soyez in- « formé de ces intentions, etc., etc. »

« Le commandement de la division tunisienne est confié au général Rechid, chargé l'année dernière par le bey d'une mission en France. »

MONTÉNÉGRO.

On écrit de Bosnie au *Moniteur* que les Monténégrins, au nombre de 2,000 hommes, ont franchi la frontière de l'Herzégovine et occupé une portion du territoire compris entre Trébigné et Nikschitchi, sans oser cependant attaquer ces deux points, qui sont fortifiés et défendus par un assez grand nombre d'Albanais. Les Monténégrins ont tué une soixantaine d'hommes et enlevé un millier de bestiaux.

Les autorités ottomanes ont pris toutes les dispositions nécessaires pour les arrêter dans leur marche agressive ; on a envoyé immédiate-

Digitized by Google

ment les contingents disponibles des milices locales les plus rapprochées du théâtre des événements, en attendant un envoi de 5,000 hommes qui suffiront pour tenir en respect les bandes du prince Danielo.

GRÈCE.

On lit dans le *Moniteur* du 28 mai :

« On connaît les graves sujets de mécontentement que l'attitude du gouvernement grec et son évidente participation aux troubles de l'Epire et de la Thessalie ont donnés à la France et à l'Angleterre. Aucun avertissement n'a manqué au cabinet d'Athènes, qui s'est fatalement obstiné à ne tenir compte ni de ses devoirs de reconnaissance envers nous, ni des intérêts du pays qu'il gouverne. L'insurrection était vaincue par les troupes ottomanes et condamnée par le bon sens des populations. Le gouvernement hellénique, poussé par un incompréhensible aveuglement, organise sur ses frontières une nouvelle prise d'armes et trouve, pour subvenir à l'entretien de cette guerre déloyale, des ressources que son trésor, épuisé par une administration déplorable, est hors d'état de lui fournir.

« En un mot, il se fait l'auxiliaire stipendié du cabinet de Pétersbourg. Nos intérêts politiques, le succès de nos combinaisons militaires et notre dignité elle-même exigeaient qu'il fût mis un terme à ce scandale, et M. le général Forey, commandant de la 4e division de l'armée d'Orient, a reçu l'ordre de se rendre au Pirée, dont il prendra possession. Un régiment de marins anglais placé sous les ordres du général français, fera partie de cette expédition, qui doit, à l'heure qu'il est, avoir atteint son but. La France et l'Angleterre ne déclarent pas la guerre à la Grèce : elles veulent soustraire le gouvernement hellénique à la funeste influence à laquelle il a cédé et lui offrir une dernière chance de salut.

« D'après une correspondance télégraphique datée d'Athènes, le 24, les troupes françaises, commandées par le général Forey, étaient arrivées devant le Pirée, mais n'avaient pas encore débarqué.

« L'insurrection grecque, après avoir échoué en Epire, grâce à l'activité et à l'énergie déployées par Fuad-Efendi, qui s'occupe en ce moment d'organiser la province, a repris l'offensive en Thessalie, où des bandes hellènes se sont emparées d'une vingtaine de villages. Il n'y a malheureusement pas à douter que cette nouvelle tentative ne soit l'effet d'ordres expédiés récemment d'Athènes aux frontières.

« Tchami-Kara-Tassos s'est retiré sur le mont Athos avec une partie de sa bande. Les troupes régulières qui avaient été envoyées contre lui à Ormilia sont revenues à Salonique, ramenant 4 canons pris sur les Hellènes.

« Il se confirme qu'en entrant en campagne ce chef a brûlé vifs les Turcs, au nombre de 150, qui s'étaient réfugiés sans armes dans une église.

Digitized by Google

PERSE.

« On sait que le shah de Perse s'était d'abord déclaré contre la Porte, par suite de la pression que la Russie exerçait sur la cour de Téhéran; une levée considérable de troupes avait été ordonnée, et déjà un corps d'armée, sous le commandement d'Azir-Khan, avait été dirigé sur la ville de Kéni, d'où il menaçait le territoire turc. Aujourd'hui ses plans sont renversés. Azir-Khan sur de nouveaux ordres de son gouvernement, est parti de Kéni avec un grand nombre de ses officiers, pour se rendre à Téhéran. Toutes les munitions de guerre et l'artillerie qui avaient été expédiées sont rentrées à Tauris, et une grande partie de l'armée a été licenciée.

« Le consul russe de Tauris, M. Aniskof, le premier secrétaire de l'ambassade de Russie à Téhéran, M. Tengoborski, et plusieurs officiers supérieurs cosaques qui s'étaient joints au corps d'armée commandé par Azir-Khan, et qui avaient pour mission de pousser les populations kurdes à un soulèvement général, demeurent encore à Kéni, mais ils sont abandonnés par les troupes sur lesquelles ils comptaient, et, selon toute vraisemblance, ils ne tarderont pas à se retirer, à leur tour, devant la décision prise en dernier lieu par le shah.

« La tranquillité, qui avait été compromise un instant sur la frontière par la présence de cette armée persane, est aujourd'hui entièrement rétablie, et tout fait espérer que l'on n'aura plus rien à craindre, de ce côté, des menées russes, si heureusement déjouées par la nouvelle et ferme attitude du gouvernement persan. »

INDE ANGLAISE.

Les journaux de l'Inde confirment la nouvelle d'un traité d'alliance conclu entre la Russie et le khan de Khiva. Cette nouvelle avait été annoncée à Bombay et à Calcutta dans le courant du mois de mars; mais on l'avait démentie. Voici le résumé du traité : — La Russie et le khan de Khiva se sont juré amitié et respect réciproque des limites territoriales. Un ambassadeur russe doit résider à la cour de Khiva, et dix officiers russes, salariés par le khan, seront placés à la tête d'un corps nombreux de cavalerie. Les Russes pourront occuper pendant vingt ans une station militaire sur la frontière de Khiva, moyennant le paiement d'une somme annuelle de 10,000 *tomans*.

Les souverains du Caboul et de Bockhara ont été invités à se joindre au traité d'alliance avec la Russie. On ne mentionne pas l'adhésion de la Perse à l'alliance que la Russie vient de former dans l'Asie centrale. Les renseignements de date plus récente, reçus par la voie de Trébizonde et de Constantinople, attestent, en effet, que la Perse est résolue à maintenir sa neutralité.

La situation des Anglais dans l'empire des Birmans n'a pas changé. Les troupes occupent les villes du littoral et les principaux points de la province du Pégu, mais le pays est parcouru en tous sens par des

Digitized by Google

bandes de *dacoits*, ou maraudeurs, qui attaquent les détachements en marche et leur font éprouver des pertes plus ou moins grandes.

La compagnie des Indes vient de publier un document très-intéressant sur l'administration du Pendjâb. Il y a cinq ans à peine que cette province a été annexée à l'empire indo-britannique; la prise de possession a eu lieu en mars 1849. Le Pendjâb occupe une étendue de 50,400 milles carrés; il mesure 293 milles dans sa plus grande largeur et 344 milles dans sa plus grande longueur. Sa frontière à l'ouest présente un développement de 300 milles, et elle est d'autant plus difficile à garder, qu'elle se prolonge parallèlement à une chaîne de montagnes où les maraudeurs et les tribus hostiles trouvent aisément un refuge presque inaccessible. L'administration supérieure est confiée à un comité de trois membres, qui a sous ses ordres immédiats un état-major de quatre-vingts officiers, dont un quart peut être choisi parmi les indigènes. On a organisé un corps d'armée qui est destiné à protéger les différents points de la frontière, et une milice qui est chargée de la police à l'intérieur. Le corps d'armée des frontières comprend cinq régiments d'infanterie, cinq régiments de cavalerie et trois batteries d'artillerie, comptant un effectif total de 8,900 hommes. Cette organisation a produit d'excellents résultats. Il ne faut pas perdre de vue que la population du Pendjâb n'a subi qu'avec la plus vive répugnance la conquête anglaise et qu'elle contenait dans son sein de nombreux éléments de résistance et de révolte. La police anglaise a saisi, en deux ans, plus de 100,000 fusils, qui étaient restés entre les mains des anciens soldats de Runjet-Sing, licenciés après la soumission du Pendjâb.

Le revenu que les Anglais ont tiré jusqu'ici de cette province a dépassé le chiffre des dépenses. L'excédant s'est élevé à 520,000 liv. st. pour la première année, et à 640,000 pour la seconde. On fait observer, il est vrai, que les confiscations ont contribué pour une forte part à grossir les recettes. Mais, d'après les prévisions basées sur les ressources ordinaires, on estime que l'excédant habituel dépassera 200,000 liv. st.

CHINE.

On écrit de Macao, le 24 mars :

« Les journaux de Pékin publient des renseignements curieux sur la situation de cette capitale et sur les événements qui ont eu lieu dans le voisinage. La *Gazette officielle* contient, entre autres documents significatifs, le rapport du censeur Young-Paou, chargé de la surveillance des quartiers du centre de la ville. Ce magistrat, qu'on ne peut soupçonner de partialité pour les rebelles, laisse entrevoir clairement à quelle extrémité en est réduit le siége même du gouvernement de la dynastie tartare. Selon lui, les troupes régulières et les milices locales dont on peut disposer pour la défense de Pékin sont tout à fait au-dessous de leur tâche. Les soldats chinois et tartares qui sont censés se trouver dans les murs n'existent guère que sur le papier. Les meilleurs combattants sont partis pour le théâtre de la guerre, et ceux qui restent sont des vieillards ou des jeunes gens incapables d'un service

Digitized by Google

actif. Les préparatifs de défense sont défectueux, et le digne mandarin remarque qu'il y a eu d'épais brouillards avant l'hiver; circonstance atmosphérique qui lui semble un avertissement du ciel, et comme le résultat des murmures et des plaintes du peuple, dont la détresse augmente chaque jour.

« En faisant sa tournée des remparts, le censeur s'est assuré, dit-il, que les corps-de-garde ne renferment point le nombre d'hommes fixé par les règlements. Ceux qu'il a rencontrés étaient souvent d'une extrême faiblesse; les soldats manquaient de discipline, les armes amoncelées en désordre étaient hors d'état de servir, et les sentinelles, d'ailleurs trop peu nombreuses, exposées au vent et à la neige, tremblaient de froid et de faim. Les rebelles ne sont qu'à vingt-cinq lieues des murs; beaucoup d'entre eux ont pénétré dans la ville, où ils louent des maisons et travaillent à se faire des partisans. Plus de 30,000 familles ont quitté la capitale, ainsi que l'ont fait les riches habitants et les officiers de la cour. Aussi les neuf-dixièmes des maisons sont-ils vacants, et le manque de travail réduit à la dernière misère les classes laborieuses. Peu de personnes sont capables de payer l'impôt nouvellement décrété : la somme totale des rentrées effectuées en décembre, dans cinq quartiers, ne s'élève qu'à 50,000 fr. L'auteur termine son rapport en suppliant l'empereur de tourner son attention sur cet état de choses. Il propose que la garde de la ville soit augmentée, et que les maisons des pauvres renfermant moins de cinq chambres soient exemptées de la taxe. » (*Moniteur.*)

ALGÉRIE.

M. le ministre de la guerre a adressé à S. M. l'empereur un long rapport sur la situation de l'Algérie. Nous avons reproduit plus haut un extrait de ce document qui jette une vive lumière sur les progrès de la colonisation.

— On lit dans le *Moniteur algérien* du 25 mai :

« Un coup de main exécuté avec énergie et bonheur par M. le capitaine Cérez, chef du bureau arabe de Tiaret, vient d'arrêter, dès l'origine, une tentative d'agitation dans quelques tribus de la subdivision de Mascara.

« Un fanatique, prenant le nom de Sultan El-A'ma, avait commencé à fomenter la sédition chez les Hassinat, tribu des Harrars, dépendant du cercle de Tiaret. N'ayant pu s'y maintenir en présence d'un mouvement dirigé contre lui, dès la première nouvelle, donnée par le commandant de la subdivision de Mascara, il avait pris la fuite vers l'Est, accompagné d'un certain nombre de partisans qu'il avait déjà réussi à se faire. Bien que ce début ne fut pas heureux, il était à craindre qu'il ne répandît le trouble dans les tribus voisines; des mesures furent prescrites aussitôt pour réprimer ce commencement de sédition, l'empêcher de s'étendre et ne point laisser s'échapper celui qui en était l'auteur.

Digitized by Google

« Celui-ci, escorté par une trentaine de compagnons, s'était réfugié dans le Nador, et y conçut la pensée d'attaquer le capitaine Cérez, qui revenait du Djebel-Amour avec une faible escorte. Cette entreprise si imprévue aurait peut-être réussi, et aurait pu avoir d'assez graves conséquences, si la finesse et la résolution de Mohamed-ben-Ferrag, khalifa de l'agha de Tiaret, ne l'avaient amené à s'assurer du nommé Bou-Alem, homme aux allures suspectes, et qui n'était autre en effet qu'un espion, chargé par le nouveau chérif d'observer la marche du capitaine Cérez. Ayant compris au langage de cet espion qu'il serait attaqué dans la nuit, cet officier n'hésita pas. Quoique numériquement inférieur, il ne voulut pas perdre de temps à attendre du secours de Tiaret, il marcha résolument à l'ennemi jusque dans les escarpements les plus raides du Nador, et bien secondé par Mohamed-ben-Ferrag et ses chaouchs, enleva la position après trois quarts d'heure de lutte. Le chérif resta entre ses mains, frappé de deux balles à la tête ; cinq de ses partisans avaient reçu la mort : le reste de sa bande, comptant beaucoup de blessés, s'était dispersé.

« Le capitaine Cérez reprit avec son prisonnier la route de Tiaret. Le commandant du cercle s'était porté au-devant de lui avec l'escadron de spahis et un goum de 60 chevaux. Au moment où ils se rencontraient sur les pentes de Sidi-Habet, le chérif expira. On n'avait pu avoir de lui, à cause de la gravité de sa blessure, que fort peu de détails.

« Son véritable nom était Mohamed-ben-Gharnouk. Il était originaire des Beni-Lian, fraction des Harrars. De bonne heure, il quitta sa tribu pour exercer la profession de meddah, chanteurs ambulants qui exercent une influence souvent pernicieuse sur les Arabes, en réveillant leurs souvenirs patriotiques ou faisant appel à leur fanatisme. Après avoir passé environ six ans chez les Bamas, il alla se marier, il y a moins de deux ans, chez les Hassinat, et depuis cette époque, il était tantôt chez ses amis les Bamas, tantôt dans la tribu de sa femme, excitant les indigènes contre le chrétien et fomentant la sédition. On vient de voir quelles ont été pour lui-même les suites de ses menées. Sa mort a fait avorter une tentative d'agitation, où se montrent une fois de plus la légèreté, l'ignorance et l'on peut le dire la folie de certains indigènes, et il en sera ainsi de toutes les tentatives du même genre qui viendraient à se produire encore. »

COLONIES.

SÉNÉGAL.

Rétablissement du fort de Podor. — D'après les ordres de l'empereur, le ministre de la marine avait chargé le gouverneur du Sénégal d'une expédition destinée à assurer, dans la partie supérieure de ce fleuve, le rétablissement de Podor, l'un des forts de l'ancienne compagnie d'Afrique. Cet établissement doit servir de garantie à la libre navigation du Sénégal, jusqu'à Bakel et au-delà ; il doit être en même temps le point d'appui de nouvelles combinaisons, réclamées par la co-

Digitized by Google

lonie et par le commerce métropolitain, dans l'intérêt des opérations d'échange avec les Maures de la rive droite et avec les populations noires de la rive gauche.

Le territoire de Podor est situé sur les bords du Sénégal, à environ soixante lieues au-dessus de notre établissement de Saint-Louis, et dans la région du Fouta qu'habitent les Peulhs ou Toucouleurs, race intelligente, nombreuse et bien armée en même temps qu'adonnée à l'agriculture. Bien que nous eussions à faire valoir sur l'ancien établissement français des droits de possession que le temps ne pouvait avoir annulés, il y avait à compter sur d'assez vives résistances de la part des noirs mal éclairés, en cette circonstance, sur leurs véritables intérêts, et de celles des Maures, inquiets de nos projets de changement quant au régime de la traite des gommes aux escales.

Le gouverneur, M. le capitaine de vaisseau Protet, avait donc été pourvu de renforts militaires, d'un supplément de flottille et d'un matériel confectionné, d'après les ordres du ministre, tant à Brest qu'à Toulon. Par suite de ces préparatifs, le gouverneur a organisé à Saint-Louis l'expédition en la composant de 750 hommes d'infanterie de marine (8 compagnies), 150 hommes d'artillerie de marine (1 compagnie et demie), 1 section d'ouvriers, 70 cavaliers de l'escadron de spahis, 25 soldats du génie, 150 marins des compagnies de débarquement des bâtiments de la station et de la flottille du Sénégal, 500 volontaires noirs du Sénégal.

Les bâtiments affectés à l'expédition étaient les bateaux à vapeur *l'Epervier*, *l'Anacréon*, *le Galibi*, *le Marabout*, *l'Ebrié* et *le Serpent;* la canonnière-brick *la Tactique;* les transports *la Pintade* et *le Pilote*, la goëlette *l'Ile-d'Oléron*, et le bateau-écurie *le Basilic*, plus, de grands chalands et divers-bateaux-transports loués à Saint-Louis.

D'après le rapport de M. Protet, inséré au *Moniteur* du 31 avril, l'expédition partie de Saint-Louis le 18 mars, est arrivée le 24 mars à Podor, où les troupes de débarquement ont dispersé l'ennemi.

Le génie s'est mis immédiatement à l'œuvre pour la construction du fort, et le gouverneur a dû laisser 150 à 200 hommes qui suffisent pour tenir la position et maintenir sur tout le pays environnant la domination de la France.

Cette expédition, rapidement exécutée et couronnée d'un plein succès, ne nous a coûté que deux hommes tués et quelques blessés.

JUST ROUVIER.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ ORIENTALE

DE FRANCE.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Procès-verbal de la séance du 5 mai 1854.

Présidence de M. de Larochefoucauld, duc de Doudeauville.

La séance est ouverte à huit heures.

Le secrétaire provisoire de la Société donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté.

M. le président lit une lettre de Mgr. l'évêque de Mallos, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance. En même temps, l'honorable membre offre à M. le Duc une carte de Siam, qui est donnée à la Société par son président.

La Société remercie Mgr. de Mallos et M. le Duc, et exprime le désir que cette carte soit déposée dans la bibliothèque de la Société.

M. le président donne ensuite lecture d'une lettre de son excellence le ministre de l'instruction publique, qui a accordé, sur sa demande, à la Société, une nouvelle allocation sur l'exercice 1854, à titre d'encouragement.

Sont élus membres titulaires de la Société :

MM. *J. Rivière*, présenté par MM. Audiffred et Lavollée;
L. de Rosny, présenté par MM. le Duc et Audiffred;
Victor Langlois, présenté par MM. le Duc et Audiffred.

Sont élus membres correspondants :

MM. *Janin-Chevalier*, à Genève;
J. Mazoillier, consul de France à Tarsous;
le R. P. Gasparian, légat du patriarche d'Arménie près le saint-siége, présentés par MM. le Duc et Audiffred.

M. le président informe la Société qu'il y a lieu à procéder à la nomination du secrétaire général, en remplacement de M. de Challemaison, démissionnaire, et présente M. Victor Langlois, qui a rempli pendant un an les fonctions de secrétaire provisoire de la Société.

M. Victor Langlois est nommé secrétaire général.

M. le président donne la parole au secrétaire général pour la lecture des mémoires.

Digitized by Google

Le secrétaire général lit un long et intéressant travail de M. G. de Tassy, membre de l'Institut, sur les femmes poètes de l'Inde.

On lit ensuite un curieux fragment du poëme persan, intitulé *Zuleïka* et *Youcef*, traduit par M. A. Querry, chancelier du consulat de France à Scutary-d'Albanie.

La Société, après avoir entendu la lecture de ces deux mémoires, exprime le désir qu'ils soient insérés dans son bulletin[1].

Le secrétaire donne ensuite le titre des ouvrages offerts à la Société; ce sont :

Un Dervich algérien en Syrie, peintures des mœurs musulmanes, chrétiennes et israélites, par M. Henri Güys, ancien consul de France à Alep et à Beyrout, membre de la Société orientale.

Les Chevaux arabes de la Syrie, par M. Mazoillier, consul de France à Tarsous.

Tableau de l'Algérie, Annuaire descriptif et statistique de la colonie, pour 1854, par M. Jules Duval, membre de la Société orientale.

Almanach de l'Algérie, par M. Oscar Mac Carthy, membre de la Société orientale.

Les Tsz'po, ou 214 Clefs chinoises, en quelques tableaux mnémoniques, etc., à l'usage des élèves de l'école des langues orientales, par M. Léon de Rosny.

La Croix de Chine, mise en français, par C. Marchal de Lunéville. — Paris, 1853, in-8°.

Voyage au Sénégal, par le même.—1re livraison, in-4°, avec planches.

Les Langues de l'Europe moderne, par M. Schleicher, traduit de l'allemand, par M. Hermann Ewerbeck.

M. le président résume la séance et, d'accord avec le bureau, fixe au premier vendredi du mois de juin la première réunion de la Société.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le secrétaire général, VICTOR LANGLOIS.

[1] Le Mémoire de M. Garcin de Tassy a été inséré dans le numéro de mai. Celui de M. A. Querry est inséré dans le présent numéro.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

ET DES AUTEURS QUI ONT FOURNI DES ARTICLES.

Tome XV. — Premier semestre 1854.

AFRIQUE. — (Comptoir de la côte.) Chronique, 155.

AFRIQUE CENTRALE. — Un Français dans le Cordofan, *M. le comte d'Escayrac de Lauture*, 130.

— Chronique, 156, 316.

ALGÉRIE. — Le Sahara. Organisation d'une caravane. *M. le général Daumas*, 34.

— Histoire des tribus indigènes. Les douairs de Titeri. *M. le comte de Sanvitale*, 47.

— Coup d'œil sur Daïa (province d'Oran). *M. le marquis de Massol*. 112.

— Le marabout Si-Admed-ben-Youssel et ses Dââoui. *M. le comte Fl. Pharaon*, 117.

— Colonisation sur l'emploi des enfants trouvés en Algérie. *M. Baillet*, 123.

— Tribus du Sahara algérien. Les Ouled-Nayls de l'ouest. *M. le comte de Sanvitale*, 201, 274.

— Itinéraire de Sidi-bel-Abbès à Oran. *M. le marquis de Massol*, 288.

— Laghouât. *M. O. Mac Carthy*, 346.

— Souvenirs de la province d'Oran, Tlemcen, Annaia, Lalla-Magnia, Rouban et ses mines. *M. le marquis de Massol*, 354.

— L'Algérie en 1853. Rapport de M. le ministre de la guerre, 424.

— Insulte commise par les Algériens contre le vaisseau *la Provence* 3 août (1829). *M. Bianchi*, 433.

— Chronique, 78, 157, 237, 396, 469.

ANTILLES FRANÇAISES (Guadeloupe et Martinique). — Chronique, 398.

ARABE. — Une tragédie arabe, traduite par *M. Cherbonneau*, 299.

— Chevaux arabes. *MM. A. Le Clercq, H. Güys*, 179, 406.

ARMÉNIE. — Une fête à la cour de Léon II, roi d'Arménie, au XIIIe siècle. *M. V. Langlois*, 213.

— Voyez Empire ottoman.

BIBLIOGRAPHIE. — Un Dervich algérien en Syrie, par H. Güys. *M. V. Langlois*, 64.

— Recherches sur l'origine orientale du blason et de la fleur de lys, par M. le vicomte Ad. de Beaumont. *M. V. Langlois*, 64.

— Les chevaux arabes de la Syrie, par M. Mazoillier. *M. V. Langlois*, 64.

— Le Désert et le Soudan, par M. le comte d'Escayrac de Lauture. *M. C. Lavollée*, 67.

— La question d'Orient devant l'Europe, par M. Ubicini. *M. C. Lavollée*, 67.

— Journal de la Société orientale allemande. *M. A. Doxon*, 68.

— Tableau de l'Algérie. Annuaire descriptif et statistique de la colonie pour 1854, par L. Duval. *C. L.* 144.

— Recherches historiques et statistiques sur Sétif. *C. L.* 144.

— Histoire de la vie de Hiouen-Thsang et de ses voyages dans l'Inde, traduite et annotée par M. Stanislas Julien. *M. le baron H. Aucapitaine*, 222.

— Voyage du scheikh El-Tidjani dans la régence de Tunis, traduit de l'arabe, par M. A. Rousseau. *C. L.* 227.

— Les Doïnas, poésie moldave, de B. Alecsandri, traduites par M. Voïnesco. *M. A. Grün*, 384.

— Le Japon, histoire et description.

Digitized by Google

Rapports avec les Européens. Expédition américaine, par Ed. Fraissinet. *M. L. de Rosny*, 456.

CALÉDONIE (Nouvelle). — Chronique, 239, 319, 399.
CARAMANIE. — Voyez Empire ottoman.
CHEVAUX ARABES. — De l'origine commune des chevaux arabes et des chevaux barbes. *M. A. Le Clercq*, 179.
— Notice historique sur les chevaux chez les Arabes. *M. H. Gäys*, 406.
CHINE. — Voyage à la frontière russo-chinoise. Kiachta. Mai-Ma-Tchin. *M. J. Rivière*, 415.
— Chronique, 77, 156, 236, 317, 395, 468.
CHRONIQUE. — Janvier 1854, 69. — Février, 145. — Mars, 228. — Avril, 306. — Mai, 385. — Juin, 458.

DANUBE (Principautés danubiennes). — Commerce de Braïla et de Galatz en 1853, 381.
— Voyez Empire ottoman.
— Chronique, 71.

EGYPTE. — Chronique, 75.
EMPIRE OTTOMAN. — Buyukdéré. *M. G. Noguès*, 1.
— Notice sur Sinope. *M. D. Baltazzi*, 8.
— Scènes historiques tirées des chroniques moldaves. Alexandre Lapuchnéano (1564-1569). *M. Negruzzi, traduit par M. J. Voïnesco*, 12.
— Dévouement patriotique des Turcs à l'occasion de la guerre actuelle. *M. Bianchi*, 30.
— Les Arméniens sous la domination ottomane. *M. A. Ubicini*. 81.
— Le Muezzin ottoman à ses coréligionnaires musulmans. *M. Bianchi*, 95.
— Voyage dans la Caramanie. Les Turkomans du pachalik d'Adana. *M. V. Langlois*, 101.
— De l'esprit public dans la Grèce turque. *M. A. Ubicini*, 161.
— Coutumes du pays roumain. Une demande en mariage. Cérémonie de la noce, etc. *M. J. Voïnesseo*, 173.
— de l'état moral et politique de l'Arménie turque. *M. A. Ubicini*, 261.
EMPIRE OTTOMAN. — Les catholiques de Turquie, Latins, Grecs-unis et Melkites, Chaldéens et Syrcassiens, Maronites. *M. A. Ubicini*, 321, 401.
— De Constantinople à Varna par la mer Noire. *M. J. Jonesco*, 331.
— Chronique, 69, 145, 228, 306, 385, 458.
ETUDES LITTÉRAIRES sur les Séances de Hariri, poète musulman. *M. Cherbonneau*, 362.

GRÈCE. — La forêt pétrifiée de Navarin. *M. le marquis de Caligny*, 137.
— Traité de commerce et de navigation de la Grèce depuis 1850, 292.
— Poésie grecque. Le lac. *M. Marino-Vreto*, 382.
— Le Pirée, 450.
— Chronique, 311, 394, 466.
— Voyez Empire ottoman.
GUYANE. — Chronique, 80, 399.

HINDOUSTANI. — Le Bag o Bahar. Le jardin et le printemps. Conte hindoustani. *M. Garcin de Tassy*, 292.

ILES IONIENNES. — Commerce des îles Ioniennes en 1853, 378.
INDE. — Les femmes poètes dans l'Inde. *M. Garcin de Tassy*, 336.
— Chronique, 395.
INDE ANGLAISE. — Chronique, 77, 235, 316, 467.

JÉRUSALEM ET LES LIEUX SAINTS. — Voyage inédit de *La Condamine* en Orient, 241.

MAROC. — Traités de commerce et de navigation conclus par le Maroc avec les puissances étrangères, 454.
MÉSOPOTAMIE. — Chronique, 393.
MONTÉNÉGRO. — Chronique, 465.

NÉCROLOGIE. — M. Ducaurroy, doyen du dragmanat français. *M. Bianchi*, 143.
— M. J. J. Marcel, membre de l'institut d'Egypte. *M. Garcin de Tassy*, 320.
— M. Cor, premier secrétaire-interprète de l'Empereur, professeur au Collége de France, etc. *M. A. Ubicini*, 455.

Digitized by Google

NINIVE. — Les ruines de Ninive. *M. Ph. Delaporte*, 448.

PALESTINE. — Chronique, 390.
PERSE. — Un chant du poëme de Youcef et Zuleika, traduit du persan de Nizami, par *M. Amédée Querry*, 437.
— Poésie persane, 454.
— Chronique, 76, 394, 467.

ROUMANIE. — Chants populaires de la Roumanie. Hercule. Le fantôme. *M. B. Alecsandri*, 302.
— Coutumes du pays roumain. *M. Voïnesco*, 173.
RUSSIE. — Sévastopol. *M. D. Baltazzy*, 108.
— Notice sur Nicolaïef, port russe sur la Mer-Noire. *Major Yonval*, 210.
— Odessa. *M. D. Baltazzi*, 267.
— Notice sur la steppe des Kirghises, formant le sud du gouvernement de Tobolsk, 305.
— Voyage à la frontière russo-chinoise. Kiachta. Mai-Ma-Tchin. *M. J. Rivière*, 415.

SAHARA. — L'Ane et le Chameau. Apologue saharien. *M. Cherbonneau*, 139.
SÉNÉGAL.—Chronique, 79, 318, 470.
SERBIE. — Poésies populaires des Serbes. Miliza la Zarine. La jeune Fille et le Poisson, 62.
— Le tzar Lazare et la tzarine Militsa, poésie serbe. *M. A. Dozon*, 217.
— Chronique, 73.
SMYRNE. — Papeterie orientale de Smyrne, 135.
— Commerce de Smyrne en 1853, 379.
SOCIÉTÉ (île de la).—Chronique, 80.

SYRIE. — Commerce de la Syrie, 60.

TAITI. — Chronique, 157.
TUNIS. — Chronique, 465.

SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.

Séance du 5 mai 1854. — Lecture du dernier procès-verbal. — Lecture de la correspondance. — Lecture de plusieurs mémoires. — Carte de Siam offerte par Mgr. Pallegois, évêque de Mallos. — Ouvrages offerts à la Société. — Nomination de membres titulaires et correspondants, 472.

TABLE DES AUTEURS.

Alecsandri (B.), 302.
Aucapitaine (baron H.), 222.

Baillet, 123.
Baltzazzi (D.), 8, 108, 267.
Bianchi, 30, 95, 143, 433.

Caligny (marquis de), 137.
Cherbonneau, 139, 299, 362.

Daumas (général), 34.
Delaporte (Ph.), 448.
Dozon (Aug.), 68, 217.

Escayrac de Lauture (comte d'), 67, 130.

Garcin de Tassy, 292, 320, 336.
Grün, 384.
Güys (H.), 406.

Ionesco (J.), 331.

La Condamine, 241.

Langlois (Victor), 64, 101, 213.
Lavollée (C.), 67.
Le Clercq (A.), 179.

Mac Carthy (O.), 346.
Marino-Vreto, 382.
Massol (marquis de), 112, 288, 354.

Negruzzi, 12.
Noguès (G.), 1.

Pharaon (comte Florian), 117.

Querry (Amédée), 437.

Rivière (J.), 415.
Rosny (L. de), 456.

Sanvitale (comte de), 47, 201, 274.

Ubicini (A.), 67, 81, 161, 261, 321, 401, 453.

Voïnesco (J.), 12, 173.

Yonval (Major), 210.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Pommeret et Moreau, 17, quai des Augustins.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 105 558 753

Digitized by Google